



HAL
open science

Architecture et évolution sociopolitique : Vers une lecture multiple du centre-ville du Caire (1869-1973)

Mougib Elrahman Mohamed Mohamed Ahmed Aboamer

► To cite this version:

Mougib Elrahman Mohamed Mohamed Ahmed Aboamer. Architecture et évolution sociopolitique : Vers une lecture multiple du centre-ville du Caire (1869-1973). Art et histoire de l'art. Université Grenoble Alpes [2020-..], 2021. Français. NNT : 2021GRALH006 . tel-03456530

HAL Id: tel-03456530

<https://theses.hal.science/tel-03456530v1>

Submitted on 30 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Spécialité : ARCHITECTURE

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

**Mougib Elrahman MOHAMED MOHAMED
AHMED ABOAMER**

Thèse dirigée par **Catherine MAUMI**, Conservatoire national des arts et métiers

préparée au sein du **Laboratoire Métiers de l'Histoire de l'Architecture ; édifices, villes, territoires.**
dans l'**École Doctorale Sciences de l'homme, du Politique et du Territoire**

**Architecture et évolution sociopolitique Vers
une lecture multiple du centre-ville du Caire
(1869-1973)**

**Architecture and sociopolitical evolution
Toward a multiple reading of Downtown
Cairo (1869-1973)**

Thèse soutenue publiquement le **1 juin 2021**,
devant le jury composé de :

Madame Catherine MAUMI

PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Ecole Nationale d'Architecture Paris
La Villette, Directrice de thèse

Madame Galila EL KADI

DIRECTEUR DE RECHERCHE EMERITE, Université Paris 7 Diderot,
Rapporteuse

Madame Anna MADOEUF

PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Université de Tours François
Rabelais, Rapporteuse

Monsieur Nicolas TIXIER

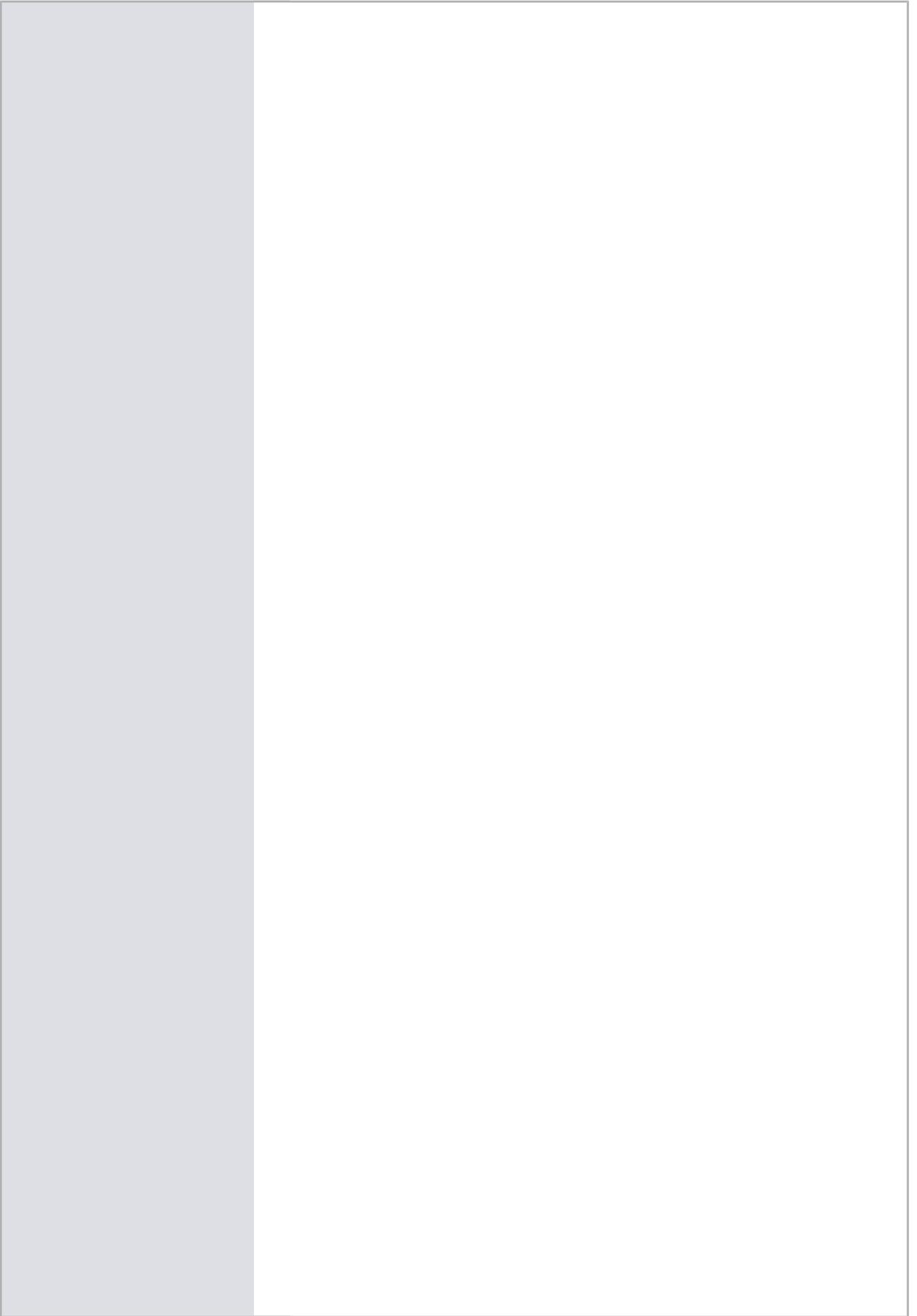
PROFESSEUR DES UNIVERSITES, Ecole d'Architecture de Grenoble ,
Président

Monsieur Frédéric POUSIN

DIRECTEUR DE RECHERCHE, CNRS Ile de France Villejuif,
Examineur

Madame Vittoria CAPRESI

INGENIEUR DOCTEUR, GIZ Deutsche Gesellschaft Internationale
Zusammenarbeit , Examinatrice



UNIVERSITÉ GRENOBLE ALPES

Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Grenoble Alpes
Spécialité : Architecture (arrêté ministériel : 25 mai 2016)

Présentée par Mougib El Rahman Mohamed Mohamed Ahmed Aboamer

Architecture et évolution sociopolitique

Vers une lecture multiple du centre-ville du Caire
(1869-1973)

Thèse dirigée par Catherine Maumi

Préparée au sein du laboratoire Les Métiers de l'Histoire de l'Architecture, édifices-villes-territoires, ENSA Grenoble - 60 avenue de Constantine, CS 12636, 38036 Grenoble cedex 2. École doctorale 454 – Science de l'Homme, du Politique et des Territoires.



À mes parents qui sont partis trop tôt
À mes enfants, les deux soleils de ma vie

« Le Caire est un chat qui vous raconte des histoires sans vous donner leur secret, c'est pourquoi il ne peut pas être apprivoisé. Si le prix du pain augmente, il frémit et miaule énergiquement, mais il peut également grogner quelques octaves plus haut. Si c'est nécessaire, il hurle combativement dans tous les registres en montrant ses crocs, il miaule sur les escaliers des mosquées, chante mélancoliquement des milongas tout le long de la journée. Il entre dans un café de temps en temps, se met à l'aise, pointe ses oreilles vers l'avant et légèrement vers l'extérieur, en indiquant avec ses moustaches toilettées qu'il est prêt à s'engager dans les discussions. Il domine l'alphabet des signes cachés — et cligne des yeux au soleil, qui reflète le passé dans chaque verre d'eau. »

José F. A. Oliver, « *Cairo is a cat* », *My Cairo*, 2014

« Ce n'était sûrement pas par hasard si, au moment même où notre jeune homme avait commencé à rédiger une thèse sur son quartier, le centre-ville du Caire, il lui fut aimablement demandé de quitter l'appartement dans lequel il était né et avait grandi, le contrat tacite de location ayant été rompu par la mort de ses parents. Trente ans de souvenirs, beaux ou douloureux, furent mis en cartons par ses mains. Il fit ses adieux à la rue Champollion où se situait son appartement, depuis la fenêtre du camion chargé de l'histoire de sa famille habitant le centre-ville depuis 1962. Puis il salua une dernière fois chaque place et chaque rue que le camion traversait, sur le chemin qui menait du centre jusqu'à l'autre bout de la ville. En montant sur le pont d'al-Azhar, le centre-ville apparut en contrebas, presque en vue aérienne, et notre jeune homme s'écria : « Ô mon centre-ville, souviens-toi de ton enfant et sois moins dur avec tes autres enfants, car ils ne méritent pas d'être abandonnés par toi ! ».

Deux mois de chagrins entre les cartons s'écoulèrent, avant que notre jeune homme ne se rende compte que rien n'était dû au hasard, et que sa thèse pourrait écrire une nouvelle page de l'histoire de son quartier, et que cette nouvelle histoire pourrait constituer une contribution importante dans son domaine. Réconforté par cette idée, il posa ses cartons, reprit son stylo et se mit à écrire. »

Mougib El Rahman Abo Amer, *Le livre des jours grenoblois*, roman non publié, 2020.

Remerciements

La thèse qui est aujourd'hui entre vos mains est le fruit d'un travail de recherche réalisé pendant quatre ans et quatre mois. La majeure partie de ce travail a été faite dans des conditions psychologiques variant entre enthousiasme et déception, compagnie et solitude, joie et tristesse. Durant l'un des moments difficiles de la recherche, un ami m'a proposé de commencer mes remerciements en exprimant ma gratitude envers moi-même ! J'ai noté cette idée qui m'a paru très drôle, mais aussi très signifiante. Maintenant et après avoir réalisé ce travail, je trouve que je n'aurais jamais pu rédiger cette thèse sans le soutien et l'aide de plusieurs personnes et si je pouvais citer toutes celles qui m'ont apporté une forme de soutien scientifique ou moral, il ne me suffirait sûrement pas d'une ou deux pages de préambule à la thèse. Mais j'aimerais que toutes ces personnes, surtout celles dont les lignes suivantes ne me permettront pas de dresser la liste, sachent que je n'oublierai jamais ce qu'elles ont fait pour moi durant mes séjours grenoblois, que je considère comme la période la plus riche de ma vie à bien des égards.

Tout d'abord je voudrais exprimer mon infinie gratitude à ma directrice de thèse, Madame Catherine Maumi, pour le temps non compté qu'elle a su me consacrer, ses remarques précieuses, sa manière de gérer mes pensées parfois embrouillées et son soutien énorme qui a souvent su m'inspirer de la confiance dans mon travail. La rigueur scientifique de Mme Maumi m'a permis de dessiner clairement les contours de mon sujet, d'avancer dans mes réflexions et de préciser mes propos. Les échanges, les relectures et les corrections qu'elle a su apporter à mon travail tout au long de la recherche étaient sans aucun doute enrichissants et inspirants à tous les niveaux. Réaliser ce travail de recherche sous sa direction était une vraie occasion pour moi de développer mes compétences de chercheur et d'enseignant en m'inspirant de ses méthodes scientifiques et de ses conseils souvent méticuleux et intelligents.

Dans cette continuité, j'adresse tous mes remerciements à Madame Galila El Kadi ainsi qu'à Madame Anna Madoeuf pour l'honneur qu'elles m'ont fait en acceptant d'être rapporteuses pour la soutenance de cette thèse. Je tiens également à remercier Madame Vittoria Capresi, Monsieur Nicolas Tixier et Monsieur Frédéric Pousin, qui ont bien voulu être examinateurs. J'exprime ma gratitude à tous les membres du jury, ayant accepté de discuter ce travail, si modeste qu'il soit, et de m'apporter leurs remarques précieuses pour l'améliorer. Remarques que je saurai prendre en considération dans mes prochains travaux de recherches.

Toute ma reconnaissance s'adresse à l'équipe du laboratoire MHA (Méthodes et Histoire de l'Architecture — EA7445) pour leur accueil durant ces quatre années et demie consacrées à ce travail de recherche. Je remercie notre directeur de laboratoire, Monsieur Philippe Marin, pour son soutien logistique et moral et l'aide qu'il a su m'apporter pour surmonter la période du premier confinement de 2020. Je n'oublierai jamais les moments précieux, répartis entre échanges scientifiques et sociabilisations, vécus avec les doctorantes de notre laboratoire : Coline, Élise, Manon et Mélina. Malgré leurs préoccupations respectives, ces quatre grandes amies m'ont généreusement offert de leur temps, et apporté un énorme soutien moral. Il est important pour moi de toutes les remercier pour les efforts qu'elles ont faits lors de relectures et de corrections sur certains passages de cette thèse. Je remercie également notre ancien ingénieur de recherche Francis Sidot pour les échanges riches qui m'ont permis d'approfondir ma connaissance de la culture française, ce qui a impacté positivement ma rédaction.

À propos du travail très difficile de correction et de relecture, je dois admettre que cette thèse n'aurait jamais pu être mise en forme sans les efforts de Madame Laurence Ploncard qui a corrigé bénévolement mon travail pendant deux ans. Grâce à elle, et durant ces deux années, j'ai beaucoup appris sur la manière de m'exprimer et j'ai pu améliorer mon français dans la rédaction de différentes parties de la thèse. Je voudrais lui adresser mes plus vifs remerciements pour le temps et l'attention qu'elle a accordés à mon travail. Par la suite, Madame Marie-Charlotte Henry a gentiment pris le relais de Mme Ploncard et est intervenue dans les derniers temps de la rédaction. Pour sa relecture scrupuleuse du manuscrit et ses suggestions avisées qui ont marqué la version finale de cette thèse, j'exprime à Mme Henry mon immense gratitude pour sa générosité et les efforts qu'elle a fait pour rendre ce travail plus compréhensible et plus agréable à lire.

Quant à mon école, l'ENSA de Grenoble, je tiens à remercier son équipe administrative, particulièrement Madame Hélène Casalta qui m'a souvent ouvert son bureau et m'a soutenu depuis mon arrivée en France par son hospitalité chaleureuse et sa grande compréhension des situations. Je remercie également les agents de l'équipe administrative Pierre Queiroga et Laurence Minel de m'avoir facilité plusieurs démarches. Ils n'ont pas regardé le temps qu'ils m'ont accordé et m'ont aidé à saisir beaucoup de détails concernant le système administratif universitaire français.

Après avoir remercié ces personnes qui sont pour moi ma grande famille française, il me reste à adresser quelques remerciements à celle de l'Égypte. Je tiens tout d'abord à remercier mon université Misr International University (MIU) de m'avoir permis de partir réaliser ce rêve et de m'avoir soutenu financièrement en fonction de ses possibilités, et ce malgré la situation économique compliquée actuellement en Égypte. Ces remerciements à MIU ne peuvent s'achever sans une pensée à Monsieur Khaled Asfour, professeur de théorie de l'architecture et vice-directeur des études supérieures à l'université, qui est décédé un mois avant la finalisation de cette thèse. Le regretté Khaled Asfour m'a beaucoup soutenu à distance, et ce jusqu'au dernier jour de sa vie. Il était toujours en faveur de la recherche et à la disposition de ses disciples et de ses collègues.

Toute ma reconnaissance s'adresse aussi aux personnes avec lesquelles j'ai pu réaliser des entretiens. Les interroger m'a permis d'enrichir mes connaissances sur mon sujet. Je remercie notamment ceux qui m'ont offert des photos et des cartes du Caire issues de leurs collections privées et de celles des institutions dont ils sont responsables. L'appui documentaire et bibliographique que j'ai eu de la part de ces personnes a enrichi mon travail et m'a ouvert d'autres perspectives afin de l'améliorer.

Enfin, le soutien moral de mes amis égyptiens ayant été illimité, j'adresse donc une gratitude elle aussi illimitée à Dalia Abdel Fattah, El Mahdy Ali, Omar Kotb, Shérif Salim et Zayd Shaheen pour m'avoir accompagné à distance durant ce long parcours et avoir été à l'écoute pendant mes moments difficiles.

Pour clore ces mots, il ne reste qu'un grand merci particulier à ma famille et à mes deux sœurs, car rien n'aurait été possible sans leur présence dans ma vie et leurs encouragements qui m'ont aidé à dépasser beaucoup d'obstacles sur mon chemin. C'est grâce à ma famille que j'ai pu porter d'abord un rêve puis, finalement, le réaliser.

Systeme de translittération

‘	ع	â	أ / ا / ي
gh	غ	b	ب
f	ف	t	ت
q	ق	th	ث
k	ك	g/j	ج
l	ل	h	ح
m	م	kh	خ
n	ن	d	د
h	ه	dh / z	ذ
w/û	و	r	ر
y/î	ي	z	ز
ā	ى	s	س
’	ء	sh / ch	ش
a /at	ة	s	ص
		d	ض
		t	ط
		z	ظ

Translittération des voyelles :

Longues : ا ā ي ī و ū

Brèves : َ a ِ i ُ u

Tanwīn : ً an ٍ in ٌ un (en exposant)

Remarques :

- L'article défini arabe est transcrit en minuscule et suivi d'un trait d'union.
- Les noms propres et les titres des romans sont transcrits tel qu'ils sont écrits sur le site Internet de la BNF et dans la presse française.

Sommaire

Résumé

Abstract

Introduction

Introduction	2
Problématique et cadrage	10
Hypothèses	11
Méthodologie	12
Une lecture multiple	12
Corpus de la recherche	20
Difficultés et limites de la recherche	23
Développement de la thèse	24
Introduction au centre-ville du Caire	26
Travaux de recherche menés sur Le Caire	32
Le centre-ville du Caire comme objet d'étude	34
Première Partie : Le conte de deux cités	
Chapitre I. 1. Une ville moderne : pourquoi ? Et comment ?	46
1.1. Introduction	46
1.2. Le Caire (1800-1863) : Les critiques de la ville médiévale face au vent du Modernisme	48
1.3. La vieille ville, le Khédivé et les expositions	53
1.4. La construction d'une nouvelle ville moderne et la table rase de la ville ancienne sous la dynastie Mohamed Ali (1805 – 1953)	58
1.4.1. Faire table rase : Les mesures architecturales et urbaines contre la ville ancienne	59
1.4.2. La société égyptienne et le sentiment de modernité sous Mohamed Ali	64
1.5. Ismaïl Pacha (1863 – 1879) : Un programme ambitieux et une fin tragique	65
1.5.1. Le mythe fondateur et le fondateur du mythe : Le Caire au milieu du XIXe siècle	66

1.6. La nécessité d'une nouvelle ville	69
1.7. La gestion de la nouvelle ville et l'effondrement du système.....	71
1.8. La poursuite de la violence contre la vieille ville.....	72
1.9. Le Caire d'Ismaïl versus Paris d'Hausmann	77
1.10. Les deux villes : Contrastes urbains et architecturaux	79
1.10.1. Qit'a Min Europa (Morceau d'Europe) de Radwa Achour (2005)	81
1.10.2. Deux entités culturelles et sociales.....	84
1.10.3. La discrimination sociale	88
Chapitre I. 2. Les deux Caire : fascination et mépris	92
2.1. À l'aube du XXe siècle : Le Caire sous l'occupation britannique	92
2.2. Les deux Caire dans la littérature égyptienne	96
2.3. Premier enjeu : la ville nouvelle, mépris et fascination	98
2.3.1. <i>Anna Horra (Je suis libre)</i> par Ihsan Abd el Quddus (1954).....	101
2.3.2. <i>Zukâk al-Middak (Passage des miracles)</i> par Naguib Mahfouz (1947)	108
2.4. Deuxième enjeu : la misère, l'oppression et l'opportunisme	123
2.4.1. <i>Les Hommes oubliés de Dieu</i> par Albert Cossery (1941)	123
Chapitre I. 3. Les deux Caire : une confrontation inévitable.....	142
3.1. Les prémices et la révolte d'Urabi (1881-1882)	142
3.2. Les architectes étrangers et leur production	155
3.3. Les grands événements.....	160
3.3.1. L'incident du 4 février 1942.....	160
3.3.2. Les tempêtes	164
3.4. Le Grand Incendie du Caire	174
3.5. Conclusion de la première partie.....	186
Deuxième Partie : une nouvelle ère	
Chapitre II. 1. L'égyptianisation nassérienne	196
1.1. Introduction	196
1.2. Un coup d'État ou une révolution ?	204
1.3. La Philosophie de la Révolution	208
1.3.1. Juger La philosophie de la révolution et l'idéologie nassérienne	210
1.4. Le paysage urbain du Caire pendant la période nassérienne.....	211
1.4.1. Le rôle de la capitale	221
1.4.2. Le schéma directeur du Grand Caire	224
1.5. L'égyptianisation du centre-ville.....	228

1.5.1. Les symboles de l'égyptianisation	234
Chapitre II. 2. Les élites et les étrangers dans le centre-ville après 1952.....	238
2.1. Introduction	238
2.2. Le départ des étrangers et la succession domiciliaire.....	251
2.2.1. <i>La Tutfi' al-Chams (N'éteins pas le soleil)</i> par Ihsan Abd el Quddus (1960)	258
2.2.2. <i>Qalat Doha (Doha a dit)</i> par Bahaa Taher (1986).....	267
2.3. La crise du logement	277
2.3.1. <i>Imaret Yacoubian (L'Immeuble Yacoubian)</i> de Alaa al-Aswany (2002)	280
Chapitre II. 3. Panarabisme et socialisme nassériens	297
3.1. Introduction	297
3.2. Le Panarabisme	297
3.2.1. L'essor de la vie culturelle au Caire.....	302
3.2.2. Les salles de cinéma et le siège de la Télévision Arabe.....	310
3.3. Le socialisme arabe	312
3.3.1. L'habitat social.....	316
3.3.2. <i>Mawwal al Bayat Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)</i> par Khairy Shalaby (1991)	319
3.4. Conclusion de la deuxième partie	334
 Troisième Partie : Entre deux époques	
Chapitre III. 1. Échec et Effondrement.....	338
1.1. Introduction	338
1.2. Les causes de l'échec	339
1.3. Les grands échecs.....	349
1.3.1. Le Caire et le centre-ville aux jours de la guerre (1967).....	350
1.3.2. Les conséquences politiques et sociales.....	354
1.4. Le Caire sous la guerre : une ville éclatée.....	358
1.4.1. Les habitats spontanés.....	358
1.4.2. La détérioration des infrastructures.....	363
Chapitre III. 2. Le centre-ville, le quartier sombre.....	372
2.1. Dégradation et informalisation.....	372
2.2. La ville en bleu.....	381
2.2.1. <i>Tilka-al-rà'iha (Une certaine odeur)</i> par Sonallah Ibrahim (1966)	383
2.3. La ville incontrôlable.....	394

2.3.1. <i>Hammam el-Malatily</i> (1973), réalisé par Salah Abu Seif	394
2.4. Un retour vers le passé du Caire.....	398

Chapitre III. 3. Les nouvelles confrontations 401

3.1. La ville entre le régime au pouvoir et les masses populaires	401
3.1.1. Le premier soulèvement des étudiants (1968).....	401
3.1.2. Les funérailles d'Abdul Munim Riad 1969 et de Nasser 1970	406
3.1.3. Le deuxième soulèvement des étudiants (1972).....	411
3.1.4. <i>Charq al-nakhil (l'Est des palmes)</i> par Bahaa Taher (1985)	415
3.2. L'incendie de la maison de l'Opéra	421
3.3. La guerre de Kippour (1973) et l'ouverture économique.....	424
3.3.1. La mobilité sociale	426
3.3.2. L'extrémisme religieux	431
3.4. Le Caire et son centre à l'époque de l'ouverture économique	433
3.5. Conclusion de la troisième partie	447

Conclusion générale : Les sept facettes du centre-ville du Caire 463

Bibliographie, iconographie

Bibliographie.....	465
Iconographie.....	484

Annexes

Annexe 1 : Chronologie du Caire (1798 – 1974)	507
Annexe 2 : Liste des entretiens effectués (2016 – 2018)	510

Résumé

Architecture et évolution sociopolitique Vers une lecture multiple du centre-ville du Caire (1869-1973)

Il est difficile de séparer l'architecture de la ville, comme « fait urbain », des contextes sociopolitiques qui les ont produits. Les études menées sur le centre-ville du Caire montrent l'importance de la relation existante entre cette « ville moderne » construite depuis le XIXe siècle, les changements politiques et les évolutions sociétales. Cette relation est également illustrée dans certaines représentations fictionnelles de la ville, produits culturels de la société égyptienne, telles que les œuvres littéraires et les films cinématographiques.

Cette recherche interroge l'évolution de l'architecture et du paysage urbain du centre-ville du Caire telle que représentée dans les œuvres littéraires et les films cinématographiques égyptiens depuis la construction de la ville moderne (le centre-ville) en 1869 à l'époque du khédivé Ismaïl (1863-1879) jusqu'au lendemain de la guerre de Kippour 1973 à l'époque du président Anouar El Sadate (1970-1981). Il s'agit de poser un regard critique sur le rôle des dimensions sociétales et politiques dans l'évolution architecturale et urbaine du centre de la capitale égyptienne, tout en analysant les représentations de celle-ci, influencées par le contexte sociopolitique au cours de cette période.

En partant de l'hypothèse que les représentations fictionnelles, littéraires et cinématographiques, permettent d'acquérir une meilleure compréhension du centre de la capitale égyptienne, nous avons découvert des juxtapositions entre les représentations littéraires du centre-ville du Caire et les faits urbains « réels ». Nous supposons qu'une telle confrontation entre les « fictions » de la ville et ses « réalités » peut nous amener à construire une nouvelle image du centre-ville : de son architecture, des espaces qui la caractérisent, et des usages de ceux-ci.

Pour ce faire, nous mettons en place une approche méthodologique proposée par Roland Barthes dans *L'aventure sémiologique* : celle de la lecture multiple. Elle consiste à croiser plusieurs documents de natures diverses afin d'offrir une meilleure compréhension de la ville. Dans ce travail de recherche, nous croisons à la fois des exemples de textes littéraires avec d'autres documents tels que les rapports administratifs ou officiels, les cartes, les photographies et les documents historiques portant sur l'évolution sociopolitique de la capitale égyptienne.

Ce croisement des données révèle que les représentations littéraires peuvent constituer des documents essentiels pour comprendre la production architecturale du centre-ville du Caire. Elles soulignent en même temps à quel point la société cairote s'est adaptée aux

bouleversements politiques ayant conduit à des transformations radicales de leur ville et de son centre pendant un siècle.

La recherche nous a permis de construire sept facettes du centre-ville du Caire, chacune d'entre elles donnant à comprendre une évolution architecturale et urbaine du quartier dans ses dimensions politiques et sociétales, tout en soulignant le rôle des représentations dans cette construction évoluée dans le temps.

Mots clés : Centre-ville du Caire, architecture, paysage urbain, évolution sociopolitique, littérature égyptienne.

Architecture and socio-political evolution Toward a multiple reading of downtown Cairo (1869–1973)

It is difficult to set apart the architecture of the city, as an Urban Artifact, from the socio-political context that gave rise to it. Conducted studies about downtown Cairo demonstrate the significance of the relationship between the “modern city” built during the 19th century, the changes in its political systems and the ongoing social evolution. This interrelationship is also manifested in some fictional representations of the city, considered as cultural products of the society, such as literary works and cinema films.

This research set out to interrogate the evolution of architecture and cityscape of downtown Cairo as manifested in the Egyptian literary works and cinema films beginning from the construction of the modern city (the downtown) in 1869, during the period of rule of Khedive Ismail (1863–1879) until the Yom Kippur War in 1973 during the era of President Sadat (1970–1981). This research represents an effort to provide a critical look at the role of the socio-political dimensions in the architectural and urban evolution of downtown Cairo by analyzing its literary and cinematographic representations, already influenced by the socio-political context.

Relying on the hypothesis that fictional, literary and cinematographic representations of the city could allow us a better understanding of Cairo’s city center. We discovered such juxtaposition between “fictional” literary, cinematographic representations of downtown Cairo and its “real” Urban Artifacts. It’s supposed that such a confrontation between the fictional city and the real one could lead the way to construct a brand-new image of Cairo city center: its architecture, its urban spaces and its uses.

In this context, a methodological approach was implemented: the multiple reading proposed by Roland Barthes in “*L’aventure sémiologique*” (The Semiotic challenge). This approach sets to provide a wider understanding of the city through crossing various types of documents, starting from literary texts, to documents like administrative reports, maps, photographs and ending with historical documents related to the socio-political evolution of Cairo.

This cross-referencing-data shows that literary representations could be considered as essential documents, useful to understand downtown Cairo architecture. At the same time, they underline the extent to which Cairo society has adapted to the political transformations that have led to radical changes in their capital and its city center during a century.

The research has allowed us to build seven facets of downtown Cairo, each of those is giving a new understanding of the architectural and urban evolution of this important district in its political and societal dimensions, showing at the same time the role of city representations in this construction evolved over time.

Keywords: downtown Cairo, architecture, cityscape, sociopolitical evolution, Egyptian literature.

Introduction

« Les plus grands produits de l'architecture sont moins des œuvres individuelles que des œuvres sociales ; plutôt l'enfantement des peuples en travail que le jet des hommes de génie ; le dépôt que laisse une nation ; les entassements que font les siècles ; le résidu des évaporations successives de la société humaine ; en un mot, des espèces de formations ».

Victor Hugo

« La ville est un ensemble d'hommes avant d'être un ensemble de pierres ».

Aristote

« Chez le voyageur qui la contemplait pour la première fois, la ville du Caire éveillait le désir d'une comparaison, mais il s'apercevait aussitôt que c'était un piège, car elle les rejetait toutes ; elle ne ressemblait en effet à rien ».

Oleg V. Volkoff

Introduction

L'idée de conduire un travail de recherche sur l'évolution sociopolitique du centre-ville du Caire est née lors de ma participation aux manifestations de la révolution populaire de janvier 2011. Pendant les 18 jours de la révolution, entre le déclenchement des manifestations (25 janvier) et la démission du président Moubarak (11 février 2011), j'ai observé le quartier, où je suis né et où j'ai vécu, céder finalement le pouvoir à la population. Le centre-ville du Caire était considéré avant la révolution comme le symbole de la « main de fer » du régime républicain militaire régnant depuis juillet 1952.

Depuis mon enfance, j'observais les rues du centre-ville du Caire se faire régulièrement envahir par les véhicules des forces centrales de sécurité, les soldats et leurs armes, ce qui n'était pas le cas des autres quartiers cairotes. Lors des occasions politiques au centre-ville auxquelles le président de la république doit assister, comme l'ouverture de la session parlementaire, le déroulement d'un sommet à la Ligue arabe ou l'inauguration du congrès du parti au pouvoir, les avenues principales et la place Tahrir du centre-ville sont fermées et le passage des véhicules et des piétons est interdit. Les policiers, les soldats des forces centrales de sécurité et les agents des services secrets occupent chaque mètre carré du quartier jusqu'à la fin de la journée du passage du président. Le centre-ville devient pendant quelques heures un enfer terrestre pour ses habitants et ses passants. Le 25 janvier 2011, à midi, j'ai pu voir que l'équation avait changé, puis était totalement bouleversée trois jours plus tard lors des événements du « Vendredi de la Colère » le 28 janvier. Ce jour-là, des affrontements sanglants se sont déroulés entre les manifestants et la police égyptienne, se terminant par le retrait total de cette dernière et une victoire écrasante des manifestants qui ont mis à feu le siège du parti au pouvoir situé au centre-ville. Le siège de la Sécurité de l'Etat dans le même quartier, puis celui qui est situé à Madinet Nasr, ainsi que plusieurs postes de police furent pris d'assaut par les manifestants.

Une large gamme d'ouvrages a été publiée sur la révolution de janvier 2011, celle-ci étant un événement exceptionnel dans l'histoire du pays : les historiens, les penseurs et les romanciers se mirent à partager leurs réflexions et leurs mémoires concernant la période du régime de Hosni Moubarak et les circonstances conduisant à sa chute. Deux ouvrages m'ont beaucoup marqué : le premier est *Yawmiat thawret al-sabbar* (Le Journal de la révolution du cactus) par Abdel Rahman Youssef, et le deuxième est *Thalath hekayat a'n el-ghadad* (Trois histoires au sujet de la colère) par Mohamed El Mansy Kandil. Dans le premier de ces ouvrages, Abdel Rahman Youssef dresse un tableau des 18 jours de la révolution en donnant l'image d'un cactus géant, représentant la résistance des manifestants, planté sur la place Tahrir. Selon Youssef, la place Tahrir, pourtant symbole de pouvoir depuis 1952, devient le terreau fertile pour des manifestations massives. L'image poétique de la révolution et du rôle de la place Tahrir pendant ces 18 jours m'a inspiré l'idée d'observer la relation entre l'espace, la société et les bouleversements politiques. Quant au deuxième ouvrage, il s'agit d'un recueil composé de trois nouvelles se déroulant au centre-ville du Caire lors de la révolution populaire de 1919 contre

l'occupation britannique, et lors de celle de 2011. Selon Kandil, le centre-ville du Caire est vu comme le quartier des révolutions par la population égyptienne. Les rues, les places et les lieux remarquables du centre-ville du Caire, témoignant d'une profonde histoire depuis le XIXe siècle, sont les points de ralliement pour les manifestants, ce qui transforme le quartier en un refuge tout trouvé pour exprimer la colère contre toute forme d'ingérence extérieure et de coercition politique. Le recueil de Kandil m'a invité à approfondir mes connaissances sur l'ensemble des lieux remarquables dans mon quartier, le centre-ville, et pas seulement la place Tahrir, afin d'avoir en tête une liste des espaces et des lieux centraux de la capitale jouant un rôle important dans l'histoire du pays. Grâce à ces deux ouvrages, l'idée m'est venue également que les œuvres littéraires étaient des sources intéressantes à découvrir dans le cadre d'une recherche académique sur l'architecture, car elles montrent des dimensions sociétales non explorées et des histoires inédites sur les réalités de la ville, ce malgré leur caractère fictionnel.

Ma troisième source d'inspiration a été la relation entre la réussite de la révolution égyptienne et l'urbanisation des espaces publics du centre-ville, surtout la place Tahrir. Il s'agit d'un article publié en 2012 par l'écrivain Ma'amoun Fendi intitulé « El Khédiwi yantaqem mn Abdel Nasser ? » (Le Khédive se venge-t-il de Nasser ?). Dans cet article, Fendi explique que l'urbanisation haussmannienne du centre-ville, notamment celle de la place Tahrir, a permis le rassemblement d'un très grand nombre de manifestants qui sont allés jusqu'à rester sur la place durant 18 jours. Aucune autre place dans la capitale égyptienne n'est susceptible d'accueillir un tel événement, que ce soit pour des raisons spatiales ou symboliques. L'urbanisation haussmannisée du centre-ville est considérée selon Fendi comme « une urbanisation de la liberté » dans laquelle la relation entre la classe dirigeante et la population est bien définie car, en cas d'une confrontation entre ces deux, « l'Etat observe les masses populaires et vice-versa »¹.

Partant de ce point de vue, nous nous sommes intéressés à l'appropriation des espaces du centre-ville du Caire n'ayant pas été conçus au cours du XIXe siècle pour exercer une liberté d'expression par la société cairote, qui a pourtant valorisé certains de ces espaces de sorte qu'ils en sont devenus emblématiques. Ces espaces, qui témoignaient auparavant de l'époque de la colonisation et de l'oppression étatique, deviennent en fin de compte des symboles de la révolution grâce à leur localisation géographique et leur capacité à accueillir des millions de manifestants. A cet égard, nous partageons également le point de vue du géographe Eric Verdeil qui affirme que la concentration des manifestants dans les espaces centraux du Caire pendant la révolution du printemps arabe en Egypte, à la différence de ceux qui ont eu lieu dans d'autres villes égyptiennes, est liée à la signification de l'image « policière » et « orgueilleuse » du pouvoir constituée des éléments urbains et architecturaux dans le centre-ville. Ceux-ci, étant

¹ FENDI Maamoun, « 25 Yanayer : al Khédiwi yantaqem mn Abdel Nasser ? 25 janvier : le khédive se venge-t-il de Nasser? », *Al-Charq al-Awsat*, 10 septembre 2012, URL : <http://archive.aawsat.com/leader.asp?section=3&issueno=12340&article=694673#.XE4fgFxKg2x>, consulté le 27/1/2019.

des symboles du pouvoir, sont ciblés par les manifestations qui les ont démolis pendant les événements de la révolution.

Au cours de cette période, j'ai commencé mes recherches en master au département d'architecture de la faculté d'ingénierie, à l'Université du Caire. Le fruit de ces trois ans de recherches a été un mémoire comptant 130 pages soutenu en 2014 et intitulé *l'Architecture du Caire et les valeurs sociétales à la lumière des bouleversements politiques (1952 – 2011)*. Ce travail de recherche m'a permis de renforcer mes connaissances sur le paysage urbain du Caire au cours de la période entre le coup d'Etat de juillet 1952 et la révolution de 2011. J'ai constaté à travers ce travail de recherche que la nature de la production architecturale de la ville est davantage sociétale qu'individuelle, et qu'on ne peut pas séparer l'architecture de la ville des différents contextes qui la produisent. Elle est donc le fruit d'une accumulation continue des efforts de la société humaine, inscrite dans des contextes sociopolitiques, économiques et culturels. Lorsque l'on observe les transformations de l'architecture du Caire à partir de la seconde moitié du XXe siècle, il apparaît clairement que certaines d'entre elles sont nées d'une volonté purement politique, tandis que d'autres sont le reflet de la société égyptienne en termes de culture, de croyances et de traditions. C'est pourquoi je partage le point de vue d'Aldo Rossi lorsqu'il explique à propos de la ville :

« Elle est le décor fixe de la vie humaine, chargé des sentiments de générations entières, théâtre d'évènements publics, de tragédies privées, de faits anciens et de faits nouveaux. Le privé et le collectif, la société et l'individu s'opposent et se confondent dans la ville, qui est faite d'une foule d'êtres y cherchant leur place et - car c'est la même chose - un environnement à leur mesure qui soit mieux adapté à l'environnement général »².

Le Caire incarne aussi les propos de Marcel Roncayolo qui affirme que la ville « assure avec la meilleure efficacité, par son existence et sa localisation, la rencontre et l'échange entre les hommes »³ car « la société ne se constitue pas d'un seul coup, comme un bloc homogène »⁴. La ville représente donc, comme l'expliquent Roncayolo et Rossi, « un lieu de déroulement, elle rapproche ou sépare, sert de mémoire ou de référence »⁵, ainsi qu'un « dépôt de l'histoire »⁶. A travers mon voyage dans les recherches sur l'architecture du Caire, j'ai remarqué que celles-ci soulignent sans cesse la relation entre la prise de la décision politique et l'évolution de la ville. Commençons par l'avènement de la ville au cours du Xe siècle : la construction de la ville, le choix de son site et de sa nomination « Al Qahira », signifiant la Ville Victorieuse, sont en effet des décisions royales prises par les Fatimides, dont les origines sont maghrébines, qui ont occupé l'Egypte pendant un siècle (969-1171). Les Fatimides décident de faire de la nouvelle capitale une ville « royale » fermée sur eux et sur les grands fonctionnaires et les chefs de l'armée. A l'arrivée de Saladin l'Ayyubide au pouvoir après la chute des Fatimides, la ville est ouverte pour les Egyptiens et la plupart des palais et des édifices construits par les Fatimides

²Rossi Aldo, *Architecture de la ville (I')*, Paris, Livres et Communications, 1990, p. 8-9.

³RONCAYOLO Marcel, *Lectures de villes : formes et temps*, Marseille, Ed. Parenthèses, 2002, p. 21.

⁴ *Ibid.*, p.10.

⁵ *Ibid.*, p. 23.

⁶ Rossi Aldo, *op. cit.*, p. 168.

sont démolis. Les mamlouks, qui succèdent à la dynastie de Saladin, enrichissent le Caire par un grand nombre de mosquées et d'autres édifices de nature sociale, comme les *Sabil-Kottabs* (source d'eau potable liée à une école primaire), les *medressas* (les écoles) et les *maristanes* (les hôpitaux) afin de gagner la confiance des Egyptiens qui n'étaient pas convaincus de la légitimité de leur pouvoir car les mamlouks, comme l'indique leur nom, étaient tous, au début de leur carrière, des esclaves combattants adoptés par les Ayyubides. Les origines médiévales du Caire sont donc politiques par excellence et son architecture monumentale peut être considérée également comme une démonstration de pouvoir afin de montrer l'autorité exercée sur la population et la capacité à se protéger contre les ennemis de l'intérieur comme de l'extérieur, tout en suivant en cela une politique « de la carotte et du bâton ». Cette relation entre l'architecture de la ville et le pouvoir est résumée par Nietzsche comme suit : « Dans l'édifice, la fierté, la victoire sur la lourdeur, la volonté de puissance doivent être rendues visibles : l'architecture est une sorte d'éloquence du pouvoir par les formes, tantôt convaincante et même caressante, tantôt donnant seulement des ordres »⁷. L'architecte Jacques Herzog affirme de même que « L'architecture est toujours un reflet politique »⁸.

Quant à la société cairote, elle n'a jamais été indifférente par rapport à ces bouleversements politiques. L'histoire de la ville du Caire témoigne que la population cairote contribue à l'essor de sa ville économiquement et culturellement. L'évolution de la société cairote, au cours des siècles, ne peut pas être séparée de celle du Caire de telle sorte que la ville et sa morphologie se transforment en même temps que les ensembles sociaux. C'est en observant les transformations du Caire à partir du XIXe siècle que j'ai constaté que la société cairote a su assimiler celles-ci par l'adaptation et la modification de ses modes de vie, ainsi que par la production d'œuvres culturelles reflétant les transformations morphologiques et spatiales de la ville, tout comme les changements politiques. Comprendre cela confirme le point de vue de Bernardo Secchi dans sa *Première leçon d'urbanisme* :

« Il est difficile de séparer l'aspect concret d'une transformation des propos avancés pour la justifier, des intentions qui l'ont vraisemblablement inspirée, de la culture, des images, des croyances et des traditions dans lesquelles les différentes décisions ont pris forme, même si cela élargit considérablement le champ qu'il faut observer et étudier »⁹.

Cette idée d'élargir le champ de mes études sur le Caire est devenu une ambition après avoir obtenu mon diplôme de master. J'ai remarqué que, malgré toutes les publications sur l'histoire de l'évolution sociopolitique de l'architecture du Caire et de son paysage urbain, sujet qui sera traité plus loin dans cette introduction, il restait encore un chapitre à écrire. Ce chapitre, à mon sens, devait être un travail « touche à tout », c'est-à-dire une recherche visant à croiser

⁷ NIETZSCHE Friedrich et ALBERT Henri, *Le Crépuscule des idoles*, Paris, France, Mercure de France, 1941, p. 182.

⁸ HERNANDEZ Brigitte, *Jacques Herzog : « L'architecture est toujours un reflet politique »*, article publié dans l'hebdomadaire *Le Point*, le 17.06.2016. URL : https://www.lepoint.fr/arts/l-architecture-est-toujours-un-reflet-politique-jacques-herzog-17-06-2016-2047492_36.php, consulté le 10/3/2021.

⁹ SECCHI Bernardo et INGALLINA Patrizia, *Première leçon d'urbanisme*, Marseille, Parenthèses Editions, 2006, p. 15.

scientifiquement des données de plusieurs natures, issues de plusieurs sources. Cette ambition s'avèrera inaccessible, et ce pour trois raisons fondamentales.

La première de ces raisons est que nous vivons maintenant dans le deuxième millénaire de la ville, il m'était donc impossible de couvrir une telle période dans la recherche souhaitée.

La deuxième est la contrainte spatiale : la superficie actuelle du Caire est de 3 085 km², et son extension est tellement vaste que « la cartographie s'essouffle à la suivre »¹⁰. Selon Eric Denis, « Définir ses limites ou sa forme se révèle une tâche par avance vouée à l'échec. Depuis longtemps la ville a échappé au paradigme de l'enceinte. Le Caire contemporain est proprement inclôturable »¹¹. Tenant compte de cela, de la grande diversité urbaine, architecturale et sociale des quartiers cairotes et des contextes politiques et socio-économiques qui les ont produits, un travail de recherche sur l'ensemble de la métropole semble impossible à faire tenir en un nombre limité de pages.

Quant à la troisième raison, il s'agit d'une contrainte épistémologique : il est totalement impossible d'étudier l'évolution du Caire sous tous les angles, d'autant plus que ma formation d'architecte ne me permet pas d'analyser les données de certaines disciplines, comme par exemple le domaine du juridique ou celui de l'économie. Pour résumer, il suffit de mentionner que cette métropole est désignée par les Egyptiens par le nom de leur pays : Misr/ Masr, étant le cœur palpitant et le micrososome de l'Égypte¹², selon les termes du romancier égyptien Gamal El-Guitany. Elle s'affiche, comme le décrit Jacques Berque, comme une grande ville qui « s'efforce de devenir une capitale des temps nouveaux » et « qui, selon un doublet usuel, Miṣr/Maçr, étant aussi l'Égypte, se projette sur la nation et s'en nourrit »¹³. J'ai finalement souscrit à l'affirmation de l'historien Nezar El Sayyad : « Bien que Le Caire soit traité dans de nombreuses études scientifiques, personne ne peut le découvrir complètement »¹⁴. Pour toutes ces raisons, mon ancienne ambition de traiter le Caire entièrement dans une simple recherche s'est révélée impossible, tant au niveau spatio-temporel qu'au niveau épistémologique.

C'est en songeant à ces considérations que j'ai décidé de limiter mon ambition à réaliser un travail de recherche consacré à un quartier cairote et sur une période déterminée. En ce qui concerne le cadre spatial : j'ai choisi le quartier que je connais mieux que tout autre, le centre-ville du Caire, où je suis né et où j'ai grandi. Mais ce choix n'est pas seulement basé sur un motif personnel ; il est aussi fondé sur mes lectures concernant la valeur symbolique du centre-ville et son rôle important dans les grands événements de l'histoire du pays, comme expliqué

¹⁰ RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 396.

¹¹ DENIS Eric, « Le Caire : aspects sociaux de l'étalement urbain. Entre spécialisation et mixité », *Égypte/Monde arabe*, n° 23, 30 septembre 1995, pp. 77-130, en accès libre : URL : <http://journals.openedition.org/ema/968>, consulté le 10/3/2021.

¹² KOBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? Dynamique littéraire et mutations urbaines », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2016-1, 1 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3254>, consulté le 16/1/2018.

¹³ BERQUE Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, France, Gallimard, 1967, p. 85.

¹⁴ MOUSTAFA Taher, *Nizar al Sayyad a'an tarikh madinah (Nizar al Sayyad à propos de son ouvrage Histoire de la ville)*. URL : <https://gate.ahram.org.eg/News/1766112.aspx>, consulté le 10/3/2021.

auparavant. Ainsi, le centre-ville du Caire représente, selon l'architecte Mohamed Kamal Abo El Ela, quatre types de centralité : une centralité spatiale liée à sa localisation entre les différents quartiers cairotes, une centralité fonctionnelle car le centre-ville regroupe la plupart des services bancaires et administratifs de la capitale, une centralité politique représentée par la concentration de la plupart des ministères¹⁵ et d'institutions telles que le Parlement, le Sénat, les palais de justice et les ambassades. Selon Abo El Ela : « La présence de ces symboles politiques et nationaux offre toujours des valeurs qui expriment la domination du centre-ville »¹⁶. Quant à la centralité sociale, elle est représentée par « des fêtes, des expositions, des festivals, des foires commerciales, en relation, le plus souvent, avec des activités ludiques, économiques ou culturelles »¹⁷. Le centre-ville du Caire est le lieu préféré de la société égyptienne pour les promenades, les échanges, les flirts et les manifestations¹⁸. Grâce à ces valeurs symboliques, des liens d'intimité sont tissés entre les espaces du centre-ville et leurs usagers, ces liens sont considérés par Abo El Ela comme des indices mesurant la centralité sociale du centre-ville¹⁹. Enfin, les raisons supplémentaires pour lesquelles j'ai choisi le centre-ville du Caire comme objet de ce travail de recherche peuvent être résumées par cette citation de l'architecte urbaniste Galila El Kadi :

« Comme toutes les grandes métropoles, Le Caire présente un système polycentrique. Le développement de centres secondaires n'a pas évincé le centre principal, qui conserve encore de nos jours les fonctions de commandement héritées de l'époque monarchique et mandataire. Situé sur la rive est, ce centre recoupe la ville moderne fondée au milieu du 19e siècle. Il se compose de deux pôles principaux : un pôle administratif puissant au sud qui regroupe tous les ministères, le parlement, le sénat, le governorat du Caire, les ambassades des grandes puissances coloniales du vieux continent, celle des Etats-Unis, la cité administrative et la Ligue Arabe. Ce pôle cumule les figures de la centralité par la présence des succursales des grandes banques étrangères, des multinationales, du campus de l'Université américaine et des grands hôtels qui jalonnent sa façade fluviale. Le second pôle, situé au nord du premier, considéré comme étant le central business district, se présente sous la forme d'un triangle de 145 ha, et regroupe la majorité des sièges des grandes banques d'Etat, la bourse et la banque centrale, les sociétés d'assurance, les entreprises publiques, ainsi que les salles de cinéma, les grandes librairies, les galeries d'art, les sièges des syndicats, des grandes associations savantes et caritatives et des grands journaux »²⁰.

¹⁵ Il s'agit des sièges des ministères situés entre la rue Nubar, l'ouest de la rue Qasr al-Ayni, au sud de la rue Al-Mabadiyan, au nord de la rue Shaikh Rehan, ce sont les Cabinets et les ministères de l'Intérieur, de la Justice, de la Santé, de l'Éducation et la Municipalité du Caire.

¹⁶ EL ELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques : Paysages, fonctions, accessibilité et pratiques des habitants*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2011, p. 19.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ EL KADI Galila, « La régénération du centre-ville du Caire : le pari de la durabilité », *Égypte/Monde arabe*, n° 8, 1 septembre 2011, p. 139.

Pour surmonter la contrainte du cadre temporel, il me fallait préciser la période à étudier. J'ai donc réalisé une frise chronologique de l'histoire de l'Égypte contemporaine amorcée, selon la plupart des historiens dont André Raymond, par la date de l'Expédition Française et le règne de Mohamed Ali. J'y ai retracé les événements politiques importants, les changements sociétaux, et ce que l'ensemble de ceux-ci a apporté à l'architecture et au paysage urbain du Caire jusqu'à nos jours, sur une période de plus de deux cents ans. Ceci fait, j'ai premièrement choisi de me limiter à la période située entre 1952 et 2011, qui est l'époque de la première république égyptienne étudiée pendant mon master, en vue de construire de bonnes connaissances sur celle-ci. J'y ai consacré les deux premières années de ma thèse en France. Malgré la richesse socio-politique de cette période et les changements que le régime de la révolution de 1952 a apporté au Caire, il s'avérait toutefois que le centre-ville du Caire n'avait guère évolué, exceptées quelques opérations ponctuelles et transformations légères liées aux changements du régime au pouvoir et à la volonté du nouveau régime d'exprimer sa domination. Le centre-ville, au cours de cette période, a subi des dégradations considérables ; l'historienne Mercedes Volait décrit « un secteur en déclassement continu depuis les années 1950 »²¹.

La construction du centre-ville – nommé la ville moderne et la ville nouvelle, car édiflée en limite de la vieille ville – mérite beaucoup d'attention car elle constitue une phase charnière dans l'histoire de la ville et de celle du pays. Ainsi, construire une nouvelle ville selon la volonté politique du khédivé Ismaïl Pacha, dans le but de créer une capitale moderne à l'instar des plus grandes capitales d'Europe, est une action remarquable dans l'histoire du Caire. Ensuite, à partir de la fin du XIXe siècle, l'évolution du Caire prend de nouvelles formes en termes d'urbanisation, d'organisation des espaces publics et privés, de systèmes de construction, outre la modification des modes de vie des caiotes par rapport aux pratiques en cours dans la ville médiévale. Dans les lectures effectuées sur Le Caire, de nombreuses comparaisons sont faites montrant souvent le grand écart entre la vieille ville – ses rues sombres, engorgées et entourées par les collines et les étangs souillés – avec le Caire moderne – ses boulevards, ses vastes jardins et ses grandes places. L'impossibilité m'est donc apparue d'étudier le centre-ville sans poser un regard critique sur sa construction, son essor et les impacts de ceux-ci sur la société caiote.

Après avoir identifié le point de départ de la recherche, il me restait à en trouver le point d'arrêt, en un autre moment charnière dans l'histoire du centre-ville du Caire. Il m'est apparu que le quartier était passé par trois phases principales : la construction et l'essor (1869-1952), l'égyptianisation à l'époque nassérienne pendant laquelle le quartier a commencé à se dégrader (1953-1973), l'américanisation à l'époque de l'ouverture économique (1974-1990) et enfin les tentatives menées par l'Etat dans le but de sauver le patrimoine architectural du centre-ville (1990-...). J'étais déterminé à analyser ses quatre phases mais les impératifs en matière de durée de la thèse, et mon séjour en France étant limité, j'ai finalement réduit la portée temporelle à la fin de la deuxième phase, qui se termine avec la guerre de Kippour en 1973. Celle-ci constitue un événement important, marquant politiquement et socialement la fin de l'époque et de

²¹ VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portrait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », 2011, p. 4.

l'idéologie nassériennes, et annonçant le début de l'époque qui la suit, et qui dure jusqu'à nos jours.

Une deuxième raison m'a invité à m'arrêter à cette date : l'état de l'art m'a permis de noter que très peu de recherches sur le Caire évoquent la période entre la défaite de la guerre des Six Jours (1967) et la guerre du Kippour (1973). Cette période de six ans représente la phase transitoire entre deux époques et deux idéologies totalement opposées : l'orientation socialiste et pan-arabiste menée par les politiques de Nasser depuis son arrivée au pouvoir (1952), et les politiques capitalistes de l'ouverture économique menées par Anouar El Sadate et Hosni Moubarak. Malgré l'importance de cette période, pourtant courte, très peu d'écrits ont été produits sur celle-ci, pour des raisons diverses dont la principale est le contexte de la défaite et les efforts menés par Nasser et Sadate pour reconstruire l'armée égyptienne battue et libérer les territoires occupés par Israël. Ensuite, cette période représente une phase sombre dans l'histoire du Caire à plusieurs niveaux, ce qui n'invite pas les chercheurs à l'explorer, notamment dans le domaine de l'histoire de l'architecture de la ville. C'est le manque d'études architecturales et urbaines menées spécifiquement sur cette période qui m'a incité à la découvrir, afin de construire de nouvelles connaissances sur le centre-ville de cette époque. Relever un tel défi m'a semblé la meilleure *coda*²² pour ce voyage dans le temps avec l'évolution du centre-ville du Caire.

Restait la troisième difficulté : celle de trouver un mode d'analyse pertinent. Au cours de mes lectures sur le Caire, qui seront détaillées plus loin dans cette introduction, je me suis concentré sur les bases épistémologiques et les différents angles sous lesquels l'évolution du centre-ville, voire du Caire, est traitée dans les recherches. J'ai alors remarqué qu'une grande partie de ces études consiste en une analyse architecturale et urbaine à la lumière des données politiques et socio-économiques. Certaines se sont concentrées sur les aspects visuels de la ville en se basant sur les principes esthétiques et artistiques, alors que d'autres recherches analysent le Caire d'un point de vue sociologique ou psychologique, en s'appuyant sur les modes de vie et les perceptions des habitants. Parmi ces ouvrages, certains se réfèrent parfois au monde de la fiction, en citant quelques passages de romans ou de poèmes égyptiens montrant l'évolution de la ville, comme l'ouvrage de Galila El Kadi *Le Caire centre en mouvement* publié en 2012. El Kadi utilise dans son ouvrage des citations traduites par elle-même de romanciers égyptiens. En lisant la thèse de doctorat de Mohamed Kamal Abo El Ela, j'ai découvert que l'introduction de celle-ci commence par une traduction faite par lui d'une chanson égyptienne sur Le Caire. De la même manière, les ouvrages publiés sur le Caire par le théoricien urbaniste Hicham Abo Se'eda ont tendance à utiliser des œuvres fictionnelles, comme les affiches cinématographiques, pour démontrer l'impact des contextes politiques et sociaux sur la production architecturale, de même que sur la production urbaine. En 2018, j'ai lu l'ouvrage de Abo Se'eda intitulé *Al-Bo'ed al-sab'ei : al tasmim al hadary - Nazareyet al khayal (La septième dimension : l'aménagement urbain - la théorie de la fiction)*, paru la même année, portant sur l'importance des fictions pour

²² La *coda* est un terme musical d'origine italienne indiquant le passage final d'une pièce. La *Coda* signifie parfois la reprise permettant le remplacement d'une phrase suspensive par une phrase conclusive dans une pièce musicale.

comprendre les réalités de la ville. Abo Se'eda considère la fiction comme « la septième dimension », un paramètre important permettant la compréhension de l'aménagement urbain de la ville car « d'une part, les œuvres fictionnelles s'inspirent sans cesse des réalités de la ville et, de l'autre, elles les nourrissent »²³.

Ces lectures et ces observations m'ont conduit à adopter une approche croisant les données sociopolitiques et celles de l'architecture de la ville, avec les œuvres littéraires. J'ai évoqué mes souvenirs de la révolution de janvier 2011 et les représentations littéraires de la place Tahrir et du centre-ville du Caire dans les ouvrages d'Abdel Rahman Youssef et Al Mansy Kandil. A la lecture des travaux de recherche sur le Caire croisant la littérature et l'évolution de la ville, notamment ceux d'Anna Madeouf, de Samia Mehrez, d'Eve Dampierre-Noiray, de Dina Heshmat, de Mara Naaman et de Marc Kober, il m'a semblé que les œuvres littéraires égyptiennes avaient su donner une image sociale, politique et architecturale du Caire, montrant des dimensions différentes et posant des questions sur la relation entre la ville et ses habitants. L'histoire profonde du Caire, son caractère socio-urbain font d'elle « une ville littéraire »²⁴. A ses habitants et à ses visiteurs, elle révèle des images très diverses comme l'explique Oleg V. Volkoff : « Peu de villes parlent autant à l'imagination que la capitale de l'Egypte. La nomme-t-on, immédiatement toute une foule d'images, grandioses ou héroïques, brutales ou gracieuses, prennent leur vol »²⁵. Cette relation entre le Caire et la littérature m'a d'autant plus inspiré qu'elle renvoie à ma passion pour la littérature. Cette passion, développée depuis longtemps, s'est exprimée avec la publication de plusieurs articles dans la presse égyptienne sur le contexte égyptien depuis 2011, dont deux articles, parus sur La relation entre le Caire, la littérature et le cinéma dans le journal *Akhbar al-adab (La littérature)* au Caire en 2012, puis par la publication de mon premier roman, *Tajaliat modarrag 3002 (Manifestations dans l'amphithéâtre n°3002)* paru à Alexandrie en 2015. L'idée d'étudier l'histoire de l'évolution du Caire sous un angle littéraire s'est trouvée confirmée lors de la lecture de l'ouvrage *L'Historiographie* par Nicolas Offenstadt dans lequel une citation d'Henri-Irénée Marrou affirme « qu'il est nécessaire que l'historien soit aussi un grand écrivain »²⁶.

Problématique et cadrage

« La ville est un ensemble d'hommes avant d'être un ensemble de pierres »²⁷.

L'observation du centre-ville du Caire permet de constater que celui-ci a été construit et s'est développé sous l'impulsion des souverains qui ont régné depuis la deuxième moitié du XIXe

²³ ABO SE'EDA Hicham, *Al-Bo'ed al-sab'ei : al tasmim al hadary- Nazareyet al khayal (La septième dimension : l'aménagement urbain - la théorie de la fiction)*, Le Caire, Academic Press, 2018, p. 21.

²⁴ MADEOUF Anna, « *Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain* », Edituria Universitaria Craiova, 2014, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01090168/document> (consulté le 16/1/2018).

²⁵ VOLKOFF Oleg V., *Le Caire 969-1969 : histoire de la ville des « Mille et une nuits »*, Le Caire, Egypte, Institut français d'archéologie orientale, 1971, p. ix.

²⁶ OFFENSTADT Nicolas, « Chapitre IV - Histoires, écritures, récits », *Que sais-je ?* vol. 2e éd., 15 mai 2017, p. 53.

²⁷ CORBOZ André et MAROT Sébastien Préfacier, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, France, Éd. de l'imprimeur, 2001, p. 133.

siècle. Dans la construction de la ville, le rôle de la société égyptienne semble moins présent que celui des politiques ; malgré tout, la population cairote s'est approprié le centre-ville de deux manières : au niveau des usages qu'elle a fait des lieux et des espaces publics, et au niveau des représentations culturelles qui en sont nées. Celles-ci sont visibles dans les représentations de la ville élaborées, notamment au sein des œuvres littéraires. A partir de ces dernières, nous chercherons à comprendre comment la société égyptienne a accueilli la construction et les transformations de cette ville nouvelle, et quel rôle les dimensions socio-politiques ont joué dans l'évolution de l'architecture et du paysage urbain du centre-ville du Caire, voire de la capitale égyptienne dans son ensemble.

Nous chercherons à construire une nouvelle connaissance du centre-ville du Caire, partant de la compréhension de la dimension sociétale, influencée par le contexte politique et représentée dans les œuvres littéraires. Les questionnements de la recherche sont donc les suivants : Comment la relation entre la société cairote et le centre-ville du Caire se traduit-elle sur l'évolution de ce dernier ? Comment les représentations de la ville, notamment dans les œuvres littéraires égyptiennes, sont-elles influencées par le contexte politique et comment reflètent-elles l'évolution sociétale ? Quels éléments et toponymes du centre-ville, évoqués dans les œuvres littéraires, offrent une représentation de la relation entre l'évolution sociétale et les bouleversements politiques ? Quelles images du centre-ville du Caire sont offertes par ces représentations fictionnelles ? En quoi ces images peuvent-elles nous permettre de construire différentes facettes du centre-ville Caire, dans ses dimensions politiques et sociales, permettant en cela une meilleure compréhension du centre de la capitale ?

Hypothèses

Pour tenter de répondre à ces questions, nous partons de l'hypothèse générale suivante : il nous est impossible de comprendre l'évolution du centre-ville, centre névralgique de la capitale égyptienne, sans retracer l'évolution sociétale égyptienne à la lumière des changements politiques. Cela ne peut se faire que par une lecture multiple de ces trois dimensions. Réaliser une telle lecture consiste à céder à un « médium d'influence »²⁸, qui sont les représentations fictionnelles du centre-ville. Ces dernières amènent aux deux hypothèses secondaires de ce travail de recherche. Au cours de notre recherche, nous avons découvert une forme de juxtaposition entre les représentations littéraires du centre-ville du Caire et les faits urbains « réels » de celui-ci. On suppose donc que mettre en lumière la confrontation entre les fictions et le réel peut nous amener à lire l'évolution du centre-ville du Caire d'une façon multiple afin de mieux la saisir. Quant à la deuxième hypothèse : nous pensons que les œuvres littéraires ont été influencées par les bouleversements politiques, reflétant par la suite l'évolution de la société, tout en produisant des images de la ville sur lesquelles nous pouvons nous appuyer, en complément d'autres documents : rapports administratifs, cartes, photographies, documents historiques et rapports officiels. Ces deux hypothèses secondaires sont construites sur la base d'un présupposé énoncé par Mara Naaman établissant que la littérature égyptienne peut

²⁸ Terme par Dina Heshmat dans HESHMAT Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, Thèse de doctorat, France, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. UFR Orient et monde arabe, 2004, p. 6.

constituer une forme alternative de données historiques et une archive des changements de l'espace urbain²⁹. Les représentations littéraires sont ainsi considérées comme des témoins de l'évolution sociopolitique du centre-ville. Elles démontrent en même temps à quel point la société cairote s'est adaptée aux bouleversements politiques.

Méthodologie

Une lecture multiple

Dans son ouvrage *L'aventure sémiologique*, Roland Barthes (1915-1980), philosophe, critique littéraire et sémiologue français, tente de découvrir les liens entre la sémiologie et d'autres disciplines, l'urbanisme y compris. Dans l'essai « Sémiologie et urbanisme », faisant suite à une conférence organisée par l'Institut français de l'Institut d'histoire et d'architecture de l'université de Naples, Barthes développe trois notions indispensables pour comprendre l'architecture de la ville. Ces notions sont : le contenu sémantique de la ville, son code ou sa langue, et sa lecture multiple. Selon Barthes, le contenu sémantique de la ville est l'ensemble des signes et des symboles ancrés dans celle-ci. Barthes considère que les signes et les symboles de la ville peuvent aider à intégrer différentes dimensions – la psychologie, la sociologie, la géographie – dans l'objectif d'élaborer un code ou une langue ou un code de celle-ci. Ce mode de compréhension ne peut se faire selon Barthes qu'à partir de la considération que la ville est un discours à lire et à déchiffrer :

« La cité est un discours, et ce discours est véritablement un langage : la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement en l'habitant, en la parcourant, en la regardant. [...] Le meilleur modèle pour l'étude sémantique de la ville sera fourni, je crois, tout au moins au début par la phrase du discours »³⁰.

Ensuite, Barthes introduit la notion de lecture multiple car « si l'on désire entreprendre une sémiologie de la ville, l'approche la meilleure, à mon avis, comme du reste pour toute entreprise sémantique, sera une certaine ingénuité du lecteur »³¹. La lecture multiple de la ville est un ensemble de plusieurs lectures. Cette multiplicité de lectures de la ville, servant à élaborer un langage de celle-ci puis à le déchiffrer, est explicitée ainsi par Barthes :

« Nous devons être nombreux à essayer de déchiffrer la ville où nous nous trouvons, en partant, si c'est nécessaire d'un rapport personnel. Dominant toutes ces lectures de diverses catégories de lecteurs (car nous avons une gamme complète de lecteurs, du sédentaire à l'étranger), on élaborerait ainsi la langue de la ville. C'est pourquoi je dirais que le plus important n'est pas tant de multiplier les enquêtes ou les études fonctionnelles de la ville que de multiplier les lectures de la ville. [...] »³².

²⁹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature : Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, p. XX.

³⁰ BARTHES Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1985, p. 265-268.

³¹ *Ibid.*, p. 264.

³² *Ibid.*, p.270.

La synthèse proposée par Barthes considère la ville comme un discours. Le langage de la ville est constitué d'un ensemble de significations lisibles et identifiables³³ qui en composent le contenu sémantique. Ce dernier est en opposition, alternance et juxtaposition avec la réalité de celle-ci, ce qui provoque souvent des conflits entre la signification et la réalité géographique objective de la ville³⁴.

La lecture multiple proposée par Barthes a constitué une sorte de déclic méthodologique. Nous supposons qu'une telle lecture est primordiale pour comprendre l'évolution sociopolitique de l'architecture et du paysage urbain du centre-ville du Caire. Pour ce faire, notre méthodologie est basée sur le croisement de données issues de plusieurs sources relatives aux contextes politiques, sociaux et économiques de l'Égypte sur une période d'un siècle, soit entre 1869 et 1973. A cela s'ajoutent les données liées à l'évolution de l'architecture et du paysage urbain cairote, au cours de cette même période, et les représentations littéraires du centre-ville du Caire. Ce croisement nous semble important pour saisir plusieurs dimensions immatérielles, souvent peu présentes dans les autres documents, comme celles liées à la perception de notre cadre spatial, les comportements et les appropriations des habitants de celui-ci. Une telle démarche visant à construire une nouvelle connaissance de la ville pourra être appliquée sur d'autres quartiers du Caire, voire d'autres villes égyptiennes, tout en prenant en compte les différences contextuelles et historiques.

La notion de « lecture(s) de la ville » est mobilisée par plusieurs chercheurs dans les domaines de l'architecture, de la sociologie, de la géographie et de l'histoire. Les travaux d'Aldo Rossi, Jean Tricart, Marcel Roncayolo, Maurice Halbwachs et Anna Madoeuf montrent l'importance de la lecture de la ville en soulignant que ses formes physiques « portent avant tout sur des représentations collectives : “ car la société s'insère dans le monde matériel, et la pensée individuelle a besoin de percevoir le corps et l'espace pour se maintenir en équilibre” »³⁵. Ainsi comme l'affirme Roncayolo : « La ville est autre chose qu'un simple objet géographique : elle est le produit d'une histoire, le produit aussi de nos représentations et de notre imagination que celle-ci prétende à l'explication ou au canular »³⁶. C'est dans ce cadre que la ville est considérée comme « un acteur symbolique et donc un partenaire de négociation, une médiatrice entre les intérêts, un porte-parole »³⁷.

Le rôle joué par la fiction dans la ville est souligné d'une manière générale par les travaux de Donald James³⁸. Il considère que l'architecture et le paysage urbain sont « des éléments qui incarnent de la fiction afin d'envisager dans les constructions humaines une sorte d'imagination nécessaire pour les relations sociales qui s'y déroulent »³⁹. La fiction est considérée comme « un élément constitutif de la ville puisqu'elle joue un rôle dans la

³³ *Ibid.*, p. 271.

³⁴ *Ibid.*, p. 264.

³⁵ RONCAYOLO Marcel, *Lectures de villes : formes et temps*, op. cit., p. 165.

³⁶ *Ibid.*, p. 331.

³⁷ *Ibid.*, p.152.

³⁸ Professeur d'études filmiques à l'Université de Nouvelle-Galles du Sud en Australie.

³⁹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 35.

production de la ville pour ses lecteurs »⁴⁰. En un sens, les représentations de la ville témoignent d'une compréhension de ce dernier. Les représentations façonnent nos perceptions des espaces vécus et, par la suite, nos modes de vie qui y prennent place car, comme l'affirme Jean-Paul Jungmann : « nous vivons les choses et nous vivons simultanément leurs représentations dans la réalité »⁴¹. Les représentations de la ville résultent d'images qui sont si nombreuses que « l'on ne peut connaître ni l'origine, ni les objets qu'elles représentent »⁴². Alors que dans un autre sens, les représentations de la ville donnent une idée de sa valeur et de son appartenance à la vie réelle, comme l'explique Anna Madoeuf :

« La prise en considération, en premier lieu, d'un territoire support de représentations, apparaît déjà comme une légitimation de son existence. Aussi, cette réalité anticipe et valide le fondement de nos questionnements sur la matérialité et l'organisation de l'espace. Il s'agit là peut-être d'une réponse à l'interrogation-critique de Bernard Lepetit : “Comment s'assurer de l'existence d'une réalité géographique, sauf à opérer le choix préalable de l'échelle qui viendra en donner l'image ?” »⁴³.

Parmi les représentations de la ville se trouvent celles données par les textes littéraires. Les descriptions de la ville dans les romans représentent une source de compréhension inspirante. Selon Donald James, « les romans imaginent une sorte de ville vivante [...] car la ville existe dans un complexe système vivant, pas seulement dans son architecture. Les romans sont les paroles aidant par leur caractère à construire la ville vivante et symbolique »⁴⁴. La relation entre les romans et la ville renvoie à celle existant entre la littérature et les sciences sociales. Cette relation est expliquée par Anna Madoeuf comme suit : « La littérature offre aux sciences sociales une source de récits multiples, pertinents et originaux ainsi que des modalités »⁴⁵. La ressemblance entre la littérature et la ville renvoie à l'idée de lire la ville dans sa dimension physique et sociale. Selon Paul Ricoeur, la ville se donne « à la fois à voir et à lire »⁴⁶. Les villes sont considérées aussi, selon Aldo Rossi, comme « le texte de l'histoire »⁴⁷. C'est à cause de cette relation unique entre la ville, sa lecture et son écriture particulière que Roland Barthes perçoit la ville, dans son ensemble, comme une œuvre exposée devant son lecteur, visiteur ou passant dans la ville :

« La ville est une écriture ; celui qui se déplace dans la ville, c'est à dire l'usager de la ville (celui que nous sommes tous), est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments de l'énoncé pour actualiser en secret. Nous sommes tous

⁴⁰*Ibid.*, p. 35.

⁴¹Jungmann, Jean-Paul. *L'image en architecture : de la représentation et de son empreinte utopique*, Paris, Editions de la Villette, 1996, p. 6.

⁴²Jungmann, Jean-Paul, *ibid.*, p. 6.

⁴³MADŒUF Anna, *Images et pratiques de la ville ancienne du Caire : les sens de la ville*, Thèse de doctorat, France, Université de Tours, 1997, vol.2, p. 15.

⁴⁴NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, *op. cit.*

⁴⁵MADŒUF Anna et CATTEDRA Raffaele, *Lire les villes : panoramas du monde urbain contemporain*, Tours, France, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, p. 5.

⁴⁶RICŒUR Paul, « Mémoire, Histoire, Oubli », *Esprit*, vol. Mars/avril, n° 3, 2006, pp.20-29, p. 25.

⁴⁷ROSSI, *op. cit.*, p. 168.

dans la situation du lecteur des 100000 millions de poèmes de Queneau, où l'on peut trouver un poème différent en changeant un seul vers ; à notre insu, nous sommes un peu ce lecteur d'avant-garde lorsque nous sommes dans une ville [...] La ville est un poème, comme on l'a souvent dit et comme Hugo l'a exprimé mieux que quiconque, mais ce n'est pas un poème classique, un poème bien centré sur un sujet »⁴⁸.

Dans un autre passage Barthes affirme que :

« Dominant toutes ces lectures de diverses catégories de lecteurs (car nous avons une gamme complète de lecteurs, du sédentaire à l'étranger), on élaborerait ainsi la langue de la ville. C'est pourquoi que je dirai que le plus important n'est pas tant de multiplier les enquêtes ou les études fonctionnelles de la ville que de multiplier les lectures de la ville, dont, malheureusement, jusqu'au présent, seuls les écrivains nous ont donné quelques exemples »⁴⁹.

Cette affirmation de Barthes confirme le lien entre la ville, l'écrivain et l'œuvre littéraire en faisant appel au point de vue d'Anna Madoeuf concernant *Lire les villes* : « La ville, devenue mécanique à habiter, à vivre et à dire le monde, est un objet romanesque universel qui ouvre maintes perspectives à l'imaginaire littéraire, ici appréhendé comme "modèle d'énonciation" »⁵⁰.

La relation entre la ville et la littérature est traitée dans le domaine de la critique littéraire, de même que celui des sciences humaines et sociales en analysant les œuvres romanesques, poétiques et théâtrales depuis les années 1950⁵¹. Parmi les études marquantes dans ce domaine, il s'agit de *La poétique de l'espace* de Bachelard (1957) et la *Poétique de la ville* de Sansot (1971). Les deux ouvrages contribuent à expliciter « les rapports entre territoire, perception et imaginaire, montrant l'intérêt d'une démarche phénoménologique, intrusive et stimulante, étayant des recompositions, en l'occurrence dans les études urbaines, dans la décompartmentation des savoirs imposés par la science cartésienne »⁵². Nous pensons que les études analytiques des représentations littéraires de la ville servent principalement à ajouter des dimensions nouvelles et intéressantes à la compréhension celle-ci. Les descriptions de la ville qu'offrent les textes littéraires ne cessent de séduire les chercheurs dans le domaine architectural et urbain, ce qui confirme l'importance de la ville dans les romans, selon Frank Lanot : « Comme la guerre, la ville occupe, dans les textes littéraires, une place très importante. [...] Il appartient donc aux géographes, aux urbanistes, aux sociologues, etc., de solliciter les textes littéraires pour enrichir leurs analyses sur la ville »⁵³.

⁴⁸ BARTHES, *op. cit.*, p. 267.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 271.

⁵⁰ CATTEDRA Raffaele et MADOEUF Anna, « Lire les villes. Introduction », 2012, p. 5.

⁵¹ PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, BODY-GENDROT Sophie et BARTOLONE Claude Auteur de la postface, *La ville et l'urbain : l'état des savoirs*, Paris, France, Éditions La Découverte, 2000, p. 115.

⁵² CATTEDRA Raffaele et MADOEUF Anna, *op. cit.*, p. 5.

⁵³ LANOT Frank, « La ville et la littérature » dans PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, BODY-GENDROT Sophie et BARTOLONE Claude Auteur de la postface, *La ville et l'urbain, op. cit.*, p. 115.

Dans notre recherche, nous avons essayé de prendre de la distance avec l'ensemble des idées et des opinions exprimées dans chaque roman cité, et de ne pas porter de jugement, sauf dans le cas d'un déphasage évident entre la description du centre-ville relatée dans le roman et ce que montrent les documents tels que les rapports, les ouvrages, les photos et les cartes de l'époque qui seront évoqués dans l'état de l'art dans cette introduction. En restant attentif à cette distinction entre « les fictions » et « les réalités », nous conservons à l'esprit ces mots importants d'Italo Calvino dans *Les Villes invisibles* : « Personne ne sait mieux que toi, sage Kublai, qu'il ne faut jamais confondre la ville avec le discours qui la décrit. Et pourtant entre la ville et le discours, il y a un rapport »⁵⁴.

Nous avons également essayé d'expliquer les termes employés par les narrateurs des romans, en en proposant une interprétation qui nous aide à mieux comprendre les enjeux et les motifs pour lesquels ceux-ci sont employés. Nous partons du principe énoncé par Frank Lanot que « l'écrivain ne théorise pas : il montre »⁵⁵. Dans ce cadre, le rôle d'un lecteur « attentif et sagace », explique Lanot, est « de faire fonctionner le texte » car « c'est à lui de le penser, de le déchiffrer, de faire émerger ce qu'il révèle, au plan idéologique, politique, culturel »⁵⁶. La distance prise par rapport aux romans analysés est basée sur leur nature fictionnelle. Celle-ci est considérée par le poète Louis Aragon comme un « mentir-vrai » entre les fictions et les réalités, ce qui est selon Lanot : « le véritable lieu de l'investigation critique du lecteur »⁵⁷.

La dimension sociale est très importante dans notre lecture du centre-ville du Caire. Nous sommes d'accord avec le point de vue de Tricart quand il affirme que « la lecture de la ville doit être faite à partir du contenu social ». L'étude de celui-ci, selon Tricart, « doit précéder la description des facteurs géographiques qui donnent sa signification au paysage urbain. Les faits sociaux, précisément parce qu'ils sont un contenu, précèdent les formes et les fonctions et, pour ainsi dire, les englobent »⁵⁸. Dans les analyses que nous effectuons des romans sélectionnés, nous nous appuyons sur cette dimension sociale, de même que les descriptions de l'architecture et le paysage urbain du centre-ville. Les ressentis des personnages de ces romans, présents dans leurs observations et leurs dialogues, apportent encore de nouvelles connaissances de leurs expériences et de leurs perceptions dans la ville en confirmant l'idée que celle-ci « n'est pas un cliché ni un dogme figé »⁵⁹. Selon nous, exposer ces ressentis des personnages révèle l'entité sociale de la ville ainsi que les contextes politiques et économiques dans lesquels la ville évolue. Sur le rôle des personnages d'un roman dans la compréhension de la ville, Frank Lanot écrit :

« En effet, les personnages des œuvres de fiction, à l'image des personnes réelles qu'ils représentent, vivent en ville, y travaillent, s'y déplacent. Cette présence de la ville dans les œuvres littéraires et artistiques invite donc le lecteur et le critique à se demander quel profit ils

⁵⁴ CALVINO Italo et THIBAudeau Jean, *Les villes invisibles*, Paris, France, Éd. Seuil, 1974, p. 189.

⁵⁵ LANOT Frank, *op. cit.*, p. 117.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁷ *Ibid.*, 117

⁵⁸ RONCAYOLO Marcel, *Lectures de villes : formes et temps*, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁹ CATTEDRA Raffaele et MADOEUF Anna, *op. cit.*, p. 11.

peuvent en retirer. Une page de Rousseau, ou de Dickens, ou de Proust, présentant la description d'une ville ou d'un quartier, constitue, de prime abord un objet qui s'apparente à un document : en effet, nous voyons, en arrière-plan du personnage, se déployer un univers urbain, avec ses couleurs, ses formes, ses caractéristiques. Le romancier, soucieux de « faire vrai », s'est documenté, et il a eu soin de restituer, souvent dans le détail, le lieu où va se dérouler l'action. La ville est là, présente et vivante : c'est un tableau de la ville qui nous est proposé, et que nous découvrons »⁶⁰.

Quant à la ville du Caire, elle est l'objet d'une très grande variété de textes littéraires. Les romanciers égyptiens traitent la ville et sa société dans leurs œuvres d'une manière très diverse. La place que prend Le Caire dans la littérature égyptienne rayonne à l'international, comme l'a illustré la nomination de Naguib Mahfouz pour le prix Nobel de littérature en 1988, pour l'ensemble de ses romans illustrant la vie des Caireotes. Mahfouz, considéré comme le maître du roman égyptien, « a fait du Caire le support de la plupart de ses œuvres et dépeint le paysage socio-culturel de plusieurs quartiers de la capitale »⁶¹. L'histoire profonde de la ville, les événements qui s'y sont déroulés, la grande diversité architecturale et urbaine et la société harmonieuse et diverse, tout cela fait du Caire une ville littéraire par excellence : « Le Caire n'est pas un roman, c'est un conte circulaire qui va dans tous les sens »⁶². La ville du Caire ne représente pas uniquement un lieu où se déroulent les événements dans un roman, elle réagit comme un héros principal mais immobile. Selon le poète et critique littéraire Marc Kober : « Le Caire semble véritablement devenu l'agent d'œuvres littéraires plus que l'objet de récits »⁶³. Sur un autre plan, depuis le début du XXe siècle, les représentations littéraires du Caire montrent la ville comme le centre d'une série de bouleversements sociopolitiques, tout en retraçant l'évolution de son paysage urbain à la lumière de ceux-ci. La manière dont la littérature égyptienne, « presque entièrement définie par la vie politique »⁶⁴, traite de l'évolution sociopolitique du pays, « témoigne d'une invasion du champ littéraire par l'histoire politique, particulièrement frappante en Egypte où elle se manifeste à deux niveaux : celui du rôle social des écrivains et celui du contenu de leurs productions romanesques »⁶⁵.

Selon la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray, les représentations littéraires du paysage urbain du Caire, de même que celles d'Alexandrie, se caractérisent par une particularité importante : c'est qu'elles « ne se présentent pas comme le reflet fidèle du matériau dont elles s'inspirent. [...] ce sont des images projetées par les différents écrivains égyptiens et

⁶⁰ PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, BODY-GENDROT Sophie et BARTOLONE Claude Auteur de la postface, *La ville et l'urbain*, *op.cit.*, p. 116.

⁶¹ MADOEUF Anna, « *Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain* », *op.cit.*, p. 2.

⁶² DENIS Eric, « Le Caire », *op.cit.*

⁶³ KOBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? », *op.cit.*

⁶⁴ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014, p. 143, URL : <https://classiques-garnier.com/de-l-egypte-a-la-fiction-recits-arabes-et-europeens-du-xxe-siecle.html> (consulté le 12/3/2018).

⁶⁵ *Ibid.*, p. 143.

occidentaux sur l'histoire du pays, sur son esprit et son paysage [...] »⁶⁶. Il peut sembler incongru de consacrer une telle quantité de travail de recherche à des analyses politiques et romanesques dans le cadre d'une thèse en architecture. Mais, nous partons du présupposé que les représentations littéraires du centre-ville du Caire, reflétant une réalité sociopolitique, sont des sources primordiales dans la lecture de la ville et par suite dans sa compréhension.

Les représentations cinématographiques de la ville sont aussi importantes que celles offertes par les textes littéraires. La ville et le film cinématographique sont intimement liés : la ville est définie comme « une série d'évènements et une collection continue de vécus »⁶⁷, produisant finalement des images qui transforment la ville en « une unité symbolique chargée d'histoire »⁶⁸. Le film cinématographique est aussi une série d'images mobiles projetées sur un écran, qui donnent une impression de continuité et de mouvement au spectateur. Les espaces de la ville ressemblent aux espaces cinématographiques : les deux sont appropriés par le mouvement. Par ceux-ci on perçoit des images de la ville, de sa société habitante, de même que de ses contextes politiques et économiques.

La grande ressemblance entre le film cinématographique et la ville permet d'imaginer le film cinématographique comme une vaste ville ayant des dimensions infinies, et d'apercevoir la ville comme un film dont les événements se poursuivent sans cesse⁶⁹. Cette relation confirme la capacité des représentations à déchiffrer et à comprendre la ville, tout en soulignant l'importance de l'imaginaire de la ville ; même si elle est en décalage avec sa réalité, elle est indispensable à tout territoire urbain car « il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire »⁷⁰. Les images cinématographiques ne peuvent pas être considérées uniquement comme des représentations des réalités citadines, mais aussi des éléments qui « activent les formes sociales dans les mouvements concrets d'inscriptions symboliques qui fabriquent du tissu urbain »⁷¹.

La perception de la ville à travers le film cinématographique est liée à l'attrait de la société pour tout ce qui est visuel, comme l'explique De Certeau : « notre société cancérise la vue, mesure toute réalité à sa capacité de montrer ou de se montrer et mue les communications en voyages de l'œil »⁷². Dans ce sens, le film cinématographique affecte son spectateur qui est un acteur de la ville et, par la suite, celle-ci sera transformée à son tour. En outre, les représentations cinématographiques, tout comme les représentations littéraires, donnent une idée de la valeur

⁶⁶ *Ibid*, p. 19.

⁶⁷ NORBERG-SCHULZ Christian, *Architecture: Meaning and Place, Selected Essays*, First American Edition, New York, Rizzoli, 1988, p. 11.

⁶⁸ BAUDRY Patrick et PAQUOT Thierry (éd.), *L'urbain et ses imaginaires*, Pessac, France, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2003, p. 16.

⁶⁹ KASSEM Mahmoud, *Al Cinéma wal madinah (la ville et le cinéma)*, 1ère, Le Caire, Al-Hay'a al-'amma li'qousour al-Thaqafa, 2018, p. 12.

⁷⁰ CORBOZ André et MAROT Sébastien Préfacier, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, op.cit., p.214.

⁷¹ BAUDRY Patrick et PAQUOT Thierry, op. cit., p. 67.

⁷² CERTEAU Michel de et MAYOL Pierre, *L'invention du quotidien*, Paris, France, Gallimard, 1990, vol.2, p. XXVIII.

et de la signification de l'espace urbain à travers l'exposition des composants de la ville permettant par cela de l'analyser puis de la déchiffrer.

La ville du Caire et son centre sont souvent représentés dans le cinéma. Différentes scènes dans les films cinématographiques réalisés par les grands réalisateurs égyptiens tel que Salah Abu Seif, Henry Barakat, Kamal ElSheikh, Youssef Chahine et Tawfiq Saleh, ont montré les rues, les places et les lieux remarquables du centre-ville sans oublier la société qui y habite. Ces œuvres cinématographiques remarquables, adaptant parfois les œuvres littéraires, marquent, selon André Raymond le triomphe de la tendance du réalisme⁷³.

Vu l'importance et le rôle joué par les représentations cinématographiques, nous ne pouvons pas les négliger totalement dans ce travail. Par contre, elles seront moins mobilisées que les représentations littéraires pour trois raisons : la première est que le cinéma égyptien a connu son essor à partir des années 1930, surtout après l'inauguration des studios Misr en 1935, annonçant le début de l'industrie cinématographique moderne en Egypte, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle après la construction du centre-ville (1869). Nous ne rencontrons pas le même problème avec la littérature égyptienne, qui a connu un vrai essor à la fin du XIXe siècle. Le mouvement littéraire égyptien est donc plus en phase avec l'évolution du centre-ville que le mouvement cinématographique. Par ailleurs, nous disposons de plus d'exemples de représentations littéraires du centre-ville, couvrant la période étudiée, que d'exemples de représentations cinématographiques.

Deuxièmement, nous avons préféré nous concentrer sur les textes littéraires pour établir la comparaison avec d'autres documents portant sur le centre-ville du Caire (rapports officiels, photos, cartes, etc.), car celle-ci est facilitée par leur nature « immobile », à la différence de l'image cinématographique « mobile », dont la vitesse de mouvement est un facteur non négligeable. Il nous est pratiquement irréalisable de mener des analyses cinématographiques de même qualité que celles effectuées pour les représentations littéraires.

Troisièmement, au cours de notre recherche, nous avons remarqué un manque d'études portant sur les représentations cinématographiques du Caire. Comblé ce manque ne peut être réalisé dans le cadre de la recherche que nous menons. Celui-ci mériterait en effet d'être traité indépendamment dans un travail de recherche couvrant une partie ou toute la période allant des années 1930 jusqu'à nos jours. Malgré tout, nous avons décidé d'évoquer modestement les représentations cinématographiques à certains moments, afin de pallier quelques manques que nous avons en matière de documentation. Cet usage limité des représentations cinématographiques ne trouve sa place que dans la dernière partie de la thèse couvrant la période de 1967-1973, pour laquelle un manque de sources posait problème, comme nous l'expliquons en détail au début de cette partie.

⁷³ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 444.

Corpus de la recherche

Notre corpus pour ce travail de recherche est partagé en quatre grandes catégories. Pour chacune de celles-ci, il s'agit d'une accumulation de textes collectés – des ouvrages, des articles de revues, de presse –, ainsi que d'une accumulation de documents iconographiques comme des cartes, des photos, des extraits des journaux, des captures d'écran des scènes cinématographiques et des caricatures. Pour la première catégorie, elle consiste en un corpus de données bibliographiques visant à mieux comprendre les liens entretenus entre l'évolution de la ville, de son architecture et de son paysage urbain et les contextes sociopolitiques d'une part, et de l'autre, entre ceux-ci et les représentations littéraires de la ville. Le recours à certains textes fondamentaux et une définition des notions abordés à ce sujet sont nécessaires afin d'approfondir nos connaissances sur les faits urbains (Aldo Rossi), les lectures de la ville (Marcel Roncayolo et Anna Madoeuf), l'architecture et la narrativité (Paul Ricoeur et Thierry Paquot) et la géographie littéraire (Mara Naaman, Dina Heshmat et Samia Mehrez).

La deuxième catégorie de corpus est en rapport avec l'évolution du centre-ville du Caire et celle du Caire au cours de notre période d'étude. Il s'agit donc d'un recueil d'informations qui renvoie à la fois aux bouleversements politiques et aux changements sociétaux majeurs ayant un impact sur la ville ; ils portent sur des processus différents concernant le développement de l'architecture et le paysage urbain du centre-ville du Caire. Comme on l'a déjà mentionné, la période proposée pour ce travail de recherche s'étend entre 1869, date de la finalisation de la première phase de la construction du centre-ville et de l'inauguration du canal de Suez, et 1973, moment où la guerre du kippour est déclenchée. Nous avons procédé à « des arrêts sur image » aux moments charnières qui ont marqué l'histoire du centre-ville. Pour mieux analyser ces événements historiques et leurs impacts sur notre objet d'étude, nous avons été obligés d'évoquer leurs prémices datant du début du XIXe siècle, tels que l'Expédition Française en Égypte (1798-1801), le règne de Mohammed Ali (1805-1848) et ses premiers successeurs Ibrahim (1848), Abbas I (1848-1854) et Saïd (1854-1863), jusqu'au début du règne du Khédivé Ismaïl (1863-1879). Durant ces périodes, le terme du centre-ville du Caire n'existe pas encore mais ces souverains ont réalisé des changements importants du paysage urbain du Caire que l'on peut considérer comme des germes annonçant le grand bouleversement architectural et urbain à venir qui sera la construction de ce qui constitue aujourd'hui le centre-ville du Caire.

Pour cette catégorie de corpus, il convient de préciser, qu'au début de cette recherche, nous avons conduit de dizaine d'entretiens avec des historiens de l'architecture, des architectes, des professeurs d'architecture et des journalistes, dans l'objectif de mieux comprendre et d'enrichir notre connaissance du cadre spatiotemporel que nous nous donnions à étudier. Nous évoquerons ces entretiens dans les différentes parties de la thèse ; ils nous permettront de compléter l'image globale de l'évolution du centre-ville tout en sachant qu'ils ne constituent pas une partie essentielle des analyses qui seront menées sur notre objet d'étude. Certaines de ces personnes interrogées nous ont offert une partie de leurs collections iconographiques personnelles ainsi que de celles des institutions dont ces personnes étaient responsables, c'était le cas de

l'architecte Essam Safey El Dine, ancien directeur de la Maison de l'Architecture Egyptienne, et de l'écrivain Yahia Wagdy, l'ancien éditeur en chef du journal *Manteqy (mon quartier)* consacré au centre-ville du Caire

Quant à la troisième catégorie de notre corpus, elle est la plus importante car elle porte sur les enjeux principaux de ce travail de recherche. Elle comprend les travaux de recherche qui ont été produits sur les représentations de la ville. Dans cette catégorie, nous introduisons aussi les romans comme un matériau spécifique très important selon nous dans la construction de notre nouvelle lecture proposée du centre-ville du Caire. Avec les romans que nous analysons, nous comptons accéder à d'autres travaux de recherche complémentaires qui nous aideront à comprendre la portée de ces textes littéraires. Ce corpus comprend en outre quelques films cinématographiques, dont l'usage sera limité comme précédemment expliqué. Pour les romans et les films cinématographiques, nous analyserons les descriptions des lieux et des toponymes du centre-ville, les comportements des personnages dans les espaces et les sentiments qu'ils peuvent avoir envers leur ville. Les dialogues entre les personnages sont aussi importants car ils nous amènent à mieux comprendre comment leur vie, de même que leurs perceptions de l'espace, sont façonnées. Nous utilisons aussi les cartes produites pour chaque époque étudiée afin de mettre en place une analyse cartographique de ces représentations, littéraires notamment. Cette nouvelle cartographie que nous proposons retrace l'évolution du centre-ville du Caire en montrant comment ce quartier est perçu et vécu à travers les représentations. C'est pourquoi ce travail d'analyse de ces œuvres littéraires et cinématographiques est associé à un grand nombre d'ouvrages, de textes officiels et journalistiques, de cartes, ainsi que de ressources iconographiques, dans le but de réaliser ce croisement souhaité entre les représentations du centre-ville du Caire et son évolution matérielle.

Toutefois, l'usage de ces matériaux spécifiques appartenant aux champs littéraires et cinématographiques ne signifie pas que nous nous intéressons à une analyse linguistique de ces textes littéraires ; comme architecte, nous n'avons pas les compétences nécessaires pour réaliser de telles analyses. De même pour les films cinématographiques : nous ne procédons pas à un travail analytique ou critique spécialisé de l'image cinématographique, mais plutôt de l'image de la ville et de l'appropriation de l'espace dans le film cinématographique.

Quant aux critères de sélection des œuvres littéraires : nous avons privilégié les romans écrits par un auteur égyptien ayant vécu au Caire au moment du déroulement des événements relatés dans le roman en question. Les événements principaux décrits dans l'œuvre doivent s'être déroulés au centre-ville. Il importe aussi que l'œuvre offre des descriptions spatiales des lieux. Quant aux critères de sélection des films cinématographiques, nous en avons déterminé trois : le film doit être répertorié dans la catégorie cinématographique fictionnelle (drame, mélodrame, comédie, etc.) ; de ce fait, les films documentaires, par exemple, ne sont pas éligibles. Deuxièmement, le réalisateur doit être égyptien et qu'il doit avoir vécu au Caire. Enfin, les événements principaux du film doivent se dérouler dans le centre-ville. Au total, sont convoqués dans ce travail dix romans publiés entre 1907 et 2003, et quatre films réalisés entre 1971 et 1983.

Afin d'analyser ces textes littéraires et ces films, nous avons mis en place une grille composée de plusieurs paramètres. Celle-ci nous a permis de mieux cadrer ces matériaux très spécifiques dans la recherche architecturale et urbaine que nous souhaitons mener. Elle nous a aussi aidé à mesurer la distance à considérer entre les idées diffusées dans ces œuvres et la démarche scientifique que nous adoptons. Nous avons ainsi considéré :

- La nature du document et son appartenance à un champ épistémologique précis, qu'il soit un roman, un film ou une adaptation cinématographique d'un roman.
- Les contextes politiques et sociaux dans lesquels le document a été produit. Ce facteur est primordial dans la compréhension du document et du message qu'il véhicule.
- L'époque à laquelle les événements se déroulent : c'est l'époque analysée pour ce travail de recherche. Il est nécessaire de ne pas confondre l'époque à laquelle les événements relatés dans le roman ou le film se déroulent, celle à laquelle ceux-ci sont produits, de la temporalité de la recherche elle-même. Ainsi, par exemple, les événements principaux du roman *Morceau d'Europe* de Radwa Achour, se déroulent entre les années 1869 et 2003, le roman est publié en 2003, mais nous nous intéressons uniquement à la période située entre 1869 et 1973.
- Le genre littéraire : il est important, en analysant le roman, d'identifier le genre auquel il appartient afin de comprendre globalement le contexte et la forme de celui-ci. Nous avons dissocié par exemple les documents considérés comme des « romans » de ceux consistant en des « recueils de nouvelles ». En outre, le genre de roman nous importe aussi, car la manière de raconter les événements d'un roman policier, par exemple, diffère de celle d'un roman autobiographique. Par ailleurs, dans notre travail de recherche, nous avons élu des romans de genre « social » et « réaliste », car ils donnent une image dont nous avons besoin de la dimension sociétale de la vie des cairotes du centre-ville.
- Les engagements et les écoles de pensée des auteurs des romans : il est certain que l'œuvre d'art est une création fictionnelle d'un artiste sur un sujet « qu'il pense, qu'il ressent et conçoit en fonction de son histoire personnelle, de son état d'esprit, de sa culture et de son époque »⁷⁴. La considération des engagements politiques et sociaux des auteurs des romans analysés (qu'ils soient des écrivains ou des réalisateurs) nous semble très importante afin de mieux comprendre leur positionnement par rapport à leur production. Les engagements des auteurs de ces romans, les écoles de pensée et les générations littéraires auxquels ils appartiennent définissent en effet leur production et la situent dans le contexte sociopolitique dans lesquelles elles sont nées. Par exemple, la description du centre-ville du Caire dans le roman *Telka Alr'aeha (Cette odeur-là)* de Sonnallah Ibrahim, paru en 1966, appartient à l'opposition de gauche pendant

⁷⁴ Garcin-Guilbert, Isabelle. *Retour sur le café philo du 21 juin 2016*, <https://cafephilo93.fr/les-cafes-philo/92-cafe-philo-du-21-juin-2016retour-sur-cafe-philo-du-21-juin-2016-une-oeuvre-d-art-a-t-elle-toujours-un-sens-une-oeuvre-d-art-est-la-creation-d-un-artiste-donc-d-un-sujet-qui-pense-qui-ressent-et-concoit-en-fonction-de-son-histoire-personnelle-de-son-etat-d>, consulté le 9/3/2021.

l'époque nassérienne ; elle est totalement différente que celle offerte dans le roman *La'a Toutfe'e elchams (Soleil qui ne s'éteint jamais)* de Ihsan Abdel Koudous, paru en 1958, qui adopte une opposition modérée au cours de la même époque.

- Les techniques cinématographiques : L'image d'un film dépend de plusieurs facteurs mais nous nous intéressons, dans les quelques exemples de films évoqués, dans ce travail, à certaines techniques comme le positionnement de la caméra, les angles de vue, le cadrage et le montage, les ralentis et les surimpressions. Il est aussi important d'identifier le genre de ces films afin de mieux comprendre les techniques de diffusion de l'image, tout en considérant que l'évolution de ces techniques diffère d'une époque à une autre.

Difficultés et limites de la recherche

Au cours de nos quatre ans de recherche, nous avons dû faire face à des difficultés d'ordre méthodologique, linguistique et contextuel. Concernant les difficultés méthodologiques : le choix d'analyser des œuvres fictionnelles, littéraires et cinématographiques, a parfois créé une certaine confusion quant au rôle des représentations de la ville : l'idée de croiser les données de nature fictionnelle et celles réelles, qui est le vrai enjeu de cette thèse, comprenait le risque de nous laisser emporter par le côté fictionnel, romanesque, celui-ci nous ayant toujours passionné. A l'aide des documents nous ramenant à un état « réel » de la ville, nous avons essayé d'établir une certaine distance avec les représentations évoquées dans les romans et d'identifier plus clairement le rôle de ces représentations fictionnelles. Il nous a fallu nous rappeler que la fiction a le droit d'aborder librement les faits et réalités, contrairement au travail produit par le chercheur que nous sommes.

Il s'agit aussi dans les difficultés méthodologiques d'une confusion entre « l'auteur » et « le narrateur ». Dans les premières tentatives de rédaction de cette thèse, nous avons eu tendance à considérer que les idées et les avis exprimés par le narrateur représentaient forcément ceux de l'auteur d'un roman. Toutefois, après avoir observé les autres œuvres des auteurs, dont certains sont analysés dans cette thèse, nous avons découvert que les avis exprimés par le narrateur sont exclusivement liés au contexte de l'œuvre, et non pas forcément aux opinions personnelles de l'auteur.

La difficulté linguistique que nous avons rencontrée en effectuant cette recherche est tout d'abord liée au fait que la langue française n'est pas notre langue maternelle. Elle est augmentée par le fait que nous mobilisons des textes publiés dans trois langues : le français, l'anglais et l'arabe). La traduction en français des extraits de romans que nous avons sélectionnés a été particulièrement complexe. Sachant que ces derniers – dont deux sur dix sont traduits en français, un étant déjà paru en français –, demandent des compétences avancées de traduction, nous avons surmonté cette difficulté en offrant une traduction plus ou moins correcte

correspondant au sens général des phrases, sans oublier d'indiquer, dans les notes de bas de pages, les citations en langue originale, dans le but de conserver la valeur et la beauté des textes littéraires pour le lecteur arabophone.

Quant aux difficultés contextuelles : elles sont liées au contexte politique égyptien, très compliqué depuis la révolution de 2011. La difficulté d'accès aux archives municipales, aux cartes originales (à moins d'avoir la permission des autorités) a freiné nos ambitions de nous appuyer sur les rapports administratifs relatifs à la construction du centre-ville du Caire et son évolution. En outre, le 26 janvier 2018, nous avons été arrêté par la police égyptienne alors que nous étions en train de photographier certains lieux importants au centre-ville afin de documenter notre objet d'étude. Par la suite, nous avons été informé de l'interdiction de photographier le centre-ville du Caire pour des raisons de sécurité et de l'obligation d'obtenir la permission du ministère de l'intérieur et de celui de la défense, qui enquêteront sur nos motifs pour prendre ces photos avant de nous en donner l'autorisation. Ces photos, rares donc précieuses, illustrent différentes parties de la thèse.

Soulignons également que le contexte mondial actuel, celui de la crise sanitaire de la COVID-19, a aussi eu un impact important sur nos recherches et la finalisation de la thèse : la fermeture des bibliothèques et l'inaccessibilité des fonds d'archives durant de longs mois, puis les périodes de confinement, de couvre-feu et de fermeture des frontières, ont considérablement ralenti la progression du travail de la thèse, générant de plus de certaines difficultés personnelles. Tout cela a limité les ambitions initiales que nous avons pour cette recherche.

Développement de la thèse

Suivant un ordre à la fois chronologique et thématique, cette thèse est composée de trois parties dont chacune répond à un questionnement principal parmi ceux que nous avons énoncés dans la problématique. Chacune des trois parties de cette thèse est constituée de trois chapitres, répondant à leur tour à d'autres questions de la recherche.

La première partie porte sur la période entre 1869 et 1952 : la construction du centre-ville du Caire et la relation entre celui-ci, nommé la ville moderne ou la nouvelle ville, et la vieille ville du Caire. La relation entre les deux villes et les divers sentiments que portent les habitants de la vieille ville envers ou contre la nouvelle. Les représentations littéraires portant sur cette relation entre les deux villes, considérées par la critique littéraire Eve Dampierre-Noiray comme de sœurs ennemies⁷⁵, confirme, comme l'explique la critique littéraire Dina Heshmat : « une opposition entre deux espaces radicalement différents l'un de l'autre, deux univers figés dans

⁷⁵ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du XXe siècle*, op. cit., p. 279.

leur fonctionnement propre, ne se côtoyant que par nécessité »⁷⁶. La relation entre les deux villes domine les représentations littéraires de la ville pendant près d'un siècle⁷⁷.

Dans le premier chapitre de cette partie, nous expliquerons les circonstances politiques dans lesquelles la ville moderne est née, ainsi que les critiques émises par les penseurs et les orientalistes sur la vieille ville depuis le XIXe siècle. Comment ces critiques ont-ils influencé la classe dirigeante égyptienne, en soulignant la nécessité d'une nouvelle ville qui sera le centre-ville du Caire. Le deuxième chapitre porte sur les différents types de relations entre les deux villes – la ville moderne et la vieille ville –, tels que présentés dans des œuvres littéraires. Ils montrent comment la société cairote habitant la vieille ville perçoit la ville moderne, en quoi consistent ces types de relation, variant entre la fascination et le mépris. Quant au troisième chapitre, il concerne les confrontations entre la ville moderne et la société de la vieille ville. A travers une série d'événements politiques se déroulant dans la ville moderne et d'autres événements fictionnels représentés dans les œuvres littéraires, une autre nature de relations entre les deux villes est révélée. Cette série de confrontations se termine par le grand incendie du Caire (1952), considéré comme l'évènement qui a sonné le glas de la monarchie égyptienne, qui sera abolie suite au coup d'état mené par les Officiers Libres le 23 juillet 1952.

La deuxième partie de la thèse porte sur la première période de l'époque nassérienne (1952-1967) et sur la manière dont le centre-ville du Caire a évolué depuis la seconde moitié du XXe siècle jusqu'à la fin de cette époque. Les représentations littéraires de cette période portent sur un nouveau centre-ville considéré comme le cœur de la capitale du monde arabe. L'évolution du centre-ville du Caire, au cours de cette période, est influencée par les grands bouleversements sociopolitiques marquant les années Nasser. L'architecture et le paysage urbain du quartier, voire de la capitale, changent considérablement sous l'influence des orientations politiques vers le panarabisme et le socialisme, qui représentent les deux orientations principales du régime au pouvoir à l'époque.

Dans le premier chapitre de cette partie, nous traiterons de la question de l'égyptianisation du centre-ville. Celle-ci est représentée par une série de décisions visant à ouvrir le centre-ville aux classes moyennes et défavorisées, ainsi que par les plans mis en place par l'Etat pour renforcer la centralisation de la capitale (le Schéma Directeur de 1953). Les représentations littéraires traitant de cette question ont montré les nouveaux usages et les appropriations des espaces publics, puis l'image du centre-ville suite à ces processus de l'égyptianisation ainsi que les différents sentiments des habitants du centre-ville envers ces derniers. Pour le nouveau régime au pouvoir, réaliser de tels changements du paysage urbain du centre-ville a consisté en une campagne d'élimination des symboles de la ville appartenant à l'époque de la monarchie. En outre, le centre-ville a été vidé des classes d'élites et d'étrangers vivant dans le quartier. Elles sont remplacées par de nouvelles classes de militaires et de bureaucrates. Le deuxième chapitre de cette partie porte sur cette question de la campagne d'élimination et du remplacement de la population habitant le quartier. Quant au troisième chapitre, il est lié aux

⁷⁶ HESHMAT Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, op. cit., p. 14.

⁷⁷ *Ibid.*, p.14.

influences des deux orientations, le panarabisme et le socialisme, sur le paysage urbain et l'appropriation des espaces publics dans le centre, en évoquant ainsi le début de la dégradation du quartier en même temps que l'apparition des nouveaux quartiers sur la rive-ouest (al-Mohandessine) et à l'est de la ville (Madinet Nasr). Dans ce chapitre nous évoquons la crise du logement provoquant l'apparition des quartiers informels sur les terrains agricoles et désertiques.

Enfin, la troisième partie concerne la période située entre 1967 et 1973, ces six ans séparant la défaite de l'armée égyptienne et la guerre des Six Jours, et sa victoire à la guerre du Kippour, représentant un moment charnière dans l'histoire du centre-ville du Caire. Nous essayons de montrer, dans cette partie, les causes de l'effondrement de l'idéologie nassérienne et les échecs politiques conduisant à la défaite du 5 juin 1967, comment le centre-ville du Caire a vécu ces moments difficiles et quelles ont été les réactions de ses habitants comme l'ont présenté les œuvres littéraires et cinématographiques.

Le premier chapitre de cette partie étudie les causes ayant mené à l'échec de l'expérience nassérienne, l'effet du choc de la défaite puis de la démission télévisée de Nasser sur les rues du centre-ville. Le deuxième chapitre décrit la dégradation du centre-ville du Caire au cours de cette période, en s'appuyant sur les crises causées par l'état de guerre, telles l'informalité sur les toits du centre-ville, l'explosion des infrastructures du centre-ville et les tentatives de l'état pour contrôler la situation (le deuxième Schéma Directeur 1970). Quant au dernier chapitre, il évoque de nouvelles confrontations entre la ville et la société cairote provoquées par la situation politique. Comment celles-ci sont ancrées dans l'esprit collectif des cairotes et représentées dans les œuvres littéraires. Finalement, sont traités les nouveaux phénomènes urbains liés à la période post guerre de 1973, qui seront les nouvelles valeurs sociétales et leurs influences sur le paysage urbain du centre-ville du Caire à l'époque de l'*Infitah*, représentant les politiques de l'ouverture économique menées par Anouar Sadate à partir de 1974.

Introduction au centre-ville du Caire

Le cadre de notre recherche se situe dans la ville métropole du Caire, la capitale de l'Égypte. Depuis sa fondation sous le règne des Fatimides au milieu du Xe siècle, Le Caire est connu pour la concentration de ses activités industrielles, financières et commerciales. La vie culturelle y est aussi bruyante et diversifiée. Le Caire est la plus grande métropole du monde arabe, ainsi que la plus grande ville du Moyen Orient et la deuxième ville d'Afrique⁷⁸, pour ce qui concerne sa surface (3 085 km²) et sa population (plus de vingt millions d'habitants).

La ville du Caire est également surnommée « La Mère du monde » (*Oum el-Dounia* en arabe). Cette dénomination semble inspirée par le philosophe et historien Ibn Khaldoun, qui considère le Caire comme « la métropole de l'Univers et le jardin du monde »⁷⁹. Ibn Khaldoun, ayant vécu au Caire au cours du XIVe siècle, explique son aphorisme en affirmant que : « Ce que l'homme

⁷⁸ La première est Lagos du Nigeria.

⁷⁹ IBN HALDUN 'Abd al-Rahmân ibn Muḥammad et CHEDDADI Abdesselam Préfacier, *Le voyage d'Occident et d'Orient : autobiographie*, Paris, France, Sindbad, 1980, p. 148.

imagine est toujours supérieur à ce qu'il voit, car l'imaginaire est plus vaste que le sensible. À cela une seule exception : Le Caire ; cette ville dépasse tout ce qu'on peut imaginer à son propos »⁸⁰. Le Caire est chargé d'une histoire amorcée depuis la conquête islamique de l'Égypte pendant l'époque des califes les Bien Guidés⁸¹ en 642. La ville est souvent décrite par les voyageurs et les orientalistes comme une ville unique et mythique, grâce à sa diversité urbaine, sociale et architecturale. Témoignant d'une grande profondeur historique, Le Caire se reconnaît aussi comme ville phare et ville symbole⁸². L'orientaliste et voyageur anglais Stanley Lane-Poole a écrit dans son livre *Histoire du Caire*, paru en 1906, que « celui qui n'a pas vu Le Caire n'a pas vu le monde »⁸³. Cette déclaration fait appel au cri d'un des héros dans les *Mille et une Nuits* : « celui qui n'a pas vu le Caire, n'a rien vu »⁸⁴.

Le charme de la ville du Caire s'explique, selon Oleg V. Volkoff, par l'accumulation historique : « C'est l'histoire de cette ville, en un certain sens unique au monde. Unique, car à l'encontre des villes d'Europe, elle ne forme pas, comme nous l'avons dit plus haut, un tout homogène, mais une sorte de conglomérat de plusieurs cités, nées à des époques successives et créées par des civilisations très différentes, sans aucune affinité entre elles »⁸⁵. Le poète français Michel Butor partage le même point de vue, mais en faisant le lien entre la grande diversité urbaine du Caire et la mémoire collective des Égyptiens : « Cette ville est constituée de différents éléments en présence à l'intérieur de la vie et de la mentalité égyptienne, l'admirable exposition qu'elle réalise des civilisations successives auxquelles se rattachent ces éléments »⁸⁶. L'écrivain Mohamed Sediq al-Mizaty exprime la même idée, mais plus poétiquement : « si on observe cette ville dans sa morphologie, nous trouverons une ville unique mais en termes de contenu elle est composée de plusieurs villes : une ville antique, une ville de la vie nocturne, une ville des contradictions et une ville de la littérature »⁸⁷.

Au cours des siècles, les régimes politiques se sont succédés et la ville a évolué sur les plans démographique, géographique et topographique. La ville a donc continué son expansion en parallèle des bouleversements politiques, sociaux et urbains. Le grand Caire, qui se compose actuellement de trois gouvernorats possède ainsi plusieurs profils/visages. Si l'on veut, le Caire

⁸⁰ SANSEVERINO Ruggero Vimercati, *Fès et sainteté, de la fondation à l'avènement du Protectorat (808-1912): Hagiographie, tradition spirituelle et héritage prophétique dans la ville de Mawlāy Idrīs*, Centre Jacques-Berque, 2014, p.606.

⁸¹ Ce sont les quatre premiers califes élus après Mohammed entre 632 et 661, également appelés en arabe *Rashidun* (les bien guidés).

⁸² MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe », 2002, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00361536> (consulté le 10/3/2021).

⁸³LANE-POOLE Stanley, *The story of Cairo*, J. M. Dent, 1906, 372 p., URL : <http://archive.org/details/storyofcairo00stan> (consulté le 22/1/2021).

⁸⁴Volkoff, Oleg V. *Le Caire 969-1969 : histoire de la ville des Mille et une nuits*. Vol. 2. Institut français d'archéologie orientale, 1971, p. xiii.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ BUTOR Michel, *Le génie du lieu*, Paris, France, B. Grasset, 1994, p. 165.

⁸⁷ EL MAZATY Mohamed Seddiq, *Aga'eb el-Qahira w'a ghara'ebha (Les Merveilles et les bizarreries du Caire)*, 1er éd., Le Caire, Madbouli, 1983, p. 10.

est constitué de plusieurs villes dont chacune a son histoire, son identité et ses caractères sociaux et urbains remarquables.

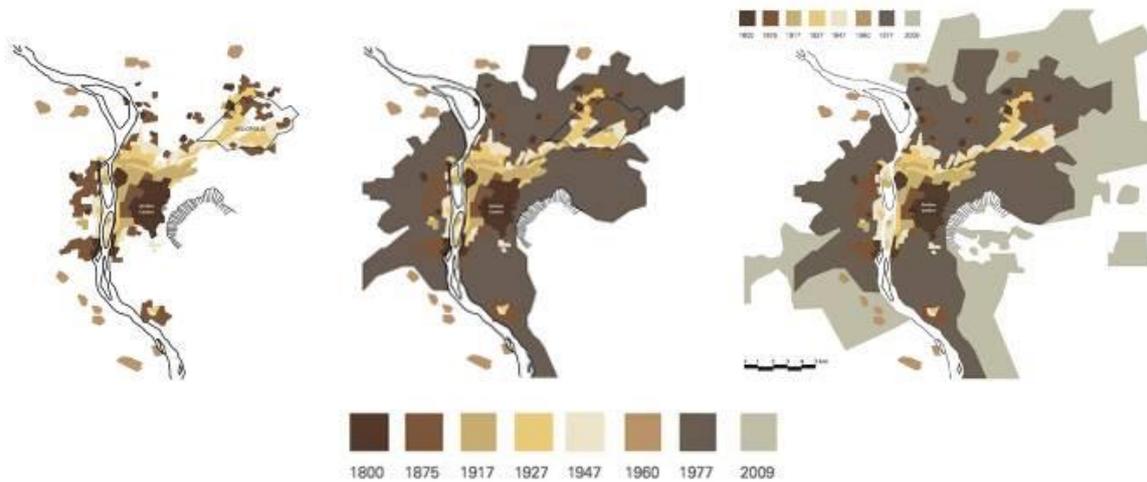


Figure 0.0.1. L'évolution de la ville du Caire (1800-2009).

Le portrait de la ville du Caire est pour autant assez complexe et relève d'une diversité constituée de visages multiples : « Le Caire est un tourbillon où les époques, les modes de vie et les hommes de toutes conditions se côtoient sans se mélanger »⁸⁸. Les liens entre ces visages multiples sont faibles, voire presque inexistants comme l'explique Volkoff :

« Alors que Paris, Londres, New-York, rappellent plutôt de vigoureuses plantes qui s'épanouissent harmonieusement en gardant, malgré leur évolution, les traits distinctifs de leur première origine, aucun lien moral ou culturel ne relie l'ancienne al-Foustat, misérable village de gourbis se serrant autour de quelques églises ou couvents coptes, à la magnifique al-Qahira, dont les splendides mosquées s'enchaînent dans un diadème de palais et de jardins. Et cette ville musulmane, à son tour n'offre aucun point commun – sauf, évidemment, le lien géographique – avec le Caire moderne, aux puissants immeubles entassés, sans plan préétabli, partout où subsistent encore des terrains vides, dans la ville même ou sur sa périphérie »⁸⁹.

Nous pouvons ainsi détailler un peu plus ces facettes de la ville, tout en suivant l'ordre chronologique de la construction de chacune de celles-ci :

- a. **Le vieux Caire** (Misr al'Qadima) : situé au sud de la ville actuelle, il représente le Caire copte et la ville d'Al-Fustat⁹⁰. Étant la première capitale de l'Égypte après la conquête

⁸⁸DE DIEULEVEULT Guillaume, *Le Caire, de toute éternité*, Le figaro, publié le 05/11/2018. URL : http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2007/11/05/01006-20071105ARTMAG90529-le_caire_de_toute_eternite.php, *Le Figaro*, publié le 05.11.2017, consulté le 29/11/2018.

⁸⁹ Volkoff, Oleg V., *op. cit.*, p. XI.

⁹⁰ Mot arabe qui signifie « la grande tente » ou « pavillon », le nom de la ville est né d'une légende.

arabe, Al-Fustat contient la première mosquée en Afrique⁹¹, construite par le général ‘Amrū ibn al-‘Āṣ (chef de l’armée arabe et premier *wali* auprès du Calife de Médine). Le vieux Caire est connu aujourd’hui pour les traces de cette mosquée et regroupe les anciennes églises chrétiennes datant de l’époque romaine.

- b. **Le Caire fatimide, également Le Caire Islamique et le Caire médiéval** : il est fondé par les Fatimides en 969. Il est développé sous les dynasties des Ayyubides (1159-1250) et des mamlouks (1250-1517). La ville fatimide médiévale « constitue la vieille ville d'aujourd'hui avec ses mosquées, ses plais (maisons) et sa citadelle⁹², ainsi que ses quartiers populaires et traditionnels engorgés. Le Caire islamique est caractérisé par ses mosquées, ce qui donne au Caire le nom de « ville aux mille minarets ». La construction de ce très grand nombre de mosquées au Caire souligne un caractère « durable » des monuments cairotes. Ce caractère est considéré par Butor comme une « hantise de persistance qui a possédé les princes de la ville »⁹³. Cela est expliqué clairement par Nerval : « les mosquées, à elles seules, raconteraient l’histoire entière de l’Égypte musulmane, car chaque prince en a fait bâtir au moins une, voulant transmettre à jamais le souvenir de son époque et de sa gloire ; c’est Amrou, c’est Hakem, c’est Touloun, Saladin, Bibars ou Barkouk, dont les noms se conservent ainsi dans la mémoire de ce peuple »⁹⁴.
- c. **Le Caire d’Ismail, également la ville nouvelle/moderne, la ville coloniale et le centre-ville** : il fut construit sous l’impulsion du khédivé Ismaïl (1863-1879), inspiré par l’hausmannisation de la ville de Paris. Ismaïl Pacha voulait transformer le Caire pour qu’elle soit « une capitale digne des plus grandes villes d’Europe »⁹⁵. La ville moderne connaît son essor depuis la fin du XIXe siècle. Surnommé à nos jours le « Paris de l’Orient », le centre-ville du Caire représente une grande diversité architecturale et urbaine, il était souvent considéré, depuis sa construction, comme le cœur vibrant d’une ville cosmopolite comme le décrit Michel Butor : « Ainsi, le long du magnifique Nil avec ses îles et leurs jardins, tout proche de sa bifurcation en delta, il y a des quartiers riches à l’européenne, avec leurs avenues toutes droites bordées de buildings en béton armé, avec une fièvre de construction partout [...] Avec les cinémas et leurs enseignes lumineuses, leurs immenses pancartes peinturlurées, les vitrines à la parisienne, les salons de thé à l’anglaise, les restaurants pour les touristes, les agences de voyage, les palaces au décor « pharaonique » ou « mille et une nuits » mais toujours inspiré en fait de piètres dégradations occidentales des œuvres d’art de ces deux univers pourtant si

⁹¹Loiseau Julien. « Les avatars du lit : divagations du Nil et morphologie des rives à hauteur du Caire (VIIe-XVIIe siècles) ». *Médiévales*, n°36, 1999, Le fleuve, p. 12.

⁹²Mutin, *op. cit.*, p.3

⁹³ Butor, *op. cit.*, p.165.

⁹⁴ Butor, *ibid.*, p. 165.

⁹⁵ Jean-Luc Arnaud, « De l’exposition à l’urbanisation. Le Caire d’Ismail pacha », *Rives méditerranéennes*, en accès libre : URL : <http://rives.revues.org/4630>, consulté le 03/9/2014

proches en nombre de pas, si faciles à consulter [...] Avec les tramways, les taxis, presque tous alors des Chevrolet bleu sombre presque noir, avec les haut-parleurs hurlant des adaptations arabes de chansons américaines »⁹⁶.

- d. **Le Caire nassérien** : l'arrivée des militaires au pouvoir avec le coup d'état de 1952 est un évènement notable dans l'histoire du pays. Le Caire commence à jouer le rôle de centre du monde arabe. Le Caire, à l'époque de Nasser, s'affiche comme « un centre de décision névralgique d'un pays déjà très centralisé »⁹⁷. Le Caire, à cette époque, est marqué par un grand nombre d'opérations d'aménagement et de construction dont les plus importantes sont celles des habitats populaires et la nouvelle cité de la Victoire (*Madînat Nasr*) sur la rive est, destinée à « devenir le nouveau centre administratif du Caire et un pôle résidentiel majeur »⁹⁸.
- e. **La ville informelle** : l'habitat informel au Caire s'est développé sous la pression démographique à partir de la période nassérienne. Après la guerre du Kippour (1973), L'Égypte connaît les politiques de l'ouverture économique (*L'infitah*) modifiant par la suite la physionomie de la capitale⁹⁹. Le boom immobilier consécutif à ces politiques entraîne des constructions massives sur les terrains agricoles en périphérie, sur les toits des habitations et dans les cimetières. L'habitat spontané (*Ashwa'ey*) concerne maintenant les deux tiers de la population cairote¹⁰⁰.
- f. **Le Caire des communautés fermées** : A partir des années 1990, une nouvelle forme urbaine est née au Caire, celle des « communautés fermées », également *gated communities* et *compounds*. Ces communautés étaient destinées dans un premier temps aux classes supérieures de la société. Ces nouveaux types d'habitats apparaissent sous la forme de villas et de grands appartements. Autonome, isolée, parfaitement sécurisée et enfermée avec des accès privilégiés aux services, cette nouvelle urbanité offre des modes de vie qui sont « en rupture avec ce qui prévaut majoritairement dans la ville-mère et,

⁹⁶ Butor, *op.cit.*, p. 166-167.

⁹⁷ Mutin, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁸ Alleaume et al., *Le Caire, op.cit.*, p. 442.

⁹⁹ Hervet, F., "HERVET, Frédérique. Le Caire: La Ville de Toutes Les Contradictions". *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, No 269, p. 185-186.

¹⁰⁰ MAWY Reda AL, *AlQahira ; AlKhouroug min Al'Ashway'yat (Le Caire ; une sortie des habitations spontanée)*, BBC Arabic, URL : <http://www.bbc.com/arabic/resources/idt-c2a7f43d-f06b-44f2-a8f6-4890726e847d>, consulté le 2 décembre 2018.

partant, une nouvelle forme de citoyenneté »¹⁰¹. Elle témoigne aussi « d'une fragmentation ou dualité symbolique, sociale et fonctionnelle interrogeant l'urbanité cairote »¹⁰².

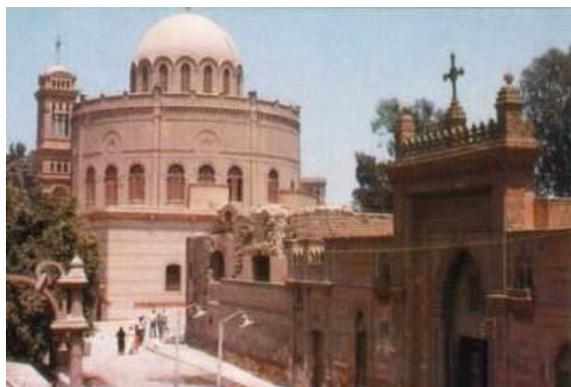


Figure 0.0.2. Les églises du Masr al-Qadima.



Figure 0.0.3. La rue d'Al-Muski, au Caire Islamique.



Figure 0.0.8. Place Talaat Harb au centre-ville du Caire.



Figure 0.0.5. La ville nassérienne : Rue Abbas Al Akkad à Madinet Naser.



Figure 0.0.6. Le visage informel du Caire sur les périphéries de la Grande Ville.



Figure 0.0.7. Le green du golf et les villas dans le compound d'Alegria (Ville du 6 Octobre au Grand Caire).

¹⁰¹ Florin Bénédicte, « Les quartiers fermés du Grand Caire. Dimensions urbanistiques et idéologiques d'une forme de ville : nouvelle urbanité ou césure urbaine ? », *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, no 17, 13 juin 2012, p. 7, URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/2393>, consulté le 2/12/2018.

¹⁰² Florin Bénédicte, *ibid.*

Travaux de recherche menés sur Le Caire

Du fait de sa richesse historique, de sa diversité sociale et de son unicité architecturale et urbaine, les travaux de recherche menés sur le Caire sont très nombreux et appartiennent à plusieurs disciplines. Un nombre considérable de géographes, d'historiens, d'urbanistes, d'architectes, de sociologues et de romanciers ont produit des publications sur l'évolution de la ville du Caire depuis sa construction jusqu'à nos jours. Il nous semble pertinent avant d'évoquer notre objet d'étude, le centre-ville du Caire, de citer quelques exemples de ces publications en les classant en fonction de la discipline de leur auteur :

- a. **Les travaux des géographes** : ils sont consacrés aux études démographiques de la capitale par rapport à la localisation de celle-ci. Parmi ces travaux, l'ouvrage du géographe égyptien Gamal Hemdan, *Al-Qahirah (Le Caire)* paru en 1993. Il porte sur les problèmes de la ville résumés par la centralisation administrative et fonctionnelle et la bureaucratie. Quant à l'ouvrage de Mohamed Ryad *Al-Qahira : Nassig al-nas fel el makan wa al zaman wa mochkelatôha fi al-hader wa al-mostakbal (Le Caire : le tissu des gens dans l'espace et le temps et ses problèmes dans le présent et dans le futur)*, paru en 2001, il souligne le développement de la ville et les différents types d'habitat cairote, tout en analysant l'histoire de la ville, la composition de sa société et les différentes activités exercées par celle-ci. L'ouvrage aborde finalement l'idée de transfert des activités administratives du Caire parmi les solutions visant à la décentralisation de la capitale.

Quant au domaine de la géographie littéraire, l'ouvrage de Samia Mehrez - professeur de littérature à l'Université Américaine du Caire - intitulé *Atlas Al-Qahira Al-adaby (l'Atlas littéraire du Caire)*, paru en 2012, est considéré comme le premier ouvrage du genre en Égypte, à l'instar de *l'Atlas du roman européen* par Franco Moretti (1997). L'atlas cairote offre une cartographie littéraire de plusieurs quartiers du Caire. À travers cet atlas, le Caire est raconté par les romanciers égyptiens dès le début du XXe siècle, donnant des images différentes des rues, des places et des lieux remarquables dans le but d'offrir un panorama littéraire de la ville servant à comprendre sa dimension romanesque. En outre, la contribution d'Anna Madoeuf dans sa thèse de doctorat intitulée *Images et pratiques de la ville ancienne du Caire ; les sens de la ville : les impressions de la ville* donne une image des réalités du Caire Islamique (ses panoramas, ses légendes et ses paysages) en faisant des liens avec les représentations littéraires qui montrent plusieurs facettes de la ville. Madoeuf consacre la seconde moitié de sa thèse sur des questions liées à la cohérence de l'espace urbain de la vieille ville, à sa centralité et à la stratigraphie de sa sacralité. En ce qui concerne le deuxième volume, il traite du sens et de la signification de l'espace urbain au Caire en tant que manifestation du pouvoir pendant l'époque néo-libérale¹⁰³, sans oublier les transformations vécues par les habitants de la ville et les appropriations effectuées par ceux-ci.

¹⁰³SINGERMAN Diane, *Cairo Contested: Governance, Urban Space, and Global Modernity*, Oxford University Press, 2011, p. 12.

Parmi les études collectives dans le domaine urbain, il y a celle de Jörg Armbruste et Suleman Tawfiq. En 2014, les deux éditeurs publient un ouvrage trilingue (en arabe, anglais et allemand) intitulé *My Cai – My Cairo - Mein Kairo – Madinaty Al-Qahira*. L'ouvrage est rédigé par soixante spécialistes de différents domaines, égyptiens et étrangers, comme les écrivains Mohamed Kheir et Mekkawy Saïd, le journaliste Jürgen Stryjak, le poète Emad Fouad, l'anthropologue et l'activiste féministe Nadia Wassef, l'architecte Selma Alihodžić et l'architecte Galila El Kadi. Les points de vue exprimés par ces auteurs offrent une lecture multidisciplinaire du Caire d'aujourd'hui, comme celle donnée par les architectes Günter H. Zöllner et Myriam Claire Gautschi dans l'article intitulé « Hassan Fathi » sur le Caire médiéval (la vieille ville) et celle offerte par l'écrivain allemand Martin Mosebach dans son article « In the dead cities » sur les modes de vie des familles habitant dans les cimetières cairotes.

- b. **Les sociologues et les économistes** : les travaux de recherches sur le Caire par les sociologues et les économistes sont concentrés sur l'évolution de la société cairote, voire celle de la société égyptienne. Parmi les exemples, nous pouvons citer les deux ouvrages complémentaires de Galal Amin *Maza Hadath El Masryeen : Tatawer al-mogtam 'a fi rob'e qarn 1945-1995 (Que sont devenus les Egyptiens ? L'évolution de la société pendant un quart de siècle)*, paru en 1998, et celui paru en anglais *Whatever else happened to the Egyptians : from the revolution to the age of globalization*, paru en 2004. Les deux ouvrages analysent les différentes facettes évoluées de la société égyptienne depuis la seconde moitié de XXe siècle jusqu'à nos jours. A travers les analyses sociétales et économiques proposées par Amine, il est constaté que la révolution égyptienne du printemps 2011 n'est que la résultante de l'accumulation des transformations sociopolitiques survenues durant les soixante dernières années.

Quant à l'ouvrage de la sociologue américaine Janet Abu-Lughod *Cairo : 1001 Years of the City Victorious*, il a été publié en 1970 à l'occasion des festivités du millénaire du Caire. L'ouvrage suit une approche sociale pour analyser l'évolution de la ville. Abu-Lughod retrace l'histoire sociale et démographique du Caire depuis sa fondation jusqu'à la fin des années 1960. Elle construit de nouvelles connaissances concernant la continuité des transformations urbaines en lien avec la morphologie sociale de la ville.

En outre, les travaux de Mona Abaza¹⁰⁴ dans le domaine de la sociologie économique, notamment son ouvrage *Changing Consumer Cultures of Modern Egypt : Cairo's Urban Reshaping*, paru en 2006, portent sur les modes de consommation et leurs transformations au regard des changements culturels affectant les consommateurs. L'ouvrage d'Abaza est focalisé sur les besoins économiques de la classe moyenne pendant l'époque de l'américanisation et ses défis sociopolitiques en Egypte, tout en faisant des liens entre les transformations culturelles du pays et le rôle de celles-ci dans la redéfinition du paysage urbain de la ville à partir des années 1980.

¹⁰⁴ Professeure de sociologie à l'université américaine du Caire.

- c. **Les romanciers et les journalistes** : L'image du Caire, selon les journalistes et les romanciers, est marquée par l'analyse de la dimension sociale des différentes couches cairottes en lien avec les bouleversements politiques, puis l'impact de ceux-ci sur les espaces publics et l'architecture de la ville. Citons par exemple l'ouvrage de Desmond Stewart¹⁰⁵ *Cairo : 5500 years*, paru en 1968. Stewart retrace l'histoire du Caire sous le règne des mamlouks, des ottomans puis sous la colonisation française, en passant par le règne de la famille de Mohamed Ali pacha et l'occupation britannique, jusqu'à l'indépendance et l'époque de Nasser. Quant à l'ouvrage du romancier Hamdy Abo Galil *Al-Qahirah : Chaware'ewa Hekayat (Le Caire : Rues et Histoires)*, paru en 2008, un panorama des événements sociopolitiques qui se sont déroulés dans les rues et les places du Caire, décrits et racontés par les habitants, montre comment ces espaces sont ancrés dans la mémoire collective des égyptiens.
- d. **Les voyageurs** : Parmi les travaux de ceux-ci, citons l'ouvrage de Lesley Labadidi : *Cairo's Street Stories : Exploring the City's Statues, Squares, Bridges, Gardens, and Sidewalk Cafés*, publié en 2008. L'ouvrage est considéré comme un guide de terrain visant à découvrir la relation entre les différents éléments de la ville, surtout les statues situées dans les quartiers cairottes depuis le XIXe siècle, en tant que symboles du pouvoir, et les valeurs qu'elles représentent pour la société cairote.

Le centre-ville du Caire comme objet d'étude

Une erreur courante consiste à considérer que le centre-ville du Caire est géographiquement le centre exact de la capitale. En vérité, le centre-ville du Caire n'est qu'une partie majeure de l'espace central du Caire (ECC). Ce dernier est le secteur comprenant une superficie de 4000 hectares distribués sur 15 arrondissements (*quism*). Il se situe ainsi sur les deux rives du Nil et englobe une île¹⁰⁶. Il rassemble une partie de la vieille ville (la ville islamique ou dite fatimide), le Caire d'Ismaïl (ou la ville moderne) qui est notre objet d'étude, ainsi que les nouveaux quartiers de la rive ouest construits et développés pendant les années 1950 et 1960¹⁰⁷. Selon Galila El Kadi, cet espace central du Caire est considéré comme « le théâtre de mouvements alternatifs ou successifs de conquête, de regroupement, de dispersion, de concentration, de polarisation, de spécialisation, de diffusion et d'émigration du tertiaire directionnel »¹⁰⁸.

A part la confusion entre le centre-ville du Caire et l'espace central du Caire, nous avons trouvé encore plusieurs dénominations désignant notre objet d'étude. Le centre-ville du Caire est nommé dans le dialecte égyptien quotidien *West-elbalad* (le centre-ville) alors que dans l'arabe littéraire il est nommé *Wasat madinet el Qahirah*. Dans les références anglo-saxonnes, le centre-ville du Caire est nommé *Cairo Downtown* ou *Central Business District* (CBD).

¹⁰⁵ Romancier et journaliste anglais ayant vécu en Égypte.

¹⁰⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo. Centre in movement.*, Marseille, IRD Orstom, 2012, p. 16.

¹⁰⁷ *Ibid*, p.14.

¹⁰⁸ *Ibid*, p.14.



Figure 0.0.10. Les limites de l'espace central du Caire d'après Galila El Kadi.

Depuis les années 1990, à la suite d'un mouvement national visant la revalorisation du patrimoine architectural de l'Égypte moderne¹⁰⁹, un certain nombre d'ouvrages emploient d'autres dénominations telles que le Paris de l'Orient, le Caire de la belle époque, le Caire d'Ismaïl, Le Caire Ismaïlyyah (le Caire Ismaïlien) et le Caire Khédival¹¹⁰. Ces deux dernières dénominations sont considérées comme une sorte d'attribution du quartier à son constructeur le khédive Ismaïl, par contre elles manquent beaucoup de précision : celle du Caire d'Ismaïl ou le Caire Ismaïlyya est illusoire, car il était le nom ancien de la ville construite à l'époque d'Ismaïl dont la plupart des traces réelles sont disparues progressivement, comme l'explique l'historienne Mercedes Volait :

« Il ne reste [du Caire Khédival] en effet pratiquement plus aucune trace physique. Touchée par le renouvellement du bâti dès le tournant du XXe siècle, cette partie de la ville a vu en effet disparaître par vagues successives ses villas noyées dans la verdure, une première fois dans les

¹⁰⁹ Ce mouvement a été déclenché suite à une conscience sociétale, politique et culturelle de l'importance de la fortune architecturale du Caire moderne (voir la partie intitulée la valorisation patrimoniale et la belle époque).

¹¹⁰ Ce terme est employé au titre de l'ouvrage de ShoeirZakiHawas (Le Caire Khédival, 2002), Hawas est fondatrice et ancienne présidente du département de la recherche, des études et des politiques de l'Organisation nationale pour l'harmonie urbaine NOUH 2004-2013, ministère de la Culture en Égypte. Ce n'est pas étonnant que les guides publiés par NOUH conservent ce terme (Le Caire Khédival) pour désigner le centre-ville du Caire.

années 1900, puis durant l'entre-deux guerres et à nouveau à partir des années 1960, lorsque la réforme agraire déplaça l'investissement foncier de la terre vers la pierre »¹¹¹.

Quant à l'imprécision de la dénomination du Caire khédival¹¹², elle est liée à une autre raison historique : c'est que le titre de khédive est donné aux souverains égyptiens par un *firman* (décret) du Sultan Ottoman à Ismaïl Pacha en juin 1867. En vertu de ce *firman*, trois souverains seulement portèrent ce titre : Ismaïl Pacha (1863-1879), Mohamed Tawfiq Pacha (1879-1892) et Abbas Hilmy II (1892-1914). Au début de la Première Guerre mondiale, Abbas II, le dernier khédive, est destitué par les autorités britanniques et le titre de Khédive est définitivement annulé. Le Centre-Ville du Caire connu aujourd'hui s'est développé au cours de la première moitié du XXe siècle sous le règne d'autres souverains portant les titres de Sultan (1914-1922) et de roi (1922-1953). Durant cette époque, entre 1914 et 1953, le processus de développement du centre-ville continue jusqu'à la chute de la monarchie avec le coup d'Etat de juillet 1952, qui déclare la république en juin 1953. Nous avons remarqué aussi que chacune de ces dénominations appartient à l'époque qui l'a vu naître. Dans cette recherche, nous préférons, en désignant le centre-ville du Caire, employer les termes propres à chaque époque ; ils sont plus proches de celui du quotidien des Caiotes.

Les définitions du centre-ville du Caire et ses limites géographiques, tout comme ses dénominations, sont confuses et sujettes à controverse. Selon Mercedes Volait, le centre-ville du Caire est la partie du grand Caire « faite des quartiers neufs voulus par le khédive Ismaïl (r. 1863-1879) à partir de 1868 et initialement nommé Ismaïlia en référence à l'entrepreneur vice-roi »¹¹³. Ce dernier point de vue est en accord avec celui de Mara Naaman qui définit le centre-ville du Caire comme ce qui « était autrefois le cœur de l'inspiration française puis de l'occupation britannique du Caire moderne à la fin du XIXe et au début du XXe siècle »¹¹⁴. Pour ce qui concerne les limites géographiques, André Raymond affirme que la ville moderne (le centre-ville) : s'étend dans une zone vacante au nord-ouest de l'ancienne ville entre la route de Bulaq, Bab al-Luq, la route de l'ancienne ville (à présent rue Qasr al- Ayni) et la rive du Nil soit une surface d'environ 250 hectares¹¹⁵. Une description plus détaillée est donnée par Galila El Kadi : « C'est au cours du règne du khédive Ismaïl (1863-1879) que fut créée une ville nouvelle de 230 ha à l'ouest de la ville existante, dans un vaste terrain situé entre l'Azbakéya et les bords du fleuve »¹¹⁶.

Il convient de souligner que l'inspiration principale de la construction de la ville moderne (le centre-ville) est la visite effectuée par le khédive Ismaïl de l'Exposition universelle de Paris en juin 1867. Inspiré par la ville lumière, Ismaïl fait appel aux nombreux professionnels européens

¹¹¹VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe*, n° 5-6, 22 décembre 2009, pp. 33-68.

¹¹² Ce terme est employé pour la première fois dans l'ouvrage de Shoair Zaki Hawas, urbaniste et ancienne présidente du département de la recherche, des études et des politiques de l'Organisation nationale pour l'harmonie urbaine NOUH entre 2004 et 2013, intitulé *Le Caire Khédival* paru en 2002).

¹¹³ VOLAIT Mercedes, « La Belle Époque », *op. cit.*

¹¹⁴ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, *op. cit.*, p. 1.

¹¹⁵ RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.* p.311.

¹¹⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo Centre in movement.*, *op. cit.*, p. 46.

dans le but « d'haussmanniser Le Caire » à l'instar du Paris transformé sous le Second Empire par le préfet de la Seine le Baron Georges-Eugène Haussmann (1809-1891). Le projet proposé vise à fabriquer des quartiers neufs en bordure de la ville ancienne, en parallèle avec la mise en chantier, dès 1868, de deux quartiers : l'Azbakéya et l'Ismaïlyya, sur les plans de Jean Antoine Cordier¹¹⁷. Ce dernier fut remplacé à l'occasion de la constitution d'une administration de la voirie par l'ingénieur français Pierre Louis Grand, qui a dessiné, en 1874, le grand plan du Caire¹¹⁸.



Figure 0.0.11. Le grand plan du Caire par l'ingénieur français Pierre Louis Grand (Grand Pacha) en 1874.

La surface de cette ville moderne a doublé entre 1869 et 1900 pour comprendre deux autres secteurs, Garden City et Mounira, en plus des deux secteurs de départ (l'Ismaïlyya et l'Azbakéya). Sachant que le projet essentiel d'Ismaïlyya regroupe la majorité des activités du centre-ville, il est l'un des premiers lotissements réalisés dans les cinq premières années de l'aménagement (1868-1873) pendant le règne d'Ismaïl Pacha, cette surface étant lotie selon un système de concession qui « impose de bâtir dans un délai d'un an et demi et pour une valeur minimale de 500 000 francs, en respectant de strictes dispositions en matière de hauteur et de clôture »¹¹⁹. En 1890, Al-Tawfikkyya, un nouveau quartier au nord d'Ismaïlyya, est ajouté lors du règne du Khédivé Tawfik (1879-1892) puis est agrandi sous l'impulsion du fils de ce dernier, Khédivé Abbas Helmy II, par la construction de quatre immeubles monumentaux (les immeubles khédivaux) conçus par l'architecte austro-italien Antonio Lasciac (1910-1913).

¹¹⁷ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire*, *op. cit.*, p.372.

¹¹⁸*Ibid.*, p.372.

¹¹⁹Hueber, Juliette, Claudine Piaton, and Mercedes Volait. *op. cit.* p. 28.

Une autre définition plus récente des limites géographiques du centre-ville est offerte par le document officiel issu du Conseil Suprême de la Planification et du Développement Urbain, selon la loi no.119 de l'année 2008. Le document, préparé par l'Organisation Nationale pour l'Harmonie Urbaine NOUH¹²⁰, définit les limites du centre-ville en le considérant comme une zone entièrement patrimoniale d'une grande valeur architecturale et urbaine¹²¹. Nous sommes donc devant une description récente et détaillée des limites de centre-ville. Par contre, cette description est basée sur des noms de rues qui ont souvent changé au cours de leur histoire. C'était le cas au lendemain de la révolution de 1952, lorsque les nouveaux maîtres de l'Égypte, les militaires, décidèrent de changer les noms des rues qui portaient ceux de la famille royale afin d'effacer toute trace de la monarchie. Après la chute de Moubarak en 2011, des débats eurent lieu sur le changement des noms de rues portant le nom du président ayant démissionné et de sa femme, afin de les remplacer par les noms des martyrs de la révolution.

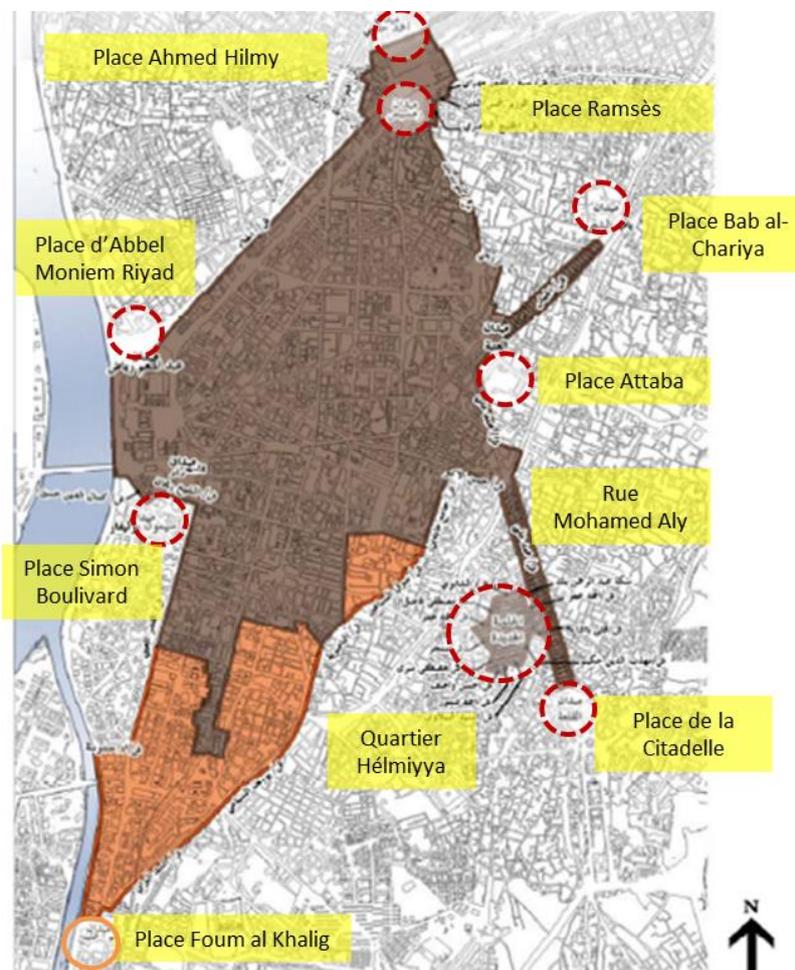


Figure 0.0.12. Les limites et les stipulations du Caire Khédival d'après l'Organisation nationale pour l'harmonie urbaine NOUH.

¹²⁰The National Organization for Urban Harmony. (http://urbanharmony.org/ar_home.asp)

¹²¹L'Organisation nationale pour l'harmonie urbaine NOUH, Principes et normes de l'harmonie urbaine des bâtiments et des zones patrimoniales, Ministère de la culture, 2010. p. 21.

Dans ce travail de recherche, notre objet d'étude, le centre-ville du Caire, sera la surface du centre-ville du Caire bâti entre 1869 et 1874. Celle-ci est indiquée également dans le document officiel de NOUH que nous avons déjà évoqué. Il s'agit du premier quartier construit à l'époque du Khédive Ismaïl qui lui a donné son nom, « le quartier d'Ismaïlyya ».

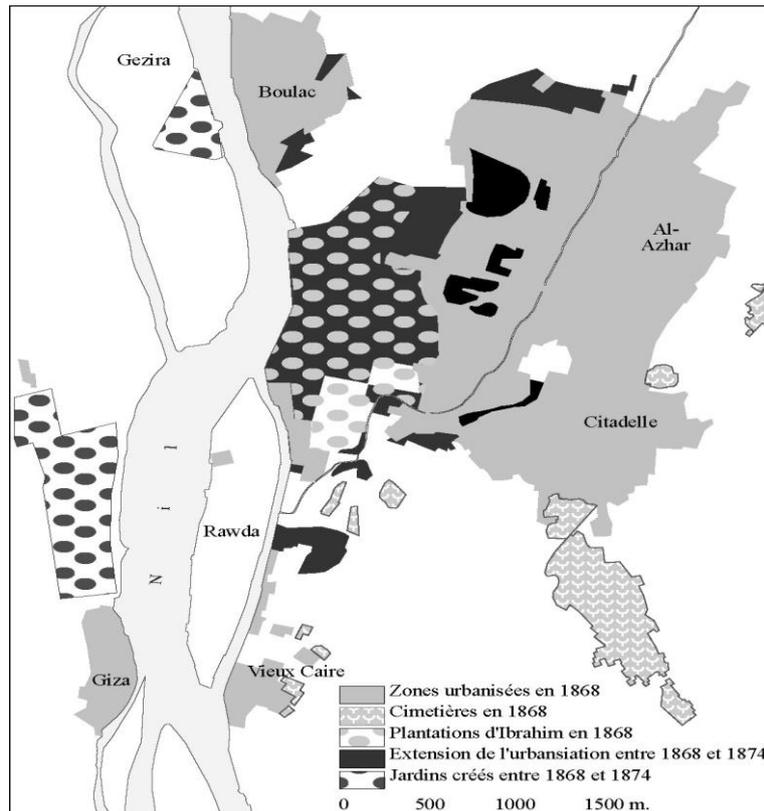


Figure 0.0.13. Le Caire d'Ismaïl Pacha et son extension effectuée entre 1868 et 1874.

Ces limites géographiques provenant d'un document officiel nous ont invité à les comparer avec certaines réponses que nous avons collectées par le biais des entretiens avec des architectes, urbanistes et avec des spécialistes de l'histoire du Caire dans d'autres domaines :

Dalila El-Kerdany¹²², architecte, urbaniste, professeur d'architecture à la faculté d'Ingénierie de l'Université du Caire et coordonnatrice du comité d'Architecture au Suprême Conseil de la culture égyptienne - a répondu comme l'indique le document du NOUH, mais en ajoutant l'îlot Garden city, un faubourg principal (cité jardin) à la proximité du centre-ville au bord du Nil¹²³.

¹²² El-Kerdany Dalila, entretien avec l'auteur le 07/02/2018.

¹²³ Garden City a été construit en 1906, il est caractérisé par ses « belles résidences dans les jardins, le long de rues au tracé arrondi, de type britannique », RAYMOND André, *Le Caire*, op. cit., p.325.

Sayed El-Touny - professeur d'architecture, urbaniste - définit le centre-ville comme le tissu urbain situé entre la rue Port-Saïd (à la limite de la vieille ville) et les bords du Nil derrière la place Tahrir. Selon lui, c'est la partie qui s'étend à l'ouest de la ville ancienne jusqu'aux bords du Nil avec toutes ses extensions¹²⁴. Selon Yahia Wadgy, journaliste et éditeur en chef du journal *Matenq'ty (Mon quartier)* porte-parole du centre-ville du Caire, définit le centre-ville comme la surface située entre la rue Qasr al-Ayni et le quartier Garden City en passant par l'avenue de la République à la limite de la vieille ville jusqu'à la place Ramsès. Il comprend aussi une partie de la corniche du Nil et le quartier de Bulaq Abo El Ela¹²⁵. Nous constatons que cette variété de réponses indique que les limites géographiques du centre-ville du Caire diffèrent selon la perception de chacun de ces spécialistes. Nous pensons que cette confusion des limites géographiques est liée à celle des dénominations.

Il convient de souligner que les réponses que nous avons obtenues lors de ces entretiens sur l'évolution du centre-ville du Caire nous ont apporté de nouvelles ouvertures sur les études menées sur le quartier et ses représentations. Celles-ci montrent clairement le lien intime entre l'évolution du quartier et la société au cours des mutations politiques dans l'histoire. Par ailleurs, lors des entretiens, la plupart des interviewés avaient tendance à donner des exemples appartenant aux champs littéraires et cinématographiques témoignant de l'évolution du centre-ville du Caire.

Les approches de recherche sur le centre-ville du Caire

Les travaux de recherche menés sur le centre-ville du Caire sont beaucoup moins nombreux que ceux effectués sur la ville du Caire dans son ensemble. Nous avons préféré les classer en fonction des approches traitées :

- a. Les fonctions et les usages : le centre-ville du Caire est considéré comme un quartier à usages mixtes¹²⁶. Les activités du quartier varient entre les activités administratives, financières, culturelles et celles de loisir. Parmi les travaux importants concernant cette approche, l'ouvrage : *Le Caire centre en mouvement* par Galila El Kadi (2012) porte sur la dynamique fonctionnelle et résidentielle du quartier à la lumière des changements politiques, sociaux, culturels et économiques. Les analyses effectuées dans cet ouvrage montrent les liens entre le quartier, comme centre principal de la capitale, et les nouveaux centres apparus depuis les années 1960. A ce sujet, il faut citer également la thèse de doctorat de Mohamed Kamal Abo El Ela en géographie humaine : *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, soutenue en 2011¹²⁷. Elle porte sur la question de la centralité du paysage urbain du Centre-ville du Caire, de ses fonctions, de son accessibilité, ainsi que des pratiques de ses habitants. Dans le domaine du développement durable, le mémoire de recherche de Hajar Awatta,

¹²⁴ El-Touny Sayed, entretien avec l'auteur le 12/02/2018.

¹²⁵ Wadgy Yahia, entretien avec l'auteur le 19/02/2019.

¹²⁶ Sayed el Touny, *op. cit.*

¹²⁷ Thèse de doctorat en géographie, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis.

Whose Downtown is it Anyway? The Urban Transformation of Downtown Cairo between State and Non-State Stakeholders, 2015¹²⁸ discute des rôles joués par les parties prenantes engagées ou pas dans les politiques de l'État et les impacts de celles-ci sur la transformation urbaine du centre-ville. Sur cette dernière, notons les importantes contributions de chercheurs comme Eric Denis, Agnès Deboulet et Claude Chaline. La dynamique urbaine du centre-ville est également traitée dans les thèses de doctorat soutenues par Fériat Drosso (1983), Anna Madoeuf (1997), Sabine Jossifort (1998) et Bénédicte Florin (1999)¹²⁹.

- b. La valorisation de caractères urbains et architecturaux du quartier représentant la période de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la monarchie (connue récemment sous le nom de la Belle Époque). Parmi les ouvrages traitant de ce sujet, il s'agit de l'ouvrage monumental de Soheir Hawas *Al-Qahirah Al-Kheidiwiyya (Le Caire Khédival)* paru en 2003. Dans cet ouvrage, Hawas offre une documentation architecturale détaillée des façades des anciens édifices du centre-ville du Caire. Quant à l'ouvrage *Paris along the Nile Architecture in Cairo from the Belle Epoque* (1999) par Cynthia Mynttiki, il porte sur une documentation photographique des détails architecturaux du quartier. Dix ans auparavant était paru l'ouvrage *Kairo : Stadt Architekturim Zeitalter des Europaichen Kolonialismus (Le Caire : L'architecture des villes à l'ère de la colonisation européenne)* par le chercheur Mohamed Charabi. Étant le premier ouvrage sur l'évolution du centre-ville, ses valeurs scientifiques et artistiques sont comparées à celles de *La Description de l'Égypte*¹³⁰. En outre, il figure parmi les ouvrages déclencheurs du mouvement patrimonial depuis près de trente ans. L'ouvrage *Discovering Downtown Cairo*, paru en 2015, de Vittoria Capresi et Barbara Pampe, est le résultat d'une école d'été au centre-ville du Caire. Il est considéré comme un guide scientifique sur le patrimoine matériel et immatériel du quartier au cours du XIX^e et XX^e siècles. Il présente une documentation détaillée des typologies et des immeubles situés au centre-ville, tout en les reliant aux souvenirs et aux histoires racontées par ses habitants. Ce qui peut retracer aussi l'évolution de l'appropriation des usages par les Cairotes. *Silsat Ayyâm Maserya (La série des Jours Égyptiens)*, un périodique spécialiste en histoire, consacre deux numéros 40 (2011) et 49 (2014) au patrimoine architectural du Caire et notamment celui du centre-ville. En octobre 2015, le magazine célèbre *Community Times* consacre un de ses numéros au centre-ville du Caire. Le numéro intitulé *Downtown gets a face lift* traite le processus de rénovation du centre-ville du Caire. Quant aux mémoires de recherche, il s'agit de celui de Mohamed El Shahed pour son master d'architecture à l'institut du Massachusetts de technologie (MIT) intitulé *Facades of Modernity : image,*

¹²⁸ Thèse de master, Université Américaine du Caire (AUC).

¹²⁹ ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, *op. cit.*, p. 21.

¹³⁰ MYNTTI Cynthia, *Paris Along the Nile: Architecture in Cairo from the Belle Epoque*, Cairo, American University in Cairo Press, 2003, p. 11. Note supplémentaire: *Description de l'Égypte* est un grand ouvrage publié en 1809 qui porte sur les observations directes et les recherches menées par les chercheurs français sur l'Égypte sous l'impulsion de Napoléon Bonaparte lors de l'expédition de l'Armée française en Égypte (1798-1801).

performance and transformation in the egyptian metropolis en 2007. Il porte sur les transformations du style architectural et des ornements ainsi que des pratiques esthétiques et architecturales, en retraçant l'évolution de l'image de la modernité, incarnée par le centre-ville du Caire, depuis le XIX^e siècle jusqu'au XXI^e.

- c. La profondeur historique est représentée par l'histoire du quartier depuis sa construction jusqu'à la fin de la monarchie et la déclaration de la république en 1953. Au cours de cette époque, le centre-ville est le théâtre d'évènements et de transformations constituant sa richesse historique ; « Cette histoire s'enrichit tous les jours par un nouvel apport de connaissances sur tel site ou bâtiment »¹³¹. Parmi les travaux de recherche qui ont traité du quartier du point de vue historique, nous pouvons noter les ouvrages sur la ville du Caire par André Raymond et Janet Abu-Lughod (mentionnés précédemment). Nous avons trouvé, pour cette dimension historique, un certain nombre d'ouvrages consacrés à la période de la construction du centre-ville du Caire, notamment celle du règne du Khédivé Ismaïl (1863-1879). Les exemples de ce type d'ouvrages historiques sont nombreux : ceux d'Arafah Abduh Ali *Al-Qahira fi Asr Ismaïl (Le Caire à l'époque d'Ismaïl)*, 1998, ainsi que l'ouvrage de Jean-Luc Arnaud *Le Caire : La mise en place d'une ville moderne, 1867-1907*, 1998. Quant aux ouvrages traitant de l'histoire du centre-ville du Caire en entier, il s'agit soit d'études consacrées seulement à des rues ou des quartiers englobés dans le centre-ville, comme l'ouvrage de Doris Behrnes-Abouseif sur le quartier Azbakéyya : *Azbakyya and its environs from Azbak to Ismail 1476-1879*, paru en 1995, soit d'études portant sur des moments particuliers comme l'ouvrage de Nancy Reynolds sur les impacts du grand incendie du Caire du 26 janvier 1952 : *A city consumed : urban commerce, the Cairo fire, and the politics of decolonization in Egypt*, 2012. En 2018, Un guide intitulé *A Field guide to street names of central Cairo*, sur les noms des rues du centre-ville, est publié par Lesley Labididi, montrant l'intervention de l'État après 1952 afin d'effacer les anciens noms du quartier et de les remplacer par d'autres qui expriment l'esprit nationaliste. Il raconte aussi les histoires de plus de 500 noms de rues en énonçant l'hypothèse que les noms des rues sont les palimpsestes de l'histoire de la ville.
- d. L'approche sociale et culturelle : au cours de l'histoire du centre-ville du Caire, la mobilité sociale est l'une de ses caractéristiques remarquables. Sa classe habitante a évolué selon trois transformations majeures : l'explosion urbaine au début du XX^e siècle, la nationalisation nassérienne et l'ouverture économique. Chacune de ces transformations de différentes natures (démographique, politique et socio-économique) a modifié la physionomie de la ville. Cette approche sociale a été le sujet de plusieurs

¹³¹EL KADI Galila et ELKERDANY Dalila, « Valorisation patrimoniale en cours de la ville moderne du Caire, Heritage conservation and enhancement schemes under way in the modern city of Cairo », *Autrepart*, n° 33, 1 janvier 2011, p. 106.

études sur la ville du Caire, dont l'ouvrage de Desmond Stewart *Great Cairo : mother of the world*, 1969, qui a une importance littéraire car il fut traduit par le romancier-philosophe Yahia Hakki, avec une introduction du grand géographe égyptien Gamal Hemdan. Les chapitres que l'auteur consacre à la vie des cairotes du centre-ville mettent en évidence les différents modes de vie : le mode à l'européenne ou *effrangy* (chapitre 5), le mode des étrangers (chapitre 10) et un dernier chapitre sur les soirées (chapitre 12). Pour cette approche socio-culturelle, il faut citer l'ouvrage de Mara Naaman *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature : Portraits of Cairo*, 2011, explorant la relation entre les espaces urbains du centre-ville du Caire et l'identité nationale égyptienne à travers l'analyse de quatre romans arabes contemporains d'écrivains de la génération des années 1960¹³². En outre, il faut signaler plusieurs travaux de romanciers égyptiens ayant traité le quartier du point de vue historico-social et culturel, comme le romancier Mekkawy Said *Muqtanayât Wasat al-Balad. Wujûh wa Hikayatmin Wasat al-Qahirah*, (*Les collections du centre-ville. Visages et histoires du Centre-Ville du Caire*, 2010). Mekkawy consacre la deuxième partie de son ouvrage à décrire les lieux symboliques du centre-ville depuis sa construction. Sur l'histoire culturelle et artistique du centre-ville, l'ouvrage intitulé *Imarat al-Immubilia : l'immeuble Immubilia*, par Mahmoud Ma'arouf, publié en 2011, raconte l'histoire d'un célèbre immeuble, *l'Immubilia*, construit en 1940 en pleine centre-ville et considéré comme le plus grand immeuble de l'époque. Dans cet immeuble cohabitaient des hommes politiques, des artistes, des aristocrates et des athlètes célèbres. A la suite de la révolution de 2011, l'ouvrage intitulé *Judran al-Hurriyah : Walls of freedom, Street Art of the Egyptian Revolution*, paru en 2014, enquête sur l'art dans les rues emblématiques du centre-ville pendant la révolution égyptienne. L'ouvrage est enrichi par des contributions d'artistes et d'experts de nombreux domaines retraçant les graffitis en lien avec leur contexte historique, sociopolitique et culturel.

Quant aux travaux collectifs qui appartiennent à toutes les approches précédentes, nous pouvons considérer l'ouvrage *Creative Cities- Re-framing Downtown*, 2015, qui est le résultat d'un symposium international¹³³, parmi les exemples portant sur le futur du quartier en le comparant à des cas internationaux. Le rôle de la culture dans le développement du quartier est alors présenté comme un catalyseur du développement de la ville. L'ouvrage s'appuie sur des enjeux liés au patrimoine de l'espace public, à la culture urbaine et à la revitalisation du centre-ville. Concernant la revalorisation du centre-ville dans la presse nationale, il faut considérer le périodique *Mante'qty (Mon quartier)* publié par le Programme Égyptien de Développement des Médias (EMDP), considéré comme le premier porte-parole du centre-ville du Caire.

¹³²Naaman, op.cit., p. 20.

¹³³ Le symposium s'est déroulé entre le 31 octobre et le 1 novembre 2015 sur le campus de l'Université américaine du Caire place Tahrir. La conférence a réuni des chercheurs, des professionnels et des experts avec des acteurs culturels locaux, des leaders communautaires et des parties prenantes. La conférence a consisté en des séances plénières publiques ainsi que des visites urbaines à pied (Walking tours) pour envisager des visions alternatives pour le centre-ville du Caire.

Toutefois, en faisant cet état de l'art, nous sommes conscients de la difficulté de classer tous les ouvrages traitant du centre-ville selon les catégories précédentes évoquées, car nous sommes face à un nombre considérable de travaux de recherches ayant un caractère multidisciplinaire. Il nous est difficile, par exemple, de séparer les ouvrages qui ont traité la dimension sociale du centre-ville du Caire de ceux portant sur la dimension culturelle ; c'est le cas aussi pour les ouvrages traitant de la profondeur historique du quartier en même temps que de la vie sociale de ses habitants. Néanmoins nous avons préféré faire ces distinctions dans le but de nous positionner par rapport à ces approches. Par ailleurs, en ce qui concerne les recherches multidisciplinaires menées sur le centre-ville du Caire, il faut considérer les contributions des centres de recherches comme l'IAURIF ((Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France), l'IRD (Institut de Recherche pour le Développement, anciennement ORSTOM), l'EMAM (Equipe Monde Arabe et Méditerranée, anciennement URBAMA) et le CEDEJ (Le Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales). Tous ces centres de recherche évoquent l'histoire du centre-ville et sa situation actuelle sur plusieurs niveaux tels que les transports en commun (IRUAIF), la mobilité résidentielle (IRD et EMAM), les mutations et l'évolution démographique (CEDEJ)¹³⁴, et enfin la conservation et la rénovation (UNESCO)¹³⁵.

Comme nous l'avons déjà vu, la majorité des études menées sur le centre-ville du Caire croisent les domaines socio-politico-économiques avec les domaines urbains et / ou architecturaux. Mais nous pensons malgré tout qu'il y a un manque d'études consacrées aux représentations du centre-ville et aux impacts de l'évolution du quartier sur celles-ci à la lumière des changements sociopolitiques. A l'exception de l'ouvrage de Mara Naaman, *Urban space in contemporary Egyptian literature : portraits of Cairo*, publié en 2011, nous pensons que les représentations fictionnelles du centre-ville ne sont pas assez explorées dans l'objectif d'apporter de nouvelles connaissances du quartier au cours de son évolution. Selon nous, ces représentations fictionnelles ont forgé l'esprit collectif des Egyptiens en montrant, à travers ces images tellement diverses, plusieurs facettes du centre-ville.

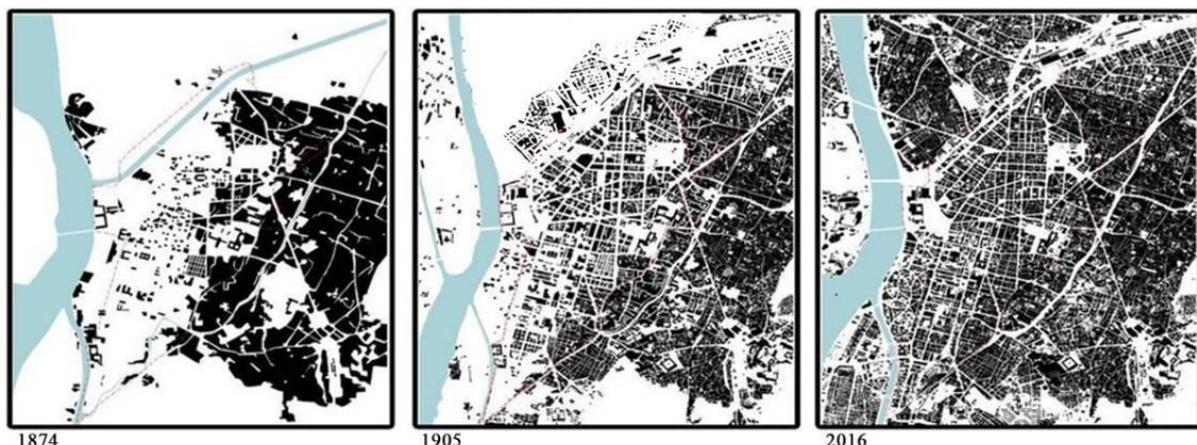


Figure 0.0.14. L'évolution du centre-ville entre 1874 et 2016.

¹³⁴ ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 14.



Figure 0.0.15 - 14 Deux frises chronologiques (1869-1974) représentant les grands événements sociopolitiques (premier rang) en parallèle avec l'évolution architecturale et urbaine du centre-ville du Caire (troisième rang) et les œuvres littéraires / cinématographiques choisies (deuxième rang).

Première partie
Le Conte de deux cités

« Le Caire est comme un vase fêlé dont les deux parties ne pourront plus se ressouder. »

Jacques Berque, L'Égypte : impérialisme et révolution, 1967.

Chapitre I.1. Une ville moderne : pourquoi ? Et comment ?

1.1. Introduction

Comprendre l'évolution sociopolitique du centre-ville du Caire, appelée ville moderne ou ville européenne nous invite à analyser sa relation avec son contexte urbain plus précisément, avec la ville ancienne datant du X^e siècle, appelée ville islamique ou ville fatimide, ainsi que la vieille ville. Les liens entretenus entre la ville moderne et la ville ancienne s'apparentent à une juxtaposition, voire à une opposition entre deux entités architecturales, sociales et culturelles différentes. Ils mettent en lumière des dimensions de différentes natures. En premier lieu, ils interrogent l'expérience de la modernisation en Égypte, ou le projet national qui a commencé au début du XIX^e siècle, provoqué au départ par une volonté étatique qui aspirait à revaloriser la place du pays aux yeux du monde, après trois siècles de déclin et d'oubli : de la conquête ottomane (1517), en passant par la rébellion échouée dirigée par le chef mamelouk Ali Bey al-Kabir (1768-1773) contre le pouvoir ottoman, l'expédition française par Bonaparte (1798-1801), jusqu'à l'arrivée de Mohamed Ali pacha au pouvoir en 1805.

La ville moderne, qui deviendra plus tard le centre-ville du Caire, construite aux frontières de la ville médiévale, dotée d'une profondeur historico-symbolique et de caractéristiques remarquables, renvoie à des images dichotomiques de la grande ville du Caire, toujours présentes jusqu'à nos jours. Nous supposons que ces images ont joué un rôle essentiel dans l'évolution de l'esprit collectif des Égyptiens, voire de la société cairote, ainsi que dans le déroulement des événements politiques depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'aux grands événements de l'incendie du Caire en janvier 1952 et du coup d'État en juillet de la même année.

Dans ce chapitre, nous nous inspirons de la méthode proposée par le politologue et théoricien britannique Timothy Mitchell dans son ouvrage *Colonizing Egypt* (1991). L'ouvrage, considéré comme une contribution majeure dans le domaine des théories postcoloniales, retrace les racines de la colonisation de l'Égypte en affirmant que le pouvoir des représentations européennes de l'Égypte et la conquête culturelle, dans l'objectif de la moderniser, sont des méthodes et des pratiques de nature coloniale, dont le but est de contrôler le pays avant l'occupation militaire.

La démarche que nous adoptons vise à analyser les différents modes de relation entre la ville moderne et la ville ancienne. Nous considérons ces modes, décrits notamment dans les textes littéraires égyptiens, comme des représentations de la ville du Caire renvoyant à une réalité physique et sociale. Pour ce faire, nous faisons appel à une autre idée sémantique abordée dans le travail de Mitchell. Il s'agit de la théorie de la déconstruction élaborée par Derrida.

Cette théorie de la déconstruction élargit la compréhension des oppositions binaires structurant de façon sous-jacente les discours des philosophes occidentaux depuis Platon. Ces oppositions

comme dedans/dehors, homme/animal, essence/apparence, etc. montrent selon Derrida « [...] Une série non finie d'oppositions par laquelle l'homme se détermine »¹. Mitchell nuance la théorie comme suit:

*“The male, the light or the dry is each nothing more than the process of excluding or referring the female, the dark or the wet. In a sense, therefore, the male includes the female, the light includes the dark, the dry includes the wet, and vice versa, for each term occurs only as the uncertain disappearance or postponement of what it differs from. Difference, Derrida would tell us, is not a pattern of distinctions or intervals between things, but an always unstable deferring or differing within”*².

Nous considérons donc les deux Caire – le Caire Médiéval et Le Caire Moderne comme deux images de la métropole du Caire. La confrontation entre ces deux mondes réels et leurs représentations, nous amènera, nous l'espérons, à mieux comprendre dans un premier temps la mise en place de la nouvelle ville moderne, puis son évolution.

Notre objectif, dans ce chapitre, vise en premier lieu à retrouver les racines de la ville moderne à travers l'étude de la relation entre les deux « morceaux » juxtaposés du Caire. Ces liens entretenus entre les deux villes, la ville ancienne et la ville moderne, méritent d'être explicités afin de saisir les circonstances qui ont accompagné la mise en place de la nouvelle ville et de mieux comprendre comment celle-ci est perçue dans l'esprit collectif égyptien, et en particulier à travers les textes littéraires égyptiens.

Dans un premier temps, nous analyserons les images de la ville ancienne perçue par des orientalistes et des intellectuels égyptiens, ainsi que les représentations européennes de celle-ci aux Expositions internationales depuis la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces visions de la vieille ville soulignent son déclin et, par conséquent, mettent en avant la nécessité d'une nouvelle. Nous étudierons ainsi les effets de ces regards sur la manière de laquelle les souverains égyptiens, notamment Mohamed Ali Pacha (1805-1848) et le khédivé Ismaïl (1863-1879), ont traité la ville ancienne en vue de développer leur capitale. En outre, nous établirons une comparaison entre la nouvelle ville d'Ismaïl et le modèle que constituait le Paris haussmannien pour comprendre les principes selon lesquels la ville a été fondée.

Dans un second temps, nous chercherons à démontrer, par l'analyse de certains romans égyptiens parus au cours du XX^e siècle, les différentes relations sociales, politiques et culturelles entre les deux entités physiques. Expliciter les liens entre les deux Caire, le moderne et l'ancien, nous amènera à une meilleure compréhension du rôle joué par la nouvelle ville, depuis sa construction jusqu'à la chute de la monarchie suite au coup d'État de juillet 1952.

Quant au titre choisi pour cette première partie³, il s'inspire du titre du célèbre roman anglais *A Tale of Two Cities* de Charles Dickens paru en 1859. Dickens, dans ce roman, fournit un portrait détaillé de deux grandes capitales, Paris et Londres, au cours du XVIII^e siècle. Il traite des

¹ DERRIDA Jacques, *L'Université sans condition*, Paris, France, Galilée, 2001, p. 68.

² MITCHELL Timothy Franck, *Colonizing Egypt*, Cal., Royaume-Uni, 1991, p. 50.

³ C'est aussi le titre que l'historienne Janet Abu Lughod emploie pour intituler le chapitre qui porte sur la construction et l'essor de ville moderne dans son ouvrage monumental *Cairo 1001 years of the city victorious* paru en 1971.

conditions politiques, économiques et sociales qui ont conduit à la Révolution française puis à la période de la Terreur en France. Nous souhaitons offrir une image similaire des deux villes, l'ancienne et la moderne. À travers ces images de la ville bicéphale du Caire, nous allons comprendre les différents facteurs, les conditions et les circonstances qui conduisent la situation égyptienne vers de grands bouleversements politiques et sociaux à partir de la seconde moitié du XX^e siècle.

Nous pensons que le traitement des données de la recherche pour ce chapitre doit suivre une logique thématique plutôt que chronologique. Les évolutions sociopolitiques au sein de la ville du Caire sont de nature très versatile. Leurs influences sur la production architecturale et urbaine varient en importance et selon des rythmes plus ou moins rapides. Par ailleurs, s'agissant d'analyser également des œuvres littéraires pour les images des deux villes, moderne et ancienne, qu'elles contiennent, une lecture purement chronologique est peu adaptée à l'approche privilégiée dans ce chapitre et ceux qui suivent. Pour ces raisons, dans cette partie, nous voyagerons dans le temps en retournant à des événements historiques datant du début du XIX^e siècle, notamment lorsque l'Égypte était une province turque sous le pouvoir ottoman.

1.2. Le Caire (1800-1863) : Les critiques de la ville médiévale face au vent du Modernisme

« C'est au Caire que l'Orient commence ».

Gustave Flaubert

En 1517, l'Égypte est devenue une partie de l'Empire ottoman. Celui-ci a conduit le pays vers un déclin relatif qui a duré près de trois siècles⁴. Avant cette période, l'Égypte et sa capitale étaient au centre du monde musulman⁵. Le rôle politico-militaire joué par ses gouverneurs contre les croisés et les Mongols avait accentué cette importance centrale. De ce fait, l'épaisseur historique du Caire en a fait une ville phare au même titre que Bagdad et Córdoba grâce à ses mosquées-universités, ses *wekalat* (caravansérails) et ses *méderrésés* (écoles) qui se trouvaient au long de son *Qasaba*. Ce dernier, défini comme « un axe longitudinal irrégulier [...] auquel se rattachent des transversales puis un dédale de rues coudées et d'impasses »⁶, constitue une des caractéristiques urbaines des villes orientales médiévales. En outre, la mosquée-université Al-Azhar, située au cœur de la ville, est un important centre culturel et religieux du monde islamique ; plus tard, du fait de son rayonnement, elle devient un centre révolutionnaire résistant contre l'oppression turque, la conquête française⁷ (1798-1801) et l'occupation anglaise (1882-

⁴ El Kadi, Galila, *op. cit.*, p. 28.

⁵ *Ibid.*

⁶ BAZIN Marcel, « Protection du patrimoine et dynamique socio-économique au Caire et à Istanbul ». *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, vol. 32, n° 127-128, 2006, Le Caire, Istanbul, Téhéran. Les trois métropoles du Moyen-Orient, pp. 43-71, p. 45. En accès libre : https://www.persee.fr/doc/tigr_0048-7163_2006_num_32_127_1520, consulté le 26.10.19.

⁷ Al-Azhar a été détruite par les canons de Bonaparte dans l'objectif de réprimer les révolutionnaires. La mosquée, très appréciée des Égyptiens et des étudiants, a été fermée pendant un an (1801-1802). Suite au bombardement, le Syrien Soliman Halaby, étudiant vivant au Caire, assassina Jean-Baptiste Kléber, le commandant suprême de l'armée française d'Égypte, le 14 juin 1800.

1954) à tel point qu'elle est décrite comme «un refuge contre les formes de *Z'ulm* [l'injustice] »⁸.

La ville du Caire, à la fin du XVII^e siècle, a été décrite et illustrée par les savants français qui accompagnaient Bonaparte lors de son expédition militaire en Égypte. Ces descriptions ont été publiées dans l'ouvrage monumental *Description de l'Égypte*. La ville historique du Caire est décrite aussi par le géographe Marcel Bazin comme suit :

« Elle dessine une bande allongée du NNE au SSW, à l'écart du Nil et tout près du bord du plateau désertique, et réunit plusieurs entités : la ville fatimide (al-Qahira au sens strict) ceinte de murailles au Nord, ses prolongements vers le Sud jusqu'à la mosquée Ibn Touloun, la citadelle qui les domine depuis l'avancée extrême du plateau, et des extensions d'ampleur inégale vers l'Ouest, au-delà du Khalig, ancien canal comblé et transformé en avenue (quartiers de Bâb ech-Chariyya, Muski et Seyyeda Zeynab). La bande centrale est un rectangle ayant en gros un kilomètre de large et quatre de long, soit une superficie de 4 km², portée à environ 6 km² en y ajoutant la citadelle et les extensions du côté ouest »⁹.



Figure 1.1.1. Carte du Caire en 1800 d'après La Description de l'Égypte.

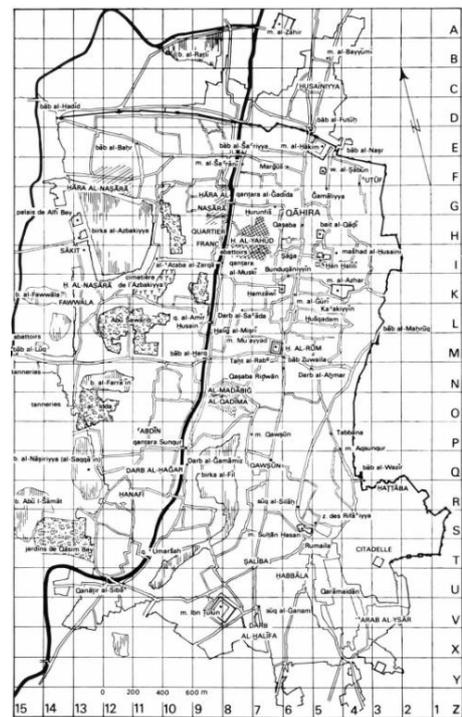


Figure 1.1.2. Le Caire à l'époque ottomane.

À l'époque médiévale, la ville ancienne était caractérisée par ses minarets, ses soixante et onze portes monumentales, dont douze sont particulièrement importantes, et sa douzaine de lacs, dont les plus grands étaient al-Azbakéya et al-Fil¹⁰. La plupart des quartiers traditionnels qui s'y trouvent se caractérise par une identité très forte : ils portent le nom des principaux

⁸ BERQUE Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, France, Gallimard, 1967, p. 70.

⁹ BAZIN, *op. cit.*, p.45.

¹⁰ SEROUR Aleya, *Writing Egypt*, Le Caire, The American University in Cairo Press, 2012, p. 83.

monuments datant de plusieurs siècles¹¹ (comme al-Husseïn et Khan al-Khalili) ou celui des métiers des habitants (comme le quartier des bijoutiers : al-Saghaa, ou celui des artisans du cuivre : al-Nahhasîn). Ces caractéristiques renforcent le sentiment d'appartenance de ses habitants à cette ville jusqu'à nos jours. Ce sentiment « dépasse de très loin la conscience d'appartenance globale à un ensemble mal défini qui serait qualifié de "vieille ville" »¹².

Malgré la richesse des édifices, la plupart religieux, et la diversité culturelle et sociale de ses habitants, la ville médiévale — après des siècles de déclin — renvoie une image caractérisée par le chaos, l'insalubrité et le bruit. Les orientalistes et les voyageurs européens critiquent la ville en soulignant son ambiance poussiéreuse et confuse ainsi que le brouhaha des foules, bizarrement vêtues, qui font se côtoyer dans le chaos, des couleurs et des odeurs inhabituelles pour ceux-ci¹³. En 1850, lors de sa visite en Égypte, l'écrivain français Gustave Flaubert (1820-1880) écrit des lettres relatant ses observations et ses expériences dans le désert, la Haute-Égypte, Alexandrie et Le Caire. Parmi ces lettres, celle adressée au docteur Jules Cloquet, le 15 janvier 1850, offre une image orientaliste du Caire. Celle-ci est éblouissante, tout en décrivant un grand désordre, une situation confuse et chaotique :

« Donc nous voilà en Égypte, *terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut style). Nous y sommes et y vivons [...] Qu'en dire ? Que voulez-vous que je vous en écrive ? Je ne fais que revenir à peine du premier étourdissement. [...] Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous pince et, plus il vous occupe, moins vous saisissez bien l'ensemble ; puis, peu à peu, cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination, comme devant un feu d'artifice d'images, en demeure tout éblouie »¹⁴.

Dans la même lettre, Flaubert décrit sa promenade dans les rues du Caire, apparemment dans le *Qasaba*, où les personnes et les animaux circulent librement et en paix entre les monuments religieux et les demeures :

« Tandis que vous marchez le nez en l'air, à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans des murs que traversent les branches de sycomore, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue, bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands »¹⁵.

Les comportements des gens dans la rue sont aussi observés par Flaubert, tout en soulignant le cosmopolitisme de la société cairote, celle-ci se distinguant de par le nombre et la diversité des habitants :

« On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues ; les rauques syllabes sémitiques claquent dans l'air comme des coups

¹¹ BAZIN, *op. cit.*, p. 67.

¹² *Ibid.*

¹³ MITCHELL, *op. cit.*, p. 22.

¹⁴ FLAUBERT GUSTAVE, *Correspondance : Nouvelle édition augmentée*, Arvensa éditions, 2014, p. 316.

¹⁵ *Ibid.*

de fouet [...] vous frôlez tous les costumes de l'Orient et vous coudoyez tous ses peuples [...] On voit à la fois le papas grec en longue barbe, qui chemine sur sa mule, l'Arnaute en veste brodée, le Copte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert, au visage couleur de café, et qui marche gravement, tout enveloppé dans des couvertures blanches »¹⁶.

Dans une autre lettre destinée à sa mère, Flaubert décrit l'Égypte comme un « drôle de pays »¹⁷ en racontant une scène qui s'est passée dans un café cairote :

« Hier, par exemple, nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous, dans le café, un âne qui chiait et un monsieur qui pissait dans un coin. Personne ne trouve ça drôle, personne ne dit rien »¹⁸.

Gérard de Nerval (1808-1855), poète et écrivain français, écrit en 1843 à son ami Théophile Gautier une lettre sur sa visite du Caire lors de la même année. Nerval essaie, dans cette lettre, de trouver son « vrai Caire ». À travers ses descriptions des rues, ses observations et ses expériences vécues, il compare la vie parisienne avec celle du Caire. Il constate finalement que « les imaginations françaises » à propos du Caire sont plus convaincantes que le réel vécu, car ce Caire n'est plus celui représenté dans les décors de théâtre de Philastre ou Cambon. Ce Caire de rêves pour Nerval, est inexistant à son époque : il appartient plutôt à l'époque médiévale fatimide sous Al-Ḥākim bi-Amr Allāh (996-1021) ou à l'époque mamelouke sous Bibars Al-Bunduqdārī (1260-1277) :

« Oh ! que je suis curieux d'aller voir à Paris le Caire de Philastre et Cambon ; je suis sûr que c'est mon Caire d'autrefois, celui que j'avais vu tant de fois en rêve qu'il me semblait comme à toi, y avoir séjourné dans je ne sais quel temps, sous le règne du Sultan Bibars ou du Calife Hakem ! »¹⁹.

Ce réel, ne correspondant pas à l'image qui en est véhiculée, emplit Nerval de déception. En même temps, il anticipe que le tissu urbain de la ville serait tranché dix ans plus tard par de nouveaux percements, à l'européenne. Cette prédiction a finalement été réalisée quelques années plus tard à l'époque de Mohamed Ali pacha puis à celle d'Ismaïl lors de la construction de sa ville moderne :

« N'y pensons plus ! Ce Caire-là git sous la cendre et la poussière, l'esprit et les besoins modernes en ont triomphé comme la mort. Encore dix ans et des rues européennes auront coupé à angles droits la vieille [sic] ville poudreuse et muette, qui croule en paix sur les pauvres *fellahs* [paysans] »²⁰.

Les représentations du Caire à l'international, notamment en France, mettent en parallèle des images glorieuses du Caire du X^e et XVI^e siècles avec celles du début du XIX^e siècle, où la ville

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 323.

¹⁸ *Ibid.*, p. 323.

¹⁹ PICHOS Claude, "Nerval et le Journal de Constantinople", *Littératures*, 1985, vol. 13, n° 1, pp. 41- 48, p. 46. En accès libre : https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1985_num_13_1_1358, consulté le 27.10.2019.

²⁰ *Ibid.*, p. 46.

est en déclin et se dégrade. Cet écart entre les images fantasmées de la ville et les expériences vécues a beaucoup choqué les visiteurs européens, à tel point qu'ils trouvent que les représentations sont bien mieux que la ville réelle. Ainsi, selon Nerval, les cafés orientaux à Paris « sont plus orientaux de ceux du Caire »²¹. En effet, il décrit un café cairote comme « une humble boutique carrée, blanchie à la chaux, où pour toute arabesque se répète plusieurs fois l'image d'une pendule, posée au milieu d'une prairie, entre deux cyprès »²². Les comportements des clients sont aussi comparés à ceux dans les cafés parisiens. Flaubert interroge sa mère après avoir observé un musulman faisant ses prières dans le café : « Te figures-tu un individu récitant son bénédicité au café de Paris ? »²³.

La poussière de la ville et ses ruines affectent ces voyageurs-écrivains qui commencent finalement à s'habituer à ce contexte : « À force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques ; toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée »²⁴. Puis elles les ont encouragés enfin à chercher un Caire qui n'existait que dans leurs mondes imaginaires. Et comme le disait Nerval à la fin de sa lettre : « Je retrouverai à l'Opéra [de Paris] Le Caire véritable, l'Égypte immaculée, l'Orient qui m'échappe, et qui t'a souri d'un rayon de ses yeux divins »²⁵.

Nous considérons que les images transmises par ces romanciers et poètes ont participé à construire un imaginaire de la ville à cette époque, et qu'elles ont joué un rôle majeur dans la constitution d'un projet étatique hésitant entre la construction d'une nouvelle ville et la modification de la ville médiévale existante. D'autant que ces observateurs ont envisagé un bouleversement de la situation politique et sociale dans le pays. Ce bouleversement ne tenait pas seulement au fait de moderniser l'Égypte comme l'énonce Nerval, mais à l'occupation militaire si l'on en croit Flaubert. En évoquant la population égyptienne, Flaubert affirme qu'elle « s'inquiète fort peu de tout ce qui se passe »²⁶. Pour autant, plus tard cette population « sera anglaise [...] quand l'Angleterre se sera emparée de l'Égypte », « ce qui arrivera un de ces matins »²⁷, ajoute-t-il.

L'état de dégradation du Caire ancien décrit par Flaubert et Nerval correspond à la description du géographe Marcel Clerget, dans son ouvrage monumental *Le Caire* paru en 1934. Il note en effet :

« La circulation est de plus en plus congestionnée, et il subsiste du vieux Caire turc trop de quartiers malsains, sordides et chaotiques. Depuis longtemps célèbre par son insalubrité, cette ville surpeuplée subit encore les ravages des maladies infectieuses, des affections des organes

²¹ *Ibid.*, p. 44.

²² *Ibid.*

²³ FLAUBERT, *op. cit.*, p. 323.

²⁴ PICHOS, *op. cit.*, p. 44.

²⁵ *Ibid.*, p. 47.

²⁶ LACOSTE, Francis, « L'Orient de Flaubert », *Romantisme*, 2003, vol. 33, n° 119, pp. 73-84, p. 76. En accès libre : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_2003_num_33_119_1181, consulté le 28.10.2019.

²⁷ *Ibid.*

digestifs et des maladies des yeux. La mortalité infantile y reste terrible, elle relève très haut le chiffre moyen de la mortalité »²⁸.

Cet état de mort clinique caractérise la ville sous les Ottomans, au début du XIX^e siècle, moment où Le Caire, décrit Marcel Clerget, « s'éteint lentement, laissant crouler peu à peu les débris de son passé glorieux [...]. Le Caire revient au peuplement dispersé qu'affectionnaient les premiers Arabes. L'air s'éteint avec toutes les autres manifestations d'une activité ordonnée et intelligente »²⁹.



Figure 1.1.3. Dessin d'une rue au Caire par Antonio Schranz et lithographié par Charles Claude Bachelier, 1847.



Figure 1.1.4. Rue dans le quartier Gamalyia, 1829.

1.3. La vieille ville, le Khédivé et les expositions

La ville ancienne du Caire a été présentée lors de l'Exposition universelle de Paris au printemps 1867, en présence du jeune souverain égyptien Khédivé Ismaïl (1863-1879). Pour les organisateurs de l'Exposition, il faisait partie des « échantillons monumentaux » qui représentaient l'Égypte. On comptait parmi ceux-ci un pavillon de style arabe avec un caravansérail (un *okel*) médiéval, ainsi que des marchands et des artisans afin de représenter Le Caire médiéval³⁰. De même, était exposée une reproduction d'un palais royal, également de style arabe. On invite le jeune khédivé Ismaïl à s'installer dans ce palais pendant l'exposition, c'est ainsi qu'il devient une attraction parmi les autres³¹. Georges Douin écrit que le khédivé

²⁸ CLERGET Marcel, *Le Caire : étude de géographie urbaine et d'histoire économique*, Impr. E. & R. Schindler, 1934, p. 178.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ ABOUT Edmond, *Le Fellah, Souvenirs d'Égypte*, Hachette, 1870, p. 47. En accès libre : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62077112/f15.image>. Consulté le 24.10.2019.

³¹ Ce n'était pas la première fois qu'un souverain égyptien se trouvait dans une situation de ce genre en Europe : en 1846, Ibrahim Pacha (le successeur de Mohamed Ali et père d'Ismaïl) est allé un jour à Birmingham pour regarder une gigantesque baleine dans une tente d'exposition. Bien qu'il soit venu incognito, Ibrahim pacha est reconnu immédiatement par le show-man. Ce dernier annonce tout de suite au spectacle à l'extérieur que « pour le même prix ils pouvaient regarder la carcasse de la baleine, et le grand guerrier Ibrahim, conquérant des Turcs », la foule se précipite et le pacha est sauvé finalement par la police anglaise. MITCHELL, *op. cit.*, p. 4.

recevait les visiteurs « avec une hospitalité médiévale »³². Mitchell confirme que les souverains du Moyen-Orient — dont Ismaïl faisait partie — se sont trouvés intégrés, malgré eux, dans les événements « théâtraux » de l'exposition³³.

Le côté positif est que L'Égypte participe à ce genre d'exposition pour la première fois. Elle est représentée par quatre pavillons qui rendent sa participation plus large que celle de l'Empire ottoman. À l'exposition, L'Égypte, qui est à l'époque une province ottomane, paraît plus indépendante et plus digne. Son histoire profonde et puissante est traduite dans ses pavillons par « un tableau de la vallée égyptienne du Nil depuis son passé pharaonique et arabe jusqu'aux plus récentes découvertes et réalisations »³⁴.

Il est certain que le khédive, qui voyageait régulièrement en Europe où il a fait ses études³⁵, est largement influencé par le regard européen porté sur lui et sa capitale. Il n'a pas oublié cette représentation du Caire, en particulier le palais médiéval qui l'a accueilli lors de l'Exposition universelle de Paris. Deux ans plus tard, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez (1869), Ismaïl fait construire un palais au bord du Nil pour accueillir l'impératrice Eugénie. Le palais est une copie des appartements de l'impératrice au palais des Tuileries.

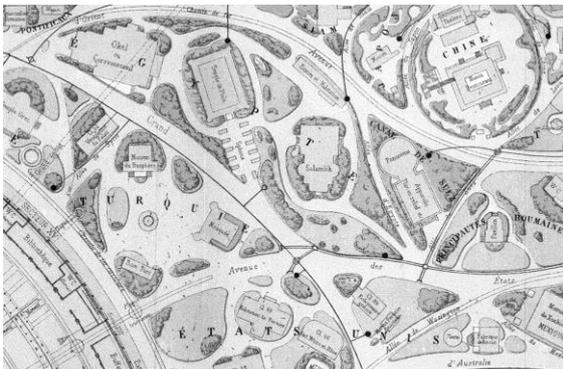


Figure 1.1.5. Les pavillons égyptiens à l'Exposition universelle de Paris 1867.



Figure 1.1.6. Le khédive avec les grandes figures du monde lors de l'Exposition universelle.



Figure 1.1.7. Le palais médiéval qui a accueilli le khédive pendant l'Exposition.



Figure 1.1.8. L'intérieur du palais de Gézirah construit pour accueillir l'impératrice Eugénie.

En outre, Ali Pacha Moubarak (1823/4 – 1893), homme de cour égyptien et ministre khédival, visite Paris pendant quelques semaines, en hiver 1867, à l'occasion d'une mission officielle. Le

³² MITCHELL, *op. cit.*, p. 4.

³³ MITCHELL, *ibid*, p. 4.

³⁴ ARNAUD Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Actes Sud, 1998, p. 47.

³⁵ Notamment à Vienne et à Paris, à l'École d'état-major.

ministre-pacha, ancien collègue d'Ismaïl durant leurs études en France, observe attentivement les grands boulevards, les bâtiments ainsi que le système d'éducation français. Impressionné par l'organisation spatiale, la propreté et la discipline des Français, Moubarak en rend compte dans l'ouvrage intitulé *Alam al-Dine*. Le roman, par le biais de petites histoires racontées lors de conversations entre un cheikh égyptien et un *khawaga* (étranger) anglais, est construit comme une comparaison entre la France et l'Égypte. Une de ces histoires porte sur des séjours effectués par un groupe d'Égyptiens à Marseille, puis à Paris³⁶. Les observations égyptiennes sur les modes de vie en France, ainsi relatées par Moubarak Pacha, pointent la bienveillance des Marseillais et leur sérieux au travail, la discipline de la foule immense dont « chacun est absorbé par lui-même et son travail [...] attentif à ne pas gêner les autres »³⁷. La circulation dans les rues est aisée malgré la foule, car personne ne se dispute ou ne se débat. Ainsi, on n'entend ni cris ni hurlements « comme si tout le monde était recueilli pour la prière ou, du moins, à l'écoute d'une annonce par les dirigeants »³⁸. À Paris, les observations portent plutôt sur l'ordre et la vitalité des magasins ainsi que l'organisation des espaces publics et l'ambiance calme et propre. La comparaison se termine avec des commentaires sur l'animation intense des rues au Caire et à Alexandrie où « pas une heure [un moment] ne se passe sans être dérangé par les autres [ou au moins par] les cris, les insultes et les gros mots »³⁹.

Ali Moubarak n'était pas le premier à évoquer les modes de vie européens dans la littérature égyptienne. Cinquante ans auparavant, un ouvrage portant sur le mode de vie à Paris a été écrit par Rifa'a Rafi' al-Tahtawi intitulé *Takhlīs al-Ibrīz fī talkhīs Bārīz* (en français *L'Or de Paris*). Il s'agit d'une description minutieuse de la vie en France effectuée durant le séjour de cinq ans d'al-Tahtawi à Paris. L'ouvrage décrit la civilisation européenne moderne telle qu'elle se développe en France du point de vue politique, social et culturel : les lois, l'organisation des institutions, les normes et les traditions. Ainsi l'ouvrage essaie-t-il de trouver des points de rencontre entre la civilisation moderne et celle de l'Islam. Al-Tahtawi est considéré, de par ses ouvrages et ses réformes dans les domaines de l'éducation et de la traduction, parmi les avant-gardistes de la renaissance de la littérature arabo-égyptienne (*al-Nahda al-Adabiyya*)⁴⁰.

Nous considérons toutefois que le travail fictionnel d'Ali Moubarak est le premier dans la littérature égyptienne à présenter une « confrontation » critique entre deux contextes dont Le vieux Caire fait partie. Quelques années plus tard, de nouvelles œuvres fictionnelles suivront le chemin d'Ali Moubarak dans *Alam al-Dine*. Après l'édification de la nouvelle ville moderne, des œuvres comparent les deux Caire (Le vieux Caire et Le Caire moderne) du point de vue architectural, social et culturel, comme nous le verrons dans les deux chapitres suivants de cette partie.

Enfin, il convient de souligner que cette image chaotique et poussiéreuse du vieux Caire était encore l'image dominante en Europe, y compris après la construction de la nouvelle ville et les efforts faits pour changer le visage de la ville : dix ans après le fameux aphorisme d'Ismaïl

³⁶ MOUBARAK Ali, *Alam al-Dine*, Alexandrie, Al-Mahrousa, 1882, p. 446-447.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ ALY Dalia Aly Mohamed. *Takhlīs al-Ibrīz de Rifa'a al-Tahtawī et sa traduction "L'Or de Paris" de Anouar Louca*. Étude critique et approche linguistique. Linguistique. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2012, p. 2.

« Mon pays n'est plus en Afrique, nous faisons désormais partie de l'Europe »⁴¹, l'Égypte est représentée par une rue du vieux Caire lors de l'Exposition universelle de Paris de 1889. Cette reconstitution est la première du genre dans les expositions universelles, l'Égypte ayant toujours été représentée jusqu'alors par des pavillons⁴². L'architecte, le baron Alphonse Delort de Gléon (1843-1899), affirme dans son ouvrage *L'Architecture arabe des khalifes d'Égypte à l'Exposition universelle de Paris en 1889*, que « la rue du Caire n'est pas une restitution exacte, mais j'ai fait tous mes efforts pour inventer le moins possible et rester dans l'interprétation d'une sincérité absolue »⁴³.

Concernant le côté interprétatif de son travail, Delort de Gléon ajoute : « il eût été impossible, du reste, de choisir au Caire un modèle de rue et de le reproduire. Il n'existe plus en effet, au Caire, de rue ancienne bien complète, mais par contre il y a bien peu de rues anciennes où l'on ne retrouve de vieilles maisons à moucharabiehs séparées, hélas ! Par des maisons modernes de mauvais goût qui remplacent peu à peu les anciennes »⁴⁴. La rue en question est ainsi décrite par l'historienne Mercedes Volait :

« La rue est conçue comme un assemblage de types architecturaux propres au Caire. De part et d'autre de la voie, on retrouve une fontaine-école (*sabil-kuttab*), ces édicules à deux étages dont le premier abrite une citerne destinée à la distribution d'eau et le second une école coranique, des échoppes à façade en bois, un café, ou encore la copie du minaret, diminué d'un étage, de la mosquée sépulcrale du sultan Qaytbay, achevée en 1476. Comme pour les maisons de Delort de Gléon au Caire, des moucharabiehs, des portes et des balustres anciens sont intégrés dans la structure, de même que des faïences. Il est à nouveau fait appel à des moulages pour les niches en coquille, les linteaux de porte ou les entrées monumentales du bazar. Pour parfaire l'illusion d'une architecture marquée par le temps, les façades reçoivent un crépissage d'aspect brut qui leur donne toute la patine voulue. Au total, vingt-cinq façades différentes sont élevées »⁴⁵.

Dans la rue du Caire, les ambiances sont simulées d'une manière plus ou moins réaliste : sont retransmis les cris des marchands, les musiques sur lesquelles ondulent les danseuses du ventre, les sons et les odeurs des animaux. Ces ambiances animées rencontrent, selon Volait, un succès « retentissant » ; elle explique : « Pour que l'on s'y crût vraiment, Delort de Gléon avait fait venir du Caire une cinquantaine d'âniers avec leurs ânes, qui offraient des promenades aux badauds, petits ou grands. Un café servait du café turc ; des danseuses du ventre s'y produisaient en soirée. Les étals des marchands égyptiens recrutés par Delort de Gléon faisaient la joie des collectionneurs »⁴⁶.

⁴¹ SOREAU Frédéric, *L'Égypte*, Quatin, Editions Jean-paul Gisserot, 2000, p. 20.

⁴² VOLAIT Mercedes, *La rue du Caire à l'exposition universelle de 1889 à Paris*. En accès libre : <https://heritage.bnf.fr/bibliothequesorient/fr/rue-caire-art>, consulté le 24/06/19.

⁴³ DELORT DE GLEON Alphonse Léopold Marie (1843-1899 ; baron) Auteur du texte, *L'Architecture arabe des khalifes d'Égypte à l'Exposition universelle de Paris en 1889 : la rue du Caire, par Delort de Gléon*, 1889, p. 10. En accès libre : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6532412f/f14.item.r=I%E2%80%99interpr%C3%A9tation%20>, consulté le 24/06/19.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 10.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

Concernant cette représentation du Caire, il est important de souligner qu'elle résulte d'un collage d'images totalement créées par l'architecte : il s'agit donc d'une construction simulant une rue qui n'a jamais existé et qui n'existe plus. Par ailleurs, cette représentation du Caire affecte beaucoup la délégation égyptienne lors du huitième Congrès international des orientalistes, qui se déroule à Stockholm en novembre 1889. Avant de s'y rendre, la délégation constituée de quatre intellectuels égyptiens, présidée par l'ancien ministre de l'Éducation Abdallah Fikry Pacha, passent par Paris pour visiter l'Exposition universelle. Mohamed Amin Fikry bey, membre de la délégation et fils du président, a publié son carnet de voyage sur les expériences vécues par la délégation à Paris et à Stockholm.

Dans l'ouvrage intitulé *Irshad al-alibba' ila mahasin Urubba* (*Guide pratique pour les attractions de l'Europe*, également en anglais *Guide for the sensible to the attractions of Europe*), Fikry s'intéresse aux modes de vie à Paris, tout en admirant la civilisation européenne en notant que « cette ville [Paris] a rassemblé les gages du sérieux, de la civilisation et du bon urbanisme »⁴⁷. Par contre, il souligne avec embarras la représentation de la rue cairote à l'Exposition : « la rue Misr [...] a été conçue exprès pour ressembler à l'ancien aspect de l'Égypte [du Caire] au point que la peinture [des bâtiments] est d'aspect poussiéreux afin d'augmenter la ressemblance »⁴⁸. Cette peinture est inspirée des aquarelles de René Binet pour donner « une idée de la vivacité des tonalités présentes »⁴⁹. De même, Fikry critique le détournement de fonction de la mosquée dans la Rue du Caire. Le bâtiment, qui ressemble à une vraie mosquée de l'extérieur, est en fait un café à l'intérieur où on trouve « des danseuses égyptiennes, des esclaves qui dansent et des derviches qui tournent »⁵⁰. Selon Fikry, cette représentation accentue les problèmes du vieux Caire et néglige les atouts de la ville nouvelle achevée depuis dix ans.

Nous pensons que ces images de la ville, renvoyées par les écrivains et les orientalistes européens, de même que celles présentées à l'exposition universelle de Paris, ont été fatales au vieux Caire. Elles ont participé à influencer les Égyptiens, en particulier les hommes d'État et les intellectuels qui ont vécu en France quant au regard porté sur leur capitale. Par la suite, la classe dirigeante a cherché par tous les moyens à changer ces images en faisant une table rase du passé de la ville.

⁴⁷ FIKRI Mohamed Amin. *Irshad al-alibba' ila mahasin Urubba*, Le Caire, al-Moktataf, 1892, p. 112-128.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 128.

⁴⁹ DELORT DE GLÉON, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁰ FIKRI Mohamed. *op. cit.*, p.136.



Figure 1.1.9-10. Vue de la Rue du Caire, l'Exposition universelle de Paris 1889.



Figure 1.1.11. Danseuse du ventre dans un café égyptien à l'Exposition universelle de 1889.

1.4. La construction d'une nouvelle ville moderne et la table rase de la ville ancienne sous la dynastie Mohamed Ali (1805 – 1953)

Historiquement, la période de l'Égypte Moderne commence avec l'expédition française (1798-1801), mais l'expérience de la modernisation égyptienne est confirmée en 1805 par l'arrivée de Mohamed Ali Pacha au pouvoir⁵¹. Selon l'historien André Raymond, ce processus de la modernisation « ne se développa que dans le courant du XIX^e siècle, avec beaucoup de lenteur et bien des hésitations »⁵². L'Égypte contemporaine, explique Raymond, « est bien en germe dans l'Égypte qui se constitue durant la première moitié du XIX^e siècle »⁵³.

L'expérience de la modernisation égyptienne est liée aux politiques économiques, sociales et culturelles menées par Mohamed Ali et ses successeurs⁵⁴, surtout lors du règne du khédivé Ismaïl (1863-1879) considéré comme une période remarquable dans l'histoire du pays. La modernisation égyptienne est aussi liée aux interventions des forces occidentales, depuis la fin du règne d'Ismaïl puis sous l'occupation britannique et l'effondrement de l'Empire ottoman. Enfin, la modernisation égyptienne renvoie au mouvement nationaliste de renaissance (*al-Nahda*) dans les domaines sociopolitiques et culturels⁵⁵. Les aspects et les conséquences de la modernisation égyptienne sont nombreux. Ils représentent, comme l'écrit Ève de Dampierre-Noiray, « les différentes évolutions matérielles et culturelles qui affectent la société égyptienne »⁵⁶. Ces évolutions comprenaient « la mode, l'organisation de l'espace ou encore les coutumes sociales »⁵⁷.

⁵¹ RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 289.

⁵² *Ibid.*, p. 288.

⁵³ *Ibid.*, p. 289.

⁵⁴ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », n° 10, 2014, 385 p. p. 144.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 144.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁷ *Ibid.*

La modernisation du Caire constitue une partie d'un grand projet politique et urbain impulsé dès le début du XIX^e siècle sous Mohamed Ali Pacha⁵⁸, considéré comme le père fondateur de la modernisation égyptienne. Le gouverneur, d'origine albanaise, remarque que la situation politique de l'Empire ottoman se délite, et souhaite en profiter : « Je suis bien conscient que l'Empire ottoman va chaque jour vers sa destruction [...]. Sur ses ruines, je vais fonder un vaste royaume [...] jusqu'à l'Euphrate et au Tigre »⁵⁹. Le projet de Mohamed Ali vise à développer l'armée, l'agriculture, l'industrie et l'éducation. Pour cette raison, le Pacha fait venir des experts européens dans tous ces domaines.

En trois décennies, le pays se transforme radicalement et commence à entrer en conflit avec l'Empire ottoman qui voulait limiter les ambitions du Pacha. Après les deux guerres égypto-ottomanes de 1831-1833 et 1839-1841 et, surtout, la victoire écrasante de l'armée de Mohamed Ali, conduite par son fils Ibrahim Pacha, contre l'armée ottomane lors de la bataille Nezib en juin 1839, les grandes puissances d'Europe (l'Angleterre, l'Autriche et la Russie) interviennent pour soutenir l'Empire ottoman. Il s'agit de régler la question de l'Orient et d'éviter un coup fatal donné par Mohamed Ali à « l'Homme malade de l'Europe ». Les quatre monarchies signent le Traité de Londres en 1840, exigeant de Mohamed Ali qu'il retire ses troupes du Levant. Suite au refus de ce dernier, une opération militaire conjointe oblige Mohamed Ali à quitter la Syrie et à accepter le Traité. En contrepartie, pour avoir mis fin à ses ambitions, Mohamed Ali et ses descendants sont reconnus souverains du pays selon un système héréditaire.

Nous pensons que la construction de la ville nouvelle, de même que les interventions urbaines et architecturales réalisées dans la ville ancienne, comptent parmi les aspects de l'expérience de la modernisation égyptienne. Il nous semble pertinent de discuter cette expérience afin d'explicitier les liens spatiaux et sociaux entre les deux villes : la nouvelle ville moderne et la vieille ville du Caire.

1.4.1. Faire table rase : les mesures architecturales et urbaines contre la ville ancienne

Les étapes mises en œuvre par Mohamed Ali sur le plan social, économique et architectural pour réorganiser la capitale égyptienne sont inspirées des Français. Depuis leur arrivée sous Bonaparte, ils avaient commencé à faire table rase du passé de la ville du Caire. Mohamed Ali — qui commence sa carrière en Égypte comme officier dans le contingent albanais envoyé par le Sultan ottoman pour combattre les Français en 1798 — étudie l'expérience française et en tire des leçons. C'est ainsi qu'il se base sur l'idée de la table rase à la française « un nouveau pouvoir, une nouvelle société et une nouvelle économie »⁶⁰.

Sur le plan architectural et urbain, étant occupé par son programme national, le Pacha réformateur s'intéresse peu à l'urbanisme⁶¹. En outre, il s'installe à Alexandrie plutôt qu'au Caire, y engendrant un « développement extraordinaire », sa population étant alors multipliée

⁵⁸ Également Méhémet Alî ou Mohammed Ali.

⁵⁹ ZYNE, Anouar, « Égypte impossible : Une envie de monarchie élective ? (2e partie) », *L'Économiste* | Édition N° 4186, le 06/01/2014. En accès libre : <https://www.leconomiste.com/article/914949-egypte-impossible-une-envie-de-monarchie-lective-2e-partie>, consulté le 30.06.2019.

⁶⁰ RAYMOND, Le Caire, 1993, *op. cit.*, p. 289.

⁶¹ VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », n° 108, 2011, p. 27.

par dix. Le Caire, par contre, connaît alors une stagnation démographique provoquée par des épidémies (le choléra en 1831 puis en 1847, et la peste en 1835)⁶². Malgré tout, certaines interventions au Caire doivent être remarquées. Citons, par exemple, l'adoption d'un découpage administratif établissant dix arrondissements ; l'aménagement de la route de Bûlâq (une chaussée carrossable) puis la création d'un service d'urbanisme (1843).

Les mesures prises avant l'avènement de Mohamed Ali dans le cadre de la « lutte contre l'habitat insalubre » menée dans le vieux Caire séparent la ville de son passé et de ses traditions. Parmi ces mesures, la destruction ordonnée par Bonaparte des portes des ruelles. Ces portes comptent parmi les éléments constitutifs de la ville traditionnelle. Elles jouaient un rôle important dans la sécurité de la ville puisqu'elles fermaient les hârâs (les ruelles). Sous Bonaparte, ces portes sont démolies en 1798 afin de contrer les révolutionnaires lors de potentielles émeutes et afin qu'elles ne forment plus d'obstacles devant la marche des troupes⁶³. Le bois de ces portes, de très grande valeur, est malheureusement utilisé pour les besoins de l'armée française et pour le chauffage⁶⁴. Pour les mêmes raisons de sécurité, un autre élément important de la maison arabo-cairote, le mastaba, disparaît. Celui-ci était constitué d'une banquette de briques crues construite devant les maisons et les boutiques pour se montrer et échanger. Les mastabas sont démolis dans l'objectif d'empêcher les Cairotes d'en faire des barricades lors de la première révolution contre les Français en 1798. La démolition de ces mastabas provoque un grand changement spatial et social, à tel point que les boutiquiers sont réduits à se tenir « assis dans leur[s] étroite[s] boutique[s] comme des souris dans leurs trous »⁶⁵. La résistance opiniâtre des Cairotes, lors des deux révoltes en octobre 1798 puis en mars/avril 1800, conduit aux canonnades violentes des quartiers comme al-Azhar, al-Gamâliyya et le quartier al-Gazzarien (les Boucheries) qui est entièrement incendié.



Figure 1.1.12 - 13 Dessins d'une des portes des hârâs et d'un mastaba devant une boutique de la vieille ville - Dessin d'une des portes des hârâs.



Figure 1.1.14. Des marchands assis devant leurs boutiques sur les mastabas.

⁶² RAYMOND, Le Caire, 1993, *op. cit.*, p. 366.

⁶³ *Ibid.*, p. 294.

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

Quant à Mohamed Ali, il voit dans la ville d'Alexandrie une image de son régime. Par contre, il nourrit une certaine méfiance à l'égard du Caire⁶⁶. Selon nous, cette méfiance est liée à trois événements marquants vécus par le pacha depuis son arrivée en Égypte : tout d'abord, les deux révolutions qu'il a connues pendant l'expédition française, puis celle qui a exigé la démission de son prédécesseur turc, Ahmad Kurshid Pacha, en 1805. Et finalement, le troisième événement est le plus sanglant : le massacre des mamelouks qu'il a perpétré pour mettre fin à un système menaçant ses ambitions.

C'est ainsi que Mohamed Ali souhaite appliquer le schéma de la table rase pour Le vieux Caire. Il pense que la société cairote est trop liée à un passé qu'il voudrait abolir⁶⁷. Selon lui, cette société est suspectée de se révolter ou tout au moins de « sécréter une agitation redoutable ». Ceci explique — affirme André Raymond — la prédilection du Pacha pour des résidences à l'extérieur de la ville⁶⁸. La construction des moucharabiehs, un élément décoratif et climatique en bois dans la maison au Vieux Caire, se voit interdire pour des raisons de sécurité ; il s'agit en effet de se prémunir contre les incendies, car sa matière est très inflammable⁶⁹. Finalement, cet élément est remplacé par des vitres. En 1835, les banquettes dans les rues très passantes sont supprimées, en revanche, il est possible d'en remettre dans des rues plus larges à condition que leur largeur ne dépasse pas deux empanns (équivalent à 40 cm). Par ailleurs, les couvertures de nattes des marchés, un caractère remarquable des souks du Caire, sont remplacées par des toitures en bois, une décision contradictoire avec l'interdiction des moucharabiehs prohibées car en bois. Pendant la même année (1835), les habitants du Caire sont obligés de peindre leurs maisons en blanc dans le but d'unifier l'image visuelle⁷⁰.

Concernant le tissu urbain du vieux Caire, il est constitué d'un tissu dense qui comprend des ruelles de six mètres maximums de largeur et des bâtis étroitement juxtaposés⁷¹. Les alignements de ses ruelles se caractérisent par les multiples redents et ressauts, de même que par de nombreuses voies en impasse⁷². Ce tissu urbain très particulier subit de nouveaux percements, dont le premier était la rue Neuve (al-Sikka al-Gadida). La nouvelle rue est tracée en 1845 afin d'ouvrir le cœur de la ville ancienne, de la mosquée al-Azhar et de la rue d'al-Mûski en direction du nouveau quartier Azbakéya. Elle est le premier grand travail urbain achevé pour lier les quartiers cairotes et « faire pénétrer la lumière dans le dense tissu ancien »⁷³. La Rue Neuve — dont la longueur était de 1,2 km et la largeur de 9 mètres pour que deux

⁶⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 298.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ VOLAIT Mercedes, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2005.

⁷⁰ RAYMOND André, 1993, *op. cit.*, p. 299.

⁷¹ *Ibid.*, p. 129.

⁷² *Ibid.*, p. 14.

⁷³ VOLAIT Mercedes, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 30.

chameaux puissent se croiser⁷⁴ — faisait ainsi parvenir l'eau plus aisément aux quartiers populaires de la vieille ville.

Le nouveau percement (al-Sikka al-Gadida) est suivi, à l'époque d'Ismaïl, par l'ouverture de trois autres voies qui coupent le tissu de la ville ancienne. La première relie deux monuments médiévaux, Bayt al-Qâdî et la mosquée Qalâwûn. La deuxième est la rue Clot-Bey (1872), elle relie l'Azbakéya à la gare et elle est bordée d'arcades protégeant les piétons des rayons du soleil et de la chaleur. Quant à la troisième, il s'agit de la rue Mohamed Ali (1873) qui va en direction de la Citadelle (l'ancien centre de pouvoir). Pour réaliser cette dernière, Ismaïl ordonne de détruire 400 grands bâtiments⁷⁵, 300 plus petits et un grand nombre de mosquées, de moulins, de boulangeries et de hammams⁷⁶. Parmi ces destructions, on peut citer les anciens palais mamelouks et la mosquée prestigieuse d'Azbak (duquel vient le nom du quartier d'Azbakéya), tandis que la mosquée Qûsûn connaît « des dommages irréremédiables »⁷⁷. La mosquée Uthman Katkhuda, également al-Kikhayah, (construite en 1734) est la seule à réchapper à cette fièvre de démolition⁷⁸. La rue Neuve, ou al-Sikka al-Gadida, représente la première « rupture radicale » produisant « une qualité d'air et de lumière étrangère au tissu ancien du Caire »⁷⁹. Le percement des nouvelles rues n'entraîne pas seulement la démolition des maisons et des bâtiments publics, il se confronte aussi aux villes des morts. À cet égard, Berque cite un incident important :

« Le tracé rectiligne est pris en enfilade par les canons de la Citadelle, ce que n'aurait pas désavoué notre Haussmann. Pour commencer, la rue [Mohamed Ali] a fait sauter toute une colline de tombes. Bonaparte avait, lui aussi, essayé de le faire. Il avait reculé devant l'émeute. Cette fois le régime est plus fort, ou plus convaincu. La colline saute. Elle est soit distribuée aux dignitaires du régime, soit allotie. Des palais se construisent sur une double rangée. Il est vrai que leurs façades camouflent d'ignobles ruelles, des alvéoles tranchés à vif. Ce n'est qu'un écran de chaque côté de la rue. “Le Caire est comme un vase fêlé dont les deux parties ne pourront plus se ressouder” »⁸⁰.

⁷⁴ AICHOUR Boudjemâa, « La répartition des activités commerciales et de services et leurs principes d'organisation dans le noyau historique du Caire (la ville fatimide) », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 32, n° 127, 2006, pp. 91-110., p. 98.

⁷⁵ VOLAIT Mercedes, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 30.

⁷⁶ MITCHELL, *op. cit.*, p. 65.

⁷⁷ RAYMOND, *op. cit.*, p. 313.

⁷⁸ SEROUR, *op. cit.*, p. 84.

⁷⁹ ARNAUD, *op. cit.*, p. 129.

⁸⁰ BERQUE, *op. cit.*, p. 85.

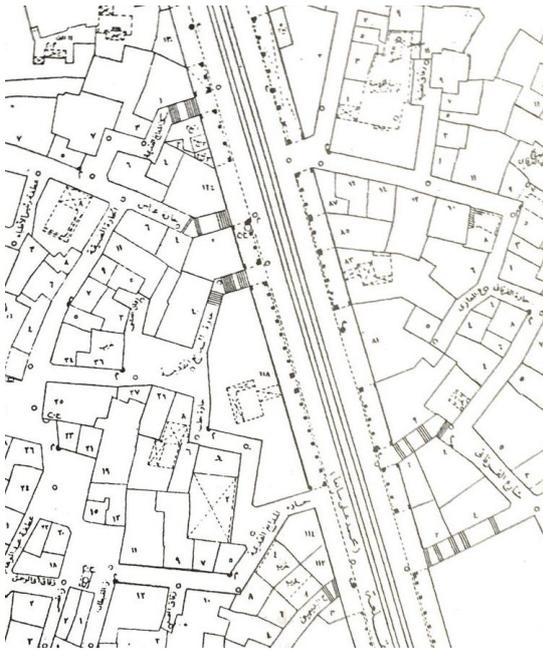


Figure 1.1.15. La rue Mohamed Ali percée dans l'ancien tissu du Caire.



Figure 1.1.16. La mosquée d'Azbak qui a été démolie lors du percement de la rue Mohamed Ali.



Figure 1.1.17. Percement de la rue Clot-Bey.



Figure 1.1.18. La mosquée d'Uthman Kutkhoda (Kikhiyah) la seule mosquée à réchapper des démolitions.

Les travaux se poursuivent au XX^e siècle. En 1929, deux autres percées sont ouvertes : la rue al-Azhar relie désormais les monuments du vieux Caire à la nouvelle ville, et la rue Farouq (qui deviendra sh'aree al-Gaysh ou rue de l'armée après 1952) permet de relier les faubourgs du nord-est à la nouvelle ville. Les travaux de percement des deux rues conduisent à la démolition de 700 bâtiments⁸¹.

Il faut souligner que ces grands travaux menés sur le tissu urbain de la ville ancienne permettent de tisser des liens entre les différents quartiers cairotes ; toutefois, ils créent en même temps

⁸¹ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 424.

une image de coupure qui, selon Arnaud, a produit « des effets multiples » sur l'organisation spatiale de la ville⁸².

1.4.2. La société égyptienne et le sentiment de modernité sous Mohamed Ali

Le sentiment de modernité est évoqué par la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray dans son ouvrage *De l'Égypte à la fiction - Récits arabes et européens du XX^e siècle* :

« L'idée d'une transformation de l'Égypte rend nécessaire la prise en compte d'une donnée subjective que l'on peut appeler le "sentiment" de la modernité. [...] Bien entendu, il n'est pas seulement question de sentiment puisque cette modernité est reflétée par les différentes évolutions matérielles et culturelles »⁸³.

En revanche, la société égyptienne n'était pas prête pour la révolution sociale souhaitée par le pacha réformateur, malgré son programme ambitieux. Les mesures radicales contre les traditions et les modes de vie au Caire, ainsi que le choix de procéder à une table rase architecturale et urbaine, ont eu un impact négatif sur la population égyptienne qui se sent « étrangère à tous les sentiments qui dirigent les sociétés mieux ordonnées et plus avancées en civilisation »⁸⁴.

Ce sentiment d'étrangeté est interprété par le romancier français Paul Merruau comme un manque de compréhension de la part de la société égyptienne de ces visions ambitieuses, ainsi qu'un manque de participation politique. Ces résistances constituent des « réactions réflexes » contre un souverain qui force son peuple à l'obéissance⁸⁵. Pour résumer, le régime autoritaire de Mohamed Ali, ses politiques radicales et l'absence d'un système démocratique sont responsables de ce sentiment d'étrangeté à soi-même. Plus tard, ce sentiment évoluera sous le règne d'Ismaïl et de ses successeurs.

Deux ans avant la fin de son règne, en 1846, Mohamed Ali visite Istanbul et rencontre le Sultan ottoman. Le pacha (77 ans) commence à se sentir vieux et impuissant. En échangeant avec le Sultan, il partage avec lui ses inquiétudes quant au destin de son projet de modernisation en Égypte : « Mon fils [Ibrahim] est vieux et malade, Abbas [son petit-fils] est paresseux et indolent, qui pourra donc gouverner l'Égypte [après] sauf les jeunes fils ? Et comment pourront-ils la sauver ? »⁸⁶

En 1848, Mohamed Ali est destitué par ses héritiers pour cause de sénilité. Selon le système héréditaire, Ibrahim pacha son fils, membre le plus âgé de la famille, est nommé souverain (plus

⁸² ARNAUD, *op. cit.*, p. 129.

⁸³ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du XX^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », n° 10, 2014, p. 20.

⁸⁴ MERRUAU Paul, « L'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Saïd-Pacha », *revue des Deux Mondes*, 2e période, tome 11, 1857, pp. 323-366, p. 328.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 328.

⁸⁶ Notre traduction et la citation originale : ولدي عجوز عليل وعباس مترخ كسول. من عساه يحكم مصر سوى الاولاد، وكيف لهؤلاء أن يحفظوها ؟

précisément le vice-roi). Ce dernier, consommé par sa vie militaire, règne pour quelques mois seulement, puis meurt avant son père. Son neveu Abbas, fils de Toussoun, petit-fils de Mohamed Ali lui succède. Le nouveau souverain, réputé pour son incompétence et sa dureté, était méprisé et mal traité par son grand-père et son oncle Ibrahim. Il conduit le pays vers un régime réactionnaire en décidant la fermeture définitive des usines construites par son grand-père, l'expulsion des conseillers étrangers et le blocage des projets nationaux. Le règne d'Abbas est marqué par la signature de l'accord pour la construction du premier chemin de fer en 1851. Quant à son comportement personnel, Abbas s'enferme dans ses palais avec ses mamelouks. Deux de ces derniers l'assassinent en 1854 à Banha⁸⁷ pour des raisons restées inconnues. Son oncle, Mohamed Saïd, quatrième fils de Mohamed Ali, lui succède.

En termes politiques, Mohamed Saïd Pacha représente l'exact contraire de son prédécesseur. Il réemploie les conseillers exclus, réouvre les usines de l'armée égyptienne en permettant aux soldats égyptiens d'accéder aux carrières d'officier. Dans le cadre des réformes sociales, il abolit l'esclavage en soutenant quelques réformes agraires. Le règne de Saïd est marqué par son accord sur le percement du canal de Suez. En 1859, le premier acte de concession du terrain est accordé à l'entrepreneur français et ancien ami du pacha Ferdinand de Lesseps. En 1863, Saïd meurt et Ismaïl, son neveu et fils d'Ibrahim Pacha, lui succède.

1.5. Ismaïl Pacha (1863 – 1879) : Un programme ambitieux et une fin tragique

Les politiques d'Ismaïl suivent un programme de « construction nationale » avec lesquelles il commence à reprendre les travaux de l'ancien projet de Mohamed Ali. Le contexte égyptien, à cette époque, est économiquement riche. Ainsi, les valeurs sociales traversent une période de mutation et changent d'une manière accélérée⁸⁸. Les gages du succès sont réalisés par le doublement de la surface cultivée, déjà multipliée par deux sous Mohamed Ali entre 1820 et 1840. Ensuite, La Guerre civile américaine (Guerre de Sécession) permet au pays de prospérer grâce à un boom cotonnier, de même que l'ouverture du canal de Suez inauguré en 1869⁸⁹. Ismaïl cherche ensuite à annexer des territoires en Afrique pour élargir son royaume.

Ismaïl obtient le titre héréditaire de « *Khédiv* » du Sultan ottoman (appelé la Sublime Porte) en juin 1869. Le titre donné a pour origine un nom persan signifiant le grand souverain, ou Seigneur. Selon le même firman, le système héréditaire de la famille vice-royale, famille de Mohamed Ali, est remplacé par celui de la famille khédivale, famille d'Ismaïl, en contrepartie d'une augmentation de la *Jizya* qui est une taxe annuelle payée par le pays au sultan ottoman. Ayant ce firman, Ismaïl gagne une indépendance partielle de la Sublime Porte et ainsi une légitimité absolue. Ismaïl devient le maître incontesté du pays.

Réaliser le projet de la modernisation de l'Égypte conduit Ismaïl à envisager tous les moyens pour transformer sa capitale à l'instar des grandes villes européennes. Celle-ci, considérée

⁸⁷ Une ville située entre Le Caire et Alexandrie.

⁸⁸ ARNAUD, *op. cit.*, p. 10

⁸⁹ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 392.

comme un centre provincial pour les Ottomans, présente « tous les traits d'une ville musulmane traditionnelle »⁹⁰. La ville au cours du règne d'Ismaïl devient « la capitale d'une Égypte de moins en moins dépendante de la [Sublime] Porte »⁹¹.

La poursuite du programme ambitieux d'Ismaïl le pousse à emprunter auprès des pays européens. Cette politique d'emprunt est héritée de son prédécesseur Saïd Pacha. La situation s'aggrave et l'Égypte s'achemine vers la banqueroute. Pour régler les dettes, le khédive vend les actions égyptiennes de la Société du Canal de Suez à l'Angleterre (1875). Quelques mois plus tard, en mai 1876, une Caisse de la Dette est constituée pour superviser le paiement d'une dette d'un total de 94 millions de livres anglaises (94, 21 400 précisément) avec un intérêt de 7 % à payer par le gouvernement égyptien sur 65 ans. La situation, financièrement et politiquement difficile, incite l'Angleterre et la France à intervenir par un double contrôle franco-britannique. Celui-ci est autorisé à imposer au gouvernement égyptien un ministre français pour les finances et un anglais pour les travaux publics. Un mouvement national est déclenché par la suite proposant une nouvelle constitution et demandant l'abdication des deux ministres étrangers. À la première tentative de soutien à ce mouvement, la France et l'Angleterre incitent le Sultan ottoman à détrôner Ismaïl en faveur de son fils Mohamed Tawfiq Pacha, en juillet 1879.

1.5.1. Le mythe fondateur et le fondateur du mythe : Le Caire au milieu du XIXe siècle

« La ville d'Isma'il [Ismaïl] est d'abord celle des intérêts khédivaux »⁹².

Jean-Luc Arnaud

Ismaïl est inspiré par le projet d'Haussmann à Paris, en particulier son idée de la rupture radicale avec le passé. Cette rupture, comme l'a décrite le géographe britannique David Harvey dans son ouvrage *Paris, Capitale de la modernité*, est un des mythes de la modernité, car elle permet de faire table rase du passé. Le nouveau système installé par la suite s'est inscrit dans une société sans référence au passé. Par conséquent, la modernité est considérée comme « une destruction créatrice »⁹³. Selon Harvey, cette notion de destruction créatrice est le mythe fondateur de l'expérience haussmannienne⁹⁴. Dans le but de cultiver cette idée, Haussmann « a créé un mythe fondateur (essentiel à tout régime) et contribué à asseoir l'idée qu'il n'existait aucune alternative à l'autoritarisme bienveillant de l'Empire »⁹⁵. Ce mythe fondateur constitue l'une des raisons principales expliquant qu'Ismaïl ait souhaité répéter l'expérience française afin

⁹⁰ ARNAUD, *op. cit.* p. 14.

⁹¹ *Ibid.*, p. 13.

⁹² *Ibid.*

⁹³ HARVEY David, *Paris, capitale de la modernité*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2012, p. 19.

⁹⁴ HARVEY, *ibid.*, p. 19–21.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 32.

d'imposer son règne⁹⁶, et ainsi servir ses ambitions personnelles : « [Ismail est un] Gestionnaire averti, il n'en est pas moins spéculateur »⁹⁷.

Pour mieux comprendre la fondation de ce mythe de la modernité, il paraît nécessaire de le repenser à l'aune de son fondateur, Ismail pacha. Nous pensons que les compétences et les traits personnels du khédive jouent un rôle principal dans le déroulement de ses grands travaux et des politiques qu'il a menées. Ces compétences ont été soulignées depuis sa jeunesse, étant un prince de la famille vice-royale avant de monter sur le trône. Le prince Ismail est connu pour la bonne gestion de ses propriétés privées et son caractère d'entrepreneur. Durant le règne de son cousin Abbas 1^{er} (1848-1854), Ismail était à la tête de l'opposition de la famille vice-royale concernant l'héritage de leur grand-père Mohamed Ali Pacha. Menacé par Abbas, qui souhaitait changer le système héréditaire de gouvernance, Ismail quitta le pays avec quelques princes pour se réfugier chez le Sultan Ottoman Abdel Majeed 1^{er} jusqu'à l'assassinat de Abbas et l'arrivée de son oncle Saïd au pouvoir, en 1854. Pendant le règne de celui-ci, Ismail est nommé président du principal organe judiciaire du pays, puis est envoyé en France pour ses compétences diplomatiques.

Monté sur le trône, Ismail conserve son caractère et son esprit d'entrepreneur⁹⁸, comme l'affirme Berque : « Dès les premiers jours de son règne, il pense aux plus-values qu'il serait possible de tirer d'une opération foncière et immobilière située à la limite de la ville ottomane [la vieille ville] »⁹⁹. Ainsi, Ismail est une personne controversée et il est possible de se faire une idée de sa complexité en lisant les descriptions de ses contemporains : Lord Cromer¹⁰⁰ (1841-1917), consul général du Royaume-Uni en Égypte et représentant de l'occupation britannique (1883-1907), est nommé à la fin du règne d'Ismail contrôleur général britannique en Égypte. Il qualifie celui-ci de singulier. Selon le Consul Desmichels¹⁰¹, Ismail a un « esprit hésitant et subtil » et une « imagination ardente » pour régénérer l'Égypte par des modifications radicales. Nubar Pacha (1825-1899), un de ses derniers premiers ministres, perçoit le khédive comme « affolé, lugubre, bestial et machiavélique ». En référence à ces critiques, Jacques Berque juge qu'il est « un despote ambigu »¹⁰². Cette attitude ambiguë est remarquée pendant la réalisation des grands travaux au Caire ; le khédive voulait réaliser ses rêves de transformer Le Caire en une capitale comparable aux plus grandes villes d'Europe, tout en veillant à ses intérêts personnels et en gardant sa vision d'entrepreneur. Le fait est qu'il croit que le développement de la ville lui permettra de « récupérer son investissement grâce à la réalisation des plus-values occasionnées par la mise en valeur des terrains »¹⁰³.

⁹⁶ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, London, Palgrave MacMillan, 2011, p. 53.

⁹⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 10.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 45.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ Également Sir Evelyn Baring.

¹⁰¹ Nous doutons que cet avis appartienne à Louis Alexis Desmichels, le célèbre militaire français, car ce dernier est décédé en 1845 quand Ismail avait 15 ans. Il s'agit donc d'une autre personne ayant le même nom. Concernant la personne en question, aucune information n'a pu être trouvée.

¹⁰² BERQUE, *op. cit.*, p. 26

¹⁰³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 99.

Quant au Caire du milieu du XIX^e siècle, l'époque des premiers successeurs de Mohamed Ali n'apporte guère de modifications concernant la ville. Sous Ibrahim Pacha (1848), une région de 230 hectares située entre la route Boulaq et Qasr al -'Ayni a été régularisée. Pour ce faire, des tertres de décombres et des forteresses sont rasés. Ces travaux à l'ouest du Caire ont permis la construction « d'une série de palais situés en bordure du fleuve entre l'ancienne digue et la nouvelle »¹⁰⁴. Pour des raisons de sécurité, Abbas Pacha (1848-1854) se dirige vers le nord du Caire dans lequel il donne naissance à un nouveau quartier portant son nom, al-Abbasiya. Abbas passe un accord avec une compagnie anglaise pour construire une voie ferrée reliant Alexandrie à Suez, en passant par le Caire, et qui permet l'installation de la gare au nord-ouest de la ville¹⁰⁵. Quelques années plus tard, l'urbanisation des terrains agricoles autour de la gare et entre le *Khalig* (le golf) et le Nil est mise en chantier¹⁰⁶.

Nous pensons que ces opérations urbaines ponctuelles aux époques d'Ibrahim et Abbas sont les noyaux des prochaines extensions. Citons par exemple le quartier d'al-Abbasiya, considéré à l'époque comme une ville périphérique¹⁰⁷ : quelques décennies plus tard, il devient un quartier bourgeois pour l'habitat des officiers de l'armée égyptienne. Ainsi, nous pensons que ces opérations sont les germes de la mise en place de la nouvelle ville d'Ismaïl.

Pendant un demi-siècle, le périmètre de la ville n'est pas changé malgré des opérations majeures et de nouveaux percements. Les limites du Caire sont franchies par quelques établissements de la famille vice-royale¹⁰⁸. D'une manière générale, ces fondations récentes à l'époque restent selon Arnaud « loin des franges de l'urbanisation continue »¹⁰⁹. Par conséquent, le développement urbain induit par ces opérations reste distant de la ville¹¹⁰.

Quant à la population du Caire, elle était de 270 000 habitants en 1863, année marquant le début du règne d'Ismaïl. La majorité de cette population vivait déjà dans les quartiers se situant entre la mosquée d'Amr ibn Al-As jusqu'à al-Husayniya, au nord de la ville¹¹¹. La composition sociale de la ville est modifiée sous le règne de Mohamed Saïd Pacha (1854-1848), notamment par la loi portant son nom (*al-Laeaha al-Sa'îdieah*) ou la Loi Saïdienne ; elle autorise les étrangers à posséder des terrains et des biens immobiliers en Égypte. Ainsi, elle permet l'ouverture du pays « aux capitaux comme aux hommes venus d'Europe »¹¹². Les étrangers composant la société cosmopolite égyptienne jouissent de privilèges au niveau tant économique, juridique que social, de sorte que ces avantages « les plaçaient au-dessus des Égyptiens »¹¹³. Dans les chapitres suivants, nous évoquerons le statut des étrangers après l'occupation britannique en 1882, cette supériorité ayant pour conséquence d'importants écarts

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 40.

¹⁰⁵ RAYMOND, *op. cit.*, p. 370.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 370.

¹⁰⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 37.

¹⁰⁸ Il s'agit du palais de Mohamed Ali à Chubra, des casernes de l'armée à la place d'Ismaïlyya et de la résidence royale de l'Abbasiyya.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 37.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ SEROUR, *op. cit.*, p. 88.

¹¹² RAYMOND, *op. cit.*, p. 370.

¹¹³ EL KADI, *op. cit.*, p. 77.

sociaux qui déclencheront des événements historiques notables comme la Révolte d'Urabi 1882, la Révolution de 1919, les grèves de 1946 et le grand incendie du Caire en 1952.

1.6. La nécessité d'une nouvelle ville

« Le Caire ne comporte alors ni boulevards, ni grand café, ni théâtre, ni opéra, ni cirque, ni hippodrome »¹¹⁴.

Durant l'année 1867, Ismaïl fait le tour de plusieurs villes européennes en pleine transformation sur une période de plus de deux mois¹¹⁵. À Paris, il observe les premiers travaux de la rénovation de la ville. Avant leur réalisation, le centre historique de Paris possédait des rues étroites, insalubres et peu éclairées, ce qui est aussi le cas de la vieille ville du Caire. Ces grands travaux voient le jour grâce aux efforts réalisés par les experts dirigés par le Préfet de la Seine, le baron George Eugène Haussmann (1809-1891). Dans ce contexte, le modèle de Paris rénové représente une référence première qui répond aux ambitions du khédive¹¹⁶ voulant transformer le Caire en un « Paris au bord du Nil ». Il ambitionne ainsi de poursuivre le projet national de modernisation commencé par Mohamed Ali. Ismaïl demande à Haussmann de lui recommander des experts dans l'objectif de concevoir et réaliser son grand projet¹¹⁷.

La modernisation du Caire vise dans un premier temps à renvoyer une image « européenne » aux invités de tous les pays lors des festivités prévues pour l'inauguration du canal de Suez. C'est pourquoi Ismaïl consacre tous les efforts à la construction des quartiers neufs de sa nouvelle ville pendant les deux premières années entre 1867 et 1869. Par cette image, Ismaïl voulait montrer au monde un pays et une capitale modernes « susceptible de rivaliser avec les grands pays et capitales européennes »¹¹⁸. Le délai fixé, de deux ans seulement, rendait l'idée de moderniser la ville ancienne totalement impossible. En outre, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, la croissance démographique empêche l'expansion de la ville ancienne. Selon Raymond, « [...] la ville traditionnelle, dont ni la logique urbaine interne, fondée sur des principes différents, ni les dimensions limitées et le relatif surpeuplement ne permettaient le déploiement de l'urbanisme nouveau et l'accueil d'une population nouvelle »¹¹⁹.

Pour réaliser cette image d'une ville moderne, il s'agit alors d'établir un cadre spatial ou un espace urbain pour l'installation de nouveaux types de bâtiment inexistants à l'époque en Égypte, comme l'Opéra, le cirque et l'hippodrome¹²⁰. La nécessité de créer une nouvelle ville s'impose donc, compte tenu de l'impossibilité d'installer ces nouveaux édifices d'origine européenne dans le tissu urbain de la vieille ville, comme l'explique Arnaud : « Ces édifices dont les modèles parisiens ou viennois s'inscrivent systématiquement de manière

¹¹⁴ ARNAUD, *op. cit.*, p. 48.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 101.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 119.

¹¹⁸ RAYMOND, *op. cit.*, p. 309.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 306.

¹²⁰ ARNAUD, *op. cit.*, p. 48

scénographique dans le réseau viaire, sont difficiles à adapter à un tissu urbain aussi découpé et aussi peu régulier que celui de la vieille ville du Caire »¹²¹.



Figure 1.1.19. L'opéra khédival en 1869.

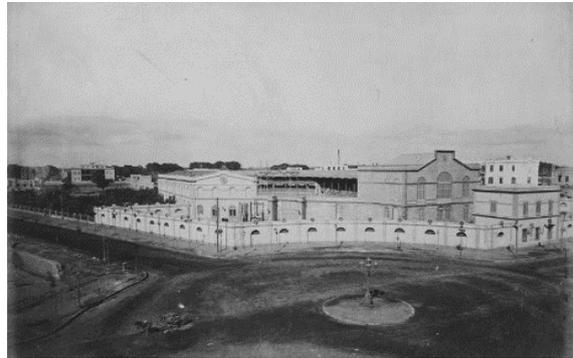


Figure 1.1.20. L'hippodrome dans la ville moderne.

Le rêve d'occidentalisation d'Ismaïl est réalisé finalement par la construction d'une nouvelle ville entre Le vieux Caire et le Nil. Le projet est élaboré en quatre phases, selon quatre plans, entre 1868 et 1871¹²². Les grands chantiers d'Ismaïl durant ce court délai, forment un cycle à court terme. L'avancement de ces travaux connaît « des périodes d'interruption aussi rapidement qu'ils ont vu le jour »¹²³. Malgré ces interruptions, qui ont lieu à partir des années 1870, les travaux d'Ismaïl ont recomposé l'ensemble de l'agglomération cairote et le mode d'extension de la ville ancienne qui est « radicalement modifié »¹²⁴. Les nouveaux quartiers construits (178 hectares) équivalents à un quart de la surface de la vieille ville. La superficie de la ville, pendant le règne d'Ismaïl, a augmenté de moitié. En soixante ans, elle passe de 151 à 230 hectares¹²⁵ : « Elle [la ville] atteint près de 3000 *feddans*, [...] Les voies ont quadruplé : de 54 à 208 kilomètres, ce qui indique les progrès d'un urbanisme de percées et de sécantes, et aussi la mobilisation qui disloque cette antique compacité »¹²⁶.

La mise en place de la ville moderne renforce une dynamique « qui a empêché la ville de retomber dans la situation de latence qui la caractérisait depuis le milieu du XVIII^e siècle »¹²⁷. Les grands travaux d'Ismaïl demeurent — malgré les interruptions et l'échec partiel — l'origine du développement du Caire depuis la fin du XIX^e siècle¹²⁸.

¹²¹ *Ibid.*, p. 48.

¹²² El KADI, *op. cit.*, p. 119.

¹²³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 27-28.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 30.

¹²⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 87.

¹²⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 30.

¹²⁸ *Ibid.*

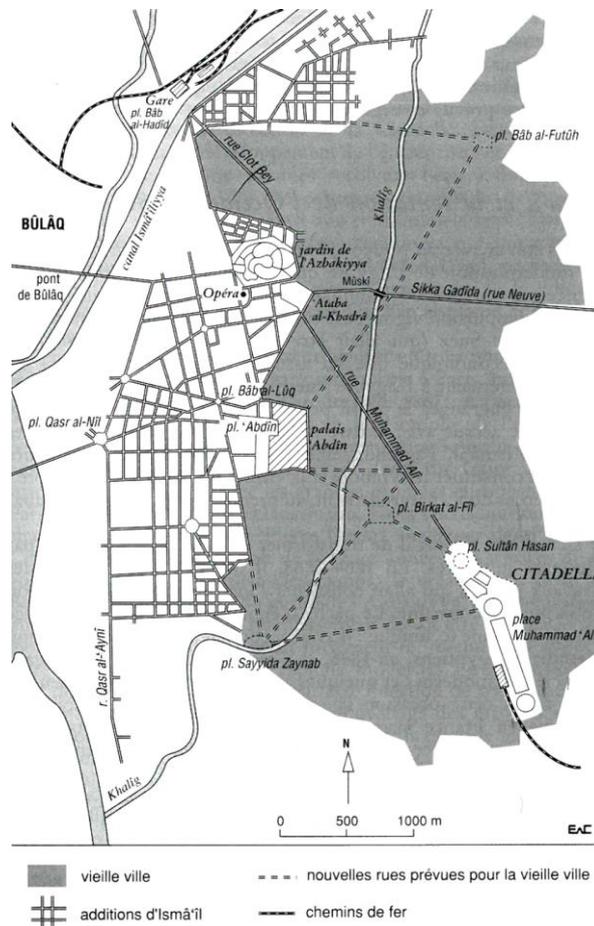


Figure 1.1.21. Le Caire à l'époque d'Ismâ'îl (1869-1870).

1.7. La gestion de la nouvelle ville et l'effondrement du système

À partir de la seconde moitié des années 1870, le régime d'Ismâ'îl commence à s'effondrer : les événements successifs qui suivent les crises politiques et économiques du pays, tel que la constitution de la Caisse de la dette publique (1876), le double contrôle franco-britannique (1878), l'abdication d'Ismâ'îl (1879) et enfin la révolte d'Urabi (1881) puis l'occupation britannique (1882) freinent la poursuite des grands travaux pour une période qui va durer sur deux générations¹²⁹. L'image offerte de la nouvelle ville donne l'impression d'un projet « inachevé, aventureux et lacunaire »¹³⁰, au point qu'un quartier important comme celui d'Ismâ'ilya, considéré comme « l'orgueil du régime »¹³¹, est perçu comme un projet « indéfini » malgré le percement de nouvelles artères¹³². L'image de la ville est marquée par l'indétermination, affirme Arnaud : « Le Caire de la fin du XIX^e siècle bénéficie de nombreuses

¹²⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 85.

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*

¹³² Elles sont : Qasr al-Nil de longueur 1,25 km, Emad El Dine (1,72 km) et El Falaki (1,26 km), Source : *ibid.*

représentations. Elles ne donnent pas seulement des « états des lieux », mais aussi des projets qui n'ont pas toujours été réalisés »¹³³.

Concernant la gestion de la nouvelle ville, l'effondrement du système politico-économique du pays est précédé par celui du système administratif, fondé sur les relations personnelles d'Ismaïl¹³⁴. Les compétences de la gestion de la nouvelle ville sont partagées entre « la bureaucratie civile, le pouvoir militaire, la famille royale et le domaine privé du khédivé »¹³⁵. Par la suite, elles se chevaucheront d'une manière indéfinissable. Ainsi, les interventions réalisées par le ministère des Services publics et celles du domaine privé du khédivé se superposent largement. On observe une corruption administrative encouragée par le khédivé et une injustice qui rend l'application des législations impossible sauf en faveur du souverain, pour répondre à ses « décisions intempestives qui doivent être exécutées immédiatement »¹³⁶.

1.8. La poursuite de la violence contre la vieille ville

La volonté étatique de réaliser un projet de modernisation du Caire est considérée comme étant la première depuis l'expédition française. Cette volonté « explicite » souhaitait au départ prendre en charge l'urbanisation de la ville dans sa totalité¹³⁷. Après son retour de Paris, Ismaïl aspire à intégrer les multiples composantes de la ville récente dans son projet national. Toutefois, après quelques mois il est passé à une autre volonté et décide de « promouvoir une extension démesurée des quartiers récents »¹³⁸. Selon nous, soit parce que le khédivé est impressionné par la nouvelle image de la ville de Paris, ou affecté par les représentations de sa capitale lors de l'Exposition internationale 1867, ou du fait de sa nature hésitante, il se décide enfin à tourner le dos à la vieille ville et à créer une nouvelle ville afin de réaliser son rêve : « Plutôt que de réformer la vieille ville, le khédivé préfère l'abandonner à son sort et lui juxtaposer de nouveaux aménagements qui sont peut-être à son image de la modernité »¹³⁹.

Il nous semble que réaliser une nouvelle image de la capitale était l'idée dominante selon laquelle nous pouvons interpréter les mesures prises par Ismaïl concernant la vieille ville. Dans un premier temps, à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, il a souhaité changer l'apparence des façades des mosquées historiques du vieux Caire. Il ordonne par la suite que les mosquées soient badigeonnées en rouge et blanc en bandes alternées. Bien que cette décoration soit une pratique répandue au cours du XIX^e siècle, elle est dénoncée comme un acte « désastreux » selon les invités d'Ismaïl¹⁴⁰. Nous pensons que cette injonction est du même ordre que celui donné par Mohamed Ali Pacha aux habitants du Caire au cours des années 1830, celui de peindre en blanc les façades de leur domicile. Quant à la volonté d'Ismaïl, selon Arnaud, « elle s'inscrit en continuité avec l'attitude adoptée à l'exposition de Paris deux années

¹³³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 16.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 13.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 146.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 144.

plus tôt »¹⁴¹. Elle confirme en même temps, ajoute-t-il, « une intention d'intégrer les édifices anciens dans un réseau de points de repère (modernes ou renouvelés) qui constituent autant de symboles de la volonté khédivale d'aménager l'ensemble de la ville »¹⁴². Ce *new-look* donné aux mosquées peut être observé depuis la Citadelle comme le signale Berque : « On discerne encore sur la façade de certaines mosquées le badigeon rouge sang de bœuf et blanc aigu, alternés par des bandes horizontales, qu'on y avait déposé à l'occasion de la visite de l'impératrice Eugénie en 1869 »¹⁴³.



Figure 1.1.22. La mosquée Khayer bek parmi celles badigeonnées en 1869.

La faisabilité d'une modernisation de l'ensemble de la ville est l'objet d'un rapport officiel paru quelques décennies plus tard. Le rapport confirme en 1902 l'impossibilité certaine de transformer Le vieux Caire compte tenu de la crise économique du pays : « en l'état actuel des budgets, il faudrait attendre 145 ans pour le Caire puisse être "haussmannisé" »¹⁴⁴.

C'est ainsi que le devenir haussmannien, selon ce rapport, est réduit uniquement à doter Le Caire de voies convenables. Quant à la ville ancienne, sa dégradation est confirmée par la disparition des éléments constitutifs de l'architecture arabe, ainsi que par la démolition de ses bâtiments historiques, en particulier les bâtiments domestiques, protégés bien plus tard que les bâtiments à fonction publique ou religieuse. Ces maisons sont démolies par la percée des nouvelles rues ou dans l'objectif de respecter le recul de l'alignement. Il ne restait de ces maisons qu'une trentaine, classées en tant que monuments historiques en 1910, ce qui n'empêchera pas leur nombre de chuter à une dizaine en 2011¹⁴⁵.

La négligence dont la ville ancienne a été l'objet n'a pas empêché la création du Comité de l'art arabe afin de constituer une forme de protection pour les monuments importants de la ville. Ces monuments sont sauvés par le classement au titre des monuments historiques en 1881, avec une liste de 205 édifices¹⁴⁶ ; le nombre augmente en 1903 jusqu'à 300. Mais les bâtiments déclassés sont nombreux, soit pour des raisons de démolition ou de manque de fonds pour les restaurer¹⁴⁷.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² *Ibid.*, p. 144-145

¹⁴³ BERQUE, *op. cit.*, p. 81.

¹⁴⁴ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 309.

¹⁴⁵ VOLAIT, 2011, *op. cit.*, p. 25.

¹⁴⁶ Selon Berque, ce nombre était au départ de 800.

¹⁴⁷ VOLAIT, 2011, *op. cit.*, p. 25.

Quant au travail du Comité de l'art arabe, il s'occupe de l'inventaire des édifices de la vieille ville puis de l'évaluation de leurs caractères artistiques arabes ainsi que leurs monumentalités¹⁴⁸. Il classe les édifices dans diverses catégories, telles que les lieux de culte (les mosquées et les *zawiyas*), les établissements de rapport (comme les *hammams* et les *okells*), les lieux d'enseignement (les *madaras* et les *kuttabs*) et bâtiments dévolus à l'habitat (comme les maisons et les palais)¹⁴⁹.

En fonction de son travail, le comité décide, sous prétexte de conservation, de dépouiller la ville ancienne de ses éléments constitutifs, notamment ceux ayant des valeurs artistiques. Ironiquement, Arnaud établit une comparaison entre le Musée égyptien (également musée des Antiquités égyptiennes) et celui de l'art arabe : le premier est constitué des pièces découvertes sur les chantiers de fouille, tandis que le musée de l'art arabe « se fournit directement en ville »¹⁵⁰. Une image plus claire de processus de dépouillement de la ville ancienne est donnée par Arnaud :

Les palais, les édifices religieux et les autres bâtiments sont dépouillés des éléments qui présentent un “intérêt historique” ; on dépose les fontaines et les stèles, les plafonds et les moucharabiehs pour les réunir au musée. À de multiples reprises, les membres du Comité font retirer de plusieurs mosquées des boiseries ou des revêtements de céramique sous prétexte que l'exercice du culte n'en permet pas la bonne conservation »¹⁵¹.

Les mesures prises contre la ville ancienne sont considérées comme des actes de vandalisme par certains archéologues et esthètes. Des objections sont soulevées de la part de ceux-ci pour exprimer le danger provenant de cet « enthousiasme » destructif, ainsi que de la mise en chantier des nouveaux plans « en échiquier »¹⁵² dans le tissu de l'ancienne ville. Arthur-Ali Rhoné (1836-1910), égyptologue et érudit français affirme que les styles existants dans la ville ancienne, comme les styles arabes et mamelouks, risquent de disparaître au profit du style « gothique italien dégénéré qui règne malheureusement en effet pour toutes les rives levantines depuis un siècle »¹⁵³. Delort De Gléon se lamente également sur la disparition des vieilles maisons du Caire dont le peu qu'il reste se perd dans la masse « des maisons modernes de mauvais goût qui remplacent peu à peu les anciennes »¹⁵⁴.

Ainsi, le travail du comité de l'art arabe déclenche un débat profond entre celui-ci et les urbanistes du nouvel alignement *Tanzim*, mot arabe signifiant mettre en ordre, dirigé par le ministre des Travaux publics Ali Moubarak Pacha. Ce débat, relayé jusque dans la presse internationale, oppose deux points de vue diamétralement opposés concernant le statut de la ville ancienne : le premier est celui d'Ali Moubarak qui préfère soumettre à l'alignement tout édifice, quelle que soit son histoire ou sa valeur, un fait qui nécessitera « d'importantes

¹⁴⁸ ARNAUD, *op. cit.*, p. 199.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² BERQUE, *op. cit.*, p. 85.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 85.

¹⁵⁴ DELORT DE GLEON Alphonse Léopold Marie, *op. cit.*, p. 10.

démolitions »¹⁵⁵. D'un autre côté, il s'agit de résister à la démolition dans la vieille ville pour conserver ses éléments traditionnels. Au final, le ministre impose l'ordre, l'alignement et les découpages dans la vieille ville dans le but de réaliser ses plans préconçus, tout en poursuivant la destruction d'autres anciens monuments¹⁵⁶. Les grands édifices de culte sont gravement touchés par les opérations de démolition et sont reconstruits parfois ailleurs sans considérer « leur capacité à subir de telles interventions »¹⁵⁷.

Aux objections soulevées contre ces interventions, comme à celles de la presse internationale, Moubarak répond que les monuments détruits côtoyaient des lieux d'exécution¹⁵⁸. Les mauvais souvenirs liés à ces lieux sont la base de la réponse de Moubarak : « Nous ne voulons plus de ces souvenirs-là. Nous voulons les détruire comme les Français ont détruit la Bastille ! »¹⁵⁹. Il nous semble que ce prétexte n'est pas valable, car certains de ces mauvais souvenirs à supprimer sont liés à la Citadelle, pourtant exclue de toute démolition. Celle-ci étant le siège du pouvoir de l'époque fut le théâtre d'un sanglant massacre contre les chefs des mamelouks, organisé en 1811 par Mohamed Ali Pacha, maître de Moubarak¹⁶⁰. Après ce massacre, raconte l'historien al-Gabartí, Le vieux Caire est attaqué par les militaires du Pacha pendant trois jours, dans l'objectif d'éliminer les survivants. Le bilan total a été l'assassinat de 1000 mamelouks, dont 470 tués dans la Citadelle sous les yeux du Pacha, et le pillage de 500 maisons, dont la plupart sont situées au vieux Caire.

Durant la réalisation des grands travaux d'Ismaïl, la ville ancienne est vue par le diplomate anglais Edwin de Léon comme une ville « récemment bombardée »¹⁶¹. Une image plus détaillée des dégâts est offerte dans un autre passage de Berque :

« D'inappréciables trésors disparaissent ainsi pour toujours. Des coupoles sont jetées bas. Des minarets, sous prétexte qu'ils menacent ruine, sont tronçonnés. Ils rentrent en eux-mêmes comme les tubes d'une lunette. "le malheur de cette charmante ville est d'être tombée sans défense entre les mains du comité de salubrité et sous l'autocratie d'agents voyers"»¹⁶².

Dans le même ouvrage, est décrite une dernière image associée par Ali Moubarak au vieux Caire vu du minaret de la mosquée de 'Amr Ibn Al'as :

« " De la terrasse de la mosquée, on n'aperçoit que des tertres de décombres et de vastes excavations dues à la recherche de l'engrais. Et cela dure jusqu'à présent ! D'ici, l'on ne voit, pour réjouir le cœur, plus rien de ce qu'était l'antique des Arabes, dont la force, la richesse et

¹⁵⁵ Arnaud, *op. cit.*, p. 133.

¹⁵⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 86.

¹⁵⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 133.

¹⁵⁸ De fait, les fameuses portes du Caire, surtout celle du *Zuweila*, témoignaient habituellement des opérations d'exécution à l'époque des mamelouks et des ottomans, mais cette porte n'a pas été touchée lors des grands travaux.

¹⁵⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 86.

¹⁶⁰ Durant sa jeunesse, Moubarak a été sélectionné pour poursuivre ses études à Paris avec les princes de la Mission des Fils de Mohamed Ali. Moubarak considère Mohamed Ali comme « le grand maître de l'Égypte ». Arnaud confirme que les objectifs professionnels de Moubarak étaient de « transmettre à son époque le meilleur des leçons de Mohamed Ali » (ARNAUD, *op. cit.*, p. 8).

¹⁶¹ MITCHELL, *op. cit.*, p. 65.

¹⁶² BERQUE, *op. cit.*, p. 86.

la gloire se répandaient par toute la terre. Plus rien de ses palais prestigieux, qu'ont détruits les assauts du temps et les vicissitudes des jours, la renversant de haut en bas et ruinant sa trace. La voilà vidée, sauvage, sans plus rien de familier »¹⁶³.



Figure 1.1.23. La rue Touloun, avant les interventions de Tanzim.



Figure 1.1.24. La rue Touloun photographiée par H. Bécharad après les démolitions.

Nous constatons que l'orgueil et l'indifférence jouent un rôle dans le positionnement étatique de la ville ancienne. Le sentiment de fierté nationale résultant de la réalisation partielle de ce rêve de la nouvelle ville nourrit une indifférence envers la ville ancienne, affirme Berque : « Quoi qu'il en soit, les administrateurs du régime s'enorgueillissent de leur œuvre et ne mettent pas en balance les dégâts avec le progrès »¹⁶⁴.

À propos des grands travaux qui transforment la ville, le ministre n'éprouve aucune gêne à citer les bâtiments démolis « sans la moindre nostalgie »¹⁶⁵, en revanche « il trouve dans les descriptions des travaux récents dans la ville [...] autant de prétextes pour exprimer ses points de vue progressistes »¹⁶⁶. Quant à l'attitude du khédivé envers la ville ancienne, elle est interprétée dans l'ouvrage de la critique littéraire Mara Naaman, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*. Selon elle, le rêve du khédivé consistait à la base à améliorer la vie de sa population par la généralisation des nouveaux modes de vie constituant une « modernité sociale ». Afin de réaliser ce rêve, le khédivé doit commencer par la création d'une modernité spatiale :

“In other words, although Isma'il ignored the blight and complications of renovating any of the areas of the old city, the vision he had for the downtown, however grandiose it may have

¹⁶³ *Ibid.*, p. 65.

¹⁶⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 85.

¹⁶⁵ ARNAUD, *op. cit.*, p. 8.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 8.

*been, was, at its core, a belief in the promise of modernity; that modern space (aesthetic modernity) would usher in a modern way of life for Egyptians (social modernity)*¹⁶⁷.

Cependant, le déroulement des événements aux époques d'Ismaïl et de ses successeurs n'étaye pas ce point de vue. Le mode de vie de la population égyptienne n'est pas entièrement modifié comme le voulait Ismaïl. Au contraire, il a creusé de plus grandes inégalités entre ceux qui gardent la puissance et la fortune et ceux qui ne possèdent rien.

Reconsidérons la ville moderne d'Ismaïl et posons-nous la question suivante : est-ce que les grands travaux, provoquant la dégradation de l'ancienne ville, ont permis une mise en place d'une ville réellement moderne et comparable aux villes européennes, notamment la ville de Paris au XIX^e siècle ?

1.9. Le Caire d'Ismaïl versus Paris d'Haussmann

« Après deux ans, en 1869, L'image de la ville offerte constitue une façade à l'europpenne "plaquée" aux limites occidentales du vieux Caire. Finalement, cette image représentée impressionna favorablement les invités du khédivé »¹⁶⁸.

« Ce qui importe au khédivé, c'est d'abord la création d'un nouveau quartier, il ne se soucie pas des moyens nécessaires »¹⁶⁹.

Il est évident qu'Ismaïl souhaitait offrir l'image d'une ville moderne à ses invités. Cette image de modernité consiste uniquement en des figures-perspectives, des boulevards, des places en pattes d'oie, des édifices monumentaux (des palais, des écoles) et des lieux de spectacle (l'Opéra et le cirque). Cela aurait dû permettre le classement du Caire au rang des grandes villes d'Europe¹⁷⁰ : « L'image qu'il [Ismaïl] a retenue est celle des apparences : des rues droites plantées et bordées d'immeubles bien alignés, quelques places de forme géométrique et des édifices publics dont il ne saisit ni la position spécifique ni le statut dans l'espace urbain »¹⁷¹.

Concernant l'ensemble des travaux réalisés à l'époque d'Ismaïl, force est de constater que l'image qui a servi de modèle a été fort mal imitée. Les percements et les découpages parcellaires ne correspondent en effet en rien aux modèles parisiens. Dans la rue parisienne, les immeubles mitoyens sont soumis à un gabarit bien déterminé, tandis que dans la rue cairote, les bâtiments « suivent une réglementation minimale qui ne donne lieu à aucun ordonnancement des façades »¹⁷². Dans les faits, l'urbanisme haussmannien ne se retrouve pas dans les rues de la nouvelle ville cairote¹⁷³.

¹⁶⁷ NAAMAN, *op. cit.*, p. 44.

¹⁶⁸ RAYMOND, *op. cit.*, p. 309.

¹⁶⁹ ARNAUD, *op. cit.*, p. 94.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 15.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 94.

¹⁷² *Ibid.*, p. 36.

¹⁷³ *Ibid.*

De même, les types architecturaux de la nouvelle ville s'inspirent des *wakalas* (*okells*) : il s'agit d'un type de bâtiment apparu au Caire au cours du XVI^e siècle, à l'époque des mamelouks. Il représente un caravansérail, consistant en une cour rectangulaire sur laquelle donnent les différents étages. Ce type d'architecture et d'organisation est tout à fait différent de celui du Paris d'Hausmann où les immeubles sont implantés sur des parcelles de forme résiduelle¹⁷⁴ tandis que les bâtiments à la forme des *wakalas* « se prêtent mal aux parcelles exigües »¹⁷⁵.

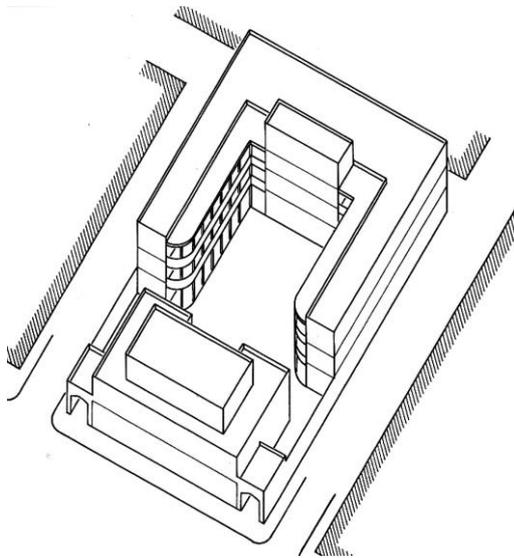


Figure 1.1.25. Une *Okell* construite dans le quartier Ismaïliyya (rue Qasr el-Nil) en 1869 - 1870.

Concernant les infrastructures, les grands travaux à Paris impliquent de revoir et de transformer les réseaux souterrains. Pour ce faire, il est nécessaire de capter les sources à plusieurs centaines de kilomètres de Paris, et de construire des aqueducs et des réservoirs afin de mettre en place des infrastructures (ex. adduction d'eau, égouts, systèmes de drainage, etc.). Uniquement préoccupé par la réalisation d'une image, Ismaïl « n'imagine pas le quasi-dédoulement de l'épaisseur des rues parisiennes qui en constitue la spécificité »¹⁷⁶. Quant à l'organisation administrative fondée par le khédivé à l'instar de celle de Paris, elle n'est qu'une imitation nominale¹⁷⁷. L'idée de l'organisation haussmannienne est basée « sur l'alliance de l'intervention publique, des sociétés immobilières et du crédit »¹⁷⁸, ce qui n'est pas le cas dans la ville nouvelle d'Ismaïl, où une séparation existe entre les interventions de domaine public et celui du privé.

Les intentions du khédivé concernant la nouvelle ville restent ambiguës, aucun document de l'époque n'en rend compte¹⁷⁹. Arnaud affirme qu'Ismaïl aspire à transformer sa capitale à l'image de Paris, mais « il n'a pas l'intention de se doter de moyens analogues »¹⁸⁰. Le manque de moyen, de temps et d'imagination marque l'expérience haussmannienne au Caire. Il est certain que la ville nouvelle « n'a pas du tout été haussmannisée »¹⁸¹ pendant le délai des deux

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 141.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 141.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 95.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 36.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ SOREAU, Frédéric. *L'Égypte*, Vol. 3., Quintin, EDITIONS JEAN-PAUL GISSEROT, 2000, p. 20.

¹⁸⁰ ARNAUD, *op. cit.*, p. 94.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 36.

premières années des grands travaux (1867-1869), bien que l'image de celle-ci semble montrer qu'elle a suivi le même schéma que le modèle parisien.

Par ailleurs, le régime autocratique hérité et appliqué par Ismaïl empêche la fondation d'une administration hiérarchisée comme celle d'Haussmann à Paris. C'est pourquoi celui-ci avait des inquiétudes concernant le bon déroulement des travaux au Caire¹⁸². Le khédive tient à être lui-même le seul réformateur pour avoir le monopole¹⁸³ des réformes du pays¹⁸⁴. Cette mentalité tyrannique de gouvernance l'a poussé à épuiser l'économie du pays par des emprunts et à abuser de la corvée en les considérant « comme des sources inépuisables »¹⁸⁵. La question de la gouvernance affecte la compréhension du modèle parisien, voire son application : « Les moyens dont Isma'il se dote, aussi bien en termes de qualification de son personnel qu'au sujet de l'organisation générale de ses services, reflètent bien son incompréhension du modèle parisien »¹⁸⁶.

Selon nous, l'incompréhension est valable pour les deux contextes : le contexte parisien et le contexte cairote. L'autocratie du régime et le caractère controversé d'Ismaïl, de même que la mauvaise gestion par ses hommes, constituent les bases sur lesquelles nous nous reposons pour constater que ce Paris de l'Orient, ou la nouvelle ville d'Ismaïl, le centre-ville du Caire de nos jours, n'est qu'un mensonge urbain ou du moins un mythe, comme celui de la modernité.

1.10. Les deux villes : Contrastes urbains et architecturaux

À la fin du règne d'Ismaïl, un mouvement nationaliste se déclenche contre son régime. Deux ans plus tard, en 1881, le mouvement nationaliste se transforme en une rébellion dans l'armée égyptienne conduite par le colonel Ahmed Urabi (Orabi) contre le khédive Mohamed Tawfiq (1879-1892). Celui-ci, comme son père Ismaïl, adoptait un système de gouvernance fondé « sur le mérite convenu de deux sortes d'allogènes : ottomans et européens »¹⁸⁷ au détriment des Égyptiens. La défaite décisive de l'armée égyptienne révoltée face à celle de l'Angleterre, venue au secours du khédive, à la bataille de *Tel el-Kebir* en 1882 a finalement provoqué l'occupation britannique pour les 72 ans à venir. Malgré cette fin tragique, la ville du Caire a évolué rapidement. La population de la ville a augmenté de 305 000 habitants en 1863 (début du règne d'Ismaïl) à 374 000 en 1882 dont 19 000 étrangers¹⁸⁸. Le périmètre de la ville a doublé et sa superficie est de 1260 hectares.

La période coloniale est marquée par la tendance à la constitution de deux villes qui se côtoient dont l'une est considérée comme « moderne » et « européenne », la ville d'Ismaïl, tandis que

¹⁸² *Ibid.*, p. 94.

¹⁸³ Mohamed Ali pacha, fondateur de la famille vice-royale et grand-père d'Ismaïl, gouvernait l'Égypte selon un système de monopole.

¹⁸⁴ Kruse, Clémentine, « Méhémet Ali, le fondateur de l'Égypte moderne », *les clés du moyen orient*, article publié le 24/02/2012. En accès libre : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Mehemet-Ali-le-fondateur-de-l.html>, consulté le 20/10/2019.

¹⁸⁵ ARNAUD, *op. cit.*, p. 13.

¹⁸⁶ ARNAUD, *ibid.*, p. 94.

¹⁸⁷ BERQUE, *op. cit.*, p. 111.

¹⁸⁸ RAYMOND, *op. cit.*, p. 315.

l'autre est « indigène » et « traditionnelle »¹⁸⁹ : l'ancienne ville. La séparation entre ces deux villes s'est aggravée à partir de 1882, sous l'occupation anglaise, ajoutant aux clivages entre les deux villes « un caractère national qui en accentuait la rigueur et contribuait à le rendre plus difficilement supportable »¹⁹⁰. Cette séparation entre deux mondes n'est pas tant physique que sociale et culturelle. Elle représente, au début du XIX^e siècle, « une petite fissure » puis elle se transforme en un « trou » à la fin du même siècle¹⁹¹. Cette fracture spatiale et sociale définitive est ainsi décrite poétiquement dans l'ouvrage de Jacques Berque : « Le Caire est comme un vase fêlé dont les deux parties ne pourront plus se ressouder »¹⁹².

Au niveau urbain, le principe selon lequel la ville moderne est fondée se base sur une organisation spatiale préconçue où la prééminence est donnée au tracé des voies et à la géométrie urbaine¹⁹³. La perspective et l'alignement sont les nouvelles caractéristiques des places et des boulevards de la nouvelle ville. Contrairement à l'habitat collectif local connu au vieux Caire, la nouvelle conception de l'immeuble, basée sur le modèle occidental, permet une composition de plusieurs appartements standards. Au niveau des détails, la nouvelle fenêtre rectangulaire et vitrée remplace désormais les écrans en bois tourné (les *moucharabiehs*)¹⁹⁴.

Quant au style architectural, le style traditionnel¹⁹⁵ (le style arabe) est abandonné dans la nouvelle ville au profit des styles européens connus sous les noms *Al-bin'al rumi al-gâdid* (la nouvelle construction européenne), également l'architecture *à la Franca*. Le nouveau style est considéré « plaisant à voir, bien agencé et moins coûteux »¹⁹⁶. Dans cette dispute de « styles », les styles occidentaux défient avec audace leurs homologues traditionnels : « Et déjà poussent des quartiers neufs où l'ultime effusion du baroque italien insulte à la tradition monumentale des Mamelouks »¹⁹⁷. Quant aux techniques et aux matériaux de construction, ils contrastent entre « l'enduit jaunâtre » et les « appareillages de pierre », entre « le boursouflé des moulures » et la « noblesse des porches sculptés »¹⁹⁸.

Les deux entités urbaines s'opposent d'une telle manière que « le visiteur est frappé par la violence des contrastes qui disloquent à vue d'œil la cité »¹⁹⁹. Parmi ces visiteurs se trouve le publiciste C. des Perrières, auteur de l'ouvrage *Parisien au Caire*, paru en 1873, portant sur son séjour au Caire effectué après les grands travaux au cours des années 1870. Il remet en question l'emploi du style italien dans les constructions²⁰⁰. D'autres voyageurs orientalistes critiquent les résultats des grands travaux d'Ismail. Ces voyageurs expriment leur étonnement face aux transformations spatiales apportées. Toutefois, nous nous rendons compte que la plupart de ces visiteurs cherchent le plus souvent leur Orient dans « les ruelles tortueuses et [derrière] les

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 329.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 329.

¹⁹¹ NAAMAN, *op. cit.*, p. 26.

¹⁹² BERQUE, *op. cit.*, p. 85.

¹⁹³ RAYMOND, *op. cit.*, p. 306.

¹⁹⁴ VOLAIT MERCEDES, *Architectes et architectures de L'Égypte moderne (1830-1950)*, *op. cit.*, p. 157.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 158.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 159.

¹⁹⁷ BERQUE, *op. cit.*, p. 81.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 81.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 80-81.

²⁰⁰ ARNAUD, *op. cit.*, p. 180.

moucharabiehs »²⁰¹. Un de ces orientalistes décrit l'écart entre l'image de l'orient et celle de la ville du Caire après Ismaïl : « celui qui désirerait connaître la vie orientale, et viendrait pour cela au Caire, doit se hâter en vérité »²⁰². En 1873, le consul des États-Unis, M. Beardley, adresse un rapport au ministre des Travaux publics dans lequel il fait le point sur les quartiers récemment créés. Il aboutit finalement à cette conclusion : « De tous côtés on voit des signes d'amélioration qui rappellent bien plus l'énergie de l'Occident que les habitudes de l'Orient »²⁰³.

1.10.1. *Qit'a Min Europa (Morceau d'Europe) de Radwa Achour (2005)*

Au départ, la nouvelle ville semblait représenter le futur du pays en laissant derrière la ville ancienne. En réalité, les grands travaux représentent une discontinuité entre le passé du pays et son avenir²⁰⁴. Dans le roman *Qit'a Min Europa (Morceau d'Europe)* de Radwa Achour, publié en 2005, on trouve des descriptions détaillées de la ville moderne ainsi que de son positionnement par rapport à la vieille ville afin d'illustrer la situation des deux villes, voire des deux quartiers.

Le roman d'Achour reprend l'histoire de l'Égypte moderne depuis le début du règne du Khédivé Ismaïl jusqu'aux années 2000. À travers les événements sociopolitiques que la ville moderne (le centre-ville) a subis, le roman raconte l'histoire de ce quartier considéré comme un « morceau d'Europe ». Le narrateur al-Nazer, un mot arabe signifiant l'observateur²⁰⁵ puisque « sa mission est d'observer puis transmettre par ses contes ce qu'il a vécu par ses yeux et cœur, c'est-à-dire par vision et visionnaire »²⁰⁶. Né en 1936 dans la rue Qasr el-Nil, une des plus anciennes rues de la ville moderne, al-Nazer s'adresse à sa petite-fille Shahrazade, dont le prénom rappelle l'héroïne du livre des *Mille et une nuits*, bien que le narrateur dans le roman d'Achour soit al-Nazer.

Le roman porte sur Le Caire d'un point de vue sociopolitique et urbain. Il retrace quelques événements nationaux et internationaux comme la mise en place de la ville moderne, la Seconde Guerre mondiale, la grève des ouvriers, l'incendie du Caire, le coup d'État de juillet 1952, la mort de Nasser, l'ouverture économique, les manifestations contre l'invasion américaine de l'Irak et celle du soulèvement de Jérusalem, tout en discutant des questions importantes comme les relations égypto-israéliennes et américaines. Ce roman raconte également l'histoire de quelques grandes figures politiques et économiques du pays comme le khédivé Ismaïl, Cicurel, Thomas Cook et d'autres. Il montre les différences entre trois projets nationaux sur une période qui dépasse le siècle. Ces projets sont la modernisation amorcée par Ismaïl, l'égyptianisation socialiste et panarabiste sous Nasser et l'américanisation sous Sadate et Moubarak.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 180.

²⁰² BERQUE, *op. cit.*, p. 80-81.

²⁰³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 34.

²⁰⁴ Naaman, *op. cit.*, p. 26.

²⁰⁵ Également directeur d'école ou un ministre.

²⁰⁶ ACHOUR Radwa, *Qit'a min Ūrūbbā*, 1ère, Le Caire, Dar al-Shorouk, 2003, p. 8. Notre traduction et la citation originale : أنا الناظر لأن مهمتي النظر، أنقل عبر حكايتي ما نظرت إليه من نظر العين والقلب، أي ما رأيته بالبحر والبصرة.

Radwa Achour (1946 - 2014) était un professeur de littérature à l'université d'Ain Shams au Caire, romancière et activiste, elle a effectué son doctorat de l'Université du Massachusetts à Amherst, en littérature afro-anglaise en 1975. Elle est née dans le quartier Manial vers le centre-ville en 1946. Elle était l'épouse du poète palestinien Mourid Barghouti et la mère du poète Tamim Bargouthi. Achour est connue pour ses romans historiques comme *Tholathiyat Ghernata (la Trilogie de Grenade)* qui porte sur la culture mixte qui existait à Grenade au cours du XV^e siècle et *Qiṭ'at min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)* que nous allons analyser dans ce chapitre. Elle a reçu le prix de littérature Constantin Cavafy en 2007. Achour appartient à la génération des écrivains des années 1960. Elle est attachée à l'arabisation et à la lutte des populations, surtout les Palestiniens, pour la liberté et l'indépendance.

Dans les derniers chapitres du roman, al-Nazer évoque la relation entre la ville nouvelle nommée à l'époque d'Ismaïl *al-Qahira al-Rumiyya* (Le Caire Roman) et l'ancienne ville lors de la construction de la première :

« Le nouveau quartier, *al-Qahira al-Rumiyya*, comme l'appelaient certains historiens, laissait derrière lui le Caire islamique, hanté et satisfait par son passé, pour s'ouvrir à un nouveau monde. Ce dernier attire vers lui la ville, ses institutions, ses palais de pouvoir et ses centres commerciaux pour les transporter à l'occident au sens géographique - et pas le sens métaphorique du mot [...] »²⁰⁷.

Les propos ne font pas état des choix politiques effectués. Le roman est publié en 2005 ; il est donc contemporain au mouvement national de conservation de l'héritage du Caire et de son centre-ville. Il rend compte d'une vision nostalgique, comparable à d'autres points de vue issus des années 1940 et 1950, comme la suite le montrera. En outre, son auteur, Radwa Achour, est né en 1946 ; par conséquent, l'époque évoquée dans le roman est, pour partie, antérieure à ce qu'a pu vivre Radwa Achour. Précisons également que Achour n'a pas vécu au vieux Caire, mais à Manial, un quartier calme situé sur l'Île de Rawda du Nil.

Le statut de la ville ancienne et sa relation avec la nouvelle ville comme décrite par le narrateur d'Achour sont en accord avec le point de vue de l'architecte français Henri Piéron, qui était chargé du cours d'architecture à l'École des Beaux-Arts du Caire en 1910. Piéron distingue lui aussi les deux villes, considérant l'ancienne comme un musée à ciel ouvert des temps jadis. Son point de vue concernant la ville traditionnelle est cité par Mitchell :

“[it] must be preserved to show to future generations what the former city of the Caliphs was like, before there was built alongside it an important cosmopolitan colony completely separate from the native quarter [...] There are two Cairo's, the modern, infinitely the more attractive one, and the old, which seems destined to prolong its agony and not to revive, being unable to struggle against progress and its inevitable consequences. One is the Cairo of artists, the other of hygienists and modernists”²⁰⁸.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 230. Notre Traduction et La citation originale : كان هذا الحي الجديد، القاهرة الرومية كما يسميها بعض المؤرخين : يخلف وراءه القاهرة الإسلامية ، يتركها مستتبة في ماضيها ، قاعة به أو غارقة فيه، ويتطلع إلى عالم جديد، يسحب إليه المدينة بمؤسسات حكمها وقصور حكمها ومراكزها التجارية، ينقلها غربًا -لامجاز هنا- أفصد الغرب الجغرافي.

²⁰⁸ MITCHELL, *op. cit.*, p. 163.

En 1940, Yahia Haqqi (1905 – 1992), écrivain pionnier du mouvement littéraire moderne du XX^e siècle en Égypte, publie un recueil de nouvelles *Qandil Umm Hashem (Lampe d'Umm Hashem)*. Dans la dernière nouvelle, intitulée *Bayni wa baynek (Entre moi et toi)*, un paragraphe rend compte de la perception de la nouvelle ville par un habitant de la ville ancienne, juste après avoir fait un tour dans les nouveaux quartiers : « [...] je rôde dans Le Caire, je rentre tout de suite dans ses rues européennes avec un cœur tiède et fatigué, avec un goût entre l'amer et le sucré, comme un pauvre [père] qui arrête de rendre visite à son fils riche et ingrat, alors qu'il [ce fils] lui est cher »²⁰⁹.

Le sentiment décrit témoigne de ce que ces rues lui sont étrangères. La relation entre les deux villes est également vue par le narrateur semblable à une relation parentale intime (père-fils). Sauf que le fils, représentant, selon nous, la ville moderne cumule le pouvoir et la fortune au contraire de son père, associé à la ville ancienne, qui est pauvre. Malgré cette richesse, le fils est ingrat envers son père. Cette relation exprime l'égoïsme de la ville moderne vis-à-vis de la ville ancienne, abandonnée et dégradée. Selon nous, le vieux Caire, ville phare du temps jadis, est le père qui a enfanté la ville moderne. La ville ancienne, confrontée à l'essor de la nouvelle, se trouve dans une situation pitoyable comme l'affirme André Raymond :

« La ville ancienne, sacrifiée à la ville moderne dès l'époque d'Ismâ'îl, avait été plus ou moins abandonnée tandis que la ville "européenne" se développait : la voirie était négligée, le nettoyage mal assuré, l'adduction d'eau incomplète, les égouts médiocres ou insuffisants. L'usure de ces quartiers était aggravée par l'augmentation rapide de la population dont la densité pesait lourdement sur un bâti vétuste et sur des services publics déficients »²¹⁰.

Nous remarquons aussi que les sentiments exprimés par le narrateur sont issus d'un cœur froid qui n'est pas fasciné par les aspects modernes de la ville ; ils ne le laissent pas si indifférent que cela, mais le sentiment est partagé, entre l'amer et le sucré. Yahia Hakki est né dans un quartier populaire du Caire (al - Sayyeda Zaynab), avant que sa famille ne se déplace dans un autre quartier populaire (al-Khalifa). Au cours de sa jeunesse, il a travaillé au ministère de l'extérieur situé dans la ville moderne. L'époque des événements de son roman correspond à celle à laquelle il est publié, les années 1940, au cours desquelles Hakki est âgé de 35 ans.

Il est certain que l'occupation britannique accentue les écarts entre les deux villes, ainsi que le sentiment d'appartenance de la nouvelle ville aux autorités anglaises, à tel point que celle-ci est considérée par certaines personnes comme une cité « anglaise construite loin de la ville indigène sur le modèle des villes coloniales des Indes »²¹¹, comme le confirme l'historienne Mercedes Volait. Ce point de vue correspond à celui de Naaman, qui affirme que la ville moderne a perdu, au cours des années 1930, son caractère emblématique et cosmopolite au profit d'une

²⁰⁹ HAKKI Yahia, *Qandil Umm Hāšim (La lampe d'Umm Hashem)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'-kitab, 2000, p. 201. Notre traduction et La citation originale : أجوس بعدك خلال القاهرة فأعود من أحيائها الأوروبية بقلب فاتر كليل. وطعم بين المر والحلو كفقير يرتد عن زيارة ابنه الغني العاق. وإن عزّ على قلب أبيه.

²¹⁰ RAYMOND, *op. cit.*, p. 330.

²¹¹ VOLAIT, *Architectes et architectures De L'Égypte Moderne (1830-1950): Genèse et essor d'une expertise locale*, *op. cit.*, p. 99.

domination anglaise, tant d'un point de vue économique, culturel que social²¹². Cette image coloniale de la ville du Caire est décrite par le narrateur de *Morceau d'Europe* :

« Le Caire, typiquement comme les autres villes coloniales, fut transformé en deux sections [ou parties] : l'une ressemble à une exposition européenne moderne, organisée et propre qui attire l'attention, et la deuxième est vieille, décrépie, incapable de sortir de son sommeil ou de sa mort. Mais chaque section a ses usages et ses avantages »²¹³

En effet, le lien fait par le narrateur entre la ville coloniale et ses sections confirme l'impact de l'occupation britannique sur le développement du Caire. La partie qui appartient aux Anglais est une « exposition européenne » c'est-à-dire juste une « vitrine ». En un sens, cela signifie qu'il est fort probable que les caractéristiques mentionnées, la nouveauté, la propreté et l'ordre, ne soient pas réelles mais seulement apparentes. Par ailleurs, le narrateur ne précise ni le type ni la nature des usages et des avantages pour chacune des deux parties de la ville. Cela nous ramène à l'explication précédente d'Henri Piéron concernant les avantages de chacune des deux villes.

À cet égard, le narrateur du roman d'Achour ajoute une phrase ironique inspirée par l'ouvrage de Mitchell²¹⁴ et de celui du théoricien littéraire Edward Saïd *L'orientalisme*²¹⁵ : « J'ai dit : une étrange ironie, le *hârâ* [la ruelle dans les quartiers populaires] a été déplacé en France et exposée, quant à l'exposition [son lieu] [où] la façade lumineuse, qui cache le *hârâ*, a été déplacée en Égypte »²¹⁶. Le narrateur confirme ici la juxtaposition contradictoire entre les deux villes. Il fait bien évidemment référence à la représentation égyptienne lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1889, qui, d'une part, montrait une rue du vieux Caire, et de l'autre, les façades de Paris, la ville de l'Exposition, copiées dans la nouvelle ville d'Ismaïl. Cette juxtaposition à la vieille ville annonçait les extensions de la nouvelle : « La ville khédivale procède par extensions successives qui se juxtaposent à l'ancienne avec un minimum d'interférences »²¹⁷.

1.10.2. Deux entités culturelles et sociales

Dans ce *Tale of two cities*, Il s'agit de deux communautés culturellement séparées, comme l'affirme la sociologue Janet Abu-Lughod : '*Thus by the end of the nineteenth century Cairo consisted of two distinct physical communities, divided one from the other by barriers much broader than the little single street that marked their borders*'²¹⁸. Les communications entre les deux mondes sont conditionnées et fondées sur la discrimination sociale et authentique,

²¹² NAAMAN, *op. cit.*, p. 45.

²¹³ ACHOUR, *op. cit.*, p. 200. Notre traduction et la citation originale : إن القاهرة كباقي الدول الكولونيالية تحولت إلى قسمين، أحدهما معرض أوروبي حديث منظم نظيف بأسر العين، وثانيهما قديم متهالك عاجز عن النهوض من سباته أو موته ولكل من القسمين وظائفه وفوائده.

²¹⁴ Notre traduction et la citation anglaise : "Colonialism did not ignore any part of the city, but divided it in two, one part becoming an exhibition and the other, in the same spirit, a museum", Mitchell, *op. cit.*, p. 163.

²¹⁵ NAMAAN, *op. cit.*, p. 46.

²¹⁶ ACHOUR, *op. cit.*, p. 200. Notre traduction et la citation originale : قلت: مفارقة غريبة، نُقلت الحارة إلى فرنسا للفرجة، أما المعرض، الواجبة المضيفة التي تغيب الحارة فانتقلت إلى مصر.

²¹⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 36.

²¹⁸ NAMAAN, *op. cit.*, p. 26.

comme le confirme l'historienne anglaise Artemis Cooper : « la communication entre les deux mondes est limitée sauf pour les transactions commerciales. Ni les Britanniques, ni les Français, ni les élites égyptiennes anglophones n'ont de lien social avec les Cairotes ordinaires dont la langue est l'arabe »²¹⁹.

À cet égard, l'essor de la ville moderne est lié au développement du quartier de l'Azbakéya également l'Uzbékiya, situé au nord du quartier d'Ismaïlya. Au cours du XIX^e siècle, le quartier Azbakéya constituait le point principal d'articulation entre le vieux Caire et ses environs²²⁰. Ainsi, il est la destination de la première rue percée dans l'ancien tissu urbain du Caire (la Rue Neuve). À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, après la construction de la ville moderne, le quartier devient son centre économique ainsi qu'un centre de loisirs privilégié pour les étrangers et les voyageurs ainsi qu'« un foyer durable de la vie sociale »²²¹, comme le confirme Arnaud : « C'est aussi dans ce quartier que les voyageurs s'établissent ; ils y trouvent tous les services requis pour leur séjour : les hôtels tout d'abord, mais aussi la poste et les changeurs, des cabarets et des théâtres, un cabinet de lecture et le terminus des voitures de Suez »²²². Dans le quartier d'Azbakéya se situait le fameux hôtel Shepherd. Celui-ci est un symbole de la ville cosmopolite ainsi que de l'occupation britannique. De ce fait, il fut l'un des premiers établissements à prendre feu lors du grand incendie du Caire de 1952. Proche de ce quartier, sur la place Ataba, a été placée la statue d'Ibrahim Pacha, fils de Mohamed Ali et père d'Ismaïl, les bâtiments des Tribunaux mixtes installés dans un ancien palais, la Bourse ainsi que le Crédit lyonnais.

Le développement du quartier souligne l'avènement de la nouvelle ville construite, en attirant l'attention sur celle-ci. Attardons-nous sur une scène plus vibrante et vivante de l'ouvrage de Berque qui se déroule dans l'Azbakéya, considéré comme un acteur et un témoin de l'essor de ce nouvel urbanisme :

« À la chute de la chaleur quand Le Caire a terminé sa sieste, un immense réveil rompt le silence pesant de la ville. Des chants montent. Des sabots d'attelages claquent sur le sol. Le bruit de la foule grossit, afflue dans les bosquets garnis d'orchestres. On entend des musiques militaires, mais aussi l'opéra italien. Il y a même un Opéra, où l'on a donné en 1869 une représentation d'*Aïda*. Dans cette foule soumise aux sollicitations cumulées de l'Orient et de l'Occident s'affairent vendeurs, baladins, sorciers, diseurs de bonne aventure, bouffons, charmeurs de serpents. Des badauds venus des quartiers les plus archaïques se mêlent aux Levantins et aux Occidentaux déjà nombreux. Des touristes circulent, moqués et convoités. Les dames de l'aristocratie, portées par des ânes ou des mules ferrées d'argent, se promènent, surveillées par leurs suivantes ou des eunuques. L'étranger romantique savoure la nostalgie de leurs yeux. À vrai dire on ne s'ennuie guère sur l'Uzbékiya. On y fait la fête vers la fin du jour. Les bosquets abritent des scènes peu édifiantes. Il s'y commet jusqu'à des meurtres. Et voilà pourquoi on a

²¹⁹ ARTEMIS COOPER, *Al-Qahira fi al-Harb al-Alamiya al-Tanya (Le Caire pendant la Seconde Guerre mondiale)*, Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, 2015, traduit par Mohamed AL-KHOLY, p. 42

²²⁰ ARNAUD, *op. cit.*, p. 42.

²²¹ BERQUE, *op. cit.*, p. 81.

²²² ARNAUD, *op. cit.*, p. 44.

dû quelque temps fermer le jardin. N'importe. La place constitue un foyer d'attraction pour le présent et le futur de la ville »²²³.



Figure 1.1.26. Le jardin d'Azbakéya en 1867.

Nous pouvons constater là les différentes activités « touristiques » joyeusement exercées par les étrangers et les voyageurs tandis que les habitants d'autres quartiers, surtout les quartiers populaires, les observent curieusement. Tout se passe comme sur une scène où les étrangers jouent et les Égyptiens sont les spectateurs. Dans la scène toutefois, certains en profitent pour vendre des marchandises ou montrer leurs compétences extraordinaires (faire des tours de magie, mimer, chanter, conter). Mais ils sont d'une extraction sociale inférieure à celle des étrangers, et regardent la scène en essayant, autant que possible, d'en profiter.

Avec la création de la nouvelle ville, ces écarts sociaux s'aggravent et conduisent à l'émergence de deux modes de vie qui se côtoient. En 1904, un poète égyptien évoque dans un poème cette différence entre les deux modes de vie : « On dirait : les jeunes sont les meilleurs pour nous [la nation], mais en vrai, les jeunes sont pires que l'[es] étranger[s] »²²⁴ « Est-ce que l'Uzbékîya est devenu un séjour des fils, le séjour du père étant entre les mosquées ? »²²⁵. Hafez Ibrahim, poète nationaliste également surnommé le Poète du Nil, affirme que les modes de vie dans les nouveaux quartiers font grandir de nouvelles générations qui seront plus dangereuses pour la nation que les étrangers. Il déplore que le quartier Azbakéya soit le foyer de la jeunesse égyptienne alors que la vieille ville, et notamment ses mosquées isolées, soit l'espace où se retrouve l'ancienne génération des pères. Cet écart spatial provoque à la fois une séparation entre les générations et des différences sociales.

²²³ BERQUE, *op.cit.*, p. 81- 82.

²²⁴ IBRAHIM Hafez. « Ila Misr (Pour l'Égypte) », al-Manar, no.7, Le Caire, éditeur inconnu, 1904, p.594. Notre traduction et la citation originale : يقولون في النشء خير لنا ... وللنشء شر من الأجنبي

²²⁵ La citation originale : أفي الأزيكية مثوى البنين ... وبين المساجد مثوى الأب. Elle est traduite dans Berque, *op. cit.*, p. 82.

Au cours de la période d'entre-deux-guerres, le quartier perd beaucoup de ses qualités en faveur des autres quartiers de la ville moderne ; la foule préfère se balader sur le boulevard Fouad 1^{er}, dans la ville moderne où se trouvent les grands magasins, ou passer ses temps de loisirs dans la rue Emad al-Dine, où se trouvent les casinos²²⁶. « Dans le centre, les beaux jours de l'Uzbékîya ne sont plus. Les brasseries à orchestres féminins ont perdu leur galante animation des lendemains de la [première] guerre »²²⁷. En même temps, les différences culturelles et sociales entre les deux villes provoquent des distinctions du point de vue des sens. Citons par exemple la sensation olfactive : « Nulle limite visible entre les quartiers égyptiens et les autres. Nous avons traversé les odeurs de friture, comme on traverse des barbelés, pour passer à celles des boulangeries grecques et des pâtisseries suisses »²²⁸. Les quartiers égyptiens ici sont les quartiers populaires de la vieille ville, alors que la ville moderne est considérée comme une ville étrangère où les étrangers font un centre de la capitale qui exclut les Égyptiens²²⁹.



Figure 1.1. 27- 28. Café et pâtisserie Groppi, place Soliman pacha.



Figure 1.1.29. Marché des épices dans al-Qasaba et Khan Khalili.

Finalement, l'image globale de la ville du Caire, associée à une mobilité résidentielle, incarne une discrimination sociale comme l'explique Galila El-Kadi : « L'image qu'offrait cette ville est celle d'une ville différenciée, les écarts sociaux étaient considérables entre les quartiers de la ville moderne et ceux de la vieille ville abandonnée par sa population aisée selon des vagues successives depuis le début du XX^e siècle. Les mouvements alternatifs de glissement, d'extension, de concentration, de regroupement et d'affinement des activités qui se mettent à l'œuvre entre le début du siècle dernier et les années 1930 aboutissent à un système polycentré où on distingue des sous-zones homogènes »²³⁰. Les différences entre les deux villes ne cessent de s'accroître, conduisant finalement à la confrontation qui se fait jour en janvier 1952. Le sabotage qui a eu lieu dans le casino Bâdiaa, situé au quartier de l'Azbakéya et représentant la vibrante vie nocturne pour les étrangers, notamment les soldats anglais, sera l'acte déclencheur du grand incendie du Caire en 1952.

²²⁶ *Ibid.*, p. 485.

²²⁷ *Ibid.*, p. 485.

²²⁸ RAYMOND André, « Chapitre IX. Le Caire ». Groupe de recherches et d'études sur le Proche-Orient. L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976. Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1977. (pp. 213-241). En accès libre : <http://books.openedition.org/iremam/806>, consulté le 27.11.2019.

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ EL KADI, *op. cit.*, p. 78.

1.10.3. La discrimination sociale

*“Ismail created two distinct cities: the old Islamic Cairo remained untouched alongside the remodeled Azbakiya and the new Ismailiya. Ordinary Egyptians lived in the old Islamic, Coptic, and Jewish areas, while the new designation of space to the west was regulated for foreigners and wealthy Egyptians who sought a western style of city life, shielding them from the Egyptian milieu .”*²³¹

La création de la nouvelle ville, connue à l'époque avec le quartier Ismaïliyya, constitue une distinction entre les habitants du Caire. Celle-ci nourrit un sentiment de méfiance des habitants de la vieille ville vis-à-vis des habitants de la nouvelle ville. Deux raisons provoquent selon nous ce sentiment : tout d'abord, les habitants de la vieille ville sont témoins d'activités inhabituelles dans les espaces publics des nouveaux quartiers (comme boire de l'alcool et jouer). Le nouveau mode de vie est considéré comme étant trop libéral par la population de la ville ancienne : *“In Ismailiya and Azbakiya men and women intermingled freely in public places, and no one frowned upon the consumption of alcohol or gambling”*²³². Par ailleurs, les étrangers et les personnes aisées sont sujets à des regards menaçants, car ils sont considérés comme des symboles de la colonisation et de son oppression.

Il est à noter que la distinction sociale n'est pas qu'économique. Elle est aussi liée à l'origine des habitants²³³. Par exemple, au nord du quartier Ismaïliyya se situent les établissements étrangers et consulaires. Les employés de ces établissements, habitant les extensions récentes de la ville, portent à l'époque des noms français ou italiens. La plupart des habitants et des employés sont donc des étrangers. Concernant ces derniers, Arnaud affirme que « Non seulement ils sont fortement regroupés, mais encore ils semblent exclure les habitants d'origine ou d'activités différentes »²³⁴.

Sont notées les différences dans les modes de vie, les habitudes, ainsi que les goûts. Souvent liés aux origines des habitants, surtout ceux qui ont vécu à l'étranger, les goûts alternent entre l'allogène (en arabe *al-effrangi*) et le local (*al-baladî*). Berque perçoit cette alternance des goûts comme « une contagion »²³⁵ qui s'est opérée entre les goûts des classes supérieures habitant la nouvelle ville et ceux des classes inférieures habitant les anciens quartiers. Les modes de vie des quartiers modernes se diffusent dans les quartiers populaires, provoquant un sentiment d'insatisfaction pour certains des habitants de ces derniers. En 1950, l'écrivain égyptien No'man Achour (1918-1987) publie sa première pièce de théâtre *al-Maghammatis (l'amant)*. Elle a pour personnage principal Gharib al-Fakhoury, un jeune psychiatre éduqué en France revenant en Égypte et décidant d'habiter dans un quartier populaire au vieux Caire afin d'exercer son métier dans la ruelle (*hârâ*) où il loge. Bien qu'occupant une grande maison,

²³¹ SERROUR, *op. cit.*, p. 89.

²³² *Ibid.*, p. 89.

²³³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 166.

²³⁴ *Ibid.*, p. 166.

²³⁵ BERQUE, *op. cit.*, p. 83.

Gharib est déçu de son quartier et du mode de vie auquel il est obligé de s'habituer, à tel point qu'il affirme que la vie dans son quartier « peut mener la personne à se suicider »²³⁶.

Cette différenciation sociale n'est ni spontanée ni un choix effectué par les habitants. L'administration a sa part de responsabilité, car elle distingue les quartiers du Caire selon deux catégories. La première regroupe les quartiers existants du Caire avant 1865, deux ans avant la période des grands travaux d'Ismaïl, tandis que la deuxième est constituée des nouveaux quartiers de la ville moderne. De cette manière, l'administration « oppose les quartiers "indigènes" aux quartiers "européens" »²³⁷. Quant à la distinction d'activités, l'administration suit le même principe pour les catégoriser, selon des modalités injustes et ambiguës :

« Ce sont les restrictions imposées à deux catégories d'activité qui stigmatisent le mieux la dichotomie entre les deux parties de la ville. Il s'agit des lieux réservés d'une part, aux établissements publics — cafés, restaurants, cabarets, brasseries, théâtres, cercles... -, surtout ceux qui distribuent de l'alcool, et d'autre part, à la mendicité. À partir de 1891, il est interdit d'ouvrir des établissements publics dans les quartiers "réservés à l'habitation des familles et non ouverts au commerce". À ce moment-là, la définition de ces quartiers semble aller de soi, la législation n'indique pas de précision quant à leur localisation. Au début du siècle, la réglementation stipule que dans les "quartiers européens", l'autorisation d'ouvrir un établissement public comporte de droit une licence de distribution d'alcool. Il devient alors nécessaire de définir avec précision ces catégories ; deux listes de rues — parfois de sections de rues seulement — et de quartiers, publiées par décret du gouverneur du Caire, permettent d'appliquer la législation de manière rigoureuse.

Quelques années plus tôt, pour restreindre le déplacement des mendiants dans certaines parties de la ville, le même gouverneur avait dû fixer les lieux d'interdiction de la mendicité. La zone touchée par cette interdiction est très circonscrite, d'une étendue d'environ 150 hectares (alors que la ville en compte pratiquement 2000) ; elle est située dans les quartiers d'urbanisation récente planifiés sous Ismaïl [c'est-à-dire les nouveaux quartiers de la ville moderne].

Ce périmètre présente de fortes similitudes avec celui des quartiers européens relatif à la législation sur les établissements publics. Par la complémentarité des deux règlements, l'administration délimite un domaine où elle autorise la consommation d'alcool et où elle interdit ce qu'elle considère comme une nuisance : la mendicité. D'un autre côté, cette pratique autorisée dans les zones qui correspondent aux quartiers "réservés à l'habitation des familles", c'est-à-dire les quartiers habités non pas tant par les Égyptiens que par la partie la moins nantie de la population »²³⁸.

²³⁶ ACHOUR No'man, *al-Maghammatîs (l'Amant)*, Le Caire, al-Ebdaa al-Araby, 1984, p. 30 ; la traduction dans El Kadi, *op. cit.*, p. 76.

²³⁷ ARNAUD, *op. cit.*, p. 204.

²³⁸ *Ibid.*, p. 204-205.



Figure 1.1.30. Carte postale montrant les Tribunaux Mixtes au Caire (1914), construits sur la place Attaba en 1878.

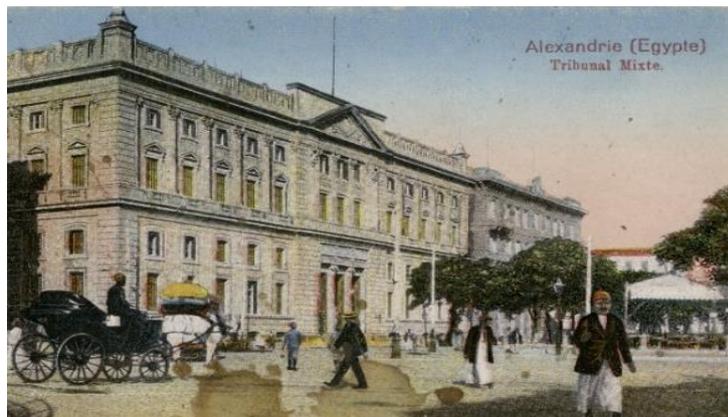


Figure 1.1.31. Carte postale montrant les Tribunaux Mixtes, Alexandrie, 1900.



Figure 1.1.32. Le tribunal indigène du quartier populaire de Bab el-Khalq construit en 1884.

La discrimination sociale entre les habitants des nouveaux quartiers et ceux des anciens mène à des conflits juridiques. Depuis l'époque d'Ismail, notamment en 1875, les débats ont pour objet de définir les instruments de Droit civil.

Les tribunaux égyptiens sont de trois types : les Mixtes, les Indigènes et les tribunaux de statut personnel. Les tribunaux Mixtes sont fondés en 1875. Ils prennent en charge les litiges entre les étrangers et les Égyptiens.

Ils se caractérisent par l'organisation et la rigueur. Au contraire, les tribunaux indigènes, contrôlant les rapports entre les Égyptiens, sont définis par Lord Dufferin²³⁹ comme étant « trop laids, trop imbéciles, trop corrompus ». Même après les réformes juridiques de 1883, ces tribunaux demeurent « trop encombrants, trop surpeuplés, trop coûteux »²⁴⁰.

²³⁹ Lord Dufferin, ambassadeur de Grande-Bretagne auprès de l'Empire ottoman, a été envoyé par son gouvernement en Égypte pour gérer la question administrative de l'occupation anglaise de l'Égypte après l'échec de la révolte Urabienne. Il a publié un rapport sur le gouvernement égyptien en 1883.

²⁴⁰ BERQUE, *op. cit.*, p. 160.

Chapitre I.2. Les deux Caire : fascination et mépris

2.1. À l'aube du XXe siècle : Le Caire sous l'occupation britannique

Au début du XXe siècle, la ville du Caire connaît une croissance sans précédent, qu'il s'agisse de sa surface ou de sa population. Entre 1882, date de l'occupation britannique, et la fin de la Première Guerre mondiale, la population de la ville passe de 375 000 à 791 000 habitants puis à 1 312 000 en 1937, occupant 3 177 hectares de surface bâtie¹, soit une augmentation de 250 % en 55 ans². Cette période de croissance est marquée par de nombreuses mutations politiques et sociales³. Durant le règne du khédivé Abbas Hilmi II⁴ (1892-1914), le pouvoir est concentré entre les mains du Haut-Commissaire anglais, Lord Cromer (1883-1907). En 1900, un mouvement nationaliste se déclenche, dirigé par le jeune leader Moustafa Kamel (1874-1908). Ce dernier donne naissance au premier parti politique, le Parti national, en 1907. Accusé de soutenir les mouvements nationalistes, puis la Turquie engagée dans la Première Guerre mondiale contre la Grande-Bretagne, Abbas II est détrôné par celle-ci et remplacé par son oncle Hussein Kamel (1914-1917) qui est nommé sultan. Dès lors, l'Égypte est sous le protectorat britannique et elle ne fait plus partie de l'Empire ottoman aboli par Atatürk quelques années plus tard.

L'extension de la ville du Caire entre 1867, date de la visite parisienne effectuée par le Khédivé Ismaïl et le démarrage de la construction de sa ville moderne (désormais le centre-ville du Caire), jusqu'au début du XXe siècle, subit de grandes mutations politiques et économiques à l'échelle locale et internationale. Dans le chapitre précédent, nous avons montré comment la crise politico-économique, à la fin du règne d'Ismaïl (1879), affecte la poursuite de son projet urbain. À partir du début du XXe siècle, la croissance de la ville du Caire est engendrée par la construction des nouveaux quartiers périphériques comme Héliopolis, fondé dans le désert au nord du Caire en 1907, et Maadi au sud de la ville, construit en 1904. Selon Arnaud, la croissance du Caire est liée aussi au « dynamisme d'un marché foncier essentiellement spéculatif » à tel point qu'il ne cesse de « provoquer l'extension du périmètre de la ville »⁵. La crise boursière des États-Unis de 1907 entraîne « une pénurie de crédit ». Cette dernière « déclenche une crise financière qui met un terme au développement urbain »⁶. Les prix des terrains diminuent et les projets de construction sont interrompus⁷. Suite à la crise de 1907,

¹EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo. Centre in movement.*, Marseille, IRD Orstom, 2012, p. 58.

²RAYMOND, André. Chapitre IX. « Le Caire In : L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976 ». Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1977, en accès libre : <http://books.openedition.org/iremam/806>, consulté le 13.11.2019.

³ARNAUD Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Sinbad/Actes Sud, 1998, p. 9.

⁴Fils du Tawfiq et son successeur.

⁵ARNAUD, *ibid.*, p. 11.

⁶*Ibid.*, p. 11.

⁷*Ibid.*

précise Arnaud, « la croissance du Caire ne reprendra effectivement qu'à l'issue de la Première Guerre mondiale »⁸.

Ces grandes mutations, locales et internationales, depuis la deuxième moitié du XIXe siècle jusqu'au début du XXe ne se déroulent pas d'une manière linéaire, car les projets construits et les opérations de démolition effectuées par les secteurs publics et privés « ont été très changeants et discontinus »⁹. Au début du XXe siècle, notamment en 1907, l'image du Caire est celle d'une ville hétérogène. Elle est constituée « de pièces d'origine et de nature différentes juxtaposées »¹⁰. Ce sont les projets réalisés à l'époque d'Ismaïl. Les grands travaux du khédivé ou ses « gestes urbanistiques », selon les termes d'Arnaud, « ont peu de choses en commun avec l'optimisation de la rente foncière des sociétés et des intervenants privés »¹¹.

Après la Première Guerre mondiale et durant le règne du Sultan Fouad¹²(1917-1922), le mouvement nationaliste dirigé par Saad Zaghloul revendique une participation égyptienne à la Conférence de Paix de Paris pour exposer la question de l'indépendance. Suite au refus des Britanniques et à l'expulsion de Zaghloul avec trois autres dirigeants de son parti *al-Wafd* à l'île de Malte, une révolution publique se déclenche en mars 1919. Trois ans plus tard, en 1922, le protectorat britannique est aboli et le Sultan Fouad se proclame roi. Il le restera jusqu'à sa mort, en 1936. Le sentiment national, suite à cette révolution, est résumé par ce slogan « l'Égypte pour les Égyptiens »¹³. Il provoque la naissance du mouvement d'*al-Nahda*, mot arabe signifiant la renaissance ou le renouveau national. *Al-Nahda* prend de plus en plus d'importance tout en renforçant le sentiment national dans plusieurs domaines.

Dans le domaine économique, le mouvement nationaliste d'*al-Nahda* est accompagné par les efforts de l'économiste Talaat Harb (1867-1941), qui constitue la première banque égyptienne en 1920. Celle-ci est considérée comme « la banque de la Nation ». Le compositeur et chanteur Sayyed Darwich (1892-1923) renouvelle la musique orientale et la libère de ses anciens stéréotypes. Il développe la chanson populaire à tel point qu'il se voit octroyer le titre d'Artiste de Peuple. Les écrits du penseur Qasim Amin (1863-1908) et les efforts de Huda Cha'rawi (1879-1947) fondent le courant féministe égyptien dont l'objectif est de revendiquer les droits des femmes et leur émancipation. Quant à la poésie, les contributions des poètes Ahmed Chawqi, surnommé le « Prince des Poètes » et Hafez Ibrahim, surnommé le « Poète du Nil » sont foisonnantes au cours des années 1910 et 1920, pour traiter des sujets patriotiques de la civilisation égyptienne et de ses rapports avec le monde arabe et islamique.

Au niveau architectural, la naissance d'un sentiment national se caractérise par la recherche d'un style « égyptien ». Le débat sur l'identité égyptienne, oscillant entre modernité et

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁰ *Ibid.*, p. 16.

¹¹ *Ibid.*

¹² Fils d'Ismaïl, successeur du Hussein Kamel et père du roi Farouk 1^{er}.

¹³ En arabe : مصر للمصريين

authenticité, anime la société égyptienne¹⁴. Il concerne à la fois des dirigeants, des savants et même des amateurs passionnés par les conséquences du processus de modernisation depuis les années 1880¹⁵, à tel point, écrit Berque, qu'à l'époque « rien de plus péremptoire, rien de plus interrogatif que l'égyptianité »¹⁶. Au cours des années 1920, le ministre des Travaux publics Mohamed Aly Allûba Pacha (1875-1956) fait appel aux architectes lors d'un concours d'idées afin de conserver les anciens monuments. Cet appel provoque la constitution d'un Comité *ad hoc* composé de plusieurs historiens d'architecture comme Creswell¹⁷ et Weit^{18,19}. Plus tard, en 1935, le même ministre Allûba pacha propose la création d'un nouveau style qu'il nomme « le style Fouad 1er » du nom du roi de l'époque²⁰. Des conférences sont consacrées à ce sujet, traitant de la spécificité égyptienne ou de la personnalité traditionnelle : « Mais à ce moment se pose un grave problème qui, sous cette végétation d'incidents, fait ressortir l'un des grands maux, l'un des grands espoirs de cette société : la remise en cause de son propre visage »²¹.

Ces « tentatives de recherche d'une identité »²², comme les qualifie Galila El Kadi, se sont traduites par l'apparition de deux styles architecturaux à partir des années 1920 et jusqu'aux années 1940. Le premier est le style néo-pharaonique inspiré par l'architecture de l'Égypte antique. Il se caractérise par la massivité et l'usage des éléments provenant de l'architecture des temples et des tombeaux égyptiens, comme le mausolée de Saad Zaghloul (1931) par l'architecte égyptien Moustafa Fahmy et les Tribunaux Mixtes²³(1925 -1934) par Léon Azéma, Max Edrei et Jacques Hardy. Quant au second style, il s'inspire de l'architecture arabo-islamique afin de développer un style « néo-arabisant »²⁴. Il se caractérise par son vocabulaire des détails issus de l'architecture arabo-islamique. Comme le bâtiment de la Banque Misr (1927) situé rue Mohammad Farid, par Antonio Lasciac, et l'Institut de Musique arabe (1926) rue Ramsès, par les architectes Verrucci, Pasteur et Farag Amin.

¹⁴ EL KADI Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 183.

¹⁵ BERQUE Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, Gallimard, 1967, p. 486.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Keppel Archibald Cameron Creswell (1879-1974) est un historien anglais, spécialiste de l'art et de l'architecture islamiques, professeur de l'art islamique à l'Université Fouad 1^{er} (1934-1951) et professeur émérite de l'histoire de l'art et de l'architecture islamiques à l'Université américaine du Caire (1956-1973).

¹⁸ Gaston Weit (1887-1971) est un orientaliste français, spécialiste de langue et de civilisation arabes et ancien directeur du Musée d'art arabe du Caire (1926-1951).

¹⁹ BERQUE, *ibid.*, p. 486.

²⁰ VOLAIT Mercedes, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005, p. 358.

²¹ BERQUE, *op. cit.*, p. 487.

²² EL KADI, *op. cit.*, p. 183.

²³ Maintenant la Cour Suprême.

²⁴ EL KADI, *op. cit.*, p. 183.

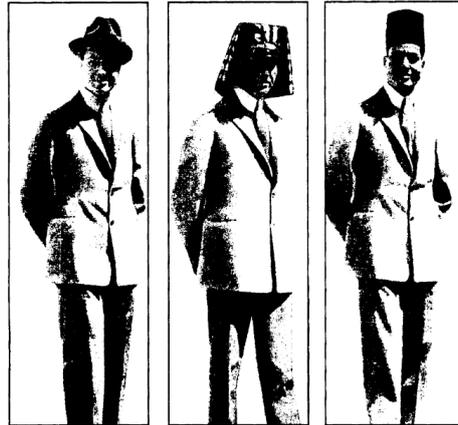


Figure 1.2.1. À La recherche d'une identité : Trois propositions publiées dans le magazine *al-Mossawar* en 1926 pour un couvre-tête égyptien au cours des années 1930. Les trois propositions, qui varient entre le chapeau occidental et le Tarbouche turc, en passant par une proposition inspirée de l'Égypte Antique (au milieu), montrent la crise identitaire au cours des années 1920 et 1930.



Figure 1.2.2. Le mausolée de Saad Zaghloul.



Figure 1.2.3. Les tribunaux Mixtes.



Figure 1.2.4. L'Institut de Musique arabe.



Figure 1.2.5. Banque Misr.

Ces différents styles étaient, selon Galila El Kadi, un reflet de « la controverse sociale sur la définition d'une identité égyptienne »²⁵. Inspirés par deux références historiques, l'architecture pharaonique et arabo-islamique, ils sont distribués géographiquement afin de construire

²⁵ EL KADI, *ibid.*

l'ensemble des bâtiments publics égyptiens. Selon une décision politique attribuée à Uthman Muharram pacha, également Osman Moharram, ministre wafidiste²⁶ des Travaux publics à plusieurs reprises entre 1924 et 1950, les édifices publics du nord, où se concentrent les capitales de la période de l'invasion arabe, doivent être de style arabo-islamique. Ceux bâtis au sud, où se situent les capitales, les temples et les tombeaux de l'Égypte antique, sont réservés au style pharaonique. Il s'agit donc d'une volonté politique qui cherche à établir « un programme d'État (la construction de bâtiments officiels) des formes significatives — parlantes — de l'appartenance nationale »²⁷. Dans ce programme, il est essentiel que « les édifices gouvernementaux portent les signes, même imperceptibles, d'une allégeance au patrimoine égyptien »²⁸.

2.2. Les deux Caire dans la littérature égyptienne

Amorcée depuis le milieu du XIXe siècle, la renaissance littéraire en Égypte est concernée par le renforcement de l'identité et la langue arabe, tout en s'ouvrant à la civilisation européenne. Tenant compte de l'affaiblissement de l'Empire ottoman et de la situation engendrée par l'occupation britannique, la révolution de 1919 joue le rôle de déclencheur pour que la littérature égyptienne prenne une forme nationaliste. Depuis la seconde moitié du XXe siècle, les grands thèmes de la littérature égyptienne développent une approche réaliste en exprimant une vision « angoissée du monde »²⁹.

La construction de la nouvelle ville (celle d'Ismail) et la dégradation de l'ancienne sont autant de sources inspirant les romanciers égyptiens qui évoquent les écarts majeurs entre les deux villes en question. Selon Galila El Kadi, « la littérature égyptienne foisonne de configurations opposant les vieux quartiers aux nouveaux quartiers, la médiocrité au standing, la déchéance à la valorisation sociale, la saleté à la propreté, l'ordre à l'anarchie, etc. »³⁰. Nous pensons que les descriptions faites par les romanciers égyptiens dépassent ces états d'oppositions binaires. Elles sont plutôt des images exprimant des regards croisés et des vécus des habitants des deux villes. Ces images donneront à lire et à comprendre un état des lieux du quotidien des habitants et des circonstances sociopolitiques accompagnant la mise en place de la nouvelle ville qui deviendra plus tard le centre-ville.

Depuis le début du XXe siècle, la littérature égyptienne « est presque entièrement définie par la vie politique »³¹. L'histoire du pays témoigne de plusieurs bouleversements majeurs à la fois sociaux, économiques et politiques qui conduisent à des transformations du paysage urbain. La

²⁶ C'est-à-dire un membre du parti majoritaire d'al-Wafd (en français la Délégation) constitué par Saad Zaghloul suite à la révolution de 1919.

²⁷ VOLAIT Mercedes, « Production architecturale et pensée nationale », *L'architecture moderne en Égypte et la revue Al-'Imara : 1939-1959*, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Dossiers du Cedej », Le Caire, 2017, p. 36.

²⁸ VOLAIT, *ibid.*, p. 36.

²⁹ TOMICHE NADA. *Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1995, p. 67.

³⁰ EL KADI, *op. cit.*, p. 76.

³¹ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de. *De l'Égypte à la fiction, Récits arabes et européens du XXe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », n° 10, 2014, p. 143.

littérature rend compte de ces bouleversements, comme l'explique Ève de Dampierre-Noiray : elle témoigne de l'invasion du champ littéraire par l'histoire politique, et devient « particulièrement frappante en Égypte »³², d'une manière qu'elle « se manifeste à deux niveaux : celui du rôle social des écrivains et celui du contenu de leurs productions romanesques »³³.

Il convient de souligner ici le rôle des écrivains et des romanciers égyptiens dans la vie politique et sociale. Ceux-ci font partie des intellectuels connus pour leurs liens étroits avec l'État³⁴. Ces liens expliquent, selon le critique littéraire Richard Jacquemond, la particularité du champ littéraire souvent perçue comme une « succession de générations »³⁵ dont l'émergence est, à chaque fois, liée à « un tournant de l'histoire nationale »³⁶.

C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous visons à expliciter les liens entretenus entre les deux villes, la ville nouvelle (le centre-ville) et l'ancienne ville du Caire par l'analyse de certains romans contemporains égyptiens. Nous organisons ces liens en plusieurs natures/modes de relations que nous considérons comme des enjeux qui portent sur l'évolution sociopolitique allant du début du XXe siècle jusqu'au milieu de celui-ci, notamment jusqu'au grand incendie du Caire, avant la chute de la monarchie en 1953. Dans ce chapitre, et celui d'après, nous préférons employer les termes de l'époque pour désigner le centre-ville du Caire, tel que la ville moderne, nouvelle et européenne. Il convient de souligner que le terme de centre-ville n'a été employé qu'après l'essor des nouveaux quartiers construits sur la rive ouest et à l'est du Caire au cours des années 1950.

L'analyse urbaine de plusieurs romans égyptiens nous permettra d'établir des critères définissant la relation entre la ville ancienne et la moderne. L'objectif de ce travail est de raconter une histoire sur la construction de cette dernière, de son essor au début du XXe siècle jusqu'à la fin de la monarchie. Cette histoire *untold*, ou non-écrite, qui ne peut pas être révélée par les plans, les cartes et les photos, mérite selon nous d'être explicitée. Les romans sélectionnés sont publiés pendant la période d'analyse. Dans chacun de ceux-ci, on y trouve toujours de décrites une ou plusieurs natures/modes de relations entre les deux villes, voire les deux quartiers ou morceaux de ville, ancienne et nouvelle. Nous émettons l'hypothèse qu'en analysant ces romans, nous pouvons établir un nouvel état de connaissance de la ville moderne à la lumière des transformations sociopolitiques qu'elle a subies durant un peu plus d'un demi-siècle.

Les analyses sont divisées en plusieurs enjeux dont chacun correspond à l'une des relations explorées. Les titres, ou thèmes correspondent aux éléments évoqués et aux manifestations induites par le déroulement des événements pour chacun des romans. Les descriptions littéraires

³² *Ibid.*, p. 143.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ JACQUEMOND Richard, *Entre scribes et écrivains : le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Actes sud, 2003, p. 22.

³⁶ *Ibid.*, p. 22.

des toponymes cairotes réels ou fictionnels, leurs renvois en termes d'images sentimentales, sonores et olfactives, de même que les dialogues entre les personnages, jouent un rôle dans la compréhension de deux villes et leur contexte politique, social et économique.

2.3. Premier enjeu : la ville nouvelle, mépris et fascination

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les modes de vie dans la ville moderne sont très différents de ceux de la ville ancienne. Le mode de vie à l'occidentale affecte les habitudes, les traditions et les apparences des Égyptiens et varie selon la richesse, le genre et l'âge. Citons par exemple les tenues : dans la ville moderne, les classes supérieures préfèrent les lainages européens, le complet *badla* ou le costume constitué d'une veste *jâkitta* et pantalon, contrairement à la plupart des cairotes habitant dans les anciens quartiers qui portent le *gilbab* ou les vêtements drapés de style oriental ou turc³⁷. Quant aux vêtements des femmes, la mise de style européen, surtout la blouse *blousa*, le jupon *gonella/tannoura* et la robe *fustane* remplacent la *galabya*. De même, le manteau *balto* remplace la *melaya-leff*, qui est un grand châle noir considéré par les femmes habitant les quartiers populaires comme un cache-vêtements. Petit à petit les chapeaux à l'européenne deviennent plus courants que les burqas et les *yechmeks*, considérés comme un voile. Le développement des grands magasins de la ville moderne, comme Hanau, Orosdiback, Sednawi, Sama'an, Cicurel et les grandes maisons de couture, nourrit la tendance à l'ouverture à la mode internationale et assure la transformation vers un nouveau mode de consommation : « [...] les changements corrélatifs de la consommation, de la structure sociale et du langage prennent assez d'importance pour solliciter le commerce international »³⁸.

³⁷ BERQUE, *op. cit.*, p. 343.

³⁸ *Ibid.*, p. 343.



Figure 1.2.6. Des femmes dans la ville moderne, années 1920.



Figure 1.2.7. Des femmes vêtues traditionnellement dans la vieille ville, années 1920.



Figure 1.2.8. Des hommes en costume occidental rue al-Muski.



Figure 1.2.9. Des hommes traditionnellement vêtus, lieu inconnu dans la ville moderne.



Figure 1.2.10. Sednoui's, un des plus prestigieux magasins de la ville moderne, architecte Georges Parcq (1913).

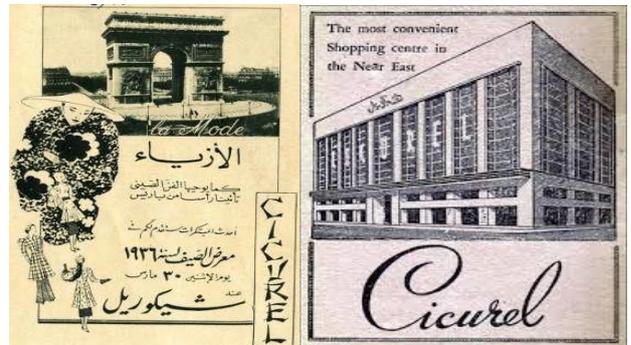


Figure 1.2.11-12. Publicités du magasin Cicurel, rue Fouad, architecte Garo Ballyan (1912).

L'égyptologue et érudit français Arthur Rhoné souligne ces changements d'apparence, en faisant le lien avec la nouvelle architecture européenne qui commence à naître au Caire, notamment dans la ville moderne :

« Le Caire a évolué en une ville moderne, mais moins attrayante que Le Caire médiéval [connu par] son charme oriental fascinant. [Dans la ville moderne] ces effendis et ces marchands, qui se gênent aujourd'hui de sortir dans des habits différents de ceux d'*iffrangi*, étaient jusqu'à une période récente profitent d'un repos complet dans leur caftan drapé en soie. Les moucharabiehs qui décoraient les façades des rues [du Caire médiéval] se poursuivent dans des lignes continues jusqu'à ce qu'un point de rencontre, où s'apparentent des minarets gracieux montant vers le

ciel. Tandis qu'aujourd'hui, ces moucharabiehs sont remplacés par des fenêtres rectangulaires avec des vitres et les bâtiments sont alignés d'une façon parallèle et droite. Ces beaux moucharabiehs en bois très artistiquement forgé ont donc disparu, il ne reste de cette industrie de bois que des meubles qui ressemblent à ceux de l'Occidental en les imitant. Désormais, les touristes au Caire ne verront que de larges boulevards et de grandes places sur leurs côtés, où se trouvent des bâtiments sans valeur que l'on appelle des bâtiments européens »³⁹.

En 1926, la revue française mensuelle *Jardins et cottages* offre une description d'une villa au Caire conçue par l'agence Azéma, Edrie et Hardy dans le but d'illustrer « le rayonnement de la France à l'étranger, tout comme le succès du nouveau style né à Paris »⁴⁰. Dans cette description, est soulignée l'absence d'un style architectural national en Égypte, du fait de l'influence occidentale, française notamment :

« Et ne nous étonnons pas de l'absence d'architecture égyptienne contemporaine. Les changements, dans l'art architectural d'un pays, découlent toujours de certaines modes, certains engouements, en plus des transformations apportées par la découverte de matériaux nouveaux, lesquelles sont communes à toutes les latitudes. Et ces modes, ces engouements sont eux-mêmes provoqués par les nouvelles orientations de la littérature et du théâtre qui ont leur répercussion très visible dans la parure féminine et l'arrangement des intérieurs. Or l'Égypte, dont le renouveau national ne se dessine que depuis peu de temps, possède une culture française et l'Égyptienne élégante s'habille à Paris »⁴¹.

Ainsi, et en particulier dans les quartiers de la nouvelle ville, les noms donnés aux nouveau-nés sont d'origine occidentale, tout en les mélangeant avec les noms arabes, par exemple Kitchener Ah'mad⁴². Quant aux titres honorifiques, une grande partie des habitants de la ville moderne est constituée de pachas ou de beys. Ceux-ci ont obtenu ces titres par l'État pour service rendu. Ensuite se trouvent les effendis dont la plupart sont des bureaucrates et des fonctionnaires de l'État. Ceux-ci sont définis comme « des lettrés civils, généralement formés dans les écoles gouvernementales »⁴³. Les *effendis* sont considérés comme les plus marqués par les traditions et les habitudes européennes. Néanmoins, leur connaissance approfondie de la culture européenne, de la culture anglaise notamment, a permis une participation remarquable des

³⁹ FARAJ Fouad, *Al-Qāhira*, 1^{re} éd., Le Caire, Maṭba'at al-Ma'ārif wa-Maktabatuhā, coll. « al-Modon al-Misrya », 1946, vol.3, p. 530. Notre traduction et la citation originale : لقد تطورت القاهرة إلى مدينة حديثة ولكنها أقل جاذبية من القاهرة : القرون الوسطى ذات السحر الشرقي الفتان. فهؤلاء الأفندية وهؤلاء التجار الذين يدخلون اليوم من الظهور في الشوارع إلا بملاصهم الأفرنجية كانوا إلى عهد قريب يتمتعون براحتهم الكاملة في قفاطينهم الحريرية الطويلة الواسعة. وكانت المشريات التي تزين واجهات الشوارع قديماً تمتد في خطوط متواصلة حتى تختفي عند نقطة التقابل حيث تبدو مآذن رشيقة ترتفع إلى السماء. أما اليوم فقد اختفت هذه المشريات وحل محلها شبابيك مستطيلة لها ضلف من الزجاج وتم تصفيف المنازل على خطوط متوازية مستقيمة. اختفت إذن هذه المشريات الجميلة المصنوعة من الخشب المخروط بتفنن فائق ولم يبق من آثار صناعة الخراط بالقاهرة إلا قطع من الأثاث الغربية الشكل المصنوعة تقليداً لها.

⁴⁰ VOLAIT, MERCEDES, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950)*, op. cit., p. 351.

⁴¹ L., P., « Une villa au Caire », *Jardins et Cottages*, Sèvres (Seine-et-Oise), juin 1926, p. 65-69. En accès libre : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32795444n>, consulté le 01.11.2020.

⁴² BERQUE, op. cit., p. 27.

⁴³ *Ibid.*, p. 27.

effendis dans les mouvements nationalistes anticoloniaux « de par leur éducation moderne et la connaissance du système administratif anglais »⁴⁴.

Le nouveau mode de vie dans les quartiers « modernes » affecte les différentes couches de la société égyptienne, notamment les classes supérieures. Celles-ci adoptent le nouveau mode de vie dans leurs lieux de loisir et de détente, comme l'explique l'orientaliste anglais Stanley Lane-Poole dans son ouvrage *The Story of Cairo*, paru en 1902 :

« The upper classes are becoming every year less Oriental in outward appearance and habits. They dance with 'infidel' ladies, wear Frank clothes, and delight in the little French pieces played in the Ezbekiya garden. Even their national coffee cups are made in Europe, and save for the red tarbush, and certain mental and moral idiosyncrasies difficult to eliminate and unnecessary to describe, the Egyptian gentleman might almost pass muster in a Parisian crowd »⁴⁵.

2.3.1. *Anna Horra (Je suis libre)* par Ihsan Abd el Quddus (1954)

« Elle imaginait qu'elle avait quitté l'Égypte entièrement pour aller vivre à Paris ».

Ihsan Abd el Quddus,

Nous pouvons donc comprendre que l'ouverture à la civilisation européenne, associée à l'épanouissement de la ville moderne, a influencé la vie des Caiotes. Cela a joué un rôle à développer leurs aspirations dans un mode de vie plus ouvert. Cela est d'autant plus vrai pour les Caiotes vivant hors de la ville moderne, qui habitent les quartiers populaires du vieux Caire, comme Amina, l'héroïne de roman *Anna Horra (Je suis libre)* par Ihsan Abd el Quddus publié en 1954.

Ihsan Abd el Quddus (1929 — 1990) est un écrivain et journaliste égyptien. Il est né au Caire d'une famille d'origine turque. Sa mère Rose al-Yousef est une artiste et journaliste de même que son père. Son enfance est marquée par son grand-père, qui était un cheikh conservateur, et par sa mère qui prônait une idéologie libérale. Entre les réunions religieuses et les séminaires sur l'art et la littérature, Abd el Quddus décrit cette opposition entre ces deux pôles, dont chacun essayait de l'attirer à ses côtés, comme « un vertige spirituel »⁴⁶. D'ailleurs, l'enfance d'Abd el Quddus transparait dans ses nombreux romans dont la plupart portent sur les conflits moraux et sociaux de la société égyptienne. Ses écrits littéraires et ses opinions politiques audacieuses lui ont valu d'importants déboires : il a survécu à une tentative d'assassinat à l'époque de roi Farouk, puis il a été arrêté à l'époque de Nasser ; enfin, Sadate l'a destitué de ses fonctions de directeur en chef du journal *Al-Ahram*.

⁴⁴ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, p. 15.

⁴⁵ LANE-POOLE Stanley, *The story of Cairo*, J. M. Dent, 1906, p. 6.

⁴⁶ CAMPBELL Robert B, *A'lām al-adab al-'arabī al-mu'āṣir- Iyar Wa-Siyar Dattiya*, Beirut, The Orient-Institut Beirut, coll. « Nosos w dirasat Beiroutiyyah », 1996, vol. 2, p. 888.

Les événements du roman *Ana Horra* se déroulent dans Le Caire des années 1930. Une jeune étudiante rebelle vit avec sa tante dans un quartier populaire du vieux Caire. Quelques années plus tard, elle habitera avec son père dans la ville moderne en poursuivant ses études à l'Université américaine du Caire (sur la place Tahrir). La vie étudiante dans son nouveau quartier lui permet de se confronter à une société cosmopolite représentant pour elle un virage idéologique, culturel et social. Ces changements entrent en conflit avec ses origines cairotes traditionnelles.

Au cours du roman, notre héroïne Amina, dont le prénom traditionnel signifie « honnête » ou « fiable », se heurte à la dominance masculine de la société égyptienne. Elle a vécu plusieurs expériences avec des hommes qui ont essayé de l'opprimer, voire de la posséder. Amina, à l'image de ses peurs et ses ambitions, représente le mouvement féministe dans la société égyptienne au cours de la première moitié du XXe siècle. Selon Amina, la lutte féministe contre le patriarcat et les traditions sociétales est la voie à suivre pour atteindre la liberté et l'égalité des droits dans la société. Pour autant, à la fin du roman, Amina rencontre Abbas, un ancien voisin et jeune écrivain nationaliste ; elle décide de quitter son travail pour s'occuper de lui : « elle lui a offert elle-même et sa liberté »⁴⁷. Cette bataille entre la jeune rebelle et la société conservatrice est spatialement représentée par de nombreuses scènes qui se déroulent entre la rue de la bourse *al-Bursa*, dans l'Université américaine (place Tahrir). Ces lieux représentent les symboles de la liberté dans la ville moderne où habite une société cosmopolite libérale. Alors que dans le vieux Caire, notamment à la rue d'al-Khalig, se trouve une autre société traditionnelle et rigide.

Pendant quatre années, Amina se rend chaque jour à son école secondaire d'al-Saniyya, dans Le vieux Caire, par la ligne du tramway n° 22 qui passe par la rue d'al-Khalig dans le même quartier. Les réseaux des lignes du tramway ont été ouverts en 1896. On compte une trentaine de lignes en 1917⁴⁸. En juin 1900, la ligne du tramway démarre à la rue al-Khalig. Au passage de celui-ci, Amina nous confie les sentiments de dégoût qu'elle éprouve face à ce moyen de transport : « Elle déteste ce tramway constitué d'une voiture unique tremblant sur les rails comme un enfant vagabond affecté par la coqueluche. Elle déteste ses chaises rudes en bois qui ressemblent aux planches qui servent à laver les morts »⁴⁹.

La ligne n° 22 traversant la rue al-Khalig est une des plus anciennes, elle fut inaugurée en 1897 pour relier les quartiers Sayyda Zaynab, Ghamra et Qasr al-Ainy. L'état de cette ligne s'est dégradé depuis son inauguration, quarante ans plus tôt par rapport à l'époque des événements du roman (1936). La description des sentiments d'Amina renvoie aussi à des images sonores, un bruit nuisible et continu associé aux tremblements, et visuelles avec ses descriptions des anciens sièges en bois peu confortables. La maladie et la mort sont présentes dans la scène comme parallèles à la dégradation des moyens des transports dans la vieille ville. La scène animée dans ce tramway occupe une partie importante des pensées d'Amina :

⁴⁷ ABD EL QUDDUS Ihsan, *Ana Horra*, 2ème, Le Caire, Akhbar al-Youm, 1954, p. 189. Notre traduction et la citation originale : وفضلت أن تهب نفسها وحرمتها للرجل الذي اختارته.

⁴⁸ EL KADI, *op. cit.*, p. 59.

⁴⁹ ABD EL-QUDDOUS, *op. cit.*, p. 44. Notre traduction, et la citation originale : إنها تكره هذا الترام المكون من عربة واحدة ترتعش : فوق القضبان كأنها طفل مشرد مصاب بالسعال الديكي تكره مقاعده الخشبية الجافة كأنها ألواح "غسل" الموتى.

« Et elle déteste les marchands ambulants qui sautent de droite à gauche [...] Elle déteste parmi eux, ce jeune marchand qui saute en tramway dans le croisement entre la rue al-Khalig et la rue al-Muski. Celui-ci, dès qu'il l'aperçoit, élève sa voix en chantant [...] puis il coupe sa chanson [s'arrête de chanter] pour crier [faire l'article de ses] ses marchandises »⁵⁰.

Nous remarquons ici l'agilité de ces marchands à sauter du tramway en marche, leur détermination à gagner leur vie au risque de glisser sous ses roues et leurs harangues pour vendre leurs marchandises. Le va-et-vient des marchands ambulants est pourtant interdit dans les moyens de transport, mais la pauvreté à laquelle ils doivent faire face les pousse à défier l'interdiction et à risquer leurs vies. Les désagréments imposés aux jeunes filles par ces marchands sont permanents. Dans cette ambiance perturbante, Amina reprend ses pensées concernant la rue al-Khalig, par laquelle passe le tramway :

« Et elle déteste la rue al-Khalig s'étendant étroitement et sombrement, comme un serpent qui se tortille dans la boue d'un marécage. Elle déteste les maisons en ruines qui la bordent et qui se penchent presque les unes sur les autres à force de s'être côtoyées pendant longtemps »⁵¹.

La rue d'al-Khalig al-Masry (le Golfe Égyptien) faisait partie du lit du Nil avant d'être asséchée lors des travaux des lignes de tramway amorcés en 1897. Durant cette époque, la rue, souvent inondée pendant les saisons de crues, se transforme en « un marécage » et foyer de transmission des maladies. L'image utilisée par le narrateur n'est pas arbitraire, car elle colle au passé de cette rue. Il est vrai qu'Amina n'a pas vécu ces inondations, mais ce passé est toujours présent dans la mémoire collective des habitants du vieux Caire. Le largueur de la rue ne dépassait pas dix mètres à l'époque, ce qui ne permettait que le passage du tramway. Dans l'ouvrage *al-Qahira (Le Caire)*, l'historien Shehata Eissa Ibrahim décrit une image avec la rue d'al-Khalig correspondant à la perception du narrateur du roman en illustrant les sentiments d'Amina envers cette rue :

« La rue d'al-Khalig al-Masry représente la négligence des gouvernements précédents, le détachement des compagnies monopolistiques de leurs engagements et la corruption en détournant les fonds publics. Lors de la signature de la concession de la construction des voies de tramway entre le gouvernement et la compagnie de tramway, cette dernière a promis de s'occuper de l'éclairage de la rue, mais elle n'a pas tenu sa promesse. La rue est devenue tellement insécurisée que plus personne n'ose la traverser seul, au risque d'être agressé par les voleurs. En plus la rue est tordue comme un cobra entouré par des maisons dégradées et les

⁵⁰ *Ibid.*, p. 45. Notre traduction et la citation originale : وتكره الباعة المتجولين الذين يقفزون من على اليمين ومن على اليسار وتكرههم وتكره من بينهم بالذات هذا البائع الشاب الذي يقفز إلى الترام عند تقاطع شارع الموسكي وشارع الخليج، وما يكاد يراها حتى يرفع صوته بالغناء [...] ثم يقطع أغنيته ويصرخ على بضاعته.

⁵¹ *Ibid.*, p. 44–45. Notre traduction et la citation originale : وتكره شارع الخليج نفسه الذي يناسب ضيقا مظلما كثعبان يتأوى في طين مستنقع، وتكره البيوت المهدمة التي تقف على جانبيه.

ruines sur ses deux côtés. Elle devient plus étroite lors du passage du tramway composé de deux voitures de tramway fonctionnant côte à côte »⁵².

Aussi, nous remarquons dans cet extrait l'état dégradé des bâtiments condamnés sur les deux côtés de la rue. La jeune Amina ne ressent qu'animosité pour la ville ancienne : ses bâtiments dégradés, ses moyens des transports vétustes et les attitudes désinvoltes de ses habitants.



Figure 1.2.13. La rue d'al-Khalig au cours des années 1860.



Figure 1.2.14. La rue d'al-Khalig au cours des années 1920.

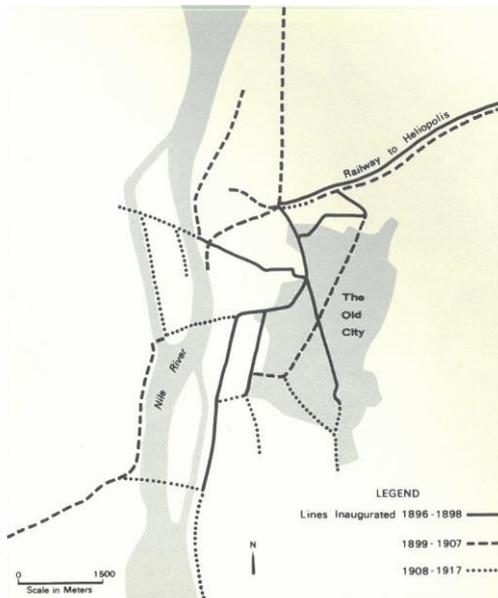


Figure 1.2.15. Les lignes de tramway au Caire, 1896-1917.



Figure 1.2.16-17. Le tramway de la rue d'al-Khalig et les marchands ambulants, 1935.

⁵² IBRAHIM Shehata Issa, *Al-Qahira (Le Caire)*, Le Caire, Dar al-Hilal, coll. « Al-alf Kitab », 1959, p. 277. Notre traduction et la citation originale : كان شارع الخليج المصري يمثل إهمال الحكومات السابقة وإخلال شركات الاحتكار بتعهداتها : اهتمامها باستنزاف أموال الشعب وكانت شركة الترام قد قطعت على نفسها عهدا عندما استخلصت من الحكومة المصرية امتياز مد خطوطها على هذا الشارع، أن تملأه نورا وضياء بالليل، ولكنها ملأته ظلاما وقتاما. فأصبح المرء لا يجرؤ على السير منفردا، وإلا دهمه اللصوص وقطاع الطرق. هذا فضلا عن التواءه كأنه ثعبان الكوبرا، وقيام الخرائب والمنازل المتداعية على جانبيه وكان يضيق بعربتي ترام تسيران جنبا إلى جنب.

Dans la deuxième partie du roman, Amina quitte son quartier et s'installe avec son père au centre-ville, notamment dans la rue de l'ancienne bourse :

« Amina se déplaça [emménagera] dans l'appartement de son père dans la rue de Bursa [rue de la Bourse] reliant la rue Soliman Pacha à la rue Qasr el Nil [dans] un petit appartement dans un ancien et grand immeuble qui essaie, parmi d'autres, de se tenir debout et glorieux devant les nouveaux immeubles »⁵³.

Cela renvoie aux deux phases de l'évolution de la ville moderne : durant la première, la plupart des bâtiments étaient des villas et des petits immeubles. Ceux-ci ont été ensuite remplacés par des immeubles plus grands, dès le début du XXe siècle. L'appartement où habitaient Amina et son père était de facture plus ancienne, appartenant à la première phase. Amina commence à éprouver un sentiment d'appartenance envers la ville moderne. Son attirance envers celle-ci et sa fascination transparaissent à travers de nouvelles expériences comme le lèche-vitrine (le *window shopping*) dans les grandes rues de la ville moderne, où se trouvent les plus grands magasins et maisons de couture. « Elle était heureuse de sortir de la maison pour se retrouver parmi les magasins de la rue Soliman Pacha et Qasr el Nil »⁵⁴. Elle est fascinée aussi par la technologie, tout comme les moindres détails de sa vie quotidienne :

« Elle était heureuse de monter et descendre de l'appartement par l'ascenseur [...] Elle était touchée par cette nouvelle vie ou elle s'est installée et elle commence à s'y habituer, à tel point qu'elle a [commencé] à acheter le petit pain *fino* au lieu du pain *bâladi* qui lui était familier »⁵⁵.

Bien que les ascenseurs soient apparus au Caire en 1893⁵⁶ à l'Hôtel Continental, ils sont encore des inventions très importantes aux yeux d'Amina. À cet égard, l'écart technologique entre la ville moderne et Le vieux Caire est irrattrapable. Il renvoie ainsi à d'autres productions quotidiennes comme la fabrication du pain. Le pain *fino* (les petits pains) est fabriqué dans des fours à pain différents de ceux utilisés pour cuire le pain traditionnel égyptien ; le nom de ces fours *effrangy* (européens) les distinguent de celui traditionnel *baladî* (local). Ces sentiments de joie et d'allégresse dépassent les découvertes matérielles, car il est aussi question d'une autre couche sociale habitant le quartier. Il s'agit des étrangers. « Elle était heureuse en regardant les visages de ses voisins dont tous sont des étrangers »⁵⁷. Amina est heureuse d'habiter dans un quartier qui rassemble la société cosmopolite de la ville moderne, ce qui n'est pas le cas de son quartier d'origine au vieux Caire, même si des étrangers y étaient présents. Les échanges entre les habitants du nouveau quartier lui permettront d'élargir et de renouveler ses connaissances, s'ajoutant à celles acquises par la vie quotidienne. La population étrangère, à l'époque,

⁵³ ABD EL-QUDOUS, *op. cit.*, p. 110. Notre traduction et la citation originale : وانتقلت أمينة إلى بيت أبيها في شارع البورصة القديمة الذي يصل بين شارعي سليمان باشا وقصر النيل ، شقة صغيرة في إحدى العمارات الكبيرة القديمة التي لاتزال تحاول أن تقف رافعي الرأس أمام العمارات الجديدة.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 111. Notre traduction et la citation originale : وكانت سعيدة وهي تخرج من البيت لتجد نفسها بين حوانيت شارع سليمان باشا وشارع قصر النيل.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 111. Notre traduction et la citation originale : وكانت سعيدة وهي تصعد الشقة وتنزل منها بالمصعد الكهربائي وقد أثرت فيها هذه الدنيا الجديدة التي انتقلت إليها وبدأت تتطبع بها، حتى إنها اخذت تشتري للبيت عيش فينو بدلاً من الخبز البلدي المعتاد الذي نشأت تأكله ولاتعرف غيره.

⁵⁶ À l'hôtel Windsor sur la place de l'Opéra au centre-ville.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 111. Notre traduction et la citation originale : وكانت سعيدة وهي ترى وجوه جيرانها وكلهم من الأجانب.

représente 1,5 % de la population égyptienne qui comptait 15 921 000 habitants en 1937. Vivant au sein de ce monde cosmopolite de la nouvelle ville, Amina en devient une adepte. Celui-ci lui permet une liberté illimitée, sans complication : « Et elle est devenue libre de toute la liberté, personne pour contrer ses avis, personne pour l'interroger et personne pour exercer de droit sur elle »⁵⁸. Pourtant, ce mode de vie affecte Amina à un point tel qu'elle développe un nouveau sentiment de perte : « Elle imaginait qu'elle avait complètement quitté l'Égypte pour aller vivre à Paris, elle pensait que tous les éléments de la vie parisienne existaient autour d'elle »⁵⁹.

La comparaison entre le Caire et Paris dans les pensées d'Amina reflète les influences françaises dans la société égyptienne. Celles-ci sont dominantes depuis l'époque d'Ismaïl dans laquelle la langue française et la langue turque étaient celles des classes dominantes et des élites. Malgré l'occupation britannique et la propagation de la langue anglaise, la langue française reste la principale pour l'enseignement privé, la presse, le commerce⁶⁰. Elle est également très présente dans la vie sociale des Égyptiens, dans les forums, les salons de thé, les supermarchés, les musées, les banques et les sociétés scientifiques⁶¹. Les pensées d'Amina sont liées selon nous à la domination de la langue française étant parmi les aspects importants de la vie « parisienne » dans la ville moderne, comme l'affirme le penseur Magdi Whaba : « parler français [en Égypte] signifie que vous êtes dans sa capitale, Le Caire, tout en admettant que Paris soit la capitale du monde entier »⁶².

Or, à la différence des quartiers de la ville moderne, la solidarité sociale est un trait essentiel des quartiers populaires du vieux Caire. Dans ces derniers, les traditions prennent une place importante aux yeux de ses habitants. Dans la ville moderne, ces valeurs, surtout la solidarité sociale, sont considérées comme des atteintes à la liberté personnelle marquant ainsi la société cosmopolite qui y habite. La liberté souhaitée par Amina la pousse à poursuivre ses études à l'université américaine du Caire, située sur la place d'Ismaïliyya, car elle voudrait bien se prémunir contre la société traditionnelle :

« Elle a entendu dire par ses amis du quartier d'al-Zaher que l'Université américaine préserve la liberté personnelle ; elle la protège des anciennes traditions orientales, de l'intolérance religieuse, du qu'en dira-t-on [les potins] et les fausses rumeurs au sujet de son comportement qui entourent toutes ses attitudes et qui contrarient tous les jours de sa vie »⁶³.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 112. Notre traduction et la citation originale : وأصبحت حرة الحرية كلها..فأن أحدًا لا يعارضها..وأحدًا لا يسألها، وليس لأحد حق عليها.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 111. Notre traduction et la citation originale : وخيل أنها انتقلت من مصر كلها لتعيش في باريس، ولم تكن تتصور في باريس شيئاً أكثر مما يحيط بها.

⁶⁰ ARTEMIS Cooper, *Al-Qahira fi al-Harb al-Alamiya al-Tanya (Le Caire pendant la Seconde Guerre mondiale)*, Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, 2015, traduit par Mohamed AL-KHOLY. p. 30.

⁶¹ *Ibid.*, p. 30.

⁶² *Ibid.*, p. 30. Notre traduction et la citation originale : أن تتكلم الفرنسية معناه أن تعرف القاهرة ووطنا، ولكن عليك أن تؤمن بأن باريس هي عاصمة الدنيا كلها.

⁶³ ABD EL-QUDOUS, *ibid.*, notre traduction et la citation originale : وقد سمعت من أصدقائها في حي الظاهر أن الجامعي الأمريكية : تصون الحرية الشخصية، تصونها من التقاليد الشرقية العتيقة، وتصونها من التعصب الديني، وتصونها من ألسنة الناس، ومن الإشاعات الكاذبة التي أحاطت بكل تصرفاتها وأزعجت أيام عمرها..

Dans ce contexte, l'Université américaine n'est pas uniquement un établissement d'enseignement supérieur, mais aussi un refuge moral et social pour Amina qui lui permettra de se révolter contre la restriction des libertés et les traditions orientales. Ironiquement, le bâtiment principal de l'université est un ancien palais dont la façade au style « traditionnel » du néo-mamelouk date de la fin du XIXe siècle. En 1919, l'Université américaine achète le bâtiment puis elle ajoute deux bâtiments du même style : la salle d'Ewart (*Ewart Hall*) en 1927, l'École des Études orientales (*School of Oriental Studies*) et la salle orientale (*the Oriental Hall*) en 1932⁶⁴. De par sa valeur architecturale et culturelle, le Conseil Supérieur de l'Archéologie égyptienne enregistre les bâtiments de l'Université américaine sur sa liste des bâtiments du patrimoine architectural en août 2008⁶⁵. Deux ans plus tard, l'Université quitte définitivement les bâtiments de la place Tahrir pour s'installer dans son nouveau campus au quartier du nouveau Caire (40 km vers l'est du centre-ville).



Figure 1.2.18. L'Université américaine du Caire au cours des années 1930.

Amina commence ses études à l'Université, mais, au bout de quelques heures, elle est déçue : « Désormais, elle n'y était ni libre, ni audacieuse, ni tenace [comme elle l'imaginait]. Dans ce contexte dans lequel elle s'est jetée, elle ressemblait à une âme de l'ancien orient qui hante la ville de New York. [Elle était] désemparée, effrayée et réticente. Quelques heures plus tard, elle suffoquait [...] »⁶⁶.

La contradiction entre ses espoirs d'un nouveau refuge et le poids des traditions provoque un sentiment d'étrangeté et d'asphyxie qui engloutissent la jeune Amina. Ce qui confirme finalement la séparation culturelle et sociale entre la ville moderne et ses habitants ayant des origines provenant des quartiers populaires situés à l'ancien Caire. Malgré le grand pas qu'elle faisait, Amina ne peut pas quitter son identité orientale. Elle n'arrive pas à tourner le dos à son passé et aux traces ancrées qui subsistent fortement dans son âme. Il lui semble que la liberté offerte par l'université américaine n'est qu'une liberté d'apparence qui reste limitée et contrôlée, ce qui est l'opposé de ce qu'elle souhaitait. Le sentiment d'étouffement provient d'un mal-être consécutif à son refus de ce nouveau contexte. Et si Amina a su facilement s'intégrer dans la vie quotidienne de la ville moderne, l'expérience dans un établissement d'enseignement demande encore des efforts supplémentaires pour s'y intégrer. Le narrateur souhaite ici souligner comment cette nouvelle vie étudiante est douloureuse et pesante : « Elle se sent

⁶⁴ El KADI, *op. cit.*, p. 82.

⁶⁵ HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Etudes dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017, p. 67.

⁶⁶ ABD EL-QUDOUS, *op.cit.*, p. 117. Notre traduction et la citation originale : لم تكن حرة ولا جريئة ولا عنيدة، كانت في هذا الوسط الذي دفعت نفسها إليه أشبه بروح من الشرق القديم تطوف بمدينة نيويورك..مذهولة خائفة مترددة..وأحست بعد بضع ساعات أنها..تكد تختنق..

étouffée de cette manie qu'elle a imposée à tous ses mouvements, au point qu'elle ressemble à une poupée à ressort. Elle voulait se reposer de tout cela et avoir l'air normal comme elle était durant son parcours à l'école d'al-Saninyah [son école précédente] où elle pouvait s'amuser, rire, parler et manger [des] sandwich[s] »⁶⁷.

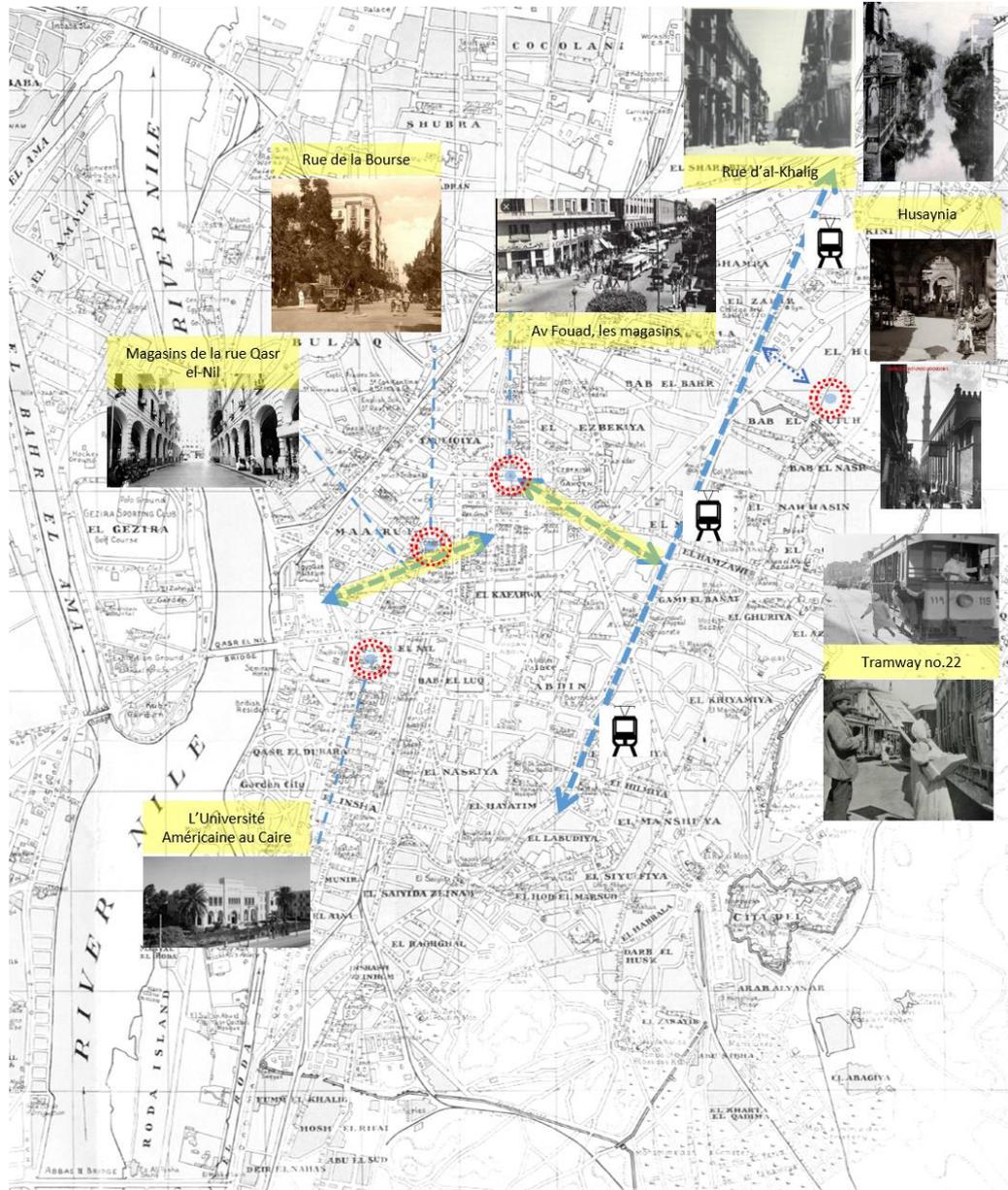


Figure 1.2.19. Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman Ana Horra dans la ville moderne et la vieille ville.

2.3.2. *Zukâk al-Middak (Passage des miracles)* par Naguib Mahfouz (1947)

Ce type de relations entre la ville moderne et la ville ancienne est évoqué différemment dans d'autres romans. Nous nous intéressons à *Zukâk al-Middak (Passage des miracles)* qui est un

⁶⁷ *Ibid.*, p. 117–118. Notre traduction et la citation originale : وتختنق من هذا التكلف الذي فرضته على جميع حركاتها حتى بدت كدمية تتحرك بزمبرك.. كانت تريد أن ترتاح من كل ذلك وأن تبدو طبيعية كما كانت في مدرسة السنية، ترحم وتضحك وتتكمم وتأكل الساندويتش..

roman célèbre de Naguib Mahfouz, écrit pendant la Seconde Guerre mondiale et paru en 1947. Les événements du roman se déroulent dans l'une des *Zukâks* (ruelles) située Le vieux Caire pendant l'hiver 1944 - 1945. À travers les événements du roman, les personnages ainsi que leurs comportements représentent les deux facettes de la ville du Caire de l'époque : Il s'agit d'« un Caire dichotomique : ville ancienne, orientale et traditionnelle *versus* ville neuve, moderne, européenne »⁶⁸. Cette double vision du Caire souligne les différences radicales entre la nouvelle ville et les quartiers populaires de la vieille ville. Elle fournit ainsi un microcosme des spectres de la société cairote au seuil de l'Égypte moderne, notamment pendant la période d'après la Seconde Guerre mondiale. Cette dernière a semé les germes de grands bouleversements qui arriveront quelques années plus tard : l'incident du 4 février 1942 et le coup d'État de juillet 1952, puis la chute de la monarchie un an plus tard.

Naguib Mahfouz (1911-2006) a passé toute son enfance dans le quartier populaire de Gamaliyya du vieux Caire où il est né. Plus tard, il déménage avec sa famille vers d'autres quartiers populaires comme al-Husseïn et al-Ghurriya au nord de la ville ancienne où il se trouve confronté à une mixité sociale hésitant entre « des survivances médiévales et des fragments de modernité »⁶⁹. Enfin, il a vécu à Abbasiyya, un quartier bourgeois proche du centre-ville. Ces différents déplacements lui permettent de découvrir les modes de vie dans les quartiers populaires où il a vécu durant son enfance, ainsi que dans les quartiers de la ville moderne où il travaille pour le service public. C'est pourquoi Mahfouz est considéré comme appartenant aux deux villes : l'ancienne et la moderne⁷⁰.

En 1939, Mahfouz a publié son premier roman traitant de l'Égypte antique, avant d'en publier dix autres, parmi lesquels celui qui nous intéresse (*Passage des miracles*). Dans la plupart de ses romans appartenant au courant réaliste, Mahfouz a choisi le paysage socioculturel de plusieurs quartiers du Caire pour situer l'action et le déroulement de ses événements. Les titres de ses œuvres sont souvent inspirés par des toponymes cairotes tels que *Khân al-Khalîlî* (1946), *Bayen al-Qasserin* (1956), *Qasr al-Chawq* (1957) et *Al-Sukkariyya* (1957). Ces œuvres relient à la fois et « de façon indissoluble [la] parole conteuse et [l'] enracinement urbain »⁷¹.

Généralement, les œuvres de Mahfouz témoignent de son « talent descriptif d'une société, ou de microsociétés liées à un habitat spécifique »⁷². Il s'intéressait notamment aux classes inférieures et moyennes, en décrivant leurs problèmes, soucis et aspirations, ainsi que leurs inquiétudes au regard des situations de l'époque. Ses propres opinions sur la vie politique se reflètent sur la vie sociale de ses personnages. Lors d'un entretien avec l'un de ses disciples, l'écrivain Gamal El-Ghitany, Mahfouz affirme que la politique étatique, dans ses récits, est un

⁶⁸ MADOEUF Anna, « *Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain* », *Edituria Universitaria Craiova*, pp.147-156, 2014, en accès libre <halshs-01090168>, 2014.

⁶⁹ KOBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? Dynamique littéraire et mutations urbaines », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2016-1, 1 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3254>, consulté le 16.1.2018, p. 2.

⁷⁰ HESHMAT Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. UFR Orient et monde arabe, France, 2004, p. 276.

⁷¹ KOBER Marc, *op.cit.*

⁷² *Ibid.*

sujet primordial qui affecte sa vie et celle de ses personnages : « la politique est présente dans tous mes écrits. Vous pouvez trouver un roman où l'amour est absent, mais la politique jamais, car elle est au cœur de nos préoccupations »⁷³. Cette perception dite politique de la vie sociale dans les quartiers cairotes permet à Mahfouz d'analyser les modalités du changement dans le déroulement des événements de ses romans et l'évolution de ses personnages : « depuis le destin individuel jusqu'à l'histoire collective, en termes souvent de déclin d'une organisation primitive et d'effondrement du pouvoir »⁷⁴. Enfin, l'impression donnée est que les personnages de ses romans « semblent être des rescapés de la ville »⁷⁵.

Mahfouz, surnommé le Zola du Nil et le Maître du roman égyptien, reçoit le prix Nobel de littérature en octobre 1988. Depuis, ses romans sont traduits en plusieurs langues. Son roman polémique *Awlâd hâratinâ (les Fils de la Médina)* portant sur les histoires des prophètes Adam, Moïse, Jésus et Mohammed, déclenche un débat religieux et est interdit, car les quatre grandes figures ainsi que Dieu sont représentées symboliquement en personnages cairotes ayant vécu au cours des XIXe et XXe siècles. Quelques années plus tard, une organisation islamiste accuse Mahfouz d'infidélité puis deux membres de cette organisation tentent de l'assassiner en octobre 1994. Il survit à ses blessures, mais reste paralysé de la main droite ce qui lui a rendu l'écriture presque impossible⁷⁶.

Le titre du roman *Zukâk al-Middak*, est le nom d'une vraie impasse située dans le vieux Caire, à quelques pas de deux grandes mosquées : al Azhar et al-Husayn⁷⁷. Le mot *Middak* signifie en arabe le mortier « qui servait à écraser les graines et les plantes médicinales »⁷⁸. Dans la traduction française, le titre du roman a été changé en « Passage des Miracles ». Selon Noiry, ce titre français a pour but de représenter le roman d'une manière « plus énigmatique »⁷⁹.

Hamida, dont le prénom signifie en arabe « reconnaissante » est l'héroïne du roman. Elle est une jeune femme ambitieuse qui regrette son existence dans l'impasse considérée, selon elle, pauvre, triste et sale. Elle met souvent son existence en question : « Quelle pitié, Hamîda ! Pourquoi donc vis-tu dans cette impasse ? »⁸⁰. Tout au long de la première partie du roman, Hamida apparaît comme une personne envieuse et mécontente de son quartier. Elle aspire à être comme les femmes riches et élégantes de la ville moderne, elle décide donc de s'en échapper. Les ambitions de richesse d'Hamida sont ainsi présentées dans le roman comme suit :

« Son culte de la force se concentrait sur l'amour de l'argent, où elle voyait la clef magique de ce monde et une force capable de s'assujettir toutes les autres. Tout ce qu'elle savait d'elle-

⁷³ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op. cit.*, p. 143.

⁷⁴ KOBER Marc, *op.cit.*

⁷⁵ DAMPIERRE-NOIRAY, Ève de, *op. cit.*, p. 324.

⁷⁶ ARAROU, Chakib, *Mahfouz au temps des officiers, Les clés du Moyen-Orient*, en accès libre : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Mahfouz-au-temps-des-officiers.html>, publié le 21/06/2018, consulté le 27.01.2020.

⁷⁷ HESHMAT Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, *op. cit.*, p. 38.

⁷⁸ MAHFOUZ Naguib, *Passage des miracles*, traduit par Antoine COTTIN, Paris, France, Sindbad, 1983, p. 1.

⁷⁹ KOBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? », *op. cit.*, p. 2.

⁸⁰ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 41.

même se résumait en cela : elle rêvait d'argent, de l'argent qui procure les vêtements et tout ce qu'on désire. Peut-être se demandait-elle : est-il possible que tu obtiennes un jour tout cela ? »⁸¹

En tant que personnage emblématique du roman, la vie d'Hamida explique la relation entre la ruelle dans la ville ancienne d'un côté et la ville moderne de l'autre. Elle est « une jeune femme insoumise dévergondée au regard des codes de son milieu d'origine [la ruelle] »⁸². Pour elle, sortir de l'impasse c'est être sauvé de sa misère. Pour ce faire, elle doit trouver un travail ou un mari riche. Elle séduit un jeune barbier de l'impasse : Abbas El-Helw. Devenant son fiancé, Abbas décide de quitter son travail et de partir travailler dans les camps militaires des Anglais (*al-Arans* en arabe courant) afin de mieux gagner sa vie et satisfaire les exigences de sa future femme. Cependant, un vieux et riche marchand de l'impasse voulait épouser Hamida, elle accepte. Ce projet de vie est voué à l'échec par la mort soudaine du nouveau fiancé. Puis, les ambitions d'Hamida se réalisent enfin. Elle réussit à quitter son milieu et son quartier « confiné et rétrograde de la vieille ville »⁸³ pour aller découvrir la ville moderne. Poussée et formée par Farag Ibrahim, un jeune drapier de la classe moyenne, et souteneur, Hamida changera d'apparence et se prénommera dorénavant Titi, un prénom qu'elle déplore au début, car elle le considère comme un nom « bien étrange, il n'a pas de sens »⁸⁴. Elle est pourtant convaincue que son nom comme ses anciens vêtements représente des souvenirs, dont « il convenait de se dépouiller et d'abandonner aux tombes de l'oubli »⁸⁵, surtout qu'« on ne peut pas l'appeler dans la rue Chérif Pacha [dans la ville moderne] par son nom à l'impasse »⁸⁶. Hamida est en effet un prénom ancien et traditionnel, à la différence de celui de Titi qui est plus à la mode de l'époque et correspond mieux à son nouveau statut dans la nouvelle ville. Elle finira par se prostituer dans les bars et les cabarets de celle-ci. Cependant, Abbas revient dans l'impasse et retrouve par hasard Hamida, qui l'incite à se venger de son souteneur Farrag Ibrahim. Le lendemain, Abbas observe Hamida entre les militaires anglais ivres dans un bar, il la blesse au visage avec une bouteille d'alcool. Malheureusement, les soldats anglais très agités frappent Abbas à mort.

⁸¹ *Ibid.*, p. 54.

⁸² MADOEUF Anna, *op. cit.*, p. 147.

⁸³ *Ibid.*, p. 147.

⁸⁴ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 239.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 239.

⁸⁶ MAHFOUZ, *ibid.*, p. 232. Notre traduction et la citation originale: فلا يجوز أن تنادي في شريف باشا بما كانت تنادي به في المدق.



Figure 1.2.20. Hamida versus Titi joué par Chadia, film *Zukâk al-Middak* réalisé par Hassan el Imam (1963).

Dans son travail sur les superpositions urbaines et les figures féminines cairotés dans la littérature égyptienne, Anna Madoeuf établit une comparaison entre Titi (précédemment Hamida) de Mahfouz et Nana Coupeau (précédemment Anna) de Zola dans son recueil des romans *Rougon — Macquart*⁸⁷. Madoeuf trouve une ressemblance entre ces deux figures de par leurs aspirations à intégrer d'autres milieux, leurs fuites de leur quartier d'origine (l'impasse de Midaq au vieux Caire pour Hamida et la Goutte d'or à Paris pour Anna), leurs désillusions de la ville, le changement de milieu, enfin leurs destins de courtisanes⁸⁸.

La littérature égyptienne considère le roman de Mahfouz comme un déclencheur analysant les milieux urbains imaginés, tout en y mêlant de la psychologie et du drame et en tenant compte de la situation sociopolitique⁸⁹. Le roman « ouvre la série des grands romans »⁹⁰ écrits par Mahfouz et sa génération des romanciers, car sur le même chemin, explique Berque, « le réalisme se dispute, avec l'effusion sentimentale et la reconstitution historique ». Selon lui, cette production littéraire est « décidément tournée vers les problèmes sociaux »⁹¹.

Cette réflexion est à rapprocher de celle de Sabry Hafez qui affirme : « *Zukâk al-Middak* décrit les transformations qui ont touché l'Égypte alors aux prises avec le tourbillon économique provoqué par la Deuxième Guerre mondiale, sous le joug de la colonisation anglaise [...] [le roman] accorde une importance particulière aux affres de la colonisation anglaise ainsi qu'à la résistance [...] »⁹².

L'impasse : passé glorieux et présent misérable

Dès les premiers passages du roman, le narrateur commence avec une description urbaine de l'impasse. On ressent sa charge antique et sa valeur historique. Dans l'impasse, affectée malheureusement par un monde qui se transforme, les anciennes échoppes médicinales se transforment en magasins d'épices :

« [...] c'est une ruelle antique et précieuse. Comment n'en serait-il pas ainsi alors que sa chaussée pavée descend directement vers la Sanâdiqiyyeh, cette voie historique, et que son café, connu sous le nom de café Karcha, a des murs qui s'ornent d'arabesques multicolores ?

⁸⁷ L'épisode de Nana est le neuvième, publié en 1880.

⁸⁸ MADOEUF Anna, *op. cit.*, p. 147.

⁸⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 668.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 668.

⁹¹ *Ibid.*, p. 668.

⁹² HESHMAT Dina, *op. cit.*, p. 276.

Bien sûr, toute cette gloire passée a disparu, elle s'en est allée en lambeaux. Et les puissants effluves des aromates et des drogues d'autrefois ont cédé la place aux parfums d'aujourd'hui »⁹³.

Selon le narrateur, la fin soudaine du passé glorieux de l'ancien Caire ressemble au sort de l'impasse. Cette dernière représente un petit monde avec peu de commerces et de facilités. Il s'agit d'un espace regroupant quelques commerces et un espace de loisir ainsi que deux immeubles résidentiels. Le caractère général de l'impasse est anarchique. Il n'y existe pas de principe urbain ou architectural qui peut regrouper ces fonctions. Les espaces sont organisés d'une manière aléatoire comme la plupart des impasses du vieux Caire :

« On y entrait par la Sanâdiyyeh, puis la chaussée montait raide, en désordre, bordée d'un côté par une boutique, un café, un four de boulanger, de l'autre par une boutique encore, puis un bazar. Et, tout comme sa gloire passée s'était brusquement éteinte, l'impasse se terminait soudain par deux immeubles accolés, composés l'un et l'autre de trois étages »⁹⁴.

À la différence du point de vue du narrateur, le passé glorieux de ces quartiers ne s'est pas éteint brusquement selon nous. Il a connu une période de déclin lent, remontant à plusieurs siècles en arrière soit à l'occupation ottomane (1517), durant laquelle le Caire perd son rayonnement de par le monde. Les grands projets urbains du XIXe siècle sous le khédivé Ismaïl et la construction de sa ville moderne ont confirmé ce déclin.

Nous comprenons, de par la description faite de l'impasse, que celle-ci est presque isolée comme « un ghetto replié sur lui-même »⁹⁵. C'est également le cas d'autres ruelles dans les quartiers du vieux Caire. Cette séparation confirme la particularité des caractères historiques de l'impasse. Ceux-ci sont aussi partagés avec d'autres quartiers traditionnels. Au niveau social, l'impasse est un microsystème vivant en vase clos, concentré sur les détails de sa vie quotidienne :

« Mais, bien que l'impasse vive toujours à l'écart des mouvements du monde, elle est bruisante de sa vie propre, une vie reliée au monde dans ses profondeurs. Elle garde une part des secrets du passé »⁹⁶.

Nous pensons que le lieu le plus connu de l'impasse est le café Karcha. Il est considéré comme un lieu d'échange social rompant le silence de l'impasse. Il s'agit d'un modèle typique de café traditionnel, orné d'anciens éléments architecturaux. Les activités exercées qui s'y trouvent sont typiques aussi : boire, fumer la chicha et écouter la radio.

« L'impasse du Mortier eut été plongée dans le silence si le café Karcha, projetant les lueurs de ses lampes électriques, aux fils desquelles se nichaient les mouches, n'avait pas été le point de ralliement des veilleurs. C'était une salle carrée, plutôt délabrée, mais dont les murs, malgré leur aspect vétuste, étaient décorés d'arabesques. Sa gloire passée n'était plus guère que de l'histoire ancienne et seuls quelques bancs le long des murs la rappelaient encore. À l'entrée du café, un ouvrier s'appliquait à fixer au mur un appareil de radio usagé. Quelques clients s'égaillaient sur les sièges, fumant le narguilé et buvant du thé »⁹⁷.

⁹³ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁹⁵ HESMHAT Dina, *op. cit.*, p. 39.

⁹⁶ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 15.

Avec un sentiment de nostalgie des jours glorieux du passé, le narrateur illustre l'image du café traditionnel, considéré comme « espace d'intégration sociale »⁹⁸. Il est simplement constitué d'une petite salle. Quant à l'échelle de l'impasse, l'espace est aussi limité. L'ambiance de la fin de la journée, silencieuse et sombre, donne l'impression que l'impasse est en état de siège :

« Le coucher du soleil s'annonçait et l'impasse du Mortier s'enveloppait d'un voile brunâtre, rendu plus sombre encore par le fait qu'elle était resserrée entre trois parois, comme au fond d'une nasse »⁹⁹.



Figure 1.2.21. Café Karcha dans Zukâk al-Middak dans la vieille ville.



Figure 1.2.22. Vue de Zukâk al-Middak dans la vieille ville.

Mépris de la ville ancienne

« Impasse de rien ! »¹⁰⁰

Hamida

Hamida se plaint souvent de sa vie dans l'impasse. Elle blâme sa mère qui manque de recul, car elle refuse en effet de quitter l'impasse pour aspirer à une vie meilleure. Hamida s'étonne du positionnement de sa mère en se demandant :

« — Quelle pitié, Hamida ! [...] Et pourquoi as-tu pour mère une femme incapable de distinguer l'or pur de la tourbe ? »¹⁰¹

La mère d'Hamida est une femme traditionnelle de celles qui peuplent l'impasse. Elle trouve que les habitants de celle-ci sont « les seigneurs de la vie »¹⁰², elle est donc satisfaite de sa vie et considère que sa fille est ingrate. Incapable de changer la situation, Hamida trouve dans l'ironie un moyen de critiquer et une arme pour vaincre son mécontentement contre la vie dans l'impasse. Celle-ci représente pour elle le malheur et le mal-être. La vie de ses voisins ne lui inspire que du mépris. Elle observe l'impasse depuis sa fenêtre en se moquant :

⁹⁸ HESMAT Dina, *op. cit.*, p. 75.

⁹⁹ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 13.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 40.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 41.

¹⁰² MAHFOUZ, Naguib. *Zuqaq el Medaq*. Le Caire, Maktabet Misr, p. 29. Notre traduction de la version arabe et la traduction française emploie uniquement « des seigneurs ».

« [Elle] dit, comme se parlant à elle-même avec ironie :

- Je te salue, ruelle du bien-être et du bonheur ! Longue vie à toi et à tes illustres habitants ! Ah ! Comme il est beau ce spectacle ! Comme ils sont beaux, ces gens ! »¹⁰³

Les ambitions d'Hamida sont limitées spatialement. Elles ne peuvent pas franchir les limites de la vieille ville. Pour elle, les limites géographiques sont circonscrites aux quartiers populaires limitrophes comme Sanâdiqiyyeh, Ghouriyyeh et Mouski. Les trois quartiers en question sont situés dans le vieux Caire ; ils en représentent les limites intérieures. Ils consistent des exemples qui surgissent dans sa mémoire en quittant l'impasse pour la première fois pour s'installer à la nouvelle ville. Quant à la place Ataba, elle représente une frontière ou la limite extérieure du vieux Caire : « La convoitise d'Hamida évoluait dans un monde limité, dont les frontières s'arrêtaient à la place de la Reine Farida »¹⁰⁴.

Le monde de la vieille ville connu par Hamida n'est pas limité qu'à ses yeux. À la différence de la ville moderne, les quartiers populaires du Caire, y compris de la vieille ville, sont marqués, malgré la dégradation, par une grande diversité en termes d'activités économiques ainsi que de son architecture, comme l'explique l'historienne anglaise Artemis Cooper dans son ouvrage *Cairo in the war 1939–1945*, paru en 1989 :

« Les grands quartiers populaires — Choubra, Bulaq et Sayyeda Zaynab — fréquentés par les couches inférieures des Caiotes, sont caractérisés par un potentiel commercial important grâce à ses petites boutiques, ses cafés et ses grands magasins. L'architecture dans ses quartiers est très diverse : des bâtis en brique, d'autres en argile rassemblés sans des infrastructures ou d'eau courante. Les rues de ces quartiers sont soit des rues étroites ou des ruelles où les enfants jouent dans la boue. Quant aux adultes, ils sont toujours prêts à se déplacer pour leur travail alors que les femmes dépassent rarement les lieux où on échoit la corvée d'eau dans leurs quartiers »¹⁰⁵.

Au-delà de cette place, pour Hamida, se trouve un monde totalement inconnu et ambivalent dans lequel ses aspirations balancent entre le bonheur et le malheur. Hamida considère qu'il existe au-delà un monde en parallèle d'une autre nature, contenant ses propres habitants soumis à d'autres lois de la vie. Le principe d'opportunité dans cette « autre vie » reste pour elle également inconnu : « Elle ne savait rien de ce qui se trouvait derrière, rien des gens ni des destinées que contenait ce vaste monde, elle ne savait pas combien d'entre eux avaient trouvé le bonheur et combien se débattaient comme elle péniblement sans savoir où jeter l'ancre »¹⁰⁶.

La place de la Reine Farida, connue auparavant sous le nom de la place Ataba al-Khadra'a (le seuil vert) a une grande importance historique entre la fin du XIXe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle. La statue d'Ibrahim pacha, père de khédive Ismaïl, y fut érigée en 1872. Dix ans plus tard, en 1882, à la suite de la révolte d'Urabi contre le khédive Tawfiq, les

¹⁰³ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 41.

¹⁰⁴ MAHFOUZ Naguib, *ibid.*, p. 54.

¹⁰⁵ ARTEMIS Cooper, *al-Qahira fi al-Harb al-Alamiya al-Tanya (Le Caire pendant la Seconde Guerre mondiale)*, *op. cit.*, p. 42. Notre traduction et la citation originale : الشوارع الكبرى - شبرا وبولاق والسيدة زينب- كانت هي التي تشهد : الطبقات الأدنى من أهل القاهرة، ولكنها كانت تنتفض بالرواج وتحفل بالدكاكين الصغيرة والمقاهي والمحال الكبيرة، وبعد هذا كانت طرز المعمار أشد ماتكون متباينة : والشوارع تنقسم إلى حارات وأزقة ضيقة حيث يلعب الأطفال في التراب، وبين الكبار كان الرجال على استعداد دائم للتنقل حيثما يتاح العمل، لكن النساء قلما يتجاوزن البئر أو الحنفيات التي يجلبن منها المياه.

¹⁰⁶ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 54.

révolutionnaires enlèvent la statue. Elle sera finalement installée en 1891 sur la place de l'Opéra. La place Ataba regroupait des bâtiments importants comme celui de la poste, de la police et des pompiers ainsi que l'ancien bâtiment des Tribunaux Mixtes. Ses cafés historiques, comme le Café Universel (nommé Café *Matatia*), témoignent des rencontres des intellectuels à l'époque. En 1938, à l'occasion du mariage de roi Farouk 1^{er}, la place prend le nom de la reine Farida. Dix ans plus tard, suite au divorce du roi, le nom de la place devient la place de Mohamed Ali Pacha (fondateur de la famille royale). En 1953, la place reprend finalement son ancien nom à la suite du Coup d'État de juillet 1952 et de la déclaration de la République.



Figure 1.2.23. Place Farida (récemment place d'Attaba), les années 1940.



Figure 1.2.24. Place Farida en 1949.

Avant de s'échapper de l'impasse, la relation entre Hamida et la ville moderne est incarnée par sa vision de jeunes ouvrières de l'ouvroir et celles qui sont juives. Celles-ci travaillent dans la ville moderne en même temps qu'elles habitent la vieille ville. Hamida avoue à sa mère : « Sa voix se chargea de regret, puis elle ajouta : Si tu voyais les filles de l'ouvroir ! Si tu voyais les ouvrières juives ! Elles se pavanent toutes dans de belles robes. Oui. Que vaut donc ce monde si nous ne pouvons pas nous habiller comme il nous plaît ? »¹⁰⁷. C'est moins le côté matérialiste et les apparences des travailleuses de la ville moderne qui l'emporte, mais c'est sa propre liberté qu'elle considère menacée dans l'impasse. Tout comme Amina, l'héroïne d'*Ana Horra*, Hamida souffre du contrôle social dans son quartier, car elle l'empêche de se montrer comme elle le veut. Tourner le dos aux anciennes traditions est l'une des ambitions d'Hamida.

Quant aux ouvrières juives, nous pensons que la discrimination sociale dans les quartiers populaires est révélée par rapport à celles-ci. Les juifs en Égypte sont considérés comme une communauté religieuse et sociale indépendante. La plupart des juifs égyptiens quittent le pays selon des vagues successives : la guerre de Palestine en 1948, le coup d'État de 1952 et la guerre de Suez en 1956. À la veille de cette dernière, la communauté juive égyptienne comptait environ 75 000 personnes¹⁰⁸. Après la guerre des Six Jours (1967), la plupart de la communauté quitte l'Égypte pour Israël. Dès lors, la population juive en Égypte est à ce point réduite qu'elle

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 40.

¹⁰⁸ DE ARANJO Alexandre et RALLIERES Jean-Michel, « Les Juifs d'Égypte », *Hommes & migrations* [En ligne], 1312 | 2015, mis en ligne le 02 juin 2016. En accès libre: <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3524>, consulté le 23.11.2019.

compte moins de 200 personnes en 2007¹⁰⁹. Après la révolution du printemps arabe (2011) et l'arrivée des Frères Musulmans au pouvoir (2012), il ne restait qu'une quarantaine de membres de la communauté en 2014¹¹⁰. Le chiffre diminuera à 18 en 2017¹¹¹ puis à une dizaine un an plus tard¹¹².

Quant aux autres filles de l'ouvroir, Hamida s'intéresse à leurs efforts qui leur permettent la transformation de la pauvreté en richesse. Ces ouvrières d'origines populaires, notamment du quartier al-Darrâsa, gagnent leurs vies en étant employées dans les magasins publics en ville. Malgré les contraintes de la Seconde Guerre mondiale¹¹³ et leurs conditions difficiles de vie, elles réussissent à s'en sortir en reniant les anciennes traditions de leur quartier du vieux Caire. Les jeunes ouvrières profitent par la suite de la « liberté » et du « luxe » et n'hésitent pas à se vêtir à la mode, à l'opposé des vêtements traditionnels portés par Hamida :

« C'étaient des filles de la Dârrasa que des revers de fortune et aussi la guerre avaient arrachées à leur genre de vie traditionnel. Elles s'étaient mises à travailler, imitant les ouvrières juives. En peu de temps, elles s'étaient complètement transformées. De maigres qu'elles étaient, elles étaient devenues replètes et bien nourries, de mal habillées, elles étaient devenues élégantes. Elles imitaient les ouvrières juives dans le soin qu'elles prenaient de leur apparence extérieure, dans leur affectation d'élégance. Elles se donnaient un genre en déformant la prononciation de certains mots. Elles ne craignaient pas de se donner le bras et de déambuler ainsi dans les rues mal famées »¹¹⁴.

Est ainsi donnée une description détaillée de la transformation radicale des filles de Dârrasa. Celles-ci considèrent leurs homologues juives comme des modèles à suivre. Grâce à leur travail dans la ville moderne, elles se transforment tant du point de vue de leur état de santé que de leur apparence physique. Hamida remarque qu'elles commencent à avoir une façon différente de parler qui ressemble sans doute à celle des habitants fréquentés lors du travail dans la nouvelle ville. En plus, cette nouvelle liberté personnelle les autorise à se retrouver et à se donner rendez-vous en public, attitude totalement étrangère dans les ruelles bondées des quartiers de l'ancienne ville, à la différence des rues plus calmes situées dans la ville nouvelle. Selon Hamida, ce parcours est équivalent à l'apprentissage de la vie et au bonheur. Elle compare la vie amusante de ces ouvrières à la sienne : « Elles avaient appris quelque chose et forçaient joyeusement les portes de la vie »¹¹⁵. À les observer, Hamida se montre très admiratrice et témoigne de son envie :

¹⁰⁹ "Egypt International Religious Freedom Report 2007". Bureau of Democracy, human rights and labor, publié le 11 January 2014. En accès libre *Egypt*, //2009-2017.state.gov/j/drl/rls/irf/2007/90209.htm, consulté le 2.11.2020.

¹¹⁰ "Egypt's Jewish community buries deputy leader", *Europe News, Al Jazeera*, <https://www.aljazeera.com/features/2014/03/12/egypts-jewish-community-buries-deputy-leader>, consulté le 2.11.2020.

¹¹¹ "Egypt's last Jews aim to keep heritage alive", *The Times of Israel*, <https://www.timesofisrael.com/egypts-last-jews-aim-to-keep-alive-heritage/>, consulté le 2.11.2020.

¹¹² "Jews of Egypt, The American-Israeli Cooperative Enterprise (AICE)". En accès libre : <https://www.jewishvirtuallibrary.org/jews-of-Egypt>, consulté le 2.11.2020.

¹¹³ Nous en discuterons plus tard dans le chapitre suivant.

¹¹⁴ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 55.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 55.

« Tout près d'elle, elle vit venir ses petites compagnes de l'ouvrier. Elle [Hamida] s'empresait au-devant d'elles, ayant chassé toutes ses pensées, souriante. Elles eurent tôt fait de la saluer et d'entreprendre d'insignifiants bavardages [...] Hamida les dévisageait, inspectait leurs vêtements, se consumait de regrets à voir la liberté et le luxe dont elles jouissaient [...] Elle se comparait à elles et le regret envahissait les moindres recoins de son âme. Elle enviait leur vie raffinée, leurs vêtements brodés, leurs poches bien remplies. Elle se forçait à rire avec elles, d'un rire qui voulait paraître franc et sans arrière-pensée, mais l'envie lui rongait le cœur »¹¹⁶.

Plus tard, la différence d'attitude d'Hamida vis-à-vis des jeunes ouvrières servira au proxénète Farag Ibrahim, pour l'inciter à quitter l'impasse et découvrir avec lui un nouveau monde qui se trouve dans la ville moderne :

« Ce sont là vos camarades ? Sûrement pas. Vous n'avez rien à voir avec elles, ni elles avec vous. Mais je m'étonne de voir qu'elles jouissent de leur liberté tandis que vous restez cloîtrée à la maison, qu'elles se pavent dans de beaux vêtements tandis que vous restez enveloppée dans ce voile noir. Et comment cela s'est-il produit, ma belle ? Est-ce le sort ? Mais comme vous vous y résignez facilement ! »¹¹⁷

Quant aux femmes de la ville moderne, plus brillantes et plus élégantes que les jeunes ouvrières du Darrâsa, Ibrahim entreprend de séduire Hamida en la comparant à celles-ci. La richesse et la liberté, deux éléments qui n'existent que dans la ville moderne, permettent Farag d'élaborer une stratégie afin de pousser Hamida à franchir la frontière séparant sa vie dans l'impasse de celle de la nouvelle ville :

« Mais brusquement elle s'éveilla au son de sa voix qui lui murmurait dans l'oreille : “Regarde les jolies femmes, comme elles se pavent dans leurs habits de lumière”. Oui, elles se balançaient, disséminées dans l'espace comme des astres lumineux. Comme elles étaient belles ! »¹¹⁸



Figure 1.2.25. Vue de la rue Fouad 1^{er}, 1941.



Figure 1.2.26. Vue de la rue Chérif pacha, 1941.

Dans ce roman, l'idée de mépriser la vie vécue dans l'impasse et d'exalter celle de l'extérieur est évoquée aussi dans un dialogue entre Hussein Kercha et Abbas El-helw, deux habitants de l'impasse. Hussein Kercha qui a quitté déjà l'impasse auparavant, rencontre son ancien ami

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 55.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 207.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 209.

Abbas pour l'inciter à suivre son exemple. Hussein, pour forcer le trait, dénigre totalement le mode de vie des habitants de l'impasse :

« Hussein frappa le sol du pied et lui cria :

— Tu es un fils de soixante chiens ! Mieux vaut voyager que rester au fond de cette impasse, dans la compagnie du Père Kâmil. Voyage et tente ta chance. Tu n'es pas encore né. Qu'as-tu mangé jusqu'à présent ? Qu'as-tu vu ? De quoi t'es-tu vêtu ? Qu'as-tu bu ? Crois-moi, tu n'es pas encore né. Abbas eut une expression de regret :

— Il est dommage je ne sois pas né riche »¹¹⁹.

Selon Hussein et Abbas, échapper de son milieu devient un impératif, car la vie dans l'impasse est déjà une affaire classée. Dans un autre dialogue entre les deux jeunes hommes, plus tôt dans le roman, Hussein confirme le peu d'avenir qu'offre la vie dans l'impasse :

« Quitte la vie sordide et profite de la vraie vie »¹²⁰.

L'idée de s'installer dans la nouvelle ville est une pratique commune à l'époque. La nouvelle bourgeoisie montante préfère par exemple y investir dans « les domaines agricoles et en bâtisses urbaines »¹²¹, ce d'autant plus que les prix des terrains dans les nouveaux quartiers de la ville moderne étaient encore peu élevés au début du XXe siècle. Le mètre carré dans le quartier Abassiya « ne valait qu'un millime »¹²². Cette pratique est représentée par l'histoire de Sélim Alwâne, un des personnages du roman, qui s'installe à Helmiyyah el Guédida. Ses fils en profitent pour critiquer et mépriser leur ancien quartier au vieux Caire où travaille leur père :

« Sa demeure d'Helmiyyeh — en se mariant, il avait quitté la vieille maison de famille d'Al Gamaliyyeh — était un véritable palais, richement meublé, abondamment pourvu de domestiques. Élevés dans ce nouveau monde et tenus complètement à l'écart des activités de leur père, ses fils en étaient venus, à l'insu de ce dernier, à mépriser tout ce qui ressemblait au commerce, qu'ils jugeaient vulgaire »¹²³.

Ce regard de mépris est nourri par les politiques de l'État concernant les habitants des nouveaux quartiers de la ville moderne. Arnaud affirme qu'après la construction de celle-ci, une grande partie de la population, constituée des commerçants, des industriels, des artisans et des ouvriers sont « purement et simplement exclus des nouveaux quartiers, quelle que soit leurs conditions économiques »¹²⁴. L'absence de ces classes laborieuses de la ville moderne contribue sûrement à nourrir ce sentiment de méfiance porté par les habitants de celle-ci contre ceux qui travaillent dans la vieille ville, comme c'est le cas des fils de Sélim Alwâne.

Revenons à Hamida ; sa rencontre avec le proxénète Farag Ibrahim est considérée comme un événement charnière de sa vie. Lors de cette rencontre, Hamida se trouve face aux lumières de

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 50.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 127.

¹²¹ El KADI, *Le caire centre en mouvement*, op. cit., p. 57.

¹²² *Ibid.*, p. 57.

¹²³ MAHFOUZ, op. cit., p. 79.

¹²⁴ ARNAUD Jean-Luc, op. cit., p. 170.

la ville moderne pour la première fois. Elle découvre de nouvelles expériences parmi lesquelles son déplacement en taxi :

« Il [Ibrahim] se fit séduisant :

- Si vous voulez, nous prendrons un taxi qui nous fera parcourir une longue distance en quelques minutes.

Un taxi ! Ce mot tinta à ses oreilles comme un mot magique. Elle n'en avait jamais pris de sa vie, à part le chariot d'âne¹²⁵ [...] »¹²⁶.

L'impact sur Hamida de ce mot étranger et le ton de le dire est énorme. Le taxi ne fait pas partie des moyens des transports dans la vieille ville, les largeurs de ses ruelles et les revenus de ses habitants ne le permettant pas. Les moyens de transports en commun à l'époque sont les chariots et carrioles tirés par des ânes ou des chevaux, le tramway et les bus. Une deuxième surprise pour Hamida sera sa découverte de la rue Chérif Pacha située dans la nouvelle ville. Cette rue est l'une des plus prestigieuses et célèbre grâce à ses grands magasins et le fameux immeuble Immobilia qui est le premier gratte-ciel du Caire (construit entre 1938-1940) :

« Puis elle l'entendit dire au chauffeur "rue Chérif Pacha". Rue Chérif Pacha ! Ce n'était plus l'impasse du Mortier, ni la Sanâdiqiyeh, ni la Ghouriyyeh, ni même le Mouski. Rue Chérif Pacha ! »¹²⁷

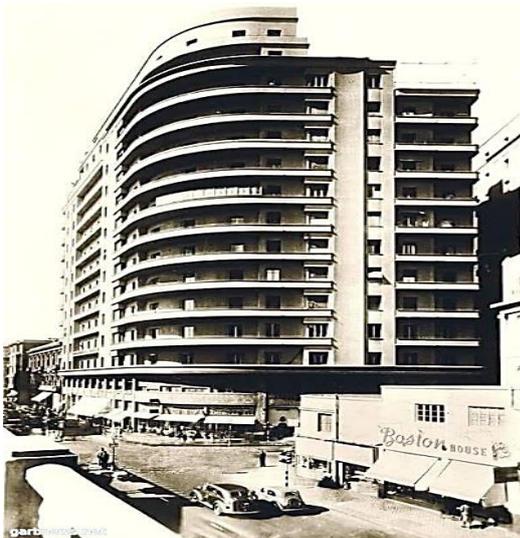


Figure 1.2.27. La rue Chérif, l'immeuble Immobilia et la Banque Nationale du Caire au cours des années 1940.



Figure 1.2.28. La Banque Nationale du Caire au cours des années 1940.

Les trois quartiers mentionnés représentent des points de repère de l'ancienne ville. Ce sont des quartiers commerciaux très fréquentés. Passer de l'impasse à la rue Chérif Pacha en Taxi, représente pour Hamida la découverte d'un monde inconnu pour elle. Fascinée par les lumières de la ville, elle en perd ses moyens, dans ce taxi « magique », par tant de nouveauté : « Le taxi

¹²⁵ Un moyen de transport très répandu dans les quartiers populaires d'Égypte. Il est utilisé jusqu'à nos jours par les collecteurs d'ordures.

¹²⁶ MAHFOUZ Naguib, *op. cit.*, p. 208.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 209.

se mit en marche et elle oublia tout pour un moment, jusqu'à cet homme qui était presque collé à elle »¹²⁸. Le transport en taxi dans la ville moderne imprègne l'esprit et le corps d'Hamida. Elle regarde le nouveau monde par la vitre avec désir et curiosité :

« Ses yeux étaient éblouis par les lumières vives qui se succédaient rapidement et c'était un monde nouveau qui lui apparaissait à travers la vitre, un monde brillant et riant. Le mouvement du taxi se transmettait à son corps et à son esprit et une sorte d'ivresse se répandait dans son âme ; il lui semblait voler et planer dans le ciel. On eût dit qu'un chant de joie s'élevait en elle, en harmonie avec le mouvement de la voiture et le renouvellement du paysage et des lumières. Ses yeux brillaient et sa bouche s'ouvrait de joie et d'étonnement »¹²⁹.

Malgré les embouteillages, la circulation en taxi est aisée. L'introduction des automobiles au Caire date de 1903. Fin 1905, le nombre de voitures atteint le nombre de 110 au Caire et de 56 à Alexandrie. Durant les années qui suivent, le nombre de voitures augmente pour atteindre 3000 voitures en Égypte en 1957. « Le taxi circulait avec légèreté, se frayant un chemin à travers une mer de voitures, de tramways, de piétons, et son imagination voguait avec lui. Elle était sous le charme, enthousiasmée, ses sens étaient enivrés et son cœur, son sang, ses idées dansaient »¹³⁰.

Une scène plus détaillée est donnée sur le chemin de Abbas El-Helw et Hussein Kercha dans la ville nouvelle pour aller au cabaret où travaille Hamida :

« Dans les rues, les lampes s'étaient allumées et les passants indifférents. C'était un brouhaha ininterrompu, où se mêlaient le tintamarre des tramways, le bourdonnement des voitures, les klaxons, et le murmure des humains. On aurait dit qu'en quittant l'impasse du Mortier pour le cœur de la ville, ils étaient sortis d'un profond sommeil pour se réveiller brusquement en plein vacarme »¹³¹. Un choc qui ressemble à celui que vit Hamida lors de son déplacement dans ville moderne en taxi. Les éléments de ces deux scènes sont les mêmes. Il s'agit du bruit provenant de grand nombre de voitures, les cris des marchands et les klaxons. La ville bruisse de vie contrairement à l'impasse noyée dans le silence. Le passage brusque d'une impression de mort immobile, dans l'impasse, à la vie bruyante de la ville moderne fait l'effet d'une bombe sur les deux jeunes hommes, tout comme sur Hamida. Quant à celle-ci, après être arrivée à la rue Chérif Pacha, elle a une nouvelle surprise : il s'agit de sa vision de l'immeuble où Farag habite. En arrivant, elle est émerveillée par ce qu'elle voit dès qu'elle traverse la porte du premier immeuble :

« — Voici la rue Chérif Pacha. Ma maison est à deux pas d'ici. Ne voulez-vous pas la voir ?

L'homme ordonna au chauffeur de s'arrêter devant l'un d'entre eux et dit à Hamida :

— C'est dans cet immeuble...

Elle vit un vaste immeuble dont l'entrée, à elle seule, était plus large que l'impasse du Mortier »¹³².

¹²⁸ *Ibid.*, p. 209.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ *Ibid.*

¹³¹ *Ibid.*, p. 309.

¹³² *Ibid.*, p. 210.

Hamida, sous l'effet du choc de la surprise, ne peut que déconsidérer son impasse devant le gigantisme de l'immeuble et son énorme salle d'entrée. La comparaison superficielle entre l'impasse et le grand immeuble de la rue Chérif Pacha en faveur de ce dernier est parmi les facteurs décisifs pour Hamida du choix entre la ville qui la séduit et l'impasse qu'elle méprise.

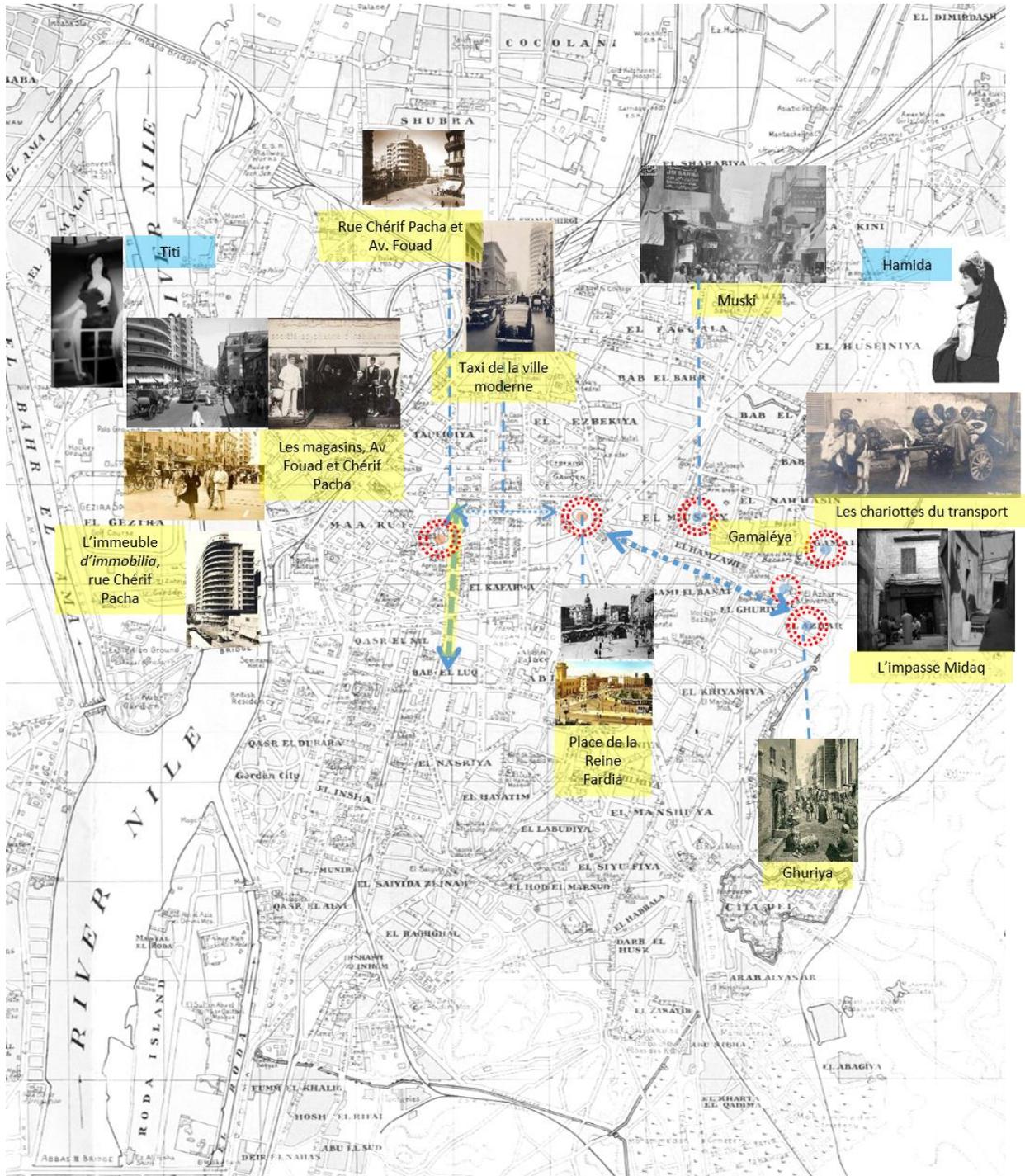


Figure 1.2.29. Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman Zukâk al-Middak.

2.4. Deuxième enjeu : la misère, l'oppression et l'opportunisme

2.4.1. *Les Hommes oubliés de Dieu* par Albert Cossery (1941)

« Maudit paysage qui s'en allait vomir sa tristesse aux confins des quartiers pauvres ».

Albert Cossery.

Les Hommes oubliés de Dieu est un recueil de nouvelles en français écrit par Albert Cossery et publié au Caire en 1941. Le recueil est constitué de cinq nouvelles portant sur les habitants des quartiers de la vieille ville du Caire. Elles décrivent leurs douleurs et leurs misères, ainsi que leurs différentes confrontations à la ville moderne. Nous choisissons les deux nouvelles intitulées « Le facteur se venge » et « Le coiffeur a tué sa femme » pour révéler une autre nature de relations entre les deux Caire ; il s'agit de l'enjeu de la misère et de l'oppression.

Albert Cossery (1913-2008) est né dans le quartier d'al-Faggala, un quartier commercial et populaire du Caire, d'un père rentier et une mère illettrée. Il a eu une éducation francophone et catholique au collège des Pères Jésuites du Caire. Entre 1939 et 1945, Cossery travaille dans la marine marchande, ce qui lui permet de s'initier à la culture des pays occidentaux et d'en rencontrer ses auteurs, comme l'américain Henri Miller. Il est encouragé à publier son premier recueil de nouvelles *les Hommes oubliés de Dieu* au Caire en français (1941). En 1945, il part en France et s'installe à l'hôtel de La Louisiane, rue de Seine à Paris, et y restera jusqu'à sa mort en 2008. En France, il continue à publier des romans portant sur la vie des caiotes. De par son ironie et son ton mordant, Cossery est surnommé le « Voltaire du Nil » et « l'Oscar Wilde français ». En 1990, Cossery reçoit le Grand Prix de la Francophonie et le Grand prix littéraire de la ville d'Antibes en 1995. Pour l'ensemble de ses œuvres, il reçoit le prix Poncetton de la Société des gens de lettres en 2005¹³³.

La philosophie de Cossery est de considérer la paresse comme un art de vivre¹³⁴ : il n'a jamais travaillé tout au long de sa longue vie, ses ouvrages lui permettant largement de gagner sa vie sans exercer d'autre métier. Cossery fait souvent l'apologie de sa paresse, en la considérant comme « une arme absolue »¹³⁵ pour « ceux qui ont réfléchi sur le monde »¹³⁶. Il explique, lors d'une interview avec *Le Monde*, que son mode de vie est héréditaire : « Je me suis un peu inspiré de ma famille. Mon père ne travaillait pas, ouvrait l'œil à midi. Moi-même, sauf pour l'école, je ne me suis jamais levé aux aurores »¹³⁷.

¹³³« Albert Cossery, écrivain », *Le Monde.fr*, 24 juin 2008, en accès libre : https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2008/06/24/albert-cossery-ecrivain_1062213_3382.html, consulté le 21.01.21.

¹³⁴ « Décès de l'écrivain égyptien Albert Cossery », *L'Obs*, article publié le 23 juin 2008, En accès libre : <https://www.nouvelobs.com/culture/20080622.OBS9601/decès-de-l-ecrivain-egyptien-albert-cossery.html>, consulté le 10.11.19.

¹³⁵ « Albert Cossery : "Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas" », *Le Monde.fr*, article publié le 12 décembre 2008, en accès libre : https://www.lemonde.fr/livres/article/2006/01/12/albert-cossery-si-je-n-ai-rien-a-dire-alors-je-n-ecris-pas_729969_3260.html, consulté le 02.11.2020.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

Chez Cossery, la vision de la ville du Caire est à la fois sociale et politique¹³⁸. Elle porte souvent sur « la répartition sociale inégalitaire du Caire dans son ensemble »¹³⁹. Les descriptions illustrées par Cossery des quartiers réels de la vieille ville du Caire et de la nouvelle donnent à voir, à écouter et à sentir la ville par ses habitants pauvres et marginalisés. Dans les ouvrages de Cossery, on découvre une « comédie urbaine »¹⁴⁰ reliant les personnages à leur vécu citadin d'une part, et de l'autre, avec leur contexte sociopolitique : « Je ne raconte pas des histoires, je dis la vérité »¹⁴¹. Les personnages dans les romans de Cossery sont « certes des marginaux urbains »¹⁴² qui souffrent de leur existence et de leur vie monotone, marquées par la misère et la folie. Dans son article « comment raconter le Caire », Marc Kober décrit parfaitement les personnages des romans de Cossery :

« [...] ils sont surtout des personnages dépossédés, habités par une idée fixe, par le souci de leur survie, au point de sembler en proie à la folie. Ils sont tous des monomaniaques habités par des manies qui touchent à l'insubordination ou à la provocation. Ils sont le grain de sable dans la mécanique urbaine »¹⁴³.

La manière par laquelle Cossery associe ses personnages fictionnels aux images de la ville est révélatrice de la misère régnant dans une ville totalement négligée. La relation entre la ville et ses habitants montre que ces derniers se sont habitués à vivre dans cet état de détresse. L'écrivain égyptien George Henien confirme :

« Avec des phrases mal taillées, avec des personnages voûtés qui se meuvent dans des ruelles sordides, avec des décombres et des gravats, Albert Cossery forge une matière durable et des images tenaces. Dans chaque aspect particulier des choses, il perçoit et isole le germe d'une vision plus ample, plus essentielle »¹⁴⁴.

Les représentations de Cossery concernant la ville ancienne du Caire confirment sa dégradation et sa déchéance consécutive au processus de modernisation. La confrontation entre la nouvelle ville et l'ancienne montre une relation d'opposition totale entre les deux. Elle présente le développement de la ville moderne ou sa « marche triomphante »¹⁴⁵, selon les termes de Cossery, qui se fait au sacrifice de la ville ancienne : « Maudit paysage qui s'en allait vomir sa tristesse aux confins des quartiers pauvres »¹⁴⁶. La croissance de la ville est impressionnante, « on ne pouvait plus l'arrêter », puisqu'il s'agit d'une « floraison d'immeubles de rapport et de

¹³⁸ KOBER Marc, *op. cit.*

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ PAQUOT Thierry, « Albert Cossery (1913-2008) », *Hermès, La Revue*, vol. n° 53, n° 1, 2009, pp. 201-206, p. 205.

¹⁴¹ « Albert Cossery : « Si je n'ai rien à dire, alors je n'écris pas » », *Le Monde.fr*, *op. cit.*

¹⁴² KOBER Marc, *op. cit.*

¹⁴³ *Ibid.*

¹⁴⁴ HENIEN George, « Cossery l'Égyptien, écrivain malgré lui », *Le Monde des livres*, 2008. En accès libre : http://www.lemonde.fr/livres/article/2008/06/26/cossery-l-egyptien-ecrivain-malgre-lui-par-georges-henien_1062954_3260.html. Consulté le 23.11.2019.

¹⁴⁵ COSSERY Albert, *Les Hommes oubliés de Dieu*, Paris, Joëlle Losfeld, 2000, p. 52.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 52.

villas somptueuses »¹⁴⁷. La ville « s'étalait dans toutes les directions, toujours vénale, toujours intéressée »¹⁴⁸.

La fantaisie de la misère

Les événements de la nouvelle *Le facteur se venge* se passent principalement dans la ruelle de la Femme-Enceinte, une ruelle imaginaire qui se situe dans le quartier Manchieh du vieux Caire. Zouba, le facteur, est le seul habitant éduqué, bien que partiellement, de son quartier. Il est méprisé par tout le monde alors qu'il les aide à lire leurs courriers. Zouba décide alors de se venger de ses clients, ayant su tous leurs secrets. Et comme les habitants de la rue sont pauvres, ignorants et drogués, Zouba se sent supérieur à eux à tel point qu'il met des lunettes sans en avoir besoin, simplement pour montrer sa supériorité. Finalement, il finit par se prendre pour un prophète envoyé par Dieu pour les sauver.

Comme dans tous les quartiers populaires du vieux Caire, dans la ruelle de la Femme-Enceinte se trouve une société où le patriarcat sévit et où les femmes sont méprisées. Le paradoxe, dans la dénomination de la ruelle, n'est pas de célébrer les femmes qui y habitent, car celles-ci sont considérées comme inférieures à leurs hommes qui ne se gênent pas pour les battre régulièrement. Cette vie quotidienne monotone paraît loin de toute forme de civilisation. Les habitants de la rue sont malveillants :



Figure 1.2.30. Quartier Manchieh au cours des années 1920.

« La rue de la Femme-Enceinte (ainsi nommée à cause de ses habitantes toujours en état de grossesse) occupe à Manchieh, quartier indigène de la ville du Caire, une place prépondérante et distinguée. La plupart de ses habitants mâles vivent d'une façon miraculeuse et battent leurs femmes presque chaque jour. [...] Ici, c'étaient les hommes qui régnaient et ils régnaient d'une manière inéluctable »¹⁴⁹.

Bien que la vie dans la rue de Femme-Enceinte ne soit pas aisée, on peut toujours entendre les cris des marchands ambulants assimilés à des nuisances sonores : « Par mesure d'hygiène, ils avaient dû bannir un certain nombre de bruits néfastes, dans l'ordre naturel de la rue. Ce furent les vendeurs ambulants qui, les premiers, souffrirent des représailles. Car ces êtres barbares arrivaient dès six heures du matin et criaient comme des prostituées leurs ignobles comestibles qu'ils comparaient, sans pudeur, à des fruits rares »¹⁵⁰.

Par la suite, un bon matin, un de ces marchands est trouvé tué sur sa baladeuse. Après l'enquête policière, on découvre que la victime a été visée par un pot de chambre en terre cuite jeté de la fenêtre par Radwan Aly, considéré par le narrateur comme « le plus pauvre du monde »¹⁵¹.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 52.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 12-13.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 13.

Radwan sacrifie le seul meuble qu'il possède chez lui pour cibler la tête du marchand pour « sauvegarder le sommeil matinal de toute la rue »¹⁵². Malgré la fantaisie comique de l'accident, nous remarquons que la nature des habitants est plutôt malveillante avec une volonté de ne pas intervenir au point qu'un habitant peut commettre un crime pour un sommeil profond. L'image est très exagérée, mais en dit long sur les mentalités des habitants de la rue : « [...] aux pauvres qui ne peinent plus, qui ne bougent plus, parce qu'ils sont dégoûtés du monde [...] »¹⁵³.

Les habitants de la rue de la Femme-Enceinte n'éprouvent qu'indifférence face au monde qui les entoure. Toute volonté de quête de travail, de même que la souffrance, sont vidées de leur sens. Cette ambiance misérable se retrouve surtout durant les changements de saison. En été, la rue se transforme en un enfer poussiéreux et l'ambiance devient confuse et étouffante. Cette ambiance insalubre, agaçante et repoussante envahit et engloutit tous les habitants, humains et animaux. L'absence d'hygiène de la rue mal entretenue installe une odeur mêlée à celle de la poussière. Même les aliments s'en imprègnent et changent de goût :

« Le soleil, là-haut dans le ciel, épouse la terre en des étreintes folles. L'air est chargé de plaintes semblables aux cris étouffés d'une vierge qu'on déchire. Une substance chaude pénètre, coule à travers la vie, brûlant les êtres, réveillant des monstres dans les corps des enfants sans défense, saccageant tout dans sa rage infernale, et donnant soif, soif à tout : aux lèvres, à l'âme, aux yeux, à la chair. Ah ! Qui délivrera les hommes de cet enfer ; des tourbillons de poussière qui aveuglent, de la poussière qu'on respire, qu'on avale toujours et partout ; de la sueur, qui vous noie avec son eau tiède, dégouline le long de votre peau et fait vos vêtements les plus légers, insoutenables, poisseux, jusqu'à vous donner envie de mourir »¹⁵⁴.

L'image poussiéreuse décrite par le narrateur n'est pas fictionnelle, mais un trait de la ville ancienne et témoin de sa dégradation. Elle est aussi évoquée par Berque qui l'observe depuis ses hauteurs : « Vue de la Citadelle, la ville s'offre comme un plan craquelé de terrasses, que surmontent l'innombrables minarets, pareils à des bras tendus vers le ciel. La couleur de l'ensemble est d'ocre poussiéreux, que réchauffe la luminosité de l'air »¹⁵⁵.

Par ailleurs, il ne s'agit pas seulement de l'odeur de la poussière qui se disperse dans l'atmosphère. Elle est mélangée à celle du haschich qui est prédominant. Les lieux, où l'on peut le fumer, sont très importants : « Un endroit où l'on avait fumé la drogue prenait, dans l'esprit du repasseur, une importance de lieu saint »¹⁵⁶.

La propagation des drogues, surtout dans les quartiers de la vieille ville, est un phénomène frappant la société égyptienne bien avant l'époque des événements de la nouvelle de Cossery. Dans son travail sur les origines politiques de l'Égypte, l'historienne Nada Tomiche suppose une corrélation entre la propagation du haschich, la pression démographique et l'absence de participation politique de la population égyptienne à partir de la Première Guerre mondiale. Avant celle-ci, cette drogue « était presque inconnue » en Égypte. Selon Tomiche, se réfugier

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ BERQUE, *op. cit.*, p. 81.

¹⁵⁶ COSSERY, *op. cit.*, p. 17.

dans le haschich indique effectivement que « les masses populaires apathiques ne participent en aucune manière à la vie générale du pays »¹⁵⁷.

Les inégalités, les écarts sociaux et l'instabilité du régime au pouvoir sont selon nous les causes pour lesquelles les masses populaires deviennent exclues de la participation politique et sociale au point que celles-ci, affirme Nada Tomiche, « n'appartiennent pas à l'espèce humaine si l'on admet que l'homme se définit par le fait qu'il désire faire son histoire et y croit »¹⁵⁸.

Selon nous, cet état d'opposition passive de la part de la population en se réfugiant dans les drogues, reflète effectivement une séparation entre les masses populaires, surtout celles habitant dans les quartiers de la vieille ville du Caire, et le processus de modernisation voulu par le régime au pouvoir de leur époque. Le dernier paragraphe de la nouvelle de Cossery, projette indirectement cette séparation sur l'image du tramway passant par la vieille ville vers la ville moderne. En se dirigeant vers un nouveau monde, le passage du tramway déclare la fin d'une époque dans laquelle les anciens quartiers sont figés dans leur passé et dans l'oubli : « Un tramway, quelque part dans la rue Mohamed-Ali, courait sur ses rails avec sa lugubre sonnerie, annonçant la détresse d'un monde lointain »¹⁵⁹.

Dans la même scène, le passé des anciens quartiers est représenté par une peinture affichée au mur d'une boutique « blanchie à la chaux »¹⁶⁰. Elle représente la berge du Nil avec un voilier sur le fleuve. Le narrateur associe cette image du voilier à un voyage immobile « comme s'il ne voulait plus se mouvoir, mais rester toujours ainsi, ayant peur du large et du vaste inconnu »¹⁶¹. Quant aux habitants, résister à cette vie monotone et avancer sur le chemin de la vie et de la civilisation sont des ambitions irréalisables depuis la rue de la Femme-Enceinte :

« Et il semblait que tout quartier, êtres et choses, s'étaient figés comme ce voilier peint sur le mur, ne voulant plus comprendre qu'on puisse bouger ; espérer d'autres buts que ceux déjà atteints ; aller toujours plus loin sur la route... Et que c'était une folie »¹⁶².

Le coiffeur a tué sa femme est la troisième nouvelle du recueil *les Hommes oubliés du Dieu*. Elle porte sur des regards croisés d'habitants de la ruelle Noire. On y découvre plusieurs péripéties à travers les conversations entre Chaktour le ferblantier et son fils comme celle de Saadi, le coiffeur ambulancier, qui empoisonne sa femme après y avoir été poussé par Haroussi le restaurateur. Ce dernier lui a en effet dit un jour que « l'homme qui pourra se débarrasser de sa femme entrera sûrement au Paradis »¹⁶³. La nouvelle raconte aussi l'histoire de la révolte des balayeurs de la nouvelle ville et la répression de ceux-ci par la police dont le gendarme Gohloche, un des habitants de la ruelle Noire.

¹⁵⁷ TOMICHE, *op. cit.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ COSSERY, *op. cit.*, p. 27.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ *Ibid.*, p. 46.

La dénomination fictionnelle de la ruelle Noire, donne un aperçu de l'ambiance sombre qui y régnait ainsi que la qualité et le mode de vie de ses habitants. L'ambiance dans la ruelle Noire ressemble à celle de la rue de la Femme-Enceinte. Les deux ruelles ont en commun la pauvreté marquant tous les humains et les chiens : « [Dans la ruelle noire], Des chiens aussi rôdaient dans la ruelle, affamés, squelettiques et protégés par la gale »¹⁶⁴.

« Au fond, la ruelle Noire était un endroit très calme. La misère y était posée, sérieuse, et d'une parfaite égalité d'humeur. Elle n'avait pas à s'énerver au contact d'un luxe insultant. Ses habitants n'étaient pas envieux. Ils tâchaient de maintenir leur pauvreté au niveau de la moyenne générale »¹⁶⁵.

Or, la vie dans la ruelle Noire satisfait ses habitants, non pas parce qu'elle leur est agréable, mais parce qu'ils y sont indifférents. Les ambitions humaines et la volonté de progrès disparaissent sous le poids de la pauvreté, de la détresse et de l'exclusion. Les habitants de la ruelle Noire subissent une vie complexe, correspondant à la dégradation de leur ancienne ville. Par conséquent, ils ne peuvent pas la surmonter, ils n'avancent que par leur instinct de survie. Dans l'extrait qui suit, on pourrait presque entendre les cris des femmes grondant leurs enfants, témoignant de la manière forte suivie pour élever les enfants de la ruelle. Le narrateur commente avec ironie la volonté des femmes de se montrer fermes et de se faire entendre des autres. Il montre que l'attitude des femmes n'est pas une marque de bienveillance envers ses enfants, mais plutôt d'une façon de s'exposer au monde extérieur, un autre caractère des habitants, surtout les femmes qui souffrent de la discrimination, dans les quartiers populaires de la ville ancienne. Nous pouvons observer que l'accumulation des ordures et l'omniprésence de l'insalubrité sont également présentes :

« Il y avait toujours quelque femme qui maudissait ses enfants d'une voix haute et stridente, pour que toute la ruelle l'entende, et que les personnes de mauvaise foi sachent qu'elle s'occupe d'éduquer les siens. Enfin, un peu partout, sans préférence, siégeaient les ordures »¹⁶⁶.

Pendant la nuit, la ruelle s'assombrit et les maisons en mauvais état la rendent encore plus sinistre, comme si une conspiration se faisait entre la nature et le bâti de la ruelle contre les pauvres habitants : « Maintenant, la ruelle n'était plus éclairée que par quelques mauvaises étoiles. Un ciel bas et sordide pesait sur les toits des masures et les obligeait à ramper sur le sol boueux »¹⁶⁷.

Quant à l'odeur de la ruelle, on peut remarquer l'absence de toilettes publiques et le ramassage inexistant de toute sorte d'ordures : « Le vent soufflait rageusement, comme s'il voulait chasser toute cette puante misère, amassée là depuis des temps introuvables. Une odeur d'urine et de bêtes mortes dominait toute l'étendue du terrain ; une odeur active et débordante, plus forte que le vent et les années »¹⁶⁸.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 46.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 58.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 46.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 60.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 61.

Selon le narrateur, la seule cause de la misère de la ruelle repose sur l'indifférence envers la pauvreté des habitants. La ruelle Noire, comme toutes les ruelles dans les quartiers populaires, tombe dans l'oubli et souffre de négligence de la part du gouvernement occupé à moderniser la nouvelle ville. Pour preuve, lors d'une conversation entre Chaktour et son enfant, le père attribue à Dieu cette négligence éternelle :

« Et pourquoi sommes-nous pauvres ? demanda l'enfant.

- Écoute, petit, va t'asseoir dans un coin et laisse-moi travailler. Si nous sommes pauvres c'est parce que Dieu nous a oubliés, mon fils.
- Dieu ! dit l'enfant. Et quand se souviendra-t-il de nous, père ?
- Lorsque Dieu oublie quelqu'un, mon fils, c'est pour toujours »¹⁶⁹.

Être oublié de Dieu comme ne pas être reconnu par le gouvernement représente le même enjeu : pour les habitants de la ruelle Noire, point de salut.

La nouvelle ville : l'oppression et l'opportunisme

La nouvelle ville est désignée dans la nouvelle par « la ville européenne », les quartiers populaires de l'ancien Caire sont nommés « les indigènes ». Nous pouvons ainsi comprendre qu'il ne s'agit pas, dans cette distinction entre la ville européenne et les quartiers indigènes, d'un ton nationaliste, mais plutôt d'une inégalité sociale entre ces derniers et la nouvelle ville « fréquentée généralement par des Européens »¹⁷⁰. La relation avec la ville européenne est incarnée dans le personnage du gendarme Gohloche qui habite la ruelle Noire en travaillant dans la ville européenne. Le travail de Gohloche à la police est épuisant, à tel point qu'il risque d'y laisser la vie :

« Le gendarme Gohloche habitait dans la ruelle Noire, mais il exerçait ses fonctions de tyran au centre de la ville européenne. Et c'était pour lui une espèce de mort, il s'anémiait. Car, dans un pareil milieu, fréquenté généralement par des Européens, sa surveillance rencontrait des obstacles sérieux »¹⁷¹.

Nous constatons que la sécurité dans la ville européenne n'est pas tout à fait opérante, mais malgré tout, on essaye d'y faire face à l'aide de gendarmes comme Gohloche. Ils sont payés par le gouvernement pour assurer la sécurité des habitants et des visiteurs de la ville par la manière forte :

« Le gendarme Gohloche personnifiait la méchanceté la plus haïssable : la méchanceté mise au service des grands de la terre. Une méchanceté monnayable. Elle ne lui appartenait plus. Il

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 47 - 48.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 51.

¹⁷¹ *Ibid.*

l'avait vendue à des gens plus compétents qui en usaient pour asservir et mortifier tout un peuple misérable »¹⁷².

Nous remarquons que la méchanceté du gendarme n'est pas de son ressort, mais dictée. Elle est dirigée contre ses voisins de la ruelle par des gens « plus compétents » ou « les grands de la terre » qui représentent certainement le régime politique. Par ailleurs, Gohloche éprouve de la haine vis-à-vis des pauvres qui mendient dans la ville européenne :

« Gohloche reportait donc toute sa haine sur tout ce que l'élément indigène fournissait d'esclaves : les colporteurs, les mendiants, les petits ramasseurs de mégots, les lépreux et les aveugles, et toute la tribu des errants qui ne parvenaient pas à mourir parce qu'on mettait beaucoup de temps à les tuer. Cette vermine, venue là pour donner à la ville européenne son cachet d'Orient bariolé, était nombreuse. Une nourriture bénie pour des yeux de touristes »¹⁷³.

Les pauvres provenant des quartiers populaires sont vus par le narrateur comme importants pour la ville européenne, car, paradoxalement, ils servent à attirer les touristes et offrent une note exotique. En revanche, ces pauvres profitent de la ville européenne pour gagner leur vie par la mendicité. L'image de la ville européenne révèle une relation entre elle-même, ses touristes et ses visiteurs, surtout ceux provenant de la vieille ville, basée à la fois sur les intérêts communs et la consommation. Le temps dans cette relation est également important ; il s'agit de l'aggravation progressive de la misère de ces pauvres sous les yeux des touristes de la ville européenne. Celle-ci les considère en même temps nécessaires pour servir de symboles associés à une image orientale à exposer aux touristes.

Cette image, dite orientale, rassemble tous les miséreux, les handicapés et les mendiants de la ville ancienne. Selon le narrateur, ils sont considérés comme des esclaves au service de cette image. D'une part, cette image confirme les observations des orientalistes qui ont visité l'Égypte un siècle plus tôt. D'autre part, nous constatons que, malgré la construction de la nouvelle ville, celle-ci a encore besoin d'être scellée par les images orientales bien que celles-ci soient les causes qui ont incité la classe dirigeante à tourner le dos à la ville ancienne. Un fait que nous considérons malheureusement ironique et contradictoire.

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.*



Figure 1.2.31. Les mendiants et les marchands ambulants devant un bar sur la place de l'Opéra, années 1910.

En outre, la relation contradictoire entre la ville moderne et les habitants de la vieille ville souligne les écarts entre les principes d'humanité dans les quartiers modernes et ceux dans les quartiers populaires. Cette relation illustre « d'ailleurs l'évolution de la représentation des deux villes ennemies à travers l'œuvre de Cossery qui s'étend sur plus d'un demi-siècle »¹⁷⁴. À cet égard, la ville européenne est vue comme le reflet d'une double image mêlant l'oppression de celle-ci contre les masses populaires et de son opportunisme de la part de celles-ci. Un peu plus tard, dans la nouvelle, le surveillant des balayeurs de la nouvelle ville est décrit comme un homme qui « appartient déjà, par son grade de surveillant, à une autre humanité, celle des oppresseurs »¹⁷⁵. Cette oppression, selon le narrateur, exercée dans la ville moderne de la part des surveillants et de leurs dirigeants autoritaires, contre les habitants de la vieille ville, confirme la mise en place d'une nouvelle humanité citadine, comme l'explique Berque :

« L'humanité citadine, qui jadis formait un tout, axé sur le type ancestral, explose en images, en conduites, en situations exorbitées. Il existe peut-être encore, dans les replis de la *mâdina* [la ville], des êtres venus de jadis sans altération : du moins le croient — ils. Mais il en est qui cherchent dans une transformation, fut-elle iconoclaste, ce préalable de toute fidélité qu'est la survie »¹⁷⁶.

Au milieu de la nouvelle, le narrateur détaille une des nuits passées dans la ville européenne. C'est par ces images ciselées que nous pourrions saisir une autre facette cachée de cette ville :

« Il était près de minuit. La ville européenne, malgré ses immeubles modernes à huit étages (avec ascenseur et eau courante), ses cafés largement éclairés, et ses prostituées lassant les trottoirs par leurs allées et venues, semblait la proie d'un ennui morne, inachevé, né du doute et de la médiocrité des plaisirs »¹⁷⁷.

¹⁷⁴ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op.cit.*, p. 282.

¹⁷⁵ COSSERY Albert, *op. cit.*, p. 56.

¹⁷⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 86-87.

¹⁷⁷ COSSERY Albert, *op. cit.*, p. 52.

« Tout ce qui fait la vie confortable et douce lui appartenait. L'air pur, l'eau potable, la lumière électrique, tout lui appartenait »¹⁷⁸.

Ici, on note la différence entre une ville où se situent les immeubles luxueux et les facilités qui ne se trouvent pas ailleurs et surtout pas dans la ville ancienne. L'absence de services notamment l'eau et l'électricité dans le vieux Caire est observée en 1972 par Berque et Mustafa Al-Shakka, dont un propos est cité par André Raymond :

« L'approvisionnement en eau restait précaire. Souvent la maison devait se contenter d'un puits qui, parfois, ne donnait qu'une eau salée. [...] La Compagnie des eaux... avait placé depuis longtemps une borne-fontaine, *hanaftiya*, sur l'esplanade du Bayt al-Qâdî... La fourniture était payante. De là... le porteur d'eau, *saqqâ*, partait livrer le précieux liquide jusqu'au fond des impasses »¹⁷⁹.



Figure 1.2.32. Un porteur d'eau (Saqqâ) au Caire.

Malgré ses services sur mesure, ses fonctions et ses lieux de loisirs, le mode de vie dans la ville européenne est, selon le narrateur, monotone en raison de la consommation excessive et des attitudes vénales de nature matérialiste. Celles-ci augmentent les écarts sociaux et menacent la paix sociale dans cette ville. L'ennui dans lequel tombe la ville moderne a été observé depuis le début du siècle par Lane-Poole qui affirme que « life at Cairo has been desperately dull since they [les étrangers] came in »¹⁸⁰. Celle-ci est représentée, selon le narrateur de Cossery, par les cafés apparemment vidés de la vie bruyante par laquelle la ville est connue, ainsi que dans l'attitude des prostituées qui font des allers retours à la recherche des clients. Concernant la prostitution dans la rue Fouad, celle-ci connaît quotidiennement cette activité comme le confirme Soliman Naguib : « Chaque soir à partir de 22 h, les trottoirs de la rue Fouad sont bondés par les prostituées. Celles-ci viennent de Rome, de Paris et de Marseille pour donner du plaisir aux clients riches »¹⁸¹. Depuis le début du XX^e siècle, la prostitution est en essor lié à l'apparence des « cafés chantants » introduit par les Grecs et les bars ayant des pistes de danse connues sous le nom de *music halls*. Ces lieux, servant l'alcool et les bals, sont propagés dans

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 55.

¹⁷⁹ RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, Fayard, 1993, p. 331.

¹⁸⁰ LANE-POOLE Stanley, *The story of Cairo*, *op. cit.*, p. viii.

¹⁸¹ MEKKAWY Said, *Al-Qahira w ma fiha (Le Caire et ce qu'il contient)*, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2018, p. 205.

la ville moderne : sur l'avenue Fouad 1^{er} se trouvent le café chantant Dracatus et le bar de Sault alors que sur la place d'Opéra se situent les bars Splendide et Gianaclis ainsi que la boîte de nuit Eldorado « offrant chaque soirée à leurs clients de nouveaux types de détente et de divertissement »¹⁸².

Il convient de souligner que la prostitution a été interdite en Égypte à partir de 1949, après l'époque au cours de laquelle se déroulent les événements de la nouvelle. Avant cette interdiction, certaines rues de la ville moderne, telles que Fouad 1^{er}, Emad El Dine, Al-Alfi et des quartiers comme Tawfiqiyya et Azbakéyya sont considérés comme des zones où la prostitution est propagée étant « des centres d'affaires d'activités économiques où se trouvent les lieux de loisirs censés comprendre un grand nombre de clients aisés »¹⁸³. Compte tenu de la situation de la Seconde Guerre mondiale, l'époque des événements de la nouvelle, Le Caire a absorbé un grand nombre de militaires, 127 000 entre 1941 et 1942¹⁸⁴, fait qui entraîne l'épanouissement de cette activité. Néanmoins, celle-ci connaît après la guerre un déclin suite à la recrudescence du mouvement nationaliste contre l'occupation britannique, ainsi que les actes de violence menés par l'organisation des Frères Musulmans contre les biens des étrangers¹⁸⁵. Au cours de cette période, la guerre est lancée par les Frères Musulmans contre le mode de vie de la ville moderne et les prostituées égyptiennes et étrangères reçoivent des menaces de mort et de défiguration par l'eau-forte (l'acide nitrique) mettant au frein à leurs activités.



Figure 1.2.33. Des militaires anglais devant les portes d'une salle de cinéma sur la rue Emad El Dine, 1943.



Figure 1.2.34. Carte postale de l'Eldorado sur l'avenue Fouad 1^{er}, 1908.

Quant au vide évoqué dans la nouvelle de Cossery, Berque décrit une situation similaire dans les rues de la ville nouvelle à la fin des années 1940, notamment après l'expansion du Caire vers l'ouest et le départ de la bourgeoisie moyenne pour habiter les nouveaux quartiers comme Héliopolis et Abbaséyya : « Les anciens beaux quartiers, Bâb al-Luq, Mounira, la Mâliya ont déchu, comme les souvenirs du temps d'Ismaël, sans toutefois se laisser entièrement déposséder. La rue Clot-Bey est devenue infréquentable »¹⁸⁶.

¹⁸² BAKR Abdel Wahab, *Mogtama'a al-Qahira al-Serri (La Société secrète du Caire) 1900-1950*, Le Caire, al-Araby lel nashr, 2001, p. 152.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 31.

¹⁸⁴ Le nombre de prostituées au Caire est de 4 319 au cours de cette période. Bakr, *ibid.*, p. 32.

¹⁸⁵ BAKR, *ibid.*, p. 32.

¹⁸⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

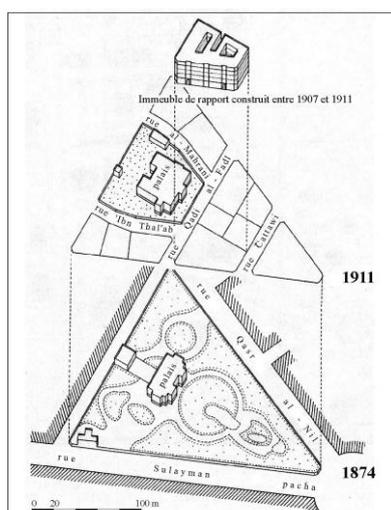


Figure 1.2.35. Les trois phases de la densification de la ville moderne (1874-1911).



Figure 1.2.36. La première phase de construction du quartier Ismailiyya et sa faible densification.

Malgré cet état immobile, la ville européenne se développe en tous sens, notamment vers l'ouest et le nord de l'ancienne ville. Le développement de la ville moderne s'étend jusqu'au désert (comme les quartiers Abbaséyya et Héliopolis) et jusqu'aux îlots donnant sur le Nil (comme les quartiers de Garden City et Zamalek). Une première phase de son essor s'est faite par la construction de nombreuses villas, puis de grands immeubles sont apparus à leurs emplacements. Cependant, selon le narrateur, la ville européenne cumule la fortune, le pouvoir et l'attention du gouvernement. La croissance de la ville est aussi liée aux besoins de la classe moyenne ou la nouvelle bourgeoisie, qui préfère s'installer dans les quartiers périphériques, à l'ouest, qui semblent plus isolés et plus modernes :

« La moyenne bourgeoisie, teintée d'eupéanisme et minoritaire par les mœurs, sinon toujours par l'origine, se plaît à Héliopolis¹⁸⁷, dont l'éloignement et les géométries baroques vous protègent comme il sied de "l'indigène" [...]. L'expansion vers l'Ouest fut celle de la modernisation, c'est-à-dire aussi de l'enrichissement et l'occidentalisme »¹⁸⁸.

« Et le paysage fuyait devant elle, rapide et monotone. Elle le pourchassait sans répit. Maudit paysage qui s'en allait vomir sa tristesse aux confins des quartiers pauvres »¹⁸⁹.

¹⁸⁷ Héliopolis est un quartier construit dans le désert au nord du Caire par Héliopolis Oasis Company dirigé par l'industriel belge Baron Édouard Empain en 1907. Grâce aux efforts de ce dernier et de nombreux architectes comme Alexandre Marcel et Camille Robida, il est caractérisé par son architecture éclectique et par ses jardins. La ville est habitée au départ par les étrangers et les chrétiens égyptiens, puis sous la pression démographique les classes moyennes commencent à s'y installer à partir des années 1950.

¹⁸⁸ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

¹⁸⁹ COSSERY, *op. cit.*, p. 55.

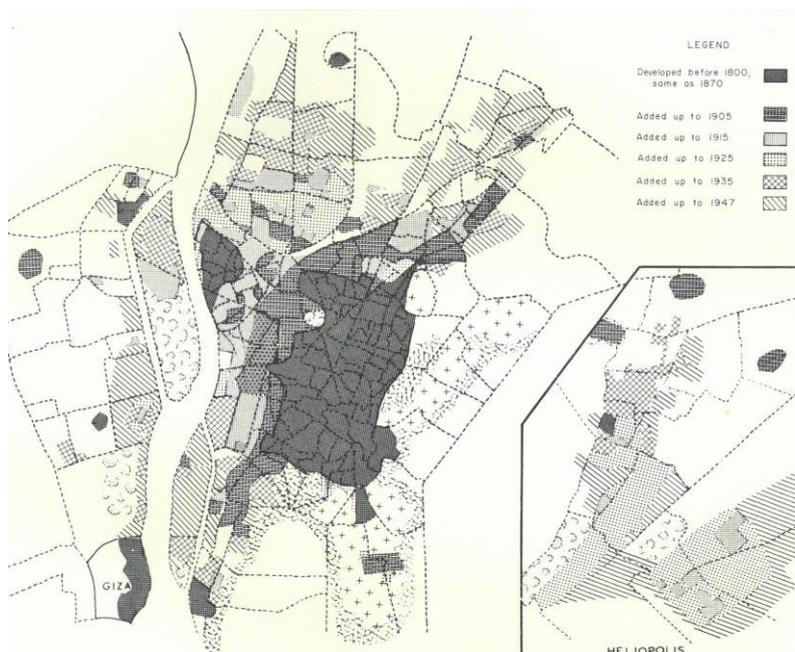


Figure 1.2.37. L'extension de la ville moderne entre 1800 et 1947.

Malheureusement, la profusion de services et les aspects de la civilisation ne semblent pas suffisants pour une vie saine, juste et équilibrée. Selon le narrateur, la ville est vidée de son aspect « glamour » et de sa brillance. Le développement de la ville européenne est vu comme étant construit sur le cadavre de la ville ancienne. Les quartiers populaires de la ville ancienne sont, quant à eux, considérés comme en détresse de l'extérieur, mais ils gardent finalement leurs anciennes traditions, comme la solidarité et le sentiment d'appartenance, contrairement à la ville européenne brillant de l'extérieur de par sa propreté, ses beaux immeubles et ses vastes espaces, mais demeurant noyée dans la matérialité qui provoque une détresse intérieure.

« On sentait que la ville voulait vivre, qu'elle avait tout pour cela, mais qu'une sorte de détresse intérieure, impitoyable, la tenait immobile avec ses lumières forcées, ses femmes stupides et son aisance criminelle »¹⁹⁰.

« Elle [La ville] avait la parfaite apathie d'un monstre repu. Elle dévorait tout. Elle s'étendait avec une rage constante. De partout on la voyait venir. Elle poussait dans le désert ; elle poussait dans les palmeraies et dans les îles de l'autre côté du fleuve. On ne pouvait plus l'arrêter. C'était une floraison d'immeubles de rapport et de villas somptueuses. Étrange corps de catin ; elle s'étalait dans toutes les directions, toujours vénale, toujours intéressée »¹⁹¹.

Quant aux quartiers populaires de la vieille ville, ils ne bénéficient d'aucun aménagement compte tenu de l'impossibilité de les moderniser, seuls les terrains prêts pour les processus d'aménagement, « les beaux terrains », qui sont à l'origine des terrains abandonnés, intéressent le développement de la ville européenne. Comme si on choisissait intentionnellement pour la ville moderne des terrains sans vie, tout en abandonnant ceux qui bruissent de vie : « Car là où

¹⁹⁰ COSSERY, *op. cit.*, p. 52.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 52.

la misère est trop dense, la ville arrêta sa marche triomphante. Elle ne prenait que les beaux terrains »¹⁹².

De fait, la forte densité démographique dans ces quartiers, de même que les principes urbains sur lesquels le vieux Caire a été fondé, freine la croissance de la ville européenne vers l'est et rend « l'haussmannisation » de ces quartiers impossible. Quant à l'architecture de la ville moderne, elle est caractérisée par une grande diversité des styles architecturaux empruntés, la ville n'en cultive donc aucune originalité. Le système de valeurs citadines repose sur la matérialité absolue et les principes de bénéfice mutuel : étant ainsi donné que la dégradation des anciens quartiers du vieux Caire est en faveur de la ville européenne, et les mendiants travaillent dans cette dernière pour gagner leur vie et attirer les touristes, dans le but de donner une image parisienne tout en restant orientale. Cette image de la ville européenne, qui se nourrit, selon le narrateur, de la misère des alentours, est aussi décrite par Berque qui explique le développement de la ville moderne après la Seconde Guerre mondiale. Durant cette période, les fonctions de celle-ci changent et évoluent de manière rapide et sans précédent :

« La ville grandit de plus belle. Les magasins des nouveaux quartiers sont plus luxueux, et leur clientèle non moins élégante que celle de la place Vendôme. Les hôtels s'empressent à nouveau d'un tourisme international. Les faubourgs s'étalent. Les usines se renforcent, et avec elles la classe ouvrière. Le pays grossit autour de son drame »¹⁹³.

« La civilisation devenait spécialement terrible tout le long de la rue Fouad-Ier et de la rue Emad-El-Dine »¹⁹⁴.

Le terme de la civilisation employé par le narrateur est lié selon nous aux aspects de la modernisation marquant la ville européenne et la période de colonisation. Nous pensons que le narrateur voulait renvoyer par ce terme aux prétextes fallacieux mis en avant par les occupants occidentaux depuis le XIXe siècle, en déclarant vouloir civiliser les nations orientales. Il est possible également que le narrateur souhaitait distinguer entre deux mondes existants au Caire, dont le premier, modernisé et civilisé, représentant la ville européenne, contrairement à l'autre, celui du vieux Caire, qui reste à la traîne. Il nous est possible que ce terme employé par le narrateur renvoie à l'image cosmopolite surtout de ces deux rues surtout celle de l'avenue Fouad 1^{er} dont l'essor commence à partir des années 1920. Le grand artiste et ancien directeur de la maison d'opéra Soliman Naguib décrit une image de l'avenue Fouad 1^{er} en soulignant ses fameux immeubles et ses lieux remarquables :

« La rue Fouad est le cœur battant du Caire. La vie y est toujours bruisante. La concurrence entre la rue Fouad et celle d'al-Muski située dans la vieille ville durait depuis des années, mais la rue Fouad finalement la bat à tous les niveaux, car son marché se distingue de tous ceux du Caire : la cravate coûtant 35 piastres à la rue d'al-Muski fait une livre et cinquante piastres dans les magasins de la rue Fouad, tu n'hésites pas toutefois de l'acheter à ce prix plus cher. [...] Avant la construction de l'immeuble Continentale, il y avait à son emplacement l'une des

¹⁹² *Ibid.*, p. 52.

¹⁹³ BERQUE, *op. cit.*, p. 634.

¹⁹⁴ COSSERY, *op. cit.*, p. 52-53.

plus prestigieuses salles de billard de l'est, avec un bar qui réunissait les élites et les artistes étrangers et égyptiens travaillant à la maison d'Opéra royal.

Quant au café et bar Sphinx, parmi les clients desquels figure le philosophe Abdel Rahman Badawy, l'intellectuel avocat Mohamed Abo shady, vous pouvez toujours les observer assis aux tables brillantes en cuivre en train de dîner tranquillement. La deuxième section du bar comprend les hauts fonctionnaires anglais de l'État. Si vous marchez vers la droite de la rue, vous trouverez l'immeuble de Cicurel qui a été brûlé trois fois et reconstruit après l'incendie du Caire. Puis vient Salt la pâtisserie où se réunissent le prince des poètes Chawki et les politiciens Mahgoub Thabet et al-Nokrachi pour discuter des nouvelles de la révolution et des décisions prises par Sa'ad Zaghloul.

De l'autre côté de Salt, se trouvent le Bar St. James et l'endroit où le chanteur Abdul Wahab a construit son immeuble nommé *Al Gandoul*. Ce bar a la réputation du Bar Cecil dont les clients se connaissent comme des membres de la même famille. Si vous traversez la rue Soliman Pacha, vous trouverez à gauche le bâtiment de la Haute Cour et le club Cosmopolite, plus loin le club de Zamalek, dans lequel les stars du football d'Hossein Hijazi, Ali Al-Hasani, Masrahi, Hassan Zubah et Sayed Abaza ont commencé leur carrière »¹⁹⁵.



Figure 1.2.38. L'immeuble Gandoul sur l'avenue Fouad 1^{er}.



Figure 1.2.39. Le bar Sphinx sur l'avenue Fouad 1^{er}.

Quant à l'adjectif terrible associé au mot « civilisation », il nous fait penser à une réflexion de Jacques Berque. Selon lui, le développement de la ville, notamment au sens démographique, provoque un sentiment de perte et d'oppression :

« Une impression de gigantisme saisit témoins et passants. La foule devient quelque chose de terrible. Tous les jours les gens s'y perdent, au propre et au figuré. Pour une seule année [1947], la statistique des disparus est de 1 462 femmes, 345 enfants et 13 adultes : c'est-à-dire à quel

¹⁹⁵ BAKR, *op. cit.*, p. 203-204.

point ce grandissement retentit sur les mœurs et oppresse les psychologies. La masse a débordé ses cadres tout autant que son cadre architectural »¹⁹⁶.

Les activités dans les deux rues Fouad Ier et Emad El Dine donnent le tournis :

« En effet, ces deux rues principales jouissent de tout ce qu'une ville civilisée maintient et prodigue pour l'abrutissement des hommes. Il y avait là des spectacles insipides, des bars où l'alcool coûtait très cher, des cabarets aux danseuses faciles, des magasins de mode, des bijoutiers et même des affiches lumineuses. Il ne manquait rien à la fête. On s'abrutissait à perte de vue »¹⁹⁷.

Pendant la période d'entre-deux-guerres, ces deux familles d'activités sont les plus réputées dans la ville européenne, surtout de ces deux grandes rues : Fouad 1^{er} et Emad El Dine. Berque confirme : « la foule préfère aller au boulevard Fouad où se trouvent les grands magasins ou la rue Emad El Dine où se trouvent les casinos »¹⁹⁸. Il s'agit du shopping, dans les grandes maisons de mode et chez les bijoutiers, et de loisir dans les bars prestigieux et les casinos où travaillent les danseuses prostituées. Bien que la rue Emad El Dine soit le berceau du théâtre égyptien et « un phare lumineux des arts » selon l'écrivain Alfred Farag, le narrateur considère que son environnement, ainsi que celui de la rue Fouad 1^{er}, est totalement matériel et utilitaire, est aussi celui d'une inhumanité brutale.



Figure 1.2.40. Les deux rues Fouad 1er (à droite) et Emad El Dine (à gauche), années 1940.

¹⁹⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

¹⁹⁷ COSSERY, *op. cit.* p. 52-53.

¹⁹⁸ BERQUE, *op. cit.*, p. 485.

La relation entre la ville européenne et les habitants de l'ancienne ville est cynique et contradictoire : les visiteurs pauvres sont méprisés dans la ville européenne, alors qu'ils lui servent à peindre une scène orientale. Cette relation entraîne cependant un rejet de la part de la ville européenne envers ses visiteurs pauvres des anciens quartiers, car considérés comme indésirables. Ainsi, cette relation entre la ville nouvelle et ces derniers se projette vers le lien entre celle-ci et la vieille ville : celle-ci par ses quartiers dégradés, est vue comme des ruines où règne la misère sur une autre vie qui s'éteint devant les lumières de la ville européenne :

« La ville souffrait de les contenir ; la civilisation souffrirait de les voir. Ils [les visiteurs pauvres] ressemblaient à des remords ; des remords très anciens enracinés dans le sol. Mais, malgré tout, ils ne voulaient pas mourir. Mendier un morceau de pain à ceux qui leur avaient tout pris était encore pour eux une chance de vivre. Et on les appelait mendiants ou bien voleurs suivant leur insistance à vivre »¹⁹⁹.

« Elle [la ville européenne] n'avait méprisé que quelques décombres. Et dans ces décombres s'étiolait la vie de tout un peuple »²⁰⁰.

Les visiteurs/profiteurs pauvres de la ville européenne cristallisent à la fois souffrances et mauvais souvenirs : ils représentent les habitants des anciens quartiers du vieux Caire tombés dans l'oubli en faveur de l'essor de la nouvelle ville. Les habitants des anciens quartiers ne sont pas considérés seulement comme des sources de troubles ou d'insécurité, mais ils représentent des racines à négliger par les habitants de cette ville nouvelle et la classe dirigeante qui a décidé de faire table rase de leur ancienne ville et de son histoire profonde. Les mauvais souvenirs que représentent les pauvres visiteurs et leur ancienne ville peuvent être les scènes remontant aux époques de Mohamed Ali Pacha et d'Ismail Pacha, représentant les premiers coups de pelles et de pioches qui s'activent pour construire une ville (l'europpéenne), tout en démolissant l'autre.

Alors, ces visiteurs pauvres regardent la ville sous un autre angle en lien avec leurs besoins physiques. Ils résistent à toutes les tentatives de les chasser de la ville de par leur instinct de survie qui fonctionne ainsi comme un système de défense :

« Cependant, la ville regorgeait d'une multitude d'êtres, qui n'avaient rien de commun avec ce désordre et ces lumières. Ils passaient près de toutes ces lumières comme des ombres peureuses. Ils regardaient toutes ces belles choses de la ville avec des yeux de bêtes qui ne comprennent pas. Ils transportaient avec eux leur quartier boueux et leur sale misère. Ils étaient visibles comme des plaies. On leur faisait la chasse, mais ils s'obstinaient à rester. Une raison suffisante et implacable les attirait dans cette enceinte magique : la faim. C'était une chose qu'ils comprenaient très bien. Ils étaient innombrables, autour des restaurants, de tous les endroits où l'on mange. Pour eux, manger était tout. Ils ne désiraient rien d'autre. Depuis des générations ils n'avaient pas eu d'autres désirs. C'étaient des corps ignobles et sans âme »²⁰¹.

La ville moderne est considérée par les habitants des anciens quartiers comme « une enceinte magique », elle représente leurs rêves matérialistes qui peuvent combler leurs besoins vitaux et

¹⁹⁹ COSSERY, *op. cit.*, p. 53.

²⁰⁰ *Ibid*, p. 52.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 53.

urgents. Malgré tout, les habitants pauvres portent leurs croix sur les épaules, ils éprouvent la faim et la misère.

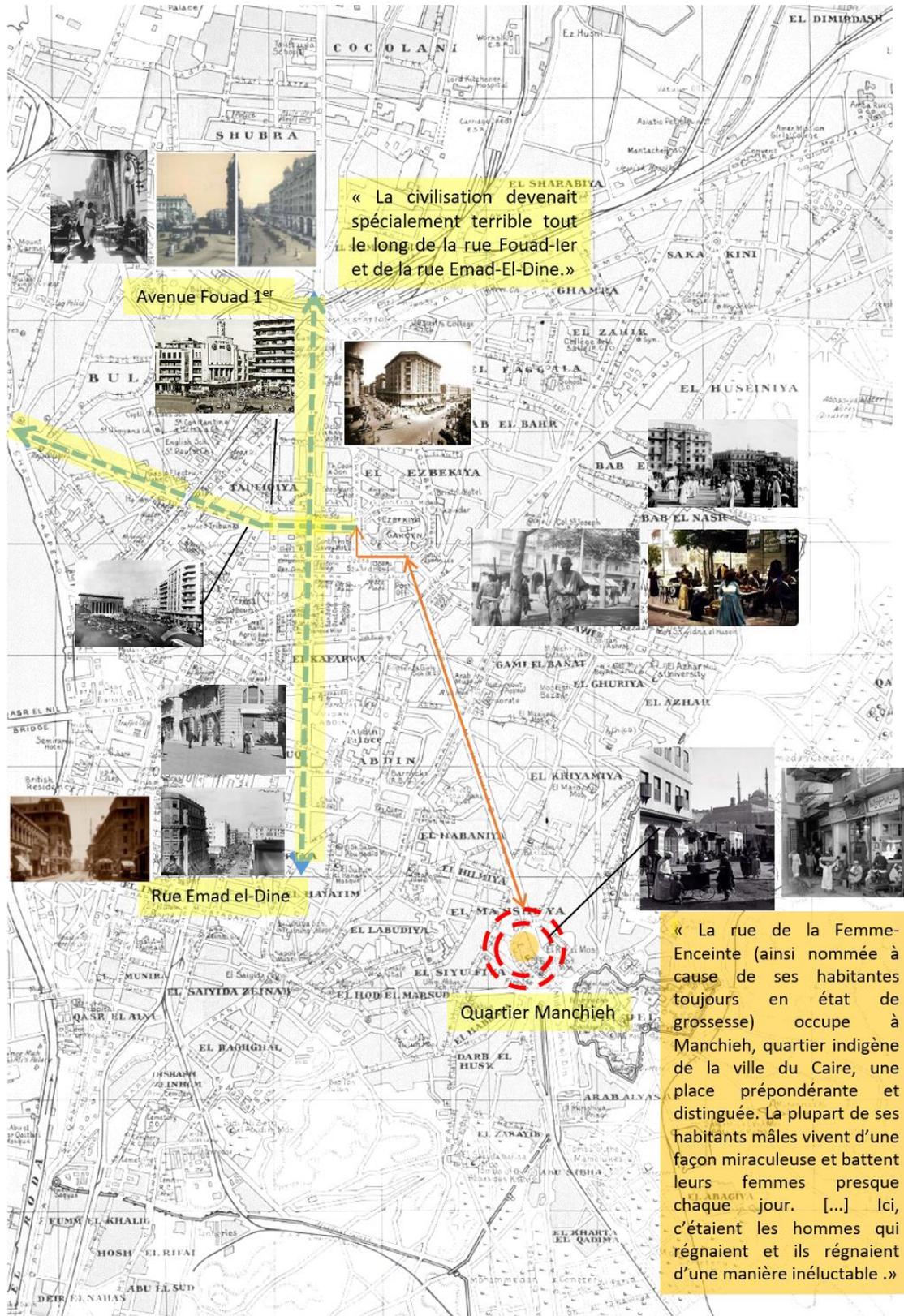


Figure 1.2.41. Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman Les Hommes oubliés de Dieu.

Chapitre I.3. Les deux Caire : une confrontation inévitable

« Sur le chemin de la vie, on rencontre parfois la vengeance. [...] Celle d'un peuple opprimé qui s'éveille et que ne rien pourra arrêter. »¹

Albert Cossery

3.1. Les prémices et la révolte d'Urabi (1881-1882)

Dans ce chapitre, nous soulevons une nouvelle nature/nouveau mode de relations entre les deux villes (la ville moderne qui sera plus tard le centre-ville et la vieille ville du Caire) : la confrontation. Nous avons précédemment montré comment les sentiments des personnages des romans choisis varient de l'éblouissement à l'étonnement et à l'envie lors de leurs déplacements entre ces deux villes. Nous avons évoqué comment la ville moderne est perçue par la ville ancienne, représentée par ses habitants. Ainsi, nous avons constaté que la ville moderne est considérée comme un symbole d'oppression et de consommation, provoquant autant de déceptions que de rêves.

La confrontation entre la nouvelle ville et l'ancienne se cristallise lors des grands événements du pays. Nous désignons par cette confrontation une nature/mode de relations relevant de l'affrontement physique, résultat inévitable de la discrimination sociétale et de l'oppression politique. Effectivement, la situation politique et économique est difficile depuis la fin du règne d'Ismaïl (1879) et le régime khédival autoritaire. Ceci s'ajoute à la différenciation ethnique entre les étrangers et les Égyptiens et entraîne le déclenchement d'un mouvement nationaliste, entre 1871 et 1879, dirigé par le penseur panislamiste Sayyid² Jamāl Al-Dīn Al Afghani (1839-1897). Le mouvement se transforme en une rébellion dans l'armée égyptienne. Les militaires égyptiens, ayant un accès aux carrières des officiers grâce aux réformes de Saïd pacha (1854-1863), prennent l'initiative, à partir de 1879, d'une « insurrection militaire qui rallie autour d'elle toute l'opposition nationale »³.

Cette opposition est exacerbée par la crise politique et socioéconomique du pays pendant les années 1870. Cette crise est liée à la défaite de l'armée égyptienne en Éthiopie (1876) où Ismaïl voulait agrandir son royaume, au bouleversement des valeurs sociétales lié au processus de modernisation, et enfin à la misère des Égyptiens, surtout des *fellahs* (les paysans) recrutés de force (le travail servile) pour travailler aux grands projets, en particulier ceux menés pour creuser le canal de Suez (1859-1869) dans lesquels 120 000 paysans égyptiens sont morts à cause de la pénibilité des conditions de travail⁴. Ces facteurs forment le socle d'un proche

¹ COSSERY Albert, *La Maison de la mort certaine*, Editions Joelle Losfeld, Paris, France, 2013, p. 144.

² Sayyîd (monsieur) est un titre donné aux descendants de la famille du prophète Mohamed.

³ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 393.

⁴ Ce chiffre reste un objet de débat.

soulèvement : « Il s'agissait d'une protestation ethnique et presque d'un renversement des valeurs »⁵.

Ahmed Urabi, également Arabi, ou Orabi (1841-1911), jeune colonel égyptien, conduit la rébellion en 1879, tout d'abord contre la discrimination envers les officiers étrangers, surtout les Turcs et les circassiens, et leurs homologues égyptiens. Plus précisément, la rébellion d'Urabi se manifeste contre « un système fondé sur le mérite convenu de deux sortes d'allogènes : ottomans et européens, ceux-ci d'ailleurs surclassant de plus en plus ceux-là [les officiers égyptiens] »⁶. Les officiers égyptiens revendiquent en plus l'augmentation des effectifs militaires dans l'armée et la constitution d'un congrès national, une idée soutenue par Ismaïl à la fin de son règne, ce qui entraîne sa destitution en 1879.

Les revendications d'Urabi et de ses camarades inquiètent le jeune khédivé Tawfiq (fils d'Ismaïl et son successeur) et ses ministres, notamment le Premier ministre turc Riyad pacha, également appelé Riaz, et son ministre de la guerre, le circassien Uthman (Osman) Refqi pacha. En février 1881, Urabi et deux de ses officiers sont arrêtés et détenus dans les casernes de l'armée de Qasr el-Nil situées sur la place Ismaïlyya (la place Tahrir de nos jours) provoquant une révolte dans les rangs des militaires égyptiens qui libèrent leurs collègues par les armes. Tawfiq accepte par la suite les demandes des officiers égyptiens et nomme ministre de guerre Mahmoud Samy al-Baroudy, officier nationaliste et poète, mais il le limogera quelques mois plus tard.

Exaspéré par cette destitution, le 9 septembre 1881, Urabi à la tête de son *Allay* (équivalent à une brigade d'infanterie) suivi par la foule se dirige vers la place Abedin où se situe le siège du pouvoir afin de présenter leurs revendications. La manifestation militaire et publique surnommée *Muzaharet Abdine al-Kobrah* (la Grande Manifestation d'Abedin) peut être considérée selon nous comme la première confrontation entre la population et le régime. Le palais Abedin au centre de la ville moderne, témoigne de la manifestation considérée comme la première en son genre. Berque décrit la scène comme suit :

« Le 9 septembre 1881, Orabi, à la tête de plusieurs régiments est venu sommer le khédivé Tewfik de déposer le ministère Riaz. Le khédivé s'est montré faible. La présence du consul Cockon était surabondante à ses côtés. Le nombre de soldats rassemblés avoisinait les 4000, brandissant leurs armes. Ils avaient amené des canons. Des fenêtres proches, des terrasses qui entourent la place, toute une foule contemplait l'humiliation du maître de l'Égypte, çâh'ib Miçr. Orabi est venu à cheval, le sabre nu, entouré d'une trentaine d'officiers. Il parle un dialecte qui, par rapport au turc ou à l'arabe de chancellerie, ou au français des salons, instaure une nouvelle dimension des choses. Le khédivé se retire, de peur que les menaces ne dégénèrent en pis »⁷.

⁵ BERQUE Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, France, Gallimard, 1967, p. 111.

⁶ *Ibid.*, p. 111.

⁷ *Ibid.*, p. 107.

Une image plus détaillée est décrite par N. Scotidis dans son ouvrage *L'Égypte contemporaine et Arabi-Pacha*, publié sept ans après l'incident en 1888 :

« Arabi [Urabi], tenant le sabre à la main et entouré d'Ali Fehmi, d'Abdelal, d'Abdoul-Gafar et de Tulba, se présenta devant le Khédive, qui était descendu avec les Consuls généraux des grandes puissances au vestibule du palais. Le Khédive ordonna à Arabi de mettre le sabre au fourreau et de lui expliquer le motif et le but de la centralisation de tant de soldats autour du palais. Arabi répondit au Khédive que tous les chefs militaires, exprimant les sentiments de la nation et de l'armée, exigeaient que le ministère de Riaz Pacha fût révoqué ; que l'armée fût augmentée au nombre de 18 000 hommes ; qu'une Chambre des délégués du peuple fût convoquée pour délibérer sur les affaires du pays, et que le bataillon qui était à Tantah revînt à l'Acropole. Dans le cas contraire, si ses demandes n'étaient pas acceptées, il fit cette menace que l'armée ne se retirerait pas de la place où elle se trouvait. Le Khédive fut forcé de céder à la force et d'accepter toutes les propositions des rebelles »⁸.

Quelques décennies plus tard, une peinture représentant cette manifestation fut réalisée. Elle est très connue dans l'esprit collectif égyptien, et d'ailleurs elle figure dans tous les livres scolaires portant sur l'histoire contemporaine de l'Égypte. Le tableau, dont l'artiste reste inconnu, représente Urabi, à cheval, mais sans sabre, entouré par ses soldats devant le khédive dessiné de l'autre côté et entouré par les consuls étrangers vêtus à l'européenne. On aperçoit au loin les façades du palais Abedin, dessiné d'une façon abstraite et assiégé par les militaires de tous côtés. Nous pouvons remarquer l'absence de la population civile. Le soutien populaire sera illustré dans un autre tableau, représentant la procession d'Urabi se dirigeant vers Abedin à travers la foule, constituée d'Égyptiens vêtus de manière traditionnelle. On aperçoit à l'arrière-plan la silhouette d'une mosquée, symbolisant la vieille ville du Caire.

Sachant qu'aucun document ne prouve que cette marche militaire d'Urabi est passée par la vieille ville, outre que la distance entre les casernes et les palais situés à la ville moderne ne le permet pas, nous constatons que ces illustrations fictionnelles n'ont pas réussi à représenter la confrontation, pourtant réelle et totalement nouvelle et inhabituelle, entre le peuple et le régime dans la grande cour du siège du pouvoir. Tout se passe comme si les deux peintures voulaient accentuer une séparation entre deux mondes, deux villes : la moderne qui représente le khédive faible, assiégé dans son palais, et l'ancienne où la foule entoure avec enthousiasme Urabi et ses soldats. Peut-être que l'artiste égyptien avait du mal à l'époque à imaginer une telle confrontation, entre le gouverneur et les gouvernés, d'autant qu'il n'était sûrement pas présent au moment des faits.

⁸ SCOTIDIS N., *L'Égypte contemporaine et Arabi-Pacha*, Paris, Marpon et E. Flammarion Éditeurs, 1888, p. 29-30.

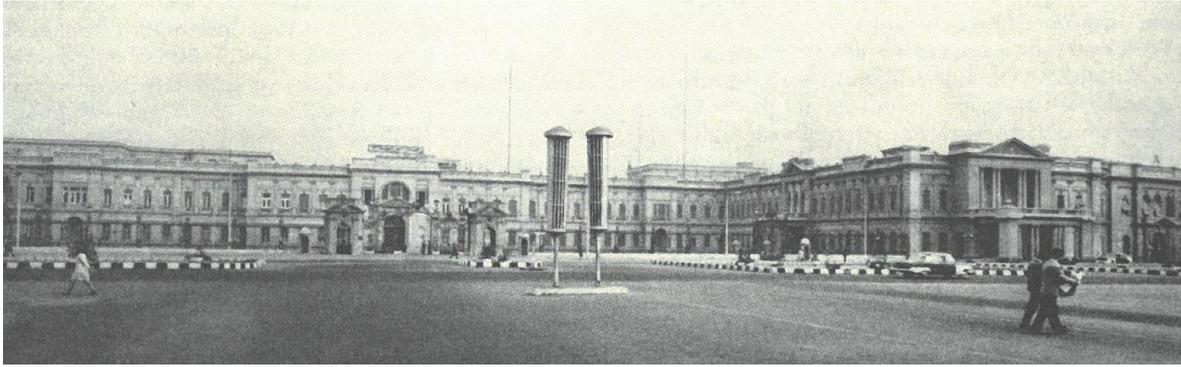


Figure 1.3.1. La place d'Abedin à la fin du XIX^e siècle.



Figure 1.3.2. Les deux illustrations de la Manifestation d'Abedin, 1881.



Figure 1.3.3. Les deux illustrations de la Manifestation d'Abedin, 1881.

Nous considérons que la Grande Manifestation d'Abedin est un événement politique et social majeur dans le cadre de la confrontation entre les deux villes (la ville moderne et la vieille ville), ainsi que dans celui de la relation entre le gouvernement et les masses populaires. Il convient de dire que cette confrontation est précédée par d'autres que nous trouvons mineures, mais qui restent néanmoins importantes. Ces événements avaient pour lieu la ville moderne, centre du pouvoir politique et économique de l'époque, qui était aussi le lieu de « recompositions sociales » témoignant de l'injustice et de l'oppression. Au cours des années 1870, et lors de la construction de la ville moderne, les ouvriers chargés de l'aménagement du jardin de l'Azbakéya, conçu par le paysagiste français Jean-Pierre Barillet-Deschamps (1824-1877) et développé par Jean-Antoine Cordier, font grève⁹, mécontents de ne pas être payés lors de ces corvées¹⁰. Les conditions très dures de travail subies par les ouvriers finiront par provoquer l'abandon de ces chantiers¹¹.

La sécurité du khédivé Ismaïl dans sa nouvelle ville s'en est trouvée remise en cause malgré les mesures prises par son système policier, et bien qu'il soit loin de l'ancienne ville où des troubles peuvent le menacer. Le 2 avril 1869, une tentative d'attentat fut commise par le biais d'une bombe placée sous le fauteuil du khédivé dans le théâtre khédival à l'Azbakéya, connu sous le nom de *tyatro* ou la Comédie Française et construit en 1867 puis inauguré par le khédivé un an

⁹ Plus tard, le jardin Azbakéya témoignera d'autres grèves, comme celle des policiers en 1948 (deux fois) et celle des étudiants en 1948.

¹⁰ ARNAUD Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Actes Sud, 1998, p. 137.

¹¹ *Ibid.*, p. 137.

plus tard. La bombe fut découverte avant le spectacle et l'incident, comme l'explique G. Douin, « mit en émoi toute la population du Caire »¹². Le spectacle est annulé et Ismaïl échappe à l'attentat qui révèle selon Arnaud une « faiblesse de son organisation policière »¹³.

La tentative d'attentat du théâtre khédival renvoie à un incident fictionnel raconté dans le roman de *H'addith « Isâ ibn Hicham (Ce que nous conta Isa Ibn Hicham)* par Muhammad Muwaylihi, publié en 1907. De par sa valeur littéraire et artistique, le roman est considéré comme un ouvrage pionnier dans la littérature égyptienne et arabe contemporaine puisqu'il « marque la prise de conscience de l'Égypte et le renouvellement de la littérature arabe »¹⁴. Ainsi, le roman a un grand impact sur l'éducation égyptienne. Il a été inclus par le ministère de l'Éducation dans le programme de langue arabe des écoles secondaires en 1927.

Le roman raconte l'histoire d'un jeune homme égyptien, Isa ibn Hicham (fils de Hicham), méditant sur la vie et la mort dans un cimetière où apparaît soudainement un mort qui commence à lui parler. Ce ressuscité, Ahmed pacha al-Manikli, est un ministre de l'époque de Mohamed Ali Pacha (1805-1848). Les deux personnages commencent à se balader au Caire et à observer les transformations de la ville. Leurs échanges affichent deux points de vue totalement opposés : le premier, représenté par Isa, exprime la fascination pour la civilisation européenne et ses influences sur la société égyptienne. Le deuxième, celui du pacha, est conservateur, représentant les traditions du temps jadis. Au milieu du roman, les deux personnages rencontrent un intellectuel et critique qui essaie de concilier les deux visions. Tous les trois, Isa, le pacha et l'intellectuel, « permettent de tracer un tableau de la société égyptienne en cette fin du XIXe »¹⁵. Un regard croisé et critique est posé par le roman sur les modes de vie dans les sociétés occidentales, en les comparant à ceux de la société égyptienne depuis la seconde moitié du XIXe siècle.

Dans le chapitre intitulé *al-Omda fel Malha (le Maire dans le cabaret)*, une des aventures se déroule dans le *tyatro*, le théâtre khédival dans la ville moderne. Le narrateur raconte l'histoire d'un spectacle raté à cause de spectateurs qui ont transformé le théâtre en chaos. Ces spectateurs sont « un mélange de classes de différents goûts et diversement vêtus. [Pendant le spectacle] ils ne cessent de hurler, de se tordre, de rigoler et de jouer, tout en s'insultant et se battant »¹⁶. Les spectateurs perturbent le spectacle à tel point que leur comportement ressemble à une « crise

¹² DOUIN G., *Histoire du Règne du Khédivé Ismaïl*, Tome II, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato and L'Imprimerie de L'Institut Français d'Archéologie Orientale, for La Société Royale de Géographie d'Égypte, 1933, p. 115.

¹³ ARNAUD, *op. cit.*, p. 37.

¹⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 215.

¹⁵ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 305-354. En accès libre : <https://books.openedition.org/iremam/814?lang=en>, consulté le 12.12.2019.

¹⁶ MUWAYLIHI Muhammed, *H'addith 'Isâ ibn Hicham*, Le Caire, *Kalimat Arabia lel trajamah w-alnachr*, 2013, p. 251.

Notre traduction et la citation originale : وإذا نحن بين أخلاط من الطبقات اختلفت أزيائهم، واتفقت أذواقهم وأهواؤهم، وعلا ضجيجهم وصياحهم، وكثر لعبيهم ومزاحهم، سبًا وشتمًا، ولكرًا ولكمًا، ثم يتمايل.

d'épilepsie »¹⁷. Bien que le théâtre en Europe soit « l'origine de la culture et des vertus » et « le binôme de la presse »¹⁸ explique Isa au ressuscité, le spectacle au théâtre de la ville moderne du Caire s'apparente à la scène d'une grande bagarre, qui entraîne l'arrestation de « tout le monde » par la police, les acteurs y compris.

Les deux spectacles programmés dans le théâtre cairote ont échoué. Le premier, réel, est annulé suite à une tentative d'attentat contre le khédivé et met tous les habitants de la ville en quarantaine. Le second, imaginé, a échoué suite à une bagarre. Les deux spectacles se terminent malheureusement par l'intervention de la police. Les deux incidents montrent, selon nous, un aspect de la confrontation entre une idée de la modernisation spatialement représentée par la nouvelle ville, ses établissements et les habitants du reste de la ville. Ceux-ci, comme le montre leur comportement, représentent les classes inférieures, dont la plupart habitent la vieille ville, visitant la ville moderne et profitent de ses établissements de loisirs inexistantes dans leur quartier d'origine.



Figure 1.3.4. Théâtre khédival du Jardin de l'Azbakéya.



Figure 1.3.5. La salle du théâtre khédival du Jardin de l'Azbakéya.

Nous pouvons constater que la société cairote, marquée par l'injustice et la discrimination sociale dont fait preuve la classe dirigeante et sa gestion de la nouvelle ville au détriment de l'ancienne, commence à éprouver un mécontentement contre les aspects de la modernisation incarnée par la nouvelle ville. Cela peut justifier les grèves des ouvriers dans ses grands chantiers, l'attentat contre le khédivé et les comportements des spectateurs dans le théâtre khédival. Ce sont en outre des signes d'une situation explosive. Depuis la fin du règne d'Ismaïl, les signes d'insatisfaction sont de plus en plus nombreux et deviennent une bombe à retardement. La révolte d'Urabi est l'évènement qui marque l'histoire du pays et rebat toutes les cartes, comme l'expose parfaitement Berque :

« Les pierres de la ville semblent exsuder le drame tout proche. Sur la capitale agit depuis un demi-siècle, déferle depuis une dizaine d'années, la modernité. Elle a charrié, par flots successifs, le monopole étatique, le capitalisme mercantile et industriel, l'immigration de la

¹⁷ *Ibid.*, p. 253. Notre traduction et le terme employé en arabe : كأنهم جميعًا في نوبة من الصرع أو المس.

¹⁸ *Ibid.*, p. 254. Notre traduction et la citation originale : أصل التثقيف والتأديب ومنبع الفضائل ومحاسن الأخلاق يأمر بالمعروف وينهى عن المنكر، وهو عندهم توأم الجرائد.

Nahd'a, l'aventure grande ou petite des Européens et des Levantins, l'ambition compétitive des groupes, la remise en cause de tout »¹⁹.

Berque considère les pierres de la ville comme le témoin et l'origine de la situation de révolte. Les effets de la modernisation sont plutôt négatifs sur la société cairote, voire égyptienne. Dans ce contexte politique et économique extrêmement compliqué, la colère contre le régime au pouvoir représenté par la ville résulte selon nous des privilèges accordés aux classes aisées et aux étrangers, au détriment du reste de la population. Les dépenses excessives faites par le khédivé Ismaïl pour la construction et la décoration de sa nouvelle ville en négligeant la vieille ville, où ne sont réalisées que des destructions, contribuent également à nourrir le mécontentement populaire face à la montée de la pauvreté et à la gestion irrationnelle des ressources du pays.

La situation à la veille de la révolte d'Urabi s'apparente déjà à « une houle » où la violence ne peut plus s'arrêter²⁰. Cet état de confrontation entre les deux mondes habitant la grande ville du Caire s'est traduit depuis la chute d'Ismaïl (1879) par des « grandes manifestations de rues, des désordres, des scandales, mais aussi des initiatives porteuses d'un avenir à terme »²¹. Ces événements, selon Berque, « ont marqué, jusque dans le paysage urbain, l'affrontement de l'externe et de l'interne, de l'antique et de l'innové »²². La confrontation entre les deux villes, la ville moderne et la vieille ville, va au-delà de leurs existences physiques. Elle relève de la signification que chacune des deux représente en termes de valeur, de telle manière qu'une ancienne ville traditionnelle est face à une nouvelle ville moderne.

Quant au paysage urbain de la ville moderne, il est impacté par la situation politique, surtout durant la révolte d'Urabi. Les monuments de la ville moderne sont menacés par la colère publique contre le régime au pouvoir. En 1882, Mohamed Ulaych, également nommé Illish, un cheikh malékite, annonce sa *fatwa* ²³qui interdit l'installation des statues. Par conséquent, la statue d'Ibrahim Pacha, grand-père du khédivé Tawfiq, sculptée par Charles Cordier, sur la place Attaba ainsi que les quatre statues de lions en bronze, sculptées par Henri Alfred Jacquemart, placées à chaque entrée du pont de Qasr el-Nil sont enlevées. Le fait est considéré comme une « réprobation de la vieille orthodoxie envers l'urbanisme d'Ismaïl »²⁴, ainsi qu'« une tension qui s'empare de la ville »²⁵. Cette colère envers la ville conduit les révolutionnaires à proposer de faire fondre les cinq statues pour servir l'industrie des canons de l'armée égyptienne. Finalement, l'échec de la révolte les en empêche. La statue d'Ibrahim est remplacée, mais sur la place de l'Opéra, et les quatre lions à leur ancien emplacement.

¹⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 104.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ Avis religieux donné par un *faqih* ou un spécialiste des règles de la religion islamique.

²⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 105.

²⁵ *Ibid.*



Figure 1.3.6. La statue d'Ibrahim Pacha sur la place de l'Opéra.



Figure 1.3.7. Une des quatre statues de lion en bronze au début du pont de Qasr el-Nil.

Comme précédemment évoqué, la rébellion d'Urabi a échoué et s'est terminée par l'occupation militaire de l'Égypte par les Britanniques en 1882. Par conséquent, et dans l'objectif d'éviter une rébellion semblable à celui d'Urabi, les autorités occupantes, en coopération avec la Cour, dépossèdent les élites égyptiennes de « tout commandement dans la gestion de l'État »²⁶. Ces derniers sont simplement remplacés par des étrangers dans les secteurs sensibles comme les travaux publics et les finances²⁷. Citons par exemple le domaine de l'urbanisme où quarante pour cent des ingénieurs égyptiens ont été licenciés en faveur des étrangers entre 1884 et 1888²⁸. Les initiatives publiques sont réduites et les grands projets urbains deviennent une deuxième priorité. Tandis que des domaines comme l'hydraulique sont privilégiés, car liés au commerce du coton, activité importante pour les occupants, et de laquelle « l'Égypte tire l'essentiel de ses revenus à l'exportation »²⁹. Quant au secteur privé, encouragé par les autorités et les investisseurs européens, il profite de la gestion « parcimonieuse » des fonds publics par les Britanniques : « les capitalistes européens en quête de placements lucratifs reprennent le chemin de l'Égypte »³⁰.

Les politiques des autorités égyptiennes contre les mouvements nationaux transforment l'idée de l'indépendance en « une anomalie »³¹ pour ceux-ci et le reste de la population. L'occupation britannique soutenue par la Couronne égyptienne met tout en œuvre afin de résister, voire d'empêcher tout effort qui viserait à construire une conscience nationale³². La présence des étrangers en Égypte est renforcée par l'occupation britannique. C'est pourquoi, affirme Berque,

²⁶ ALLEAUME Ghislaine, *op. cit.*, p. 393.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ BERQUE, *op. cit.*, p. 24.

³² *Ibid.*, p. 24.

« l'installation de l'étranger provoquait bien la colère et la douleur »³³. Cette installation n'est pas liée uniquement à la période de l'occupation britannique, mais elle remonte à l'époque d'Ismaïl, réputé pour son extravagance et sa crédulité desquelles « les étrangers profitent à chaque occasion »³⁴. Les attitudes des étrangers, surtout les diplomates et les hommes d'État durant son règne (1863-1879), sont décrites par Jean et Simonne Lacouture par « le tourbillon des intrigues et le ballet solennel des filous ». Selon Lacouture, durant cette mise aux enchères de l'Égypte par l'Europe, « les voleurs se déguisent en diplomates et les diplomates deviennent des voleurs »³⁵.

L'occupation britannique accentue le sentiment national contre la présence étrangère. Saisir celle-ci nous permettra de comprendre comment une nouvelle facette de la confrontation entre les deux villes s'est présentée. Tout d'abord, la population étrangère au Caire comptant 19 000 personnes en 1882 est considérée comme « énorme pour une ville orientale d'alors »³⁶. En 1937, celle-ci représente 1,5 % de la population égyptienne, comptant 15 921 000 habitants. Les communautés étrangères se sont concentrées principalement au Caire, à Alexandrie et le long de la zone du canal de Suez, selon trois regroupements essentiels : les Grecs (100 000), les Britanniques (60 000), les Italiens (50 000) et les Français (25 000)³⁷. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, la division entre les communautés étrangères et les Égyptiens dans la capitale atteint son apogée qui « n'aurait pu être plus frappante »³⁸. En 1947, les communautés étrangères comptent 75 000 habitants, représentant 2,5 % de la population totale du Caire (2 963 000 habitants). Pour la même année de 1947, la population étrangère est concentrée dans les secteurs centraux de la ville tels que les quartiers Azbakéya (38,68 %) et Ismaïlyya (36,37 %)³⁹.

Les symboles de la présence coloniale sont nombreux. Ceux-ci, comme le décrit Galila El Kadi « étaient oppressants et ostentatoires, mais la différenciation sociospatiale relevait plutôt des clivages sociaux que de la ségrégation ethnique ou religieuse »⁴⁰. Dans la ville moderne se situe l'hôtel Shephard (1841), sur la place de l'Opéra, considéré comme le « quartier général du tourisme britannique de l'Orient »⁴¹, tout comme les deux hôtels célèbres de la ville moderne :

³³ *Ibid.*, p. 24.

³⁴ NAAMAN, *op. cit.*, p. 27. (cité également dans SIMONNE LACOUTURE Jean & Lacouture, *Egypt in Transition*, 1^{ère} édition, Methuen, 1958, p. 67).

³⁵ NAAMAN, *ibid.*, p. 67. Notre traduction et la citation originale : 'this whirl of intrigues, this solemn ballet of tricksters, this auctioning of Egypt by a Europe whose thieves were disguised as diplomats, and the diplomats as thieves.'

³⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 87.

³⁷ PANZAC Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 157-178, en accès libre : <http://books.openedition.org/iremam/800>, consulté le 28.01.2020.

³⁸ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature : Portraits of Cairo*, Palgrave MacMillan, 2011, p. 32.

³⁹ EL KADI Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, p. 77.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁴¹ BERQUE, *op. cit.*, p. 488.

le Continental (1860) et le Sémiramis (1905-1906). Ces trois grands hôtels organisent des bals presque toutes les semaines et des réceptions offertes par les associations étrangères du Caire, comme celle de la Bienfaisance française, à tel point que « le tout-Caire s’y retrouve »⁴². Le club du Gézireh, aux bords du Nil, est aussi un centre des Britanniques. Quant au club de Mohamed Ali (1908-1909), situé dans le quartier d’Ismaïlyya, il est un centre politique qui rassemble les grandes figures étrangères avec les membres de la famille royale et les hommes d’État, dans ce club où « se machinent autour de petites tasses à café les combinaisons ministérielles »⁴³.



Figure 1.3.8. Hôtel Shepheard dans la ville moderne.



Figure 1.3.9. La terrasse du Shepheard.



Figure 1.3.10. L’hôtel Continental.



Figure 1.3.11. L’hôtel Sémiramis.



Figure 1.3.12. (a et b) Le club du Gézireh.



Figure 1.3.13. Club Mohamed Ali.

⁴² *Ibid.*, p. 488.

⁴³ *Ibid.*, p. 488.

Le statut des étrangers, notamment sous l'occupation britannique (1882-1954), leur permet de se sentir placés au-dessus des Égyptiens, grâce aux avantages économiques, sociaux et juridiques dont ils bénéficient⁴⁴. L'attitude des étrangers dans la ville moderne est marquée par la volonté de profiter au maximum du mode de vie cosmopolite de la nouvelle ville : « ce cosmopolitisme a des bontés pour les troupes d'occupation, dont la protection est d'ailleurs nécessaire »⁴⁵. La vie nocturne dans les casinos de la rue Emad El Dine et de l'Azbakéya a un rayonnement de par ses spectacles dont les types qui varient entre l'opérette parisienne et la danse du ventre orientale⁴⁶. L'image de la ville moderne colonisée est décrite comme suit :

« Certes, il ne faut pas être grand clerc à l'époque, lorsqu'on se promène dans les rues du Caire, pour remarquer l'occupation. A la Citadelle, siège de Royal Leicester. À la caserne de Qasr el- Nil, se tient le quartier général de la Brigade, gardé par le 1er bataillon du Régiment d'East Survey. A la 'Abbbâsiya, dans le faubourg nord-est, c'est la Cavalerie, avec le 8^e Hussards et le 9^e Lanciers. À l'agence, au bord du Nil, en des lieux qui ont été depuis modifiés par la Corniche, réside Sir Reginald Wingate⁴⁷, le vainqueur du Soudan »⁴⁸.

Dans le roman *Qiṭ'ā' min Ūrūbbā* (Morceau d'Europe) par Radwa Achour, le narrateur illustre un diagramme spatial de la force entourant la Place d'Ismaïlyya durant l'occupation dans la ville moderne :

« À la périphérie de la place qui porte son nom [Place d'Ismaïlyya] : le palais du Nil au nord qui est devenu une caserne les soldats de l'occupation [les Britanniques], et le palais de Dubara au sud qui est devenu le siège de souverain réel du pays : Evelyn Baring connu sous le nom de Lord Cromer »⁴⁹.

Il est important de noter que le maître réel du pays de cette époque (1882-1922) est le Haut-Commissaire anglais en Égypte. Quant aux deux hommes d'État mentionnés, le premier, Sir Wingate, est nommé haut-commissaire après la première Guerre mondiale en 1917 jusqu'à la fin de la révolution de 1919. Le deuxième, Lord Cromer, est le premier à ce poste depuis le début de l'occupation (1882) jusqu'en 1907. Tous deux ont joué un rôle important dans la vie politique égyptienne, comme c'est le cas dans tous les pays colonisés de l'époque. Concernant les casernes britanniques de Qasr el- Nil, une image détaillée est décrite par l'écrivain Bahaa Taher. Selon le narrateur de son roman *Qalet Doha*⁵⁰ (*Doha disait*), les casernes britanniques sont des bâtiments de mauvais goût, laids et sans âme :

⁴⁴ El KADI, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁵ BERQUE, *op. cit.*, p. 636.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 636.

⁴⁷ Francis Reginald Wingate, également Baronet Wingate of Dunbar, était gouverneur-général du Soudan (1899-1916) et haut-commissaire en Égypte (1917-1919). Il est connu pour ses efforts dans la Guerre des Mahdistes en Soudan.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 289.

⁴⁹ ACHOUR Radwa, *Qiṭ'ā' min Ūrūbbā*, 1ère., Le Caire, Dar al-Shorouk, 2003, p. 14. Notre traduction et la citation originale : قصر النيل شمال الميدان صار ثكنة لجنود الاحتلال، وقصر الدوبارة جنوبه صار مقر الحاكم على أطراف الميدان الذي يحمل اسمه : إفلين بيرينج المعروف باسم لورد كرومر الفعلي للبلاد.

⁵⁰ Une description du roman et de l'écrivain est offerte dans la partie suivante.

« [...] Plus tard, nous étions devant le camp anglais, qui devient plus tard le Hilton et la Ligue arabe. Nous avons manifesté avec enthousiasme contre les Britanniques, contre Bevin⁵¹ et pour l'évacuation [des Britanniques] devant ce camp lugubre, avec sa couleur rouge pâle et ses fenêtres rectangulaires peintes en bleu depuis les jours de la guerre [la Seconde Guerre mondiale] »⁵².

Les casernes sont ainsi décrites dans le même passage : « les casernes par leur silence et leurs fenêtres fermées semblent abandonnées »⁵³. Leur emplacement, en pleine ville, n'est pas lié à la présence d'ennemis extérieurs, mais est justifié par la nécessité de maîtriser la situation intérieure et assurer la lutte antiémeute, comme cela était le cas des casernes dans d'autres villes en Europe. Dans le cas des casernes britanniques, elles appartiennent à l'occupant, nous comprenons ainsi de la description précédente que ces casernes sont perçues comme des masses imposées à la ville moderne, mais elles sont pourtant abandonnées et isolées du reste de la ville.



Figure 1.3.14. Les casernes britanniques à la citadelle.

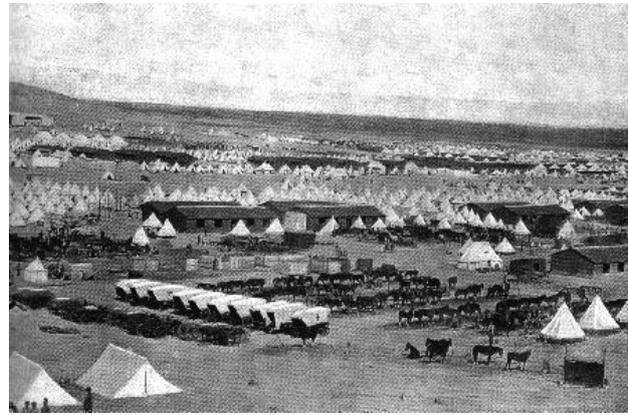


Figure 1.3.15. Les casernes britanniques à l'Abbasiya.



Figure 1.3.16. Les casernes britanniques de Qasr el-Nil.



Figure 1.3.17. Le palais de Dubara à Garden City.

⁵¹ Ernst Bevin (1881-1951) est un homme d'État anglais, étant le Secrétaire d'État britannique aux affaires étrangères, il a signé un accord avec Seddki Pacha, Premier ministre égyptien en octobre 1946. L'accord a outré les nationalistes égyptiens et fut le déclencheur des grandes manifestations.

⁵² TAHER Bahaa, *Qalat Doha*, Le Caire, Dar al-Hilal, coll. « Rewayat al-Hilal », n° 444, 1985, p. 19-20. Notre traduction et la citation originale : وكنا أمام معسكر ، الذي صار التحرير فيما بعد، ومن أجل الجلاء أمام ذلك المعسكر الكئيب بلونه الإنجليز الذي صار الهيلتون والجامعة فيما بعد. كنا نهتف بحماس ضد الانجليز وضد بيفن ومن أجل الجلاء أمام ذلك المعسكر الكئيب بلونه الأحمر الباهت ونوافذه المستطيلة التي ظل زجاجها مطليًا باللون الأزرق من أيام الحرب.

⁵³ *Ibid.*, p.20. Notre traduction et la citation originale في أعلاه ونوافذه المغلقة في أعلاه وبصمته ونوافذه المهجورًا بصمته

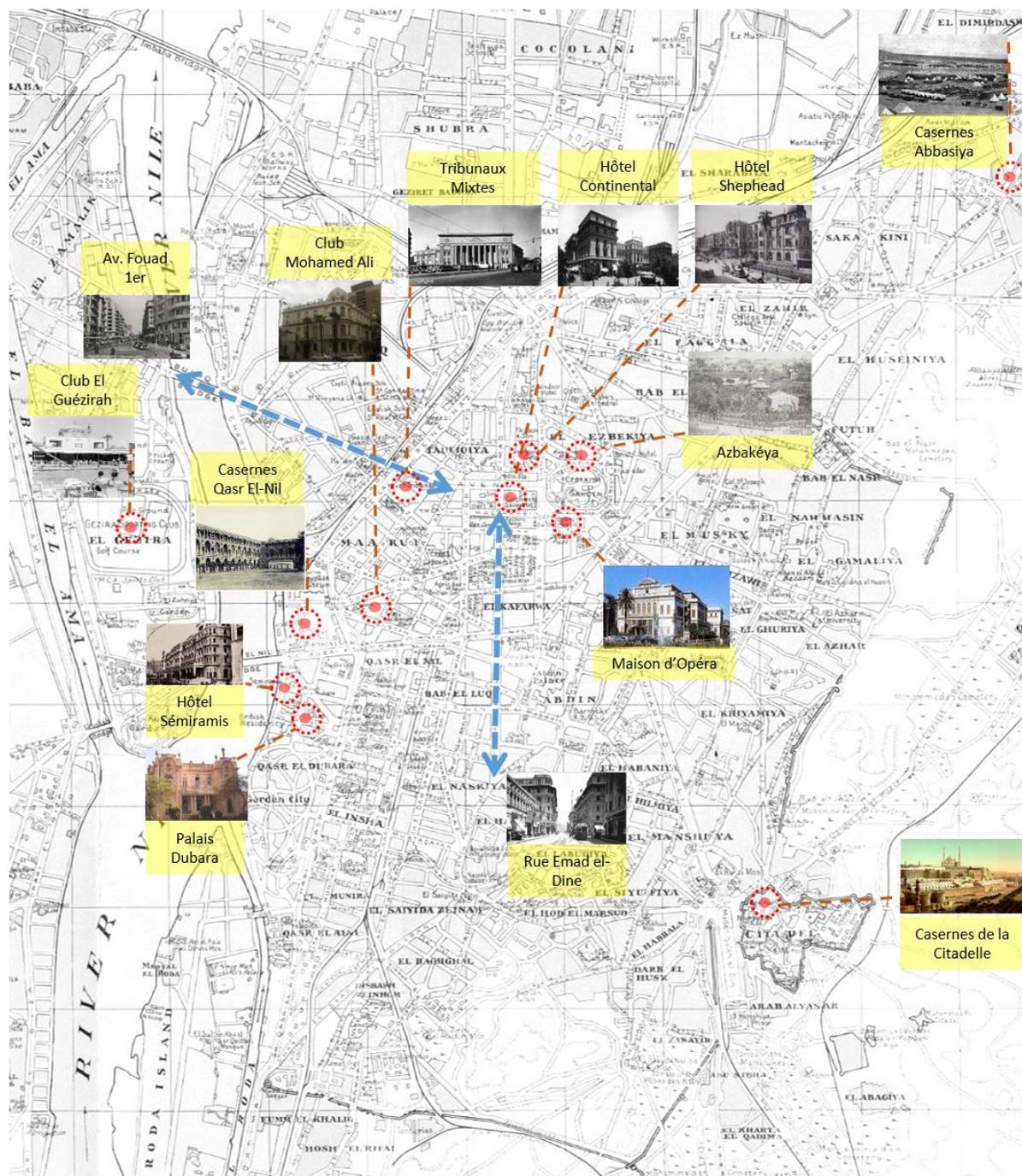


Figure 1.3.18. Carte du Caire en 1933, la présence étrangère dans la ville dans les romans *Qit'at min Ūrubbā* et *Qalet Doha*.

3.2. Les architectes étrangers et leur production

« Al-Ismaïlya a continué sa croissance comme il [Ismaïl] le souhaitait. [le quartier] a été planifiée par des architectes autrichiens, français, italiens et suisses »⁵⁴.

La présence des étrangers marque l'architecture de la nouvelle ville et y ajoute un ton architectural cosmopolite. Depuis la fin du XIXe siècle, le Caire et Alexandrie étaient des champs d'expérimentation architecturale auxquelles participaient « de nombreux architectes, ingénieurs et promoteurs étrangers »⁵⁵. Ces constructeurs, bénéficiant du boom économique du pays amorcé à partir des années 1860⁵⁶, sont des Français, Italiens, Autrichiens, Allemands, Britanniques et Américains. Ces architectes s'installent en Égypte et y établissent leurs agences. Ils sont au nombre de 60 sur la période entre 1882 et 1952, c'est-à-dire sur moins d'un siècle⁵⁷. Selon Galila El Kadi, ces architectes étrangers étaient plébiscités, car ils « répondaient aussi au besoin de la nouvelle bourgeoisie cosmopolite de s'approprier l'universalité [et] l'ensemble du monde »⁵⁸.

La contribution des architectes étrangers remonte à l'époque de Mohamed Ali pacha (1805-1848). Celui-ci engage des architectes arméniens et turcs dans la conception et la construction de son palais de Chubrâ et de la mosquée qui portera son nom à la Citadelle⁵⁹. Dans le cadre de son projet de modernisation dans les années 1860 et 1870, le khédive Ismaïl fit appel à plusieurs architectes, et paysagistes pour la construction de sa nouvelle ville (la ville moderne qui sera le centre-ville du Caire). L'Allemand Julius Franz (pacha), les Français Régis de Curel, Ambroise Baudry et l'Arménien Zenop Merametdjan sont chargés de réaliser les édifices remarquables de l'époque, tels le que le crique de l'Azbakéya, le palais d'Abedin (le nouveau siège du pouvoir), le palais du khédive et celui du prince Hussein Kamel (fils d'Ismaïl et plus tard le sultan) à Gizeh⁶⁰. L'architecte italien Pietro Avoscani réalise l'Opéra khédival du Caire en 1869 sur le modèle de la Scala de Milan.

Depuis le début du XXe siècle, l'empreinte des architectes étrangers devient plus influente sur la production architecturale en Égypte, notamment au Caire et à Alexandrie. À l'époque, le gouvernement lance des concours pour réaliser les bâtiments d'État, considérés par celui-ci comme des projets nationaux : le Musée des Antiquités égyptiennes est réalisé à partir d'un concours auquel plusieurs architectes ont participé en 1894. Il fut finalement construit d'après la proposition présentée par l'architecte marseillais Marcel Dourgnon. En 1923, l'État lance un concours du palais des Tribunaux mixtes dont le programme « avait été largement diffusé auprès de principales fédérations nationales d'architectes et un véritable jury, composé de six

⁵⁴ Achour, *op. cit.*, p. 14. وواصلت الإسماعيلية نموها على الطريقة التي أرادها، يخطط لها معماريون نمساويون وفرنسيون وإيطاليون وسويديون.

⁵⁵ El KADI, *op. cit.*, p. 182.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 182.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 182.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 182.

⁵⁹ VOLAIT Mercedes, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2005, p. 180.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 180-181.

membres – tous résidents en Égypte – avait été constitué »⁶¹. Le nombre de participants s'élève à 35, dont la grande majorité « d'architectes européens exerçant ou ayant exercé en Égypte »⁶². Un an plus tard, les travaux de construction commencent afin de réaliser le projet présenté par l'équipe Léon Azéma, Max Edrie et Jacques Hardy.

Les influences des architectes étrangers dépassent l'édification des nouveaux bâtiments publics ; certains sont en effet chargés de la préservation du patrimoine architectural comme le Hongrois Max Herz (pacha) qui fut l'architecte en chef du Comité de Conservation des Monuments de l'Art arabe entre (1890-1914). Le travail de ce comité est dédié au patrimoine architectural et artistique des monuments arabo-islamiques et coptes en Égypte. En 1906, Herz contribue également à compléter la construction de la grande mosquée d'al-Rifâî, conçue par l'architecte égyptien Husayn Fahmî, et qui côtoie la mosquée mamelouke du sultan Hassan (1356-1362).

Les architectes étrangers ont également laissé leur empreinte sur l'architecture domestique. L'architecte italien Gaston Rossi fait partie des architectes dont les réalisations soulignent la recherche d'« un nouveau style national »⁶³. La villa de Chester Beatty, nommée Al Bayt al-Azraq (maison bleue), conçu vers 1930 par Rossi, illustre « pleinement [...] le parti de faire dialoguer une réalisation moderne avec l'habitat urbain égyptien, au-delà de l'emprunt de décors »⁶⁴. La même voie a été suivie par l'architecte syro-libanais Habib Ayrôt dans la conception de son ensemble locatif, les immeubles Chawikar⁶⁵, construit entre 1938 et 1940 dans le quartier Khan al-Khalili de la vieille ville du Caire⁶⁶.

⁶¹ *Ibid.*, p. 271.

⁶² *Ibid.*, p. 271.

⁶³ *Ibid.*, p. 364.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 364.

⁶⁵ La princesse Chawikar (également Shivakiar) Ibrahim (1876-1947) est membre de la famille royale et l'ancienne femme du prince Ahmed Fouad (plus tard le roi Fouad 1^{er}).

⁶⁶ *Ibid.*, p. 365.

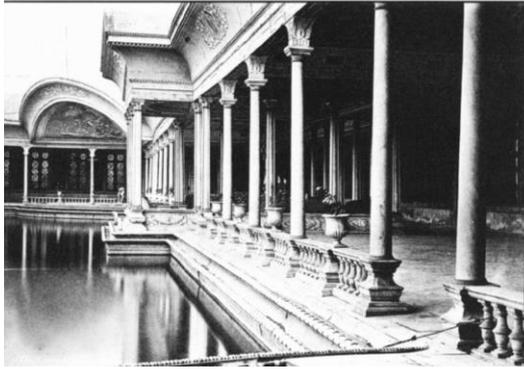


Figure 1.3.19. Palais Mohamed Ali à Choubra.



Figure 1.3.20. La mosquée de Mohamed Ali.



Figure 1.3.21. Le palais du prince Hussein Kamel.



Figure 1.3.22. Le Musée des Antiquités Égyptiennes.

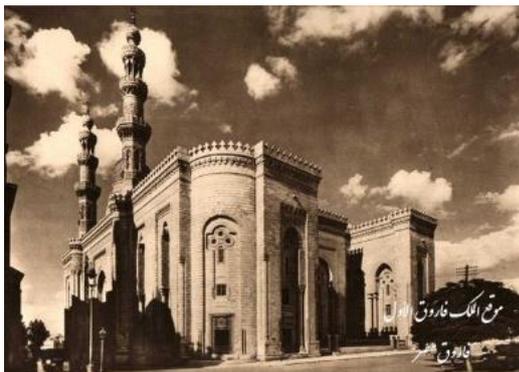


Figure 1.3.23. La mosquée d'al-Rifâh.



Figure 1.3.24. Le palais d'Abedin.



Figure 1.3.25. Les Tribunaux mixtes.



Figure 1.3.26. Al-Bayt al-Azraq, villa Chester Beatty.

L'influence de certains architectes étrangers dépasse les champs architecturaux et urbains égyptiens : ceux-ci s'engagent politiquement avec le régime au pouvoir, comme les deux Italiens Antoine Lasciac (1856 -1946) et Ernesto Verruci (1874-1945). Le premier est nommé architecte en chef des Palais khédiviaux par le khédivé Abbas Hilmy II. Le deuxième devient

un homme de Cour et conseiller du roi Fouad Ier (1917 - 1936). Le roi lui donne le titre de Bey en le nommant architecte en chef des palais royaux en Égypte⁶⁷. Verruchi Bey est considéré comme une « éminence grise »⁶⁸ à la Cour égyptienne, car il dépasse le domaine de ses compétences professionnelles. Grâce à son amitié avec le roi Fouad, celui-ci « lui confiait volontiers de délicates missions auprès des gouvernements grec, italien, français et anglais ». Finalement, Verruchi accompagnera le roi jusqu'à son dernier moment de vie⁶⁹. « L'affaire Verruchi » est le titre de la campagne montée contre son rôle politique, conduite par les Britanniques et la presse locale, qui l'accusent d'être « un informateur et un dangereux défenseur des intérêts politiques, commerciaux et économiques de l'Italie et peut-être même un informateur du gouvernement fasciste »⁷⁰.

Il est vrai que les bâtiments conçus par ces architectes reflètent le caractère cosmopolite de la société égyptienne, en particulier de son élite sociopolitique, et « son désir d'inscrire le Caire au rang des grandes villes européennes de l'époque »⁷¹. Les bâtiments appartenant à cette architecture sont considérés comme « des éléments d'embellissement et des points de repère de l'espace central »⁷². À partir de 1895, la monumentalité de cette architecture est assurée grâce à l'usage du béton⁷³. La masse imposante et les coupoles « ont forgé la silhouette urbaine de ce cœur de l'espace central »⁷⁴.

Ayant reçu leur éducation en Europe, les architectes étrangers ne reproduisent que « le courant historiciste qui domina en Europe tout au long du XIXe siècle »⁷⁵. L'ensemble de la production architecturale, notamment dans le quartier Ismaïlyya, compose une image éclectique de la ville moderne. Cette architecture varie entre les styles néoclassiques (comme le bâtiment des Associations d'Entomologie et d'Économie politique situé rue Ramsès, conçu en 1927-28 par Ernesto Verrucci), néobaroque (quelques éléments des façades du palais d'Abedin) et renaissance (le siège du ministère des affaires étrangères, précédemment le palais du prince Kamal al-Dine Hussein, sur la place Tahrir). Enfin, le style de certains bâtiments appartient aux mouvements artistiques modernes comme l'art nouveau (cinéma Qasr el-Nil construit en 1930 à la rue Qasr el-Nil) et l'art déco (le bâtiment Sidnawy, construit en 1925 sur la place Soliman Pacha)⁷⁶.

Au cours des premières décennies du XXe siècle, l'égyptianité et l'arabisation, représentant l'identité antique du pays et son appartenance au monde arabo-islamique, sont représentées

⁶⁷ GODOLI Ezio, « Sources idéologiques et iconographiques des architectures d'inspiration islamique dues à Ernesto Verrucci Bey », *Annales islamologiques*, 30 octobre 2016, n° 50, pp. 199-234, en accès libre : <https://journals.openedition.org/anisl/2834>, consulté le 23.12.2019.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ EL KADI, *op. cit.*, p. 182.

⁷² *Ibid.*

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ *Ibid.*

dans quelques autres exemples comme l'immeuble de la compagnie d'assurances Trieste, Assicurazioni Generali de Trieste⁷⁷, situé rue Elwi Pacha et conçu par Antonio Lasciac (1911). L'immeuble Chawarby Pacha, situé rue Ramsès et conçu par Habib Ayrout (1923), s'inspire de l'architecture de l'Égypte antique. Les deux types de style, arabo-islamique et égyptien, font partie d'un mouvement nationaliste accentué par la révolution publique de mars 1919, la déclaration formelle de l'indépendance égyptienne (28 février 1922) et la découverte des trésors du tombeau du jeune pharaon Toutankhamon (novembre 1922). Cette controverse à propos des styles, dont les uns sont importés par les architectes étrangers et les autres sont inspirés des cultures locales, représente une opposition, voire une discontinuité entre le passé du pays, son présent et son avenir :

« Il ne s'agit pas seulement d'une controverse de styles. Elle recouvre des conflits d'influence et d'intérêts. Elle n'en signale pas moins la dispute, parvenue à un seuil critique, du peuple égyptien entre le passé et l'avenir. Cette distorsion ne se résout plus en conduites équilibrées, à l'échelon individuel ou collectif »⁷⁸.



Figure 1.3.27. Assicurazioni Generali de Trieste, rue Elwi Pacha, années 1920.

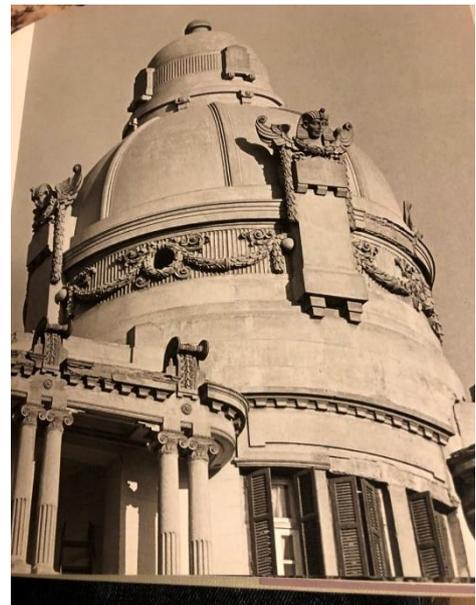


Figure 1.3.28. Éléments décoratifs inspirés de l'Égypte antique dans l'immeuble Chawarby pacha, rue Ramsès.

⁷⁷ Un des personnages du roman *Qit'a'ā min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)*, Francesca, une vieille couturière italienne, habitant le centre-ville, « commence à faire connaissance avec les autres par poser une question précise "quel est le plus beau bâtiment du centre-ville ?" puis elle répond à haute voix c'est L'Escuracioni de Trieste [Assicurazioni Generali de Trieste], elle continue : " Il a été construit [conçu] par Antonio Lasciac, c'est un génie, il a dit que [puisque] nous sommes en Égypte, l'Égypte est l'islam [donc] il a conçu une architecture dans laquelle l'Islam est représenté, magnifique !" Puis elle ajoute avec une fierté triomphante "il est italien" ».

فرانشيسكا عادة ما تبدأ علاقتها بالآخرين بسؤال إيه أجمل عمارة في وسط البلد وتجيبه بصوت جهوري عمارة لاسيكوراسيون دي تريستا ! بناها أنطونيو لاشياك، هو عبقرى، قال إحنا في مصر، مصر فيه إسلام، هو عمل عمارة فيها إسلام، مانيفيك ! ثم بزهو منتصر "هو إيطالي".

Achour, *op. cit.*, p. 76-77.

⁷⁸ BERQUE, *op. cit.*, p. 86.

La présence de ces symboles architecturaux étrangers dans la ville moderne donne l'impression qu'ils ne font pas partie du pays, mais de territoires étrangers sur le territoire national, ou du pays dans le pays. Il n'est pas étonnant que la ville moderne soit considérée par le narrateur de *Qiṭ'ā' min Ūrūbbā* comme un morceau d'Europe (ce qui est le titre du roman). Lors de sa visite à la place de l'Opéra, al-Nazer (le narrateur) nomme les bâtiments iconiques qui s'y trouvent :

« Al-Nazer s'arrêta à la place [de l'Opéra], voici l'Opéra, un morceau entier d'Europe. Il a été conçu par Vashiotti et Rossi sur le modèle de La Scala de Milan. L'Opéra est au milieu de la place, sur sa gauche le bâtiment de la Caisse des Dettes, toujours debout [fier]. Il [al-Nazer] a regardé vers l'autre côté de la rue où se situait le Shepherd Hôtel, un petit morceau d'Angleterre, comme s'il était le consulat britannique. Les manifestants l'ont brûlé en janvier 1952 »⁷⁹.

Ces morceaux de territoires appartenant au monde occidental provoquent sans aucun doute des sentiments d'hostilité, voire de haine, de la part de la majorité de la population qui n'y a pas accès. Cette hostilité s'est révélée lors des grandes manifestations de la révolution de 1919, puis lors des grands événements des années 1940, jusqu'à son apogée lors du Grand incendie du Caire en 1952.



Figure 1.3.29. La Scala de Milan.



Figure 1.3.30. La maison de l'Opéra du Caire.

3.3. Les grands événements

3.3.1. L'incident du 4 février 1942

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Égypte colonisée par les Britanniques était le centre du pouvoir pour les forces armées des Alliés. Comme lors de la guerre précédente, les ressources du pays sont au service des étrangers, surtout les militaires⁸⁰ et l'Égypte devient isolée du monde. La situation politique devient plus compliquée encore sous le règne du jeune

⁷⁹ ACHOUR, *op. cit.*, p. 50. Notre traduction et la citation originale : وقف الناظر في الميدان. هنا كانت الأوبرا، قطعة كاملة من أوروبا. صممها فاشيوتي وروستي على طراز لا سكالا في ميلانو. الأوبرا في صدر الميدان، إلى يسارها صندوق الدين، ما زال قائما. تطلع عبر الشارع، هناك كان فندق شبرد، قطعة صغيرة من إنجلترا، كأنه القنصلية البريطانية. أحرقه المتظاهرون في يناير عام ١٩٥٢.

⁸⁰ BERQUE, *op. cit.*, p. 642.

roi Farouk ⁸¹(1936 -1952) qui, par haine de l'occupation anglaise, présente des tendances pronazies, contrairement au parti majoritaire al-Wafd conduit par le leader Moustafa al-Nahhas, homme d'État et successeur de Sâad Zaghloul. Des manifestations se déclenchent au Caire et à Alexandrie pour soutenir l'Axe (les trois pays en guerre contre les Alliés), avec pour cri de ralliement : « Avancez Rommel »⁸².

La situation s'aggrave, surtout à l'approche de la bataille d'al-Alamein, entre l'Axe⁸³ et les Britanniques, dans le désert occidental entre l'Égypte et la Libye. Étant sûres des capacités d'al-Nahhas et de son parti al-Wafd à maîtriser la situation interne, les forces occupantes demandent au roi de confier à celui-ci un nouveau cabinet wafdiste jusqu'à la fin de la guerre⁸⁴. Suite au refus du roi, les forces britanniques encerclent le siège du pouvoir établi dans la ville moderne, le palais d'Abedin, afin d'imposer au roi le cabinet wafdiste. De peur de perdre son trône, Farouk l'accepte « à la pointe des baïonnettes britanniques »⁸⁵. Le nouveau cabinet d'al-Nahhas réussit à gérer la situation par la loi martiale et la censure. L'évènement surnommé par les historiens *Hadeth 4 febrayer* (Incident du 4 février) est considéré comme majeur dans l'histoire du pays. Il sonne également le glas du roi, et de al-Nahhas, les deux ayant accepté les conditions des Britanniques. Quant au parti majoritaire d'al-Wafd, imposé au pouvoir par les Britanniques, il « perd une partie de son prestige »⁸⁶, écrit Nada Tomiche, et l'incident du 4 février le situe « ouvertement du côté de l'occupant »⁸⁷.



Figure 1.3.31. La place d'Abedin lors de l'incident du 4 février.

⁸¹ Farouk (1920 – 1965) hérite du trône de son père à l'âge de 16 ans et démissionne suite au coup d'État à l'âge de 32 ans.

⁸² Erwin Rommel (1891-1942) est un General feld-maréchal Allemand dans l'armée nazie.

⁸³ Notamment l'Afrika Korps, commandé par Erwin Rommel et l'armée fasciste italienne.

⁸⁴ TOMICHE Nada, « Chapitre IV. Les origines politiques de l'Égypte moderne », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 85-105, URL : <http://books.openedition.org/iremam/792>, consulté le 28.12.2019.

⁸⁵ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *Cahiers de la Méditerranée*, 1 juin 2005, n° 70, pp. 111-136, en accès libre : <http://journals.openedition.org/cdlm/881>, consulté le 28.12.2019.

⁸⁶ TOMICHE, *op. cit.*

⁸⁷ *Ibid.*

À la sortie de la Seconde Guerre mondiale, la population de la ville du Caire compte 2 963 000 habitants. Sa surface atteint 8 000 ha, son urbanisation est concentrée sur la rive-est et sur le Nil, où se situent les deux îles « entièrement urbanisées »⁸⁸ : Zamalek et Roda. Les quartiers Guizeh et Doqqi, sur la rive-ouest, se présentent comme « deux petites agglomérations accolées au fleuve et séparées par un vide »⁸⁹. Au niveau social et économique, la période de la guerre transforme le pays en « un nœud de contradictions, marque caractéristique des nations colonisées »⁹⁰. Les écarts sociaux s'aggravent : la richesse et le pouvoir se concentrent dans les mains des étrangers (les Européens et les Orientaux immigrés) et des Égyptiens « qui côtoient, indifférents, l'immense misère matérielle, sanitaire et intellectuelle de la masse de la population »⁹¹.

Les inégalités sociétales sont accentuées par le développement économique du pays. Les mutations politiques renversent les valeurs sociales et entraînent un large fossé entre la société riche et celle des pauvres, à tel point que ces derniers subissent « un insupportable mépris » par les riches⁹². Citons par exemple la relation entre les propriétaires terriens et les paysans : ces derniers « deviennent étrangers dans leurs villages et sur leurs terres »⁹³. Dans les villages, les paysans doivent faire face à l'augmentation du prix du coton ainsi que des loyers de leurs terres. Berque résume la crise comme suit :

« Épidémie, insécurité, renchérissement de la vie, chute de la propriété foncière. Ruine des petits. Arrérages à payer au Crédit foncier, aux usuriers. Indemnités à régler pour les dégâts causés lors des événements. Récolte déficitaire, la faim, la pénurie »⁹⁴.

La situation des ouvriers n'est pas meilleure que celle des paysans. Après la guerre, des milliers d'ouvriers perdent leur travail dans l'armée anglaise. Ils deviennent chômeurs au moment de la crise de la hausse des prix. La colère de ces ouvriers éclate dans la capitale et dans plusieurs villes, qui deviennent des lieux de manifestations violentes⁹⁵. En 1947, 26 000 ouvriers du textile organisent dans la ville Mahala al-Kobra une grève considérée comme « la plus grande et la plus prolongée »⁹⁶. Dans la ville moderne au Caire, les effendis, la couche intellectuelle et éduquée, commencent à rejeter leur culture traditionnelle en suivant les rêves de richesse : « Les dénivellations s'aggravent rapidement dans les attitudes mentales et les structures sociales avec des disparités plus considérables qu'autrefois entre les fortunes »⁹⁷. Cette situation explosive est décrite par le romancier Yahia Hakki dans une nouvelle publiée dans son recueil *Qandil Umm Hāšim (la Lampe d'Umm Hashem)* :

⁸⁸ EL KADI, *op. cit.*, p. 78.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 78.

⁹⁰ TOMICHE, *op. cit.*

⁹¹ *Ibid.*

⁹² *Ibid.*

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 123.

⁹⁵ TOMICHE, *op. cit.*

⁹⁶ SHOKR Abdelgaffar et Sharawi Helmy, *Al-Harakat al-Ihtéagagiyah fi Misr* (les mouvements de protestation en Égypte), le Caire, Maktabet Jazeeret el Ward, 2012, p.23.

⁹⁷ TOMICHE, *op. cit.*

« Le Caire a déposé l'ère de la paix, elle a éteint ses lumières. Ses rues deviennent encombrées par des étrangers et des immigrants [...] Il n'y a plus de place dans un tram ou une voiture ou un casino. Dans la foule j'ai vu des gens qui ressemblent à des prisonniers, dont les visages portent les stigmates de la plainte, de l'angoisse et de l'asphyxie, ils souhaitent être sauvés »⁹⁸.

Nous remarquons que la période de la guerre et celle qui suit (1939-1952), représentant la fin de l'époque du roi Farouk, est caractérisée par l'instabilité. Elle est marquée aussi par l'ouverture de la capitale aux immigrants et aux étrangers suite à la situation de la guerre. Cette explosion démographique entraîne un nouvel état d'esprit dans lequel la patrie devient une prison et l'atmosphère générale devient gênante et étouffante. Dans la même nouvelle, le narrateur décrit ses réflexions sur la société de la ville moderne lors d'une alerte antiaérienne au Caire :

« Lorsque la sirène d'alarme s'est déclenchée, les gens se sont mis à courir en tous sens. Souviens-toi de ce que nous avons vu, ceux qui portaient les *gilbabs* aux pieds nus réagissant par l'ironie, et les riches s'enfuyant, effrayés. Comment avons-nous pu voir des jeunes rester indifférents, et des vieux à l'agonie courir à toutes jambes vers les bunkers, leur infirmité évanouie ? »⁹⁹

Des écarts sociaux sont illustrés dans cette image par les vêtements des classes traditionnelles. Les pauvres, qui n'ont même pas de chaussures, accueillent les attaques aériennes comme si celles-ci étaient un espoir de mettre fin à leur misère. Par contre, les riches ont peur de tout perdre au point que ceux-ci, même âgés, sont les plus rapides à arriver aux bunkers. Les écarts sociaux provoquent des écarts entre les générations et renversent les valeurs sociétales : les jeunes pauvres ne veulent pas de cette vie, alors que les vieux riches la chérissent.

Au niveau architectural et urbain, ce nouvel état d'esprit est reflété par une confrontation entre les beaux quartiers de la ville moderne caractérisés par « les maisons cossues et les immeubles modernes » et « les culs-de-sac aux taudis malodorants »¹⁰⁰ qui s'élèvent à proximité. En 1960, un rapport issu de l'IEDES (L'Institut d'études du développement de la Sorbonne) affirme qu'« il existe une ligne de partage extrêmement nette entre les "masses populaires" d'une part, et les "autres" d'autre part. Les deux groupes sont parfaitement conscients de leur hétérogénéité »¹⁰¹.

Il convient de souligner qu'à la suite du bombardement des quartiers de la ville moderne durant la Seconde Guerre mondiale¹⁰², les habitants de ceux-ci décident de se réfugier vers les anciens

⁹⁸ HAKKI Yahia, *Qandīl Umm Hāšim*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'-kitab, 2000, p.197. Notre traduction et la citation originale : « ودعت القاهرة عهد السلام ، فأطفأت أنوارها ، واكتظت طرقاتها بأغراب ومهاجرين ونازحين من ملل ونحل شتى ، لم يبق موضع لقدم في ترام ، أو في سيارة أو في ملهى . رأيت الكثيرين في هذا الزحام كالأسرى على وجوههم علامات التأفف والكرب والاختناق ، يودون الخلاص .

⁹⁹ HAKKI, *op. cit.*, p.197. Notre traduction et la citation originale : « هل تذكرين وماج . هل الخلق وماج . رأينا لابسي الجلابيب والحفاة هازئين ، والموسرين هارين ؟ رأينا شبابًا في شرخ الصبا غير عابئين ، وشيوخًا على حافة القبر زایلهم كساحهم فهم يجرون إلى المخايء نشطين .

¹⁰⁰ TOMICHE, *op. cit.*

¹⁰¹ I.E.D.E.S. (Groupe de l'), « La société urbaine égyptienne » dans *Tiers-Monde*, t. II, n° 6, Paris, P.U.F., juillet-septembre 1960 ; avril-juin 1961 cité dans Tomiche, *ibid.*

¹⁰² Notamment à partir du 17 septembre 1941, lorsque les Allemands bombardent le quartier Abbasiyya au nord-est du Caire où se situent les casernes britanniques.

quartiers de la vieille ville. Ils comptent ainsi se protéger des bombardements grâce au tissu dense de la vieille ville, qui ne fait pas partie des cibles des attaques aériennes. L'objectif est aussi de se rapprocher des grandes mosquées qui contiennent des reliques des *Awlia'as* (les saints dans la religion musulmane), dans l'espoir que ceux-ci leur garantissent une protection divine¹⁰³. Recourir à la vieille ville pendant la guerre instaure une nouvelle nature de relations entre les deux Caire : les caractéristiques et l'histoire de la vieille ville offrent protection et sécurité aux habitants de la nouvelle, effrayés par la guerre.

En 1945, Naguib Mahfouz publie son roman *Khan al-Khalili* portant le nom d'un fameux quartier historique au vieux Caire. Il est publié en français sous le nom *Le Cortège des vivants*. Dans ce roman, la famille Akif décide de quitter Khan al-Khalili pour s'installer à al-Sakakinni, un quartier bourgeois de la ville moderne. Suite aux bombardements ciblant celui-ci au cours de la Seconde Guerre mondiale, la famille Akif estime qu'elle sera plus en sécurité dans leur ancien quartier où se situe le mausolée d'al-Hussein, petit-fils de Mohammed et fils d'Ali et Fatima, comme l'explique le père Akif à son fils Ahmed :

« Ce quartier [Khan al-Khalili] est sous la sainte protection de la mosquée Al-Husayn et de la bénédiction que Dieu lui accorde. Notre nouvel appartement se trouve dans un quartier consacré à la religion et aux mosquées ; les Allemands sont trop avisés pour frapper le cœur de l'Islam quand ils proclament leur amitié pour les musulmans ! »¹⁰⁴

Entre le regret de quitter son quartier bourgeois, le mépris pour son nouveau quartier populaire, puis la pitié envers les habitants de ce dernier, se déroulent les événements du roman qui enregistrent les mobilisations entre les deux villes durant la période de la guerre, peu explicitées dans les travaux des historiens sur Caire et presque absent dans les documents officiels. Ces mobilisations montrent ainsi que cette ville ancienne représente un refuge dans l'esprit collectif, plus précisément dans « les niveaux souterrains de la conscience populaire »¹⁰⁵. Ce statut de refuge continue à être attribué à la ville ancienne par les habitants malgré sa dégradation.

3.3.2. Les tempêtes

« Les années qui suivent la fin de la Seconde Guerre sont marquées par des troubles graves, des désordres intérieurs, des crises. Manifestations, grèves, attentats se succèdent. La jeunesse universitaire est en pleine agitation. On ferme les universités, on emprisonne les étudiants »¹⁰⁶.

L'affaiblissement de l'esprit du mouvement nationaliste de la révolution de 1919, l'échec politique du parti majoritaire *al-Wafd* (surtout après l'incident du 4 février 1942), la perte de l'orientation « nécessaire au succès de tout mouvement national »¹⁰⁷ rendent la situation intérieure de plus en plus explosive, comme l'explique Berque : « Il y a du vrai et du faux dans cette mortalité. Le vrai, c'est que le pays échappe à ses maîtres. Toute une génération semble

¹⁰³ EL KADI, *op. cit.*, p. 76.

¹⁰⁴ MAHFUZ Nağīb, LOUAPRE Muriel, LADKANI Faiza et LADKANY Gilles, *Le cortège des vivants : Khan al-Khalili*, Arles, Actes Sud, coll. « Sindbad », 1999, p. 16.

¹⁰⁵ BERQUE, *op. cit.*, p. 637.

¹⁰⁶ TOMICHE, *op. cit.*

¹⁰⁷ BERQUE, *op. cit.*, p. 647.

avoir échoué »¹⁰⁸. Dans cet état d'esprit, une nouvelle génération, convaincue de l'échec et de l'impuissance de l'ancienne génération, celle de la révolution de 1919, commence à s'engager politiquement dans des organisations adoptant des points de vue extrêmes et ayant des ailes militaires clandestines.

Les deux organisations les plus répandues à l'époque étaient le parti de la Jeune Égypte (*Misr al-Fatah*) et les Frères Musulmans (*al-Ikhwān al-Muṣlīmīn*). Quant au premier, il s'agit d'une organisation nationaliste d'origine socialiste fondée par Ahmed Hussein en 1933, qui devient un parti politique à partir de 1948. Le second est une organisation islamiste fondée par Hassan al-Banna en 1928. Les deux partis ont pour objectif de lutter contre l'occupation et la corruption de la vie politique. À la fin des années 1940, les deux partis, et d'autres encore, rassemblent un très grand nombre de jeunes égyptiens qui deviennent par la suite « violemment anglophobes »¹⁰⁹.

Les années qui séparent la fin de la guerre mondiale (1945) et le coup d'État (juillet 1952) ont été marquées par l'instabilité sociopolitique. Cette situation d'après-guerre déclenche une série de manifestations, de grèves et d'attentats dont le théâtre est souvent la ville nouvelle. Il s'agit de réflexes des « masses populaires » qui tremblent à la base de la pyramide sociale. Ces masses populaires, écrit Tomiche, « n'appartiennent pas à l'espèce humaine si l'on admet que l'homme se définit par le fait qu'il désire faire son histoire et y croit »¹¹⁰. Nous sommes d'accord avec Tomiche sur le fait que ces populations se sont exclues de la participation politique réelle ainsi que de la vie générale du pays¹¹¹ à tel point qu'elles « ne désirent pas et ne croient pas faire leur histoire »¹¹².

Quant aux grèves et manifestations, citons la plus grande manifestation d'étudiants égyptiens, qui eut lieu le 18 février 1946 : le nombre des manifestants atteignit 40 000 personnes, rien que sur la place d'Abédin. Trois jours après, le 21 février, une grève nationale fut organisée par les ouvriers et les étudiants. Toutes les activités quotidiennes de la capitale et d'autres villes furent interrompues. Malgré la répression appliquée par la police égyptienne et les Britanniques, les manifestants attaquent, le 28 novembre 1946, les biens des étrangers dans la ville moderne et les incendient ainsi que les voitures du tramway. Dans les mois qui suivent, les grévistes sont rejoints par des médecins, des infirmières, puis des policiers. On dénombre 49 manifestations de grève pendant la seule année 1950. Or, les manifestations étaient surprenantes à l'époque. Le narrateur du roman *Qiṭ'aī min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)* écrit à propos des manifestations de février 1946 sur la place d'Ismaïlyya¹¹³.

Par ailleurs, la période de l'après-guerre a été marquée par plusieurs attentats commis par les membres des ailes militaires clandestines. Parmi ces attentats, citons ceux qui ciblent la vie des grandes figures politiques du pays. Par exemple, deux Premiers ministres ont été assassinés sur une période de quatre ans : Ahmed Mahir Pacha, par un jeune avocat de 28 ans au siège du

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 647.

¹⁰⁹ TOMICHE, *op. cit.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ ACHOUR, *op. cit.*, p.16. Notre traduction et la citation originale : من هذا الميدان، سمعت للمرة الأولى صوت طلقات نارية. كانت الشرطة تطلق النار على المتظاهرين من الطلبة والعمال.

parlement dans la ville moderne le 24 février 1945, puis Mahmoud Fahmy al-Nukrachi Pacha, par un étudiant vétérinaire de 21 ans dans le bâtiment principal du ministère de l'Intérieur, dans le même quartier, le 28 décembre 1948.

Pendant la même période, des lieux de loisir et des bâtiments publics de la ville moderne, dont la majorité appartient aux étrangers, deviennent des cibles d'attentats. Citons par exemple l'explosion du cinéma Miami (6 mai 1946), puis les attentats des cinémas Metro, Cosmos et Métropole également le 6 mai, mais un an plus tard, le jour de la fête du trône. Suite à la guerre de Palestine (1948), les établissements juifs subissent aussi des attentats comme le grand magasin de la chaîne Ades et Banzayon (13 août 1948), puis quelques semaines après les attentats de l'avenue Fouad 1^{er} (20 juillet 1948). Le bilan des victimes humains et des dégâts matériels de tous ces attentats est considérable. Le phénomène marque la société égyptienne. L'historien Abdel Rahman Rafai l'interprète comme cité dans l'ouvrage de Berque :

« Je ne vois pas d'autre explication au phénomène, moi qui réprovoque ces attentats et suis partisan de la non-violence, qu'en tant que manifestation d'une faiblesse du mouvement national. Quand le mouvement général embrasait le pays, d'un bout à l'autre, il n'y avait nul besoin d'attentats »¹¹⁴.

Berque lui-même attribue ces événements à l'injustice sociale dont souffrent les jeunes Égyptiens : « l'essentiel c'est de rétablir la justice par l'attentat. Un changement de signe, et ce qui bouillonne, en cette jeunesse, de puissance et d'espérance, se retourne en destruction »¹¹⁵. Nous sommes d'accord avec ce point de vue. Nous considérons que ces attentats constituent une sorte de confrontation violente entre la ville moderne et ses monuments, symboles de l'injustice, de l'oppression et de la colonisation et les masses populaires, souvent négligées et méprisées par les couches supérieures : les étrangers et les élites.

¹¹⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 646.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 664-665.



Figure 1.3.32. Manifestation des étudiants traversant le pont d'Abbas, 1946.



Figure 1.3.33. Manifestation sur la place de l'Opéra, décembre 1947.



Figure 1.3.34. La branche militaire des Frères Musulmans sur la place Tahrir en 1950.



Figure 1.3.35. Le quotidien *al-Ahram* en novembre 1951 "Plus d'un million de citoyens font la plus grande manifestation de l'histoire du pays", la photo de la manifestation devant le palais d'Abedin.

Dans les passages suivants, nous analyserons un incident fictionnel évoqué dans la nouvelle *Le Coiffeur a tué sa femme*, publié dans le recueil *Les Hommes oubliés de Dieu* d'Albert Cossery. Nous avons déjà analysé quelques passages de cette nouvelle dans le chapitre précédent. Pour ce troisième thème – la confrontation –, nous continuerons à analyser la nouvelle qui prédit une grève, celle des balayeurs, à près de cinq ans avant le début réel de cette période de grèves dans la ville moderne amorcées depuis la deuxième moitié des années quarante. Dans la description de Cossery, nous arrivons à mieux comprendre la crise économique et sociétale des années 1940. Ainsi, nous analysons une image cachée de la ville moderne aux yeux de ces balayeurs pauvres révoltés. Le rôle de cet incident fictionnel permet d'envisager la confrontation entre la ville moderne et ses travailleurs, originaires de la ville ancienne.

Le lieu où se déroule l'incident est l'avenue Fouad 1^{er}, auparavant nommée la rue Boulaq, bien connue dans la ville moderne. C'est une avenue principale bordée de grands magasins et chargée de « symboles et d'images »¹¹⁶. Son long parcours traverse « des strates historiques successives : le centre moderne du XIX^e siècle, le quartier médiéval de Boulaq, l'île de Zamalek née au début du siècle, et le quartier résidentiel de Mohandessine fondé à la fin des

¹¹⁶ El KADI, *op. cit.*, p. 154.

années 1940 »¹¹⁷. Les souvenirs liés à cette avenue sont nombreux grâce à son ambiance particulière. Galila El Kadi se remémore ses souvenirs d'enfance concernant cette avenue :

« Les images de ces larges trottoirs, cette foule de gens élégants, les vitrines luxueuses, les grands magasins avec leurs masses imposantes, le tramway, les voitures, les cafés, l'aperçu des arbres du parc de l'Azbakéya sont incrustés dans ma mémoire. Chez Cicurel, on achetait les vêtements, les sous-vêtements, les chaussettes et à l'occasion le trousseau d'uniforme qui était constitué par une robe en soie écrue à demi manches pour l'été, accompagnée d'une ceinture à rayures bleu et blanc ; pour l'hiver, une jupe en laine plissée bleu marine avec chemisier bleu ciel à longues manches, une cravate et un pullover de la même couleur que la jupe. Le badge du pensionnat des Franciscaïnes était cousu en fil rouge et doré, dont le toucher me procurait de l'orgueil. On traversait la rue ensuite, pour acheter les chaussures chez Lefevre, puis les cartables au passage de l'hôtel Continental. Le sol était en marbre, il y avait une fontaine au milieu, tandis que mes parents regardaient les vitrines, je m'amusais à courir et à glisser sur ce sol lisse, mouvements répétés des dizaines de fois, sans me soucier des réprimandes de mes parents ni de leur grogne »¹¹⁸.

Revenons à la nouvelle, l'étincelle de la grève est créée par un groupe de balayeurs qui décident de faire une manifestation : « Pour le moment, cela se passait au haut de l'avenue Fouad-Ier, exactement près d'un magasin de chaussures pour dames. Une équipe de balayeurs de rues reposait en cet endroit, attendant l'arrivée des camarades qu'elle avait mission de relever »¹¹⁹. Il s'agit d'une action collective, le repos de ce groupe de balayeurs témoigne de leur fatigue et des efforts qu'ils font. Les conditions dures de travail leur permettent de reconsidérer leur statut. Inhabituellement, ils décident de se réunir pour discuter de ces conditions injustes :

« Ces balayeurs de rues étaient ce qu'il y avait de plus misérable au monde [...] D'habitude ils étaient taciturnes et renfermés, mais ce soir on sentait qu'ils vivaient d'une façon inusitée et tragique. Une animation singulière les faisait remuer et parler avec autorité. Ils ressemblaient vraiment à des hommes ; mais on voyait que ce n'était encore qu'un commencement. Il y avait beaucoup d'espoir qu'ils devinssent tout à fait des hommes. Une volonté de révolte se manifestait en eux comme une puberté nouvelle. Et cette puberté les rendait pour la première fois soucieux d'une vie meilleure »¹²⁰.

Le narrateur compare la situation des balayeurs avec les phases de la vie d'un homme. L'énergie motivant ces balayeurs pauvres est sans précédent : la revendication d'une vie plus digne. Cette nouvelle force est comparée au passage de la phase de l'adolescence à l'âge adulte. Selon nous, cette comparaison sert à montrer le manque de conscience et de lucidité de ces hommes probablement illettrés. Leur peur remonte à tel point qu'« ils avaient des visages d'une humanité effrayante »¹²¹. Leurs conditions misérables les affectent moralement et mentalement au point que la vision de leur futur est impossible : « Ils ne savaient pas jusqu'où cette volonté pouvait

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 154.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 154.

¹¹⁹ COSSERY Albert et CHARLOT Edmond, *Les Hommes oubliés de Dieu*, Paris, Joëlle Losfeld, 2000, p. 53.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 53.

¹²¹ *Ibid.*, p. 53.

les mener. La route à parcourir était trop longue, et ils tremblaient au seuil d'une telle route, car à vivre longtemps sans bouger, ils avaient les jambes molles et les yeux aveuglés de ténèbres »¹²².

Ainsi, l'impossibilité de se projeter vers un avenir incertain est autant physique que psychologique. Les « travaux forcés » qu'il font les rendent malades, faibles et incapables de réaliser une telle révolte. Par cette apparence misérable, ils ne font partie ni de l'avenue Fouad 1^{er}, ni de la ville moderne, mais d'une avenue qui ressemble à celle de la détresse. Il ne s'agit pas seulement de la peur qui contrôle leur comportement, mais aussi de leur pauvreté : « Ils étaient là, jonchant le trottoir, comme les survivants d'un pays ravagé par la famine [...] »¹²³.

En effet, la municipalité, nommée *al-Baladiyya*, a sa part de responsabilité dans la misère de ces balayeurs. Comme le décrit Berque, elle « n'est qu'une édilité »¹²⁴. Elle concentre ses efforts uniquement pour répondre aux besoins de la ville moderne. Quant à l'ancienne ville, elle est accusée de sa déchéance¹²⁵. De même, elle est totalement indifférente au sort de ses pauvres balayeurs :

« Ils portaient des uniformes neufs, mais qui n'étaient pas de saison. C'étaient des uniformes de toile légère que l'administration, chargée de les habiller, leur avait accordés en plein mois de décembre. Quelques-uns étaient pieds nus. Le froid les pénétrait simplement, ils toussaient à tour de rôle, chacun à sa manière »¹²⁶.

Afin de contrer le froid menaçant leurs corps, les pauvres balayeurs utilisent les moyens les plus rudimentaires pour se réchauffer :

« Parfois, l'un d'eux mettait le feu à une feuille de papier qui flambait puis s'éteignait aussitôt, après avoir dégagé une chaleur fugace. Alors, autour de cette mince lueur, les visages de ces hommes se précisaient avec violence »¹²⁷. Le chef de la révolte, pour lutter contre le froid qui pénètre à travers son uniforme léger, met la *milaya* qui est la tenue traditionnelle des femmes dans les quartiers populaires¹²⁸. Du point de vue de la ville moderne, ce balayeur, bizarrement vêtu, représente « un défi à l'esthétique des populations honorables de la ville »¹²⁹.

¹²² *Ibid.*, p. 53.

¹²³ *Ibid.*, p. 53.

¹²⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 638.

¹²⁶ COSSERY, *ibid.*, p. 53.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 54.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 56.

¹²⁹ *Ibid.*



Figure 1.3.36. Des balayeurs dans la ville moderne, les années 1930.



Figure 1.3.37. Un balayeur dans la vieille ville en 1935.

Ainsi, il ne s'agit pas seulement de l'indifférence de la municipalité, mais aussi de celle manifestée par les habitants de la ville moderne. Ceux-ci ne supportent pas de « les voir ainsi groupés au milieu de cette rue propre et civilisée, on était tenté de crier au secours »¹³⁰. La ville, incarnée par ses habitants, ne réagit finalement qu'avec indifférence devant leur situation révoltante : « Mais l'indifférence qui les entourait les brisait complètement. Ils étaient seuls contre la puissance invincible qui faisait d'eux des esclaves »¹³¹. À leur tour, les balayeurs se sont habitués à cette indifférence : « Ils n'attendaient l'aide de personne, ils n'écoutaient aucune voix étrangère. Ils n'écoutaient que la rumeur encore incertaine de leur révolte »¹³².

De l'autre côté, il est certain que la présence de ces balayeurs porte préjudice à l'avenue de Fouad 1^{er}. Selon le narrateur, la ville moderne considère cette couche sociale comme « d'anciens remords » ou des sources nuisibles qui la compromettent. La disparition de ces balayeurs va de pair avec le mode de vie de la ville noyée dans la matérialité et l'arrogance : « La belle rue Fouad-Ier se trouvait en cet endroit véritablement endommagée dans sa réputation. Cet attroupement de balayeurs n'était pas d'un pittoresque plaisant. Il était plutôt sinistre. La rue aurait voulu se débarrasser de cette pourriture par n'importe quel moyen ; on la sentait énervée dans toutes ses manifestations. [...] Il y avait dans l'air un impérieux besoin de détente ; il fallait que ces hommes périssent. La ville réclamait leur mort pour pouvoir jouir en paix de honteuse sérénité »¹³³.

Malgré cela, les balayeurs révoltés étaient cernés par la grande circulation de la ville, les cris des disputes, la vie consummatrice et utilitariste où profitent les habitants et les visiteurs de toute nature :

« Des tramways ivres rendaient l'atmosphère bruyante. Une bagarre éclata dans un café situé de l'autre côté de la rue. Quant à la prostituée qui se refaisait une beauté pour la sixième fois cette nuit-là, elle laissa tomber son rouge à lèvres dans le ruisseau. De jeunes élèves de "l'école

¹³⁰ *Ibid.*, p. 54.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.*

¹³³ *Ibid.*, p. 55.

des mendiants” faisaient la vie impossible aux promeneurs nocturnes. Des autobus filaient à une vitesse sanglante avec leur cargaison d’immondes créatures et de rêves pourris »¹³⁴.

Nous remarquons que la mendicité et la prostitution sont considérées comme des métiers typiques dans la ville moderne. Un jeune mendiant est formé par ses homologues plus anciens probablement dans les taudis et les décharges des quartiers populaires considérés comme des écoles pour apprendre ce métier, afin de l’exercer dans les quartiers prestigieux de la ville moderne. Les écoles de mendiants sont représentées également dans d’autres romans, tels que *La Terre de l’hypocrisie (Ard el nefaq)* par Youssef el Sibai publié en 1949, et dans des films cinématographiques égyptiens tel que *Gaalouny Mogreman (On m’a rendu criminel)*, adapté à partir d’une histoire vraie et réalisé par Atef Salem en 1954.

L’ambiance chaotique fait perdre toute humanité et torpille tous les rêves. Quant aux balayeurs, ils sont indifférents à tout ce qui se passe autour d’eux, y compris à l’importance de leur rôle pour la ville moderne :

« Les balayeurs, eux, n’avaient pas conscience de l’horrible diversion que leur présence infligeait à la rue. Ils avaient seulement ordre de la balayer et elle leur faisait l’effet de quelque chose de dangereux et d’incompréhensible dont ils étaient les serviteurs dociles. Jamais encore ils n’avaient imaginé qu’elle deviendrait sans eux, livrée aux ordures et à la poussière. Ils ne connaissaient pas tout leur mérite et jusqu’où la rue leur devait sa belle ordonnance et sa distinction »¹³⁵. De fait, la beauté et la propreté de l’avenue Fouad 1^{er} ne sont possibles que par eux. Sans eux, l’avenue serait une large poubelle. Les pauvres balayeurs ne semblent pas conscients de leur importance dans la ville ; car être indispensable et être en même temps rejeté est un paradoxe qui n’appelle que la révolte.

Les revendications des balayeurs ne dépassent pas les nécessités fondamentales de la vie. Simplement, ils ne veulent pas « mourir de faim »¹³⁶. Ils demandent une demi-piastre de plus sur les trois payés comme salaire, surtout pendant les années 1940 pendant lesquelles le revenu par habitant en Égypte dépasse une livre égyptienne (équivalent à 100 piastres) :

« Les trois piastres qu’on leur payait par jour ne suffisaient pas à les faire vivre, ni même à les faire mourir. Ils avaient donc réclamé une demi-piastre d’augmentation. Avec trois piastres et demie par jour, ils croyaient pouvoir vivre plus sérieusement. C’était une idée à eux, presque un idéal »¹³⁷.

Les balayeurs, en attendant l’arrivée de leur surveillant qui apportera une réponse à leur revendication, décident de commencer une grève ; en cas de refus, ils abandonneront les uniformes et les balais. L’avenue Fouad 1^{er} ne sera plus par la suite entretenue. Le surveillant des balayeurs est un homme tenant une « mince baguette de jonc », il n’est qu’un petit fonctionnaire subalterne de la municipalité. Bien que sa position ne soit pas si influente, il

¹³⁴ *Ibid.*, p. 55.

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*, p. 56.

représente pour les balayeurs le régime qui est la cause principale de leur pauvreté et de leur souffrance :

« Ce surveillant à bicyclette, chargé de soumettre leur requête à qui de droit, devait leur apporter une réponse ce soir. Mais les balayeurs se défiaient de lui, car il appartenait déjà, par son grade de surveillant, à une autre humanité, celle des oppresseurs »¹³⁸.

Il s'agit donc d'une confrontation entre deux humanités : l'humanité « effrayante » et l'humanité « oppressante ». Cette dernière est considérée par le narrateur comme une humanité distincte et étrange « autre » à laquelle appartient le gouvernement représenté par le surveillant physiquement, par sa bicyclette et son bâton, et moralement par ses fonctions. Le caractère oppressif de l'humanité des dirigeants, fondé sur l'injustice et la discrimination, creuse un fossé infranchissable entre ceux-ci et leurs gouvernés.

La confrontation entre les deux humanités a pour but de rétablir la justice. Bien que la valeur de celle-ci soit peu élevée (une demi-piastre) aux yeux des balayeurs, elle est symbolique, car elle représente une justice perdue à rétablir. Le chef de la révolte est ainsi décrit comme « un homme d'action qui méprisait toute sorte d'autorité, et à qui l'extrême misère avait appris à se faire justice soi-même »¹³⁹.

Le chef de la révolte ordonne à ses camarades de se lever devant le magasin de chaussures pour parler à leur surveillant. Ce dernier essaie de leur demander désespérément de poursuivre leur travail, mais aucune réaction de leur part. Un court dialogue s'engage entre le surveillant et le chef des balayeurs révoltés, considéré comme une déclaration de guerre :

« L'homme à la *milaya* s'approcha de lui, haut et large comme la vague d'une mer en furie. Il était prêt au meurtre.

- Alors, qu'as-tu fait de nous ? demanda-t-il.

Le surveillant ne répondit rien. Il s'adossa à sa bicyclette et prit son temps pour préparer un discours bref et énergique. Il n'oubliait pas qu'il représentait une autorité et qu'une grande puissance sans pareille le préservait de tous dangers.

- Voilà, cria-t-il, écoutez tous. En réponse à votre requête, l'administration m'a chargé tout d'abord de vous dire que vous êtes un tas d'invertis. Ensuite que votre attitude ingrate mérite les pires châtements. Car, il y a un mois à peine que, pour satisfaire à vos exigences de coquetterie, elle s'est ruinée en vous offrant des uniformes neufs. Et vous osez aujourd'hui réclamer une augmentation de salaire. Je vous le répète encore, et cette fois-ci en mon propre nom, vous n'êtes qu'un tas d'invertis »¹⁴⁰.

Le dialogue semble inspiré par la confrontation entre Urabi et le Khédivé Tawfiq lors de la Grande Manifestation d'Abdine en 1881¹⁴¹. De ce dialogue, nous pouvons tirer plusieurs remarques qui nous amèneront à comprendre ses enjeux. Tout d'abord, le chef des révoltés a le

¹³⁸ *Ibid.*, p. 56.

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 59.

¹⁴¹ Voir la partie première de ce chapitre sur la révolte d'Urabi.

contrôle sur ses camarades qui lui obéissent à lui et non à leur surveillant officiel. Cela lui donne une telle énergie qu'il est prêt à mourir pour leur revendication. Deuxièmement, au contraire de la confiance gagnée par le chef des révoltés, le surveillant profite d'une autre, celle liée au régime qu'il représente. Ce régime est pour lui une autorité absolue qui le protégera de la colère des révoltés. Par conséquent, le surveillant n'hésite pas à leur annoncer violemment le refus de leur demande en les insultant pour le compte de sa municipalité. Pour le surveillant comme pour l'autorité qu'il représente, les balayeurs ne doivent qu'obéissance et n'ont aucun droit à revendiquer. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour rendre la situation explosive :

« Ce qui se passa à la suite de ce discours fut atroce et lamentable. Tout d'abord, l'homme à la milaya souleva le surveillant et l'envoya s'écraser contre la vitrine du magasin de chaussures. Les balayeurs, leurs balais en main, restèrent figés d'étonnement devant l'action subite de leur camarade. Ils n'eurent pas le temps de se remettre de leur stupeur, car déjà pointait à l'horizon la silhouette d'un gendarme : c'était Gohloche. Bientôt, de tous côtés, arrivèrent des gendarmes. La bataille dura près d'un quart d'heure, pendant lequel toute la civilisation trembla d'indignation »¹⁴².

Les gendarmes, surtout Gohloche, doivent donc exercer leur rôle rapidement contre les révoltés dans l'objectif de protéger l'image de l'avenue Fouad 1^{er} d'une telle menace. Les habitants de la ville moderne et ses visiteurs considèrent cette bataille avec mépris, ils ne comprennent pas la situation et sous-estiment les revendications de balayeurs : « Pour comble de malheur c'était la sortie des spectacles. Que venaient donc faire ici ces invertis de balayeurs avec leurs sales revendications ? Des passants repus et bien au chaud dans leurs pardessus furent saisis de dégoût devant cette horreur. Ils perdirent leur optimisme au moins pour quelques jours »¹⁴³.

Témoigner de l'oppression des balayeurs pauvres n'est pas suffisant pour faire émerger un sentiment de compassion pour ceux qui fréquentent les cinémas et les casinos de la ville moderne. La scène perturbe l'équilibre de leur monde et leurs repères, tant et si bien qu'une dame s'évanouit : « On envoya chercher l'ambulance, non pour les blessés, mais pour une dame évanouie de colère en apprenant la révolte des balayeurs »¹⁴⁴. L'ironie grinçante est présente ici pour démontrer l'indifférence de la ville moderne et de ses habitants envers les balayeurs impliqués dans une bataille pour leur revendication. Les secours sont réservés aux habitants de la ville moderne, tandis que les balayeurs blessés ne reçoivent aucune aide. Finalement la bataille se termine par l'écrasement de la révolte par les gendarmes, dont Gohloche fait partie : « Tout cela se termina au grand avantage du gendarme Gohloche qui fit preuve en l'occurrence d'une brutalité excessive et désintéressée »¹⁴⁵.

Tout comme la révolte d'Urabi, les grèves qui s'ensuivirent furent toutes réprimées par une « main de fer ». Ces mesures de répression contre les manifestants sonneront le glas du régime au pouvoir. Le lendemain, à la ruelle noire où habite Gohloche, il raconte fièrement l'incident à un de ses voisins : « comment à lui seul il avait assommé plusieurs balayeurs »¹⁴⁶. Malgré son

¹⁴² *Ibid.*, p. 59-60.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 58.

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*

rôle, « il ne savait pas pourquoi les balayeurs avaient frappé leur surveillant, ni pourquoi ils s'étaient conduits d'une manière aussi insolite, eux d'habitude si modestes et si modérés »¹⁴⁷. Gohloche, ainsi que le surveillant des balayeurs, n'appartiennent pas à la ville moderne, ils en sont des marionnettes avec lesquelles le pouvoir joue pour y assurer la sécurité et l'ordre. Dans le cas d'une révolte, ils réagissent d'une manière répressive sans comprendre les motifs ni le contexte. Une telle réaction, dépourvue de toute sagesse, conduira à une aggravation de la situation, jusqu'à son explosion.

La fin des années 1940 est marquée par le déclenchement de la Première Guerre arabo-israélienne. En 1948, suite à la fin du mandat britannique sur la Palestine, l'État hébreu est déclaré puis reconnu dans la foulée par l'Union soviétique et les États Unis. Le gouvernement égyptien déclare la guerre à Israël. L'armée égyptienne envahit les territoires palestiniens avec d'autres armées arabes telles que celle de la Syrie, de l'Irak, de la Jordanie et du Liban. Après une période de neuf mois, les cinq armées sont battues par celle d'Israël. Le bilan est dramatique : 4000 morts du côté arabe et 13 000 Palestiniens puis l'exode de 700 000 de ceux-ci¹⁴⁸. Les nouvelles de la guerre échauffent l'opinion publique, en particulier « l'affaire des armes défectueuses » livrées à l'armée égyptienne, le roi et les hommes de cour étant soupçonnés d'être impliqués.

Quant à l'armée égyptienne, l'encerclement de la poche de Falouja où stationne un bataillon de rangers pendant six mois, provoque les jeunes officiers du bataillon dont Gamal Abdel Nasser fait partie. Ce dernier, déçu par la défaite de son pays, ainsi que par la corruption du roi, des partis politiques, y compris le parti majoritaire, constitue avec un groupe de jeunes officiers une organisation clandestine dans l'armée surnommée « les Officiers Libres ». La nouvelle organisation militaire commence alors à s'engager en politique, avec d'autres organisations dans l'objectif est de lutter contre la corruption de la vie politique.

3.4. Le Grand Incendie du Caire

« Le Caire vit un jour lugubre »¹⁴⁹.

« C'est la fin d'un monde, ressentie par beaucoup comme la fin du monde »¹⁵⁰.

« Ce n'est plus un peuple, c'est une foule rugissante qui frappe, et se frappe, étreint ses fantômes, et veut, en déchirant l'adversaire, se déchirer »¹⁵¹.

En octobre 1951, le gouvernement égyptien abolit le traité d'alliance anglo-égyptien signé en 1936. Selon le traité, la présence britannique et sa domination sur le canal de Suez auraient dû

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 58.

¹⁴⁸ CHAIGNE-LOUDIN Anne-Lucie, « Premier conflit israélo-arabe de 1948 », *Les clés du Moyen-Orient*, <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Premier-conflit-israelo-arabe-de.html>, article publié le 09/03/2010, consulté le 06.01.2020.

¹⁴⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 706.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 708.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 709.

durer encore 20 ans. Suite au refus des Britanniques de se retirer, des opérations commando sont déclenchées et la situation atteint son apogée par l'encerclement du poste de police et le bureau sanitaire de la ville Ismaïlyya par les forces occupantes le 25 janvier 1952. Les Britanniques imposent, par un ultimatum, de désarmer la police auxiliaire *Buluk al-nizam* et de l'évacuer hors de la zone du Canal¹⁵². Les policiers encerclés refusent d'obéir aux ordres provenant de leur gouvernement. Ils résistent par les armes légères aux forces britanniques dans un combat inégal se soldant par un bilan de 40 morts et 68 blessés.

La situation au Caire n'est pas meilleure que celle d'Ismaïlyya. Avant l'incident du 25 janvier, les étudiants du Caire manifestent le 14 janvier suite au décès injuste d'un étudiant dans la zone du canal puis une autre manifestation armée des étudiants se déroule le 21 janvier. Le lendemain, la poste diffuse une brochure sur « les atrocités britanniques dans la zone du canal qui ont agité l'esprit national »¹⁵³. Le 26 janvier au matin, suite à l'annonce des affrontements du 25 janvier à Ismaïlyya, les policiers de *Buluk el nizâm* du Caire manifestent puis les étudiants de l'Université Fouad 1^{er} (Université du Caire récemment) les rejoignent. Les manifestations deviennent massives et se dirigent vers la ville moderne où la colère règne. Vers midi, un groupe de manifestants anonymes pénètre dans le casino Baadi'aa sur la place de l'Opéra et y met le feu. À partir de ce moment, la foule cible la plupart des biens des étrangers. En quelques heures, la ville européenne du Caire devient « la proie des flammes »¹⁵⁴.

La police et les pompiers n'interviennent que timidement « en ne cherchant pas à arrêter les meneurs ou à calmer la foule, [ils] contribue [nt] indirectement à amplifier le désastre »¹⁵⁵. Dans l'après-midi, les manifestants encerclent le siège du pouvoir, le palais d'Abedin, en scandant « Guerre aux Britanniques, révolution ». Le roi offrait alors un banquet aux chefs de la police et de l'armée à l'occasion de la naissance de son fils le prince héritier¹⁵⁶. Finalement, l'armée intervient et avant minuit, le gouvernement impose la loi martiale.

Les établissements incendiés sont principalement ceux des Britanniques : l'hôtel Sheppard, ainsi que les banques comme Barclay Bank, les centres commerciaux comme W. H. Smith and Sons, et des agences de voyages comme Thomas Cook and Son Ltd. Le 30 janvier 1952, le rapport de l'ambassade britannique ou « rapport de la Chancellerie » affirme :

« Même une liste complète de ces entreprises ne donnerait pas une image complète des pertes subies par le commerce britannique [...] bien des établissements non-britanniques qui ont été détruits, ils étaient des concessionnaires de biens britanniques ou en faisaient le commerce »¹⁵⁷.

Ne sont pas seulement concernés les propriétés britanniques ou les symboles de l'occupation, mais aussi un nombre considérable de bâtiments de commerce et de loisir : Selon le quotidien

¹⁵² GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *op. cit.*

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ KRBCŒUF Anne-Claire, « La " racaille " et les " intrigants ". Etude comparée de deux émeutes (Alexandrie, 11 juin 1882/Le Caire, 26 janvier 1952) », *Égypte/Monde arabe*, 30 juin 2001, n° 4-5, pp. 55-80, en accès libre : <https://journals.openedition.org/ema/859>, consulté le 28.01.2020.

¹⁵⁶ Plus tard le roi Fouad II qui remplacera son père pendant 11 mois après le coup d'État de juillet 1952.

¹⁵⁷ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *op. cit.*

al-Ahram, 300 magasins ont été détruits (comme Cicurel, Omar Effendi et le Salon Vert), 40 cinémas (comme Rivoli, Radio, Metro, Diana et Miami), 73 cafés et restaurants (comme Groppi), 92 bars, 16 foyers sociaux, 8 salons de l'auto, 10 magasins d'armes à feu. Le bilan humain est lui aussi considérable : est à déplorer la mort de 26 personnes, dont neuf étrangers et 552 blessés. L'historienne Anne-Claire Kerboeuf décrit la scène dans l'avenue Fouad 1^{er} :

« Pourtant, avenue Fu'âd Ier, un autre brasier s'est allumé : le cinéma Rivoli offre sa dernière séance. Pendant plusieurs heures en ce samedi 26 janvier, les scènes se multiplient et se ressemblent : cinémas, bars, magasins, hôtels, restaurants sont systématiquement saccagés, incendiés, pillés »¹⁵⁸.

Une description plus détaillée est citée dans l'ouvrage de Berque :

« La fête était bien organisée. Des camion-citernes apportaient l'essence qu'on versait dans les bidons et qu'on se passait de main en main, jusqu'au premier rang. De l'étope était aussi distribuée. Des bûchers avaient été allumés par des gosses de dix à quatorze ans. On venait y chercher du feu, ou des poutres enflammées que l'on poussait du pied jusqu'à l'objectif. Dans les magasins Adès, on procéda d'abord au pillage. Puis on déroula plusieurs pièces d'étoffe qu'on plongeait dans l'essence, on les noua, les étendit comme des cordes à linge, et on y donna le feu. C'est ainsi que des bâtisses énormes, telles que les magasins Cicurel, purement s'écroulèrent en quelques heures. À certains endroits les pompiers voulurent agir : on coupa les tuyaux d'arrosage. Ailleurs ils refusèrent d'intervenir, disant que la police le leur avait interdit. Ailleurs encore ils faisaient semblant d'éteindre le feu, tout en y ramenant les tisons qui roulaient hors du brasier »¹⁵⁹.

D'après les deux dernières descriptions, nous remarquons que les événements de ce jour suivent un schéma répétitif et sont amplifiés rapidement. Sauf que dans le passage de Berque, il s'agit d'un complot monté pour incendier la ville moderne et empêcher tout secours. La théorie d'une conspiration dont les auteurs « restent inconnus et leur identification demeure un sujet de controverse »¹⁶⁰ reste valable jusqu'à nos jours. Tandis que l'historien Abdel Rahman al-Rafai rejette cette théorie en affirmant que « la vérité douloureuse est que l'incendie du Caire est une affaire indigène »¹⁶¹, il ajoute « il a été fait par les éléments subversifs du peuple »¹⁶². Habitant et travaillant dans la ville moderne, Al-Rafai était parmi les témoins de l'incendie. Dans son ouvrage *Mouquademat Thawret 23 youlah 1952 (les prémices de la Révolution de 23 juillet 1952)*, publié en 1957, il raconte ses souvenirs de ce jour pour affirmer son point de vue :

« Nous avons vécu pendant cette période, avons témoigné de l'incendie et avons pu en vérifier une vraie image, [en observant] ses circonstances. Certes, nous avons observé la foule mettant indifféremment le feu aux magasins. Nous avons observé les flammes montant sans aucune intervention de la police. Nous avons vu la joie de la foule rassemblée sur les trottoirs pendant

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ BERQUE, *op. cit.*, p. 706.

¹⁶⁰ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *op. cit.*

¹⁶¹ AL-RAFAI Abd al-Rahman, *Mouquademat Thawret 23 youlah 1952 (les prémices de la Révolution de 23 juillet 1952)*, 3^{ème} édition, Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1987, p. 128.

¹⁶² *Ibid.*

que le feu brûlait. Nous avons remarqué que la foule regarde en colère les pompiers. Ceux-ci se sont sauvés de la colère populaire pour faire des gestes à la foule indiquant qu'ils n'éteindront jamais le feu. Ces gestes ont été accueillis par la foule avec des acclamations et des applaudissements. Nous avons vérifié que certains des manifestants ont coupé les lances d'incendie [...] Ces observations nous ont amenés – malheureusement – à constater que l'incendie a été déclaré par des gens ayant des esprits malades parmi les citoyens. En outre, beaucoup des objets volés ont été trouvés chez les éléments subversifs du peuple. Il n'en demeure pas moins que l'incendie ou le pillage était un complot mené par les Britanniques ou le Palais [la Cour] »¹⁶³.

Bien que l'ouvrage d'al-Rafai soit publié cinq ans seulement après l'incendie, nous sommes d'accord sur le fait que certains saboteurs, parmi d'autres manifestants, sont les auteurs de l'incendie. En effet, il est évident que les actes de vandalisme portés contre la ville moderne ont été animés par la population la plus démunie et la plus négligée, souffrant davantage de l'inégalité sociale et de l'instabilité politique. Le déroulement des événements de ce Samedi Noir et les témoignages confirment qu'il s'agissait d'un soulèvement anti-britannique et anti-élite. En 2019, le journaliste Mohamed Naiem publie un article sur l'incendie du Caire. Il cite de nouveaux témoignages à propos de l'incident. Parmi ceux-ci, l'un des auteurs de l'incendie, actuellement concierge au centre-ville du Caire, qui affirme : « J'étais très jeune à l'époque, mais je suis allé à la ville moderne pour mettre le feu aux *Zawat* [les élites] et aux *Khawagat* [les étrangers] »¹⁶⁴. Dans l'objectif d'avoir une image plus cohérente sur l'incident et ses auteurs, les passages suivants nous permettent d'analyser l'incident d'après les événements du roman *Qiṭ'ā' min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)*, par Radwa Achour.

Dans le roman, al-Nazer cite une description du Grand Incendie du Caire qui est assez différente de celle citée dans les ouvrages de Berque et d'al-Rafai. Nous sommes intéressés par la description d'al-Nazer qui faisait partie des manifestants. Elle est inspirée par les procès-verbaux de l'enquête :

« Le bruit ressemble à celui des vagues de la mer pendant la nuit. Un bruit que l'on peut entendre à une distance de deux ou trois rues distantes de la plage. Je me suis faufilé hors de la maison, j'ai couru vers la place Ismaïlia, puis couru dans la direction opposée. Le bruit était maintenant [plus] clair, il augmentait et me guidait vers l'endroit [la scène]. J'ai dépassé la place Mostafa Kamel puis je me suis dirigé vers la place de l'Opéra. J'ai vu la foule et j'ai marché vers elle normalement comme si j'allais à l'école. Ils [les manifestants] occupaient un

¹⁶³ AL-RAFAI Abd al-Rahman, *ibid*. Notre traduction et la citation originale : فالحقيقة المؤلمة أن هذا الحريق هو عمل محلي محض، وأهلي صرف، ولقد عشنا غي هذه الحقبة من الزمن وشهدنا الحريق بأعيننا، وأمكنا أن نتبين صورة صحيحة من حقائقه وملابساته. ولقد رأينا الغوغاء يشعلون النار جزأاً في المحال التجارية، دون مبالاة أو اكتراث. رأينا اللهب يتصاعد إلى عنان السماء دون أن نلاحظ أي مجهود ولو يسير من رجال البوليس وضباطه في منع الحرائق. ورأينا الجماهير المحتشدة على الأرصفة وقت اشتعال النيران مبتهجة مغتبطة، رأيناها تنظر بعين الحقد والغضب إلى رجال المطافي وهو ذاهبون بسياراتهم لإطفاء الحرائق، ولم ينجهم من الغضب الشعبي إلا إيماءات منهم بأنهم لن يعملوا على إخمادها، ولاحظنا أن هذه الإيماءات كانت تقابل من الجمهور بالهتاف والتصفيق وتحققنا أن بعض المتظاهرين كانوا يقطعون خراطيم المياه ليمنعوا رجال المطافي من أداء واجبه. وهذه المشاهدات دلتنا - مع الأسف - على أن الحريق انبعث من النفوس المريضة من بين المواطنين. وقد عُثر على كثير المنهوبات في منازل العناصر الرديئة من الشعب، وهذا ينفي أن الحريق أو النهب كان بتدبير من الإنجليز أو من القصر.

¹⁶⁴ NAIEM Mohamed, « Hariq al-Qahira : mâ âllazi ehtaraq ? w man âllazi ach'aloh (L'Incendie du Caire : qu'est-ce qui a été incendié ? Et qui a incendié ?) », *al-Manassa*, 01/12/2019, en accès libre <https://almanassa.com/ar/story/13267>, consulté le 4.11.2020.

côté de la place en portant sur les épaules un certain nombre d'hommes des *buluk al-nizâm* qui portaient leur uniforme noir et les casques sur leurs têtes. J'ai marché avec eux en scandant. Quelques manifestants sont entrés dans le casino, ils ont jeté les meubles depuis les balcons, puis ils y ont mis le feu. Lorsque les pompiers se sont approchés, ils ont essayé d'utiliser des tuyaux d'eau, nous les avons défiés. Certains des manifestants ont coupé ces tuyaux. Nous avons laissé le casino derrière nous et nous sommes rentrés sur la place Mostafa Kamel puis à la place Ismaïlyya. Une grande manifestation venant du pont Qasr el-Nile nous a rejoints, j'ai entendu parler "les étudiants universitaires". Nous avons suivi la rue Qasr el-Ainy puis nous avons tourné à gauche. La manifestation s'est arrêtée devant un grand palais que je n'ai pas reconnu jusqu'à ce que je demande, ils m'ont alors répondu : c'est le Cabinet. Une personne est apparue sur un balcon du premier étage avec un microphone à la main. Les chants ont augmenté d'intensité en demandant les armes. L'homme a dit : « nos poitrines avant les vôtres, nos cous avant les vôtres, nous défendons le canal et l'Égypte ». Les manifestants lui coupent la parole. Certains d'entre eux lui parlent en demandant une réunion en séance extraordinaire du cabinet et il le leur promet. Puis nous nous sommes dirigés vers Abedin »¹⁶⁵.

Dans la description précédente, nous pouvons en comprendre davantage sur la nature des manifestations qui conduisent au Grand Incendie du Caire. Tout d'abord, on comprend que les manifestants représentent un ensemble disparate de gens : des étudiants, des ouvriers, des *effendis*, des officiers et des saboteurs. Ensuite, on remarque la réaction d'al-Nazer envers la manifestation. À l'époque, il n'est qu'un adolescent de 16 ans, originaire de la ville moderne. Il a quitté sa maison en douce sans la permission de ses parents. Il n'a pas eu peur de la manifestation, comme s'il s'agissait d'une activité quotidienne. Le jeune adolescent, comme tous les habitants de son quartier, est habitué à ce genre de manifestations surtout depuis la période d'après-guerre.

Quant à la manifestation, nous remarquons aussi que ses points de repère sont les grandes places : Mostafa Kamel, l'Opéra, Ismaïlyya, qui sont des lieux symboliques de la ville moderne, souvent fréquentés et bien connus. Par la suite, ces lieux ont été ciblés par les manifestants de par ses charges symboliques et leur importance au sein de la ville moderne. Les attitudes violentes commencent par le sabotage du Casino Baadiaa, le lieu préféré des soldats anglais. La haine portée par les manifestants est si forte qu'ils empêchent les pompiers d'éteindre le feu dans le casino. Une volonté certaine de vandalisme et de destruction s'installe contre les symboles coloniaux de la ville moderne.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 18-19. Notre traduction et la citation originale :

بدا الصوت كوشيش موج البحر في الليل عندما نكون على بعد شارعين أو ثلاثة من الشاطئ . تسللت إلى خارج البيت ، ركضت باتجاه ميدان الإسماعيلية ، ثم عدت أركض في الاتجاه المعاكس . كان الصوت واضحا الآن ، يتعالي ويرشديني إلى المكان . تجاوزت ميدان مصطفى كامل ، واتجهت إلى ميدان الأوبرا . رايت الحشد فسرت إليه بخطى عادية كأنني ذاهب إلى المدرسة . كانوا يحتلون جانبا من الميدان ، يرفعون على الأكتاف عددا من رجال بلوكات النظام في زيهم الرسمي الأسود والخوذات على رؤوسهم . مشيت معهم وهتفت . بعض المتظاهرين دخلوا إلى الكازينو وألقوا بالأثاث من الشرفات ثم أشعلوا فيه النار . وعندما اقترب رجال الإطفاء وحاولوا استخدام خراطيم المياه ، دسنا عليها . انبرى البعض لقطع الخراطيم بالدي والسكاكين . خلفنا الكازينو وراءنا ، ثم عدنا إلى ميدان مصطفى كامل ، ومنه إلى ميدان الإسماعيلية . التقت بنا مظاهرة أخرى كبيرة قادمة من ناحية كوبري قصر النيل . سمعت الناس تقول : طلاب الجامعة . مشينا في شارع قصر العيني ثم انصرفنا يسارا وتوقفت المظاهرة أمام قصر كبير لم أتعرف عليه إلا عندما سألت . قالوا : هذا مجلس الوزراء . ثم ظهر شخص في شرفة من شرفات الطابق الأول وفي يده مكبر صوت . تعالت الهتافات تطلب السلاح ، قال الرجل : صدورنا قبل صدوركم ورقابنا قبل رقابكم ، ندافع بها عن القنال وعن مصر . وعن مصر . قاطعه المتظاهرون وتحدث بعض منهم و طالبوه بعقد مجلس الوزراء فوعدهم بذلك . ثم توجهنا إلى عابدين .

La relation entre le gouvernement et la population est faible et presque inexistante. Le palais du Cabinet est mal connu par al-Nazer, comme c'est sûrement le cas de beaucoup d'autres manifestants. Le statut du palais du Cabinet dans le quartier semble confus, tout comme ses maîtres (les ministres) et il est vidé de tout commandement. Selon al-Nazer, il était difficile de le reconnaître après le départ des manifestants, comme s'il ne pouvait être connu que par la présence de ceux-ci, bien qu'ils expriment leur colère contre le gouvernement. Nous pensons que le narrateur voulait souligner que le pouvoir du cabinet est bien lié à l'identification de son palais dans la ville moderne, il repose par la suite sur la relation avec la population. Le palais du Cabinet est un ancien palais de la princesse Chewikar, la première femme du prince Fouad (le roi plus tard). Il a été construit entre 1900 et 1907, dans un style néoclassique français italien, puis habité jusqu'à la mort de la princesse en 1947. À l'époque du roi Farouk, le gouvernement égyptien acheta le palais pour en faire le palais du Cabinet, ce qu'il est encore de nos jours.



Figure 1.3.38. Le palais du Cabinet en 2018.

La passivité des autorités et leur incompetence à gérer la situation apparaissent au grand jour quand le ministre des Affaires sociales AbdelFattah Hassan pacha, inconnu pour les manifestants tant qu'al-Nazer n'a mentionné ni son nom ni sa fonction, a essayé de calmer la foule. Plus tard, durant l'enquête, le discours d'Abdelfattah Hassan est considéré comme une incitation à la violence. Le ministre encourage les manifestants au lieu de les calmer, alors que ceux-ci lui coupent la parole en lui dictant ce qu'il faut faire : réunir un Cabinet extraordinaire. Dans un autre passage du roman, le dialogue entre le ministre, qui représente le régime, et un jeune officier manifestant est plus détaillé :

« Le ministre nous a dit à travers le microphone du balcon du Cabinet qu'al-Nahhas Pacha [le Premier ministre] nous a promis de discuter nos revendications à l'occasion de la première réunion du Cabinet le lendemain dimanche. Le jeune officier lui coupe la parole : « il faut que le cabinet se réunisse aujourd'hui en séance extraordinaire, sinon quand est-ce que la réunion sera extraordinaire ? Nous ferons un sit-in jusqu'à la réunion du Cabinet »¹⁶⁶.

Ce dialogue entre le ministre et le jeune officier, censé représenter le régime au pouvoir, mais situé du côté des manifestants, montre l'instabilité de la gouvernance et la colère publique totalement ingérable. Concernant le palais d'Abedin, l'encerclement du palais du roi par les manifestants ce jour-là est ainsi raconté par al-Nazer comme il en a participé :

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 18-19. Notre traduction et la citation originale : حدثنا عبر مكبر الصوت من شرفة المجلس إن الناس باشا وعد بحث ، فاطمه الضابط الشاب : « فليكن الاستماع اليوم ، وليكن اجتماعا غير .مطالبنا في أول اجتماع لمجلس الوزراء ، وإن موعد الاجتماع غدا الأحد ، ساعتصم هنا حتى يجتمع المجلس عادي . . . والا فمتى يكون الاجتماع غير عادي.

« Nous nous dirigeons vers le palais du roi. Je ne vois ni le début de la manifestation ni sa fin, ni les trottoirs de la rue, je crie à haute voix, je n'entends pas ma voix, je marche dans un bruit retentissant, je ne me soucie pas de suivre sa fréquence montante ou ses ondes dilatées, je ne regarde ni le ciel au-dessus de nous, ni les bâtiments qui nous entourent, je marche dans le son. [Tu] ne vois pas la manifestation lorsque tu y es, [tu] ne ressens pas le prestige (ou la peur) comme ceux qui l'observent de l'extérieur. J'étais un garçon, qui n'avait pas quinze ans. Devant moi, en arrière, à droite et à gauche se trouvent des gens comme moi se sont rassemblés et animés par une simple force, ou [bien] composée, je ne sais pas que je me trouve incapable de décrire avec précision. Bien que je sache qu'elle est grande, violente et claire, comme une vague, un vortex ou un feu qui nous prend ensemble au même moment de sorte qu'elle passe dans le[s] nerf[s] en une réaction unifiée »¹⁶⁷.

Une fois de plus, le narrateur insiste sur l'immensité de la manifestation qui dépasse toute imagination à tel point que la personne dans cette foule est totalement absente de son contexte. Le narrateur, entouré par la foule, n'a que suivre son trajet de la manifestation. Il ressent la colère transmise par ses collègues en considérant celle-ci comme une force inqualifiable. Il la décrit comme si elle devenait contagieuse pour rassembler tout le monde. Cependant, le narrateur n'arrive pas à comprendre si cette force est le résultat d'un sentiment simple qui est, selon nous, la colère ou elle cumule plusieurs sentiments. Nous pensons que cette force est un mélange résultant des sentiments de colère, de la révolte et de la haine qui se sont accumulés pendant des décennies d'oppression, de malveillance et de souffrance. Les raisons de ces sentiments sont résumées par Berque comme suit :

« L'inégalité des niveaux, la scission des modes de vie et presque des morales, le particularisme des quartiers témoignent d'un morcellement, d'une dispersion qui devraient rendre cette ville impuissante. Et pourtant la clameur qui naît parfois de ce coudoisement hétéroclite dégage une effrayante unité. Alors le géant rompu se recompose et frappe »¹⁶⁸.

Le prestige du palais royal s'évanouit devant celui des manifestants dont l'audace et la colère défient la tête de régime dans son siège, écrit al-Nazer :

« Nous remplissions la place [d'Abedin] et la débordions dans les rues latérales. Nous nous tenions devant les portes du palais en acclamant la chute du roi. Ensuite, on nous a tirés dessus de partout : depuis les portes [du palais] et depuis le commissariat d'Abdine à l'autre côté de la place. Nous sommes dispersés dans les rues. J'ai imaginé que les manifestants se réuniraient

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 19. Notre traduction et la citation originale : ولا أرى أول المظاهرة ولا آخرها ، ولا أرى قصر الملك . لا أرى أول المظاهرة ولا آخرها ، ولا أسمع صوتي ، أمشي في الصوت المدوي ، لا أكثر بتتبع تردده الصاعد أو دوائره المتسعة ، لا أتطلع إلى السماء فوقنا أو العمائر من حولنا ، أمشي داخل الصوت . لا ترى المظاهرة حين تكون فيها ، لا تشعر بالهيبة (أو الفزع) التي قد يشعر بها من يراقبها من خارجها . كنت صبيا لم أنتم الخامسة عشرة بعد . أمامي وخلفي وعن يميني ويساري بشر مثلي تجمعهم وتحركهم قوة بسيطة (أو مركبة، لا أدري) يصعب علي توصيفها بدقة ، رغم أنني أعرف أنها كبيرة وعاتية وواضحة كموجة أو دوامة أو نيران تستغرقنا معا في نفس اللحظة فتسري في العصب استجابة واحدة.

¹⁶⁸ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

devant le Cabinet. Je suis retourné [donc] à la rue Qasr el-Ainy, j'ai cherché le Cabinet, je ne l'ai pas trouvé »¹⁶⁹.

Ici une nouvelle phase dans la trajectoire de la manifestation qui montre une relation brisée entre les manifestants et la tête du régime. Pour la première fois dans l'histoire de l'Égypte Moderne, le palais d'Abedin, au centre de la ville moderne, est entouré par des manifestations qui exigent la chute de son maître. Le palais du roi est plus connu que celui du Cabinet situé rue Qasr el-Ainy, cela donne une idée sur le pouvoir absolu entre les mains du roi, malgré la présence d'un gouvernement constitutionnel. Dans la scène, la tyrannie atteint son apogée lorsque le maître du pays, le roi Farouk I^{er} n'a plus supporté qu'on clame sa chute : il ordonne aux gardes et aux soldats de la police de tirer sur les manifestants, alors que sa capitale brûle tout près sans aucune intervention de sa part. En réalité, les cris des manifestants étaient audacieux et insultants pour le roi, explique Berque :

« On raconte que les émeutiers se sont portés vers le palais Abedin, où le roi offrait un banquet à ses officiers, en criant "Vive le roi". Celui-ci fit ouvrir l'enceinte et parut au balcon, mais alors les slogans changèrent : "Où est ta mère, combien de dents a ton fils ?" lui criait-on. Le roi fit fermer les grilles, et donna l'ordre à sa garde de tirer à la mitrailleuse sur la foule vociférante »¹⁷⁰.

La réaction du roi n'est pas anodine. L'historien Abdel Rahman al-Rafai lui attribue une part de responsabilité dans l'Incendie du Caire. Le roi, sachant les nouvelles de la manifestation, n'a pas voulu annuler le banquet dans lequel tous les chefs de l'armée et de la police étaient obligés de s'isoler au palais. La personnalité controversée du roi se montre après avoir regardé les ruines de la ville moderne construite par son grand-père le khédivé Ismaïl : « Il paraît qu'il fit preuve de cran. Ce n'est que le soir, à minuit, après avoir vu sa ville incendiée, qu'il pleura comme un enfant pendant presque une heure »¹⁷¹.

Les manifestants profitent de l'occasion pour critiquer la vie privée du roi et sa famille réputée décadente et corrompue. Selon nous, la manifestation d'Abedin de 1952 est une version plus monstrueuse que celle de 1881, l'évènement clé de la révolte d'Urabi. Et si la présence des civils n'était pas menaçante lors de cette dernière, en 1952 la présence de ceux-ci est très significative. Selon les manifestants, il s'agit d'une expression brutale de colère et de souffrance, juste en dessous du balcon du roi. Nous ne trouvons malheureusement aucune source iconographique de cet incident ; les autorités de l'époque n'ont sans doute pas voulu le documenter de par sa gravité d'une part, et de l'autre, parce qu'il représente un évènement mineur parmi ceux du « samedi noir » dont le Grand Incendie du Caire.

Il s'agit d'une confrontation sanglante entre la ville moderne, symbole de l'oppression et de l'occupation, et une partie de la société qui décide de se venger. Selon l'ambassadeur de Grande-Bretagne, les établissements incendiés sont principalement « fréquentés par la classe

¹⁶⁹ ACHOUR, *op. cit.*, p. 21. Notre traduction et la citation originale : كنا نملاً الميدان ونفيض عنه في شوارع جانبية. ننف أمام بوابات القصر ، نهتف بسقوط الملك ، وعندما هتفنا بسقوط الملك انهمر الرصاص علينا من جهة البوابات ومن جهة قسم عابدين في الطرف الآخر من الميدان. تفرقنا في الشوارع. ربما تصورت أن المتظاهرين سيعودون للالتقاء عند مجلس الوزراء. عدت إلى شارع قصر العبي، بحثت عن مجلس الوزراء. لم أجده.

¹⁷⁰ BERQUE, *op. cit.*, p. 707.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 707.

dirigeante »¹⁷², ou « les établissements de luxe ou ceux offrant des “distractions occidentales” sont également attaqués »¹⁷³. Berque précise pourquoi les manifestations ciblent uniquement la ville moderne : « une plèbe immense se déverse dans les quartiers riches. Elle met le feu, comme par un plan concerté, aux établissements qui témoignent d’un certain luxe, ou de collusions avec l’étranger »¹⁷⁴.

Dans son ouvrage, Mara Naaman analyse le Grand Incendie du Caire en le considérant comme un incident révélant la ville moderne comme un « espace contesté » qui remet en question l’expérience de la modernisation. Celle-ci, dont les symboles sont détruits en une journée, est rejetée clairement par la foule. Dans ce contexte, une question se pose : à qui appartenait la modernisation ? (“*whose modernity was it?*”) Naaman répond : “Clearly the modernity of a foreign Western elite was no longer acceptable to the masses, who were largely excluded from the spectacle of upper-class consumption habits anyway”¹⁷⁵.

Nous sommes d’accord avec le point de vue de Naaman. Nous considérons ainsi le Grand Incendie du Caire comme la dernière confrontation entre les citoyens et la ville moderne qui les exclut et les fait tomber dans l’oubli. Cette colère contre la ville moderne est si forte que cela entraîne l’un des événements clés causant le coup d’État qui a renversé le roi et la monarchie six mois plus tard. L’incendie met en évidence la mauvaise gestion de la sécurité dans la ville moderne. En outre, la passivité des autorités, de même que celle des habitants donnent l’impression que cette ville n’offre aucune résistance aux menaces.

En un sens, nous pouvons comprendre que la ville moderne représentait pour les citoyens le couronnement des efforts étatiques vers la modernisation. Dans un autre, elle reflète spatialement « la présence coloniale et son empreinte durable »¹⁷⁶. La ville moderne représente en même temps la résistance nationale à celle-ci. Elle témoigne, écrit Naaman, de « l’euphorie des manifestations nationalistes et de la révolution, celle de 1919, ainsi que les débats politiques et les aspirations des intellectuels et des artistes qui, à partir des années 1930 et 1940, utilisent les bars et les cafés pour échanger »¹⁷⁷. Selon Berque, l’incident est le reflet d’une accumulation de dépressions subies par trois générations successives ; celles-ci sont à compter depuis la période d’après la révolution nationale de 1919 et la déclaration britannique de l’indépendance en 1922, passant par l’échec du mouvement national à faire sortir les Britanniques du pays. Finalement, il s’agit de la situation sociopolitique et économique de la période d’après la guerre :

¹⁷² BERQUE, *op. cit.*, p.703.

¹⁷³ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, *op. cit.*

¹⁷⁴ BERQUE, *op. cit.*, p. 703.

¹⁷⁵ NAAMAN, *op. cit.*, p. 16.

¹⁷⁶ NAAMAN, *ibid.*, p. 32-33. Notre traduction et la citation originale : this downtown quarter of Isma’iliyya, or Wust al-Balad as it is referred to now, is the area of Cairo that spatially best reflects the colonial encounter and its lasting imprint on the city

¹⁷⁷ NAAMAN, *ibid.*, p.33. Notre traduction et la citation originale : the euphoria of the nationalist demonstrations and subsequent revolution, and the political debates and aspirations of the secular intellectuals and artists who, from the 1930s and 1940s onward, used the bars and cafés for heated discussions and organizing.

« On dirait que ce jour-là, le peuple du Caire, réprimé depuis trois générations, se réfugie dans l'attentat. Il en arrive à ce point de fureur où il commet, ce peuple débonnaire, l'abominable. La raison qu'on lui a fait suspecter, parce qu'elle ne s'est faite trop sur lui, contre lui, que sophisme, traquenard et démagogie, l'abandonne en ce jour »¹⁷⁸.

Les dégâts matériels et les témoignages montrent « un changement de nature de la colère égyptienne »¹⁷⁹ comme le définit l'historienne Anne-Claire de Gayffier-Bonneville. Il s'agit au départ d'une manifestation patriotique qui s'est transformée en un soulèvement violent contre la classe dominante et les classes supérieures. Selon l'ambassadeur de Grande-Bretagne : « la foule est apparue autant anti-pacha qu'antibritannique »¹⁸⁰.

À travers les descriptions de la colère menée contre la ville moderne le 26 janvier 1952, nous constatons que cette confrontation est sociale et urbaine plutôt que patriotique. Les cris des manifestants contre les élites (les pachas) et les dégâts nous en disent plus sur la nature de ces émeutes qui ont pour origine la discrimination sociale et l'inégalité : « L'émeute – c'en est bien une – revêt alors une couleur qui n'est plus seulement nationale, mais sociale. C'est l'étranger qu'elle vise, et la bourgeoisie, en ce qu'elle a de solidaire avec le régime et avec l'étranger. Mais peut-être plus encore en ce qu'elle est bourgeoise. "Tous les pachas auront leur compte !" »¹⁸¹.

Cet incident est le premier à remettre en question la relation entre la population et le souverain (le roi). Bien que le slogan national soit « Allah, la patrie, le roi », la fin des années 1940 constitue une nouvelle forme de relation entre le gouverneur et les gouvernés. Le gouverneur (le roi Farouk), réputé pour la corruption et l'indifférence qui le distinguaient, se trouvait, le 26 janvier 1952, pour la première fois devant la foule qui l'insulte devant son palais. Finalement, l'incident représente un des grands signes de la révolution en montrant un pays en ébullition. Ce « début d'un véritable sentiment révolutionnaire » n'a ciblé que « le cœur occidental de la capitale »¹⁸², signifiant que l'incident est une révolte contre les liens entre la société des élites et la ville moderne/européenne. Cette dernière est l'incarnation spatiale de ces liens considérés comme des traces de la colonisation et la discrimination sociale.

Nous pensons que l'écart spatial, culturel et social entre les deux villes du Caire, l'ancienne et la moderne, a participé à accentuer la nécessité d'un bouleversement. La détérioration de l'ancienne ville, sacrifiée au profit de la nouvelle, aggrave la fissure entre les deux entités et produit une disjonction qui se traduit en une nouvelle nature de relation entre les deux villes. Celle-ci a entraîné l'effondrement total et définitif du système sociopolitique dynastique :

« Tout un monde sépare les beaux quartiers des autres. La rupture est-elle voulue, ou même conçue ? Au fait la ville échappe à ses axes traditionnels et ne s'en est pas forgé de nouveaux. [...] Il faudra une révolution pour que la corniche se suive d'un seul tenant et que le peuple

¹⁷⁸ BERQUE, *op. cit.*, p. 709.

¹⁷⁹ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, *op. cit.*

¹⁸⁰ *Ibid.*

¹⁸¹ BERQUE, *op. cit.*, p. 703.

¹⁸² GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, *op. cit.*

puisse venir sans obstacle respirer sur la berge de son fleuve »¹⁸³.

Ce samedi noir est un jour remarquable dans l'histoire du pays. De là commence un compte à rebours de la dynastie Mohamed Ali pacha, régnant depuis 1805. En 1954, deux ans plus tard, après la chute de roi, Gamal Abdel Nasser écrira dans son ouvrage *la Philosophie de la Révolution* : « [...] À partir de ce jour, 26 janvier 1952, nous [les officiers libres] commençons à perdre patience et nous commençons à penser positivement : nous avons préféré éliminer la corruption avant qu'elle ne nous élimine et détruire la tyrannie avant qu'elle ne nous détruise »¹⁸⁴.



Figure 1.3.39. Quotidien d'Al-Ahram le 27.01.1952 : « La Tragédie du Caire le 26 janvier 1952 ».

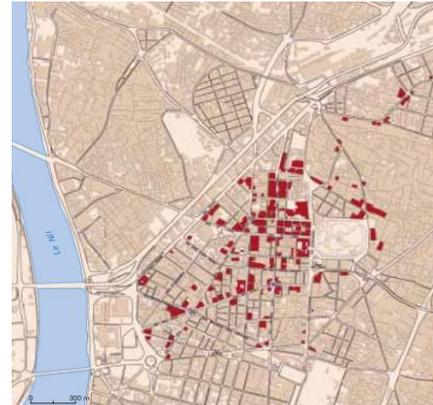


Figure 1.3.40. Les parcelles touchées par l'incendie.



Figure 1.3.41. L'hôtel Shepherd avant l'incendie



Figure 1.3.42. L'hôtel Shepherd détruit après l'incendie.

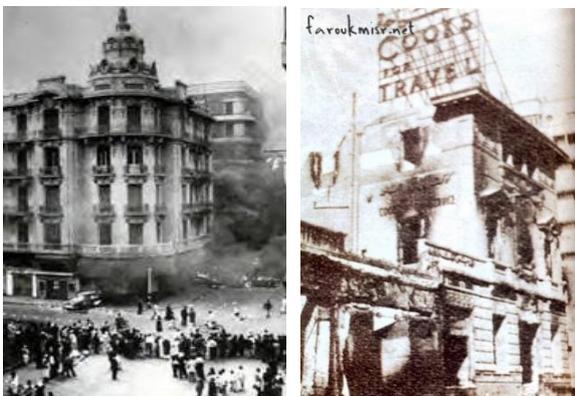


Figure 1.3.43. Différentes scènes de l'incendie dans la ville moderne.



Figure 1.3.44. L'intervention de l'armée égyptienne à la suite de l'incendie.

¹⁸³ BERQUE, *op. cit.*, p. 635.

¹⁸⁴ RAFAI Abdel Rahmân, *op. cit.*, p.129 notre traduction et la citation originale : ومن ذلك اليوم 26 يناير سنة 1952 بدأنا ونفقد الصبر، وبدأنا ن فكر في العمل الإيجابي، وآثرنا أن نصرع الفساد قبل أن يصرعنا، وأن نحطم الطغيان قبل أن يحطمننا.

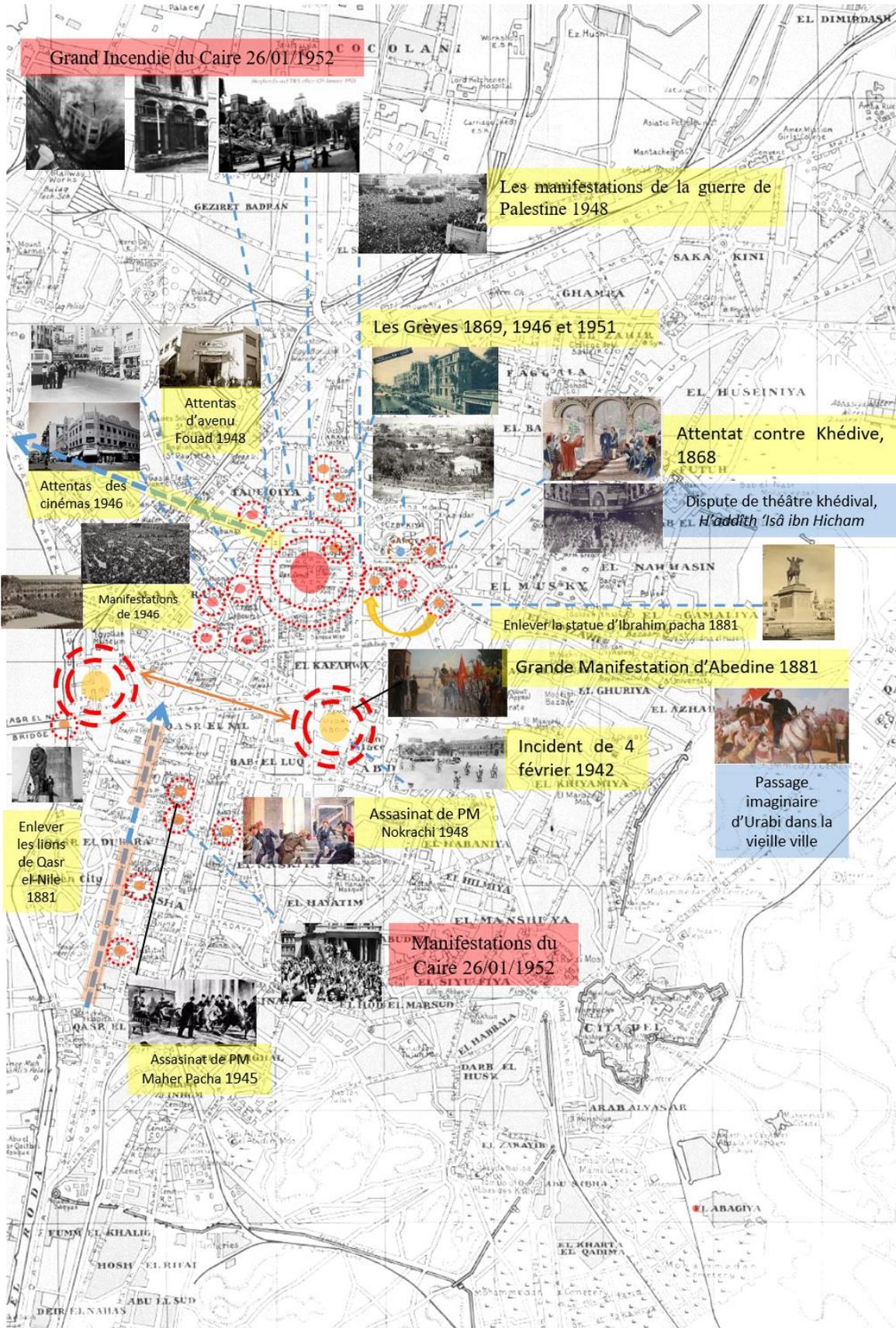


Figure 1.3.45. : Carte du Caire montrant les événements réels et fictionnels du troisième type de relation entre la ville moderne et la ville ancienne.

3.5. Conclusion de la première partie

L'étude de la relation entre la nouvelle ville moderne (plus tard le centre-ville du Caire) et la vieille ville du Caire met en lumière plusieurs questions sociopolitiques : celle de la modernisation, de la colonisation et du mouvement national. Au niveau social, elle nous permet de comprendre d'une manière plus approfondie l'attitude antagoniste entre les habitants de la ville moderne et ceux de la vieille ville. Nous avons vu, selon trois natures principales de relations, comment la ville moderne est perçue par les habitants de la ville ancienne et vice versa, et comment ces types de relation influencent les modèles de comportement, notamment dans la ville moderne. Le concept de la ville bicéphale correspond à celui de *dual city* par Janet Abu-Lughd qui montre que l'une des deux entités de la ville du Caire est à l'opposé de l'autre. Ces deux concepts modifient la façon de comprendre et d'analyser chacune de ces deux parties de la ville du Caire.

Pendant près d'un siècle, la ville moderne a été la scène de plusieurs mouvements sociopolitiques, ainsi que le théâtre d'événements de plusieurs romans. Dans ces derniers, les parcours de plusieurs personnages traversent la vieille ville pour s'installer dans la ville moderne, et vice versa. Avant l'existence de la télévision et des médias sociaux, les romans jouaient un rôle primordial dans l'articulation de l'esprit collectif. Certains romans mettent en exergue différentes dimensions et sentiments que nous avons soulignés par la mise en parallèle de plusieurs histoires considérées comme une histoire inédite de la ville moderne. Celle-ci nous a permis de mieux comprendre comment le regard des habitants de la vieille ville du Caire a évolué vis-à-vis de cette partie européenne implantée à la limite de leur ville, et comment celle-ci représente pour eux glamour, consommation et oppression. Ces sentiments ambivalents provoquent, selon nous, des confrontations entre la vieille ville incarnée par ses habitants et la ville moderne. L'insatisfaction des travailleurs dans les chantiers khédivaux, l'attentat contre la personne du khédivé au théâtre, la révolte d'Urabi, la révolution de 1919, les manifestations et les grèves des années 1940 jusqu'au Grand Incendie du Caire expriment une réaction populaire contre la ville moderne depuis sa construction. Ces différentes confrontations sont mises en parallèle avec d'autres confrontations fictionnelles et déphasées.

Les différences entre la ville moderne et la vieille ville sont nombreuses. Tout d'abord, elles sont deux entités architecturales et urbaines séparées. Ensuite, les différences sociétales sont aussi considérables. L'organisation spatiale et le rôle social joué par la ruelle (le *Hâra*) dans la vieille ville sont tout à fait différents de celui de la rue dans la ville moderne. La communauté habitant la ruelle est considérée comme une société « repliée sur elle-même »¹⁸⁵, fait qui lui permet d'être moins ouverte, mais plus sensible à toute modification de son organisation sociale. C'est pour cela que franchir les frontières de la vieille ville est considéré par les habitants de celle-ci comme un aller simple sans retour : Amina d'Abd el Quddus et Hamida de Mahfouz ne sont jamais revenues dans la vieille ville. Quant à Gohloche de Cossery, il est

¹⁸⁵ KOBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? Dynamique littéraire et mutations urbaines », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2016-1, 1 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3254>, consulté le 16.01.2018.

souvent méprisé par ses voisins dans la communauté de la ruelle Noire, car son travail au sein de la ville moderne est d'assurer sa sécurité et, par conséquent, de chasser ses visiteurs pauvres.

L'évolution architecturale de la ville moderne permet de rassembler des styles appartenant à plusieurs identités hésitant entre l'égyptianité, l'arabisation et les styles occidentaux. Ceux-ci contribuent à offrir une image contradictoire de la ville en rendant celle-ci déchirée entre son présent et son futur. Selon nous, la ville moderne ne peut pas être considérée comme purement européen ou « *Morceau d'Europe* ». Elle garde un aspect occidental grâce à ses ambiances européennes, mais elle a encore son côté oriental qui est représenté par les traditions de la société cairote :

« Regardons d'un peu plus près cette ville disputée entre les exigences rivales de l'urbaniste et de l'archéologue. D'un côté le pic du démolisseur, les plans ambitieux. De l'autre l'attachement au cadre antique, celui de la fidélité, celui des habitudes, mais aussi déjà celui de l'érudition et de l'esthétique »¹⁸⁶.

La ville moderne, datant de la deuxième moitié du XIXe siècle, connue pour son architecture, ses aspects socio-économiques, culturels et sa charge symbolique¹⁸⁷ commence à défier la ville vieille de plus de neuf siècles et connue pour la profondeur de son histoire. La volonté étatique depuis l'époque du Khédivé Ismaïl, pour des raisons différentes, décide de tourner le dos à cette dernière en consacrant tous les efforts et les ressources pour développer une nouvelle ville. Selon Mara Naaman, la faute en est à attribuer au Khédivé Ismaïl, le constructeur de cette ville moderne. Naaman affirme que, sur le long terme, la série de conflits qui commence par la révolte d'Urabi, en passant par la révolution de 1919, les grèves des ouvriers de 1946 et l'incendie du Caire, pour se terminer par le coup d'État de juillet 1952 ne sont que les résultats de cette erreur¹⁸⁸.

Ajoutons que le système tyrannique de gouvernance, le manque de participation politique et la présence étrangère associée à l'occupation britannique ont exacerbé le sentiment nationaliste des Cairotes. Les hommes d'État du pays, notamment depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ont déçu leur peuple. Ces politiciens « n'ont pas cessé d'agiter la marotte d'une souveraineté pleine et entière sans jamais prétendre sérieusement arracher le sceptre des mains anglaises »¹⁸⁹. Les actions violentes menées contre la ville moderne n'étaient que l'expression d'une liberté opprimée et des rêves perdus de l'indépendance. Les symboles architecturaux de la ville, tels que les casernes britanniques, le palais d'Abedin et certains espaces publics comme la place de l'Opéra, l'avenue Fouad 1^{er} et la rue Emad El Dine sont considérés comme des points de repère marquant les confrontations entre les habitants de la ville moderne et ceux des autres quartiers cairotes, notamment ceux de la vieille ville.

Quant à la présence étrangère au Caire, il convient de souligner que les biens des étrangers y existaient bien avant la mise en place de la ville moderne. Par exemple, la rue Muski du vieux Caire, percée au début du XXe siècle, est une plaque tournante du commerce où se côtoyaient

¹⁸⁶ BERQUE, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸⁷ EL KADI, *op. cit.*, p. 144.

¹⁸⁸ NAAMAN, *op. cit.*, p. 23.

¹⁸⁹ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, *op. cit.*

les étrangers et les Égyptiens. De même, Hârat al-Yahoud (la ruelle des juifs), une grande rue de la vieille ville, est réputée pour ses habitants juifs et étrangers qui vivaient en paix avec leurs voisins égyptiens. Les deux rues n'ont pas été vandalisées lors de l'incendie du Caire. À l'exception d'un attentat organisé par les Frères Musulmans (septembre 1948, pendant la guerre de Palestine), il n'y existe aucun témoignage de conflit grave de nature nationale ou sociétale comme ceux qui se sont déroulés dans la ville moderne. Il s'agit donc du rejet populaire de la présence étrangère liée particulièrement à la ville moderne, considérée par les habitants comme un temple de la discrimination sociale au même titre que l'ingérence flagrante qui règne sur le pays et contrôle son destin.

Concernant la relation entre la ville nouvelle et la colonisation, elle est un sujet de débat entre les historiens de l'architecture. Les architectes urbanistes Dalila Kerdany et Galila El Kadi affirment que les quartiers cairotes, tout comme ceux des autres villes égyptiennes, ont rarement été qualifiés de « coloniaux » contrairement aux autres pays du Monde arabe¹⁹⁰. Tandis que l'historienne Mercedes Volait écrit que, au tournant du XXe siècle, l'extension de la ville moderne était « l'objet d'appréciations pour le moins contradictoires »¹⁹¹. Elle explique que la ville moderne est considérée par certaines personnes comme « une cité anglaise construite loin de la ville indigène sur le modèle des villes coloniales des indes »¹⁹².

Par ailleurs, il faut prendre en compte le processus de la construction de la ville moderne mené par le secteur public grâce à des capitaux étrangers. L'afflux de ces derniers, depuis le milieu jusqu'à la fin du XIXe siècle, était le résultat d'un système d'activités commerciales quasi colonial, maintenu autant par les élites que par les intérêts des Britanniques et des Français¹⁹³. C'est pour cela que nous pensons que la ville moderne appartient à l'époque dans laquelle elle a été fondée. Ensuite, elle rassemble tous les monuments qui démontrent que cette époque a été marquée par l'occupation britannique ; nous ne pouvons donc pas nier le caractère colonial de la ville.

La comparaison entre les deux villes est souvent en faveur de la ville moderne, mais aussitôt ces personnages se trouvent finalement vaincus par celle-ci. Ils ressentent la perte et l'étrangeté dans la nouvelle ville, ce qui provoque déception et regret. Tous ces personnages ont été séduits et incités à abandonner leurs vies vécues dans l'ancienne ville par des contes ou des anecdotes racontés sur la ville moderne (le cas d'Amina), ou par d'autres personnes (le souteneur Farag Ibrahim dans le cas d'Hamida). Ces incitations/séductions sont considérées selon nous comme des mythes de la ville moderne qui deviendront des illusions à la fin de chacun de deux romans.

La présence des personnages féminins dans les romans sélectionnés est remarquable. Nous pensons que ces héroïnes représentent la ville et sa transformation. Nous partageons ce point de vue avec Anna Madoeuf qui retrace la relation entre les figures féminines réelles et

¹⁹⁰ EL KADI Galila et ELKERDANY Dalila, « Valorisation patrimoniale en cours de la ville moderne du Caire », *Autrepart*, vol. 33, n° 1, 2005, p. 89. P.94.

¹⁹¹ VOLAIT Mercedes, *Architectes et architectures de L'Égypte moderne (1830-1950)*, *op. cit.*, p. 99.

¹⁹² *Ibid.*, p. 99.

¹⁹³ Naaman, *op. cit.*, p. 27. Notre traduction et la citation originale : "it must not be ignored that the influx of new capital into Egypt from the mid- to late nineteenth century was the result of a quasi-colonial system of commercial activity perpetuated as much by this elite class as by the interests of the British and the French".

fictionnelles en Égypte et le paysage urbain du Caire contemporain. En analysant deux personnages de romans de Naguib Mahfouz – Amina dans *Impasse des Deux Palais* et Hamida dans *Passage des miracles* – Madoeuf affirme que chacune des deux héroïnes « incarne un registre d'expression, un modèle comportemental, une entité et une identité de la capitale, une facette d'un Caire dichotomique : ville ancienne, orientale et traditionnelle versus ville neuve, moderne, européenne »¹⁹⁴.

Dans plusieurs romans, voire films cinématographiques, sculptures et peintures égyptiennes, l'Égypte est souvent représentée par une figure féminine. C'est dans cet état de perception que le pays est ancré dans la mémoire collective des Égyptiens. Ceux-ci considèrent leur pays Umm al-Donya (la Mère du monde). Ils appellent également la capitale égyptienne Misr (l'Égypte) ce qui lui donne aussi une signification féminine. Nous pensons que les auteurs des romans que nous avons sélectionnés, tels que Naguib Mahfouz et Ihsan Abd el Quddus, sont inspirés par cette perception de la ville du Caire, son charme et ses transformations au fil du temps, tout en faisant une analogie avec le statut de la femme égyptienne, souvent opprimée par les valeurs patriarcales de la société. C'est pourquoi Madoeuf constate que : « la ville et les femmes sont complémentaires, mais tout aussi difficiles d'accès »¹⁹⁵.

Quant à la perception féminine du Caire, et celle de l'Égypte, nous trouvons qu'elles sont liées à une compréhension de l'histoire du pays par les Égyptiens : l'Égypte est considérée par ceux-ci comme *Maqbarat al-Ghouzah* (la Tombe des envahisseurs) grâce à sa résistance contre les tentatives d'occupation depuis la nuit des temps, fait qui montre le pays souvent menacé et agressé par les visées politiques et militaires d'autres pays. L'idée de la faiblesse et de la résistance correspond, selon nous, à la perception de la femme dans la société égyptienne. Ainsi, le féminisme du pays et de sa capitale est assuré linguistiquement dans le dialecte égyptien, comme l'explique Madoeuf :

« Cette ville elle-même n'est pas neutre, elle appartient incontestablement au genre féminin, révélateur de ses représentations dominantes. C'est souvent le cas des villes, dans leur énonciation (pour les langues latines et l'arabe notamment), de même que pour leurs représentations. Dans ses désignations et qualifications, Le Caire s'énonce au féminin, elle est *une* ville (al - madina est un mot féminin), elle est al-Qâhira (qui paradoxalement est transcrit par Le Caire), littéralement *la victorieuse*, [...] L'Égypte est aussi allégoriquement féminine, peut-être du fait qu'elle incarne une civilisation agraire (valeurs liées à la terre, à la fécondité, à la stabilité) »¹⁹⁶.

Dans les deux romans *Je suis libre* et *Passage des Miracles*, la relation entre la ville ancienne et la nouvelle est celle entre deux entités urbaines et sociales séparées, entre un monde et son au-delà, entre la vie et la mort. Quitter les quartiers anciens de la vieille ville pour se rendre à la nouvelle ville revient presque à l'idée de partir à l'étranger. Les motivations pour ce faire sont la recherche de la liberté et les rêves de richesse. Toutes deux sont la manifestation d'un

¹⁹⁴ MADOEUF Anna, « *Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain* », *Edituria Universitaria Craiova*, pp.147-156, 2014, 978-606-14-0858-0, en accès libre <halshs-01090168>, 2014.

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

besoin de reconnaissance sociale et constituent une étape cruciale dans la vie des personnages qui décident de franchir les frontières de la ville ancienne.

Pour les deux personnages, Hamida et Amina, la ville nouvelle est une ville sirène dont les moyens de séduction caressent leurs égos. Ces tentations varient entre le caractère cosmopolite de la ville, le progrès technologique, l'élégance de ses habitants, la monumentalité de ses bâtiments et avant tout, l'ambiance dynamique qui entraîne un choc soudain pour les visiteurs.

Nous constatons ainsi, avec le parcours des deux héroïnes Amina et Hamida, que l'effet de ce choc citadin disparaît aussitôt, un lourd tribut devant être payé pour y accéder. Pour Amina, elle n'a pas supporté les heures passées sur le campus de l'Université américaine et elle s'est mise à suffoquer. Plus tard, après avoir rencontré l'amour, elle se met à son service en regrettant ses années perdues. Quant à Hamida, elle est contrainte à la prostitution. Après avoir perdu son chemin, elle découvre que cette vie dans la ville n'est qu'une illusion. La ville nouvelle s'est donc transformée, tant pour Amina que pour Hamida, en une dystopie.

Pour le reste des habitants de l'ancienne ville, ces deux personnages sont considérés comme des exceptions. Elles font partie de « ceux qui ne quittent la ruelle que par nécessité et avec effroi »¹⁹⁷. Lorsqu'Amina prend le tramway à destination de l'avenue Fouad 1^{er} dans la nouvelle ville pour la première fois, un de ses voisins ose ce commentaire : « Quel dommage pour les filles respectueuses [...] ! Je jure sur Dieu que cette [mademoiselle] Amina en sera à jamais dissuadée »¹⁹⁸. Quant à Hamida, elle est considérée par sa mère comme ayant « perdu tout bon sens »¹⁹⁹, « ayant de hautes prétentions »²⁰⁰, et comme une « ingrate »²⁰¹.

Dans ce deuxième type de relations, la ville ancienne est pleine de souffrances, ses habitants y sont indifférents et perdent toute envie d'évoluer, mais conservent un instinct de survie. La misère régnant dans la ruelle Noire et celle des Femmes Enceintes incitent certains des habitants à l'oublier dans les drogues, d'autres à chercher des raisons de leur misère en les attribuant à Dieu (*les Hommes oubliés de Dieu*). Le déroulement des événements et les descriptions montrent que la ville moderne en est la principale responsable : elle est criminelle, égoïste et profiteuse. Pour les habitants de l'ancienne ville, dégradée et oubliée, la ville moderne les sauve de la famine tandis qu'elle les méprise en les utilisant pour garder son image touristique. Les aspects occidentaux de la ville moderne ne développent aucune originalité. Elle est plutôt matérielle et dissolue.

La ville moderne est souvent menacée par des vagues d'affamés. La sécurité de la ville est subordonnée à ses gendarmes et ses surveillants qui habitent paradoxalement dans l'ancienne ville (Gohloche et le surveillant des balayeurs). Malgré ses lumières stroboscopiques, ses immeubles de standing et ses équipements modernes, la ville moderne renvoie à des images qui varient entre l'insolence, l'ennui et l'oppression. C'est pour cela que nous pensons que la ville nouvelle est le théâtre de nombreux incidents montrant que la société égyptienne n'est pas du

¹⁹⁷ KOBER Marc, *op. cit.*, p. 182.

¹⁹⁸ ABD EL QUDDUS Ihsan, *Ana Horra*, 2^{ème}, Le Caire, Akhbar al-Youm, 1954, p. 51. Notre traduction et la citation originale : يا خسارة بنات الناس.. والله ست أمينة مش ناوية تجيبها البر .

¹⁹⁹ MAHFOUZ Naguib, *Passage des miracles*, Paris, France, Sindbad, 1988, p. 40.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 40.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 40.

tout prête à s'intégrer dans le projet de modernisation, un fait qui explique la confrontation entre la ville moderne et les Cairotes des autres quartiers, notamment ceux de l'ancienne ville.

La confrontation entre les deux villes met en lumière l'expérience de la modernisation. Celle-ci étant en corrélation avec l'occupation britannique, elle est devenue coloniale, ce qui provoque d'importants événements contre cette modernisation comme la révolte d'Urabi et la révolution de 1919²⁰². Le développement de la société égyptienne, surtout l'ascension des effendis, a cristallisé le mouvement national et, par la suite, a conditionné la manière de laquelle la ville moderne est perçue comme un symbole de cette modernisation coloniale.

Bien que les deux villes soient liées physiquement, les écarts entre les deux sont incommensurables. Mara Naaman démontre que la distance entre les deux villes ne dépasse pas quelques miles, tandis que les écarts technologiques renvoient à des siècles de distance²⁰³. Nous pensons que ces écarts de différentes natures sont les raisons pour lesquelles des habitants de la vieille ville se déplacent vers la nouvelle dans des romans comme *Je suis libre* et les *Hommes oubliés de Dieu*. La fascination de la technologie, le mode de vie et le cosmopolitisme de la société sont parmi les éléments principaux de séduction par la ville. Malgré tout, la vie dans la ville moderne est très variée. Elle rassemble tout le monde, les étrangers et les Égyptiens, les élites et les mendiants, les gouvernés et les dirigeants. Bien que les classes inférieures des sociétés soient partie prenante de la ville moderne à travers leur travail contribuant à l'économie, les habitants de la ville ancienne sont totalement exclus de toute participation politique.

Les deuxième et troisième type de relations mettent en évidence le statut des habitants de la vieille ville dans la ville moderne, comment ils le perçoivent et comment ils sont perçus. Ces deux types réfutent totalement les descriptions nostalgiques portées sur le mode de vie dans la ville moderne. Citons l'exemple du roman *l'Immeuble Yacoubian* par Alaa al-Aswany, publié en 2002 : l'auteur qui est né en 1957, cinq ans après le coup d'État de juillet et la chute de la monarchie, affirme que dans la ville moderne d'avant 1952 : « Il n'était alors absolument pas convenable que les enfants du pays s'y promènent avec leur *galabieh* »²⁰⁴, alors que nous avons découvert le contraire en observant des photographies de l'époque. Celles-ci correspondent plus à l'analyse faite des deux romans *Passage des Miracles* et *Les Hommes oubliés de Dieu*. Dans *le Passage des Miracles*, Hamida est venue à la ville moderne pour la première fois dans sa tenue traditionnelle, elle ne l'a quittée qu'après son installation dans la ville. Quant aux *Hommes oubliés de Dieu*, les balayeurs, les mendiants et les pauvres, ils sont vêtus d'habits modestes. Faisant référence à des photos de l'époque, nous constatons que la ville moderne dans les romans réalistes, issus du cours de la première moitié du XXe siècle, est représentée sans fard et sans la nostalgie récemment évoquée dans les romans parus à partir du XXIe siècle.

²⁰² NAAMAN, *op. cit.*, p. 32.

²⁰³ *Ibid.*, p. 27.

²⁰⁴ ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, Paris, traduit de l'arabe (Égypte), Gilles GAUTHIER, 2006, p. 47.



Figure 1.3.46. Place Moustafa Kamel, 1940.



Figure 1.3.47. Pont Qasr el - Nil, les années 1910.



Figure 1.3.48. La rue Qasr el-Nil, les années 1930.



Figure 1.3.49. La place Tahrir, les années 1930.

Le vase est-il toujours fêlé ?

En 1969, dans son ouvrage remarquable *Cairo, 1001 years of the city victorious*, Janet Abu-Lughod adopte le point de vue de la ville duale. Elle consacre une partie de son ouvrage à l'histoire des deux villes dans le chapitre intitulé *A Tale of Two Cities*. Elle affirme l'existence de deux villes en opposition, dont l'une est moderne et riche et l'autre est ancienne et pauvre. Deux ans avant la publication de cet ouvrage, Jacques Berque a écrit cette phrase célèbre, mentionnée à de multiples reprises depuis lors, commentant cette bicéphalie : « Le Caire est comme un vase fêlé dont les deux parties ne pourront plus se ressouder »²⁰⁵.

Quelques décennies plus tard, Galila El Kadi adopte un point de vue totalement différent de celui de Berque et de Janet Abu-Lughod. Plus d'un siècle après la construction de la ville d'Ismaïl, au cours des années 1980, El Kadi observe que la situation des deux villes a beaucoup évolué. Elle constate que « la frontière entre ces deux tissus urbains s'est estompée par une interpénétration pointilliste des caractéristiques propres à chacun de ces deux ensembles »²⁰⁶. Il s'agit donc d'un transfert mutuel de certains caractères architecturaux et urbains ainsi que des modes d'usages qui distinguaient chacune des deux villes. La ville ancienne de nos jours, explique El Kadi, est pénétrée anarchiquement par « des immeubles de plus grande hauteur et de conception "moderne" »²⁰⁷.

Après près d'un siècle de la construction de la ville moderne, entre la seconde moitié du XIX^e siècle et les années 1940, nous remarquons une similarité entre les descriptions portées sur deux villes, la ville moderne et la vieille ville : par exemple, la description de datée du XIX^e siècle par Flaubert, considérant cette dernière comme « un tohu-bohu de couleurs »²⁰⁸, est ironiquement similaire à celle donnée par le narrateur de Cossery, dans les *Hommes oubliés de Dieu*, mais pour la ville moderne : « la ville regorgeait d'une multitude d'êtres, qui n'avaient rien de commun avec ce désordre et ces lumières »²⁰⁹. Cette similarité confirme selon nous la transformation progressive de la ville moderne, malgré son essor, vers porter les mêmes caractéristiques urbaines et sociales de la vieille ville. Nous pensons également que le transfert des caractères entre les deux villes est lié principalement au non-règlement de la question de modernisation depuis l'époque d'Ismaïl. Celui-ci n'a pu finalement ni haussmaniser le Caire ni moderniser sa population.

En outre, les effets des bouleversements sociopolitiques après 1952, notamment la transition vers l'approche socialiste sous Nasser puis le passage à l'ouverture économique sous Sadate et Moubarak, ont permis une transformation de la ville moderne qui a perdu un grand nombre des anciens bâtis, au profit des nouveaux plus modernes et appartenant à de nouvelles typologies. Les scènes de démolition de la ville moderne de jadis et de ses bâtiments dégradés et mal entretenus ressemblent à celles de la vieille ville du siècle précédent.

²⁰⁵ BERQUE Jacques, *op. cit.*, p. 85.

²⁰⁶ El Kadi Galila, « La division sociale de l'espace au Caire : ségrégation et contradictions », *Maghreb Machrek*, no 110, 1985, pp. 35-51., p. 35.

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Voir le premier chapitre de cette partie.

²⁰⁹ Cossery, *op. cit.*, p. 53.

À partir d'une vue aérienne, El Kadi décrit une image de l'ancienne ville. Cette scène ressemble à celle décrite par Berque lorsqu'il évoque l'ensemble de la vieille de la citadelle :

« [...] Si l'on monte sur un minaret de Qalaoun, Bab Zwiïla ou Ibn Touloun, et que l'on essaye de déterminer l'âge des bâtiments environnants, on constate que ces édifices sont pour la plupart plus récents que ceux de la ville née au XIXe siècle. Ce phénomène de nivellement apparent de certains espaces de la ville n'abolit en rien les différences sociales, mais il réfute l'idée simpliste, et encore persistante, de deux villes en opposition – l'une moderne, l'autre ancienne et "traditionnelle" –, avec tout ce que cela pouvait impliquer comme effets économiques et sociologiques. Le "vase fêlé" n'existe plus »²¹⁰.

Trente-six ans plus tard, nous pensons que le vase fêlé existe, mais qu'il est excessivement morcelé. En ce qui concerne la grande ville du Caire, elle est encore plus fragmentée à cause du polycentrisme qui la caractérise. Ainsi, d'autres quartiers du Caire se distinguent aujourd'hui de par leurs propres caractéristiques architecturales et urbaines ainsi que de par leurs spécificités socioéconomiques. Il ne s'agit plus d'un '*tale of two cities*' mais plutôt de plusieurs *tales* de plusieurs *cities*. Celles-ci constituent Le grand Caire de nos jours, une ville métropole composée de plusieurs identités contradictoires juxtaposées.

²¹⁰ *Ibid.*

Deuxième partie

Une nouvelle ère

« La politique de Nasser, quels qu'en fussent les lacunes et les échecs, contribuait à rendre l'Égypte aux Égyptiens, et il a provoqué un transfert social et économique qui a modifié le visage de la ville [du Caire] »

André Raymond, 1993

Chapitre II. 1. L'égyptianisation nassérienne

1.1. Introduction

La défaite de l'armée égyptienne lors la Guerre de Palestine, en 1948 (la première guerre arabo-israélienne), suscite le mécontentement dans les rangs des militaires égyptiens. La corruption de la vie politique, l'instabilité du pouvoir et les inégalités sociales encouragent le lieutenant-colonel Gamal Abdel Nasser (1918-1970) à constituer avec huit jeunes officiers une organisation clandestine dans l'armée, nommée « les Officiers Libres ». En 1949, Nasser fonde le Comité Fondateur de l'organisation et en est élu président un an plus tard. En 1951, l'organisation participe secrètement à la Guerre de Suez en soutenant les opérations commando menées contre les Britanniques.

La première épreuve pour la nouvelle organisation se cristallise lors des élections du Conseil d'Administration du Club des Officiers (janvier 1952). Le général Mohamed Naguib, à la tête des élus soutenus par les Officiers Libres, gagne les élections face au candidat soutenu par le roi Farouk 1^{er} (1936-1952). Abdel Latif Boghdadi, membre des Officiers Libres, fait ce commentaire : « les résultats des élections ont confirmé l'efficacité et la capacité de l'organisation »¹. Déçu des résultats électoraux, le roi essaie désespérément d'imposer son homme, Hussein Serri Amer, général et chef du corps des gardes-frontière, au nouveau conseil élu. Cependant, les Officiers Libres adoptent l'idée d'attaquer les hommes d'État accusés de corruption. En janvier 1952, Hussein Serri Amer échappe à une tentative d'assassinat dont Nasser est l'instigateur. Suite à cet échec, l'organisation change d'orientation et vise à réaliser « un changement révolutionnaire positif »². Se sentant défié par les Officiers Libres, le roi dissout le nouveau Conseil d'Administration du Club des Officiers en juillet 1952. La confrontation entre l'organisation et le palais devient inévitable.

Le samedi 26 janvier 1952, la ville moderne, où se trouve le centre du pouvoir, également nommée le « Gold-Coast » de la capitale, brûle. Le « Grand Incendie » du Caire est considéré comme l'incident clé qui « reflète à la fois l'ampleur du malaise social et l'essor du mouvement populaire qui est sur le point de déboucher sur une révolution »³. Suite à l'incendie, le roi limoge le gouvernement wafdiste (constitué par le parti majoritaire d'al-Wafd) et dissout le Parlement. Sur une période de six mois, allant de janvier jusqu'à juillet 1952, quatre cabinets nommés par le roi se succèdent et reflètent l'instabilité et les hésitations du régime au pouvoir. Le 22 juillet 1952, Ahmed Naguib el-Hilaly constitue son cabinet, dont Hussein Serri Amer est nommé ministre de guerre. Ce dernier déclare son plan pour calmer la situation dans l'armée :

¹ BOGHDADI, Abdel Latif, *Mouzakirat Abdel Latif al-Boghdadi* (les Mémoires d'Abdel Latif Boghdadi), volume 1, Le Caire, al-Maktab al-Masry al-Hadith, 1977, p. 44.

² ABDEL NASSER, Hoda, *Autobiographie du président Gamal Abdel Nasser*, le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Common/pictures01-%20sira.htm>, consulté le 19/03/ 2020.

³ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, 1990, vol. 31, n° 121, pp. 185-207. p. 187.

l'arrestation de quatorze des Officiers Libres afin de les éliminer. Immédiatement, le Comité Fondateur se réunit pour initier et mettre en œuvre un mouvement contre l'État.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet 1952, des unités de l'armée égyptienne se positionnent sur tous les points stratégiques de la capitale⁴. Les membres de l'organisation arrêtent les chefs de l'armée et les emprisonnent dans les casernes militaires. Les chars et les véhicules blindés envahissent le centre-ville puis occupent la place du palais d'Abédin, le siège du pouvoir, sans aucune résistance de la part des gardes royaux, alors que le roi passe les vacances d'été à Alexandrie. Au matin, un communiqué radiodiffusé est adressé aux Égyptiens au nom du général Mohamed Naguib, et diffusé par le colonel Anouar el-Sadate⁵. Le communiqué justifie le coup d'État par « la corruption et l'instabilité du pouvoir qui ont envahi le pays causant la défaite de l'armée égyptienne à la Guerre de Palestine ». Il considère la période postérieure à cette guerre comme une époque où « les facteurs de la corruption ont régné en maître ». Selon le communiqué, l'armée est commandée par « des ignorant[s] ou [des] traître[s] ou de[s] corrompu[s] afin de rendre l'Égypte sans armée pour la défendre ». Par conséquent, annonce Sadate, les Officiers Libres décident de « se purifier » en cédant l'armée aux « hommes en qui nous avons confiance en leurs capacités, en leur caractère et en leur patriotisme ». Le communiqué suppose finalement que « l'Égypte en entier accueillera certainement cette nouvelle [le coup d'État] avec joie et enthousiasme »⁶.

Dans son ouvrage critique *Awdet al-Waei'i (Le Retour de la conscience)*, l'écrivain Tawfiq al-Hakim se souvient du matin du 23 juillet 1952, lors de son passage au centre-ville du Caire :

« Je suis sorti de chez moi le matin du mercredi 23 juillet 1952, je me suis dirigé vers la place de Soliman Pacha pour prendre mon petit déjeuner comme tous les jours, mais j'ai observé deux chars de l'armée égyptienne. J'ai constaté que le problème est donc plus compliqué que ce que je pensais. Normalement nous nous sommes habitués à observer les chars de l'armée anglaise dans ce genre de situation, mais la présence de ceux de notre armée, surtout après le communiqué défiant le roi, signifiait que quelque chose d'inattendu arrivait. Je suis entré à *Groppi*, j'y ai trouvé quelques connaissances qui parlaient de l'évènement, le débat faisait rage et le ton est monté. Des gens que nous connaissions ainsi que des inconnus participaient à la discussion, ce qui m'a fait comprendre que de graves évènements se préparaient »⁷.

⁴ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 439.

⁵ Successeur du Nasser et président de la République (1970-1981).

⁶ SERVICE D'INFORMATION DE L'ÉTAT EGYPTIEN, le site officiel. URL <<https://www.sis.gov.eg/Newvr/egyptionrevoution/januarythree.html>>, consulté le 19/03/2020.

⁷ AL-HAKIM Tawfik, *Awdet al-Waei'i (le retour de la conscience)*, Dar al-Ma'aref, Le Caire, 1972, p. 17. Notre traduction et la citation originale : وارتيديت ملاسي وخرجت في صباح ذلك اليوم (الأربعاء 23 يوليو 1952) ، واتجهت إلى ميدان سليمان باشا لاتناول فطوري المعتاد ، واذا بي اجد في ذلك الميدان دبابتين من دبابات الجيش المصري . اذن المسألة قد تكون أكبر مما توقعت . فنحن قد اعتدنا أن نرى في مثل هذه المواقف دبابات جيش الاحتلال الانجليزي . اما دبابات جيشنا المصري ، وخاصة بعد بيان يتحدى الملك ، فمعناه شيء لم يكن يخطر لنا على بال . ودخلت محل جروبي « ، ووجدت هناك بعض المعارف يتحدثون في ذلك الأمر ، وقد احتدم الحديث وعلت الأصوات واشترك في النقاش من نعرف ومن لا نعرف ، فأدركت أن احداثا خطيرة في الطريق إلينا.

Tout d'abord, il s'agit d'un mouvement militaire qui revendique des réformes dans l'armée comme l'affirment le lendemain (24 juillet 1952) les gros titres en rouge du quotidien d'*Al-Ahram* :

« L'armée fait une action militaire pacifique. Arrestation de plusieurs hauts officiers et protection des services publics. Le général Mohamad Néguib [Naguib] prend en charge le haut commandement des forces armées et déclare que l'armée entière œuvre pour le bien du pays dans le respect de la Constitution. Le cabinet d'el-Hilali démissionne et Ali Maher est nommé à la tête du nouveau gouvernement »⁸.



Figure 2.1.1. Le bâtiment des gardes royaux assiégé par l'armée égyptienne.



Figure 2.1.2. Les chars de l'armée assiègent le palais d'Abedin, le 23 juillet 1952.



Figure 2.1.3. Les chars de l'armée envahissent les rues du centre-ville, 23 juillet 1952.



Figure 2.1.4 Une autre scène devant le palais d'Abedin, 23 juillet 1952.

Le 26 juillet 1952, le mouvement demande l'abdication du roi Farouk en faveur de son fils, encore bébé. Celui-ci devient le roi Ahmed Fouad II, bien qu'il parte avec son père en exil en Italie. Un conseil de tutelle du très jeune roi est constitué d'un membre de la famille royale, d'un homme d'État et d'un militaire. Le rôle du conseil et celui du gouvernement sont symboliques, contrairement à celui joué par le Conseil de commandement de la Révolution qui comprend les membres fondateurs de l'organisation des Officiers Libres et présidé par le général Naguib. En août 1952, le cabinet d'Ali Maher démissionne, Naguib devient le premier ministre. Il déclare alors les objectifs du mouvement de l'armée :

⁸ QUOTIDIEN *AL-AHRAM*, le 24 juillet 1952 ; Citation traduite en français dans SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah : l'identité arabe à l'épreuve de ses récits médiatiques. Une analyse sémio-pragmatique de l'émergence de deux symboles de la nation. Nationalismes et propagandes, 1948-2006*, Thèse de doctorat, Paris 2, 2011, p. 82.

« Ce mouvement de l'armée n'a aucun rapport avec le communisme ou le fascisme. Son but principal est l'épuration de l'armée des éléments corrompus ainsi que l'épuration du gouvernement par lui-même. Nous voulons mettre un terme à la tyrannie et à la corruption et raffermir les bases de la constitution. Les questions politiques ainsi que tout ce qui concerne la machine gouvernementale sont entre les mains du gouvernement qui les règle sous l'égide de la constitution, cette constitution pour le raffermissement de laquelle nous avons lutté en veillant aux intérêts du pays »⁹.

Sur le plan mondial, le mouvement de l'armée est rapidement accueilli par les grandes puissances de l'époque : Les États Unis et l'Union Soviétique (l'URSS). Ceux-ci observent le mouvement « avec des arrière-pensées opposées »¹⁰. Dans le contexte de la Guerre Froide (1947-1991), le bloc de l'Ouest (les États Unis et leurs alliés) espère que le nouveau régime au pouvoir servira à lutter contre le communisme. Tandis que le bloc de l'Est (l'URSS et ses États satellites) pense s'implanter au Moyen-Orient en appuyant l'anti-impérialisme par l'entremise des jeunes officiers au pouvoir¹¹. Les deux blocs commencent donc à envisager les possibilités d'action pour le nouveau régime au pouvoir. Selon les puissances étrangères, l'Égypte nouvelle, « parvenue au terme d'une longue période de sujétion », doit bien « assumer ses nouvelles responsabilités ». Ils considèrent que les effets des décisions de son nouveau régime au pouvoir impactent « non seulement sa situation intérieure mais aussi l'équilibre de la région et la paix du monde »¹².

Après avoir expulsé le roi, le Conseil de Commandement de la Révolution prend « en compte certaines réalités sociales [et politiques] fondamentales qui vont conditionner la nature et les priorités de son intervention »¹³. Six principes constituent par la suite le programme du conseil révolutionnaire afin d'établir le nouveau régime¹⁴ :

- L'élimination du colonialisme
- L'élimination du féodalisme
- L'arrêt de la domination du capital sur le pouvoir politique
- L'établissement de la justice sociale
- L'instauration d'une vie démocratique stable
- La formation d'une armée nationale puissante

⁹ VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *Politique étrangère*, 1957, vol. 22, n° 4, pp. 445-462, p. 446, en accès libre URL : https://www.persee.fr/doc/polit_0032-342x_1957_num_22_4_6201, consulté le 19/03/2020.

¹⁰ TOMICHE Nada, « Chapitre IV. Les origines politiques de l'Égypte moderne », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 85-105, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/iremam/792>, consulté le 28/12/2019.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 187.

¹⁴ SERVICE D'INFORMATION DE L'ÉTAT EGYPTIEN, le site officiel : <https://www.sis.gov.eg/Newvr/egyptionrevoution/indexjanuary.html>, consulté le 19/03/2020.

Pour ce faire, le conseil révolutionnaire commence par les réformes agraires en septembre 1952. Avant ces réformes, on estime de 8 à 14 millions le nombre de paysans égyptiens qui ne possèdent aucun terrain agricole. Ces paysans se trouvent « très en-dessous du seuil de pauvreté et possèdent à peine de quoi subsister »¹⁵, contrairement aux grands propriétaires terriens. L'attitude égoïste de ces derniers est parfaitement décrite par Râshîd al-Barrâwî :

« Aveugles et sourds, les grands propriétaires continuent leur course à l'enrichissement. Ils ne se contentent pas de maximiser leurs gains par la seule logique du marché, déjà très favorable, mais utilisent sans vergogne leur influence politique pour bénéficier de subventions, d'avantages, de faveurs »¹⁶.

Les chiffres sont édifiants : 83.3% des paysans possèdent seulement 21.7% de l'ensemble des terrains agricoles, alors que les grands propriétaires, qui représentent 1.5% de la population, et les plus modestes propriétaires, qui représentent quant à eux 15 % de la population, possèdent respectivement 44% et 34.3% des terrains agricoles¹⁷. La loi no.173 de l'année 1952 limite les biens immobiliers à 200 feddans¹⁸ et à 100 feddans en 1961, puis finalement à 50 feddans en 1969. L'ensemble des terrains agricoles distribué par l'État aux paysans entre 1953 et 1970 atteint le chiffre de 818.000 feddans (12.5% de la totalité des terres agricoles) pour un nombre de 342.000 familles, qui est équivalent à 1.7 millions des paysans qui représentent 9 % de la population rurale¹⁹.

Sur le plan socio-politique, le conseil révolutionnaire abolit les titres civils d'honneurs (septembre 1952) ainsi la constitution de 1923 (décembre 1952). Il dissout ensuite les partis politiques (janvier 1953) en les remplaçant par *Haye'et al-Tahrir* (Comité de Libération). Ceci représente « un Rallye de la révolution faisant office de parti unique »²⁰. À sa constitution, la Comité annonce un programme en onze points dont deux sont concentrés sur l'éducation et l'industrialisation, considérés comme « des axes prioritaires »²¹. Quelques mois plus tard, en avril et juin 1953, Nasser explique le rôle du nouveau parti :

« Le mouvement de la Libération n'est pas un parti politique qui doit profiter à ses promoteurs ou qui est au service d'une ambition du pouvoir quelconque. Il est l'instrument de l'organisation des forces du peuple sur des bases nouvelles dont le fondement est l'individu, car aucune

¹⁵ ACLIMANDOS Tewfik, « La vérité sur le dernier coup d'État en Égypte, Haqîqat al-inqilâb al-akhîr fî misr (La vérité sur le dernier coup d'État en Égypte), Maktabat al-nahda al-misriyya, Le Caire, 1952, 215 pages, *Égypte/Monde arabe*, 30 juin 2001, n° 4-5, pp. 323-340. En accès libre URL : <<https://journals.openedition.org/ema/893>>, consulté le 19/03/2020.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, Tours : Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, coll. « Fascicule de recherches », 1987, p. 200.

¹⁸ Équivalent à 4200 mètres carrés.

¹⁹ *Ibid.*, p. 200.

²⁰ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 439.

²¹ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 188.

renaissance ne peut s'accomplir que si l'individu croit en lui-même, en son pouvoir et en sa patrie »²².

Le parti unique *Haye'et al-Tahrir* est associé au slogan « Union, Discipline, Travail ». Dans son ouvrage *La Philosophie de la Révolution*, paru en 1954, Nasser explique ce choix de slogan en faisant la réflexion sur la logique de la solidarité qui doit triompher sur la culture de l'égoïsme :

« Nous avons besoin d'ordre, et c'était le désordre qui nous suivait. Nous avons besoin d'union, et c'était la discorde qui était sur nos traces. Nous avons besoin de zèle et d'ardeur, mais nous trouvons dans ces masses la paresse et l'inertie. C'est de ces faits que la Révolution tira son emblème : « Union, discipline, travail ». Seul régnait partout l'égoïsme le plus vil. Le mot « moi » était sur toutes les lèvres. C'était la solution à tous les problèmes et le remède à toutes difficultés »²³.

En 18 juin 1953, le conseil révolutionnaire déclare la république avec constitution provisoire. La dynastie de la famille de Mohamed Ali, en place depuis 1805, prend fin. Mohamed Naguib devient le premier président et premier ministre. Nasser est nommé le vice premier ministre et le ministre de l'intérieur. Le conseil révolutionnaire dirige le pays. À cette date, l'ascension de Nasser et de son idéologie radicalement nouvelle est à l'œuvre.

Le but du mouvement de l'armée égyptienne est d'établir une autogouvernance par le peuple égyptien après des siècles d'occupation et de gouvernance par des étrangers. La nouvelle République de l'Égypte « s'apparente à une reprise en main, sur un plan à la fois politique et économique, d'un pays dont le monopole avait été longtemps perdu »²⁴. Car c'est « pour la première fois depuis le IV^e siècle av. J.-C, après avoir été sans cesse envahie ou gouvernée par des "étrangers", l'Égypte revient aux Égyptiens »²⁵. Dans *La Philosophie de la Révolution*, Nasser affirme que : « la Révolution du 23 juillet est la réalisation du rêve que le peuple caressait au début du dernier siècle : se gouverner lui-même, et être maître de ses destinées »²⁶. L'objectif essentiel du mouvement, ajoute Nasser dans un discours du 31 décembre 1952, est de « libérer le peuple, et le substituer aux anciens maîtres dans le gouvernement du pays »²⁷.

Les réalisations de la révolution sont nombreuses sur les plans politique, social et économique. Le 19 octobre 1954, Nasser, premier ministre, signe l'Accord d'Évacuation (en arabe *Itifiqiat al-Jalaa*) avec le Royaume Uni pour le retrait des troupes britanniques de l'Égypte après une période d'occupation de 73 ans. En avril 1955, l'Égypte adopte avec l'Inde et la Yougoslavie, lors de la conférence de Bandoeng, le « neutralisme positif », une orientation anticommuniste et anticapitaliste de non-alignement. Le partenariat égyptien au mouvement, explique Galila El

²² VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *op. cit.*, p. 449.

²³ ABDEL NASSER Gamal, *Falsafet al-Thawra* (La Philosophie de la Révolution), Le Caire, Bayt al-Arabe, 1996. p. 28. Citation traduite en français dans VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *op. cit.*, p. 453.

²⁴ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », n° 10, 2014, p. 144.

²⁵ *Ibid.*, p. 144.

²⁶ ABDEL NASSER Gamal, *op. cit.*, p. 24 -25, traduit en français dans VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 452.

²⁷ VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 452.

Kadi, « procure à l'Égypte un rôle politique nouveau, qui dépasse les frontières du Proche-Orient et de l'Afrique pour englober une multitude de pays appartenant à d'autres continents »²⁸.

Nasser voulait amorcer un nouveau projet national, le haut-barrage d'Assouan, pour « rendre l'eau du Nil disponible tout au long de l'année », et pour « limiter les dégâts de la sécheresse »²⁹. Afin de construire ce projet, Nasser reçoit un accord de financement de son projet de la part de la Banque Mondiale, des États-Unis et du Royaume Uni. Le financement prévu est annulé de la part de ces trois partenaires qui souhaitent ainsi marquer leur mécontentement envers l'orientation de l'Égypte vers le non-alignement. Par ailleurs, Nasser annonce la signature d'un nouveau contrat d'armement en vue d'acheter des armes à la Tchécoslovaquie, en les payant avec du coton, grâce à la médiation de la Chine. L'affaire est considérée comme un affront au monopole occidental du marché des armes. Orientée vers le Bloc de l'Est, l'Égypte sous Nasser s'affiche « comme un important allié du bloc soviétique »³⁰. « L'affaire des armes tchécoslovaques » s'ajoute aux raisons pour lesquelles l'annulation du financement du haut-barrage est confirmée le 19 juillet 1956. Une semaine plus tard, le 26 juillet 1956, Nasser annonce la nationalisation du canal de Suez pour financer le haut-barrage. Il attaque dans son long discours les puissances occidentales et la compagnie étrangère du canal :

« Nous ne permettrons pas que le canal de Suez soit un État dans l'État. [...] en construisant le haut barrage, nous construirons une forteresse d'honneur et de gloire et nous démolissons l'humilité [...] nous construirons avec nos propres bras, nous construirons une Égypte forte, et c'est pourquoi je signe aujourd'hui l'accord du gouvernement sur l'étatisation de la Compagnie du canal »³¹.

Cette décision est considérée par l'historien André Raymond comme « la fin d'un monde »³².



Figure 2.1.5. Les manifestations sur la place Soliman pacha au centre-ville contre l'attaque tripartite, octobre 1956.

La nationalisation du canal de Suez, puis sa fermeture au trafic maritime israélien, provoquent l'attaque tripartite de l'Égypte, organisée par le Royaume-Uni, la France et Israël pour reprendre le contrôle du canal et renverser le régime de Nasser.

Cependant, les intérêts des trois pays agresseurs n'ont rien en commun. Pour le Royaume-Uni, l'indépendance de l'Égypte après une longue période de domination britannique, puis la nationalisation du canal de Suez, portent atteinte à ses objectifs impérialistes au Moyen Orient. Le soutien logistique et militaire de Nasser pour les membres du Front de Libération Nationale algérien

²⁸ El KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, Marseille, IRD Orstom, 2012, p. 30.

²⁹ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 136.

³⁰ *Ibid.*, p. 136.

³¹ BENNAFLA Karine et RASHID Wahel, *1956 : Regards Croisés*, catalogue de l'exposition présentée du 15 juin au 4 juillet 2016, Beit al Sennari, Le Caire, CEDEJ., Le Caire, 2016, p. 18.

³² RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 9.

(FLN) contrarie la France. En 1956, Le Caire accueille un des bureaux de la délégation extérieure du FLN avant l'arrestation de ses membres par la France. Quant à Israël, l'enjeu était d'éliminer les opérations commandos soutenues par le régime nassérien contre son armée. Le pays voulait ainsi se débarrasser des restrictions imposées au passage de ses navires de marchandises par le canal de Suez depuis la guerre de 1948. Le renversement de Nasser constitue néanmoins un objectif commun pour les trois pays. Ceux-ci signent un accord secret (les Protocoles de Sèvres) pour organiser une opération militaire tripartite contre l'Égypte.

Les États-Unis et l'Union Soviétique interviennent pour faire échouer l'attaque. Sous la pression mondiale, les troupes des trois pays sont contraints de se retirer et Nasser gagne une victoire diplomatique³³. L'histoire de la construction du haut-barrage, la nationalisation et l'attaque tripartite est racontée par une chanson d'Abdel Halim Hafez nommée *Hikayet Cha'ab* (Histoire d'un Peuple). Hafez a chanté cette chanson devant Nasser et d'autres souverains arabes à l'occasion de l'inauguration des travaux du haut-barrage en 1960. Le haut-barrage est un symbole important de la révolution nassérienne. Il contribue avec les réformes agraires à bouleverser « les modes de production agricole »³⁴.

Un mois avant la nationalisation du canal de Suez, une nouvelle constitution est approuvée par référendum en remplacement de celle de 1923. Elle instaure un régime mixte parlementaire et présidentiel, ce qui permet à la population d'élire le nouveau président. Nasser devient donc *al-raïs* (le président). Pour la première fois, la nouvelle constitution insiste sur l'identité arabe du pays : « l'Égypte est un État arabe indépendant ». La nouvelle constitution rend justice aux classes moyennes et inférieures en établissant un État démocratique qui « affiche des préoccupations sociales et économiques »³⁵, comme l'assurance sociale, le droit au repos, le congé et le vote des femmes³⁶, contrairement à l'ancienne constitution de 1923 qui favorisait « la haute bourgeoisie » et « les propriétaires féodaux » au Parlement, « aux dépens d'une majorité populaire pauvre ployant sur le joug de la « pauvreté, l'ignorance et la maladie, trinité des misères sociales de l'époque »³⁷. Selon la nouvelle constitution, l'Union Nationale (*al-Itihade al-Qawmy*) remplace le Comité de la Libération et devient le parti politique unique en Égypte.

La constitution de 1958 remplace celle de 1956 après la déclaration de la République Arabe Unie (RAU) consécutive à l'union entre l'Égypte et la Syrie. De même, l'Union Nationale sera remplacée en 1962 par l'Union Socialiste Arabe après la déclaration d'*al-Mithaq* (la Charte d'Action Nationale) considérée comme la « bible du socialisme de la nation arabe entière »³⁸.

³³ BENNAFLA Karine et RASHID Wahel, *op. cit.*, p. 41.

³⁴ LAVERGNE Marc, « Égypte, le développement au défi du néo-libéralisme économique », *Confluences Méditerranée*, 2010, N°75, n° 4, pp. 49-64.

³⁵ BENNAFLA Karine et RASHID Wahel, *op. cit.*, p. 19.

³⁶ *Ibid.*, p. 20.

³⁷ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah, op. cit.*, p. 71.

³⁸ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, coll. « Connaissance

Sous l'impulsion de Nasser, tous les mouvements de libération nationale sont soutenus par l'Égypte. Nasser devient par conséquent « le père fondateur de tous les mouvements de libération dans le monde arabe »³⁹. Il est considéré aussi comme un « symbole de la résistance anticoloniale, de la restitution de la dignité arabe et de l'union des peuples arabes dans une seule et grande nation victorieuse »⁴⁰. L'idéologie nassérienne s'est propagée dans tout le monde arabe, « de l'océan Atlantique au golfe Persique », jusqu'à la catastrophe du 5-10 juin 1967 (la Guerre de Six Jours) qui « sonne le glas du nassérisme glorieux »⁴¹.

Sur le plan économique, la période nassérienne est symbolisée par le renforcement de l'industrialisation. Dans la capitale, on compte plus de 700 000 nouveaux emplois industriels. Au sud du Caire, les industries lourdes se sont concentrées dans les villes d'Helwān et de Tebbine ainsi que l'industrie des biens d'équipement représentant 75% des emplois. Les industries de biens semi-finis offrent plus de 200 000 emplois (35%) et 450 000 des emplois pour le secteur des industries de consommation⁴². George Mutin commente : « La politique nassérienne a donné un coup de fouet à l'industrialisation de la capitale »⁴³.

1.2. Un coup d'État ou une révolution ?

Afin de comprendre l'idéologie du nouveau régime et son impact sur les plans politique, social, économique, urbain et architectural du pays, il convient d'examiner la relation entre celui-ci et la population égyptienne. Dans cette relation, il est important selon nous d'explicitier les origines idéologiques de la révolte de l'armée. En premier lieu, il convient de résoudre la controverse liée à la dénomination de cette révolte. Elle reste un objet de débat jusqu'à nos jours : les événements de juillet 1952 sont-ils considérés comme un coup d'État ou une révolution ?

Le mouvement de l'armée égyptienne est connu officiellement, de même que dans les médias égyptiens, par 'le Mouvement de l'Armée' et parfois 'le Mouvement Béni' c'est-à-dire le mouvement soutenu (béni) par le Peuple. Depuis les années 1960, on parle de la Glorieuse Révolution du 23 juillet. En revanche, les événements qui se sont déroulés depuis la nuit du 22 juillet jusqu'à la chute du roi sont également considérés par des historiens comme un coup d'État militaire, en arabe *inkilab askary* (renversement militaire) plutôt « qu'une révolution inspirée par des idéologies bien déterminées »⁴⁴.

Le journaliste Mohamed Hassanien Heykal, un ami proche de Nasser et son conseiller en communication, affirme que la première personne qui ait utilisé le terme de 'révolution' pour

du monde arabe », 2013, pp. 243-266, en accès libre URL : < <https://books.openedition.org/iremam/811?lang=en>>, consulté le 21/03/2020.

³⁹ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 66.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁴¹ CARRÉ Olivier, op. cit.

⁴² MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe », 2002, (halshs-00361536).

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ VIGNEAU Jean, op. cit., p. 446.

désigner le mouvement de l'armée est le romancier Taha Hussein⁴⁵. Ancien ministre de l'éducation et surnommé le Doyen de la Littérature Arabe, Taha Hussein écrit le 9 août 1952 un article intitulé « la révolution, ses causes, ses effets et ses idéologies », publié dans le quotidien d'*al-Ahram*. Il considère le mouvement comme une révolution du peuple : « J'aimerais bien que notre révolution soit vivante et qu'elle soit révolutionnaire »⁴⁶.

Nous constatons que cette nouvelle dénomination n'est donnée ni par le peuple, ni par les acteurs du mouvement. Elle est donnée par une personne appartenant à une classe intellectuelle, dont les membres ont été éduqués pour la plupart en Europe (Taha Hussein a vécu et suivi des études en France). Cette dénomination est approuvée rapidement par la nouvelle classe dirigeante, à tel point que Nasser l'a utilisée dans le titre de son ouvrage *La philosophie de la Révolution*, point développé un peu plus loin.

Établir une relation entre le peuple égyptien et la nouvelle classe dirigeante devient un objectif prioritaire pour cette dernière. Depuis le premier communiqué diffusé à la radio, on suppose que le peuple accueille « certainement » le mouvement avec « joie et enthousiasme ». Cette idée de gagner le soutien du peuple prend sa place dans les écrits des idéologues du mouvement, dont Nasser est le principal instigateur. Elle devient aussi le centre de tous les bouleversements que subit la société égyptienne à partir de la seconde moitié du XXe siècle. La thèse de la relation population-dirigeants ou population-révolution repose sur l'idée que l'armée est une partie de la société égyptienne : « L'armée est du peuple et pour le peuple »⁴⁷. L'initiative de l'armée est donc considérée comme une expression de la volonté du peuple, puisque « agir pour le Peuple, c'est agir par le Peuple »⁴⁸. Deux mois après la réussite de la révolte, le général Naguib annonce que « c'est le peuple et la nation toute entière qui est l'artisan de notre mouvement. L'armée n'est qu'une fraction de la nation »⁴⁹. Dans *La Philosophie de la Révolution*, Nasser promouvait la même thèse : « Nous traçâmes les premières lignes du plan qui fut réalisé le 23 juillet... Une révolution sortant du sein du peuple, portant en elle ses espoirs et poursuivant sa route vers l'avenir »⁵⁰.

Or, dans cette relation entre le nouveau régime et la population, il faut tenir compte d'un facteur très important selon nous : celui du rôle d'un 'grand homme', c'est-à-dire la personne charismatique qui fera l'histoire de son pays en incarnant ce lien entre la population et le dirigeant. Cette idée s'est imposée lorsque les Officiers Libres sollicitèrent Mohamed Naguib pour être le meneur du coup d'État prévu, bien qu'il ne fasse pas partie de leur organisation, car ils étaient totalement inconnus pour la population alors que Naguib est une grande figure militaire. Le choix du général Naguib visait à rendre populaires les Officiers Libres auprès de la population. C'est pourquoi le premier communiqué du mouvement est uniquement fait au

⁴⁵ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 66.

⁴⁶ AL-CHALAQ Ahmed Zakaria, *Taha Hussein wa Thawret Youlou 1952* (Taha Hussein et la Révolution de Juillet 1952), Dar al-Koutoub wal Watha'iq al-Qoumiyah, 2006, p. 77. Notre traduction et la citation originale : أحب أن تكون ثورتنا حية وأن تكون ثائرة.

⁴⁷ VIGNEAU Jean, op. cit., p. 447.

⁴⁸ ACLIMANDOS Tewfik, op. cit.

⁴⁹ VIGNEAU Jean, op. cit., p. 447.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 450.

nom du général, sans la mention de l'organisation qui est à l'origine de tout. Ce rôle joué par le général Naguib génère deux ans plus tard des conflits entre celui-ci et le comité révolutionnaire conduit par Nasser, et provoque la destitution de Naguib en faveur de ce dernier.

Cet état d'esprit est représenté ainsi dans l'idéologie des Officiers Libres bien avant le déclenchement de leur mouvement. Les Officiers Libres « aimaient les références historiques, et cherchaient dans l'histoire des modèles de comportement, c'est-à-dire qu'ils se demandaient souvent ce qu'un grand homme aurait fait dans une situation similaire »⁵¹. De cette manière, l'organisation vise en premier le roi Farouk en le considérant comme le symbole d'une situation explosive sur tous les plans⁵², bien qu'il soit à la tête de plusieurs responsables de la corruption de la vie politique et sociale. Il convient d'ajouter que, malgré tout, depuis la fin des années 1940, le roi est réputé pour son impuissance, son inconduite et son irresponsabilité. À cette période, il était évident que le roi « s'est attiré la défaveur de ses sujets par sa vie dissolue, les affaires de corruption qui se développent dans son entourage et son manque d'appétit pour les affaires du royaume »⁵³. Selon l'organisation, éliminer la tête du régime est l'unique solution car en sa présence, « il eût été impossible [...] de mener à bien les réformes profondes, le bouleversement social »⁵⁴. Nous constatons que cette perception souligne l'importance d'un leader charismatique qui devrait marquer le point de ralliement pour la population. Ce rôle joué plus tard par Nasser jusqu'à sa mort consolidera son parcours en tant qu'homme de pouvoir et tracera le destin du pays pendant les vingt années suivantes.

Les origines idéologiques de la révolution ne sont pas séparées de grands événements historiques. Dans un de ses premiers discours, Nasser s'appuie sur l'histoire de l'Égypte pour démontrer les phases du cycle révolutionnaire. Selon lui, l'enfance dans ce cycle commence par la rébellion échouée d'Urabi (1881-1882) et finit par l'occupation britannique. L'adolescence de ce cycle se termine par le mouvement de l'armée en 1952. Entre l'enfance et l'adolescence, il y eut des initiatives révolutionnaires mais aucune ne réussit à évacuer l'occupant, réaliser l'égalité et purifier la vie politique :

« D'aucuns veulent voir dans la date du 23 juillet 1952, le point de départ de notre révolution. Mais la vérité est toute autre. Le 23 juillet n'est que la dernière phase de la révolution. Ses débuts se situent au 11 juillet 1882. À cette date, la ville pacifique d'Alexandrie fut soumise à l'attaque des canons de l'agressive Angleterre. Puis ce fut l'occupation détestable. L'Égypte se révolta. Le soldat paysan Ahmad Arabi est sorti à la tête du groupe des officiers et soldats libres pour vaincre l'agression. Mais la révolution n'atteint pas ses objectifs. Elle s'est contentée de naître. Étant ainsi enfant, il lui fallait attendre de grandir avec le temps de sorte que devenue adulte, elle s'est décidée à passer à l'action. Ainsi le premier objectif de la révolution fut dès le premier jour de sa naissance : LIBERER L'EGYPTE »⁵⁵.

⁵¹ ACLIMANDOS Tewfik, *op. cit.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *Cahiers de la Méditerranée*, 1 juin 2005, n° 70, pp. 111-136, en accès libre URL : < <http://journals.openedition.org/cdlm/881>>, consulté le 21/03/2020.

⁵⁴ ACLIMANDOS Tewfik, *op. cit.*

⁵⁵ VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *op. cit.*, p. 449.

Nous tirons deux remarques de cette citation : la première est que Nasser évoque une ancienne rébellion ou un fait d'arme de l'armée égyptienne, celui d'Urabi. Le choix souligne l'identité militaire que souhaite évoquer Nasser, bien qu'il associe à Urabi cette double fonction de « paysan » et de « soldat », alors qu'Urabi est en réalité un officier du rang de « colonel » et n'a jamais travaillé dans l'agriculture. La deuxième est liée à l'idée du « grand homme » qui change l'histoire (Urabi dans ce cas). Nasser est convaincu que ce rôle est indispensable pour que le cycle révolutionnaire puisse se dérouler afin de passer de l'enfance à l'adolescence. Cette référence de Nasser à la révolte d'Urabi est critiquée par l'écrivain Tawfiq El Hakim, car elle néglige totalement la révolution de 1919. Celle-ci est considérée comme une vraie révolution populaire, alors que celle d'Urabi n'est qu'un mouvement d'opposition dans l'armée égyptienne. El Hakim commente : « l'Ironie veut que la ressemblance entre les deux révolutions, la révolution Urabi et celle de 1952, soit presque complète : la révolution de 1952 est terminée aussi par une défaite puis une occupation militaire »⁵⁶.

En 1952, l'historien Râshîd al-Barrâwî, proche du nouveau régime, a publié son ouvrage intitulé *Haqîqat al-inqilâb al-akhîr fî misr (La vérité sur le dernier coup d'État en Égypte)*. Dans son ouvrage, al-Barrâwî perçoit le coup d'État comme le résultat historique de plusieurs événements sociopolitiques commençant par la Révolution Populaire de 1919, considérée comme « un soulèvement nationaliste corrélé à l'émergence d'une classe moyenne urbaine, dont la croissance aurait été au départ lente ». Puis le facteur économique consécutif à la Première Guerre mondiale qui a rendu la vie « des salariés, du prolétariat et des couches rurales modestes et moyennes » de plus en plus difficile. Ensuite, il argue que la faiblesse de la classe moyenne et la puissance de l'occupant font échouer toute tentative d'unité de cette première⁵⁷ et, par la suite, celle de la révolution. Sur le plan politique, l'auteur affirme qu'il s'agit d'une opposition entre deux « camps ». Dans le premier se trouve le roi, les britanniques et les capitalistes (les riches et les propriétaires terriens). La corruption y règne en maître : roi et grands propriétaires diversifient leurs portefeuilles et les capitalistes achètent les titres de pacha⁵⁸. Alors que le deuxième camp rassemble une coalition constituée de la nouvelle classe moyenne, associée aux paysans et aux ouvriers.

Nous considérons que les deux points de vue, de Nasser et de Barrâwî, font partie de l'idéologie de la révolution égyptienne. Ils visent à montrer à la population que le mouvement de l'armée représente une continuation entre le passé du pays et son avenir. Ces preuves remontent loin dans le temps afin de trouver une mère historique et légitime de la révolution. Ils exposent une vision limitée et binaire de l'histoire. Celle de la lutte entre deux extrémités (camps) qui représentent des classes opposées mais néglige d'autres qui appartiennent à nulle part. Finalement nous approuvons le point de vue de la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray qui affirme que : « les germes du changement sont contenus dans les trente années qui précèdent la révolution de 1952 et l'indépendance ou, à l'inverse, la manière dont l'histoire et l'esprit

⁵⁶ AL-HAKIM, *op. cit.* p .69

⁵⁷ ACLIMANDOS Tewfik, *op. cit.*

⁵⁸ *Ibid.*

d'une lutte survivent à l'espace et au moment de cette lutte pour hanter les années qui lui succèdent »⁵⁹.

1.3. La Philosophie de la Révolution

Étudier les changements réalisés par la révolution durant la période nassérienne nous encourage à avancer dans l'analyse de son idéologie. Celle-ci est exposée par Nasser, « le théoricien et l'idéologue de la révolution »⁶⁰, dans son ouvrage intitulé *La Philosophie de la Révolution*, publié en 1954. Nous avons cité précédemment quelques passages de cet ouvrage, mais il nous faut aller plus loin. Vu son importance, l'ouvrage est considéré comme la « source d'inspiration » de la constitution de 1956⁶¹. Il est également estimé comme un travail « indépendantiste » dans lequel Nasser « intègre l'Égypte dans la marche universelle des nations vers la modernité et le progrès »⁶² :

« Notre peuple ressemble à une caravane devant s'engager dans une longue voie [...] Notre raison essaye de rattraper la caravane de l'humanité qui nous a laissés cinq siècles ou plus en arrière »⁶³.

La philosophie de la révolution paraît d'abord sous la forme d'une série de trois articles publiés entre 1953 et 1954 dans la presse égyptienne. Une deuxième version est éditée en 1954 sous la forme d'une brochure. En 1956, l'ouvrage paraît sous la forme d'un manuel scolaire, un fait considéré comme « une nouvelle politique d'éducation culturelle »⁶⁴.

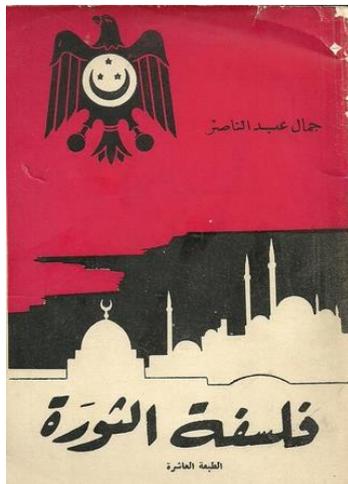


Figure 2.1.6. La couverture de la première édition de *La Philosophie de la révolution*.

La couverture connue de ces deux dernières éditions est inspirée par les couleurs du nouveau drapeau de la république (rouge, noir et blanc). La couverture porte aussi l'Aigle de Saladin, un autre élément du nouveau drapeau mais daté de l'époque Ayyubide de Saladin (1174-1193), symbolisant l'unification de la nation arabe au cours du XIIe siècle. Sur la couverture, la couleur rouge sert pour le fond alors que la silhouette d'un char est dessinée en noir, signifiant le mouvement de l'armée. Au bas de la couverture, nous observons des silhouettes d'anciennes mosquées cairotés situées dans la vieille ville du Caire, celles de Mohamed Ali et d'Ibn Toulon. Selon nous, le concept de cette couverture porte deux significations importantes : la première marque la nature militaire de cette idéologie dont les références historiques sont panarabistes. Il s'agit dans la deuxième d'une représentation de la population par la silhouette de l'ancien Caire reconnaissable par ses mosquées. Nous remarquons l'absence de

⁵⁹ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁰ VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 450.

⁶¹ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 16.

⁶² *Ibid.*, p. 16.

⁶³ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 94.

⁶⁴ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 16.

représentation humaine symbolisant la population égyptienne en faveur de celle de la ville, ce qui accentue la relation entre la population et la capitale représentée par l'ancienne ville. Cet état de fait expliquera plus tard le rôle centralisé du Caire.

Dans la dernière édition de l'ouvrage, Nasser expose l'histoire des événements sociopolitiques et les grandes figures nationalistes en arrière-plan. Pour Nasser, cette représentation est essentielle pour le nouveau parcours du pays :

« Une tentative pour mieux se connaître soi-même, pour qu'on sache qui nous sommes, et quel est notre rôle dans l'histoire de l'Égypte. [...] C'est aussi une tentative pour mieux comprendre notre passé et notre avenir, afin de bien déterminer le chemin que nous souhaitons prendre »⁶⁵.

Selon Nasser, les grands événements en Égypte sont centrés autour de la lutte contre l'occupation étrangère et la gouvernance des tyrans. Les Croisades sont considérées comme le début des époques sombres en Égypte bien qu'elles soient l'aube de la Renaissance Européenne⁶⁶. Il en est de même pour le règne des Mamlouks et la lutte contre les mongols, l'expédition ottomane puis l'occupation britannique, tout en insistant sur l'idée, pour Nasser, que « la lutte contre le colonialisme signifie la fin de tous les maux subis par l'Égypte depuis dix siècles »⁶⁷.

L'histoire de l'Égypte contemporaine est évoquée dans l'ouvrage en prenant pour exemple le parcours personnel de Nasser. Son passé engagé depuis 1936, et son appartenance à une organisation politique de jeunesse visant à éliminer les hommes politiques « soupçonnés d'atteinte à la souveraineté et à l'indépendance de l'Égypte »⁶⁸. Dans son ouvrage, Nasser expose la confusion de la jeunesse égyptienne pendant les années 1930. Cette confusion lui inspire un moment de réflexion qui lui permettra quelques années plus tard de conclure l'impérieuse nécessité de renverser le régime au pouvoir existant :

« Sur mon lit de repos, en proie à une émotion intense et enveloppé d'un nuage de fumée de cigarette, je me disais :

— Et alors ?

— Et alors quoi ? me dit une voix intérieure.

— Alors-, me dis-je, il faut changer de système... ce n'est pas là l'action positive... »⁶⁹.

Ce moment de réflexion de Nasser et les histoires qu'il raconte sur sa jeunesse encouragent le premier ministre français Guy Mollet à annoncer, dans l'objectif de légitimer la guerre de son pays contre Nasser lors de la crise de Suez, que le livre est la copie égyptienne du *Mein Kampf* d'Hitler portant aussi sur son histoire et son idéologie⁷⁰. Pour les mêmes raisons, les ambassades israéliennes étaient le deuxième distributeur de l'ouvrage après celles de l'Égypte. Israël souhaitait ainsi avertir le monde qu'un leader similaire à Hitler était apparu au sein du monde

⁶⁵ SABER Dima, *op. cit.*, p. 94.

⁶⁶ ABEL NASSER Gamal, *Falsafet al-Thawra (La Philosophie de la Révolution)*, Le Caire, Bayt al-Arabe, 1996. p. 65.

⁶⁷ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *ibid.*, p. 16.

⁶⁸ VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 450.

⁶⁹ ABDEL NASSER Gamal, *op. cit.*, p. 60. Traduit en français dans VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 454.

⁷⁰ BENNAFLA Karine et RASHID Wahel, *op. cit.*, p. 16.

arabe⁷¹. Mais l'idéologie de Nasser, telle qu'expliquée dans son ouvrage, est un mélange de nationalisme et d'islamisme. L'islam est considéré par lui comme « la fierté de l'Égypte ». C'est pour cela que certains historiens inscrivent l'ouvrage dans le courant politique national-musulman⁷². Le rôle historique de l'Égypte, placée au centre de trois cercles – arabe, africain et islamique –, est parfaitement expliqué par Nasser dans son ouvrage comme suit :

« Pouvons-nous ignorer la présence d'une zone arabe qui nous entoure, formant avec nous un tout compact, et dont l'histoire et les intérêts sont intimement liés aux nôtres ?

Pouvons-nous ignorer la présence d'un continent africain au sein duquel le destin nous a mis, ce même destin qui a voulu qu'une lutte épouvantable fût engagée pour l'avenir de ce continent, lutte dont nous subirons les répercussions bon gré mal gré ?

Pouvons-nous ignorer la présence d'un monde musulman auquel nous sommes unis, non seulement par les attaches de la religion, mais aussi par l'histoire ? Le destin, je le répète, est inexorable »⁷³.

Nasser justifie son concept de trois cercles pour « mieux comprendre notre entourage et comprendre qu'on n'habite pas sur une île totalement isolée par l'eau »⁷⁴.

1.3.1. Juger *La philosophie de la révolution* et l'idéologie nassérienne

Afin d'avoir une image complète de l'idéologie nassérienne, celle du nouveau régime au pouvoir parue dans *la Philosophie de la Révolution* et théorisée par Nasser à plusieurs reprises, il convient d'exposer les avis de quelques historiens et penseurs qui en sont contemporains. En 1954, l'écrivain égyptien Abbas al-Akkad publie un ouvrage intitulé *Falsafet althawra fil mizane (La philosophie de la Révolution dans la balance ou juger La philosophie de la révolution)*. Dans la première partie de cet ouvrage, al-Akkad établit une comparaison entre les circonstances et les conséquences d'autres révolutions : la française, la turque et la chinoise. Dans la seconde partie, il analyse timidement l'ouvrage de Nasser en affirmant que les nouveaux slogans de la révolution égyptienne doivent être bien pensés et sélectionnés. Car ces slogans traceront le chemin de la population. Ils doivent donc lui être propres et non empruntés à d'autres slogans révolutionnaires. Al-Akkad montre à la fin de son ouvrage que chaque révolution doit partir des faits de sa réalité, sans essayer d'imiter d'autres révolutions qui ont eu lieu dans différentes sociétés et circonstances. Il met également en garde contre l'idée d'utiliser toute référence historique passée pour théoriser la révolution égyptienne, car projeter les événements et les personnalités historiques, propres à leurs contextes spatio-temporels, sur la société actuelle, comme le font souvent Nasser et son comité révolutionnaire, « entraînera des tragédies et des désastres »⁷⁵.

⁷¹ AL-HAKIM, *op. cit.*, p. 38.

⁷² BENNAFLA Karine et RASHID Wahel, *op. cit.*, p. 16.

⁷³ ABDEL NASSER Gamal, *Falsafet al-Thawra (La Philosophie de la Révolution)*, le Caire, Bayt al-Arabe, 1996, p. 91. Traduit en français dans VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 454.

⁷⁴ SABER Dima, *op. cit.*, p. 94.

⁷⁵ AKKAD Abbas, *Falsafet al-Thawra fil Mizane (La Philosophie de la révolution dans la balance)*, le Caire, Dar al-Maaref, p. 12.

Dans son ouvrage *Egypt Under Nasser : A Study in Political Dynamics*, paru en 1971, le théoricien américain Richard Dekmejian⁷⁶ critique le parcours idéologique de la révolution au cours des années 1950. Il affirme, en se basant sur les discours de Nasser, qu'il était évident que celui-ci ne possède pas « une idéologie claire de changement interne »⁷⁷. Par exemple, selon Dekmejian, Nasser évoque le socialisme pour la première fois en 1958, la démocratie et le coopérativisme dix ans après la révolution. Ces évocations se caractérisent par leur généralité et sont très ambiguës, de même que pour les objectifs de l'Union Nationale qui est le parti unique du pays. L'ambiguïté, la confusion et la contradiction sont également les caractéristiques associées à l'idéologie nassérienne par l'éditeur français Jean Vigneau. Le point de vue de Vigneau se base sur les projections historiques faites par Nasser pour établir sa propre idéologie, il considère donc que celle-ci est un mélange d'emprunts :

« En définitive, l'idéologie nassérienne de la révolution apparaît confuse et contradictoire. Elle relève davantage du sentiment méditatif et de la mystique religieuse que de la doctrine et de la théorie révolutionnaire. Elle ne semble, par ailleurs, se rattacher à aucune idéologie précise. Elle serait plutôt un emprunt à toutes sortes d'idéologies anciennes et modernes : un mélange de fascisme, de communisme, de racisme, de kamalisme, le tout « coiffé » par les principes coraniques. En somme, l'idéologie nassérienne n'apporte pas d'élément nouveau »⁷⁸.

Il convient de préciser que nous prenons avec beaucoup de distance les critiques occidentales de l'idéologie nassérienne au cours des années 1950. Celles-ci ne sont pas neutres car elles sont parfois des critiques d'actions du nouveau régime au pouvoir en Égypte contre l'impérialisme, avec comme point d'origine la nationalisation du canal de Suez. Nasser, tout comme son idéologie, est attaqué depuis 1956 par les dirigeants et la presse américaine, britannique et française, à tel point que Nasser est assimilé à plusieurs reprises à une sorte d'Hitler sur les bords du Nil ⁷⁹.

1.4. Le paysage urbain du Caire pendant la période nassérienne

La ville du Caire est soumise à des bouleversements mis en œuvre par la nouvelle classe dirigeante. Ceux-ci ont changé la vie des cairotés et ont marqué l'histoire de leur pays⁸⁰. Ces bouleversements ont commencé à partir de 1953 par des modifications urbaines de la capitale⁸¹, afin de renforcer son rôle de centre du monde arabe. Il convient de souligner que ceci est impacté par l'ensemble des idées directrices de l'idéologie nassérienne apportant des changements importants au paysage urbain de la ville, à ses espaces vécus et à ses usages.

⁷⁶ Également professeur de sciences politiques à l'Université de Southern California à Los Angeles.

⁷⁷ Dekmejian R. Hrair, *Egypt under Nasir: a study in political dynamics*, New York, State University of New York Press, 1972, p. 103.

⁷⁸ VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 456.

⁷⁹ Comme le magazine du National Police Gazette en août 1961, en accès libre URL : <https://www.pulpinternational.com/pulp/entry/Cover-of-the-National-Police-Gazette-from-August-1961.html>

⁸⁰ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op. cit.*, p. 361.

⁸¹ *Ibid.*, p. 361

À partir de 1953, les nouveaux maîtres du pays veulent stabiliser leur nouveau régime républicain menacé par plusieurs défis à l'extérieur comme à l'intérieur. Il est donc logique pour eux de se pencher sur l'idée de la centralité urbaine⁸². Cette nouvelle gestion de la capitale est interprétée selon le narrateur de *Qiṭ'at min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)* de Radwa Achour, par le manque d'éducation et de formation à cause de la nature militaire des nouveaux dirigeants : « Ces officiers, qui n'ont pas eu l'occasion de terminer leurs études secondaires, n'avaient que deux ou trois ans d'études, dont les cours ne dépassaient pas les sciences militaires, ils ne se préoccupaient pas donc beaucoup des significations et des sens »⁸³.

Il convient de présenter un panorama des grands changements que subit la capitale égyptienne et son centre-ville depuis le coup d'État et la chute de la monarchie. Ces changements commencent par le déplacement du siège du pouvoir du palais d'Abedin à Héliopolis, une banlieue à 12 km du centre. Ce déplacement aura des répercussions sur « les mobilités fonctionnelles et résidentielles » de la ville. Les Officiers Libres, qui sont à la base une organisation militaire et clandestine, considèrent que les questions de sécurité sont une priorité⁸⁴. Les conflits des années 1940 et 1950 (les attentats, les grèves, les assassinats des hommes d'État et le grand incendie du Caire), dont le lieu est le centre-ville, sont pour eux de riches enseignements. Il leur faut minimiser le danger qui risque de menacer le siège du pouvoir. Entre 1952 et 1956, des conflits naissent entre le nouveau régime militaire et les membres de partis politiques abolis dont les sièges sont situés au centre-ville. Il s'agit aussi, pour les Officiers Libres, d'un « désir de fuir les demeures et même les lieux encore trop hantés par les souvenirs de prédécesseurs que le nouveau pouvoir abhorrait »⁸⁵ explique Galila El Kadi. Le choix du nouveau siège du pouvoir est donc lié à « l'ancrage historique des officiers » car leurs casernes et les écoles militaires se trouvent à Abbâsiyya et autour de la banlieue d'Héliopolis. Ce qui pourra offrir, ajoute El-Kadi, « une certaine sécurité à la nouvelle junte militaire »⁸⁶.

Le déplacement du siège du pouvoir encourage la nouvelle classe dirigeante à s'installer elle-même dans la banlieue d'Héliopolis, ainsi que les technocrates, les PDG des entreprises et les officiers⁸⁷. Quant aux résidences de l'ancienne classe dominante au centre-ville, elles reçoivent la nouvelle bourgeoisie « issue des différentes couches des classes moyennes ». La nouvelle classe dominante remplace les anciennes classes aristocratiques et aisées qui se déplacent vers les périphéries de la ville. Cette nouvelle migration, écrit Galila El Kadi, « rappelle celle qui s'est opérée au début du siècle de la vieille ville vers la ville moderne »⁸⁸. Par la suite, le centre-ville s'apparente à l'époque comme le lieu d'un déclassé social, même s'il demeure

⁸² El KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 16.

⁸³ ACHOUR Radwa, *Qiṭ'at min Ūrūbbā*, 1ère, Le Caire, Dar al-Shorouk, 2003. Notre traduction et la citation originale : وأيضاً على طريقة الضباط الذين لم يتح لهم بعد إنهاء تعليمهم الثانوي سوى عامين أو ثلاثة من دراسة لا تخرج مقرراتها عن حدود العلوم العسكرية، لم يشغلهم كثيراً التفكير في المعاني والدلالات.

⁸⁴ SHARAF EL DINE Dorreyah, *al-Cinéma w al-Sysa fi Misr* (Le cinéma et les politiques en Egypte), Le Caire, Dar El Sherouk, 1992, p. 27.

⁸⁵ El KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 87.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 87.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 92.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 93.

toujours le centre commercial et administratif, malgré les dégâts provoqués par le grand incendie⁸⁹.



Figure 2.1.7. Le nouveau siège du pouvoir (maison de Nasser) à Manchet al-Bakry.



Figure 2.1.8. Les casernes de l'armée à Abbasyiah.

L'Histoire des Deux Villes (*the Tale of Two Cities*) que nous avons évoquée dans la première partie de notre recherche commence à se répéter à partir de la seconde moitié du XXe siècle, sous le nouveau régime au pouvoir. Le déplacement du siège du pouvoir n'a pas empêché Naguib et Nasser d'organiser les congrès populaires massifs et de s'adresser au grand public dans certains bâtiments du palais d'Abedin, comme le bâtiment des gardes royaux qui devient le siège du Comité de Libération⁹⁰. Malgré le transfert du siège du pouvoir, le symbole de pouvoir que représente palais d'Abedin reste dominant dans la relation entre les nouveaux dirigeants et la population égyptienne.

Une autre raison politique contribue à l'abandon du centre-ville par la classe dirigeante : il s'agit de la construction de la Madinet Nasr (la cité de la Victoire) réalisée en 1958. À proximité du nouveau siège du pouvoir à Héliopolis, la nouvelle ville construite représente une cité administrative et un pôle résidentiel majeur⁹¹. Elle est proche aussi de la direction de l'État-major et des casernes de l'armée situées à Abbâsiyya⁹². L'aménagement de la nouvelle cité dont « les tours et les barres s'articulent autour d'espaces »⁹³ offre « un cadre de vie moderne aux classes moyennes »⁹⁴. La construction de la ville est considérée parmi plusieurs mesures gouvernementales comme visant à « renforcer la prédominance de la capitale ». La plupart des ministères et des instituts gouvernementaux situés au centre-ville, notamment dans la rue Qasr al-Aieny, doivent être déplacés vers la nouvelle cité. Pour des raisons diverses, seuls les ministères et les instituts fondés après 1952 s'y installent⁹⁵, tel le ministère de la Planification Nationale (1958), l'Institut de la Planification Nationale (1960), l'Agence centrale pour la Mobilisation et les Statistiques (CAPMAS) (1964) et le siège de la Compagnie de Madinet Nasr du Logement et de la Construction, qui est la société concessionnaire de la nouvelle ville et le

⁸⁹ *Ibid.*, p. 92.

⁹⁰ Alors que le Conseil de Commandement de la Révolution s'installe à la maison de repos royal construit au quartier d'al-Jazira duquel les funérailles de Nasser démarrent le premier octobre 1970.

⁹¹ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 442.

⁹² EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 192.

⁹³ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 92.

⁹⁴ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, *op. cit.* p. 442 .

⁹⁵ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 192

« maître d'ouvrage de l'opération »⁹⁶. Plus tard, la nouvelle ville devient le point de concentration des écoles et clubs militaires, comme le Ministère de la défense, l'Académie militaire, le Quartier Général de l'armée, le Service de sécurité intérieure, le complexe industriel militaire, les clubs des officiers des gardes républicains et les logements militaires subdivisés⁹⁷. La nouvelle ville accueillera également un grand centre des congrès et une dizaine de compagnies pétrolières⁹⁸.

Selon Galila El Kadi, la construction de Madinet Nasr fut le début des interventions de l'État dans le domaine de la production foncière et immobilière⁹⁹. La construction de la ville est confiée à une société concessionnaire publique¹⁰⁰. Conçue par Sayed Karim, la ville couvre 2800 hectares. Elle est constituée d'un stade olympique d'une capacité de 80 000 spectateurs, une zone de fonctions administratives, d'unités de voisinage de 7 000 à 10 000 habitants dans des immeubles qui dépassent 20 étages¹⁰¹. Le plan-masse de la ville est inspiré des principes de la Charte d'Athènes alors que les bâtiments résidentiels ont pour référence l'habitat yougoslave de l'époque¹⁰². L'architecture de la ville appartient au Mouvement Moderne : elle « s'inscrit dans la tendance, bien de son temps, du plus pur brutalisme »¹⁰³. La Cité de la Victoire (Madinet Nasr) est considérée à son époque comme « la grande affaire du régime »¹⁰⁴.



Figure 2.1.9. Le master plan de Madinet Nasr.



Figure 2.1.10. Le plan de Madinet Nasr.

⁹⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 88.

⁹⁷ ABAZA Mona, « Egyptianizing the American Dream: Nasr City's Shopping Malls, Public Order, and the Privatized Military », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, American University in Cairo Press, 2006, p. 73-98, en accès libre URL: <http://cairo.universitypressscholarship.com/view/10.5743/cairo/9789774162893.001.0001/upso-9789774162893-chapter-6>, consulté le 31/5/2018.

⁹⁸ RIAD Mohamed, *Al-Qahira: Nassig al-Nas fil Makan w al-Zman w Moch'kelatoha fil Hader w al-Moustakbal (Le Caire: le tissu des gens dans l'espace-temps et ses problèmes au présent et à l'avenir)*, Le Caire, Dar al-Shorouk, 2005, p. 36.

⁹⁹ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », op. cit., p. 192.

¹⁰⁰ Sur le modèle de la société du baron Empain qui construit la ville d'Héliopolis en 1905. *Ibid.*, p. 92.

¹⁰¹ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire*, op. cit., p. 442.

¹⁰² RIAD Mohamed, op. cit., p. 36.

¹⁰³ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, op. cit., p. 442.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 442.



Figure 2.1.11. Le plan de Madinet al-Awkafs.

Cependant, l'État intervient sur la rive ouest pour libérer les terrains des Waqfs¹⁰⁵. Sur ceux-ci, une nouvelle cité d'al-Muhandessin (la cité des ingénieurs) est aménagée. Les lotissements de la cité sont distribués aux membres du conseil révolutionnaire, puis aux différents corps des syndicats professionnels comme les ingénieurs (dont le nom est donné à la cité), les avocats, les fonctionnaires, les journalistes, les professeurs d'université et les juristes¹⁰⁶. Appartenant aux classes moyenne et supérieures, ceux-ci s'affichent comme une nouvelle classe dominante. La cité d'al-Muhandessin est le résultat du regroupement des petits quartiers où habitent ces couches sociales. L'urbaniste Milad Hanna donne une image détaillée de la construction de cette nouvelle cité en soulignant la relation entre les classes moyennes

et le nouveau pouvoir depuis 1952 :

« Le 23 juillet 1952, l'Égypte entre dans une ère nouvelle qui connaîtra d'importantes mutations sociales. Celles-ci ayant été largement étudiées, je me contenterai d'évoquer ici l'impact de ces mutations sur la question du logement : [...] »

- [L'] ascension des classes moyennes (militaires, policiers, cadres professionnels...). Instruments du nouveau pouvoir, elles souhaitent que leur logement reflète leur statut social. Des coopératives de logement, des syndicats professionnels se créent. Des terrains appartenant aux Waqfs, sur la rive ouest du Nil, sont lotis et répartis (Madînat al-Awqâf). De nombreuses zones résidentielles naissent alors, portant le nom des couches sociales qu'elles abritent : Madînat al-Dhubat, cité des officiers (sur un emplacement de choix, près du musée agricole de Dokki, où s'installent les membres du Conseil de la Révolution, loin des quartiers populaires qu'ils occupaient avant 1952), Madînat al-Quda, la cité des juges, puis celle des professeurs de l'Université du Caire, celle des policiers, des percepteurs, des agronomes, des fonctionnaires des affaires étrangères... et dernière en date, celle des ingénieurs. Ceux-ci feront preuve d'une telle créativité dans la conception de « leur » cité que le nom de « Madînat al-Muhandessine » s'imposera et réunira tous ces petits quartiers »¹⁰⁷.

¹⁰⁵ Le Waqf (également Wakf ou Vakıf) est un terme qui signifie une donation faite à perpétuité par un particulier qui distribue les revenus de la donation à un ou plusieurs bénéficiaires. Les donations peuvent être des terrains, des biens ou autres. Ainsi les bénéficiaires du Waqf sont de deux sortes : de nature religieuse ou sociale ou civile (Waqf Khayrî (Charitable)), des individus de la même famille de donateur (Waqf Ahlî (Familial)) et mixtes entre les bénéficiaires individuels et les œuvres charitables ou publiques (Waqf Mouchtarak (mixte)).

¹⁰⁶ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 191.

¹⁰⁷ HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », in *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, pp. 43-62, en accès libre URL : <<https://books.openedition.org/cedej/906?lang=en>>.

La construction des deux cités (Madinet Nasr et al-Muhandessin) sur les zones périphériques assez éloignées du centre-ville compte parmi les efforts réalisés par le nouveau pouvoir pour « évacuer le cœur de la capitale »¹⁰⁸. Quant à l'architecture, notamment celle du Madinet Nasr, elle est inspirée de l'architecture moderne afin de présenter l'image d'une ville « moderne » destinée aux classes moyennes, contrairement à l'image « haussmannienne » du centre-ville, caractérisée par les styles néoclassiques, néobaroques et ceux plus éclectiques inspirés par l'architecture arabo-islamique ou égyptienne. Ces styles ne correspondent pas au modèle de ville de la nouvelle bourgeoisie¹⁰⁹, ce qui encourage le déplacement de cette dernière du centre-ville vers les périphéries. Pour renforcer le sentiment d'efficacité économique et souligner l'utilitarisme, Madinet Nasr est dotée de rangs de bâtiments rectangulaires conçus sur le modèle soviétique¹¹⁰.

Dans *l'immeuble Yacoubian* du romancier Alaa AlAswany, le narrateur évoque ces déplacements des classes aisées du centre-ville. Nous remarquons qu'il mentionne précisément les deux nouveaux quartiers dont l'essor est amorcé après l'époque nassérienne : « le centre-ville commença à perdre peu à peu de son importance et le cœur du Caire se déplaça là où habitait la nouvelle élite, à Mohandessine et Medinat Nasr »¹¹¹. Quant à Radwa Achour dans *Morceau d'Europe*, son narrateur critique cruellement la nouvelle architecture dans les nouveaux quartiers, notamment à Madinet Nasr. Il considère que cette architecture est répétitive et ne développe aucune nouveauté :

« Ils [les Officiers Libres] sont allés dans une Europe ravagée par la guerre, ils ont admiré [lit. : observé] ses nouveaux bâtiments, qui ressemblent tous à des boîtes de soufre, [par la suite] ils ont construit Madinet Nasr, et ont distribué son architecture [style] tant que ce fût possible aux [différentes] parties de la ville »¹¹².

¹⁰⁸ NAAMAN M., *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, p. 67.

¹⁰⁹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 92.

¹¹⁰ NAAMAN, op. cit., p.67. Notre traduction et la citation originale : As Nasser's efforts to modernize Cairo were directed toward areas outside of the city center, capital began to flow away from the heart of the city. Madinat Nasr and Muhandisin, originally called Madinat al- Dubbat (Officers' City), were designed to house the new class of military officers and technocrats who had come to power. Rows of rectangular residential buildings designed after Soviet models were built in an effort to reflect the economic efficiency and ideology of utilitarianism epitomized by the new regime.

¹¹¹ ALASWANY Alaa, *L'immeuble Yacoubian*, Paris, traduit de l'arabe (Égypte) par : Gilles GAUTHIER, 2006, p. 47.

¹¹² ACHOUR Radwa, *Qiṭ'at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 202. Notre traduction et la citation originale : ذهبوا إلى أوروبا المدمرة بفعل الحرب، تطلعوا إلى مبانيها الجديدة الأشبه بعلب الكبريت المتطابقة، بنوا مدينة نصر، ووزعوا معمارها على ما تيسر من المدينة.



Figure 2.1.13. L'imprimerie National à Imababa.

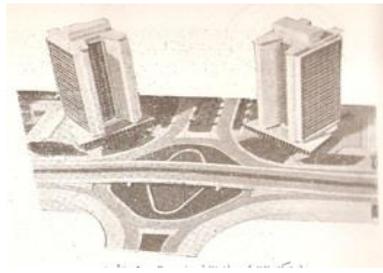


Figure 2.1.12. Modèles des tours à Madinet Nasr.



Figure 2.1.14. L'Union Socialiste à Misr el Gidida.



Figure 2.1.15. L'institut des arts Madinet d'Arts.



Figure 2.1.16. Madinet Nasr.

Bien que le narrateur ne donne pas plus d'explication sur le nouveau style adopté par les Officiers Libres, l'idée d'emprunter au style occidental et de l'imposer sur les territoires égyptiens est fort présente. Ainsi, nous remarquons que le développement de la capitale et la création des nouveaux quartiers sont associés, selon le narrateur, aux Officiers Libres uniquement, étant les principaux décisionnaires dont le pouvoir dépasse celui des ministres et des responsables chargés de la planification. Nous pensons que le narrateur emploie délibérément le nom de l'organisation des Officiers Libres, bien que le Comité Révolutionnaire soit dissout depuis 1956, pour insister sur le côté militaire de la classe dirigeante. Cette qualité militaire, le manque d'expérience et la jeunesse sont pour le narrateur des excuses pour lesquelles il ne doit pas blâmer leurs décisions concernant la planification de la capitale, surtout le déplacement de son cœur vers les nouveaux quartiers. Il écrit en se demandant :

« Soyons d'autant plus ouvert, plus raisonnable et plus compréhensif qu'ils étaient jeunes, les connaissances leur échappaient, ils livraient leurs batailles avec les moyens qu'ils avaient. Ce n'est pas si grave qu'ils aient transféré le cœur de la ville. Leurs intentions étaient bonnes, et l'erreur était simple, tout le monde fait des erreurs et la perfection relève uniquement de Dieu »¹¹³.

Il convient de souligner que les origines de cette architecture « moderne » ayant cours pendant la période nassérienne remontent aux années 1940. L'apparition de cette architecture moderne est influencée par l'élite intellectuelle éduquée en Europe, comme le romancier et le penseur Taha Hussein qui déclare que « rivaliser avec l'Europe c'est emprunter sa civilisation comme

¹¹³ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, *ibid.*, p. 202. Notre traduction et la citation originale : كن رحبا، قدّر وتفهم أنهم كانوا صغارا، لم تسعفهم المعارف، خاضوا حروبهم بما أتيت لهم من إمكانيات. ما الذي يضير في نقلهم تخطيط المدينة. النوايا حسنة. خطأ بسيط، اجل من لا يخطئ، الكمال لله وحده.

elle est »¹¹⁴. Le retour des boursiers égyptiens d'Europe, après avoir obtenu leurs diplômes en architecture, puis leurs interventions dans les domaines académiques architecturaux ont renforcé les principes du Mouvement Moderne tels que la perfection architecturale, la standardisation et l'économie de la matière¹¹⁵, ce qui a influencé la production architecturale au cours de la période nassérienne.

La nouvelle orientation architecturale est influencée par le courant socialiste réaliste. Elle encourage les architectes égyptiens à considérer les aspects sociaux dans leurs architectures, surtout pour l'habitat social et l'habitat ouvrier. L'architecture moderne égyptienne se caractérise par la simplicité, le fonctionnalisme et l'utilisation brute du béton armé. À la fin des années 1930, les gratte-ciels sont apparus au centre-ville. L'accent est mis sur l'utilisation optimale des espaces pour offrir un grand nombre d'appartements¹¹⁶. La fleur de lotus, élément connu dans l'architecture de l'Égypte Antique, est utilisée pour orner les portes et les balcons. Elle deviendra la source d'inspiration d'une des plus remarquables constructions de la modernité nassérienne : la Tour du Caire.

La Tour du Caire est considérée parmi les constructions de l'époque comme étant celle qui exprime le mieux la passion de l'État « pour le gigantisme et la prouesse technique »¹¹⁷. Sur l'île de Zamalek, proche du centre-ville, elle est érigée et construite entre 1956 et 1961 par Naoum Chebib, selon la forme d'un cylindre de béton armé de 187 mètres, évasé en lotus¹¹⁸, posé sur un socle de granit venant d'Assouan, matière utilisée dans l'architecture des temples et des tombeaux de l'ancienne Égypte. Afin de réaliser un record mondial et construire un « symbole du Caire moderne »¹¹⁹, la tour dépasse la Grande Pyramide du Gizeh de 43 mètres et elle est considérée à l'époque comme étant la deuxième plus haute tour après la Tour Eiffel à Paris.

La construction de la Tour du Caire est le résultat d'un contexte politique tendu entre Nasser et les États-Unis. Le gouvernement américain offre à Nasser un cadeau personnel de six millions de dollars pour arrêter de soutenir la résistance algérienne contre la colonisation française. Nasser décide de retourner la situation à son avantage en annonçant que les six millions financeront « une tour visible de l'ambassade américaine aux bords du Nil, elle sera un symbole de la résistance, de la révolution et de la fierté pour l'Égypte, l'Afrique et le Moyen Orient »¹²⁰. Après la réalisation de la Tour, la presse américaine la surnomme « the fork in the back of Nasser » (le Poignard dans le dos de Nasser) pour souligner son importance pour le régime nassérien et son conflit avec l'État américain.

¹¹⁴ ACHOUR Shaimaa Samir, *Itlalah Ala il-Mima'arine al-Misryiin al-Rowwad khilal al-Fatra al-Libraliyya bayn Thawratey 1919 w 1952 (Compte Rendu sur les Architectes Egyptiens Pionniers durant la Période Librale (1919 et 1952))*, Librairie de Madbouli, 2011. p. 209.

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 210.

¹¹⁷ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire, op. cit.*, p. 442.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement, op. cit.*, p. 90.

¹²⁰ Moussa, Sara. "Commemorating the United Arab Republic | US & Canada | Al Jazeera", URL : <https://www.aljazeera.com/indepth/opinion/2013/02/201321985412606377.html>, consulté le 29/5/2020.

Dans son ouvrage *Al-Qahira (Le Caire)*, le critique littéraire anglais Desmond Stewart (1924-1981) ajoute une dimension sociale à la construction de la Tour du Caire en affirmant que celle-ci « sort du cœur de la classe moyenne »¹²¹. Il se moque d'une description de la Tour du Caire parue dans un communiqué de presse gouvernemental qui la considère comme « un des Chefs-d'œuvre de l'architecture islamique moderne ». Alors que Stewart la perçoit comme « un énorme et condescendant panier à déchets [une poubelle] »¹²².

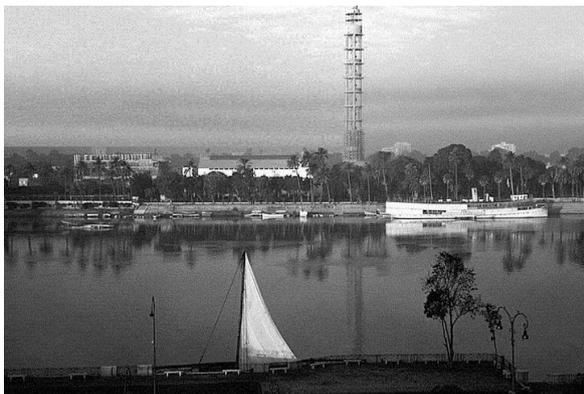


Figure 2.1.17. La construction de la Tour du Caire.

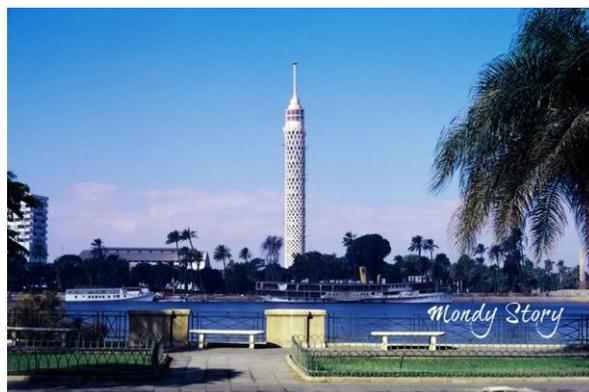


Figure 2.1.18. La Tour du Caire après la construction.

Le choix d'un style « moderne » aux yeux de la nouvelle classe dirigeante est lié à un besoin de revalorisation sociale et politique de celle-ci. Les bâtiments affectés par le grand incendie du Caire et la disparition totale de la plupart des établissements étrangers ont pavé le chemin vers un nouveau paradigme social et urbain considéré par Mara Naaman comme « un nouveau projet de modernisation ». Le grand incendie du Caire, considéré par Nasser comme « le premier signe de la révolution sociale contre les institutions corrompues »¹²³, est en même temps la traduction spatiale d'un refus public de la présence de l'élite et des étrangers au centre-ville. Ce système à bout de souffle a créé un vide favorable pour « une nouvelle trajectoire de modernisation »¹²⁴ qui sera initiée par le régime nassérien.

Nous pouvons aussi comprendre que le nouveau style moderne du Caire est influencé par l'orientation socialiste du régime, opérée par un rapprochement avec l'Union Soviétique comme le bâtiment de la TV et de la Radio, sur la Corniche du Nil, influencée par le style soviétique constructiviste¹²⁵. De même, une nouvelle architecture naît au centre-ville, tel qu'on

¹²¹ STEWART Desmond, *Cairo*, London, Phoenix House, 1965, trad. Ar de Yehia Hakki [EO., le Caire, Dar al-Ma'aref, 1987, p. 164-165].

¹²² STEWART Desmond, *ibid.*, p. 165.

¹²³ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature, op. cit.*, p. 16.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 147. Notre traduction et la citation originale : « Indeed, the influence of the functionalist– modernist style is apparent in the large Hilton Hotel in Tahrir Square, the TV and Radio Building along the Corniche, and the Mugamma' Building (the main administrative government complex), also in Tahrir Square, that many attribute to Soviet- influenced constructivist Architecture ». Nous remarquons que Naaman considère le bâtiment d'Al Mugamma'a de cette liste bien qu'il soit construit à l'époque de la monarchie. Apparemment Naaman oublie que le bâtiment de la Ligue Arabe est construit à l'époque et influencé par l'architecture fonctionnaliste (et peut-être qu'elle confond les deux). Pour cela, nous décidons de supprimer al-Mugamma'a de la citation et le remplacer par la Ligue Arabe.

peut le voir avec le bâtiment de l'Hôtel Hilton, le bâtiment de la Ligue Arabe, et celui de la municipalité du Caire qui sont installés sur la place Tahrir.



Figure 2.1.19. Nasser et Tito à l'inauguration du Hilton.

La construction de l'Hôtel Hilton (1955-1959) est encouragée par Nasser en personne. Ce dernier voulait établir « un grand établissement hôtelier de grand luxe »¹²⁶ aux bords du Nil. Il est conçu par la fameuse agence Welton Becket & Associate. Il deviendra, de par la vue qu'il offre, ses mobiliers néo-égyptiens et ses bas-reliefs de même style¹²⁷ le lieu préféré pour le séjour des grands invités du pays et les figures publiques. Quant à l'austère siège de la Ligue Arabe (1955-1960), il est conçu par l'architecte égyptien

Mahmoud Riad. C'est dans ce bâtiment que se dérouleront les sommets arabes décidant le destin d'importantes questions régionales. En 1960, un nouveau siège, également conçu par Riad, de la municipalité du Caire (créée depuis 1949) est construit, il deviendra le siège de l'Union Socialiste Arabe¹²⁸.



Figure 2.1.20. Les symboles de l'ère nassérienne (l'Union Socialiste, l'hôtel Hilton et la Ligue Arabe).

¹²⁶ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 441.

¹²⁷ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *op. cit.*, p. 441.

¹²⁸ À partir des années 1980, il deviendra le siège du Parti National Démocratique (le parti majoritaire au pouvoir) jusqu'à sa mise à feu par les manifestants lors de la révolution de 2011.

1.4.1. Le rôle de la capitale

Comme cité précédemment, le nouveau régime décide à son arrivée au pouvoir de donner une importance particulière à la capitale égyptienne. Celle-ci se transforme selon « une volonté souveraine d'amélioration du fonctionnement ainsi que d'une organisation rationnelle de son développement spatial »¹²⁹. Au cours des années 1950 et 1960, la ville du Caire devient le centre du pouvoir de tout le pays. La dénomination publique de *Misr* (signifiant l'Égypte en arabe) pour désigner la capitale s'en trouve renforcée. Le Caire devient donc « le centre de décision unique d'un pays très fortement centralisé »¹³⁰. Suite à ce rôle central, des autoroutes de contournement sont tracées pour lier les environs existants de la capitale. L'autoroute de Salah Salem est percée pour relier le vieux Caire à l'aérodrome¹³¹.



Figure 2.1.21. L'aménagement de la rue d'al-Khalig.

Dans le but de relier les nouveaux quartiers situés sur la rive ouest au centre-ville, l'État nassérien investit dans la construction de plusieurs ponts sur le Nil. Le choix de l'emplacement de ces ponts est lié aussi aux constructions amorcées par l'État pour réaliser les logements sociaux¹³². Ces ponts sont construits à partir de la fin des années 1950, comme celui de l'Université du Caire (1957), dont la longueur est de 484 mètres. Ce dernier est le plus large construit en Égypte à l'époque (40 mètres)¹³³, fait qui souligne aussi la passion de l'État pour la réalisation de records

dans le domaine de la construction. En outre, l'État poursuit ses efforts dans l'aménagement des rues du Caire : 5,5 millions mètres carrés sont pavés entre 1952 et 1958. Des artères principales de la ville sont également élargies, tel que le Khalij, Tur'ah Ghamrah (shâri' Ramses), Shâri Shubra, al-Tur'at al-Bûlaqiyah et la route des pyramides¹³⁴.

Quant au rôle administratif, mentionnons que les emplois du secteur administratif du Caire connaissent un développement sans précédent : ils se sont multipliés à un point tel que la ville regroupe deux tiers des fonctionnaires égyptiens¹³⁵. Au sud de la place Ismaïliyya, rebaptisée au lendemain de la révolution Place Tahrir (la Libération), se trouve al-Mugamma'a (également Mogamma, signifiant le complexe). Il est décrit comme « un colossal bâtiment administratif

¹²⁹ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 185.

¹³⁰ MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe. », *op. cit.*

¹³¹ RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 344.

¹³² HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no 269, p. 182-190, 1990. 185.

¹³³ HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Etudes dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017, p. 267.

¹³⁴ ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, p. 160.

¹³⁵ MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe. », *op. cit.*

d'esthétique stalinienne »¹³⁶. Conçu et construit entre 1950 et 1952 par l'architecte Mohamed Kamal Ismaïl, et construit sur le modèle de Buffalo city Hall à New-York, mais en mêlant les principes modernistes et le style arabe, al-Mugamma'a comprend les bureaux de 18 000 à 30 000 fonctionnaires¹³⁷ distribués en 1400 pièces sur quatorze étages¹³⁸. Il devient « la traduction architecturale du socialisme nassérien »¹³⁹ bien qu'il ait appartenu à l'époque monarchiste. Ironiquement les monarchistes eux-mêmes considèrent al-Mugamma'a comme un « phare de la médiocrité dans un contexte de bureaucratisation rampante de l'État »¹⁴⁰. L'historien André Raymond considère le bâtiment comme un « hymne de béton adressé à la bureaucratie inefficace et tracassière instituée par le socialisme nassérien »¹⁴¹. En revanche, cet édifice, selon Galila El Kadi, « consolide davantage la polarisation des fonctions de commandement »¹⁴². La monumentalité du bâtiment, dont la hauteur atteint 55 mètres, invite le journaliste Hamdi Abu Galil à se demander si le but de sa construction était d'« entasser » tous les fonctionnaires de l'État dans un seul bâtiment afin de les contrôler parfaitement¹⁴³. Alors que le géographe égyptien Gamal Hamdan, auteur de l'ouvrage remarquable *Shakhsiyat Misr: dirasa fi 'abqariyyat al- makan (Personnalité de l'Égypte, étude sur le génie du lieu)*, considère l'énorme complexe d'al-Mugamma'a comme « un monument commémoratif » et « un "État" dans l'État »¹⁴⁴, le complexe est ainsi important géographiquement puisqu'il est fait d'un seul bloc se déployant entre la rue Qasr al-Ayni, où se trouvent la plupart des ministères ainsi que le siège du Parlement, et la ligne de chemin de fer de Hilwân¹⁴⁵.



Figure 2.1.22. Le bâtiment d'al-Mugamma'a sur la place Tahrir en 1952 avant l'aménagement de la place Tahrir.



Figure 2.1.23. Le bâtiment d'al-Mugamma'a au cours des années 1960 après l'aménagement de la place Tahrir.

¹³⁶ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, op. cit., p. 441-442.

¹³⁷ ELNOSHOKATY, Amira. "A Resilient Complex." *Al-Ahram Weekly*. URL: <http://weekly.ahram.org.eg/2007/844/fe1.htm>, consulté le 29/03/2020.

¹³⁸ ABU GALIL Hamdi, *Al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (le Caire : Rues et Anecdotes)*, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2008, p. 278.

¹³⁹ ALLEAUME Ghislaine, *Le Caire*, op. cit., p. 442.

¹⁴⁰ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 88.

¹⁴¹ RAYMOND André, *Le Caire*, op. cit., p. 344.

¹⁴² EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 88.

¹⁴³ ABU GALIL Hamdi, *al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (le Caire : Rues et Anecdotes)*, op. cit., p. 278.

¹⁴⁴ HAMDAN Gamâl, « Le Grand Caire. Étude de géographie urbaine. Traduction : Mona Akouri », *Égypte/Monde arabe*, 30 septembre 1995, n° 23, pp. 195-236, en accès libre URL : < <https://journals.openedition.org/ema/977>>.

¹⁴⁵ *Ibid.*

Sur le plan éducatif, les universités du Grand Caire¹⁴⁶, telles que l'Université du Caire, Aïn-Chams, Helwan, Al-Azhar accueillent les étudiants égyptiens et arabes. L'université d'Al-Azhar est créée pendant la période nassérienne et construite à Madinet Nasr sur une surface « qui ne peut être dépassée par nulle université égyptienne »¹⁴⁷. Elle devient « la plus prestigieuse du monde musulman »¹⁴⁸. La gratuité de l'éducation universitaire ouvre les possibilités d'émancipation pour les jeunes afin d'établir une égalité entre les classes sociales. Ahmed Zewail (1946-2016), chimiste égyptien et lauréat Nobel de chimie se remémore son enfance :

« J'avais six ans, juste inscrit en première année de l'enseignement primaire. Gamal Abdel Nasser, le chef charismatique de la révolution, disait dans ses discours : « Nous sommes tous égaux. Nous sommes tous pareils. C'est à dire qu'*ibn al-fallah* [fils du paysan] et *ibn rais al-gumhuriya* [fils du Président de la République] peuvent tous les deux s'inscrire à la même université »¹⁴⁹.

Au cours de ces bouleversements politiques, sociétaux et économiques, la société cairote reste au centre de toutes les réalisations révolutionnaires du régime au pouvoir. De nombreuses photos anciennes montrent les foules rassemblées autour des nouveaux leaders dans de nombreuses places du Caire, telles que la place d'Abedin, la place Tahrir et celle de la Mosquée d'al-Azhar au cœur du vieux Caire. Les photos montrant l'interaction politique des masses populaires renvoient aux images des grandes manifestations du Caire depuis la révolution de 1919. Elles confirment aussi la relation tridimensionnelle entre les bouleversements politiques, la société et son comportement dans les espaces urbains de la ville, comme l'explique le géographe Eric Denis :

« Acteur central des profondes mutations politiques qui ont emporté l'Égypte depuis 1950, la société cairote a brisé les paysages hiérarchisés, bornés, et dessiné des combinaisons plus fluides dans le cadre de l'expérience socialiste et de non alignement des années Nasser qui ont suivi le mouvement de libération nationale en 1952. Cette période est morte et achevée, et Le Caire est désormais géographiquement plus démocratique et massivement plébéienne, il n'y a pas de zones réservées »¹⁵⁰.

¹⁴⁶ Le Grand Caire (également Greater Cairo et al-Qahira al-Kobrah) est administrativement la zone qui comprend des villes de gouvernorats : Le Caire, Gizeh et Qalyubiyah en Egypte. Celles-ci constituent l'extension urbaine de la ville du Caire.

¹⁴⁷ RIAD Mohamed, *Al-Qahira : Nassig al-Nas fil Makan w al-Zman w Moch'kelatoha fil Hader w al-Moustakbal (Le Caire : le tissu des gens dans l'espace-temps et ses problèmes au présent et à l'avenir, op. cit., p. 36.*

¹⁴⁸ MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe. », *op. cit.*

¹⁴⁹ SEROUR Aleya, *Writing Egypt*, Le Caire, AUC Press, 2010, p. 172. Notre traduction et la citation originale : « [...] I was six years old, just going to the first grade. Gamal 'Abd al-Nasser, the charismatic leader of the revolution, said in his speeches: "We're all equal. We're all the same." That meant that *ibn al-fallah* (the son of the peasant) and *ibn ra'is al-gumhuriya* (the son of the president) could both go to the same university".

¹⁵⁰ DENIS Eric, « Croissance urbaine et dynamique socio-spatiale », *Espace Géographique*, 1998, vol. 27, n° 2, pp. 129-142, p. 129.



Figure 2.1.24. Nasser sur la place d'Abedine à l'occasion de l'union avec la Syrie, 1958.



Figure 2.1.25. Général Naguib au balcon du palais d'Abedine après la déclaration de la république, 1953.



Figure 2.1.26. Nasser et les Officiers Libres à Bab el Khalq, 1955.



Figure 2.1.27. Nasser sur la place d'al-Azhar, 1956.

1.4.2. Le schéma directeur du Grand Caire

A ces réalisations importantes, il faut ajouter que le nouveau régime adopte pour la première fois dans l'histoire du Caire les schémas directeurs (SD) comme « outil de la planification urbaine »¹⁵¹ du futur. L'idée de la planification, considérée comme « la méthode scientifique de la planification socialiste »¹⁵², relève d'une grande importance pour l'État¹⁵³. Recourir à cet outil fait partie d'un objectif plus large d'approfondir la connaissance urbaine de la capitale, et par la suite, contrôler une réalité urbaine héritée de l'ancien régime¹⁵⁴.

Pendant la période nassérienne, deux schémas directeurs sont adoptés, en 1956 puis en 1970¹⁵⁵. Le premier SD est élaboré en 1953 et approuvé en 1956, suite à « une initiative personnelle » de la part d'Abdel Latif Boghdadi, membre du Conseil de commandement de la révolution et ministre des collectivités locales. Il confie la mission à une équipe de quatre docteurs ayant été formés aux États-Unis et en Angleterre, associés à une vingtaine d'architectes, d'ingénieurs et de dessinateurs¹⁵⁶.

¹⁵¹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 83.

¹⁵² SHAKRY Omnia El., "Cairo as Capital of Socialist Revolution" in SINGERMAN Diane et AMAR Paul, *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, American Univ in Cairo Press, 2006, 570 p., Google-Books-ID: U_ORRizgImMC., p. 83.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ MUTIN George, *op. cit.*, p. 17.

¹⁵⁶ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 188.

Les conditions de travail de l'équipe ne sont pas simples. Le contexte sociopolitique est déjà tendu à cause des conflits entre Naguib et le conseil révolutionnaire dirigé par Nasser, les négociations de l'indépendance et les manifestations de protestation revendiquant le retour à la vie démocratique ainsi que le retour définitif des militaires dans les casernes¹⁵⁷. Dans cette situation chargée du fait de l'instabilité du pouvoir et de l'indécision, écrit El Kadi, « on improvise des projets pour la société de demain »¹⁵⁸.

La difficulté de la situation complique le travail de l'équipe, déjà considéré comme strictement confidentiel. La doctrine de la sécurité, indispensable pour les nouveaux maîtres du pays, s'est imposée à travers des mesures martiales et militaires exercées sur les membres de l'équipe : la surveillance étroite, l'auto-inspection à la sortie de travail et l'utilisation d'un mot de passe pour accéder aux locaux de travail. En outre, ces restrictions sont décidées en vue de l'importance des informations qui circulent entre les membres de l'équipe qui portent sur « la distribution de la force de travail dans les différents secteurs d'activité économique, la localisation des industries etc. »¹⁵⁹. À la fin de la mission, l'État invite deux experts des Nations Unies à échanger sur les résultats avec l'équipe, qui présente le projet uniquement devant le ministre (al-Boghdadi) et quelques personnes concernées¹⁶⁰.

Sur le plan urbain, le premier SD s'intéresse aux zones industrielles, aux espaces administratifs et à l'habitat des classes moyennes¹⁶¹. L'historienne Janet Abu-Lughod expose en détails les enjeux desquels découle le premier schéma directeur : « la répartition des habitants, la localisation des industries et des commerces et d'autres utilisations du sol, les conditions de logement, les conditions de travail, la question de transport et de communication, les rues et les autoroutes »¹⁶². Les recommandations issues du SD portent aussi sur la protection des terres agricoles et la création des nouvelles agglomérations urbaines¹⁶³, tout en envisageant la fondation d'institutions et d'organismes « spécifiques et compétents pour assurer le suivi et la réalisation »¹⁶⁴ du schéma. Par contre, malgré toutes ces ambitieuses directives, le schéma ne porte aucune recommandation sur l'amélioration du tissu urbain de l'ancienne ville du Caire et de ses quartiers historiques¹⁶⁵.

Dans le premier SD de 1953, les recommandations des urbanistes consistent à proposer la mise en place de quatre villes satellites autour du Caire, et de six villes industrielles. La construction de ces dix villes est proposée en vue de déconcentrer les activités et disperser le prolétariat. Mais contre toute recommandation, l'État décide de construire deux pôles industriels au nord

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 189.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 202.

¹⁶¹ Mutin George, *op. cit.*, p. 17.

¹⁶² ABU-LUGHOD Janet L., *op. cit.*, p.229. Notre traduction et la citation originale : the distribution of inhabitants, the location of industry commerce, and other land uses, housing conditions, labor conditions, transport and communication problems, streets, and highways.

¹⁶³ EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, *op. cit.*, p. 25.

¹⁶⁴ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 191.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 190.

et au sud de la capitale¹⁶⁶. Ce choix est basé sur l'idée de contrôler le prolétariat égyptien afin d'éviter de nouveaux conflits entre le nouveau régime et les ouvriers, surtout ceux qui se sont déclenchés au lendemain de la révolution¹⁶⁷. L'installation de deux pôles industriels entraîne la construction d'habitats ouvriers aux alentours, ce qui favorise « les déplacements du centre vers la périphérie, tout en changeant le contenu social de ces lieux »¹⁶⁸.

Quant aux choix d'emplacement des sites pour les villes satellites, le schéma directeur propose la mise en place d'une ville à l'est sur le plateau du Moqattam. Quant à la deuxième ville, il est proposé de la situer au sud d'Héliopolis soit à l'est du Caire¹⁶⁹, sur un site déjà occupé par des casernes militaires. C'est sur ce site que l'État, en 1957, choisit de construire la Cité de la Victoire (Madinet Nasr). Entre cette dernière et le centre-ville, se situe le quartier d'Abbasséyya, favorisé et habité par les officiers depuis des années 1940 ; il commence également à gagner de l'importance : des bâtiments gouvernementaux et administratifs tels que le ministère de la justice, l'entreprise nationale du tourisme et des administrations déconcentrées de l'organisme des antiquités commencent à s'y installer¹⁷⁰. Malgré ces nombreuses fonctions administratives installées à Abbaséyya et à Madinet Nasr, la déconcentration des activités n'est pas réalisée complètement. Le rêve de Nasser d'une cité administrative n'aura jamais été réalisé. Par contre, écrit Galila El Kadi, « les efforts pour la déconcentration administrative n'étaient pas tout à fait vains. Ils ont doté la banlieue est d'équipements structurants qui favorisent ultérieurement l'éclosion des deux pôles tertiaires implantés au cours de cette période »¹⁷¹.

Nous remarquons que les objectifs politiques pour l'État sont en priorité consacrés à la planification de la ville : la volonté d'établir une nouvelle idéologie incontestée et celle de museler la révolte de certaines classes sociales viennent s'imposer sur la scène urbaine et sociale : « L'encadrement idéologique et le contrôle social d'un prolétariat noyauté par les communistes n'apparaissent réalisables qu'à l'intérieur des limites géographiques du siège du pouvoir central »¹⁷². Les choix employés par le nouveau régime donnent une idée claire sur la mentalité des jeunes officiers au pouvoir. D'un côté, elle est pragmatique. Cette qualité est « le plus élémentaire qui caractérise la classe moyenne de laquelle était issue la majorité des Officiers libres »¹⁷³. De l'autre côté, elle reflète une volonté qui privilégie les opérations « ponctuelles et sectorielles » plutôt que celles à long terme. Fait qui entraîne la reproduction à l'infini de la crise urbaine et de déséquilibre de l'armature urbaine « avec à chaque fois des

¹⁶⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 83.

¹⁶⁷En août 1952, un nombre de 10 000 ouvriers du textile manifestent pour revendiquer leurs droits. Les manifestations sont réprimées violemment par la police, le bilan est de trois morts du côté des ouvriers et de trois morts du côté des gendarmes. Les chefs des ouvriers révoltés sont jugés devant une cour martiale qui ne leur donne pas le droit de se défendre. Finalement, deux chefs sont exécutés et d'autres sont emprisonnés à perpétuité. L'incident est le premier à montrer la politique du nouveau régime militaire contre toute opposition, sa brutalité et son usage excessif de la force.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 86.

¹⁶⁹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p.87.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷² EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », op. cit., p. 191.

¹⁷³ *Ibid.*

dimensions plus importantes, de telle sorte qu'il devient impossible d'y remédier »¹⁷⁴. Ainsi, elle montre une volonté de la centralisation que Galila El Kadi évoque ironiquement : « [...] mais on préféra concentrer tout au Caire. Comme si la grandeur de l'État pouvait se mesurer par le gigantisme de sa capitale »¹⁷⁵.

Selon nous, les nouveaux maîtres du pays, cernés par des conflits internes et externes, n'étaient pas sûrs de pouvoir contrôler un pays comme l'Égypte sur le long terme. Le manque d'une vision idéologique, l'instabilité et la confusion incitent les Officiers Libres à prévoir sans cesse des retournements, surtout pendant les moments les plus difficiles comme celui de la crise de Suez¹⁷⁶. Le besoin de mener à bien un grand nombre de projets à court terme, dans une course contre la montre, devient indispensable pour gagner la confiance de la population, notamment des classes moyennes et des ouvriers. La doctrine de la sécurité des militaires et leur tendance à la répression accentuent un autre besoin de renforcer une centralisation urbaine au Caire pour faire face à tout danger possible. Pour cela la recommandation du premier SD de construire six villes industrielles autour du Caire est irréalisable car cela reviendrait à assiéger et à isoler la capitale dans le cas d'une probable rébellion ouvrière. La mentalité stratégique militaire ne peut permettre des conditions qui entraînerait un état de siège ni mettre en jeu leur contrôle du pouvoir central¹⁷⁷. Galila El Kadi précise :

« Disperser les ouvriers dans six cités autour du Caire, conformément aux objectifs de déconcentration formulés par le SD, présentait un risque pour un pouvoir encore impopulaire au sein des masses laborieuses.

L'encadrement idéologique et le contrôle social d'un prolétariat noyauté par les communistes n'apparaissent réalisables qu'à l'intérieur des limites géographiques du siège du pouvoir central »¹⁷⁸.

Or, nous pouvons souligner que les recommandations du premier SD sont très ambitieuses. Les auteurs mettent en place une stratégie à long terme pour « des projets retenus dans le temps et dans l'espace »¹⁷⁹ dans le cadre d'un projet national qui valorise les villes secondaires et vise à améliorer les infrastructures avec une meilleure distribution des activités et des services¹⁸⁰. Quant à la dimension régionale dans le SD, elle porte sur l'instauration des villes du canal de Suez pour qu'elles deviennent des pôles industriels. Ce d'autant plus que « l'occasion était plus propice que jamais pour concrétiser une des options principales du plan concernant le développement de la région du canal de Suez »¹⁸¹ avant le déclenchement de la crise de 1956.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 191.

¹⁷⁶ Durant cette crise, Salah Salem, membre du conseil révolutionnaire, propose à Nasser de se soumettre personnellement au siège de l'ambassade britannique pour terminer la guerre contre l'Égypte. Nasser lui répond qu'il préférerait se suicider.

¹⁷⁷ EL KADI Galila, *Al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par MENHA AL-BATRAWY, le Caire, al-Markaz al-Qawmi lel Tarjamah, 2009, p. 37.

¹⁷⁸ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 191.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 191.

¹⁸⁰ EL KADI Galila, *al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, *op. cit.*, p. 37.

¹⁸¹ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 191.

Tel était également le cas au sud de vallée, vers les mines de fer¹⁸². La décentralisation de la capitale mise en avant dans le SD vise à peupler les nouvelles villes avec 1 500 000 habitants (anticipation pour 2000), alors que la population totale prévue pour Le Caire serait de 5.5 millions habitant pour la même année¹⁸³. Ces prévisions étaient largement sous-estimées car le nombre d'habitants au Caire, en 2020, est de 13 626 000¹⁸⁴.



Figure 2.1.28. Le premier Schéma Directeur 1953.

Malgré tout, le fait de confier le premier schéma directeur à une équipe d'experts égyptiens est considéré selon nous une des premières étapes de l'égyptianisation qui symbolise l'époque nassérienne et que nous reprendrons dans les paragraphes qui suivent.

1.5. L'égyptianisation du centre-ville

Le terme de l'égyptianisation n'est pas uniquement associé à l'époque nassérienne. Il remonte à la Révolution Populaire de 1919 dont le slogan est « l'Égypte pour les Égyptiens ». L'égyptianisation à partir de cette révolution est liée à un mouvement nationaliste qui touchait plusieurs domaines. Cependant, ce mouvement n'était pas initié par une volonté souveraine, compte tenu des liens de coopération entre la Cour, les autorités occupantes et les antinationalistes. Ce n'est que trente ans plus tard que le processus de l'égyptianisation devient un projet national sous Nasser. Celui-ci adopte une version « socialiste » de l'égyptianisation qui affectera le paysage urbain du centre-ville comme la suite le montrera.

Dans les ouvrages qui portent sur Le Caire, l'égyptianisation peut avoir plusieurs synonymes tel que l'indigénisation, par Janet Abu-Lughod, la modernité nassérienne (André Raymond), et

¹⁸² EL KADI Galila, *al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, *op. cit.*, p. 37.

¹⁸³ RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.* p. 346.

¹⁸⁴ Platform de Macrotrends, URL : < <https://www.macrotrends.net/cities/22812/cairo/population>>, consulté le 24/04/2020.

¹⁸⁵ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.* p. 190.

¹⁸⁶ *Ibid.*

le processus de la modernisation (Mara Naaman). Nous préférons employer le terme d'égyptianisation, car il est plus lié au contexte égyptien. Il réalise selon nous une continuité entre le passé et le présent du pays. Il renvoie également à une relation historique entre les projets réalisés à l'époque nassérienne et ses germes nationalistes depuis le début du XXe siècle.

Dans l'ouvrage *al-Qahira* (Le Caire) publié en 1969, Desmond Stewart affirme que l'égyptianisation devient à partir de 1952 une politique suivie par l'État, qu'elle soit planifiée ou spontanée¹⁸⁷. Concernant l'hypothèse d'une politique spontanée, nous pensons qu'il s'agit d'un sous-entendu : Stewart observe sans doute la mise en œuvre des politiques du nouveau régime marquées par l'hésitation et la confusion, qui sont parfois illogique et contradictoire.

Stewart présente l'égyptianisation du centre-ville à l'époque nassérienne en évoquant les jours qui précèdent le grand incendie du Caire en 1952. Il considère cet incident comme une protestation populaire qui n'était pas uniquement contre la pauvreté, mais aussi contre le luxe effréné et sauvagement nourri de la misère. Les écarts sociaux s'aggravent à la fin du règne de Farouk 1er (1936-1952). Il raconte une scène qui décrit la fin de cette époque :

« [...] Pendant ces jours sombres, l'avenue Fouad 1er et la rue Soliman pacha sont fréquentées par des princesses charmantes pour acheter tout ce qu'il leur plaît dans les grands magasins de luxe. Certains des restaurants servent des escargots et des fromages importés de Paris par avion, cependant que le reste du peuple vit sur des revenus qui ne dépassent pas quelques piastres »¹⁸⁸.

Stewart souligne quelques lignes plus tard que c'est pendant la nouvelle ère que « les hauts [les sommets] d'élégance n'existent plus au Caire, de même que les bas de la pauvreté, car l'objectif pour le nouveau régime est d'établir l'égalité »¹⁸⁹. La société homogène souhaitée par l'État est évoquée aussi dans le propos suivant de Stewart : « l'œil ne peut pas rater la diversité des modes des cairotes, de par la pluralité de ses quartiers qui reflètent les différences en termes de race, de couleur et de tradition. Ce sont ces différences qui constituent la société cairote »¹⁹⁰. Le concept de société égalitaire permet une « réinvention du centre-ville »¹⁹¹ qui deviendra un espace moins exclusif et plus accueillant pour toutes les classes sociales¹⁹². Finalement, Stewart estime que Le Caire et son centre-ville ont perdu de l'attrait.

Les aspects de l'égyptianisation du centre-ville, considéré par Janet Abu-Lughod comme la *Gold-Coast* (Côte d'Or), débutent notamment après la crise de Suez (1956) et le départ de ses habitants étrangers et des élites. Par la suite, la composition ethnique de la population du centre-ville, explique-elle, évolue radicalement « vers l'indigénisation »¹⁹³, que nous appelons l'égyptianisation, à tel point que les égyptiens musulmans représentent en 1960 les trois quarts de la population du quartier¹⁹⁴. Cette proportion témoigne selon Abu-lughod d'une « nouvelle

¹⁸⁷ STEWART Desmond, *Cairo*, op. cit. p. 143

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 144.

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 65.

¹⁹² *Ibid.*, p. 65.

¹⁹³ ABU-LUGHOD Janet L., op. cit., p. 204.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 204.

unification » entre le reste des élites et les masses populaires, ainsi d'une « extirpation finale des aspects les plus flagrants de l'aliénation dans la ville »¹⁹⁵.

Nous pensons que cette unification entre les élites et le reste de la population n'existe que dans les pourcentages et les chiffres des habitants du quartier, car tout d'abord les écarts entre les deux classes sociales ont augmenté jusqu'à un point de non-retour. La plupart de la classe aisée habitant le centre-ville a été contrainte de le quitter pour s'installer hors du pays (comme ce fut le cas des étrangers, des élites et de la plupart des membres de la famille royale), ou l'a quitté volontairement pour les nouveaux quartiers situés sur la rive ouest. De plus, des mesures répressives « contre toute dissidence ou contribution monarchique au développement institutionnel du pays »¹⁹⁶ sont prises par l'État contre l'aristocratie. Par conséquent, elles ne permettront aucune unification « sociale » entre les deux classes en question.

Nous pensons également que le nouveau régime voulait gagner la confiance du grand public en ouvrant le centre-ville aux classes moyennes et défavorisées, à tel point que le centre-ville est devenu un terrain favorable pour construire une légitimité au sein de la population pour le nouveau régime¹⁹⁷, comme ce fut le cas à l'époque d'Ismaïl et de son projet de modernisation incarné par la construction du quartier (la ville nouvelle). Les nouveaux usagers et habitants appartenant aux classes moyennes et défavorisées envahissent la ville moderne comme des « conquérants victorieux »¹⁹⁸ selon les termes de Yahia Wagdy, l'éditeur en chef du magazine *Manteqety* (Mon Quartier), porte-parole du centre-ville du Caire. De même, le narrateur dans *Morceau d'Europe* (al-Nazer) évoque l'égyptianisation en considérant le centre-ville d'après 1952 comme une succession, ou un héritage :

« Al-Nazer réfléchit à ses idées en disant : “les Officiers Libres ont égyptianisé le cœur de la ville et l'ont donné à la classe moyenne, qu'est-ce que cela signifie ?” C'est un sujet épineux et compliqué qui a besoin d'être évoqué dans un article [...] Je ne vois pas d'inconvénients pour un court article qui comprendra [notre] histoire, mais le sujet demande [mérite] un article fouillé »¹⁹⁹.

Al-Nazer décide finalement de ne pas écrire son article sur la nouvelle domination du centre-ville par la classe moyenne en se disant : « Ma tâche [dans mes écrits] ne consiste ni à transmettre les détails et les formes de la transition, ni à analyser le comment et le pourquoi Le Caire romain [le centre-ville] revient à ceux qui en héritent »²⁰⁰.

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe*, 22 décembre 2009, n° 5-6, pp. 33-68, URL : < <https://journals.openedition.org/ema/2891>>, consulté le 12/04/2020.

¹⁹⁷ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature, op. cit.*, p. 66.

¹⁹⁸ Wagdy, Yahia, « communication personnelle », le Caire, le 23.02.2018.

¹⁹⁹ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā, op. cit.*, p. 202. Notre traduction et la citation originale : تأمل الناظر فكرته ومسار الكلام. قال: مَصْر الضباط الأحرار قلب المدينة ومنحوه للطبقة الوسطى، ما معنى ذلك؟ هذا موضوع شائك ومعقد يحتاج مقالا. كيف أمجج الحكاية بالمقال، لا مانع من مقال قصير تحتويه الحكاية، ولكن الموضوع يتطلب مقالا طويلا.

²⁰⁰ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā, ibid.*, notre traduction et la citation originale : ليست مهمتي الآن نقل تفاصيل الانتقال وأشكاله، وتحليل كيف ولماذا ورث من ورث القاهرة الرومية.

Nous partageons le point de vue de Naaman concernant ces narrations. Naaman pense que le narrateur d'Achour n'apprécie pas vraiment le processus de l'égyptianisation du centre-ville. Nous remarquons qu'al-Nazer hésite plutôt entre deux visions contraires et ironiquement liées. La première est l'admiration du nouveau régime qui se bat avec ambition pour construire une Égypte plus moderne. Ce qui lui permet de ne pas blâmer les Officiers Libres et leurs décisions. Quant à la deuxième, il s'agit de se lamenter sur « l'âge d'or » ou la belle époque révolue du quartier. Al-Nazer évoque la transformation du centre-ville avec des sentiments mêlant « la nostalgie et l'amertume »²⁰¹.

Or, les aspects de l'égyptianisation ont un impact sur les caractères européens du centre-ville. Certains de panneaux des rues et des magasins écrits en français sont remplacés par des panneaux en langue arabe²⁰². Les établissements de loisirs réservés aux étrangers deviennent des installations récréatives pour les égyptiens, comme le club d'al-Jazira à l'île de Zamalek qui était considéré comme le lieu « le plus expulsif »²⁰³ pour les élites et considéré comme « l'ultime citadelle des étrangers »²⁰⁴. Les salles de cinéma incendiées lors du grand incendie sont mal rénovées. Certaines de celles-ci, autrefois spécialisées dans les films étrangers, commencent à diffuser des films arabes²⁰⁵. Des nouveaux ciné-théâtres apparaissent au centre-ville, tels que Qasr el-Nil et Royale, qui participent avec le Théâtre National et ses deux troupes théâtrales²⁰⁶ à revitaliser les pièces de théâtres arabes écrites par les romanciers égyptiens et arabes.

L'Opéra Khédival, renommé Royal, répond aussi aux besoins des nouveaux clients en programmant des ballets folkloriques et des chanteurs populaires à la place de spectacles d'opéra et de concerts symphoniques. Les nouveaux usages de la maison d'opéra ne dureront pas si longtemps : en 1971, un incendie la détruira complètement. Son emplacement deviendra un parking à ciel ouvert puis un garage à plusieurs étages appartenant au gouvernorat du Caire. Les cabarets et les casinos autour de la maison de l'opéra et sur le quartier de l'Azbakéya, dont la plupart sont incendiés lors du grand incendie du Caire, se sont quant à eux installés sur la rive ouest tout le long de la rue al-Haram qui mène aux pyramides de Gizeh²⁰⁷.

L'intelligentsia égyptienne a coutume de se réunir dans les cafés et les salons de thé du centre-ville. Le café de l'Américaine, sur l'avenue Fouad 1^{er} « acquit plus de standing »²⁰⁸. Il est fréquenté par la classe des bureaucrates, les « effendis », ayant reçu une éducation supérieure et occidentale, ce qui leur permet de travailler pour le gouvernement. Ces jeunes fonctionnaires deviennent, sous le régime nassérien, la base de la classe à favoriser. Par conséquent, ils

²⁰¹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, *op. cit.*, p. 66- 67.

²⁰² ABU-LUGHOD Janet L., *op. cit.*, p. 204.

²⁰³ *Ibid.*, p.204.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 204-205.

²⁰⁶ Il s'agit de al-fer'a al-Kawmeyya al-Masriya (la Troupe Nationale Égyptienne) et Fer'at al-Masrah al-Hadith (la Troupe de théâtre moderne). Nous pouvons remarquer clairement qu'un nouveau « vocabulaire » est employé dans le nom de ces troupes comme dans celui de plusieurs institutions de l'époque.

²⁰⁷ EL KADI Galila, *op. cit.*, p. 90.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 90.

redéfinissent la notion de la modernisation en assurant sa transition vers l'égyptianisation²⁰⁹. Les cafés de Hachiche (les *Ghorzas*) s'épanouissent également malgré toute interdiction. Ils deviennent le point de rencontre de l'intelligentsia égyptienne et où se déroulent, selon les termes de Mara Naaman, des débats sérieux, parfois ironiques, au sujet de l'expérience de la modernisation nassérienne. Certains cafés historiques au centre-ville subissent des transformations d'usage. Le café Universel connu sous le nom de café Mattatia (construit entre 1872-1874) dont l'histoire remonte à l'époque d'Ismail, était le point de rencontre des personnalités célèbres de la société de l'époque comme l'idéologue islamiste Sayyid Jamāl al-Dīn al-Afghānī, le poète Hafez Ibrahim, le romancier Mohamed al-Mouwelhy et le leader Sa'ad Zaghloul. Mattatia était également le lieu de rencontre des dirigeants de la rébellion de l'armée égyptienne qui mènera à la révolte d'Urabi en 1881²¹⁰. Malgré sa riche histoire, il ferme ses portes en 1960, puis sera partagé en cinq grands magasins.

Le changement de la composition démographique du quartier à partir de 1956 entraîne une « métamorphose » au niveau des commerces considérés comme étant « occidentalisés » dans les petits quartiers du centre comme al-Tawifiqiyah, al-Azbakiyah et Bab al-Lüq²¹¹. Les modes de consommation se transforment suite aux changements de clientèle et de propriétaires qui ne sont plus des étrangers. Avant 1952, les marchandises étrangères et les prix n'étaient pas à la portée des classes défavorisées ou « des non aristocrates », selon les termes de Janet Abu-Lughod. Ces marchandises sont supprimées progressivement et remplacées par d'autres afin d'attirer le nouveau type de consommateur qui est « moins exclusif mais plus typique »²¹². Les femmes traditionnelles, décrites par Abu Lughod comme les « black-gowned or -coated », c'est-à-dire les femmes vêtues de *milayas*, qui viennent des quartiers populaires du nord et de l'est de la ville, osent finalement admirer les vitrines tout le long de la rue Soliman Pacha et surtout de l'avenue Fouad 1er, qui continue de « conserve[r] le commerce de luxe dans ses grands magasins »²¹³. Ainsi, des « aspirants » jeunes filles et garçons appartenant à la classe moyenne défavorisée, essayent de nouveaux vêtements dans les magasins du centre-ville comme de « nouvelles peaux »²¹⁴.

Le nouveau projet de l'égyptianisation souligne une relation directe entre les transformations d'usage au centre-ville et le sentiment général de la nouvelle époque, où s'entremêlent « la fierté et l'ambivalence »²¹⁵. La fierté égyptienne est souvent évoquée par Nasser qui clame son célèbre dicton adressé aux égyptiens : « Lève la tête mon frère : l'ère de l'esclavage est révolue ». Quant à l'ambivalence, explique Mara Naaman, elle est liée à la nature contestée du centre-ville. Cette contradiction se fait entre la valeur symbolique contestée du centre-ville, son architecture et son paysage urbain demeurant comme une trace de la colonisation et de la ségrégation sociale, ainsi qu'une traduction spatiale d'un ancien projet de modernisation

²⁰⁹ NAAMAN Mara, *op. cit.*, p. 60.

²¹⁰ EL KADI Galila et ELKERDANY Dalila, « Valorisation patrimoniale en cours de la ville moderne du Caire », *Autre part*, 2005, vol. 33, n° 1, p. 90.

²¹¹ ABU-LUGHOD Janet L., *op. cit.*, p. 204.

²¹² *Ibid.*, p. 204.

²¹³ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 90.

²¹⁴ ABU-LUGHOD Janet L., *op. cit.*, p. 204-205.

²¹⁵ NAAMAN Mara, *op. cit.*, p. XXI.

d'Ismaïl. Une nouvelle perception de la ville est adoptée en la considérant comme un terrain du nouveau projet d'égyptianisation²¹⁶. Selon Naaman, la sphère publique du centre-ville du Caire devient, dans les années 1950 et 1960, la scène d'une révolution sociale et économique qui vient de naître au centre de la nation égyptienne et en même temps la ruine d'un ancien processus de modernisation²¹⁷. Ainsi, le centre-ville est perçu au cours de cette période comme le théâtre social dans lequel un acte d'improvisation se joue entre les nationalistes égyptiens et les étrangers expatriés²¹⁸. Al-Nazer, le narrateur du *Morceau d'Europe*, évoque avec regret la transformation du centre-ville. Il considère la nouvelle époque comme un voyage dans le temps qui a ses propres caractéristiques. Les nouvelles classes habitantes, leurs habitudes, leurs dialectes et leurs besoins sont bien différents de celles de ses anciens habitants, à tel point que le centre-ville se dirige désormais dans une autre direction :

« Cependant, Le Caire romain, connu par le centre-ville, part dans la direction d'une autre époque, il plie ses vêtements, porte sa valise et démarre un voyage. [...] il part vers une autre époque, ou bien c'est cette époque qui vient l'envahir avec son peuple, sa langue, ses symboles et ses exigences ? Cela ne fait aucune différence »²¹⁹ .

²¹⁶ *Ibid.*

²¹⁷ *Ibid.*

²¹⁸ *Ibid.*, p. 17.

²¹⁹ ACHOUR Radwa, *Qiṭ'aṭ min Ūrūbbā*, *op. cit.*, p. 80. Notre traduction et la citation originale : كانت القاهرة الرومية المعروفة بوسط البلد تمشي في اتجاه زمن آخر، تطوي ملابسها وتحمل حقيبتها وتشرع في سفر : سافرت إلى زمن آخر أو جاءها هذا الزمن بأهله ولغته ورموزه ومطالبه، لا فرق.



Figure 2.1.29. Place de l'Opéra, 1961.



Figure 2.1.30. Place Tahrir, 1961.



Figure 2.1.31. Place Tahrir, 1961.



Figure 2.1.32. Place Soliman pacha, 1962.

1.5.1. Les symboles de l'égyptianisation

En ce qui concerne les symboles de la citation précédente, évoquons à présent leur rôle dans la construction du nouveau paradigme de « l'égyptianisation ». Au début de ce chapitre, nous avons montré le rôle des références et des personnalités historiques dans la formulation de l'idéologie nassérienne et de celle des Officiers Libres. Nous pensons que ce rôle s'est traduit spatialement par des gestes urbanistiques réalisés dans le centre-ville. Parmi ces gestes qui symbolisent l'époque, citons l'installation de la statue de Ramsès II au centre de la place de la gare, connue sous le nom de Place de Bab al-Hadid.

Avant l'installation de la statue de Ramsès II se trouvait la statue de Nahadat Misr (le Réveil de l'Égypte), considérée comme le chef d'œuvre des sculptures réalisées par Mahmoud

Mokhtar. Cette statue, en granit, représentait un sphinx reposant aux pieds d'une paysanne égyptienne, debout et vêtue de manière traditionnelle, qui semble le réveiller. Celle-ci représente l'Égypte, alors que le sphinx symbolise la civilisation égyptienne. Les deux composantes, la paysanne et le sphinx, regardent vers l'avant et anticipent un futur glorieux de leur pays. Influencé par la révolution publique de 1919, le sculpteur Mahmoud Mokhtar (1891-1934) réalise cette statue à Paris. Elle est présentée ensuite à l'Exposition des Beaux-Arts de Paris en 1920. Après avoir visité cette dernière, le leader Sa'ad Zaghloul, qui revendiquait l'indépendance de l'Égypte à la Conférence de la paix de Paris, encourage Mokhtar à reproduire une copie monumentale pour la placer au Caire, sur la place de la gare, pour symboliser la renaissance égyptienne en vogue à l'époque. L'installation de la statue devient un projet national, la population égyptienne est invitée à participer au financement par une souscription. Le 20 mai 1928, la statue est inaugurée lors d'une grande cérémonie en présence de Zaghloul, Mokhtar et plusieurs dignitaires. À partir de cette date, la place Bab al-Hadid est baptisée place du Réveil de l'Égypte.

Malgré sa valeur symbolique, la statue de Mokhtar fut remplacée par la statue de Ramsès II et est placée devant l'université du Caire jusqu'à nos jours. La nouvelle statue a été découverte coupée en six morceaux dispersés au village de Mit Rahina à Saqqara à 30 km du plateau de Gizeh en 1882. Depuis lors, toute tentative de restauration de la statue *in situ* a échoué. En 1954, Nasser, alors premier ministre, décide de déplacer cette colossale statue pour l'installer sur la place de la gare. La statue en granit rose de Ramsès II est mise finalement sur un socle de trois mètres de haut au bord d'une grande fontaine en 1955 lors « d'une grande célébration nationaliste »²²⁰. Désormais, la place de la gare et la grande avenue qui y conduit sont rebaptisées Ramsès²²¹.

Selon la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray, ce geste urbanistique « symbolisa [...] la renaissance d'une Égypte indépendante »²²². Dapierre-Noiray associe trois identités à cette sculpture. Elle est à la fois la représentation d'un « pharaon, [d'un] monument prestigieux et [d'un] témoin de l'histoire ». Cette identité tridimensionnelle « pose la question du rapport entre différentes transformations de l'Égypte : l'évolution politique du pays, la métamorphose de sa physionomie, mais aussi la transformation de son image dans la littérature »²²³. L'historienne Mercedes Volait, quant à elle, considère ce geste comme « un acte politique fort » en expliquant que « le nouveau dirigeant Gamal Abdel Nasser, entendait renouer symboliquement avec la grandeur passée de l'Égypte, après des siècles de domination étrangère »²²⁴.

Nous sommes d'accord avec ces deux propositions. Nous pensons que le message de la nouvelle statue renvoie à la mémoire collective l'histoire d'un grand pharaon bâtisseur et conquérant. Elle se réfère en même temps à l'idée de convoquer des personnalités historiques indispensables pour asseoir l'idéologie de Nasser et de ses compagnons. Sachant que la statue mesure 11

²²⁰ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op. cit.*, p. 17.

²²¹ VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », n° 108, 2011, p. 10.

²²² DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *op. cit.*, p. 17.

²²³ *Ibid.*, p. 18.

²²⁴ VOLAIT Mercedes, *Le Caire - portait de la ville*, *op. cit.*, p. 10.

mètres de haut dépassant par ceci le Réveil de l'Égypte haute de seulement 7 mètres, et que l'opération de la restauration de la statue est réussie après maintes tentatives. Nous constatons donc que ce geste peut être vu parmi d'autres dans le cadre de la passion de l'État, selon les termes d'André Raymond, pour le gigantisme et la prouesse technique.



Figure 2.1.33. Place de la Gare après l'installation de la statue Ramsès II, 1954.



Figure 2.1.34. Place de la Gare avant 1954.



Figure 2.1.35. Sa'ad Zagloul et Mahmoud Mokhtar devant la statue Réveil de l'Égypte, 1926.

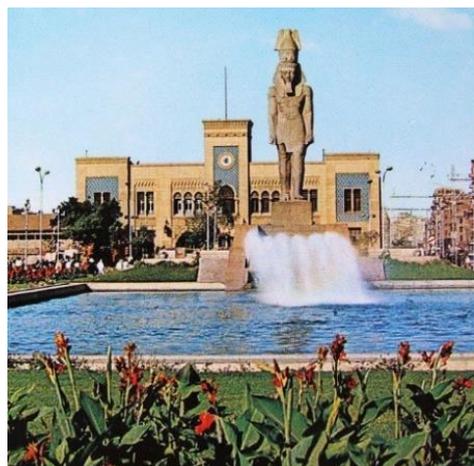


Figure 2.1.36. Statue de Ramsès II à la place de la Gare, 1960.

Chapitre II.2. Les élites et les étrangers dans le centre-ville

2.1. Introduction

Dans ce chapitre, nous approfondirons nos connaissances sur les mesures prises par l'État nassérien pour éliminer les élites et les étrangers de la capitale, particulièrement du centre-ville. Ce bouleversement, qui est une des étapes du processus de l'égyptianisation, a affecté l'architecture et le paysage urbain du centre-ville, ainsi les usages et les modes de consommation. Dans le chapitre précédent, nous avons vu comment le rôle de la capitale et son centre sont modifiés pour se confronter aux données sociopolitiques et économiques de l'ère nouvelle. Arrivés au pouvoir, les Officiers Libres considèrent tout ce qui leur précède comme un '*al-Ahd al-Ba'aed*' (époque révolue). Au cours des premières années de la révolution, ce terme est souvent employé dans les discours et les déclarations de Nasser¹ à tel point qu'il devient le mot clé pour désigner la période avant 1952 ou la période de la monarchie.

Les militaires qui commencent à occuper les postes clefs généralisent le terme *al-Ahd al-Ba'aed* en menant une campagne contre les symboles de cette période révolue. Wajeh Abaza, membre des Officiers Libres qui devient le chef d'État-Major en charge de la radiodiffusion, prescrit l'interdiction de diffuser des chansons de la chanteuse populaire Oum Kalthoum au lendemain de la révolution, sous prétexte qu'elle représente l'époque révolue. Après en avoir été informé, Nasser ordonne, contre toute attente, à son officier de rediffuser les chansons d'Oum Kalthoum en lui disant : « Si on doit interdire les chansons d'Oum Kalthoum, il nous fallait d'abord détruire les pyramides, car elles aussi appartiennent à une époque révolue »².

Il s'agit donc d'une politique sévère qui condamne l'époque de la monarchie, ses symboles et ses traces urbaines et architecturales. Cette politique est considérée comme un effacement du passé d'un pays pour le remplacer par un présent prometteur pour les classes moyennes et inférieures. Les mesures prises par l'État sont représentées par l'annulation des titres d'honneur, la dissolution des partis politiques, la fermeture de ses organes de presse et la constitution des tribunaux révolutionnaires, connue pour leur dureté et leur attitude humiliante envers les hommes politiques de cette époque révolue. Au niveau financier, les biens de la famille royale sont confisqués en novembre 1952 : les élites, les membres de la cour, les anciens chefs de cabinets, les ministres et les membres des parties politiques « se voient dépossédés de leurs

¹ AHMED Ahmed Youssef, *Al-Magmoua'a al-Kamela li Khotab wa Tasrihat al-Ra'is Gamal Abdel Nasser 1952–1954 Bina'a al-Thawara fi Misr (la Collection des Discours et des Déclarations du Président Gamal Abdel Nasser 1952-1954 la Construction de la Révolution en Égypte)*, 1^{re} éd., Le Caire, Markaz Derasat al-Wehdah al-Arabiya, 1995, vol. 1. Son discours à *Akhtab en Dakahliyyah* (11/12/1953) (P.38) et ses déclarations au directeur de l'Agence de l'Égypte au Caire (17/3/1953) (p. 141).

² SHAHAT Saïd AL-, *Oum Kalthoum w Hokkam Misr (Oum Kalthoum et les Souverains d'Égypte)*, 2^{ème}, Le Caire, Kotob arabia, 2007, p. 104.

biens meubles »³. Les sièges des journaux sont fermés et les partis politiques sont dissouts. Ces mesures entraînent l'abandon de villas et de palais du centre-ville⁴.

Ainsi, les palais royaux sont saisis par l'État puis ouverts à la population. Le palais d'Abedin est considéré « sans conteste un repère important dans l'histoire de l'Égypte qui ne devrait jamais être effacé »⁵. Ayant été le siège du pouvoir durant quatre-vingts ans. Le palais d'Abedin est emblématique, car sa construction coïncide avec celle du Caire moderne. Après 1952, il devient le premier palais ouvert au public. Le 9 avril 1953, la magazine *Akher Sa'a* (*L'Heure Dernière*) publie un reportage intitulé « le Peuple est assis sur le Trône ». Le reportage décrit une visite d'un paysan égyptien, sa femme et leur enfant au siège du pouvoir du palais d'Abedin. La photo de couverture du reportage est illustrée par une grande image qui représente le paysan vêtu traditionnellement, assis sur le lit dans la chambre royale. Il tient le combiné téléphonique d'une main et de l'autre ses chaussures. Dans le même reportage, de nombreuses photographies montrent le paysan assis sur le trône puis dans la salle de bain royale avec sa femme représentée dans une autre photo en aidant son petit à se soulager dans les toilettes du roi. Ce reportage multiplie les mises en scène triviales qui visent à désacraliser le palais pour signifier que tout le monde peut se l'approprier.



Figure 2.2.1. Couverture de magazine *Akher Sa'a* : "le peuple s'assoit sur la Trône. Un paysan, sa femme et son fils avec *Akher Sa'a* vont au palais d'Abedin.



Figure 2.2.2. Dans la salle du Trône, le paysan, pieds nus, est assis sur le Trône à côté de sa femme assise sur la chaise de la Reine.



Figure 2.2.3. La femme et son fils dans les toilettes du roi.



Figure 2.2.4. Le paysan et sa femme dans la salle de bain royale

³ EL KADI Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, p. 89.

⁴ HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », in *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, p. 43-62, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/cedej/906>, consulté le 8/2/2020.

⁵ VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe*, n° 5-6, 22 décembre 2009, pp. 33-68, p. 38.

Après la chute de la monarchie, l'aigle de la République (celui de Saladin) remplace le trône qui décorait les remparts et les portes du palais d'Abedin. Ce geste est considéré par le journaliste égyptien Hamdi Abu Galil comme « une déclaration du nouveau pouvoir sur le quartier, voire le pays entier »⁶. Abu Galil ajoute avec ironie que « les hommes de la révolution de juillet veulent peut-être par ce geste ajouter le palais d'Abedin à leurs réalisations révolutionnaires »⁷. Quant à leur usage, les bâtiments du palais d'Abedin deviennent après 1952 le siège de trois ministères⁸. Un de ses bâtiments devient un centre de vaccination contre la malaria pour un certain temps⁹, bien que ce bâtiment conserve le symbole de la monarchie (le croissant et les trois étoiles) sur la plupart de ses murs. Le bâtiment des casernes des Gardes Royaux devient le siège de l'Union Nationale (1958) puis celui du gouvernorat du Caire, de 1958 à 1959, puis à partir de 1965 jusqu'à nos jours¹⁰. Par ces nouvelles fonctions, au cours des années, la physionomie du palais devient « de bien plus tardive facture »¹¹.

La place d'Abedin, lieu d'importants événements historiques, à commencer par la Grande Manifestation d'Abedin en 1881 jusqu'à la révolution 1952, devient un parc public où « l'on peut observer les travailleurs de la municipalité en plein repos », alors qu'il était avant un lieu de « promenade pour les rois, les princes et les consuls étrangers au même temps qu'il était interdit à la population d'y accéder »¹². Cette transformation est selon Abu Galil « une des preuves qui montre que la révolution de 1952 a atteint ses objectifs, dont le premier est de permettre à la population de déterminer son destin et de gérer ses biens »¹³.

⁶ ABU GALIL Hamdi, *Al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (Le Caire : Rues et Anecdotes)*, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2008, p. 100.

⁷ *Ibid.*, p. 100.

⁸ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement.*, *op. cit.*, p. 89.

⁹ BAHJI Inès Mohamed El, *Misr fi Ahd al-Khédiw Ismaïl (l'Égypte à l'époque du Khédivé Ismaïl)*, Amman, Markaz al-Kitab al-Acadimi, 2017, p. 133.

¹⁰ HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution Urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21ème siècle)*, 1ère, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 188.

¹¹ VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » », *op. cit.*

¹² ABU GALIL Hamdi, *al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (Le Caire : Rues et Anecdotes)*, *op. cit.*, p. 101.

¹³ *Ibid.*, p. 101.



Figure 2.2.5. Prière de vendredi en 1953 à la place d'Abedin.



Figure 2.2.6. Remplacement de symbole du Trône de la monarchie par l'aigle de la république sur la façade du palais d'Abedin.



Figure 2.2.7. Démolition des clôtures de jardin du palais Abedin, 1956.

Outre le palais d'Abedin, d'autres palais subissent aussi un changement d'usages et se transforment en administrations ou en établissements d'enseignement¹⁴. Bien que les transformations des palais en écoles aient commencé à l'époque de la monarchie, comme le cas du palais du prince Saïd Halim au centre-ville qui s'est transformé en école en 1931, cela fut plus tard attribué au régime nassérien. L'historienne Mercedes Volait affirme que cette pratique devient beaucoup plus répandue sous le régime de Nasser qui « avait ouvert nombre de ces constructions au plus grand nombre »¹⁵. Quelques décennies plus tard, un mouvement nostalgique commence en Égypte, regrettant l'époque monarchiste et khédivale. Au cours de ce mouvement, explique Volait, « le lustre et la grandeur supposés de l'Égypte khédivale » devient « un objet de regret ». L'époque socialiste nassérienne deviendra par la suite « un objet de rejet »¹⁶.

Certains palais « confisqués à l'aristocratie »¹⁷ deviennent des sièges d'administration relevant directement de la présidence de la République. À la suite du départ des étrangers, leurs appartements au centre-ville sont également abandonnés et saisis. Une partie des biens immobiliers des sociétés d'assurances est également nationalisée puis versée au secteur public¹⁸. L'urbaniste Milad Hanna décrit le sort de ces biens immobiliers : « L'État devient — pour la première fois — un acteur important dans le domaine du logement, tout au moins en matière d'appartements luxueux et bien situés. Certains seront attribués au bénéfice d'« hommes de confiance et de pouvoir » ou de quelques méritants »¹⁹. Ceux-ci sont les militaires, les bureaucrates qui appartiennent à la classe moyenne-supérieure et que le nouveau régime installe au sommet de la pyramide sociale en Égypte.

¹⁴ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 89.

¹⁵ VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » », op. cit.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 87.

¹⁸ HANNA Milad, op. cit.

¹⁹ *Ibid.*

Selon nous, ces mesures anti-élites par l'État ont un double sens. D'une part elles font partie du processus d'égyptianisation amorcé à partir de 1952. De l'autre, elles traduisent une sorte de revanche des « nouveaux éléments sociaux », c'est-à-dire la nouvelle bourgeoisie militaire et bureaucratique, contre les féodaux, les dirigeants satellites de la Cour et les hommes politiques qui avaient pactisé avec les Britanniques après l'incident du 4 février 1942 et la fin de la Seconde Guerre mondiale. Selon le nouveau régime, les élites, qu'elles soient corrompues ou pas, ont leur part de la responsabilité de la misère, de la pauvreté de la population égyptienne et de cette situation de crise. Ce groupe est donc ciblé par de nombreuses réformes sociales et politiques telles que les réformes agraires, l'annulation de leurs titres d'honneur, la mise de leurs biens sous séquestre et leur jugement par un tribunal révolutionnaire.

Nous pouvons ajouter que l'indépendance de l'Égypte a joué un rôle charnière dans la réussite des mesures éliminatoires contre l'ancienne classe dominante. Pendant plus d'un siècle, les élites avaient maintenu leurs relations culturelles avec le monde occidental, en particulier avec l'Angleterre et la France, où la plupart des enfants de cette classe avaient été formés. Depuis l'occupation britannique en 1882, des liens si étroits s'étaient constitués entre ces élites et la politique de l'occupant que la relation entre les deux était devenue symbiotique. La classe dominante égyptienne se trouvait en fin de compte plus proche de ses maîtres éducateurs que du reste de la population, qu'ils considéraient comme « illettré et arriéré »²⁰. Le rapprochement avec les autorités occupantes et les bénéfices que les élites en tiraient, permettaient ces derniers de développer « pourtant un discours temporisateur qui détourne contre la présence britannique les mécontentements nés des déséquilibres au sein de la société égyptienne, mais elle sent intuitivement que la conquête d'une indépendance totale la laissera seule face à une population qui lui est plus étrangère que ne le sont finalement les Britanniques »²¹. Par conséquent, l'indépendance du pays ne jouera jamais en leur faveur. Les écarts économiques et culturels entre les élites et les masses populaires participent à constituer « une société très inégalitaire ». À la fin des années 1940, l'inégalité touche gravement les couches moyennes de la société. Malgré leurs différences culturelles et idéologiques, ces couches s'unifient afin de réaliser « un objectif commun, celui de la lutte contre la puissance occupante »²². La chute de la monarchie et l'indépendance permettent aux nouveaux dirigeants, issus de la classe moyenne, de réaliser des réformes et de constituer une nouvelle « petite bourgeoisie »²³.

Les transformations d'usage des palais sont accompagnées par une grande opération d'aménagement du centre-ville visant à « l'anéantissement de la mémoire des hauts lieux

²⁰ GAYFFIER-BONNEVILLE Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 70, 1 juin 2005, pp. 111-136, p. 115.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ TOMICHE Nada, « Chapitre IV. Les origines politiques de l'Égypte moderne », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 85-105, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/iremam/792>, consulté le 28/12/2019.

symboliques de la présence britannique »²⁴. Citons, par exemple, les casernes britanniques²⁵ sur la place Tahrir, dont l'existence devient encombrante²⁶. Connues sous le nom de Casernes de Qasr el-Nil, elles sont une sorte de « cité militaire en plein centre-ville ». Elles sont évacuées en 1947, en même temps que le siège de la police militaire britannique sur la Place de gare²⁷. Lors d'une grande célébration nationaliste, le roi Farouk hisse le drapeau égyptien sur ces casernes²⁸ ; par la suite le dernier cabinet wafdiste commence à les détruire, en 1951. Deux ans plus tard, le nouveau régime révolutionnaire continue les travaux de démolition et entraîne leur disparition définitive. À son emplacement sont érigés les trois nouveaux bâtiments de style moderne : l'hôtel Hilton, le siège Ligue Arabe et celui de la municipalité du Caire. La place qui rassemble les trois bâtiments, dont le nom était la Place d'Ismaïliyya ou la Place du khédivé Ismaïl, est renommée la place Horeya (la liberté) en août 1952 puis la place Tahrir (la libération) à partir de septembre 1954, pour signifier la fin de l'occupation et de la tyrannie.

Sur la Place Tahrir se trouvait la mosquée et le mausolée du Sheikh Mohamed al-Abit, un ami et espion de Mohamed Ali Pacha, fondateur de la famille royale²⁹. Après 1952, le régime trouve que la présence de cette mosquée, dont l'architecture est pauvre, est inadéquate pour le nouveau rôle conçu pour cette place importante surtout que le mot *Abit* en arabe signifie l'idiot. En 1954, la mosquée est détruite et remplacée par une autre au style néo-mameluk, conçue par l'architecte italien Mario Rossi. Elle prendra le nom d'une grande figure nationaliste et opposant au Mohamed Ali Pacha : le Sheikh Omar Makram.

Pour souligner l'importance de cette place emblématique, il faut considérer la modification de la morphologie de la place Tahrir au cours de diverses opérations de planification. Il s'agit de l'aménagement de la corniche al-Nil (1955), l'opération nécessite de raser le jardin de la Résidence de l'ambassade britannique qui « s'étendait jusqu'au Nil, imposant au trafic un détour et qui était un rappel quotidien de la présence britannique »³⁰. Cet aménagement est accompagné par certaines démolitions qui entraînent la disparition de quelques lieux de mémoire : le palais de madame Quout al-Quoloub El Démardachéya, également Out El Kouloub (1899-1968), écrivaine et fille d'un fameux Sheikh sūfi³¹, dans lequel se déroulait son célèbre salon littéraire. Il fut démoli en 1966 pour élargir l'espace menant au pont de Qasr el-Nil³². De même, la villa de Houda Sharawi (1879-1947), grande figure nationaliste et pionnière du mouvement féministe au début du XXe siècle, et celle du Comte Zogheib sont respectivement démolies en 1960 et 1963. Les emplacements de ces deux villas deviennent un parking à ciel ouvert. À proximité se trouvait la villa d'Omar Sultan Pacha, figure sociale de

²⁴ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 88.

²⁵ Avant l'occupation britannique les casernes appartiennent à l'armée égyptienne depuis le règne du Saïd Pacha (1854-1863).

²⁶ RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 344.

²⁷ Ce bâtiment est démoli en 1954 et remplacé par un gratte-ciel : l'immeuble Everest.

²⁸ Quotidien *Al-Ahram*, le 31 mars 1947.

²⁹ Quelques références affirment que Mohamed el-Abit est un homme religieux vécu au 12^e siècle. (ABU GALIL Hamdi, *al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (le Caire : Rues et Anecdotes*, op. cit.).

³⁰ RAYMOND André, *Le Caire*, op. cit., p. 344.

³¹ Abdel Rahim el-Démerdache (1849–1929).

³² EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 88. El Kadi ajoute que le palais de la princesse Neemat Kamal s'est séquestré et devient le siège de ministère des Affaires Étrangères mais la princesse a déjà offert son palais au ministère en question en 1938.

l'époque et frère de Houda Sharawi. Celle-ci est démolie en 1972 et remplacée par la mosquée d'al-Rahma (la Compassion) inaugurée en 1972. La villa de la princesse Asma Halim, rue Qasr al-Ayni, est démolie en 1957 et remplacée par le siège principal de la Banque pour le Développement et du Crédit Agricole.

La disparition des villas et des palais au centre-ville n'est pas un choix propre du nouveau régime. Comme nous l'avons montré dans la première partie, la première phase de la construction du centre-ville est constituée des villas et des palais « noyés dans les verdure »³³ ;



Figure 2.2.8. Villa Delort de Gléon, rue al-Chawarby.

Ceux-ci commencent à disparaître puis sont remplacés par des immeubles au début du XXe siècle jusqu'à la période d'Entre-les-Deux Guerres. Quant à la dernière phase, elle commence au cours les années 1960 suite aux nationalisations et aux réformes sociales, surtout les réformes agraires, « lorsque la réforme agraire déplaça l'investissement foncier de la terre vers la pierre »³⁴. Il convient d'ajouter que certaines villas échappent à ce sort comme la villa Delort de Gléon de la rue al-Shawarby conçue par Ambroise Baudry en 1872. Elle était le siège de la Légation italienne puis celui du journal al-Siyâsa (la Politique), porte-parole du parti des Libéraux Constitutionnels dissout après 1952. La localisation de cette villa dans une petite rue au centre-ville la rend si « bien cachée des regards que nul ne sait son existence »³⁵.

L'importance gagnée par la place Tahrir, de par ses nouveaux bâtiments surtout les hôtels sur les bords du Nil, encourage l'installation des services aux alentours, tel que les agences de voyage et les compagnies aériennes. De grands restaurants, des salons de thé et des bars³⁶ s'installent dans les grands édifices hôteliers. Les services financiers continuent à occuper le centre-ville avec « une forte tertiairisation et un grand affinement des fonctions des sous-espaces »³⁷.



Figure 2.2.9. L'aménagement de la corniche du Nil.



Figure 2.2.10. L'aménagement de la place Tahrir

³³ VOLAIT Mercedes, « La Belle Époque », *op. cit.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*

³⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 90.

³⁷ *Ibid.*, p. 90.



Figure 2.2.11. Mosquée d'al-Abit, à la place Tahrir, est démolie puis est remplacée par la mosquée d'Omar Makram



Figure 2.2.12. Villa Huda Charawy, place Tahrir se transforme en un parking à ciel ouvert puis à un hôtel.



Figure 2.2.13. Villa Qout al-Qulub démolie en 1966.



Figure 2.2.14. Villa Omar Sultan, rue Sabry Abo Alam, démolie puis remplacée par la mosquée d'al Rahma.



De même que pour les palais, les noms des places et des rues du centre-ville subissent des modifications importantes. En septembre 1954, une décision est prise pour changer les noms des places et des rues qui portent ceux des membres de la famille royale et des grandes figures ayant des relations avec la Cour et les autorités occupantes à l'époque de la monarchie. Ils sont remplacés par les noms des figures nationalistes, des dates mémorables ou des mots qui reflètent l'identité du nouveau régime au pouvoir et ses orientations. Les changements de nom concernent les avenues principales et les rues qui côtoient les sièges du pouvoir et les lieux importants. Selon le journaliste Hamdi Abo Galil, cette décision entraîne une dissociation entre ces rues et leurs histoires passées. Nous pensons également qu'effacer les noms des hommes de l'ancienne époque passe sous silence les efforts réalisés par ceux-ci dans la fondation du centre-ville et la réalisation du projet de modernisation de l'Égypte au cours du XIXe siècle.

La liste de ces changements est si longue que nous nous contentons de quelques exemples. Commençons par la place du Mohamed Ali (pacha) qui reprend son ancien nom 'Place d'Attaba'³⁸. La place et l'avenue du Khédive Ismaïl portent le nom de Tahrir (la libération), tandis que le pont qui porte son nom retrouve son ancien nom 'pont de Qasr el-Nil'. L'avenue Fouad 1^{er} ³⁹ devient l'avenue de 26 juillet, date d'expulsion de roi Farouk (fils du Fouad) et le pont deviendra le pont d'Abo el-Ela⁴⁰. La rue qui porte le nom du roi Farouk⁴¹ devient la rue de

³⁸ Le nom de Mohamed Ali est supprimé aussi de son célèbre club situé dans la rue d'al-Boustan au centre-ville. Le club devient désormais le Club Diplomatique.

³⁹ Le nom du roi Fouad est effacé également de tous les établissements qu'il a inaugurés tel que la Maternité du Fouad 1^{er} qui portera le nom de la rue d'al Jala'a (l'évacuation) où elle se situe, et son école secondaire dans le quartier d'al-Abbasiyya qui devient l'école d'al-Husseineyyah.

⁴⁰ Car le pont côtoie une ancienne mosquée nommée la mosquée du Sultan (HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Etudes dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017, p. 278).

⁴¹ Également, le nom du roi Farouk est retiré de tous les établissements, l'école secondaire qui portait son nom à al-Abbasiyya devient au nom d'Ismaïl al-Qabbany (un éducatif pionnier et premier ministre d'éducation à l'époque républicaine).

l'Armée. Alors que la rue et la place de la gare dédiées au nom de la Reine mère (al-Maleka)⁴² devient la rue du Réveil de l'Égypte (du nom de la statue installée à la place de la gare), puis changé de nouveau après l'installation de la statue colossale du Ramsès. La place et la rue qui portent le nom du Soliman pacha al-Francawy (Soliman pacha le français), général militaire (1788-1860) et grand-père de la reine mère, portent le nom de l'économiste Talaat Harb (1867-1941). La Place au nom du khédivé Tawfik est dotée du nom de son ennemi historique le leader nationaliste Ahmed Urabi. Le nom de ce dernier est donné aussi à la Place d'Abedin, puis elle est nommée la Place de la République.

Bien que cette politique, visant à remplacer les noms de la famille royale, fait partie de la stratégie d'égyptianisation, il nous semble qu'elle n'est pas un geste très réfléchi : certains ont échappé à ce changement comme la rue d'Ahmed Pacha dans le quartier de Garden City. À l'époque, les nouveaux dirigeants ne savent pas qu'Ahmed Pacha est un prince de la famille royale et frère du khédivé Ismaïl. De même, cette vague de changements de noms dépendait parfois des relations politiques entre le régime nassérien avec d'autres pays. Par exemple, la rue d'al-Bustan, une des artères principales du centre-ville, reçoit le nom d'un révolutionnaire irakien et ami proche de Nasser, le président Abdel Salam Aref (1921-1966)⁴³. Au quartier d'al-Manial, proche du centre-ville, se trouve la rue du roi Abdel Aziz Aal Saoud, roi de l'Arabie Saoudite (1902-1953) en reconnaissance de sa première visite de l'Égypte (1946). Auparavant, la rue était nommée al-Nil. Cette rue en question perd son nom au début des années 1960, suite à la dégradation des relations entre Nasser et le roi Saoud (fils d'Abdel Aziz et son successeur [1953 - 1964]) et retrouve son ancien nom d'al-Nil. Après la réconciliation des relations entre les deux leaders, la rue reprend le nom du roi saoudien.

Les rapprochements entre le régime nassérien et les mouvements de la libération nationale favorisent la tendance à donner des noms de ses figures nationalistes aux rues et aux places du centre-ville. Le gouvernement révolutionnaire attribue le nom de Simón Bolívar, une figure emblématique de la lutte contre la colonisation en Amérique du sud (1783-1830), à la place qui portait avant 1952 le nom du palais al-Dubara, siège du Haut-commissaire britannique en Égypte considéré comme le vrai maître du pays après l'occupation⁴⁴. De même, le nom de la rue, al-Walda Pacha (mère du khédivé Ismaïl), qui mène à la place est changé pour l'Amérique latine en 1960. La nomination de la place entraîne une vague de critiques par les architectes et les historiens. L'historien Mohamed Kamal Mohamed publie un article à ce sujet en affirmant que « dans l'histoire égyptienne, arabe et islamique, on a des figures dont les noms méritent d'être donnés à nos rues et places, surtout pour celles qui côtoient le ministère des Affaires étrangères, la Ligue arabe et les ambassades »⁴⁵.

Une de ces transformations que subissent les noms des rues au centre-ville est soulignée par le narrateur de *Morceau d'Europe*, en évoquant le Grand Incendie du Caire. Il s'agit de l'avenue

⁴² La rue portait le nom de la Reine Nazly (femme du roi Fouad qui deviendra la reine mère) depuis 1925. En 1950, suite aux conflits entre celle-ci et son fils le roi, la rue devient uniquement la rue de la Reine.

⁴³ Malgré ce changement, le nom ancien al-Bostan est plus utilisé jusqu'à nos jours vu qu'il est plus court et facile à retenir.

⁴⁴ La place porte également sa statue en bronze depuis 1979.

⁴⁵ ABU GALIL Hamdi, *al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (Le Caire : Rues et Anecdotes)*, op. cit., p. 115.

d'Ibrahim pacha qui mène au palais d'Abedin. Elle devient l'avenue de la République au lendemain de la révolution :

« L'incendie démarre par l'avenue d'Ibrahim [pacha] ; après les Officiers Libres l'ont appelée l'avenue de la République. Apparemment ils ont voulu supprimer la barrière entre les deux villes, mais à leur façon : ils ont donné un ordre pour la renommer. Ces officiers, qui n'ont pas eu l'occasion de terminer leurs études secondaires, n'avaient que deux ou trois ans d'études, dont les cours ne dépassaient pas les sciences militaires, ils ne se préoccupaient pas donc beaucoup des significations et des sens »⁴⁶.

Toutefois nous remettons en cause cette interprétation pour deux raisons : la première est que cette nouvelle appellation comprend aussi la place d'Abedin à laquelle l'avenue d'Ibrahim mène. Nous pensons que le nouveau nom de la place « République » a conduit à changer le nom de l'avenue et non l'inverse. Ensuite, ni la place d'Abedin, ni l'avenue d'Ibrahim ne représentent de barrière entre les deux villes (la ville ancienne du Caire et la ville moderne qui est le centre-ville), mais plutôt de la rue d'al-Khalig⁴⁷ où se situent les limites géographiques de deux villes.

Cependant, certains noms des rues n'ont pas subi de changement. Il s'agit des rues portant les noms des grandes personnalités étrangères qui contribuaient au rayonnement du pays au cours du XIXe siècle. Les rues portant les noms des égyptologues Maspero, Champollion et Mariette ; celles portant le nom de Clot Bey, fondateur de l'école de médecine égyptienne et Nubar pacha, homme politique et le premier Premier ministre en Égypte, gardent également leurs noms jusqu'à nos jours⁴⁸.

Quant aux statues au centre-ville, quelques-unes ont connu les mêmes vicissitudes que le nom des rues. Sur le côté ouest de la Place d'Abedin, il était prévu de dévoiler une statue à cheval du roi Fouad 1er, père du roi Farouk 1er, qui a été mise en place en avril 1952. À cause du coup d'État de 1952, le vernissage de la statue devient impossible. Après la déclaration de la République, la statue du roi Fouad 1er est remplacée par celle du leader militaire Ahmed Urabi réalisée par Moustafa Khalil, qui est le même sculpteur de la statue remplacée. La statue d'Urabi quittera son socle pour s'installer à la Place de la Gare de la ville Zagazig (proche de son village natal). Quant au socle, il est enlevé en 1958. L'installation de la statue roi Fouad fut partie d'un projet pour lier visuellement la place d'Abedin visuellement à la place de Khédive Ismaïl à travers une autre statue de ce dernier : au milieu de la place Tahrir, se trouvait un socle en granit rose qui devrait accueillir la statue bronze d'Ismaïl en hommage de son rôle dans la construction du centre-ville., la chute de la monarchie rendra l'installation de la statue, sculptée par Mostafa Naguib en 1951, impossible et laissera le socle nu jusqu'à son enlèvement en 1987. La statue

⁴⁶ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 202. في يناير عام ١٩٥٢ بدأ الحريق بشارع إبراهيم باشا، بعدها جاء الضباط الأحرار، أطلقوا عليه شارع الجمهورية. أرادوا على ما يبدو رفع الحاجز بين المدينتين، ولكنهم على طريقة الضباط أصدروا أمراً، وأيضاً على طريقة الضباط الذين لم يتح لهم بعد إنهاء تعليمهم الثانوي سوى عامين أو ثلاثة من دراسة لا تخرج مقرراتها عن حدود العلوم العسكرية، لم يشغلهم كثيراً التفكير في المعاني والدلالات.

⁴⁷ Le nom de la rue d'al-Khalig est changé après l'Attaque Tripartite contre l'Égypte (la crise de Suez de 1956) et devient la rue de Port-Saïd. Cette appellation avait pour but de commémorer la résistance populaire de cette ville contre les troupes françaises et britanniques.

⁴⁸ À l'exception de Soliman Pacha el-Faransawy, un des fondateurs de l'armée égyptienne au cours du XIXe siècle. Nous pensons que son nom a été supprimé de la place et de la rue pour une seule raison qu'il est le grand-père de la reine mère de dernier roi Farouk.

de Soliman pacha⁴⁹ sur la place qui portait son nom est remplacée par celle de l'économiste nationaliste Talaat Harb en 1964. Cette dernière, « ressemblant légèrement »⁵⁰ au pacha, est sculptée par Fathi Mahmoud et Fârûq Ibrahim.

Concernant Talaat Harb, il a fondé un empire industriel en plusieurs domaines, tel le textile, l'aviation, la presse et le cinéma, basé sur l'égyptianisation du capital⁵¹. Les efforts de Talaat Harb font partie d'un mouvement nationaliste qui tente de « favoriser l'accès des Égyptiens aux conseils d'administration des sociétés anonymes »⁵², ce qui est considéré comme une phase préparatoire aux nationalisations de l'ère nassérienne⁵³. C'est pour cela que la statue porte une forte signification à cette époque, car Harb est simplement considéré comme « l'ancêtre direct de l'étatisme nassérien »⁵⁴ notamment dans les domaines de la lutte contre le colonialisme et la domination économique étrangère.

La statue d'Ibrahim Pacha, souverain égyptien et fils de Mohamed Ali Pacha, sculptée par Charles Cordier et située sur la place de la République, est la seule à ne pas être enlevée parmi les statues de la famille royale. La statue d'Ibrahim pacha n'a pas été déplacée, car elle représente un grand militaire dont le rôle dans la construction de l'armée égyptienne moderne est remarquable. Nous partageons le point de vue de Desmond Stewart qui affirme : « comme il [Ibrahim pacha] est un grand chef de l'armée, il conserve une grande partie de l'appréciation de l'État, c'est pour cela qu'on garde sa statue devant la maison de l'Opéra »⁵⁵.

Le nouveau régime conserve aussi les statues des figures nationalistes telles que celles de Sa'ad Zaghloul, Moustafa Kamel et Ahmed Maher. Il conserve aussi la statue de Laz Oghli pacha, située sur la place à son nom au centre-ville. Oghli est un ministre et conseiller à l'époque du Mohamed Ali pacha (1805-1848). Bien que réputé pour sa dureté, à tel point qu'il a été l'organisateur du massacre des mamelouks (1811), le nouveau régime maintient sa statue pour des raisons inconnues. Selon nous, la localisation de la place de Laz Oghli est peu importante pour le régime. Par ailleurs, de même que pour la rue d'Ahmed pacha, il est possible que les responsables de l'époque n'aient pas eu une idée précise de l'identité de cette personne ou de son rôle dans l'histoire. Par conséquent la statue est toujours en place à ce jour.

Cependant, les statues du centre-ville du Caire n'ont pas heureusement le même sort de la statue représentant Ferdinand de Lesseps à l'embouchure du canal du Suez, à l'extrémité de la ville Port-Saïd. Sculptée par Emmanuel Frémiet, la statue est colossale, car mesure 33 ft. Elle est inaugurée en son hommage en 17 novembre 1899. À la suite de la crise de Suez, les habitants

⁴⁹ Sculpté à Paris par Henri Alfred Jacquemart à la demande du khédivé Ismaïl qui voulait décorer la ville moderne par ses œuvres. Suite à cette demande, Jacquemart sculpte aussi la statue de Laz Oghli et les quatre lions en bronze installés au début et à la fin du pont de Qasr el-Nil. La statue en question est installée finalement au jardin du Musée Militaire à la Citadelle.

⁵⁰ STEWART Desmond, *Cairo*, Littlehampton Book Services Ltd, 1965, p. 101.

⁵¹ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 439.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ SEROUR Aleya, *Writing Egypt*, Le Caire, AUC Press, 2010, 349 p., p. 221. Notre traduction et la citation originale : "Harb was subsequently sculptured into the direct ancestor of Nasserist etatism".

⁵⁵ STEWART Desmond, *Cairo*, *op. cit.*, p. 101.

de la ville de Port-Saïd, lourdement bombardés par les troupes françaises et anglaises, ont du mal à supporter la statue, car les drapeaux de deux pays y sont soudés. Le 24 décembre 1956, des membres de la résistance populaire brûlent ces drapeaux avant de faire exploser à la dynamite la statue symbole de la dominance franco-britannique⁵⁶. L'explosion de la statue reçoit un accueil favorable des habitants ainsi que de la presse égyptienne. En intitulant « Port-Saïd explose De Lesseps », le quotidien *al-Ahram* publie sur sa première page cinq grandes photos montrant les détails de l'explosion en commençant par la statue entourée par la foule dont certaines personnes y montent pour planter la bombe, puis la mise à bas de la statue après l'explosion et finalement une photo de socle abandonné au-dessus de laquelle se produit une épaisse fumée⁵⁷.

Il convient de souligner que cette campagne menée contre les éléments du paysage urbain de l'époque de la monarchie est soutenue de la part d'une grande partie des intellectuels. Selon nous, les transformations politiques et sociales que la société égyptienne subit au cours des années 1950 et 1960 peuvent être considérées comme un lavage de cerveau. L'écrivain Tawfik al-Hakim les assimile d'ailleurs à une époque de perte de conscience. Dans son ouvrage *Awedet al-Wa'ei (Le Retour de la Conscience)*, al-Hakim critique l'expérience nassérienne en Égypte en affirmant que la période allant de 1952 jusqu'à 1970 a été une période de boucliers idéologiques dans laquelle les intellectuels et la population se sont trompés dans leur soutien à ces mesures éliminatoires, alors que la population courait derrière les slogans et les promesses révolutionnaires de l'époque. C'est pourquoi cette campagne menée contre l'époque de la monarchie a su, selon nous, bien se cacher derrière des slogans révolutionnaires de changement afin d'être bien acceptée par la société. Celle-ci, déjà opprimée par l'occupation britannique et la Cour, commence à croire comme leurs nouveaux dirigeants : pour démarrer une nouvelle ère de dignité et de prospérité, il faudrait éliminer tout ce qui la précède, même si cette époque précédente avait ses propres symboles et ses figures nationalistes qui contribuaient à faire l'histoire du pays et étaient liés à un héritage architectural remarquable en Égypte.

⁵⁶ En 1987, la statue est restaurée dans les ateliers de la Comité du canal de Suez. En 2009, une offre de la part de la Société philharmonique de Ferdinand de Lesseps est de remettre la statue contre un paiement de 50 millions euros pour le financement d'une grande célébration touristique annuelle. L'offre est mal accueillie par la population de Port Saïd. Celle-ci considère la statue comme un symbole de l'occupation. Récemment, le cabinet de Moustafa Madbouli (2018 -...) annonce que la statue s'inscrit sur la liste des Monuments Islamiques et Coptes de Ministère de l'Archéologie.

⁵⁷ Quotidien *Al-Ahram*, le 25.12.1956.



Figure 2.2.15. Le socle de la statue du roi Fouad 1er sur la place d'Abedin.



Figure 2.2.16. La statue du roi Fouad 1er



Figure 2.2.17. Le socle de la statue du Khédivé Ismaïl place Tahrir.



Figure 2.2.18. La statue Soliman pacha sur la place à son nom.



Figure 2.2.19. La statue Tala'at Harb.



Figure 2.2.20. Statue d'Ibrahim pacha, place d'Opéra.



Figure 2.2.21. La statue Moustafa Kamel.



Figure 2.2.22. La statue de Sa'ad Zaghloul au centre-ville.



Figure 2.2.23. Explosion de la statue De Lesseps.



Figure 2.2.24. Enlèvement des statues de la famille royale du palais d'Abedin.



Figure 2.2.25. Carte de centre-ville du Caire (1949) indiquant les lieux importants ayant subi des changements (démolitions, remplacements, modifications) entre (1952-1970).

2.2. Le départ des étrangers et la succession domiciliaire au centre-ville

Au matin du 23 juillet 1952, le communiqué radiodiffusé de la part du général Mohamed Naguib se termine par un message rassurant adressé aux étrangers en Égypte : « j’assure nos frères étrangers que leurs intérêts, leurs sécurités personnelles et leurs biens sont sécurisés et l’armée se considère comme responsable d’eux »⁵⁸. Le message montre clairement la perception des Officiers Libres envers les étrangers habitant le pays : ils sont considérés comme « des frères » représentant une identité indépendante par leurs biens et leurs intérêts à part du reste de la population à laquelle le communiqué est adressé.

⁵⁸ SERVICE D’INFORMATION DE L’ÉTAT EGYPTIEN, le site officiel : URL : <https://www.sis.gov.eg/Newvr/egyptionrevoution/januarythree.html>, consulté le 19.03.2020. Notre traduction et la citation originale : وإني أطمئن إخواننا الأجانب على مصالحهم وأرواحهم وأموالهم ويعتبر الجيش نفسه مسؤولاً عنهم.

Malgré cela, l'application des politiques nassériennes ne semble pas en faveur des étrangers. La population étrangère à l'époque se trouve en majorité au Caire, à Alexandrie et dans les villes du canal du Suez. Elle rassemble diverses nationalités : grecque, britannique, italienne et française. Le départ des étrangers d'Égypte commence à partir de la Seconde Guerre mondiale et s'accélère à la suite de la révolution (1952) et la déclaration de la République (1953). Après l'indépendance totale du pays, le discours politique nassérien semble orienté contre les étrangers. Lors du discours de la nationalisation du canal du Suez, le 26 juillet 1956, Nasser stigmatise la présence étrangère, ses symboles et ses figures (comme le Lord Cromer et Ferdinand De Lesseps). Il attaque également la compagnie du canal du Suez en la considérant comme « un pylône de tyrannie, de l'extorsion et de l'humiliation »⁵⁹ ainsi qu'« un État dans l'État ». De même, le discours du président s'oriente vers l'égyptianisation : « nous nous construirons avec nos propres bras, nous construirons une Égypte forte ». La volonté de construire le Haut Barrage, malgré les obstacles faits par les puissances mondiales, souligne une perception proprement nationaliste qui semble exclure les étrangers :

« Quand nous construisons le Haut Barrage, nous construisons aussi le barrage de la gloire, la liberté et la dignité. Nous éliminons les barrages de l'humiliation et nous déclarons toute l'Égypte un front unique, un bloc nationaliste, uni. Nous comptons sur nos bras, notre sang et nos corps. Nous construisons l'Égypte forte. Nous construisons l'Égypte glorieuse »⁶⁰.

En réponse à la nationalisation du canal du Suez, une intervention militaire française, britannique et israélienne, connue par l'opération Mousquetaire (également l'Opération 700), attaque le Sinaï et la zone du Canal le 29 octobre 1956. Suite à cette intervention, les ressortissants étrangers de ces trois pays ne sont plus les bienvenus en Égypte. Le 1er novembre 1956, l'État nassérien met sous séquestre les capitaux, les institutions et les propriétés des Anglais et des Français résidant en Égypte⁶¹. Ce qui permettra au gouvernement de mettre la main sur 30 millions livres égyptiennes des biens séquestrés. Par la suite, les Anglais et les Français doivent s'inscrire au siège du gouvernement égyptien pour y être recensés. La plupart reçoivent des conseils du gouvernement demandant leur départ du pays. Ces conseils sont considérés comme « un euphémisme signifiant leur expulsion »⁶².

En les accusant de soutenir l'attaque tripartite, l'État nassérien met les ressortissants français et anglais, ainsi que les membres de la communauté juive, en résidence forcée mi-novembre 1956, sous prétexte de les protéger. Ensuite, le gouvernement décide de lever cette interdiction de circuler pour permettre à ceux-ci de quitter le pays. La décision montre la ferme volonté de l'État contre la présence des étrangers. Les départs sont si nombreux que le consulat italien se

⁵⁹ *Ibid.* Notre traduction et la citation originale : وقد كانت قنال السويس صرحاً من صروح الاستبداد، وصرحاً من صروح الاغتصاب، وصرحاً من صروح الذل.

⁶⁰ *Ibid.* Notre traduction et la citation originale : حينما نبني السد العالي نبني أيضاً سد العزة والحرية والكرامة، ونقضى على سدود الذل والهوان، ونعلن مصر كلها جبهة واحدة. كتلة وطنية.. متكاتفه.. متحدة.. سنعتمد على سواعدنا وعلى دماءنا وعلى أجسامنا سنبنى مصر القوية، وسنبني مصر العزيزة.

⁶¹ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 44.

⁶² *Ibid.*, p. 44.

transforme en « une véritable agence de voyage en raison du nombre inédit de visas délivrés pour l’Australie »⁶³.

Fin novembre 1956, la presse internationale accuse l’État égyptien d’accomplir des « déportations massives et [des] arrestations et [des] emprisonnements »⁶⁴ contre les ressortissants étrangers à tel point que le rabbin de la communauté juive est arrêté. Cependant, le porte-parole de la délégation égyptienne à l’ONU nie toutes accusations « en pointant du doigt des procédés fascistes et nazis » dirigés contre l’Égypte pour « masquer les intentions des Franco-Britanniques et Israéliens de violer les résolutions de l’ONU »⁶⁵. Un climat d’incertitude et de méfiance se met à régner mettant à rude épreuve la confiance entre l’État et les résidents étrangers.

Quant à la communauté juive, elle représentait 70 000 personnes, dont 7000 français et près de 6000 anglais⁶⁶. Pendant la crise de Suez, les membres de la communauté juive sont déclarés, par le ministère des Affaires religieuses, ennemis de l’État ⁶⁷et traités de sionistes⁶⁸. L’État nassérien annonce par la suite la dénaturalisation des membres de la communauté juive qui avaient pourtant obtenu la nationalité égyptienne à partir du 1er janvier 1900⁶⁹. Le 22 novembre 1956, Nasser décide l’expulsion « de tous les ressortissants français et britanniques résidant en Égypte, en grande partie issus de la communauté juive du pays »⁷⁰. De ce fait, entre 25 000 et 40 000 étrangers quittent le pays entre fin 1956 et début 1957. Ils sont autorisés à porter moins de 200 livres égyptiennes et une seule valise. Sur leurs passeports, est mentionné « aller définitif sans retour » et « expulsion volontaire »⁷¹. L’historien de l’architecture islamique, l’anglais Sir Keppel Archibald Cameron Creswell (1879-1974) devait quitter le pays où il résidait depuis les années 1920, mais il choisit d’y rester. Le gouvernement nassérien a accepté son choix par respect à sa contribution dans le domaine de l’histoire de l’architecture islamique en Égypte.

Le départ des étrangers, notamment ceux de religion juive, est accueilli avec une vive satisfaction par la presse égyptienne. En intitulant « un aller sans retour », un journal égyptien publie une grande photo d’un étranger détenu dans une voiture de police et entouré par trois gendarmes égyptiens. Au-dessus de la photo un commentaire sur l’homme en question : « il a essayé à tout prix de ne pas quitter l’Égypte ; alors il est maintenant accompagné par la police jusqu’à ce qu’il embarque sur le navire à l’Alexandrie afin qu’il ne puisse pas s’enfuir et revenir



رحلة بدون رجعة !
تبرعات الأعداء .. وتجسيد الأموال .. وتحزيب اقتصاد
القطريين معاً جنسية هو متشاكاتكورية ..
بكرة في طرد السكولوية .. في العالم .. في كل مكان
الفرسيون .. في كل مكان .. في كل مكان .. في كل مكان
مهم ليس .. في كل مكان .. في كل مكان .. في كل مكان
مهم ليس .. في كل مكان .. في كل مكان .. في كل مكان

Figure 2.2.26. “Aller sans retour”. Titre d’un reportage du magazine Akher Sa’a.

⁶³ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁶ ARANJO Alexandre De, « En France ou en Grande-Bretagne ? Les réfugiés juifs d’Égypte en 1956 », *Archives Juives*, 2014, Vol. 47, n° 1, pp. 132-145, en accès libre URL : <https://www.cairn.info/revue-archives-juives1-2014-1-page-132.htm>, consulté le 02.04.2020.

⁶⁷ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 44.

⁶⁸ ARANJO Alexandre De, *op.cit.*

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 44.

à nouveau ». Les accusations sont aussi évoquées dans des sous-titres : « des dons pour les ennemis, le gel des fonds [étrangers], de sabotage économique »⁷². Il est écrit à la fin de la page :

« Les personnes dangereuses, qui n'ont pas de nationalité, quittent le port d'Alexandrie afin de les transporter hors des eaux territoriales vers leur pays ou vers celui de leur choix. Sur le visa tamponné sur les passeports de ces personnes, il est marqué en gras un aller sans retour ! »⁷³



Figure 2.2.27. Journal Franc-Tireur, le 26 novembre 1956.

Bien que ce départ des étrangers permit à l'État de saisir des biens et près de 500 entreprises, les mesures prises par l'État contre les étrangers se sont poursuivies. Il s'agit d'une nouvelle vague de nationalisation qui a commencé au début des années 1960. De nombreuses lois sont promulguées pour contrôler l'économie du pays par l'État nassérien. Nommées « le Grand Mouvement de Nationalisation » ou « les Décisions Socialistes », ces mesures ciblent le reste des biens et des propriétés des étrangers et ceux de la classe aisée en donnant un dernier coup fatal à la présence étrangère en Égypte. Le nombre d'étrangers à l'époque, notamment en 1960, ne dépasse pas 146 000, soit 0,5 % de la population⁷⁴.

En 1961, il ne restait que 7 000 résidents juifs⁷⁵. Malgré ces faibles pourcentages, l'État nassérien n'a de cesse d'expulser définitivement les étrangers après avoir nationalisé leurs biens.

L'écrivain franco-égyptien Gilbert Sinoué, qui avait 18 ans lorsqu'il a quitté l'Égypte avec sa famille suite à cette dernière vague, évoque ce départ dans son ouvrage *Le Colonel et l'enfant-roi* en essayant d'interpréter cette attitude hostile contre les étrangers. Il la compare avec celle de la reine Isabelle de Castille (1451-1504) contre les musulmans et les juifs de l'al-Andalus au cours du XIII^e siècle :

« Il a suffi d'un homme pour que tout bascule. [...] En Espagne, aux yeux d'Isabelle la catholique, les Juifs et les musulmans figuraient [les] barbares. Aux yeux du président-colonel, ce furent les Juifs et les chrétiens du Levant »⁷⁶.

⁷² Notre traduction et la citation originale : تبرعات للأعداء، وتجميد للأموال، وتخريب اقتصاد.

⁷³ Notre traduction et la citation originale : حملتهم باخرة إلى خارج المياه غادر الخطرون ممن لا جنسية لهم ميناء الإسكندرية : الإقليمية.. إلى بلادهم.. أو إلى أي مكان على الأرض يشاءون.. وكانت التأشيرة المختومة على جواز السفر كل واحد منهم تنص بالخط العريض على "أنهم مسافرون في "رحلة بدون رجعة".

⁷⁴ PANZAC Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 157-178, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/iremam/800>, consulté le 28/1/2020.

⁷⁵ ARANJO Alexandre De, « En France ou en Grande-Bretagne ? Les réfugiés juifs d'Égypte en 1956 », *op. cit.*

⁷⁶ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 44.

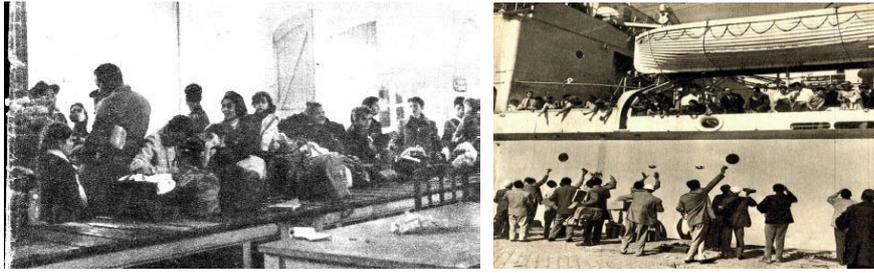


Figure 2.2.28. (a et b) Les étrangers expulsés quittent le port d'Alexandrie en 1956.



Figure 2.2.29. Caricature montrant Nasser, soutenu par les pays arabes, expulse les juifs.

Avant de présenter les effets des départs des étrangers sur le paysage urbain, il convient de souligner l'importance de leur rôle dans la vie économique et sociale du pays. Bien que les étrangers ne représentent pas plus de 1,5 % de la population en 1937, soit 250 000 habitants, ils comptaient un nombre important de « spécialistes, d'experts de haut niveau et des petits techniciens »⁷⁷. Quant à la communauté juive, elle est caractérisée par sa longue expérience dans les domaines financiers et commerciaux à tel point qu'elle en avait le monopole⁷⁸.

Les exemples à ce sujet sont nombreux. Citons par exemple les grands magasins et les maisons de couture tel que Cicurel, Sidnawy, Adès, Omar Effendi et Benzion qui appartenaient à des familles juives. D'autres possédaient de grandes entreprises comme la compagnie Schindler dans le domaine de l'imprimerie, ou contrôlaient la fabrication de textiles (la famille Manché). Alors que la production des appareils électriques et des produits plastiques était le monopole de la famille Shafarman. L'influence de la communauté juive s'étendait jusqu'aux domaines de la publicité et de médias avec la publication de 50 journaux dont 31 en arabe entre 1877 et 1947⁷⁹. Dans le domaine cinématographique, le millionnaire Joseph Mousseri avait fondé la compagnie Josy Film en 1915, pionnière dans la production et la distribution cinématographique. Togo Mizrahi devient le plus important réalisateur des années 1940⁸⁰.

Mentionnons également les entreprises nationalisées par l'état, qu'elles aient appartenu à des étrangers et ou qu'elles aient été fondées par les élites égyptiennes avant 1952. Les institutions et les compagnies mentionnées précédemment, dont la plupart sont installés dans centre-ville, sont nationalisées et leurs noms sont changés en les remplaçant par d'autres qui portent des significations inspirées par les slogans nassériens : tel que Adès qui devient La Compagnie de Mode Moderne à partir de 1960. Celle-ci comprend aussi Benzion, et Cicurel. En revanche,

⁷⁷ RAYMOND, André. Chapitre IX. Le Caire In : L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976 [online]. Aix-en-Provence : Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, 1977, accès libre URL : <http://books.openedition.org/iremam/806>, consulté le 02/04/2020.

⁷⁸ ACHOUR Shaimaa Samir, *Itlalah Ala il-Mima'arine al-Misryiin al-Rowwad khilal al-Fatra al-Libraliyya bayn Thawratey 1919 w 1952 (Compte Rendu sur les Architectes Egyptiens Pionniers durant la Période Librale (1919 et 1952))*, op. cit., p. 49.

⁷⁹ ALY Arafa Abdo, *Yahoud Misr mn al-Khouroug al-Awel ila al-Khouroug al-Tany (les Juifs de l'Égypte de la Première Sortie à la deuxième)*, 2ème, le Caire, Al-Hay'a al-'amma li'qousour al-Thaqafa, coll. « al-Isdarat al-Khassa », 2010, p.267.

⁸⁰ MICCOLI Dario, *Histories of the Jews of Egypt: an imagined bourgeoisie, 1880s-1950s*, Milton Park, Abingdon, New York, NY, Routledge, coll. « Routledge studies in Middle Eastern history », n° 18, 2015, p. 81.

Omar Effendi est nationalisé en 1957, mais conserve son nom. Les sièges des banques étrangères sont également nationalisés, tel que la banque Sociale de Nasser qui était la banque Di Roma. Les écoles étrangères le sont-elles aussi, de même que le Lycée français du quartier Bab el-Louk, qui devient Lycée *al-Horiyya* (Lycée de la Liberté).



Figure 2.2.30. La Banque Sociale de Nasser (précédemment la banque Di Roma).



Figure 2.2.31. Lycée *al-Horiyya* précédemment Lycée français

De même, les vagues de nationalisation s'étendent jusqu'aux sociétés concessionnaires, responsables de la construction de certains quartiers du Caire depuis la fin du XIXe siècle et début du XXe. Au cours des années 1960, les sociétés Héliopolis et Ma'adi, dont les noms représentent deux quartiers à l'est et au sud de la capitale, sont nationalisées. La mesure ne semble affecter ni les orientations des deux sociétés ni leur mode d'intervention et « moins encore le standing des banlieues qu'elles gèrent »⁸¹. Concernant la société Héliopolis, elle devient la Compagnie de *Misr al-Gadida* (l'Égypte nouvelle) de la Construction. Elle gagne de l'importance suite à l'installation du nouveau siège du pouvoir dans son quartier. Celui-ci devient le lieu favori pour la résidence des officiers et des bureaucrates de la classe moyenne supérieure, fait qui « a augmenté son prestige »⁸². Le fameux immeuble de *l'Immobilier* au centre-ville, financé par l'économiste égyptien Ahmed Abboud pacha, est considéré comme le plus grand immeuble du Caire des années 1940, où y résident des personnalités politiques, intellectuelles et artistiques. Après la nationalisation de sa compagnie fondatrice en 1961, son conseil d'administration, qui rassemblait des élites égyptiennes et des étrangers, est remplacé par un conseil nationaliste des bureaucrates et des militaires sous le nom de la Compagnie d'Al-Shams de la Construction⁸³.

Au niveau économique, le départ des étrangers en ces vagues successives allant de 1940 jusqu'aux années 1960⁸⁴, a des effets non négligeables sur la situation financière de la capitale, voire le pays. Selon l'historien André Raymond, le départ d'un nombre important d'experts et de techniciens étrangers « a appauvri l'Égypte »⁸⁵. Nous ne pouvons que partager ce point de

⁸¹ EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire : ségrégation et contradictions », *Maghreb Machrek*, n° 110, 1985, pp. 35-51, p. 48.

⁸² *Ibid.*, p. 48.

⁸³ MAAROUF Mahmoud, *Imaret al-Immobilier (l'Immeuble Immobilier)*, le Caire, al-Joumhouria, coll. « Ketab al-Joumhouria », 2010, p. 22.

⁸⁴ Les vagues démarrent par la Seconde Guerre mondiale et la constitution de l'État hébreu (1948) et se terminent par les nationalisations puis la Guerre de six jours (1967).

⁸⁵ RAYMOND André, « Chapitre IX. Le Caire », *op.cit.*

vue, l'État nassérien n'ayant pas préparé de plan de formation des cadres qui auraient pu remplacer les experts et les techniciens étrangers partis. Bien que l'État soit attaché à mettre en place un système éducatif à la portée des classes moyennes et inférieures, cela demandait du temps pour faire le relais avec les compétences étrangères. Nous pensons également que les conflits politiques considérés par André Raymond comme un « tourbillon ascendant »⁸⁶ ont ralenti tout processus du développement de l'enseignement. Ceux-ci, surtout la crise de Suez, ont offert une occasion propice à Nasser pour renforcer son idéologie de panarabisme et de socialisme en rejetant toute présence étrangère dans le pays. Ajoutons ce que nous avons évoqué précédemment concernant l'ambiguïté de cette idéologie et l'incertitude de la décision politique à cette époque : l'expulsion des étrangers n'était pas une décision bien réfléchie ou planifiée, tout comme d'autres décisions prises un peu trop rapidement.

Sur le plan politique et social, il s'agit, avec ces expulsions, d'une reprise en main ou un *taking-back* afin de permettre aux Égyptiens de contrôler seuls leurs pays après des siècles de domination étrangère dans tous les domaines. Cette nouvelle situation va bouleverser la société et marquera le présent et l'avenir du pays. Elle contribue également à changer la capitale notamment son centre comme l'explique André Raymond en résumant les effets de cette expulsion :

« Ce départ était lourd de signification : il a contribué à rendre leur capitale aux Égyptiens, comme la politique de Nasser, quels qu'en fussent les lacunes et les échecs, contribuait à rendre l'Égypte à ses habitants, et il a provoqué un transfert social et économique qui a modifié le visage de la ville »⁸⁷.

Avec le départ des étrangers, le centre-ville du Caire perd un de ses caractères remarquables qui remonte au XIXe siècle : le cosmopolitisme. La société cairote, pendant plus d'un siècle, est dotée par la présence étrangère qui lui permet de s'ouvrir à des cultures diverses et de s'exposer à un climat pluraliste renforcé par la monarchie constitutionnelle. Après 1952, la société cairote devient désormais vulnérable, soumise à une approche moniste imposée par la gouvernance nassérienne.

Après ces vagues d'expulsions des étrangers, un grand nombre d'appartements et de logements au centre-ville se sont libérés⁸⁸. Il en sera de même pour les logements abandonnés par la classe aristocratique et mis sous séquestre. Les logements abandonnés, situés « dans les immeubles cossus de la capitale »⁸⁹, seront plus tard redistribués à « des acteurs très divers », tels « les membres de la classe dirigeante, leurs proches, les clients de l'État et les entreprises du secteur public »⁹⁰. Ce remplacement des résidents est considéré par le géographe Gamal Hamdan

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 86.

⁸⁹ EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire », *op. cit.*, p. 48.

⁹⁰ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 86.

comme « une succession domiciliaire »⁹¹. Cette opération est parfaitement expliquée par ce dernier en montrant ses effets sur le paysage urbain du centre-ville, voire de la capitale :

« C'est dans ces quartiers [de centre-ville] que les minorités européennes coloniales avaient préférentiellement élu domicile, de même qu'y étaient installées les familles de capitalistes et d'industriels autochtones. Avec la liquidation des uns et des autres, s'y est progressivement installée une petite bourgeoisie aisée, intellectuelle, contribuant dans une certaine mesure à adoucir le relief de la topographie sociale dans la capitale »⁹².

D'ailleurs, la distribution de ces logements aux officiers de l'armée et aux fonctionnaires de l'État s'est accompagnée de la mise en place d'un nouveau système de crédit à la construction. Grâce à des coopératives, les conditions offertes sont « très avantageuses » comme l'affirme Galila El Kadi. Elles permettent la vente des terrains équipés à des prix symboliques et des crédits à long terme pour les fonctionnaires « ayant un revenu égal à quatre fois le montant du remboursement mensuel du crédit accordé »⁹³. Ce climat favorable à la classe moyenne réduit ainsi les influences des nouveaux riches, nommés les riches de la guerre. Ces derniers ont accumulé des fortunes au cours de la Seconde Guerre mondiale et se trouvent pris en tenaille entre les mesures de séquestre et les nationalisations. Par conséquent, ils commencent avec certains propriétaires terriens à investir dans l'immobilier avec la construction des logements pour la classe moyenne.

2.2.1. *La Tutfi' al-Chams (N'éteins pas le soleil)* par Ihsan Abd el Quddus (1960)

La présence étrangère au centre-ville et son départ sont beaucoup évoqués dans la littérature égyptienne. La génération des romanciers des années 1950, faisant partie de la tendance générale de leur époque, évoque ce sujet en critiquant violemment les étrangers, de même que les élites, contribuant par cela à la campagne menée par l'état contre ceux-ci. Certains de ces romanciers, ayant des liens étroits avec le régime au pouvoir, ne peuvent pas être dissociés de la machine de propagande de ce dernier. La critique littéraire, Marilyn Booth, affirme dans l'introduction de sa traduction anglaise du roman *Losus Kh'aiboun (Voleurs à la Retraite)* de Hamdi Abo Galil, que le projet nationaliste de l'époque nassérienne domine la littérature égyptienne de son époque à tel point qu'il sature la scène fictive d'aujourd'hui⁹⁴.

Bien que la révolution de 1952 soit « un négatif jamais formulé de toute la littérature égyptienne »⁹⁵ selon les termes de la critique littéraire Ève Dampierre-Noiray, l'impact de cette

⁹¹ HAMDAN Gamâl, « Le Grand Caire. Étude de géographie urbaine. Traduction : Mona Akouri », *Égypte/Monde arabe*, 30 septembre 1995, n° 23, pp. 195-236, accès libre URL : <https://journals.openedition.org/ema/977> , consulté le 02/04/2020.

⁹² HAMDAN Gamâl, « Le Grand Caire. Étude de géographie urbaine. Traduction : Mona Akouri », *op.cit.*

⁹³ EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire », *op. cit.*, p. 48.

⁹⁴ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, p. 170.

⁹⁵ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014, p. 360.

révolution sur le paysage urbain de la capitale, surtout la transformation de son centre-ville, est évoqué par certains romanciers avec satisfaction. C'est le cas du romancier Ihsan Abdel Koudous⁹⁶ (1919-1990) dans son roman intitulé *Laa Tutfi' al Chams (N'éteins pas le soleil)*, paru en 1960 en deux volumes. *Laa Tutfi' al Chams* traite de la vie de la famille Zohdi, une famille aristocratique égyptienne, après le décès de son patriarche. Celle-ci est constituée de la mère, deux fils et trois filles. Les événements se déroulent pendant une période charnière dans l'histoire du pays allant de 1952 jusqu'à 1956. D'importantes questions sociétales de l'époque sont posées à travers le roman tel que l'indépendance des jeunes, l'égoïsme et la censure sociale.

Le roman illustre la lutte profonde entre la mentalité conservatrice de la société égyptienne représentée par Ahmed, le fils aîné qui assume la responsabilité de la famille étant fonctionnaire. Contrairement à son frère et sa sœur, Mamdouh et Layla, qui représentent le nouvel esprit, la rébellion de la jeunesse et exempt de restriction. Ces deux visions opposées génèrent des conflits entre les frères et sœurs. Entre-temps, Layla a une relation avec son professeur de piano, un homme marié plus âgé qu'elle. Les conflits familiaux entre Ahmed, son frère et sa sœur atteignent le sommet à l'occasion d'une dispute entre les deux premiers qui entraîne la mort accidentelle de Mamdouh. C'est à partir de ce moment qu'Ahmed se remet complètement en question. Il décide de poursuivre le chemin de son frère décédé et quitte son travail qu'il détestait en se débarrassant de ses anciennes habitudes. La transformation mentale et spirituelle qui submerge Ahmed Zohdi coïncide avec les grands événements du pays : la nationalisation du canal du Suez et l'Attaque Tripartite de 1956. Influencé par un nouvel esprit nationaliste, Ahmed s'engage dans l'armée et part pour contrer l'agression franco-britannique. Quant à sa sœur Layla, elle tombe amoureuse d'un soldat de l'armée après avoir quitté son professeur de piano. Le roman se termine par une description du lever d'un soleil représentant l'espoir révélateur et le nouvel état d'esprit positif et triomphal. Le soleil évoqué dans le titre de roman représente l'avenir radieux et glorieux du pays, assuré par le désir de changement et l'enthousiasme des jeunes.

Nous remarquons que l'intrigue du roman est basée sur l'idée de la transformation. La fin heureuse, le soleil, qui se lève finalement sur la famille aristocratique, ne pourrait pas avoir lieu sans subir des déchirures irrémédiables tel que décès, démissions et échecs des relations. Par analogie avec la situation égyptienne après 1952, il nous semble que le narrateur souhaiterait démontrer que la voie à suivre du changement est celle engagée par le régime nassérien. Elle est semée d'embûches (comme la guerre provoquée par la nationalisation du canal du Suez), mais nécessaire pour la poursuite du chemin de la gloire souhaitée pour le pays. Nous pouvons imaginer que la famille Zohdi, après la mort du père, représente la société égyptienne après la chute de la monarchie. Elle se trouve face à une nouvelle époque, pleine de changements. À travers les événements nombreux du roman, il était inutile de résister à ces mutations familiales comme résister aux vents du changement qui soufflent sur l'Égypte de Nasser.

⁹⁶ Voir le chapitre 2 de la première partie de cette thèse.

Le centre-ville décrit dans *N'éteints pas le soleil* est représenté comme un quartier des élites qui grouille de passants. Les activités de commerce y sont présentes. Dans le passage suivant, le narrateur décrit la marche de Layla dans les rues Soliman Pacha et Qasr el-Nil :

« Elle descend du bus. Elle marche dans la rue Soliman Pacha puis elle s'arrête pour regarder une galerie du *mobilia* et elle s'arrête devant une autre. [...] Elle arrive à la place de Soliman Pacha. Elle marche sur la rue Qasr el-Nil puis entre un des élégantes boutiques-cadeaux pour choisir un cendrier. Elle perd beaucoup du temps avant d'en choisir un. [...] Finalement elle compte son argent et elle l'achète »⁹⁷.

Bien que les noms des rues soient changés à partir de 1954, le narrateur conserve, tout le long du roman, les anciens noms des rues du centre-ville tel que la place et la rue Soliman Pacha. Nous pensons que puisque les nouvelles appellations des rues sont très récentes par rapport à l'époque où se déroulent les événements du roman, elles risquent d'introduire de la confusion, car un même lieu risque d'avoir deux noms différents. La place, la rue de Soliman Pacha et celle de Qasr el-Nil ainsi sont considérées comme des lieux étrangers à cause de ses habitants de nationalités diverses et ses magasins à la mode. Ainsi, la circulation est interdite pour les moyens de transport communs dans les rues du centre-ville, ce qui ajoute un caractère particulier et préservé à la différence de tout autre quartier de la ville.

Or, dans cette citation, nous pouvons comprendre que les influences étrangères sont représentées par l'emploi de certains termes étrangers comme le mot *mobilia*, terme italien, pour désigner les meubles. Bien qu'il ait son équivalent dans la langue arabe, le narrateur préfère néanmoins utiliser des termes qui font partie de l'argot égyptien tout en soulignant le caractère cosmopolite de la société habitant le centre-ville. Nous pouvons découvrir aussi à travers la promenade de Layla le chic des magasins et voir combien le quartier est réputé pour s'y prélasser. Les marchandises y sont diverses et attrayantes, nous pouvons donc comprendre pourquoi Layla prend plaisir à prendre du temps pour choisir un simple cendrier. Ainsi, les marchandises sont si chères que Layla, qui descend pourtant d'une famille riche, aura besoin de compter son argent pour l'acheter. Après avoir acheté le cadeau, Layla décide de rendre visite à son professeur de piano dans son appartement situé rue Champollion dans le même quartier :

« Elle se dirige vers la rue Champollion. [...] Elle entre l'immeuble en essayant de regarder le concierge, mais elle n'a pas osé. Elle entre l'immeuble en douce, pénètre dans l'ascenseur ayant la gorge nouée »⁹⁸.

En règle générale, la surveillance des immeubles est confiée à des concierges originaires du sud de l'Égypte, notamment de la Nubie. Entrant dans l'immeuble discrètement, Layla a peur du

⁹⁷ ABD AL-QUDDUS Ihsan, *La Tutfi' al-Chams (N'éteints pas le soleil)*, Le Caire, Dar al-Akhbar al-Youm, 1998, vol.2/1, p. 170. Notre traduction et la citation originale : ونزلت من الأتوبيس.. وسارت في شارع سليمان باشا ووقفت تتفرج على معرض موبيليات.. ثم وقفت تتفرج على معرض موبيليات.. ثم وقفت مرة ثانية أمام معرض آخر ووصلت إلى ميدان سليمان باشا.. ثم سارت في شارع قصر النيل ثم دخلت أحد المحال الأنيقة وأخذت تنتقي منفضة السجائر.. ضيقت وقتا طويلا في اختيارها.. كأنها تختار قطعة من الماس.. ثم حسبت النقود التي معها واشترتها.

⁹⁸ *Ibid.*, p.170. Notre traduction et la citation originale : واتجهت إلى شارع شامبليون [...] و دخلت إلى العمارة وحاولت أن تنظر .. وقلبتها يصعد إلى حلقها. دخلت كأنها تتسلل إلى البواب لكنها لم تستطع.

concierge, car celui-ci la demandera sûrement où elle va alors qu'il est mal vu qu'une jeune fille se rende dans un appartement où habite un homme seul. Nous pouvons constater que, malgré l'ambiance cosmopolite du quartier, quelques traditions égyptiennes restent respectées.

Les concierges du centre-ville font partie de ces personnages remarquables. Obligés de travailler loin de leurs villes d'origines au sud de l'Égypte, Ils s'installent dans un quartier populaire proche de leur travail. Il s'agit du quartier de Būlaq qui se transformera en ghetto pendant les années 1960 et 1970⁹⁹. L'historienne Janet Abu-Lughod considère ce quartier comme un monde en soi¹⁰⁰ en décrivant leurs aspects et leurs gestes pendant le travail :

“Idle bawwābin (doorkeepers), resting from their daily chore of mopping hallways and lobbies, imitate the old men of Būlāq in their routine of shifting seats, but their finer garments and their occasional acts of rising to bow to an entering resident or to relieve one of a stray package distinguish them as ‘useful’ members of the working force, in contrast to the dependents in Būlāq”¹⁰¹.



Figure 2.2.32. Début de la rue Soliman pacha, les années 1940.



Figure 2.2.33. Shopping devant un magasin sur la rue Soliman pacha pendant les années 1960.



Figure 2.2.34. L'entrée de Groppi.

La transformation radicale de la vie d'Ahmed Zohdi, après la mort de son frère Mamdouh, se caractérise par une série de décisions affectant son mode de vie quotidienne. Par exemple, il avait l'habitude de prendre son petit déjeuner chaque jour au salon de thé de Groppi en plein centre-ville, notamment à la place Soliman Pacha. Groppi, un salon de thé, café et glacier, a ouvert ses portes d'abord à Alexandrie en 1890 puis au Caire à partir de 1903. Il est le lieu préféré des rencontres des élites égyptiennes depuis le début du XXe siècle, car sa pâtisserie est réputée tout comme son

⁹⁹ Le romancier nubien Idris Aly (1940-2010) raconte l'histoire des nubiens de ce quartier dans son autobiographie intitulée *Taht Khatt al-Faqr (sous la Ligne de Pauvreté)* publié en 2005.

¹⁰⁰ ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, p. 203. “Once, this subcity was a world unto itself-but that world is quickly passing”.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 203.

salon et son restaurant appelé la Rotonde¹⁰². En outre, le Groppi de Soliman Pacha, qui est le dernier dans sa chaîne, est réputé par certains événements importants : Il témoigne la naissance du mouvement surréaliste de la peinture égyptienne. Son emplacement lumineux au bas d'un grand immeuble de style néo-classique conçu par Giuseppe Mazza, sa façade de mosaïques vénitienes multicolores réalisée par Antonio Castaman et son décor de style Art déco par Léon Cailler participent, avec les ambiances de son jardin arrière « occupé par un cinéma en plein air »¹⁰³, à asseoir son caractère remarquable et sa réputation.

À l'apogée de sa transformation profonde, Ahmed Zohdi commence à percevoir les lieux qu'il fréquentait quotidiennement d'une manière différente que l'on peut considérer révolutionnaire. Le café Groppi est aussi décrit, selon la nouvelle perception d'Ahmed, par le narrateur :

« Il arrive au Groppi sur la place de Soliman Pacha, il s'apprête à y entrer pour y prendre son petit déjeuner, quand soudainement il s'arrête en se demandant : pourquoi continue-t-il à prendre son petit-déjeuner au Groppi ? c'est un lieu sombre, humide, silencieux, qui ne comprend que des vieillards et d'anciens fonctionnaires, comme s'il est la dernière station de la vie »¹⁰⁴.

Il est à noter que l'obscurité du pourtant si lumineux Groppi provient de ses habitués. Ceux-ci sont les anciennes élites de la société. Ils représentent, aux yeux d'Ahmed Zohdi, l'époque révolue que le nouveau régime tente d'éliminer. À l'intérieur de Groppi se trouve un monde ancien qui se meurt de même que l'époque auquel il appartient. Le contraste entre l'ambiance moribonde du Groppi et la vie trépidante à l'extérieur, est révélé dans la scène qui suit :

« Il hausse ses épaules pour se moquer du Groppi, il se tourne en marchant sur la rue de Soliman pacha. Il entre dans un magasin de sandwich et il y mange. Ses oreilles vrombissent du bruit de la rue. Il remplit son regard par la foule active des milliers de personnes dirigeant vers leur travail. Il sourit avec joie à chaque visage passant devant ses yeux : il se sent en pleine vie »¹⁰⁵.

Le motif de la marche se retrouve sur la rue Soliman pacha. On peut sentir la foule qui envahit le quartier et qui appartient sans doute à la classe moyenne. Cet aspect de la foule est nouveau aux yeux d'Ahmed. Il n'est pas gêné par la vision de ces milliers de personnes représentant la valeur du travail. La valeur architecturale profonde de la ville moderne (le centre-ville) disparaît face à la vitalité des masses populaires qui représentent selon lui une vraie vie qui commence, contrairement à celle qui s'approche de la fin derrière les portes du café Groppi. L'ouverture

¹⁰² IMAGES, « [Publicité pour Groppi en 1933] Tirée de Images du 27 mai 1933, p. 17 », *Albums iconographiques du Caire moderne*, vol. 1, n° 1, 1960, pp. 18-18, accès libre URL : <https://athar.persee.fr/authority/832577>, consulté le 04/04/2020

¹⁰³ *Ibid.*

¹⁰⁴ ABD EL QUDDUS Ihsan, *La Tutfi' al-Chams (N'éteins pas le soleil)*, Le Caire, Dar al-Akhbar al-Youm, 1998, vol. 2/2, p. 7. Notre traduction et la citation originale : وهم أن يدخله ليتناول في طعام افطاره ، صامت ، لا يضم إلا العجائز، وكبار .. ولكنه توقف عند الباب فجأة.. لماذا يصر على أن يتناول افطاره في جروي ؟ .. انه محل معتم، رطب ، صامت ، لا يضم إلا العجائز، وكبار الموظفين.. كأنه آخر محطة في الحياة.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 7. Notre traduction et la citation originale : وهز كتفيه ساخراً من جروي، ثم استدار و سار على قدميه في شارع سليمان : ووقف يقضم في قطعة ساندويتش.. ووقف يقضم في قطعة ساندويتش، ويلتقط قطع المخلل، ويملاً أذنيه بضجيج الشارع، ويملاً عينيه بالزحام.. النشاط الذي يضم آلاف المتجهين.. ويبتسم في حبور.. يبتسم لكل وجه يمر أمام عينيه.. وهو يحس أنه واقف في وسط الحياة.

du centre-ville pour ces masses populaires est assimilée aux derniers moments d'une époque révolue.

Le café *Groppi* est évoqué une deuxième fois lorsque le cercle des événements du roman commence à se croiser avec celui de la politique. Au lendemain de la nationalisation du canal du Suez, le narrateur évoque les sentiments d'Ahmed Zohdi hésitant entre joie et enthousiasme :

« Le lendemain, il se lève hâte de lire les journaux. Il lit le discours de Gamal Abdel Nasser pour la deuxième fois. Il lit également les analyses publiées sur le discours. Il essaye d'analyser la situation politique. Puis il sort de chez lui, il ressent que le bruit du Caire est plus fort que de celui auquel il s'est habitué. Il lit la grande nouvelle dans les yeux des gens et dans leurs pas sur la terre. Il entre au Groppi, il s'assoit en tournant sa tête à la recherche d'un ami. Mais il n'est entouré que par un groupe des vieux. Il entend l'homme de la table à côté disant à son compagnon : je jure à Dieu, le pays ira au diable.

Ahmed se sent dégoûté en repliant ses lèvres, il se sent qu'ici — au Groppi — il est dans un autre pays auquel il n'appartient pas. Le monde de Groppi qui l'entoure constitue une autre population auquel il n'appartient pas. Il sort rapidement comme s'il prenait la fuite. Il veut rencontrer les gens dans la rue pour mêler son enthousiasme à celui des autres, pour mélanger ses réflexions avec celles des autres »¹⁰⁶.

Nous pouvons saisir beaucoup des éléments qui constituent les deux enjeux que nous évoquons dans ce chapitre et celui qui le précède, l'égyptianisation et la campagne éliminatoire. Dans un premier temps, nous remarquons que le narrateur préfère citer le nom complet du Président de la République « Gamal Abdel Nasser » sans associer des adjectifs ou des titres comme s'il voulait souligner d'une part que celui-ci est un citoyen à l'égale de reste de la population. D'autre part, mentionner le nom de Nasser de cette manière donne l'impression que cette personne est déjà considérée comme un ami ou un proche en dépit de son statut. Ensuite, les conséquences de la décision, celle de la nationalisation, ne sont pas toujours connues, ce qui peut donner une idée sur le climat politique incertain qui révèle une ambiguïté de la prise de la décision politique rendant difficile son analyse.

Pour la deuxième fois dans le roman, le déjeuner au Groppi met en lumière deux mondes en parallèle : celui de l'intérieur et le monde à l'extérieur. Groppi représente par ses vieux clients et ses habitués une vision pessimiste de l'avenir du pays. Il est montré pourtant comme « un État dans l'État » tout comme la compagnie du Canal nationalisée. Isolé, envahi par des clients égocentriques et réactionnaires, Groppi semble un endroit étranger au centre de la ville. Les clients du Groppi appartiennent à une autre époque de par leur âge et leurs langues qui ne

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 510. Notre traduction et la citation originale : *وقرأ خطاب جمال عبد و صحا في اليوم التالي متلهفا على الصحف الناصر مرة ثانية.. وقرأ التعليقات .. واستغرق في محاولة تحليل الموقف السياسي.. ثم نزل من بيته.. وخيل إليه أن القاهرة قد ارتفع ضجيجها عما تعودته.. وقرأ الخبر المثير في عيون الناس، وفي دقائق أقدامهم فوق الأرض.. ودخل جروبي. وجلس يتلفت حوله باحثاً عن صديق . ولكن لم يكن حوله إلا فريق من العجائز. وسمع الرجل الذي يجلس على المائدة المجاورة يقول لزميله والله البلد حاتروح في داهية. وقلب أحمد شفتيه .. وأحس أنه هنا - في جروبي- كأنه بلد آخر .. بلد لا ينتمي إليه .. وكان كل من يجلسون حوله يكونون شعياً اخر .. ليس شعبه .. ويتحدثون لغة أخرى ليست لغته .. وخرج من جروبي سريعاً كأن يهرب .. إنه يريد أن يلتقي بالشعب .. يريد أن يضم حماسه إلى حماس الآخرين .. يريد أن يضع خواطره بجانب خواطر الآخرين.*

ressemblent pas à celle de la population envahie déjà par les sentiments nationalistes. Nous pouvons aussi tirer de cette description du Groppi qu'un bouleversement semble nécessaire pour que ceci soit repris par les Égyptiens. Ironiquement, ce bouleversement aura lieu par la nationalisation du Groppi en 1960, année de la publication du roman. L'indifférence et la rétroactivité des clients de Groppi incitent Ahmed à l'abandonner et rejoindre la foule à l'extérieur. Un contraste est révélé entre le dynamisme des masses populaires remplies de fierté et de joie et le monde du Groppi totalement séparé du contexte. Alors qu'Ahmed ne trouve pas d'amis à Groppi, il passe rapidement à autre chose :

« Pourquoi aurait-il besoin d'un ami ? Certes, tous ces gens sont ses amis. Tous ceux qui marchent dans la rue. Il entend à peine leur enthousiasme dans leurs cœurs. Il observe à peine ses pensées dans leurs yeux »¹⁰⁷.



Figure 2.2.35. L'intérieur du café Groppi (le salon de thé et le restaurant).



Figure 2.2.37. À l'extérieur du café Groppi, place Tala'at Harb, les années 1960.

Nous remarquons que les avis exprimés dans le roman sur le café Groppi, étant le lieu favori des étrangers et des élites, portent des critiques violentes par rapport à d'autres établissements étrangers au centre-ville. Ces derniers sont cités également dans le roman tels que le Café Brésilien, le café Escelesior et celui du Lappas situés la rue Soliman pacha. Ce dernier café est le lieu de rencontre d'Ahmed et Germine qui est considérée avec ses amis comme des « demis étrangers »¹⁰⁸. Ici, la présence des étrangères est acceptable pour le narrateur soulignant le caractère cosmopolite de la ville. Cette acceptation est liée au fait que ces demis étrangers ne sont pas, aux yeux de narrateur, en conflit avec les politiques de la nouvelle époque comme le cas des clients du Groppi.

L'ouverture du centre-ville aux classes moyennes et inférieures est évoquée dans le roman notamment lorsque Ahmed décide d'aller au cinéma Métro situé à la rue Soliman Pacha :

« Il fit la longue queue devant le guichet du cinéma Métro, sans lever la tête pour lire le titre du film qui sera projeté. Il se met à contempler la nuque de l'homme devant lui, elle est étrange et

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 511. Notre traduction et la citation originale : ما حاجته إلى صديق.. إن كل هؤلاء الناس أصدقاؤه.. كل الذين يسرون في الشارع.. انه يكاد يسمع حماسهم يتجاوب في صدورهم.. ويكاد يرى أفكاره تنطلق مع نظراتهم.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 108.

maigre. Sans doute elle appartient à un fonctionnaire, celui-ci a sans doute une femme obèse qui le martyrise et certainement six enfants qu'il frappe pour se venger de sa misère »¹⁰⁹.



Figure 2.2.38. Devant le cinéma Métro, 1960.

Nous remarquons la massivité de la foule devant les salles de cinéma du centre-ville. Les spectateurs sont de nouveaux usagers que le centre-ville commence à accueillir selon le processus de l'égyptianisation nassérienne. La nuque « étrange » du fonctionnaire représente les cols blancs qui n'habitaient pas le centre-ville, mais y travaillent. Selon les préjugés d'Ahmed, probablement ce fonctionnaire habite dans un quartier populaire où les familles ont de nombreux enfants. Les allégations d'Ahmed concernant cette personne qu'il ne connaît pas pourtant montre que comment le centre-ville est tout à la fois, pour les classes populaires, un lieu de travail, de consommation et de loisir. En outre, nous pensons que telles réflexions exprimées par le narrateur à propos de ce fonctionnaire portent un regard vertueux envers les classes populaires contribuant à donner une image injuste de leurs modes de vie qui ne peuvent pas être forcément comme décrits dans l'imaginaire d'Ahmed et son narrateur. Bien qu'Ahmed soit le long du roman du côté des nouvelles politiques, dont l'ouverture du centre-ville aux classes populaires fait partie, mais ses préjugés montrent une discrimination basée sur la caste entre les aristocrates, pourtant égyptiens, et le reste de la population.

Le cinéma Métro est considéré une des plus anciennes salles de cinéma du centre-ville. Construit en 1938 et inauguré en 1940, le Métro est fondé par l'entreprise américaine Metro-Goldwyn-Mayer célèbre dans le secteur de la production et la distribution d'œuvres cinématographiques. De par son style d'Art déco avec des influences expressionnistes¹¹⁰ et sa climatisation considérée comme la première en Égypte, le cinéma Métro est une des plus importantes salles de cinéma. Il a subi également des événements dramatiques tels qu'un attentat à l'explosif en 1947, le Grand Incendie du Caire 1952 et finalement est nationalisé au cours des années 1960.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 230. Notre traduction et la citation originale : ووقف في الطابور الطويل أمام شباك تذاكر سينما مترو، دون أن يرفع رأسه ليقرأ اسم الفيلم الذي يعرض. وظل ينظر في قفا الرجل الذي يقف أمامه، إنه قفا عجيب رفيع معروق، لا بد أن صاحبه موظف، ولا بد أن له زوجة سمينة مترهلة تسومه العذاب، ولا بد أن له ستة أولاد، ولا بد أنه يضرب أولاده ليفرج عن كربه فيهم.

¹¹⁰ HAWAS Soheir, *Al Kahira al Kediweyyah : Rasd wa Tawthik Emarat wa Omran al Kahira wasat al Medina (le Caire Khédival : Suivi et Documentation de l'Archevture et le Paysage Urbain du Centre-ville)*, Cairo : Center for Architecture Design, 2002, p. 57.

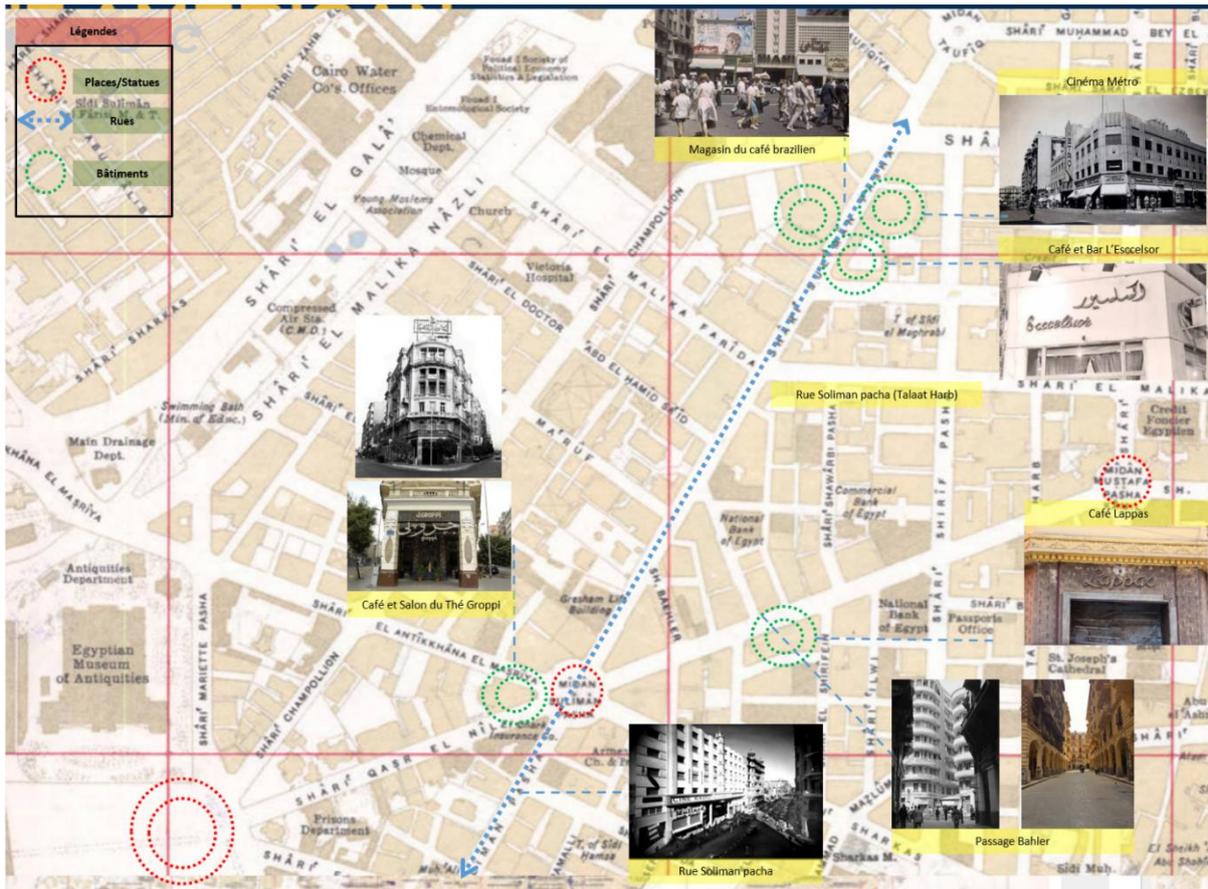


Figure 2.2.39. Carte du centre-ville (1949) indiquant les toponymes du roman *Laa Tutfi' al Chams*.

Les transformations que subit le centre-ville du Caire sont également évoquées quelques décennies plus tard dans d'autres romans. Il s'agit de ceux écrits par la génération des écrivains des années 1960, nommée « la vague de la nouvelle sensibilité ». Elle observe la trajectoire du projet nassérien, ses gloires et ses échecs puis son impact sur la société égyptienne. Quant à ses romans sur Le Caire, ils expriment une réalité sociétale et urbaine qui hésite entre l'enthousiasme et la dépression. Les romanciers des années 1960, tels Radwa Achour, Sonallah Ibrahim, Baha'a Taher, Sonallah Ibrahim, Latifa al - Zayyat, Yahya al- Tahir 'Abd Allah, Ibrahim Aslan, Khayri Shalabi et Gamal al-Ghitany dépassent l'idée de critiquer la domination étrangère et l'époque révolue pour poser des regards introspectifs sur leur époque récente. Selon Naaman, les romans écrits par ces écrivains deviennent un outil pour poser des questions pertinentes sur l'expérience totalitaire nationaliste et les mesures répressives sous Nasser¹¹¹. Ces romanciers ont su, en montrant une conscience sociale très élevée et une diversité culturelle, démontrer comment le paysage urbain de leur capitale évolue, de même que le quotidien des habitants affectés par les nombreux bouleversements de leur époque.

¹¹¹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 5.

2.2.2. *Qalat Doha (Doha a dit) par Bahaa Taher (1986)*

Parmi les romans appartenant à cette nouvelle vague littéraire, celui de *Qalat Doha* (Doha a dit) de Bahaa Taher paru en 1985. Taher (1935 -...) est un romancier et traducteur égyptien. Il commence sa carrière à la Radio égyptienne à partir de 1957 en faisant des émissions qui rencontraient beaucoup de succès, enregistrant « un taux d'audimat élevé »¹¹². Au cours de sa jeunesse, il est plutôt de gauche, tout en soutenant Nasser et son idéologie. Puis il s'oppose au régime de Sadate, qui l'interdit de la publication et l'oblige à quitter le pays. Il travaille à Genève comme un traducteur aux Nations Unies entre 1981 et 1990. Quant à sa carrière de romancier, il démarre en 1966 par le recueil de nouvelles *Al-Khoutba* (Les fiançailles). Il publie plusieurs romans qui sont traduits en plusieurs langues tel que *Qalat Doha* (Doha a dit, 1985), *Khalti Safiya wal Deir* (Ma tante Safiya et le couvent, 1991) *Al-Hob fil Manfa* (L'amour en exil, 1995), *Zahabtou ila Challal* (Je suis allé vers une chute, 1999) et *Wahat al-Ghouroub* (Couchant Oasis, 2006). En 2000, il reçoit le prix Guiseppe Acerbi pour son roman *Khalti Safiya wal Deir*. Pour son roman *Wahat al-Ghouroub*, dont les événements portent sur le mouvement nationaliste et le réveil de la culture arabe au cours du XIXe siècle, il reçoit également le Prix Mondial du Roman Arabe. À l'échelle nationale, Taher reçoit le Prix d'État en Littérature en 1998. Les œuvres de Taher sont considérées comme une expression romanesque de la société égyptienne « avec ses conflits, ses contradictions, ses tentatives de liberté et de libération, ses aspirations, sa poussière, ses parfums, ses couleurs, [et] sa lumière »¹¹³.

Le roman sélectionné dans notre étude est *Qalat Doha*, il porte sur les impacts de la révolution de 1952 sur la société égyptienne. À travers les événements, les personnages et les dialogues du roman surtout ceux entre Doha et le narrateur, se dessinent les transformations de la société cairote ainsi que celles du centre-ville. Le narrateur est un homme d'une trentaine d'années qui travaille comme fonctionnaire d'État. Doha est son amie, elle a presque son âge, mariée et plus rebelle que lui. Elle est issue de l'ancienne élite d'avant 1952. Son père lui permet d'avoir des leçons de piano privées, d'agriculture, de français et d'équitation avant d'atteindre l'âge de cinq ans. Un parcours considéré comme très rare à cet âge par rapport au reste de la population. Le roman se déroule dans les années 1960. Les événements de cette époque sont vivement critiqués par Doha. Les réflexions du narrateur sur ses états d'âme, sa perception de l'autre complètent la compréhension du monde autour d'eux. Faisant partie d'une famille aristocratique très ancienne et féodale, Doha et son mari Choukri représentent l'époque révolue. Le régime nassérien met tous leurs biens sous séquestre :

« Elle dit : je te raconterai à propos de la personne la plus proche que je connais, de mon mari. Quand on s'est marié, il possédait tout, la jeunesse, la fortune et la gloire. Il était un membre actif dans le parti au pouvoir et le gouvernement, il travaillait comme un chef de cabinet du

¹¹² DAVIDIAN Edgar, « L'oasis du couchant de Baha'a Taher, lauréat du premier prix Booker 2008 du monde arabe Un roman qui sort du rang », *L'orient de jour*, 2 juin 2008, URL : https://www.lorientlejour.com/article/591224/LIVRE%253C%253C%2BL%2527oasis_du_couchant%2B%253E%253E_de_Baha%2527a_Taher%252C_laureat_du_premier_prix_Booker_2008_du_monde_arabe___Un_roman_qui_sort_du_rang....html, consulté le 31/5/2020.

¹¹³ DAVIDIAN Edgar, *ibid.*

ministre ou quelque chose de ce genre, il tirait toutes les ficelles du ministère où il travaillait. Lorsque la révolution est arrivée, on confisque ses propriétés ainsi que les miennes, il s'en ait moqué en disant que ce qu'il nous reste suffit. Mais quand on l'a renvoyé du ministère avec ceux partant à la retraite à cette époque, il n'arrivait pas à croire pas à ce qui lui est arrivé »¹¹⁴.

À travers les dialogues entre Doha et le narrateur, ceux avec ses amis et ses proches, la révolution et la contre-révolution sont évoquées. De grandes questions se sont posées concernant la corruption des nouveaux hommes d'État qui se transforment en de nouveaux féodaux. La guerre au Yémen dans laquelle Qinawy, un personnage du roman, perd sa jambe, la guerre arabo-israélienne et les transformations sociétales majeures de la période révolutionnaire sont également discutées, voire critiquées.

Dans l'introduction à la première édition du roman, le romancier, poète et critique littéraire Edouard al-Kharrat souligne les qualités littéraires du roman qu'il considère, comme son esthétique appelée par lui « la beauté du roman » :

« Sa beauté provient du fait que Baha'a Taher raconte, avec une intelligence et des touches critiques à la fois blessantes et fines, une époque agitée et ambiguë de notre vie. Cette époque comprend de grands espoirs et de profondes déceptions. Taher raconte l'histoire du Caire des années 1960 avec ses caractéristiques révolues, comme s'il voulait, par la puissance de l'art, le ressusciter pour qu'il conservât toujours son mode politique et social révolu aussi, comme s'il voulait le souligner dans un climat de lamentation et de confusion. En outre, il porte sur les retournements de pensée de ses héros et leur amour naissant qui fait s'envoler leurs cœurs, les déchirer puis les jeter dans les filets tissés de la corruption et de la gloire »¹¹⁵.

Les transformations sociopolitiques du pays et du paysage urbain du centre-ville sont abordées dans le roman, notamment la vague de l'égyptianisation nassérienne, traduite par la construction des nouveaux immeubles qui apparaissent au centre-ville. Lors de sa visite au bureau de son ancien ami Hatem, un fonctionnaire d'état plus gradé que le narrateur, ce dernier regarde par la fenêtre du bureau situé à la rue de la Borsa (la Bourse) au centre-ville et observe le bâtiment de la Radio égyptienne entourée par les bâtiments nouveaux construits :

« De la fenêtre de bureau de Hatem apparaît le vieux bâtiment de la Radio avec ses énormes pierres carrées et ses nombreuses grandes fenêtres. À chaque fois que je le regarde, il me semble

¹¹⁴ TAHER Bahaa, *Qalat Doha*, Le Caire, Dar al-Hilal, coll. « Rewayat al-Hilal », 1985, p. 24. Notre traduction et la citation originale : " قالت:- سأحكي لك عن اقرب إنسان اعرفه، عن زوجي، عندما تزوجنا كان يملك كل شيء، الشباب والثروة والمجد، كان عضواً بارزاً في الحزب والحكومة، مدير مكتب الوزير أو شيئاً من هذا النوع، كانت كل خيوط الوزارة التي يعمل فيها بيده عندما جاءت الثورة واخذوا أرضه وارضه لم يهتم بذلك، قال ما بقي يكفيننا، ولكنهم عندما أخرجوه من الوزارة بعدها إلى المعاش مع من أخرجوهم وقتها لم يصدق ما حدث. يؤرخ فيها ، بذكاء وبلسمات نافذة جارحة رقيقة معا ، لحقبة مضطربة وملتبسة من حياتنا ، بما فيها من آمال عريضة احباطات .
¹¹⁵ *Ibid.*, p. 7. عميقة ، يؤرخ لقااهرة الستينيات بمعالمها التي اندثرت وكأنه بقوة الفن والحب يريد أن يبعثها فتبقى أبدا وبمزاجها السياسي والاجتماعي الذي اندثر ايضا كأنما يريد أن يثبتته في جو من الرثاء والحيرة معا ، لكنه فوق ذلك يؤرخ تقلبات الروح والفكر عند ابطاله ، وللهوى المشبوب الذي يحلق بقلوبهم ويمزقها و يطوح بها في شباك من العطب والمجد معا.

étrange au milieu des bâtiments modernes autour, comme s'il représente un monument mystérieux issu d'une civilisation inconnue »¹¹⁶.

Selon le narrateur, le processus de démolition et de reconstruction, démarré après 1952, semble avoir réussi à effacer l'identité originale des anciens bâtiments du quartier. Construit en 1934 de style néo-classique, le bâtiment de la Radio égyptienne appartenait à la Compagnie Shell jusqu'en 1951, lorsque le gouvernement wafdiste l'achète pour rassembler les studios de la radio et ses bureaux dans un seul bâtiment, car étaient dispersés dans plusieurs appartements au centre-ville¹¹⁷. À partir de 1955, le bâtiment devient le siège de la Radio égyptienne jusqu'à l'inauguration du bâtiment de TV et Radio sur la corniche du Nil en 1960.

Nous constatons que l'importance de ce bâtiment pour le narrateur provient de son histoire et non de son usage. Malgré la diversité architecturale autour du bâtiment de la radio, il est considéré par le narrateur comme assiégé par de nouveaux bâtiments qu'il qualifie de « modernes » et non de nouveaux ou récents. Il s'agit de bâtiments symbolisant la modernisation nassérienne. Ceux-ci remplacent les anciens bâtiments du quartier. Comparer un bâtiment remarquable, celui de la Radio, à une trace ancienne méconnue montre la violence de la campagne menée par le régime contre les symboles du centre-ville pendant l'époque de la monarchie. Une idée assez claire est donnée aussi sur le sentiment de la perte d'aura et de mémoire du lieu qui commence à naître suite à ces mesures prises par l'État. Ce dernier voudrait laisser son empreinte au détriment de l'histoire bien ancrée des anciens bâtiments. Quant à l'importance de l'usage de bâtiment de la Radio, il sera évoqué ultérieurement :

« Il se tourne vers la fenêtre pour regarder le bâtiment de la Radio sur lequel deux soldats portant deux mitrailleuses, il est complètement distrait pendant qu'il [Hatem] lui parle »¹¹⁸.



Figure 2.2.40. L'ancienne maison de la radio, rue al-Chérifien au centre-ville dans les années 1940 et en 2019.

Vu l'importance du bâtiment, il est surveillé par des militaires et non par la police. Les politiques de sécurité du nouveau régime semblent attachées à ses origines militaires. Nous avons évoqué précédemment comment les réflexes sécuritaires restent présents dans la mentalité des Officiers Libres. Le poing fermé, une des caractéristiques remarquables du régime nassérien, est présent même

sur le bâtiment de la Radio en plein centre-ville. Il convient de rappeler que les événements du roman se déroulent pendant les années 1960 : c'est-à-dire après le transfert de la Radio vers le

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 20. Notre traduction et la citation originale : ومن نافذة ذلك المكتب كان يبدو مبنى الإذاعة العتيق بجارته الضخمة والبنية والمربعة ونوافذه الواسعة المتجاورة وكنت كلما نظرت إلى هذا المبنى من نافذة مكتب حاتم رأيته غريبا وسط البيوت الحديثة المحيطة به وكأنه اثر غامض من حضارة مجهولة.

¹¹⁸ TAHER, *op. cit.*, p.34. Notre traduction et la citation originale : والتفت حاتم بجانب رأسه إلى النافذة وإلى مبنى الإذاعة الذي كان فوقه جنديان يحملان مدفعين رشاشين وكان شاردا تماما وهو يتكلم.

nouveau bâtiment sur la corniche du Nil. Malgré cela, le bâtiment, vidé de toutes ses fonctions, reste surveillé par des militaires, car il garde quand même, aux yeux du régime au pouvoir, sa valeur symbolique.

De même que dans *N'éteins pas le soleil*, sont évoquées dans *Doha a dit* les activités de consommation au centre-ville, surtout les balades sur la rue de Qasr el-Nil où se trouvent les magasins de luxe :

« Durant cet été, nous étions en marche sur la rue de Qasr el-Nil. C'était la première fois que les robes au-dessus de genou sont apparues. Les regards dévorent les filles sur le trottoir dont les jambes et les cuisses sont nues. Malgré cela, les filles marchent lentement et s'arrêtent devant les vitrines en faisant semblant de ne pas se rendre compte des yeux qui les fixent et des commentaires obscènes faits parfois par des passants et parfois des voitures qui se succèdent sur la rue »¹¹⁹.



Figure 2.2.41. La mode de minijupes au centre-ville, les années 1960.

Dans la citation, une idée est donnée sur la société habitant au centre-ville des années 1960. La nouvelle mode, celle des mini-jupes, n'est pas acceptée facilement par la nouvelle société qui commence à habiter le centre de la capitale. Pendant la nouvelle ère, nous constatons que la liberté personnelle des jeunes filles est soumise aux harcèlements des habitants et des passants dans le quartier. Ils sont provocateurs, gauches et verbalement maladroits. Le narrateur, étant un fonctionnaire de la classe moyenne, il n'est pas habitué à voir des filles en mini-jupes et s'en sent embarrassé. Contrairement à Doha, l'aristocrate rebelle, qui se moque de sa honte :

« Lorsqu'une de ces filles passe à côté de moi, alors que j'accompagne Doha, immédiatement je regarde devant moi. Néanmoins, Doha m'attire le regard sur la fille en fixant mon visage, je me sens plus confus alors qu'elle se met à rigoler »¹²⁰.

Plus tard dans le roman, cette nouvelle mode s'impose dans la vie de tous les jours. Elle deviendra habituelle pour les habitants et les passants de la ville à tel point que le narrateur commence à ne plus y penser. Malgré le processus de l'égyptianisation et le départ des étrangers, le centre-ville ne peut que suivre l'évolution de la mode dans le monde. On comprend

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 23. Notre traduction et la citation originale : كانت تلك أول مرة. وفي ذلك الصيف كنا نسير معا في شارع قصر النيل. ولكن البنات كن يمشين ببطء ويتوقفن أمام واجهات المحلات يتظاهرن بعدم المبالاة بالعيون المحدقة والتعليقات الفاضحة التي تصدر أحيانا من المارة وأحيانا من السيارات المتتابعة في الطريق. وتظهر فيها طراز الفساتين التي تعلقو الركبة، والعيون تحاصر البنات اللاتي يسرن على الرصيف وقد تعرت سيقانهم الطويلة وأفخاذهن المشدودة،

¹²⁰ *Ibid.*, p. 23. Notre traduction et la citation originale : ضحى تلمت انتباهي وتتطلع إلى وجهي فيزداد ارتباكي بينما تضحك هي. وعندما تمر أحدهن بجانبي وأنا مع ضحى كنت أنظر أمامي مباشرة ولكن

par cette mode des mini-jupes que le centre-ville n'est pas séparé de différents modes de consommation :

« Le nombre de filles portant la mini-jupe en se baladant augmente, alors que le nombre des hommes qui les regardent ou leur font des commentaires obscènes diminue. Je n'ai plus à avoir honte de les regarder en marchant avec Doha, je ne les remarque même plus »¹²¹.

Nous avons montré précédemment comment les mesures de la nationalisation et l'élimination contre les étrangers et les élites sont immédiatement réalisées par l'État nassérien afin d'égyptianiser le centre de la capitale en le rendant accessible aux classes moyennes. Le départ des étrangers suite à ces mesures affecte la vie cosmopolite de centre-ville. Celle-ci est parfaitement décrite par Doha à plusieurs reprises à tel point qu'on peut saisir sa disparition progressive :

« Nous étions à la place de Soliman, nous entrons dans une petite boutique du café à côté du kiosque à journaux. Le propriétaire de la boutique s'approche de Doha en lui demandant en français "Madame ?" elle répond en français aussi "oui, deux". Après nous avoir servi l'expresso, il reste debout devant le comptoir en bois en la regardant jusqu'à qu'elle hoche sa tête en disant "super". L'homme sourit en s'éloignant pour s'installer sur une longue chaise devant la caisse. Nous buvons le café en silence sur le comptoir et la place Soliman derrière. Dans la boutique, il n'y avait que nous »¹²².



Figure 2.2.42. Magasin du café Brésilien, rue Soliman pacha, les années 1960.

Tout d'abord, nous remarquons l'emploi de l'ancien nom de la place « Soliman Pacha ». Mais le narrateur préfère supprimer le titre du pacha bien que l'usage quotidien soit de l'utiliser avec son nom entier. Nous pensons que le narrateur voulait insister sur l'idée de l'annulation des titres honorifiques réalisée par le nouveau régime au pouvoir. Il n'emploie pas le nouveau nom de la place « Talaat Harb ». Selon nous, le narrateur souhaitait faire une distinction entre l'ancien nom de la place et le nouveau afin de souligner une phase intermédiaire entre l'ancien nom Soliman pacha et le nouveau Talaat Harb. Le nom intermédiaire « Soliman » est employé tout le long du roman pour assurer cette distinction et pour être plus familier.

La scène se déroule dans la boutique du Café Brésilien, situé rue Soliman pacha et non pas sur la place mentionnée. Nous pouvons observer la politesse dans les attitudes du propriétaire étranger du petit café envers ses clients en s'adressant d'abord à Doha, puis le court dialogue

¹²¹ *Ibid.*, p. 37. Notre traduction et la citation originale : كان عدد البنات اللاتي يرتدين الميني جيب ويتمشين في الشارع يزداد ، ولم أعد أخجل من النظر إليهن وأنا أمشي مع ضحي بل لم أعد انتبه إليهن. وعدد الرجال الذين يحملون فيهن أو يقولون تعليقات بذيئة أقل ،

¹²² *Ibid.*, p. 24. Notre traduction et la citation originale : وكنا في ميدان سليمان فدخلنا إلى محل صغير بجانب كشك الجرائد ، تقدم صاحب المحل الأجنبي من ضحي وسألها بالفرنسية قائلاً يا مدام ؟ فقالت هي أيضاً بالفرنسية نعم ، اثنان. ولما قدم لنا القهوة الاكسبرسو ظل يقف خلف الحاجز الخشبي صامتاً وهو يتطلع إليها فهزت رأسها بعد رشفة وقالت تمام ، وابتسم الرجل وهو يبتعد عنا ليجلس على مقعد طويل أمام آلة حاسبة. ووقفنا نشرب القهوة صامتين أمام العارضة الخشبية الصغيرة ومن خلفنا الميدان. لم يكن في المحل سوانا.

en français entre les deux puis l'attente du propriétaire devant la cliente pour sonder l'avis de Doha. L'ambiance silencieuse et le vide autour Doha et le narrateur reflètent l'abandon du lieu qui sert le café italien (l'expresso) considéré comme une boisson étrangère et hors de prix pour la plupart des Égyptiens qui ne boivent que du café turc, habituel et à la portée de tous, servi dans les cafés traditionnels. À deux pas de la boutique de café abandonnée, se trouve une sandwicherie de fèves. Contrairement à cette première, la sandwicherie est bondée de clients :



Figure 2.2.43. Une sandwicherie des fèves au Caire, 1903.

« Néanmoins, au coin de la place, une sandwicherie de fève¹²³, une autre radio de la quelle Abdel Wahab chante avec une voix triste “le supplice avec toi est un amour”. Devant la sandwicherie de fève, il y a beaucoup de monde et des et des clameurs comme dans une manifestation politique »¹²⁴.

Un mode de consommation et un nouveau mode de service différents sont introduits dans cette scène. La propagation des sandwicheries de fèves (*al-foul al-medames*) au centre-ville qui servent les petits déjeuners emblématiques et traditionnels des Égyptiens évoque bien la nouvelle couche sociale qui vient de s'y installer. En outre, le volume de la radio à son maximum à tel point que le narrateur peut l'entendre de loin est typique des cafés et des sandwicheries des quartiers populaires.

Nous pouvons facilement comparer les pratiques de deux boutiques situées sur la même place, celle du café et la sandwicherie. La première, ne s'adressant pas à la même population, est silencieuse, abandonnée et le propriétaire est un étranger qui applique les règles de politesse avec ses clients. Tandis que l'autre est bondée et envahie par les cris et le son de la radio alors que le vendeur communique avec les clients en arabe. Les règles d'étiquette sont ainsi absentes, car les clients sont obligés de crier pour couvrir le son de la radio afin d'être servis.

Quant à la comparaison entre la scène devant la sandwicherie et une manifestation politique, elle consiste de la présence d'un grand nombre de personnes et de l'idée de revendiquer. Mais la foule rassemblée dans la sandwicherie n'a pas dans cette scène des revendications politiques, elle exprime plutôt un besoin essentiel : se nourrir. L'arrêt de la vie démocratique en Égypte pendant l'époque nassérienne interdit toute manifestation. Le choix de la chanson de la radio est significatif aussi, il s'agit d'une ancienne chanson interprétée par Mohamed Abdel Wahab en 1932. La chanson raconte les états d'âme d'un amoureux qui souffre d'une peine de cœur, mais il en est content. Comme si le narrateur voulait, en choisissant cette chanson, refléter l'état d'esprit de la plupart des Égyptiens sous Nasser : ils subissent des crises économiques et politiques, mais ils les accueillent avec satisfaction. Ils sont remplis d'espérance malgré tout et adoptent les slogans de l'époque tel que l'indépendance, la lutte contre l'impérialisme et la vie

¹²³ Il n'y a eu jamais de sandwicheries sur la place Soliman pacha, mais il y en avait d'autres telle que le café restaurant Zeina situé rue Soliman pacha.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 37. Notre traduction et la citation originale : ولكن في محل فول على ناصية الميدان كان هناك راديو اخر وكان عبد الوهاب يقول بصوت حزين "الهوان وياك عزة" وكان زحام شديد وصباح أمام محل الفول لشراء السندويشات وكأنها مظاهرة.

digne. Peu avant la scène de l'émeute devant la sandwicherie, le roman évoque tristement le remplacement de l'ancienne statue de la place de Soliman pacha par celle de Talaat Harb :

« J'écoute la radio à son volume maximum Abdel Halim Hafez qui chante "Vous êtes l'Abo Zaid [un héros populaire arabe] de votre époque, vous êtes le héros de votre époque, votre cheval est le discours et le service national", face à moi se trouve la statue de Talaat Harb, grosse et prestigieuse, on vient d'enlever la statue de Soliman al-fransawy [le français] pour la remplacer par celle de Talaat Harb »¹²⁵.

Une fois de plus, le narrateur insiste sur la suppression du titre de pacha du nom des deux statues. Il se contente de mentionner son nom et prénom connu dans l'histoire 'Soliman al-Fransawy' et Talaat Harb. La statue de Talaat Harb semble être appréciée par le narrateur au seul motif qu'elle est nouvelle. La chanson évoquée est une des chansons nationalistes interprétées par Abdel Halim Hafez. Elle est dédiée aux membres de l'Union Socialiste Arabe (le parti unique). Le choix de la chanson nommée *al-Mas'ouliya* (la Responsabilité), ainsi que la phrase tirée de celle-ci sont significatives. La phrase affirme une similarité entre les membres du parti unique du pays, étant les représentants de la population avec les héros mythiques populaires. La scène se poursuit avec la manifestation de la sandwicherie de fèves. Puis le narrateur revient vers le propriétaire étranger de la petite boutique du café :

« Et nous [Doha et moi] sommes debout dans le café désert comme toujours vers midi. Son propriétaire *al-khawaga* [l'étranger] est assis sur sa longue chaise face à sa caisse en regardant distraitement la place et la statue de Talaat Harb »¹²⁶.



Figure 2.2.44. La statue de Soliman pacha au centre-ville en 1920.



Figure 2.2.45. Avant le dévoilement de la statue du Talaat Harb au centre-ville en 1964.



Figure 2.2.46. La statue de Talaat Harb après l'installation en 1964.

Cependant, une triste ambiance envahit la petite boutique de café vidée de ses clients au profit de la sandwicherie de fèves. Le narrateur associe le mot *khawaga* très fréquent dans le dialecte

¹²⁵ *Ibid.*, p. 37. Notre traduction et la citation originale : ووصل إلى من راديو مفتوح على آخره في كشك للسجائر عبد الحليم حافظ وهو يغني "أبو زيد زمانك، أبو زيد زمانك وحصانك الكلمة والخدمة الوطنية"، وواجهني تمثال طلعت حرب في الميدان بدينا وفخيما وكانوا قد أزالوا تمثال سليمان الفرنسي ووضعا مكانه طلعت حرب.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 37. Notre traduction et la citation originale : وكنا نقف في محل القهوة الأكسبرسو الصغير الخالي دائما في ذلك الوقت من الظهيرة، وكان صاحبها الخواجة يجلس أمام مقعده العالي أمام آلتة الحاسبة وهو ينظر في شروذ إلى الميدان وإلى طلعت حرب.

égyptien pour désigner le propriétaire étranger. Nous pensons que le mot *khawaga* est employé pour accentuer le caractère étranger du propriétaire entouré par les marqueurs forts de l'égyptianisation en marche : remplacement de la statue et du nom de la place à un siècle d'intervalle, la foule bruyante devant la sandwicherie de fèves, le volume des radios à son volume maximum et les chansons nationalistes. Le propriétaire ne peut que s'échapper mentalement en regardant tout ce qui se passe autour. Comme s'il voyageait mentalement dans une époque révolue à laquelle il appartient. L'éviction de la présence étrangère imprime son impact sur le paysage urbain du centre-ville comme sur la vie quotidienne de ses rues. C'est ce que Doha pense lorsqu'elle observe l'affiche de la mise en vente de la boutique *Sistovaris* placardée sur sa vitrine :

« Nous marchons, Doha et moi, dans la rue Qasr el-Nil après le travail, lorsque Doha s'arrête soudainement. Son visage devient pâle et elle murmure avec une voix que l'on entend à peine "même ceci ?" Elle était debout devant une *vetrina* [vitrine] vidée [des marchandises] sur laquelle un panneau [annonce que] la boutique avec ses biens meubles est à vendre. Doha hoche la tête en disant avec une faible voix "même *Sistovaris* partira d'ici aussi ?" Je ne dis rien, mais Doha me regarde soudainement comme si je l'accusais en disant "ce n'est pas la question que ce soit une boutique de fourrures, je m'en fiche des fourrures et je ne les mets pas, mais regarde la rue sans ce manteau argenté qui éclairait cette *vetrina* jusqu'à hier. [...] je veux dire que la rue est une vie, ses parties sont comme les organes du corps, et si on les change, c'est comme si on ampute un organe de ce corps" »¹²⁷.

L'aristocrate Doha est choquée que la boutique de fourrures soit à vendre comme tant d'autres, de même que leurs propriétaires étrangers qui quittent le pays. La boutique mise en vente avec ses meubles représente pour Doha, l'ancienne habitante du centre-ville, la perte d'une partie de la mémoire de la rue ou bien, selon ses propres termes, d'un organe dans le corps de la rue. Le narrateur, qui n'appartient ni au quartier ni à la classe sociale de Doha, ne sait pas quoi répondre quant à lui, car cette relation décrite entre la rue, les boutiques et les vitrines ne va pas de soi. Les fourrures ne semblent pas des marchandises désirées par les nouveaux consommateurs. Il est temps que ces marchandises, de même que leurs boutiques, suivent le départ des élites et les étrangers du centre-ville. Finalement nous remarquons que le narrateur emploie souvent les termes étrangers, tel que *vetrina* en italien, pour souligner l'appartenance de ces objets à l'époque cosmopolite de la ville et qu'ils ont été importés et introduits pour la première fois par des étrangers.

Les réflexions de Doha évoquant l'époque révolue se poursuivent :

« Doha pointe sa main vers un coin de la rue al-Chawarbi en disant : "à la place de cet immeuble, il y avait un café dont la façade est composée d'arbres. Quand tu traverses l'entrée

¹²⁷ *Ibid.*, p. 36. Notre traduction et la citation originale : كنا نسير معا في شارع قصر النيل بعد أن خرجنا من العمل عندما توقفت ضحى فجأة في الطريق ممتعة الوجه وتمتمت بصوت لا يكاد يسمع حتى هذا؟ كانت تقف أمام فاترينة زجاجية خالية عليها لافتة "المحل للبيع بالجدك" وأخذت ضحى تهز رأسها وتقول بصوت خافت حتى سيستوفاريس سيرحل من هنا أيضًا؟ ولم أقل شيئًا ولكن ضحى التفتت إلي فجأة وكأنني أتهمها بشيء وقالت ليس لأنه محل فراء. أنا لايهمني الفراء ولا ألبسه ولكن انظر. انظر إلى الشارع وقد خلا من ذلك المعطف الفضي الذي كان حتى أمس ينير هذه الفاترينة في هذه الناصية؟ أنا أعني ، أن الشارع أيضًا حياة، أجزاءه كأعضاء الجسم وحين تغيرها فكأنك تبتر عضوًا من جسد.

et que tu descends deux ou trois marches, tu quittes par cela le monde des briques et des pierres et tu te retrouves dans un paradis des fleurs et d'arbres dont les passages recouvrent de sable et les tables sont dispersées dans des cabines [alcôves] au milieu des arbres. Je venais là-bas avec mes camarades de l'école, j'aimais bien ses arbres. Je pense qu'il y avait un magnolia qui brillait au printemps avec ses fleurs rouges. Je ne suis pas sûre que le magnolia soit bien là-bas ou c'est moi qui en rêve. Néanmoins depuis qu'ils ont démoli le café, ils ont construit cet immeuble laid à cause duquel je ne regarde plus cette partie de la rue, tout comme tu évites de regarder un manchot. Tu me comprends ? Comment permettent-ils cela ? Tu me comprends ?" J'ai répondu "j'essaie" et je n'ose pas lui demander qu'est-ce qu'un magnolia »¹²⁸.

La rue d'al-Chawarby est une courte rue reliant deux grandes avenues : Qasr el-Nil et al-Manakh (récemment la rue d'Abdel Khalek Tharwat). Elle est connue pour son calme et quelques villas prestigieuses sur ses côtés. Ces dernières tombent en ruine depuis 1952 : par exemple, la villa de Chawarbi Pacha est transformée en un taudis. La villa numéro 5 de cette rue, qui a été occupée par l'ambassade américaine (1905-1909), est démolie et remplacée par un immeuble de bureaux. Dans ce passage, les souvenirs, les réalités et les rêves se croisent. Doha décrit un café-jardin qui ne semble avoir jamais existé. La description souligne l'importance accordée à ce lieu de loisir caractérisé par un aménagement paysager. Les connaissances de Doha sont vastes comparées à celles du narrateur. Celui-ci est souvent à l'écoute en essayant de la comprendre. Doha considère que les arbres sont aussi des organes du corps de la rue. Il en est de même pour les objets de la vitrine de Sistovaris. Par la suite, la rue Qasr el-Nil perd peu à peu de ses caractères remarquables. Nous remarquons que Doha et le narrateur emploient le « ils » pour désigner les auteurs des transformations du centre-ville sans avoir à les nommer. Ceux-ci sont souvent critiqués par Doha, car ils dépendent forcément du régime au pouvoir. Ils sont les responsables des processus de démolition ou « la défiguration » selon Doha du centre-ville.

Les souvenirs évoqués par Doha sont enveloppés de tristesse, de lamentation et de colère. Elle évite de se rendre dans ces rues défigurées. Le narrateur réagit peu, car qu'il ne partage pas les mêmes sentiments, ni la même culture avec elle, à tel point qu'il ne connaît même pas le magnolia. L'histoire glorieuse du centre-ville, presque inconnue pour le narrateur, lui est révélée à travers les souvenirs, les observations échangés entre Doha et lui-même, mais toujours sans les commenter ou les critiquer. Quant à Doha, elle est consciente des différences culturelles et sociales entre le narrateur et elle-même. La confusion dans laquelle est le narrateur, son indétermination puis son renoncement à comprendre le monde qui l'entoure sont ainsi résumés :

¹²⁸ *Ibid.*, p. 36 - 37. Notre traduction et la citation originale : وأشارت ضحى بيدها إلى ناصية شارع الشواري وقالت في مكان هذه العمارة، هناك كان مقهى واجهته من الأشجار، كنت تعبر المدخل وتنزل سلمتين أو ثلاث سلالم فإذا بك فجأة تترك مدينة الطوب والحجر وتدخل في جنة من الأزهار والأشجار، ممراتها مرصوفة بالرمل النظيف وموائدها تتناثر في مقاصير وسط الأشجار. وكنت آتي إلى هنا مع زميلاتي أيام المدرسة وكنت أحب أشجارها، بل أظن أنه كانت هناك شجرة مانوليا تتوهج في الربيع بأزهارها الحمراء، لست متأكدة هل كانت شجرة المانوليا هناك أم أنا أحلم أنها كانت هناك. ولكن منذ أن هدموا هذا المقهى وبنوا هذه العمارة القبيحة مكانه لاناظر إلى هذا الجزء من الشارع تماما كمان تتجنب النظر إلى شخص مبتور الذراع. هل تفهمي؟ كيف يسمحون بذلك؟ هل تفهمي؟

« Je me suis dit que je ne comprends pas tout ce qui se passe dans ce pays. Je ne comprends pas Doha, juste je l'aime, je ne me comprends non plus, ça vaut mieux d'arrêter de penser à quoi que ce soit »¹²⁹.

Or, les nombreuses critiques au sujet de la démolition des anciens lieux touchent également les nouveaux édifices construits au centre-ville et considérés comme les grands monuments de l'époque. Il s'agit du grand hôtel de Hilton édifié sur la place Tahrir :

« Elle [Doha] tourne sa tête loin de moi en regardant distraitement à l'entrée de [l'hôtel] Hilton. Elle dit soudainement en colère : "Pourquoi ont-ils construit cette tarte bleue à côté du musée ? C'est une profanation du lieu". J'étais choqué par ses remarques, je commence à regarder l'entrée avec les gravures hiéroglyphiques constituées des serpents, des oiseaux et des lignes ondulées. Elle ajoute : "et ces gravures sont une profanation de l'écriture antique qui était sacrée, mais pas faite pour la décoration. Non, Non" »¹³⁰.

Le narrateur, marqué par ces critiques, commence à regarder le bâtiment en détail pour la première fois. Il n'a jamais pensé à la relation de ce nouveau bâtiment avec son contexte, voire la relation de bas-reliefs avec l'écriture égyptienne, bien qu'il passe devant quotidiennement puisqu'il travaille au centre-ville. Doha et le narrateur appartiennent à une époque différente : Doha à l'époque révolue et le narrateur à celle récente, l'époque nassérienne.



Figure 2.2.47. Les symboles hiéroglyphiques à l'entrée de l'hôtel Hilton sur la place Tahrir.



Figure 2.2.48. Les statues pharaoniques au jardin du musée égyptien devant l'hôtel Hilton.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 37. Notre traduction et la citation originale : قلت لنفسي أنا لا أفهم ما يحدث في البلد، أنا لا أفهم ضحي. أنا أحبها فقط، أنا لا أفهم نفسي ويحسن أن أكف عن التفكير في أي شيء.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 27. Notre traduction et la citation originale : كانت تلتفت برأسها بعيدا عني وهي تنظر في شروق إلى مدخل الهيلتون وقالت فجأة بصوت غاضب: لماذا وضعوا هذا المبنى هنا؟ لماذا بنو هذه التورثة الزرقاء بجوار المتحف؟ هذا تدنيس للمكان، فاجأتني ملاحظاتها، فنظرت إلى المدخل وعلية النقوش الهيروغليفية من الثعابين والطيور والخطوط المتعرجة، وكأنها كانت تتابع نظري فقلت: وهذه النقوش تدنيس للكتابة القديمة...الكتابة كانت شيئاً مقدساً لا زينة.. لا..لا.

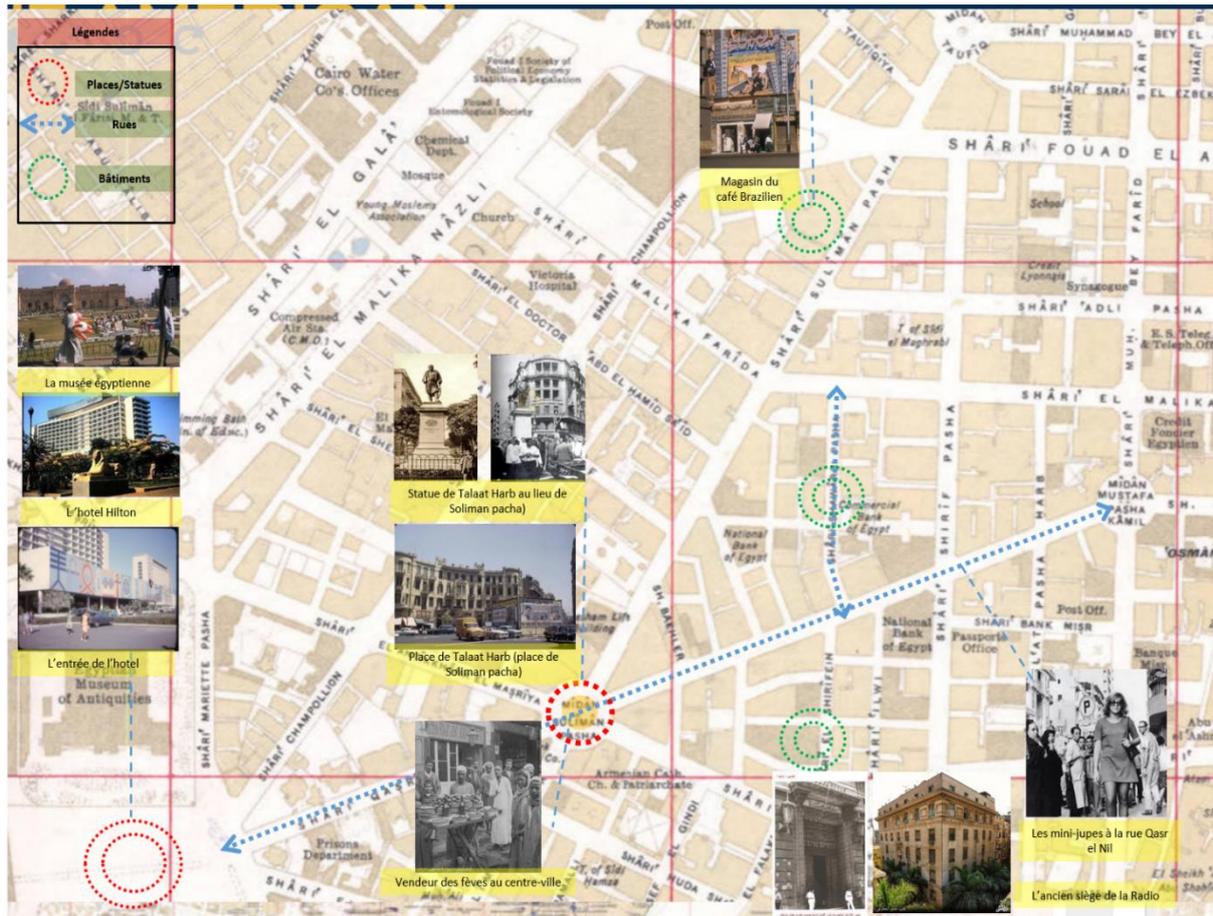


Figure 2.2.49. Carte du centre-ville (1949) indiquant les toponymes du roman *Qalet Doha*.

2.3.La crise du logement

La population égyptienne recense 2,4 millions d’habitants en 1952, après avoir connu une augmentation de 3,4 millions en cinq ans selon le dernier recensement réalisé en 1947. Quant aux habitants du Caire, ils représentent 18 millions : Le Caire concentre donc la majorité de la population égyptienne. Étant conscient de la situation de l’explosion démographique, l’État décide la création de centres de planning familial en 1955. Huit centres seront ouverts au Caire et d’autres villes égyptiennes, et considérés comme les premiers de genre dans le monde arabe¹³¹.

Il convient de préciser que l’histoire de la crise du logement en Égypte est postérieure à la Seconde Guerre mondiale ; existait auparavant « un équilibre entre les loyers et les revenus, entre l’offre et la demande »¹³². La situation de la guerre freine les processus de la construction par manque de matériaux comme le béton armé et le ciment. Par la suite, les coûts de constructions ont fortement augmenté et les propriétaires¹³³ profitent de la situation en

¹³¹ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 8.

¹³² HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l’Égypte », *op. cit.*

¹³³ À cette époque, les propriétaires en Égypte sont de leur statuts sociaux et économiques variés. Commençons par la famille royale et les grands propriétaires terriens qui cumulent le pouvoir et la fortune. Ils possèdent de résidences luxueuses et des palais concentrés au Caire et à Alexandrie « où fleurit le capitalisme industriel, financier, commercial. » dont la plupart seront saisis par le régime après la révolution. Ensuite les étrangers qui

augmentant les loyers. En outre, les expulsions explosent, car les propriétaires profitent de la fin des baux pour relouer leurs logements à de nouveaux locataires, dont la plupart sont des étrangers. Affectés par la situation de la guerre, ces derniers se trouvent obligés de payer des loyers très élevés. Par conséquent, le cabinet du Premier ministre Hussein Serry pacha (1940-1942) intervient pour défendre les locataires par la loi no. 151 de l'année 1941. Celle-ci est annoncée sous la forme des décrets promulgués qui « prévoient également le gel des loyers »¹³⁴ : elle empêche les propriétaires d'expulser les locataires, car tout contrat est prolongé et renouvelé automatiquement. Après la guerre, le cabinet de Mahmoud Fahmi al-Nokrachi pacha (1946-1948) confirme les décrets de 1941 par la promulgation de la loi no.121 de 1947. Celle-ci confirme le blocage des loyers « à un niveau dérisoire »¹³⁵ pour les anciens immeubles et elle est toujours appliquée à nos jours. Par conséquent, certains propriétaires ne louent plus leurs vieux logements, d'autres « tentent à les détruire à tout prix »¹³⁶ pour reconstruire de nouveaux avec des loyers seront plus bien élevés. Influencés par les principes socialistes, les Officiers Libres, à leur arrivée au pouvoir, cherchent à réaliser des réformes pour gagner le soutien de la population citadine comme celui de la population rurale favorisée par les réformes agraires.

Une nouvelle loi est promulguée, la loi no.199 de 1952, pour abaisser les loyers des logements construits entre le premier janvier 1952 et 18 septembre 1952 de 15 %. En 1958, une nouvelle baisse de 20 % est décidée par la loi no.55 concernant les logements construits entre 18 septembre 1952 et 12 juin 1958. Les loyers seront de nouveau diminués de 20 % en vertu de la loi no.168 de 1961 pour les logements construits entre 12 juin 1958 et 5 novembre 1961. Les circonstances de cette promulgation sont difficiles, car c'est l'année de la chute de l'union avec la Syrie suite à un coup d'État. Selon Milad Hanna, l'État nassérien « désireux de s'assurer l'appui de la population [...] fait une concession inattendue : le bâtiment affecté par la nouvelle baisse des loyers sera dispensé de l'impôt immobilier (13,7 % environ) »¹³⁷. Finalement, la loi no.7 de 1965 confirme une diminution de 20 % sur les logements soumis aux lois précédentes et de 35 % pour les logements construits après novembre 1961¹³⁸.

occupent les quartiers des élites en tant qu'individus (comme les riches juifs) ou communautaire (ceux d'Italie, Grèce..). Ils sont concentrés dans des quartiers à Zamalek, Garden City, Héliopolis et au centre-ville. Quant aux quartiers où habitent les classes moyennes (comme Chubra, Abbasiyya et Daher), les propriétaires sont des fonctionnaires de l'état, des commerçants ou des propriétaires terriens. Les quartiers populaires comme ceux du vieux Caire et le Caire Islamique ainsi ceux à la périphérie de la ville (comme Imbaba, Helwan, al-Ma'sara et Tora) sont connus par leur population ouvrière et la classe inférieure dont la plupart des propriétaires appartiennent aux mêmes couches sociales. Source : *Ibid.*

¹³⁴ HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *op. cit.*

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *Ibid.*

¹³⁸ Site de United Nations Human Rights, Office of the High Commissioner, en accès libre URL : <https://www.ohchr.org/Documents/Issues/Housing/Justice/Egypt.pdf>, consulté le 12/05/2020.

La série des lois visant l'abaissement de loyers au cours des années 1950 et 1960 est similaire aux textes de la loi française de 1948¹³⁹. À travers ces lois successives, l'État nassérien voulait s'assurer du soutien des classes moyenne et inférieure en plus de renforcer l'investissement foncier en faveur de ses efforts surtout dans le domaine industriel¹⁴⁰. Les effets de ces interventions législatives sont considérables. Selon Galila El Kadi, ces lois successives montrent d'une part que ces interventions ont reconduit une sélectivité urbaine, voire l'ont renforcée¹⁴¹. D'autre part, elles entraînent la mobilisation des différentes classes sociales des vieux quartiers vers ceux situés dans les nouvelles cités construites sur la rive ouest. Ces déplacements démographiques augmentent l'importance des nouveaux quartiers, tout en abandonnant certains vieux quartiers, faits qui entraînent leur déclasserment :

« Une proportion relativement importante parmi les classes moyennes a pu se transférer des quartiers moyens et de la vieille ville vers les nouveaux quartiers en cours de construction, particulièrement ceux de la rive occidentale, prolongeant ainsi le mouvement de déplacement vers l'ouest de la bourgeoisie commerçante, amorcé au milieu du siècle passé. Ce phénomène a entraîné l'extension du centre d'affaires vers Doqqi et, plus récemment, vers Mohandessine, et contribué à déclasser certains quartiers tels que Daher, Faggala, Abassiyah, Helmiyah, et dans une moindre mesure Choubrah »¹⁴².

Quant au centre-ville, le nouveau phénomène de la mobilisation sociale met en cause son homogénéité sociale suite à « une tertiariation accrue du centre » vers les nouveaux quartiers. C'est ainsi que le centre-ville amorce sa dégradation depuis la fin des années 1950. Celle-ci est confirmée par les normes législatives pour abaisser les loyers jusqu'à les bloquer complètement¹⁴³. La détérioration des immeubles, notamment au centre-ville, est provoquée par la diminution des charges d'entretien de ceux-ci consécutive à l'abaissement des loyers¹⁴⁴. Le départ des classes aisées du centre-ville vers les nouveaux centres participe aussi à augmenter la facture de la dégradation. Quant aux locataires, qui sont à la base les moins riches, ils « sont restés fixés dans leurs quartiers qui se dégradent progressivement »¹⁴⁵. Dans les quartiers du centre comme le centre-ville, Garden City et Zamalek : les locataires, dont une partie appartient à l'ancienne bourgeoisie, habitent dans de vastes appartements et profitent des baisses de loyers. Cette couche sociale « n'échappa pourtant pas au processus de dégradation qui toucha indifféremment tous les quartiers du Caire »¹⁴⁶. Les nouveaux quartiers, considérés comme des extensions urbaines sur la rive ouest et sur l'axe nord-sud du Nil entraînent un mouvement de migration pour les classes aisées habitant au centre-ville vers ceux-ci. Par la suite, le centre-ville subit des recompositions fonctionnelles et résidentielles, il s'agit des activités

¹³⁹ Le texte de loi commence par ces mots : « la loi n° 48-1360 du 1er septembre 1948 portant modification et codification de la législation relative aux rapports des bailleurs et locataires ou occupants de locaux d'habitation ou à usage professionnel et instituant des allocations de logement »

¹⁴⁰ HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions », *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no 269, p. 182-190, 1990, p. 185.

¹⁴¹ EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire », *op. cit.*, p. 35.

¹⁴² *Ibid.*, p. 48.

¹⁴³ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 86.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 86.

¹⁴⁵ EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire », *op. cit.*, p. 49.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 49.

commerciales déplacées du centre vers les nouvelles extensions, faits qui entraînent l'apparition de centres secondaires¹⁴⁷.

En outre, la dégradation du centre-ville entraîne le nivellement entre celui-ci et le vieux Caire. Au début des années 1950, les Officiers Libres voulaient transformer la société cairote en une société égalitaire homogène : une extension, en tache d'huile, visant à fondre le centre-ville avec l'ancienne ville. Le résultat final de ce processus entraîne une nouvelle « interpénétration pointilleuse des caractéristiques propres à chacun de ces deux ensembles [villes] »¹⁴⁸. Le transfert des caractères urbains est amorcé par l'apparition de nombreux des immeubles « de plus grande hauteur, de conception « moderne » et de facture médiocre »¹⁴⁹ dans chacune de deux villes. Par conséquent, des ambiances architecturales semblables dans les deux villes sont créées et les images de celles-ci commencent à ressembler aussi : la démolition des villas et des palais du centre-ville et l'état dégradé de ses bâtiments « a rendu un certain nombre d'entre elles comparables aux ruines de la « vieille ville » »¹⁵⁰.

2.3.1. *Imaret Yacoubian (L'Immeuble Yacoubian) de Alaa al-Aswany (2002)*

Ces mutations politiques et sociales que subit le centre-ville ainsi que les transformations du paysage urbain sont l'objet de plusieurs romans parus après l'époque nassérienne, tels que *Doha a dit* (1985) et *Morceau d'Europe* (2005). Nous remarquons que la nouvelle génération d'écrivains profite du climat politique de la période post-nassérienne. L'idéologie de l'État orientée vers le socialisme et le panarabisme sera abandonnée par les successeurs de Nasser : Anouar el-Sadate (1970-1981) et Honsi Moubarak (1981-2011). Parmi les romans publiés pendant les années 2000, nous nous intéressons à *Imaret Yacoubian (L'Immeuble Yacoubian)* (2002) de Alaa al-Aswany. Ce roman évoque le centre-ville au cours des années 1990. Dans les premiers chapitres, les transformations du centre-ville opérées durant l'époque nassérienne sont évoquées à travers l'histoire d'un immeuble ancien construit en 1934. L'époque durant laquelle se déroulent les événements narrés n'étant pas le sujet principal de cette partie, nous nous arrêterons aux premiers chapitres du roman et sur un dialogue entre deux personnages en lien avec le départ des étrangers et le rôle de Nasser dans la vie des Égyptiens.

Alaa al-Aswany est né au Caire, en 1957, au sein d'une famille aristocrate. Son père Abbas al-Aswany est un romancier peu connu du monde littéraire. Le fils, Alaa, commence des études dans une école française au Caire, puis est diplômé de la faculté dentaire de l'Université du Caire, en 1980. Il poursuit ses études pour obtenir un master de chirurgie dentaire à l'université de l'Illinois à Chicago aux États-Unis en 1985. Après son retour en Égypte, il installe son cabinet dentaire dans le quartier prestigieux de Garden City proche du centre-ville du Caire. À l'époque de Moubarak, al-Aswany, étant plutôt de gauche, rejoint l'opposition. Publiant des articles dans les journaux opposants, il participe avec plusieurs intellectuels à fonder le mouvement *Kifaya* (ça suffit) visant à mettre un terme au régime du président

¹⁴⁷ EL KADI Galila, « La régénération du centre-ville du Caire : le pari de la durabilité », *Égypte/Monde arabe*, n° 8, 1 septembre 2011, pp. 131-156. En accès libre URL : <https://journals.openedition.org/ema/2995?lang=en>, consulté le 14/05/2020.

¹⁴⁸ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement, op. cit.*, p. 86.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ *Ibid.*

Moubarak lors des nouvelles élections présidentielles. Lors de la révolution de janvier 2011, al-Aswany est l'une de ses figures remarquables. À partir de 2012, il s'engage également dans le mouvement d'opposition au régime des Frères musulmans en publiant des critiques contre leur idéologie islamiste, puis il soutient le coup d'État mené par le maréchal al-Sisi en 2013. À l'arrivée de ce dernier à la présidence, al-Aswany est pourtant interdit de passer à la télévision et de faire son séminaire culturel qu'il organise depuis vingt ans. Ses écrits ne peuvent plus être publiés dans les journaux égyptiens. Étroitement surveillé par l'état, al-Aswany choisit l'exil volontaire et s'installe aux États-Unis en continuant à écrire contre le régime au pouvoir dans les journaux occidentaux. En 2018, il publie son roman *Ġumhūriyyāī ka`anna (République de Comme-ci)*, paru en français sous le nom *J'ai couru vers le Nil*. Ce roman est interdit dans tous les pays arabes excepté le Maroc, la Tunisie et le Liban. Ce roman, portant sur l'échec de la révolution égyptienne et de la répression étatique contre les opposants, vaudra à al-Aswany d'être convoqué devant un tribunal militaire, et d'être accusé d'outrages au président et la justice égyptiens.

Quant à sa contribution à la littérature arabe, al-Aswany gagne ses lettres de noblesse après avoir publié *l'Immeuble Yacoubian (Imārat Ya`qūbiyān)*. Ce roman est un phénomène littéraire dans tout le monde arabe. Il est traduit en 20 langues et est adapté au cinéma. Le film égyptien est tourné dans le centre-ville (2006), et une série télévisée est produite en 2008. En 2006, Al-Aswany publie son deuxième roman *Chicago* qui raconte la vie des étudiants arabes aux États-Unis, à la suite des attentats du 11 septembre 2001. Il publie également d'autres romans comme *Nādī il -sāyyārāt (Automobile Club, 2013)*, des recueils de nouvelles comme *Nīrān sadīqa (Tirs Amis, paru en français sous le nom de J'aurais voulu être Égyptien)* en 2005 et des livres comme *Li mā dhā lā yathūr il-Miṣriyūn (pourquoi les Égyptiens ne se révoltent pas, paru en français sous le nom Chroniques de la révolution égyptienne)* en 2010.

Dans tous ses écrits, Al-Aswany évoque les grandes questions sociopolitiques à la fois nationales et mondiales tel que le radicalisme, la corruption, la pauvreté. Son principe est fondé sur la défense des valeurs humaines, considérées selon lui comme un devoir pour l'écrivain¹⁵¹. La littérature chez Al-Aswany est militante, car dans un roman, « il y a un combat, une défense des valeurs humaines »¹⁵². Les romans d'al-Aswany accordent une grande importance à la peinture de la société égyptienne. À travers les personnages de ses romans et leurs vécus, il illustre la vie quotidienne des égyptiens, leurs traditions, leurs humeurs, leurs bonheurs et leurs souffrances : « Tant que j'écrirai des romans sur la société égyptienne, je devrai vivre en son sein »¹⁵³. La liberté de circulation des personnages est privilégiée dans son imaginaire : « Alors

¹⁵¹ Hélène Combis, Pierre Ropert et Sébastien Lopoukhine, Alaa El Aswany, poursuivi par le pouvoir égyptien : "C'est la littérature qui est militante, pas l'écrivain", entretien avec Alaa ElAswany, *France Culture*, 20.03.2020. URL : <https://www.franceculture.fr/litterature/alaa-el-aswany-cest-la-litterature-qui-est-militante-pas-lecrivain>, consulté le 02/05/2020.

¹⁵² *Ibid.*

¹⁵³ KARIMENE Toubbiya, « L'immeuble Yacoubian » de Alaa El Aswany ; Un feuilleton palpitant. *Le midi Libre*, 11.09.2008. URL : http://www.lemidi-dz.com/index.php?operation=voir_article&id_article=culture@art1@2008-09-11, consulté le 10/05/2018.

arrive le grand moment de la littérature, quand je découvre que je n'ai plus le contrôle sur mes personnages. Je n'invente plus, je décris ce que j'observe sur l'écran de mon imaginaire »¹⁵⁴.

« Je marchais dans l'une des rues de Garden-city lorsque j'ai vu un ancien immeuble à côté de l'ambassade américaine en train d'être démolie, j'ai contemplé donc les murs effondrés. Ceux-ci cachent les affaires des gens qui habitent cet immeuble depuis des années, dans cet immeuble il y avait leurs souvenirs et leurs anecdotes. Concentré sur ce que j'ai observé, j'ai décidé de commencer à écrire un roman axé sur l'immeuble qui peut agir à travers les événements qui s'y déroulent en exprimant les changements qui peuvent se produire dans un groupe des personnes qui y habitent »¹⁵⁵.

L'écriture du roman est donc inspirée par la série de démolitions des anciens bâtiments, démarrée depuis 1952, et poursuivie jusqu'à nos jours. Ensuite, elle est basée sur la thématique de la transformation : celles spatiale et sociopolitique subies par un immeuble qui rassemble des habitants de différentes générations et d'horizons sociaux variés. Selon le critique littéraire Marc Kober, *l'immeuble Yacoubian* met en avant l'importance des mutations urbaines de l'Égypte moderne¹⁵⁶. Celles-ci sont « synonymes de lourdes menaces sur la pérennité des régimes politiques qui ne parviennent pas à résoudre la question du déclassement, voire du délabrement de parties entières du tissu urbain [...] »¹⁵⁷. Il convient d'ajouter que la réussite du roman a attiré l'attention tant au niveau national et international sur la valeur architecturale et urbaine du centre-ville dont la conservation de ses anciens bâtiments devient un enjeu national depuis les années 1990.

L'immeuble Yacoubian est considéré comme l'initiateur d'un nouveau courant réaliste dans la littérature¹⁵⁸. *L'immeuble Yacoubian* existe bel et bien, il est situé rue Talaat Harb¹⁵⁹ en plein centre-ville. Dans cet immeuble se côtoient des habitants de toutes classes sociales et de toutes générations. Le roman porte un regard pointu sur chacune de ces couches : sa nature, ses aspirations au cours des années 1990. C'est à travers les caractères des personnages et leurs vécus qu'un microcosme de la société égyptienne est posé en un lieu unique et d'une façon spécifique. Il traite des nombreuses questions pertinentes de la société égyptienne tel que l'abus de pouvoir, la pauvreté, la corruption endémique politique et sociale, le trafic de drogue et le

¹⁵⁴THOMAS Flamerion, Interview avec Alaa El Aswany, *Le Figaro*, 04.08.2009. URL : <http://evene.lefigaro.fr/livres/actualite/interview-ala-el-aswany-chicago-yacoubian-974.php>, consulté le 10/05/2018.

¹⁵⁵Ouda, Mohamed, Reportage sur *l'Immeuble Yacoubian Al Arabya News*, 10.10.2008. URL : <http://www.alarabyanews.com/235547>, consulté le 27/05/2018. Notre traduction et la citation originale : كنت أسير بأحد شوارع جاردن سيتي وشاهدت عمارة يتم هدمها بجوار السفارة الأمريكية، فشاهدت جدراناً منهارة كانت تخفي وراءها متعلقات أناس عاشوا هنا منذ سنوات، ولهم فيها ذكريات، وحكايات، ومع تركيزي في التفكير فيما شاهدته، كان قراري بالبدء في كتابة رواية محورها العمارة السكنية التي تشارك بدورها في الأحداث وتعبّر عن التغيرات التي قد تطرأ علي جماعة من البشر

¹⁵⁶ KOBBER Marc, « Comment raconter Le Caire ? Dynamique littéraire et mutations urbaines », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2016-1, 1 décembre 2016, en accès libre URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3254>, consulté le 16/1/2018.

¹⁵⁷ *Ibid.*

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Il porte maintenant le numéro de 34, rue Talaat Harb.

terrorisme. Toutes ces questions se croisent avec la vie des habitants de l'immeuble qui rassemble ces couches contradictoires et perpétuellement en conflit.

Il s'agit donc d'une « coupe sociologique »¹⁶⁰ représentée par l'immeuble et ses habitants. Quant à l'immeuble, il subit également des mutations sociopolitiques à partir de 1952 et devient l'exemple générique des immeubles au centre-ville. Les transformations d'usage et la confiscation des appartements, selon le principe de la « succession domiciliaire », n'ayant pas échappé à la corruption, entraînent la dégradation de l'immeuble. L'explosion démographique du Caire affecte l'immeuble qui se transforme en un « ilot surpeuplé »¹⁶¹ sous la pression démographique. D'une manière plus générale, l'immeuble raconte l'histoire du sort de centre-ville. Comme l'explique Kober, le roman « est emblématique de la destinée malheureuse du quartier moderne et européenisé du Caire »¹⁶².

L'immeuble Yacoubian semble être le lieu d'une pièce de théâtre sur laquelle se déroulent des événements résultants des transformations sociopolitiques que subit le pays à partir de 1952. La description et les situations racontées par le narrateur représentent chacun des habitants de l'immeuble comme une unité sociale unique ou une entité indépendante. Citons par exemple, Zaki bey Dessoki, un des plus anciens habitants de l'immeuble depuis la fin des années 1940 : il représente l'histoire du quartier avant 1952. Fils d'un pacha wafdiste et ancien ministre, Zaki poursuit ses études d'ingénierie en France et obtient à son retour le titre de Bey. Ses rêves d'un avenir prometteur s'évaporent à la suite de la révolution 1952 : son père est jugé devant les tribunaux révolutionnaires et ses biens sont confisqués, ce qui entraîne sa mort. Le fils, Zaki, est décrit par le narrateur comme un personnage de « légende » et dont les traits personnels donnent une idée claire de la couche sociale à qui il appartient :

« Pour les habitants de la rue, c'est un aimable personnage folklorique, vêtu été comme hiver d'un complet coutume dont l'ampleur dissimule un corps maigre et chétif, une pochette soigneusement repassée et assortie à la couleur de la cravate dépassant de la poche de la veste, son fameux cigare à la bouche du temps de sa splendeur, c'était un luxueux cigare cubain, maintenant il fume un mauvais spécimen local à l'odeur épouvantable et qui tire mal-, son visage ridé de vieillard, ses épaisses lunettes, ses fausses dents brillantes et ses cheveux teints en noir dont les rares mèches sont alignées de gauche à droite pour cacher un crâne dégarni. En un mot, Zaki Dessouki est un personnage de légende, ce qui rend sa présence attachante, et pas totalement réelle, comme s'il pouvait disparaître d'un moment à l'autre, comme si c'était un acteur qui jouait un rôle et dont on savait qu'une fois la représentation terminée il allait enlever ses vêtements de scène pour reprendre ses habits de tous les jours »¹⁶³.

Il suffit de mentionner le type de cigare fumé par Zaki pour décrire la transformation du mode de consommation de la couche aristocratique d'avant 1952. Ainsi, son apparence élégante, mais démodée accentue son appartenance à une époque révolue et devient par la suite, aux yeux du

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, Paris, traduit de l'arabe (Égypte) par : Gilles GAUTHIER, 2006, p. 9.

narrateur et par extension des habitants, une anomalie qui s'apparente plus à un personnage folklorique. En outre, Zaki Bey représente l'opposition totale au régime, au pouvoir en place, qu'il assimile comme un régime tyrannique. Il lui attribue la vie démocratique avortée et la décadence du pays, sans cela « l'Égypte serait une grande puissance »¹⁶⁴. Selon lui, cette vie démocratique était parfaitement établie à l'époque de la monarchie renversée par Nasser et ses militaires. Dès lors, le pays est noyé « dans la pauvreté, la corruption et l'échec dans tous les domaines »¹⁶⁵.

La jeune génération est également représentée dans le roman avec Taha et sa bienaimée Boussaïna. Ces deux personnages font partie de la société du toit de l'immeuble Yacoubian. Boussaïna est la fille aînée d'une famille pauvre qui se trouve obligée d'abandonner ses études et de travailler après la mort de son père pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle travaille comme vendeuse dans une boutique du centre-ville dont le propriétaire profite d'elle sexuellement. Dans le même temps, Taha, fils du concierge et brillant étudiant, aspire à faire l'école de la police. Malheureusement, son dossier d'inscription a été refusé à cause du métier de son père, un fait qui souligne l'inégalité sociale et la corruption institutionnelle. La vie de Taha se transforme : il quitte Boussaïna qui nouera une relation avec Zaki Dessouki après être devenue sa secrétaire. Taha s'engage dans un groupe fondamentaliste islamiste et, par la suite, est arrêté et torturé par les services secrets égyptiens (les SSIs). Pour se venger, Taha rejoint un groupe d'islamistes et adopte leur violence après sa sortie de prison. Lors d'une opération terroriste visant l'officier qui l'avait torturé, Taha est tué tout comme son bourreau.

Dès les premières pages du roman, le narrateur présente une description architecturale de l'immeuble Yacoubian. Il s'agit d'un immeuble construit pendant le règne du roi Fouad 1^{er}. Il s'inscrit dans la deuxième phase de la construction du centre-ville du Caire lorsque les immeubles remplacent les villas aux grands jardins :

« En 1934, le millionnaire Hagop Yacoubian, président de la communauté arménienne d'Égypte, avait eu l'idée d'édifier un immeuble d'habitation qui porterait son nom. Il choisit pour cela le meilleur emplacement de la rue Soliman-Pacha et passe un contrat avec un Bureau d'architectes italiens renommé qui dessina un beau projet : dix étages, luxueux de type européen classique : des fenêtres ornées de statues [visage dans le texte original] de style grec sculptées dans la pierre, des colonnes, des escaliers, des couloirs tout en vrai marbre, un ascenseur dernier modèle de marque Schindler »¹⁶⁶.

Tout d'abord, nous pouvons remarquer que les offres de terrain proposées à Hagop Yacoubian sont pléthoriques, bien ouvertes et variées. Il choisit donc le meilleur emplacement pour son immeuble. Hagob Yacoubian, en réalité, confie la tâche à l'architecte arménien Karo Balian¹⁶⁷, qui a conçu l'immeuble de huit étages au style Art déco. La description fictionnelle de

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 216.

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 19.

l'immeuble nous amène à comprendre que le narrateur ne souhaite pas donner une documentation détaillée de l'immeuble Yacoubian. La description menée au début du roman représente le cas générique de la majorité des immeubles au centre-ville de cette époque. La description de l'immeuble rassemble différents éléments constitutifs de plusieurs bâtiments situés au centre-ville : le type européen classique (le néo-classique), les ornements, les matériaux de construction et les innovations technologiques. Concernant les fenêtres ornées par de visages de style grec, ceci est assez rare dans les édifices néo-classiques du centre-ville. Les exemples sont peu nombreux : quelques fenêtres du palais ElSakkakini¹⁶⁸ du quartier du même nom¹⁶⁹, le Club Diplomate Égyptien (Club de Mohamed Ali précédemment), ensuite deux autres exemples qui sont situés dans le quartier de Garden-city. Il nous semble que ce sont ces deux derniers qui ont inspiré al-Aswany, celui-ci habitant et travaillant dans le même quartier. À la fin du roman, dans un dialogue entre Zaki Dessouki et Boussaïna, le premier affirme que l'immeuble est la copie au millimètre près d'un immeuble qu'il avait vu dans le Quartier Latin à Paris¹⁷⁰. Bien que cette information soit imprécise, elle souligne l'emprunt aux styles européens, qui était une pratique courante depuis la fin du XIXe siècle. C'est évidemment le cas de plusieurs bâtiments situés au centre-ville.



Figure 2.2.50. Le vrai immeuble Yacoubian, rue Talaat Harb.

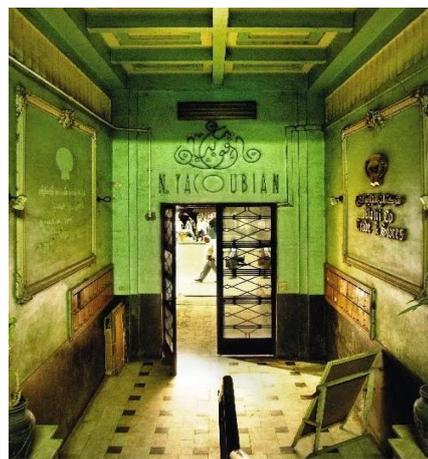


Figure 2.2.51. L'entrée de l'immeuble Yacoubian.



Figure 2.2.52. Le club Mohamed Ali rue Talaat Harb.



Figure 2.2.53. (a et b) Les fenêtres du palais Qased Gala, Garden City.

L'immeuble Yacoubian est vu comme une œuvre d'art portant fièrement le nom de son propriétaire :

¹⁶⁸Cynthia Myntti, *Qahert Ismail, Paris à la difâf El Nil (le Caire d'Ismail, Paris aux bords du Nil)*, Le Caire, 2008, p. 45.

¹⁶⁹Habib El-Sakkakini est un entrepreneur libanais, il construit son palais dans le quartier El-Daher en 1897 et lui donne son nom ; le palais est un des premiers édifices qui possèdent un ascenseur au Caire. Quelques décennies plus tard, le palais devient le centre d'un nouveau quartier El-Sakkakini qui attire des familles riches plus tard. Source : *ibid.*, p. 46. et VOLAIT Mercedes, HUBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire- portait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », 2011, p. 39.

¹⁷⁰ALASWANY Alaa, *op. cit.*, p. 220.

« Les travaux de construction durèrent deux années complètes et le résultat fut un joyau architectural qui dépassait toutes les attentes au point que son propriétaire demanda à l'architecte italien de sculpter son nom, Yacoubian, au-dessus de la porte d'entrée, en lettres latines de grande dimension qui s'éclairaient la nuit au néon, comme pour l'immortaliser et confirmer sa propriété de cet admirable bâtiment »¹⁷¹.

L'immeuble fait partie d'une ville cosmopolite ; les habitants représentent le meilleur de la société. Semélangent les élites égyptiennes et les étrangers : « À cette époque, c'était la fine fleur de la société qui habitait l'immeuble Yacoubian : des ministres, des pachas, certains des plus grands propriétaires terriens, des industriels étrangers et deux millionnaires juifs (l'un d'eux appartenant à la fameuse famille Mosseiri) »¹⁷².

Le narrateur tient à mentionner les différentes couches de la société qui représentent les anciens habitants du centre-ville. Ce qui nous rappelle du rôle des étrangers dans la société, comme nous l'avons expliqué au début de ce chapitre. À cette époque, la plupart des étrangers travaillaient comme experts ou techniciens de haut niveau. Finalement, les juifs, surtout la famille Mosseiri¹⁷³.

L'organisation spatiale de l'immeuble Yacoubian reflète bien la prospérité de ses habitants et l'époque à laquelle ils appartiennent. Commençons par le rez-de-chaussée : il est distribué de manière à répondre à deux usages. Le premier consiste en « un vaste garage, avec de nombreuses portes à l'arrière où étaient garées les voitures des habitants (la plupart de luxe, comme des Rolls-Royce, des Buick, Chevrolet) »¹⁷⁴. L'autre est un espace réservé pour le commerce. Il s'agit d'un grand magasin d'argenterie constitué d'un grand hall d'exposition sur trois angles de la rue. L'argenterie est fabriquée par des usines possédées par Yacoubian. Le grand magasin reste ouvert jusqu'aux années 1970, puis il s'arrête et change de destination comme de propriétaire : « peu à peu, son état se dégrada jusqu'à ce que, récemment, le hadj Azzam le rachète et y inaugure un magasin de vêtements »¹⁷⁵.

Le nouvel usage colle aux nouveaux modes de consommation révélés par l'époque de l'ouverture économique. C'est le cas de plusieurs magasins au centre-ville qui se sont transformés en boutiques de vente de biens de grande consommation. Le corps de l'immeuble est constitué de dix étages dont chacun donne sur de vastes appartements. La plupart seront abandonnés par ses habitants au lendemain de la révolution 1952 et de la chute de la monarchie :

« En 1952, éclata la révolution et tout changea. Les juifs et les étrangers commencèrent à quitter l'Égypte et tous les appartements devenus vacants après le départ de leurs occupants furent pris par les officiers des forces armées, les hommes forts de l'époque. Dans les années 1960, la

¹⁷¹ ALASWANY Alaa, *ibid.*, p. 19.

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ Une de très connues et riches familles en Égypte au cours des années 1910, elle possédait l'agence Josy Film pour la production et la distribution cinématographique.

¹⁷⁴ ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian, op. cit.*, p. 19.

¹⁷⁵ *Ibid.*

moitié des appartements de l'immeuble étaient habités par des officiers de grades différents, du lieutenant ou du capitaine récemment marié, jusqu'aux généraux qui s'étaient installés dans l'immeuble avec leurs nombreuses familles. Le général Dekrouri, qui avait été directeur du cabinet de Mohammed Naguib, avait même réussi à obtenir deux grands appartements contigus au dixième étage, l'un réservé à sa famille et l'autre qui lui servait de bureau privé où il recevait l'après-midi les quémandeurs »¹⁷⁶.

Il s'agit donc d'une procédure systématique de remplacement des classes supérieures, dont les étrangers font partie, par la classe moyenne. Les officiers militaires appartenant à cette dernière remplacent les juifs et les étrangers. Le processus est tout à fait légitime, car soutenu par le nouveau régime au pouvoir, à tel point que le secrétaire du président de la République¹⁷⁷ est parmi les premiers militaires à saisir deux de ces appartements. Il convient de noter que le général Dekrouri est un personnage de fiction inventé par le narrateur¹⁷⁸. Ce dernier voulait juste insister sur la manière selon laquelle les appartements sont distribués aux « hommes forts de l'époque » qui représentent la nouvelle classe dirigeante. Nous pouvons imaginer que les appartements de l'immeuble ayant de très grandes surfaces conviennent aux grandes familles de nouveaux locataires, permettant des transformations d'usage de ceux-ci et des cabanes en fer situées sur les toits comme la suite le montrera.

Le toit de l'immeuble est également divisé en deux parties. L'une est constituée de « deux pièces avec leurs sanitaires [qui] avaient été réservées pour loger le portier et sa famille »¹⁷⁹. Tandis que l'autre est composée d'une cinquantaine de cabanes en fer de deux mètres carrés de surface au plus, dont chacune est rattachée à chaque appartement de l'immeuble. Ces cabanes permettent de stocker les produits alimentaires, de loger les chiens de grande taille ou ceux qui sont féroces et de laver le linge à la main par des lingères avant l'invention des machines à laver. Les lingères spécialisées assèchent les linges sur des fils étendus sur le long de la terrasse. Pour les anciens habitants de l'immeuble, ces cabanes de fer ne peuvent jamais être utilisées comme des logements, car « ils n'imaginaient pas qu'un être humain puisse dormir dans un espace aussi réduit ». Sans aucun confort thermique, impropres à l'habitation, ces cabanes en fer ont pourtant changé de destination :

« Les femmes de ces officiers donnèrent une nouvelle utilisation aux cabanes en fer. Pour la première fois on y logea les *sufragis* : les cuisinières, les petites bonnes amenées de leurs villages pour servir les familles des officiers. Certaines femmes d'officiers étaient d'origine populaire et cela ne les gênait pas d'y élever des lapins, des canards et des poules. De nombreuses plaintes, aussitôt classées grâce à l'influence des officiers, furent déposées auprès des services municipaux du secteur ouest du Caire par les anciens habitants de l'immeuble, jusqu'au jour où ces derniers eurent recours au général Dekrouri qui, par son ascendant sur les officiers, parvint à interdire cette activité peu salubre »¹⁸⁰.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 19.

¹⁷⁸ Le vrai secrétaire de président Naguib est l'ambassadeur Riad Samy (...-2009). En 2002, il publie son journal intitulé *Témoin de l'Époque du Président Mohamed Naguib*.

¹⁷⁹ ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, *op. cit.*, p. 19.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 19.

Plusieurs remarques à tirer sur ces usages. Tout d'abord, le taux d'occupation des appartements de l'immeuble a fortement évolué à la hausse. Les vastes appartements deviennent occupés par un nombre de personnes qui sont supérieures à celui que représentaient les anciens locataires. Ceux-ci comme le montre le narrateur habitent « dans leurs vastes et luxueux appartements qui se composaient parfois de huit ou dix pièces sur deux niveaux reliés par un escalier intérieur, ils réservaient une pièce pour les domestiques »¹⁸¹. Nous comprenons que même la pièce réservée à ces derniers est occupée par les familles des nouveaux locataires. Ensuite, nous remarquons que la considération humaniste est presque absente chez les femmes des officiers qui n'hésitent pas à loger leurs personnels dans de telles cabanes. Bien que les slogans révolutionnaires s'adressent aux classes inférieures, il nous semble que les premiers à ne pas respecter ces slogans sont les militaires révolutionnaires eux-mêmes. Ils reproduisent les principes inégalitaires d'avant 1952. Cela correspond à la phrase célèbre énoncée par le premier président Mohamed Naguib, qui est le premier à avoir mentionné cet aspect à la suite des conflits avec ses partenaires de pouvoir : « nous avons expulsé un seul roi en le remplaçant par 13 autres », les membres du Comité révolutionnaire. Malgré les origines populaires des femmes des officiers, ainsi que de leurs maris, elles considèrent les domestiques comme inférieurs à eux et n'ont pas à s'occuper de leurs conditions de vie au-delà de leurs propres intérêts.

Les nouveaux locataires, qui sont en même temps les nouveaux maîtres du pays, ne renoncent pas à un certain standing : les familles embauchent à leurs services des *sufragis* (responsables de préparer la table avant et après les repas), des cuisiniers et des bonnes. Ce sont des pauvres villageois qui se trouvent logés dans d'étroites cabanes en fer. Ironiquement, les femmes des officiers ne peuvent pas se débarrasser de quelques traditions villageoises, comme élever les volailles sur le toit de leur maison. Par la suite, sur le toit de l'immeuble Yacoubian, les domestiques cohabitent avec des volailles et des lapins. Ces transformations d'usage représentent un marqueur fort du centre-ville, voire de la ville du Caire, socialement et politiquement pendant l'époque nassérienne. À travers ce marqueur nous pouvons anticiper le début de la crise des logements, la migration au centre-ville et le départ de ses anciens habitants (soit hors du pays pour les étrangers ou vers la rive-ouest pour ceux qui s'installeront dans les nouveaux quartiers comme Mohandessin et Madinet-Nasr).

Une dernière remarque qui touche à la fois à l'aspect social et au statut politique des nouveaux locataires : il s'agit des nombreuses plaintes portées par les habitants de l'immeuble contre l'élevage de volailles sur la terrasse de l'immeuble. Connaissant leurs droits, les anciens habitants se dirigent vers les services municipaux du secteur ouest du Caire qui représentent pour eux la voie légitime. L'autorité nouvellement gagnée par les officiers interrompt toute tentative et les plaintes sont donc classées sans suite. Tandis que les habitants se trouvent face à une méthode népotique afin d'arrêter cette activité insalubre. La corruption administrative, l'abus de pouvoir et le népotisme caractérisent la période nassérienne. Quelques années plus tard, ils participeront avec d'autres facteurs que nous allons évoquer, à saper l'État nassérien et à entraîner sa chute définitive en 1967.

Cependant, le centre-ville du Caire représente dans le roman un paradis perdu. Le narrateur ne se contente pas uniquement de décrire l'immeuble et les transformations d'usage subies par

¹⁸¹ *Ibid.* p. 19.

ceci, mais il aborde également les mutations que subit le quartier en général. Les descriptions du narrateur évoquent des images teintées de triste nostalgie. Citons celle qui décrit la rue Soliman Pacha un dimanche :

« C'est dimanche. Rue Soliman-Pacha, les boutiques ont fermé leurs portes, et les bars et les cinémas se remplissent de leurs habitués. La rue sombre et vide, avec ses boutiques et ses vieux immeubles de style européen, semble sortir d'un western film triste et romantique »¹⁸².

Dans cette évocation, le narrateur semble insister sur l'appartenance du centre-ville au monde occidental. Normalement, le jour de repos en Égypte est le vendredi, mais très peu de boutiques et des établissements privés sont fermés le dimanche. Il s'agit donc d'une exagération de la part du narrateur traduisant son souhait d'associer le quartier à la civilisation européenne. Le vide de la rue au dimanche, le style européen de l'architecture et la vie nocturne donne l'impression que le quartier est une partie d'une perception fictionnelle d'une Europe de cinéma couverte d'une teinte de tristesse et de la nostalgie. Les images fictionnelles du centre-ville dans le roman sont nombreuses et soulignent l'importance du quartier. Dans ces images, une impression d'une ville d'utopie, que le narrateur n'a connue ni y a vécue, est rendue par le caractère cosmopolite de la ville qui tend vers la civilisation européenne par ses institutions, ses services et ses établissements de loisirs. Le centre-ville décrit par le narrateur représente l'ultime accumulation de la richesse citadine, les facilités et les moyens de confort :

« Pendant au moins cent ans, le centre-ville était resté le centre commercial social du Caire, où se trouvaient les plus grandes banques, les sociétés étrangères, les centres commerciaux, les cabinets des médecins connus et des avocats, les cinémas et les restaurants de luxe. L'ancienne élite de l'Égypte avait construit le centre-ville pour qu'il soit le quartier européen du Caire si bien que l'on peut trouver des rues qui lui ressemblent dans presque toutes les capitales d'Europe, le même style architectural, la même patine historique. Jusqu'aux années 1960, le centre-ville avait continué à préserver son caractère authentiquement européen. Ceux qui ont vécu à cheval sur les deux époques se souviennent de l'élégance »¹⁸³.

La date donnée par le narrateur pour sonner le glas du centre-ville est la fin des années 1960 après un siècle au cours duquel il a représenté le centre de la fortune et du pouvoir du pays. Selon lui, c'est à partir des années 1970, que le centre-ville commence « à perdre peu à peu de son importance »¹⁸⁴ suite au déplacement du cœur de la capitale « où habitait la nouvelle élite, à Mohandessine et Medinat Nasr »¹⁸⁵. Nous ne sommes pas d'accord avec ce point de vue ; nous pensons que le centre-ville commence déjà à perdre sa position avant même le mouvement de l'armée en 1952, avec le Grand Incendie du Caire qui entraîne la disparition définitive de plusieurs établissements qui faisaient partie des activités principales et de la mémoire collective du quartier.

¹⁸² *Ibid.*, p. 15.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 47.

¹⁸⁴ *Ibid.*

¹⁸⁵ *Ibid.*

Bien que le centre-ville, à l'époque nassérienne, représente le cœur d'une capitale fortement centralisée, les transformations majeures que subit le quartier afin de jouer le rôle politique et social conçu par le régime au pouvoir entraînent sa dégradation avec le temps. Galila El Kadi ajoute quelques facteurs causant la déchéance du centre-ville comme suit :

« La concentration des activités du tertiaire supérieur au centre, qui freine sa déchéance totale, constitue paradoxalement un des facteurs de son déclassement. La tertiariation accrue de ces lieux a eu un impact négatif sur l'espace : transformations sauvages des grands appartements de standing en bureaux, multiplication des enseignes sur les façades, grignotage des servitudes et des passages entre les immeubles par le micro commerce informel, difficultés de circulation, de stationnement et d'accessibilité, augmentation du bruit, de la pollution, etc. »¹⁸⁶.

Un autre facteur politique que l'on peut ajouter à la question de la dégradation de la qualité de vie au centre-ville. Il s'agit du fait de la guerre qui se déroule au cours des années 1950 et 1960. Depuis 1956, le régime nassérien s'est impliqué dans quatre guerres telles que celle du canal de Suez, la guerre du Yémen (1962-1966), la guerre des Six Jours (1967) et la guerre d'Usure (1969-1970). Les dépenses militaires pendant et après ces guerres successives imposent une austérité économique¹⁸⁷. Celle-ci freine tous les processus d'amélioration des infrastructures du centre, déjà fragiles à cause de l'augmentation de la population, entraînant son éclatement à partir de la seconde moitié des années 1960. L'effondrement des infrastructures, jamais renouvelées depuis leurs mises en place en 1907¹⁸⁸, s'ajoute à la mauvaise gestion des appartements et des immeubles. En outre, les lois successives promulguées par l'État pour abaisser les loyers jusqu'à les bloquer complètement en 1961 contribuent à la détérioration des immeubles suite à la réduction des charges d'entretien de ceux-ci¹⁸⁹.

Tous ces facteurs participent à cette perte de statut du centre-ville, nous pensons également que le déplacement des classes aisées, considéré par le narrateur comme une cause, n'est qu'une des conséquences qui se sont accumulées pour une période près de deux décennies. Toutefois, les nouvelles villes mentionnées par le narrateur ne connaissent leur essor que dans les années 1970, c'est-à-dire que ce transfert du cœur de la capitale ne fut effectif que dix années plus tard, au cours des années 1980.

Selon le narrateur, la construction du centre-ville répondait à l'exigence de créer un quartier européen au Caire. Comme nous l'avons montré, dans le premier chapitre de la première partie, que la mise en place de la nouvelle ville fait partie d'un processus de modernisation amorcé depuis le règne de Mohamed Ali Pacha et poursuivi par Ismaïl Pacha. La construction de la ville moderne, dont le nom n'était pas encore le centre-ville, a lieu dans un cadre politique précis : moderniser la capitale égyptienne et lui donner autant de prestige que les villes européennes de l'époque. Les scènes nostalgiques du centre-ville racontées par le narrateur de

¹⁸⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 94.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 95.

¹⁸⁸ *Ibid.*

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 86.

l'immeuble Yacoubian perdurent. Elles renvoient à des images totalement radieuses de l'époque de la monarchie :

« Il n'était pas alors absolument pas convenable que les enfants du pays s'y promènent avec leur *galabieh*. il leur était interdit d'entrer dans cette tenue populaire dans les restaurants comme *Groppi*, Al 'Américaine ou l'Union ou même dans les cinémas Métro, Saint James, Radio ou dans les autres endroits dont la fréquentation requérait le costume-cravate pour les hommes et la tenue de soirée pour les femmes »¹⁹⁰.

Pour cette image totalement fictionnelle, une remarque au sujet de l'interdiction des tenues populaires : elle n'est d'usage que pour l'Opéra, ce que ne précise pas le narrateur. Il convient de dire que cette obligation reste jusqu'à nos jours pour les spectacles organisés dans la Grande Salle. Ensuite, concernant les lieux mentionnés dans la citation comme les cafés et les salons de thé, on peut remarquer dans des scènes tirées des photos réelles prises dans et devant ces lieux et montrant des clients et des passants dans leurs tenues traditionnelles ou dans leurs habits ordinaires.

Le narrateur décrit ensuite un mode de vie au centre-ville pendant les week-ends et les fêtes :

« Tous les magasins fermaient leurs portes le dimanche et, pour les fêtes catholiques comme Noël et le Jour de l'an, ils rivalisaient les uns avec les autres comme s'ils se trouvaient dans une capitale européenne : les vitrines resplendissaient, ornées de vœux rédigés en français ou en anglais, de sapins et de mannequins qui représentaient le père Noël. Les restaurants et les bars étaient pleins d'étrangers et d'aristocrates qui célébraient les fêtes en buvant, chantant et dansant. Le centre-ville était plein de petits bars où l'on pouvait pour un prix raisonnable, aux moments de repos et pendant les congés, prendre des verres accompagnés d'appétissants mezzés Certains bars, dans les années 1930 et 1940, présentaient avec la boisson de petits spectacles distrayants : un pianiste grec ou italien, un groupe de danseuses juives étrangères »¹⁹¹.

Ici les influences étrangères sont soulignées pour réaffirmer l'appartenance du centre-ville aux modes de vie occidentaux. Il ne s'agit pas dans cette image d'une ville cosmopolite qui mélange la culture de son pays d'origine et celles d'autres pays, mais plutôt d'une ville étrangère qui adopte une culture occidentale. Le narrateur insiste sur la participation des élites côte à côte avec les étrangers durant les festivités. Ces aristocrates ayant reçu leur éducation en Europe maîtrisent bien les codes de ce mode de vie. La vie nocturne du centre-ville est aussi animée avec des concerts de musique et des danses. Dans un autre passage, une image plus nette nous dépeint de la vie nocturne des élites au pouvoir dans le club de Mohamed Ali (l'Automobile Club) :

« Les ministres aristocratiques des temps révolus, avec leur éducation et leurs manières authentiquement occidentales, s'accordaient parfaitement avec l'Automobile Club où ils

¹⁹⁰ ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 47.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 47.

veillaient tous les soirs, sirotant leur whisky jouant au poker ou au bridge, accompagnés de leurs épouses en robes de soirée décolletées »¹⁹².

Le narrateur ne mentionne aucune trace de la réelle vie culturelle au centre-ville, lieu de naissance du mouvement nationaliste contre l'occupation britannique. En outre, il n'évoque jamais le centre-ville comme le théâtre de plusieurs événements sociopolitiques depuis la fin du XIXe siècle. Il s'agit donc d'un fantasme nostalgique de la ville qui ne fait que se lamenter sur ses joyeuses fêtes et ses belles soirées perdues.



Figure 2.2.55. La place Tahrir au début des années 1950.



Figure 2.2.55. Place Soliman pacha en 1962.

Ces regrets sont souvent repris dans les paroles de Zaki Dessouki, qui représente la voix de l'époque révolue, à l'occasion de ses échanges avec Boussaïna. Parfois il se met à mentionner les anciennes boutiques et bars qui ont disparu du centre-ville suite à la nationalisation ou le départ de leurs propriétaires :

« Il se mit à lui décrire d'une voix pâteuse la place comme elle était autrefois. Il s'arrêtait devant les magasins fermés :

- Ici, il y avait un beau bar qui appartenait à un Grec ; à côté il y avait un salon de coiffure et un restaurant et, là, la maroquinerie Borsa Nova, tous les commerces étaient impeccables et exposaient des marchandises venant de Londres et de Paris »¹⁹³.

Les réflexions de Zaki se poursuivent, il se remémore les lieux et les bonnes manières des personnes qu'il fréquentait :

« Zaki : j'ai vécu de beaux jours, Boussaïna, c'était une autre époque, l'Égypte ressemblait à l'Europe il y avait de la propreté, de l'élégance. Les gens étaient polis, respectueux, personne ne dépassait jamais les limites, même moi, j'étais différent. J'avais une position, de l'argent. Tous mes amis étaient d'un certain milieu, j'avais mes endroits pour passer les soirées, comme l'Automobile Club, le Club Gezireh. C'était le bon temps. Tous les soirs à rire, à veiller, à boire, à chanter »¹⁹⁴.

¹⁹² *Ibid.*, p. 195.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 220.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 216.

Le récit de ses souvenirs racontés associe ces attitudes disparues des actuels habitants du quartier pendant les années 1990. Cependant, les deux clubs mentionnés étaient majoritairement fréquentés par les étrangers et les aristocrates. Les deux clubs ont été saisis par l'État après 1952. Le premier devient un club public et le deuxième conservera sa fonction après avoir supprimé le mot « Royal » de son nom en le remplaçant par « Égyptien ». L'évocation de Zaki Dessouki est totalement exagérée par rapport à l'idée que l'Égypte d'avant 1952 était comme l'Europe en termes d'élégance et de propreté. Si cela avait été, comment expliquer la succession de conflits qui se sont succédés depuis la rébellion d'Urabi 1882 jusqu'à l'incendie du Caire 1952 ? Nous pensons également que la civilisation d'une population ne peut pas se mesurer uniquement par les règles de propreté et d'élégance, mais plutôt par son indépendance politique, son autonomie économique, l'égalité et la justice sociales.

Le départ des étrangers d'Égypte est immédiatement évoqué par Zaki Dessouki qui formule ainsi des critiques violentes au sujet de Nasser, des Officiers Libres et de leur régime :

« Il y avait beaucoup d'étrangers en Égypte, la plupart des habitants du centre-ville étaient des étrangers, jusqu'à ce qu'Abdel Nasser les chasse en 1956.

- Pourquoi les a-t-il chassés ?
- Il a d'abord chassé les juifs, puis les autres étrangers ont eu peur, pour eux-mêmes et sont partis. Au fait, que penses-tu d'Abdel Nasser ? »¹⁹⁵

Mentionner les étrangers en Égypte après avoir évoqué la propreté et l'élégance du Caire confirme l'interrelation entre les deux. Tout se passe comme si Zaki Dessouki voulait annoncer que cette époque radieuse est terminée par le départ des étrangers. Contrairement aux allégations de Zaki Dessouki, le départ des étrangers, comme nous l'avons montré précédemment, s'est fait selon des vagues consécutives amorcées à partir de la Seconde Guerre mondiale puis suite à la guerre de Palestine, passant par la crise de Suez et les campagnes de la nationalisation en se terminant par la Guerre de Six Jours.

Malgré le peu d'exactitude des faits historiques mentionnés dans le roman, il nous semble pertinent de les souligner afin de mieux comprendre le vrai contexte des événements. Nous avons montré au début de ce chapitre que l'État nassérien commence à expulser les juifs en même temps que les étrangers lors de la Guerre du Suez. Donc les allégations de Zaki concernant le départ des étrangers ainsi que les détails racontés sont remplies de préjugés sur des événements réels et décisifs pour l'histoire du quartier, voire le pays.

Parler de l'expulsion des étrangers encourage Zaki à demander à sa secrétaire son avis sur cette interprétation de l'histoire, elle répond :

« - je suis née après sa mort. Je ne sais pas, il y a des gens qui disent que c'était un héros, d'autres, un criminel.

- Abdel Nasser a été le pire dirigeant de toute l'histoire de l'Égypte. Il a perdu le pays. Il a apporté la crise et la misère. Il faudra de longues années pour réparer les ravages qu'il a fait

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 217.

subir à la personnalité égyptienne. Abdel Nasser a enseigné aux Égyptiens la lâcheté, l'opportunisme, l'hypocrisie.

- Mais alors, pourquoi les gens l'aiment-ils ?
- Qui t'a dit que les gens l'aimaient ?
- Je connais beaucoup de gens qui l'aiment.
- Celui qui aime Abdel Nasser est soit un ignorant, soit un profiteur. Les Officiers Libres étaient une bande de garnements issus du rebut de la société, des gueux, fils de gueux. Nahhâs Pacha était un homme bon et il avait de l'affection pour les pauvres. Il leur a permis de rentrer à l'académie militaire et le résultat a été qu'ils ont fait le soulèvement de 1952. Ils ont gouverné l'Égypte, ils l'ont volée, ils l'ont dépouillée. Ils ont pris des millions. Bien sûr, c'est normal qu'ils aiment Abdel Nasser. C'était le chef du gang. »¹⁹⁶

Comme tous les personnages historiques, Nasser s'apparente, à travers ce dialogue, à une personnalité controversée. Boussaïnah, née de la classe moyenne favorable au régime nassérien, représente la nouvelle génération mêlant les réalisations révolutionnaires avec les lacunes, mais ont plutôt la tendance de considérer Nasser, comme la plupart des classes moyennes comme « héros légendaire dont on ne saurait dire au juste s'il a réellement existé ou s'il n'est que le produit de l'imagination »¹⁹⁷, explique Hossam 'Issa, professeur de droit à l'université de Ain Shams au Caire. Le slogan nassérien « relève la tête mon frère » s'adresse à la classe sociale à laquelle appartient Bossaïna. Il vise à ce que la classe populaire prenne toute « sa place au sein de la vie politique et sociale »¹⁹⁸ après être si longtemps à l'écart. Le 21 février 1959, lors d'un de ses discours, Nasser affirme que le but de ses réalisations visant tracer une route « pour que les peuples puissent mettre en œuvre leur expérience et réaliser leurs vastes desseins et aspirations »¹⁹⁹.

Zaki Dessouki, il garde rancune contre les Officiers Libres dirigé par Nasser en révélant une perception sociale qui montre les clivages de caste. Il représente les aristocrates qui ont été ciblés par la répression de la révolution, pour ceux-ci les Officiers Libres représentent des tyrans, comme les décrit le journaliste Ibrahim Farhi, descendant d'une famille bourgeoise juive du Caire et fils de pacha qui a été obligé de quitter l'Égypte en 1967, « Tous ces officiers étaient des petits Farouk [le roi détrôné]. Ils s'habillaient comme lui, vivaient comme lui »²⁰⁰. Alors que Nasser représente pour cette couche la fin de leur épanouissement et le principal responsable du déclin du pays, explique Farhi depuis son exil en France :

« En 1967, c'était différent : j'étais réfugié politique, j'avais 20 dollars en poche, Eglal, ma femme, aussi, et 10 dollars pour les enfants. Nasser m'a tout pris, mais il n'a pas pris ma tête. [...] En fait, Nasser était incapable de résoudre nos problèmes, il les a incarnés. Il a voulu faire

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 217-218.

¹⁹⁷ 'ISSA Hossam, « La Nahda ou le rêve de la nation égyptienne de Muhammad 'Ali à Gamal Abdel Nasser », *Égypte/Monde arabe*, n° 26, 30 juin 1996, pp. 173-184, p. 173.

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ AYAD Christophe, « Pourquoi Nasser ne nous a pas gardés ? », *Libération*, 28.08.1999. URL : https://www.liberation.fr/cahier-special/1999/08/28/pourquoi-nasser-ne-nous-a-pas-gardés_280401, consulté le 13/2/2021.

tant de choses. Il n'a eu le temps de rien réussir, sauf ses échecs. Trois fois, il a perdu la guerre contre Israël. Il a tout perdu. Il a perdu vingt et une récoltes de coton. Il a ruiné l'Égypte. Même la nationalisation du canal de Suez, en 1956, était une connerie qu'il a transformée en victoire »²⁰¹.

Boussainah issue d'une famille pauvre, n'arrive pas à formuler un avis personnel et clair à propos de Nasser. Les échecs de celui-ci sont mêlés avec ses réalisations en faveur des pauvres, alors qu'il devient une personnalité controversée comme beaucoup des personnages historiques. Tandis que pour Zaki Dessouki l'affaire est déjà classée. Celui-ci, étant un aristocrate ciblé par la révolution, garde rancune contre les Officiers Libres dirigé par Nasser en révélant une perception sociale qui montre les clivages de caste, notamment quand il décrit les Officiers Libres comme « des gueux et fils de gueux ».

Il considère également que la promotion des classes inférieures n'était due qu'à la générosité du Premier ministre (Moustafa el-Nahhâs pacha), car elles n'avaient pas le droit à joindre l'armée avant. Nasser aux yeux de Zaki Dessouki est le principal responsable du déclin du pays et de la dégradation esthétique des Égyptiens. C'est pour cela qu'il refuse toute admiration que l'on peut lui porter en dénigrant les motivations de ses admirateurs à l'aune de l'ignorance ou du profit. Nous pouvons remarquer que Zaki croit avoir la vérité absolue, et cela ne peut pas être discuté. Il est totalement convaincu que sa fortune mise sous séquestre a fini dans les poches de Nasser et de ses camarades.



Figure 2.2.56. Peinture par Hamed Ewis Le Leader et la Nationalisation du canal, 1957, montrant Nasser bien aimé par son peuple.



Figure 2.2.57. Caricature par Chris Grosz publiée suite à la crise du Suez montrant Nasser comme une dictature.

²⁰¹ *Ibid.*

Chapitre II.3. Panarabisme et socialisme nassériens

3.1. Introduction

« Le temps nous impose son évolution et l'espace sa réalité. Jusque-là je n'ai parlé que de temps, permettez-moi maintenant de parler de l'espace. [...] Si quelqu'un venait me dire que l'espace est pour nous la capitale dans laquelle on vit, je ne serais pas d'accord avec lui. Et si quelqu'un me disait que l'espace est défini par la frontière politique de notre pays, je ne serais pas d'accord non plus. Car l'époque de l'isolation est révolue. [...] Chaque pays doit commencer à regarder autour de lui, en dehors de ses frontières, pour comprendre d'où lui viennent les courants, et la manière dont il peut vivre avec les autres »¹.

Dans ce chapitre nous poserons un regard ponctuel sur les deux orientations marquantes de l'idéologie nassérienne. Celles-ci, constituant les piliers de l'orientation officielle de l'État pour une période de vingt ans, jouent un rôle primordial dans la manière de penser la ville du Caire et de son centre. En étudiant l'impact de la période nassérienne sur le paysage urbain du centre-ville, nous souhaitons mettre en lumière le nouveau rôle joué par le centre-ville dans le renforcement des idées du panarabisme, tout en soulignant sa transformation d'un symbole de la colonisation à un centre représentant les nouvelles orientations de l'État. Ainsi, il nous semble pertinent de signaler les influences socialistes sur de nombreux projets réalisés par l'État pour les classes sociales inférieures.

3.2. Le Panarabisme

Une erreur courante lorsque l'on parle de la période nassérienne, est de penser que l'origine contemporaine du panarabisme est uniquement attribuée à Nasser. C'est vrai que, sous ce dernier, le panarabisme devient une doctrine d'état mais l'histoire du nationalisme arabe commence bien avant la révolution de 1952. L'historien Abdel Azim Ramadan affirme que le panarabisme remonte au début du XIX^e siècle depuis l'avènement de l'époque de Mohamed Ali pacha (1805-1848). Celui-ci a tenté d'intégrer la Syrie et la Péninsule Arabique dans son royaume. Quant à ses successeurs, notamment les khédives Tawfiq (1879-1892) et Abbas Hilmy II (1892-1914), ils ont contribué à faire échouer la Révolution Mahdiste au Soudan (1881-1899) étant un mouvement séparatiste. Selon Ramadan, ces tentatives soulignent une volonté de la part de ces souverains égyptiens visant à unifier les pays arabes sous la direction de l'Égypte. Le sentiment nationaliste arabe a disparu en Égypte à la suite de l'occupation britannique (1882) et du développement de l'idée nationaliste égyptienne (la Renaissance Égyptienne) qui s'oppose à l'idée panarabiste.

¹ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah : l'identité arabe à l'épreuve de ses récits médiatiques. Une analyse sémiopragmatique de l'émergence de deux symboles de la nation. Nationalismes et propagandes, 1948-2006*, Thèse de doctorat, Paris 2, 2011, p. 100.

Les tentatives d'expansion vers la Syrie et la Péninsule Arabique à l'époque de Mohamed Ali (1805-1848) et la résistance des mouvements séparatistes du monde arabe de la part de ses successeurs (comme la Révolution Mahdiste en Soudan (1881-1899) aux époques des khédive Tawfiq et Abbas Hilmy II) soulignent la volonté de ces souverains d'unifier les pays arabes sous la conduite de l'Égypte².

Au cours des années 1920, certains penseurs égyptiens remettent en lumière la pensée nationaliste arabe. Il s'agit des efforts de Mahmoud Azmy (1889 -1954) qui redéfinit la nation arabe et ceux de Mohamed Zaki Abdel Kader (1906-1982) affirmant que les crises politiques jouent un rôle d'unification du monde arabe, au même titre que la religion et la langue. Cet appel au nationalisme arabe s'est développé et a été soutenu par les islamistes égyptiens (les Frères Musulmans) au cours des années 1930, en réaction au mouvement nationaliste égyptien conduit par des penseurs éduqués en Europe comme Taha Hussein (1889-1973) et Salama Moussa (1887-1958).

Les sentiments nationalistes arabes sont réactivés à la fin de la Seconde Guerre mondiale, lorsque cinq pays arabes (l'Égypte, l'Arabie saoudite, l'Irak, la Jordanie, le Liban et la Syrie) signent la Charte de la Ligue Arabe, en mars 1945. Le premier siège de la Ligue Arabe était le palais d'Al-Bustan (démoli en 1973), situé dans la rue portant le même nom au centre-ville du Caire. Le partage de la Palestine (1947), la déclaration de l'état d'Israël (1948) et la participation de l'armée égyptienne à la première guerre arabo-israélienne (celle de Palestine de 1948) accentuent le leadership de l'Égypte sur la Ligue Arabe depuis la fin des années 1940. Une nouvelle phase, que l'on peut appeler l'application effective du panarabisme sous l'impulsion de Nasser, peut enfin être amorcée.

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, Nasser conçoit le rôle central de la nouvelle Égypte à l'intersection de trois cercles considérant l'Égypte comme une zone commune entre les mondes africain, arabe et islamique. Concernant le cercle du monde arabe Nasser s'interroge : « Pouvons-nous ignorer la présence d'une zone arabe qui nous entoure, formant avec nous un tout compact, et dont l'histoire et les intérêts sont intimement liés aux nôtres ? »³

Le cercle arabe constitue donc une première étape donnée à ce nouveau rôle de l'Égypte. L'appartenance de celle-ci au monde arabe est liée à un passé glorieux qui remonte à l'époque de la civilisation arabo-islamique qui s'étendait sur plusieurs siècles. Le panarabisme se réfère géographiquement aux frontières de l'Empire Arabe, comme l'explique Nasser dans la préface de l'ouvrage *Chamal Afirqiya fi al-Madi wal Hader wal Mostaqbal (l'Afrique du Nord dans le passé, le présent et l'avenir)* publié en 1954 :

« Les Arabes sont une seule Nation. Nous faisons partie de la grande patrie arabe qui s'étend des rivages de l'Atlas aux montagnes de Mossoul. Ici comme là, nous sommes frères, enfants

² RAMADAN Abdel Azzim, *Tareikh Misr al-Egtéma'ie fil Asr al-Hadith 1837-1952 (l'Histoire Sociale de l'Égypte à l'Époque Contemporaine)*, Alexandrie, Université d'Alexandrie, 1984., p. 299-301.

³ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah, op.cit.*, p. 94.

du même père et de la même mère. Les lieux nous séparent, mais l'unité des sentiments nous réunit, ainsi que la communauté d'origine, les liens de la religion et la trame du langage... L'étendard arabe a flotté sur la patrie arabe, de l'Océan Indien à la Méditerranée, des monts de l'Atlas aux montagnes de Mossoul. Il n'a pas cessé de flotter entre ces quatre frontières, depuis treize siècles et plus, jusqu'aujourd'hui et jusqu'à demain [...] »⁴.

En vérité, l'Égypte possède des potentiels lui permettant de jouer un tel rôle dans le leadership du monde arabe. L'emplacement géographique de l'Égypte lui permet d'être un pont entre les pays arabes à l'est et à l'ouest⁵. Ainsi, les frontières égyptiennes n'ont pas été impactées par les Accords de Sykes-Picot (1916) dans lesquels les puissances étrangères redessinent les frontières de l'Empire Ottoman. Par la suite, l'Égypte est caractérisée par « une unité géographique qui date de quatre mille ans »⁶.

En termes démographiques, l'Égypte est le pays le plus peuplé de l'Atlantique à l'Indus⁷, y compris du monde arabe. En 1958, le pourcentage de la population égyptienne représente 33% de la population arabe. Sur les plans social et culturel, l'histoire profonde de l'Égypte et de sa diversité culturelle lui permet de prendre une place remarquable dans le monde arabe. Après la conquête arabe de l'Égypte, son rôle est accentué dans la conduite des arabes dans la lutte contre les croisades et les mongols. À partir du XIX^e siècle, l'Égypte, étant ouverte à la civilisation occidentale, connaît « une grande suprématie culturelle et intellectuelle »⁸, au moment où la plupart des pays arabes déclinaient sous la domination des *walis* qui gouvernent au nom de l'Empire Ottoman.

En revanche, le positionnement de l'Égypte au centre du cercle arabiste souligne son indépendance, explique l'historien Olivier Carré. Il affirme aussi que « l'arabisme est vital pour l'Égypte actuelle afin de défendre son être national propre, mais non de le constituer »⁹. Car ce concept nationaliste est déjà établi depuis longtemps : il suffit de se rappeler que le siège de la Ligue Arabe est installé au Caire depuis l'époque de la monarchie. Elle a été constituée à l'initiative de la part du gouvernement wafdiste égyptien en 1942. Trois ans après, par la constitution de la Ligue Arabe, le concept nationaliste commence à être identifié par le monde

⁴ VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *Politique étrangère*, vol. 22, n° 4, 1957, pp. 445-462., p. 454-455.

⁵ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 106-107.

⁶ *Ibid.*

⁷ PANZAC Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 157-178, en accès URL : <http://books.openedition.org/iremam/800>, consulté le 28/1/2020.

⁸ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 106 – 107.

⁹ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 243-266, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/iremam/811>, consulté le 12/2/2017.

arabe, en reléguant « au second plan son identité de partenaire méditerranéen ou de rival de Rome et d'Athènes »¹⁰.

Comme mentionné précédemment, l'orientation nationaliste arabe n'est pas du tout une invention nassérienne. Mais la nouveauté attribuée à Nasser dans ce domaine peut se résumer au fait d'investir les potentiels culturels égyptiens pour servir cette orientation. L'État nassérien avait l'intuition que son pays, avec sa large population et ses pauvres ressources, devait profiter au maximum de sa place dans le monde arabe pour renforcer les relations politiques avec les voisins qui lui sont vitaux¹¹. Économiquement, le panarabisme permet à l'Égypte de renforcer son essor industriel et touristique qui avait besoin du marché arabe¹². Après l'arrivée des Officiers Libres au pouvoir, une importance particulière est accordée au nationalisme arabe. La première constitution de la République (1956) annonce en effet, pour la première fois, « l'appartenance de l'Égypte à l'entité arabe et celle du peuple à la nation arabe »¹³. Ainsi, la Charte d'Action Nationale proposée par Nasser (1962) représentant les orientations politique, économique et sociale de l'état, insiste sur l'identité arabe du pays car la République est « l'avant-garde, la base, la forteresse combattante de la lutte arabe progressiste »¹⁴. Une responsabilité envers ses voisins arabes « en tant qu'elle en est l'État noyau, du fait de facteurs naturels et historiques ». Finalement la République assure une autre responsabilité envers le peuple arabe, elle se met « à la disposition de tout citoyen arabe »¹⁵.

Le choix de la construction du nouveau siège de la Ligue Arabe sur la Place Tahrir est lourd de sens. Le bâtiment situé sur la plus grande place du centre-ville rappelle aux passants, surtout aux « égyptiens ordinaires » selon les termes de Said Sadek, les relations entre l'Égypte et le monde arabe, tout en assurant les questions panarabistes. Quant à l'Égyptianisation socialiste, elle est encore présente sur la place Tahrir, incarnée par le bâtiment de l'Union Socialiste Arabe, qui se trouve à deux pas de la Ligue Arabe. Le message derrière ces deux nouveaux bâtiments au cœur de la capitale est clair, l'Égypte constitue la source du panarabisme et du socialisme arabe comme le résume Said Sadek : « Le panarabisme, la Ligue arabe, le socialisme arabe, les systèmes politiques à parti unique et le fondamentalisme islamique se sont répandus dans toute la région à partir des racines égyptiennes »¹⁶.

¹⁰ SADEK Said, « Cairo as Global /régional Cultural capital », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, edited by Diane Singerman and Paul Amar, Le Caire, American University in Cairo Press, 2006, pp. 153-190, p. 158.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 20.

¹⁴ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », *op. cit.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ SADEK Said, « Cairo as Global /régional Cultural capital », *op. cit.* p. 158.



Figure 2.3.1. Palais d'al-Boustan, l'ancien siège de la Ligue arabe.



Figure 2.3.2. Le palais d'al Boustan au centre-ville.



Figure 2.3.3. Le nouveau siège de la Ligue Arabe sur la place Tahrir.



Figure 2.3.4. Le siège de la Ligue Arabe et l'hôtel Hilton.

Pour ce qui concerne le rôle de Nasser, celui-ci est confirmé à la suite de la crise de Suez, qui lui permet de gagner une popularité au sein du monde arabe. Nasser est considéré par les arabes comme leur sauveur et leur espoir dans une nation unifiée à tel point que le poète syrien Nizar Qabani le considère comme « le dernier prophète envoyé pour les arabes » ainsi qu'une « montagne de la fierté »¹⁷. Ce rôle d'un leader incontesté du monde arabe est décrit par Nasser même en 1954 :

« Je ne sais pourquoi il me paraît que dans cette région où nous vivons, il y a un rôle important qui attend son héros. Je ne sais pourquoi il me paraît que ce rôle ne cesse d'appeler, dans cette vaste zone qui nous entoure, une âme vaillante... Nous avons répondu à son appel »¹⁸.

Ensuite, la fondation de la République Arabe Unie (1958), dont le nom signifie la possibilité de donner une unité politique à toute la nation, commence par l'Égypte et la Syrie. Malgré son échec trois ans plus tard, l'union entre les deux pays représente pour le Peuple Arabe, « une revanche sur l'histoire qui a malmené jusqu'alors le peuple arabe, et une promesse d'un avenir meilleur qui semblait enfin à leur portée »¹⁹. Par cette union, Nasser devient le premier

¹⁷ Son poème est publié juste après la mort de Nasser commence par « Nous vous avons tué ô dernier prophète ».

¹⁸ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 102.

¹⁹ Farouk Mardam-Bey et Elias Sanbar. *Etre arabe - Entretiens réalisés par Christophe Kantcheff*, Paris, Actes Sud, 2005, p. 158.

souverain arabe à transformer « le nationalisme arabe, le socialisme postcolonial et la cohésion régionale en une réalité politique »²⁰.

Sous Nasser, le soutien panarabiste s'étend aux mouvements de l'indépendance anticoloniale en Algérie, en Tunisie et au Maroc. L'Égypte soutient les mouvements révolutionnaires contre les anciennes monarchies comme au Yémen, où l'armée égyptienne participe à la guerre pour renforcer les révolutionnaires yéménites contre les monarchistes. En Lybie, le colonel Kadhafi organise un coup d'état sur le modèle nassériste contre le régime monarchique (1969). Suivant le même chemin du panarabisme et du socialisme, Kadhafi se présente après la mort de Nasser comme son héritier idéologique.

En revanche, Nasser et les Officiers Libres sont conscients de l'influence de leur révolution sur les pays arabes. Suivant leur chemin d'indépendance et de libération par certains de ceux-ci, ainsi que le soutien d'autres, offrent les nouveaux dirigeants « une autorité, une confiance en soi qui engageront l'avenir dans des voies coûteuses ou sans issue, guerres ou fédérations »²¹. Les défis des premières années de la révolution remportés par les nouveaux dirigeants rendent l'opinion publique arabe partisane pour suivre cet exemple dans d'autres pays arabes, tout comme « la promotion de la petite bourgeoisie de son armée »²². Le modèle égyptien de la lutte anticoloniale est suivi dans plusieurs pays arabes et l'Égypte est surnommée « *Qala'al al-orouba al-sameda* » ou « la Citadelle résistante de l'arabité »²³.

3.2.1. L'essor de la vie culturelle au Caire

Les influences de cette orientation panarabiste sur la vie culturelle au Caire sont considérables. Dès les premiers jours au pouvoir, les Officiers Libres accordent une importance à l'industrie culturelle de la nation égyptienne, tout en la considérant comme un outil politique²⁴, nécessaire pour atteindre les objectifs de la révolution. Selon le nouveau régime au pouvoir, faire connaître la culture égyptienne au sein du monde arabe est essentiel pour la prospérité du pays. Le grand objectif de l'État est de promouvoir le spectre plus vaste des secteurs économiques du pays tel que le tourisme, l'industrie, le commerce et l'agriculture qui sont déjà en concurrence avec d'autres rivaux internationaux et régionaux²⁵.

La création du ministère de la Culture et l'Instruction Publique (*al-Thaqafa wal irchad al-qawmy*) en novembre 1952 est l'une des premières étapes visant la propagation des idées nationalistes égyptiennes et panarabistes. D'une part, Nasser et ses compagnons semblent conscients de la nécessité d'inscrire l'Égypte dans le mouvement nationaliste arabe afin de gagner une protection politique et populaire contre les menaces coloniales à la suite de l'indépendance. D'autre part, sachant que l'idéologie panarabiste existe déjà dans les pays du

²⁰ SADEK Said, « Cairo as Global /régional Cultural capital », *op. cit.*, p. 158.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 30.

²⁴ SADEK Said, « Cairo as Global /régional Cultural capital », *ibid.*, p.158.

²⁵ *Ibid.*, p. 158.

Levant (Jordanie, Liban, Palestine et Syrie), pays qui subissent des divisions par leurs occupants à la suite de la Première Guerre Mondiale (les Accords de Sykes-Picot), le rayonnement de l'Égypte au sein du monde arabe répond également au besoin des peuples de ces pays de « renforcer et assurer la solidarité régionale et la conscience culturelle »²⁶ de toute la nation arabe.

« Pour ce projet panarabe, Nasser l'avait bien compris, il lui fallait un média de masse »²⁷. Le rayonnement souhaité doit donc être établi à l'aide d'une grande machine médiatique maîtrisée par le régime au pouvoir. Nasser fournit par la suite des efforts afin de mettre en place un « puissant dispositif médiatique »²⁸. Ainsi, des stations de radio et des journaux sont fondés, tels que la Radio de la Voix des Arabes (1953) et le journal de la République²⁹ (1954). La radio et les journaux égyptiens sont contrôlés par des militaires et leurs hommes de confiance. La production intellectuelle du pays est basée durant cette époque sur les efforts de « classes moyennes éduquées, [des] travailleurs bien organisés et mobilisés ». Les talents culturels de ces classes sont mis à profit dans le but d'offrir « une nouvelle conscience nationaliste » et d'introduire « des modèles dont le Peuple Arabe avait besoin »³⁰. A la suite de ces efforts, Le Caire devient « sans conteste la capitale culturelle et politique du monde arabe et de l'Afrique »³¹.

Ces intérêts culturels sont évoqués par le Ministre de la Culture de l'époque lors d'un entretien avec Desmond Stewart. Le ministre, dont le nom n'est pas mentionné, explique le plan culturel de l'État vis-à-vis du grand peuple du monde arabe :

« Depuis la révolution, la gouvernance retourne dans les mains purement égyptiennes, pour la première fois depuis le Moyen-Âge. L'objectif du gouvernement est d'offrir un minimum de la culture pour tous notre Peuple [...] Nous orienterons notre plus grand effort, sans aucune honte de le dire pour la grande majorité de la population, car nous pensons que si tout le peuple sait lire et écrire, s'il a un minimum de culture, une forte base sera donc construite sur laquelle nous arriverons au sommet d'une pyramide de haute efficacité »³².

²⁶ *Ibid.*, p. 158.

²⁷ SABER Dima, *op. cit.*, p. 106.

²⁸ *Ibid.*, p. 5.

²⁹ Anouar Sadate, le président plus tard, fut son premier éditeur en chef.

³⁰ SADEK, p.158.

³¹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement, op. cit.*, p. 30.

³² STEWART Desmond, *Cairo*, Littlehampton Book Services Ltd, 1965, 96 p., p. 248-249. Notre traduction et la citation originale : منذ قيام الثورة صارت مقاليد الحكم في أيدي مصرية صميمة، وذلك لأول مرة منذ العصور الوسطى وهدف الحكومة هو : تصميم حد أدنى من الثقافة بين جماهير شعبنا جميعاً، (...) و نحن سنوجه مجهودنا الأكبر – بدون أن نستحي أن نذكر ذلك- إلى الجمهور الكبير لأننا نعتقد أنه عندما يتمكن جميع أفراد الشعب من معرفة القراءة والكتابة وأن يعيهم جميعاً حد أدنى من الثقافة فقد كونا بذلك قاعدة قوية يمكن أن نبني فوقها إلى أن ينتهي البناء إلى قمة هرمية من الكفاءة العالية.



Figure 2.3.5. Musée du Mohamed Mahmoud Khalil.

Il s'agit d'une hiérarchisation culturelle basée sur l'alphabétisation puis la culture. Concernant cette dernière, l'État nassérien accorde une grande importance aux musées. La transformation du palais Mohamed Mahmoud Khalil pacha à Guizeh, homme politique égyptien amateur d'impressionnisme et collectionneur de peintures, en un musée figure parmi les étapes réalisées par l'État pour promouvoir la culture. Le musée est créé à l'origine grâce à une donation faite par les héritiers de Khalil pacha en 1960. Deux ans plus tard, le musée est inauguré à l'occasion de la fête du dixième anniversaire de la révolution de juillet 1952³³.

La période nassérienne est caractérisée par sa richesse en termes de production littéraire. Celle-ci profite des restrictions menées par l'État sur la propagation de la littérature occidentale (par exemple la littérature francophone est censurée en silence depuis la crise de Suez³⁴). Quant à la littérature égyptienne, dans le sillage du courant réaliste, elle connaît depuis les années 1950 « un second apogée »³⁵. Les romans et les nouvelles égyptiens, étant les formes les plus répandues, reflètent la vie quotidienne des égyptiens en exprimant les « grandes questions sociales de l'heure »³⁶.

Les sujets évoqués dans les œuvres littéraires égyptiennes sont conformes avec les grands événements sociopolitiques de l'époque tel que les réformes agraires (*Al-Ard* ou *La Terre* par Abdel Rahman Sharqâwî, 1954), la pauvreté dans les quartiers populaires du Caire (*Al-Saqqa matt* ou *Le Porteur d'Eau est Mort* par Yûsuf al-Sibâ'î, 1952), le statut des anciennes élites et la valeur du travail (*Al-Aydi al-na'emah* ou *Les Mains Douces* par Tawfik al-Hakim, 1952). Le réalisme social connaît son essor grâce à Naguib Mahfouz, lauréat du prix Nobel en Littérature 1988, qui devient « l'auteur emblématique de cette période »³⁷. Il consacre la plupart de ses romans aux quartiers du vieux Caire. Son chef d'œuvre, la *Trilogie* (1955-1957), porte un regard acéré sur la société égyptienne pendant la période de l'Entre-Deux-Guerres³⁸. La production romanesque de cette période est riche et variée par les thèmes discutés et les nouveaux styles littéraires.

³³ VOLAIT Mercedes, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe*, n° 5-6, 22 décembre 2009, pp. 33-68.

³⁴ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 46.

³⁵ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, 492 p., p. 444.

³⁶ *Ibid.*, p. 444.

³⁷ JACQUEMOND Richard, « Panorama de la littérature égyptienne contemporaine », Précis de littérature égyptienne contemporaine réalisé par Richard Jacquemond pour la Bibliothèque départementale 13 afin de préparer la manifestation "Bibliothèques en fête" d'octobre 2012, en accès libre URL : <http://www.mairiedefuveau.fr/index.php/documents-a-telecharger/culture/bibliotheque/bibliographies/282-precis-de-litterature-egyptienne-contemporaine/file>, consulté le 31/04/2020.

³⁸ *Ibid.*

Les œuvres des romanciers comprennent celles des anciens écrivains égyptiens tel que Naguib Mahfouz, Taha Hussien, Abbas al-Akkad, Tawfik al-Hakim et Ihsan Abdel Qoudous. Ceux-ci ont commencé à publier leurs œuvres bien avant la révolution. La nouvelle génération des romanciers tel que, Edouard Kharrat, Gamal Ghitani, Youssef Idris (considéré comme le maître de la nouvelle réaliste arabe) enrichissent le roman arabe qui prend par la suite une nouvelle forme³⁹ par une dimension sociopolitique fortement représentée. Les œuvres de cette nouvelle génération d'écrivains, comme celles de la génération qui la précède, sont traduites en plusieurs langues. À cette époque, il était courant de dire que « Le Caire écrit, Beyrouth imprime et Baghdâd lit ». Le dicton montre l'interaction culturelle entre les trois capitales arabes en soulignant le mouvement intellectuel panarabiste unifiant les pays arabes sous la conduite de l'Égypte. Il est évident, constate Richard Jacquemond, que « les années 1950 et 1960 sont aussi celles où la littérature arabe d'Égypte s'impose dans le monde arabe »⁴⁰.

De même, une nouvelle génération de poètes égyptiens est née en Égypte en exprimant les aspirations et les inquiétudes de la société égyptienne au sujet des questions indigènes et régionales arabes. Salâh 'Abd al-Sabûr, Nagîb Surûr, Ahmad 'Abd al-Mu' tî Higâzî et Amal Dunqul renouvellent la poésie arabe et cherchent dans leurs poèmes « de nouveaux rythmes, de nouvelles paroles pour exprimer une réalité plus que jamais ineffable »⁴¹. Le théâtre égyptien s'épanouit en s'ouvrant aux mouvements internationaux tel que le théâtre absurde, populaire, chanté et historique introduit par les œuvres de Tawfik al-Hakim, Sa'd al-Dîn Wahba, Youssef Idris, No'man Achour, Lotfî al-Kholi et Abdel Rahman Charqâwî et jouées par de grands acteurs comme Karam Moutaw'e, Abdallah Ghieth et Samiha Ayoub.

Dans le domaine de la chanson et de la musique, à partir de l'année de nationalisation du canal du Suez (1956), Le Caire connaît « un grand mouvement de création culturelle tournée vers le socialisme et le nationalisme arabe »⁴². Les artistes égyptiens, inspirés par la surprise de la nationalisation et la victoire de leur leader contre l'attaque tripartite, commencent à rendre hommage à la personne du président et son idéologie. Certaines œuvres musicales sont considérées comme « des symboles de la République égyptienne »⁴³ et une histoire non-écrite de sa révolution. L'État nassérien accorde une grande importance aux chansons nationalistes et organise des concerts au Caire et dans d'autres villes égyptiennes pour les populariser. Il choisit la chanson d'Oum Kalthoum, *Wallah zaman ya selahy (Ô mon armée)* chantée à l'occasion de la crise de Suez pour être l'hymne de la République pendant vingt ans.

La chanson arabe est représentée par de nombreux artistes reconnus et célébrés : Oum Kalthoum respectivement nommée la Diva, Sett alkol (la Dame), l'Astre de l'Orient et la Dame de la

³⁹ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p.30.

⁴⁰ JACQUEMOND Richard, op. cit.

⁴¹ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 305-354, URL : <http://books.openedition.org/iremam/814>, consulté le 12/7/2019.

⁴² BENNAFLA Karine et RASHID wahel, op. cit., p. 46.

⁴³ *Ibid.*, p. 46.

Chanson Arabe, le compositeur-chanteur Mohamed Abdel Wahab nommé le Musicien des Deux Générations (plus tard le Musicien des Générations). Sous la demande personnelle de Nasser, Oum Kalthoum et Abbel Wahab travaillent ensemble. Cette association est nommée populairement la Rencontre des Nuages (*Lika'a al-Sahab*) et dure une décennie jusqu'à la mort d'Oum Kalthoum (1975). En outre, dans les années 1960, Oum Kalthoum décide de diffuser la poésie arabe en choisissant de chanter tous les six mois une œuvre d'un poète arabe. Elle chante par la suite des poèmes d'écrivains libanais (George Gerdaq), syrien (Nizar Qabany), saoudien (Abdullah al-Faysal) et soudanien (Al-Hadi Adam).

Stewart affirme que la musique et la chanson sont parmi les piliers sur lesquels le rayonnement culturel du Caire est basé en donnant l'exemple d'Oum Kalthoum. Écouter les concerts de la Dame, diffusés en direct du centre-ville (le jardin de l'Azbakiyya jusqu'en 1965, puis le cinéma du Qasr el-Nil jusqu'en 1973), devient un rituel mensuel pour les égyptiens et les arabes qui se rassemblent autour des postes radios chez eux ou dans les cafés. Un concert d'Oum Kalthoum réunissait pendant plus de cinq heures « des citoyens arabes de Baghdad, de Damas, de Casablanca, de Amman, Beyrouth et autres villes et capitales arabes autour de leurs postes de radio »⁴⁴. Dans le quartier al-Tawfiqiyah au centre-ville, se trouve le fameux café d'Oum Kalthoum évoqué également par Stewart :

« Le café Oum Kalthoum à trois étages est situé au Caire près de la place Al Tawfiqiyah, au rez-de-chaussée se trouve un café ordinaire avec ses lumières et son bruit, ouvert sur la rue. Le deuxième [Sic : premier] étage à des lumières faibles avec une cassette de laquelle la voix d'Oum Kalthoum chante fort. Les jeunes hommes, les fonctionnaires et les soldats, l'écoutent pendant des heures en buvant le café tranquillement. Le dernier l'étage est plus sombre où s'assoient les premiers fans pour écouter dans un calme absolu dans lequel le moindre murmure est considéré comme une grande faute dans le sanctuaire de l'art »⁴⁵.



Figure 2.3.6. Café d'Oum Kalthoum, al-Tawifiqia, 2019.

Les usages dans un café ordinaire sont bien différents que ceux du café d'Oum Kalthoum. La répartition des activités est partagée sur les trois étages selon l'intensité de l'admiration éprouvée pour les chansons d'Oum Kalthoum. Il convient d'ajouter que le café d'Oum Kalthoum conserve ses activités même après la mort de celle-ci en 1975. En outre, d'autres cafés apparaissent dans plusieurs villes arabes consacrés à diffuser les concerts d'Oum Kalthoum à l'instar du café en question. La place de la

⁴⁴ ADEED Dawisha *Arab nationalism in the twentieth century. From Triumph to despair*, Princeton University Press, 2003, p. 145. Citation traduite en français dans SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah, op. cit.*, p. 107.

⁴⁵ STEWART Desmond, *Cairo, op. cit.*, p. 249-250. Notre traduction et la citation originale: يوجد في القاهرة بالقرب من ميدان التوفيقية مقهى أم كلثوم، وهو من ثلاث طوابق، الأرضي منها مفتوح على الشارع وهو مقهى عادي بأنواره وضوضائه، والطابق الثاني خافت النور وبه مسجل للصوت ينساب منه صوت أم كلثوم قوياً يستمع إليه شباب من الطليعة وموظفي الحكومة والجنود ساعات يرتشفون القهوة في هدوء، أما الطابق العلوي فالنور فيه أشد خفوياً يجلس في المدمنون على الاستماع في خشوع تام حيث تعتبر الهمة بخساً في محراب الفن.

Dame au sein du monde arabe atteint son apogée pendant la période nassérienne. Après la guerre de Six Jours, Oum Kalthoum cède les revenus de ses concerts pour subvenir aux dépenses militaires de guerre. À cet égard, Desmond Stewart décrit aussi le rayonnement culturel surtout dans le domaine de la musique et de la chanson en la considérant comme « une tentative consciente » de l'État qui sait comment influencer les sentiments de son peuple :

« Cette tentative consciente de faire du Caire un centre de rayonnement culturel dans tout le pays est évidente dans la musique, et plus précisément dans la chanson. Le mot [le poème et la chanson] était [un outil] volontaire d'éloquence pour les Arabes, et en même temps, il affecte leurs émotions. La poésie était à l'origine un art des nomades du désert, et en Égypte les chansons issues des poèmes d'Ahmed Shawqi et Ahmad Ramy se sont propagées dans la population par la voix d'une dame unique : Madame Oum Kalthoum [qui] a des fans dans tout le monde arabe. Elle fait habituellement ses concerts le premier jeudi de chaque mois, et les cafés de Bagdad à Marrakech sont tous remplis [par les clients qui] attendent sa nouvelle chanson »⁴⁶.

Outre les concerts d'Oum Kalthoum, Le Caire rayonne par ceux donnés par la nouvelle génération de chanteurs égyptiens tel que Abdel Halim Hafez. Ce dernier est considéré comme la Voix de la Révolution à tel point que le président Sadate affirme que « si Heykal⁴⁷ pouvait exprimer ce qui est dans la tête de Nasser, Abdel Halim serait la voix qui exprime ses paroles car ses chansons reflètent ses pensées, ses ambitions et ses rêves »⁴⁸. Les chansons nationalistes d'Abdel Halim Hafez font, en particulier, partie de l'histoire de la révolution et sont ancrées dans la mémoire collective des égyptiens. Sami Sharaf, secrétaire de Nasser puis ministre des Affaires de la Présidence de la République, décrit l'influence d'Abel Halim Hafez comme suit :

« Abdel Halim Hafez est un historien de la révolution, il l'a chantée dans les moments de victoire comme dans ceux de la défaite, et il a réussi à exprimer les sentiments des citoyens arabes de l'océan [atlantique] au Golfe [persique]. Abdel Halim était d'une certaine manière le fils de la révolution et l'expression de sa voix révolutionnaire »⁴⁹.

La nouvelle génération comprend d'autres chanteurs arabes qui rencontrent le succès au Caire, telle que Najat, Fayza Ahmed (Égypte), Sabah (Liban), Najah Sallam (Liban), Warda (Algérie). Ces chanteuses chantent des œuvres composées par des musiciens égyptiens et arabes tels que le compositeur-chanteur syro-égyptien Farid El Atrache, surnommé le Roi de l'Oud, Kamal al-Tawil, Baleegh Hamdi et Mohamed al-Moujy. À la cérémonie de la pose de la première

⁴⁶ *Ibid.*, p. 249. Notre traduction et la citation originale: وهذه المحاولة الواعية لجعل القاهرة مركزًا للإشعاع الثقافي لجميع أنحاء البلاد يظهر واضحًا في الموسيقى، وبشكل أوضح في الغناء. وقد كانت الكلمة طوع فصاحة العرب دائمًا، وفي نفس الوقت تؤثر على عواطفهم. وكان الشعر هو الفن الصحراوي القد، وفي مصر المثقفة تغلغلت أغاني أحمد شوقي وأحمد رامي الشعرية في الجماهير العريضة باستماعها إلى صوت سيدة فريدة هي السيدة أم كلثوم، ولها معجبون في العالم العربي كله. وقد كان من عاداتها أن تقيم حفلاتها في الخميس الأول من كل شهر فتمتليء القاهي من بغداد إلى مراكش انتظارًا لأغنياتها الجديدة.

⁴⁷ Journaliste, conseiller et ami proche du Nasser.

⁴⁸ ABDEL GHANY Moustafa, *Aghani al-Zaman al-Jamil (les Chansons de la Belle Epoque)*, le Caire, Kotobarabia, 2006, p. 90.

⁴⁹ CHARAF Sami, *Sanawat wa ayyam ma' Gamal Abdel Nasser (Des jours et des années avec Gamal Abdel Nasser)*. Le Caire, Librairie Madbouli, 2006, p. 589. Citation traduite en français dans SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 131.

Pierre du Haut Barrage (1960), une opérette intitulée *al-Watan al-Akbar* (la Grande Nation) est chantée par de nombreux chanteurs arabes et composée par Mohamed Abdel Wahab :



Figure 2.3.7. Abdel Wahab, Abdel Halim, Nagat, Warda, Chadia et Fayda Kamel chantent l'Opérette *al-Watan al-Akbar* (La Grande Nation).

« Ô ma nation, mon amour
 Ô la grande nation
 Jour après jour ses rêves se grandissent
 Ses gloires s'épanouissent le long de sa vie
 Ma nation s'étend et se libère
 Ô ma nation Ô ma nation ! »⁵⁰

De même que la littérature et la chanson, la production cinématographique égyptienne au sein du monde arabe connaît son apogée pendant les années 1950 et 1960. Les nouveaux maîtres semblent conscients de l'importance fondamentale du cinéma. Celle-ci est soulignée par la loi n° 128 promulguée en 1954 qui met en valeur « le rôle important du cinéma sur le plan social comme un instrument d'éducation et de culture »⁵¹. Des mesures sont prises par l'État pour soutenir la production cinématographique comme la création du premier ciné-club et de l'Organisme d'Aide au Cinéma Égyptien (1956). Ce dernier devient responsable de la participation des films égyptiens « aux festivals internationaux et organise des “semaines” de cinéma au Caire et à Alexandrie »⁵².

En 1959, l'Institut des Hautes Études Cinématographiques du Caire est inauguré pour les étudiants égyptiens et arabes. Deux ans plus tard, le secteur du cinéma est visé avec d'autres secteurs par la vague des nationalisations. A la suite de celle-ci, de nouvelles mesures sont prises pour contrôler la production cinématographique et clarifier ses objectifs. En même temps, l'Etat met au ban quelques productions cinématographiques occidentales considérées comme des productions « ennemies »⁵³. Le cinéma égyptien post-indépendance devient donc nationaliste de par ses nouveaux réalisateurs au détriment de leurs homologues étrangers⁵⁴.

Au cours de cette nationalisation, l'Organisme Général du Cinéma Égyptien est fondé en 1962. Il est chargé de la production, la distribution et du « rachat des salles d'exploitation et des studios des entreprises »⁵⁵. À partir de cette date, il sera produit un grand nombre de films dont la qualité est renforcée par l'État dans le but d'offrir « un cinéma pour tout le monde ». Les subventions publiques et le soutien de grands romanciers arabes⁵⁶ mis en œuvre par les

⁵⁰ وطني حبيبي الوطن الأكبر يوم ورا يوم أمجاده بتكبر وانتصارته مالية حياته وطني بيكبر وبيتحرق وطني وطني

⁵¹ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », *op. cit.*

⁵² *Ibid.*

⁵³ BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁴ SEROUR Aleya, *Writing Egypt*, Le Caire, AUC Press, 2010, p. 128.

⁵⁵ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », *op. cit.*

⁵⁶ SADEK Said, « Cairo as Global / régional Cultural capital », *op. cit.*, p. 159.

politiques générales du régime au pouvoir utilisent le cinéma pour la propagande de son programme : l'effort nationaliste de l'Égypte d'alors se reflète dans et par le cinéma⁵⁷.

Le positionnement nationaliste du régime nassérien affecte la production cinématographique. Les conflits politiques entre Nasser et les grands pays occidentaux ont limité l'importation des films étrangers⁵⁸, ce qui a aidé à développer une production cinématographique purement égyptienne. De nombreux romans sont adaptés au cinéma, comme le confirme l'acteur égyptien 'Izzat al-'Alayli :

“In the 1960s, many classic films were produced, adapting high-quality Egyptian novels. For example, the famous trilogy of Nobel prize-winner Naguib Mahfouz, and the works of Fathi Ghanim and Tawfiq al-Hakim, among other giants of Egyptian literature, were shot on film. But once all the stock of good Egyptian novels had been exhausted, a decline in the quality of Egyptian films ensued that continues until today”⁵⁹.

De nombreux films égyptiens suivent le courant réaliste et social amorcé en littérature grâce aux réalisateurs comme Salah Abu Sayf, Henni Barakat et Yusuf Châhin. Les sujets traités dans leurs films portent sur des questions sociétales importantes. Parmi les romans portés à l'écran, figure celui de Taha Hussein, *Le Chant du Courlis (Dua'a al-Karawan)*, réalisé par Henri Barakat (1959). Il porte sur les écarts sociaux et la migration interne dans la campagne égyptienne. Le film *Rodda Qalbi (De Retour vivant)* tiré du roman du Yusuf al-Siba'ai réalisé par Ezz El-Din Zulfikar (1957) raconte l'histoire d'amour entre une princesse de la famille royale et un des Officiers Libres. Il se termine par la victoire de l'amour et de la révolution contre la haine et la tyrannie.

Le film *Allahu Ma'ana (Dieu est avec nous)* écrit par Ihsan Abdel Qoudous est réalisé par Ahmed Badrakhan (1955) : il traite de la corruption politique du roi Farouk et de ses hommes pendant la Guerre de 1948 (l'affaire des armées corrompues) et l'histoire de la naissance de l'Organisation des Officiers Libres. Le film *al-Osta Hassan (Le Maître Hassan)* réalisé par Abu Sayf (1952) est le premier à traiter des conditions de travail et de vie des ouvriers égyptiens en mettant en lumière « les disparités sociales dans le pays »⁶⁰. L'injustice de la féodalité, les réformes agraires et la migration rurale sont également traitées dans plusieurs films comme *Gaffat al Amtar (Les Pluies sont taries)* réalisé par Sayyed Issa (1953), *Şira' Fi al-Wadi (Ciel d'enfer)* et *Bab al-Hadid (Place de la Gare)* par Youssef Chahin (1954 et 1958).

D'autres films se réfèrent à l'histoire égyptienne et arabe contemporaine dans le but de commémorer les vies de quelques figures nationalistes et de rappeler leurs sagas au peuple. Commençons par le film de *Moustapha Kamel (1952)* par Ahmed Badrakhan qui raconte la vie de jeune leader égyptien fondateur du premier parti politique en Égypte. En 1967, Badrakhan réalise le film *Sayyid Darwich* sur le jeune compositeur-chanteur nationaliste dont le rôle dans

⁵⁷ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », *op. cit.*

⁵⁸ D'ailleurs ces conflits ont empêché aussi la traduction des œuvres littéraires égyptiennes à l'époque.

⁵⁹ SADEK Said, « Cairo as Global /régional Cultural capital », *op. cit.*, p. 159.

⁶⁰ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », *op. cit.*

la révolution populaire de 1919 est remarquable. La période de l'occupation britannique est évoquée encore à travers la vie du héros populaire *Adham al-Charkawi* tourné en film par Hossam al-Dine Moustapha (1963). De même, *Djamila* est réalisé par Yusuf Châhin (1958), dans lequel il aborde la vie de la jeune militante algérienne Djamila Bouhired et la lutte du FLN contre l'occupation française.

Quant à l'histoire arabo-islamique, de nombreux films soulignent le rôle de l'Égypte dans la lutte contre les croisades comme *al-Nasser*⁶¹ *Salah al-Dine (Saladin)* réalisé par Yousuf Chahin (1963). Les invasions mongoles sont traitées dans le film *Wa-Islamah (Ô l'Islam)* tiré d'un roman d'Ali Ahmed Bakathir et réalisé par Andrew Marton. D'autres films traitent la gloire de l'Islam et ses premières années tel que *Bilal Mo'azen-al-Rasul (Bilal le Muezzin du Prophète)* par Ahmed al-Toukhi (1953) qui porte sur la vie du premier lanceur de l'appel à la prière dans l'Islam. Le film du *Khalid Ibn al-Walid*, par Hussein Sedki (1958), raconte la vie d'un grand conquérant arabe. Nous pouvons citer aussi *Hijrat al-Rasul (l'Immigration du prophète)* par Ibrahim Omara (1964) et *Fajr al-Islam (l'Aube de l'Islam)* par Salah Abu Sayf (1971).

Sachant que le pourcentage des exportations des films égyptiens vers les pays arabes représente 92 % de la totalité d'exportation cinématographique au cours de cette période et celle qui la suit⁶², la diffusion de ces films permet la propagation du dialecte égyptien dans tout le monde arabe. Le peuple de ce dernier commence à retrouver, dans les films égyptiens, « quelque chose de leurs propres vécus »⁶³. En outre, il commence à connaître les grandes figures cinématographiques égyptiennes tel que Faten Hamama surnommée *Sayedat al-Chachah al-Arabiya* (La Dame de l'Écran Arabe), Souad Hosni, Ahmed Mazhar, Farid Chawki, Ahmed Ramzy, etc. Grâce à la réputation grandissante des acteurs égyptiens dans le monde, certains seront connus à l'échelle internationale et deviendront des stars hollywoodiennes, ce fut notamment le cas d'Omar Sharif.

3.2.2. Les salles de cinémas et le siège de la Télévision Arabe

Quant aux salles de cinéma au centre-ville, elles sont nationalisées pendant la même période du début des années 1960, alors que la plupart de celles-ci étaient possédées à 80 % par quelques membres de la communauté grecque⁶⁴. La période de la nationalisation est caractérisée par la mauvaise gestion de certaines de celles-ci, ce qui entraîne progressivement leur détérioration. Certaines de ces salles ont fermé définitivement leurs portes, comme les cinémas Masr et Odéon, ou encore les cinémas d'al-Qahira et de Kleber, situé dans le même quartier, qui ont été respectivement transformés en un *coffee shop* et l'hôtel Cairo Khan à partir de 1960. Tandis que d'autres subissent des divisions dans les années 1990, comme le cinéma Metro, rue Tala'at Harb, qui sera partagé en quatre petites salles, et de regroupements comme le cinéma Majestic

⁶¹ On remarque dans le choix de titre l'accent porté sur le mot « al-Nasser » qui n'est que le titre royal du Saladin (al-Malik al-Nasser ou le Roi Sauveur) mais il correspond avec le nom du président Nasser pour faire la ressemblance entre les deux personnalités dans le but de s'appuyer sur le rôle nationaliste de ce dernier au sein du monde arabe.

⁶² MUTIN Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe. », *op. cit.*

⁶³ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 107.

⁶⁴ SEROUR Aleya, *Writing Egypt*, *op. cit.*, p. 221.

qui sera réuni avec celui de Pigalle tous les deux situés rue Emad el-Dine en 1960. Certaines salles de cinéma sont totalement démolies et remplacées par des immeubles, comme la salle de la Bonnetière située rue de Talaat Harb (Soliman Pacha) et démolie en 1952⁶⁵. Le grand immeuble d'Abo Regila sera construit sur son emplacement. Certaines sont remplacées par des établissements gouvernementaux, comme le cinéma du Jardin de Rix dont l'emplacement deviendra le bâtiment de l'Assurance Sociale (1959)⁶⁶. D'autres seront remplacés par des salles « plus modernes » en plein centre-ville, notamment à la rue du Qasr el-Nil et Soliman Pacha ⁶⁷. Quelques salles changent de nature et deviennent des théâtres, comme le cinéma Royal qui deviendra le théâtre de la République en 1959. De même que le cinéma Qasr el-Nil, comprenant 1600 sièges, qui deviendra une salle de concert. Oum Kalthoum y chantera à partir de 1965 jusqu'à 1973⁶⁸.



Figure 2.3.8. Cinéma Odeon, rue Emad El Dine.



Figure 2.3.9. Les cinémas Pegal et Majestic, rue Emad El Dine.



Figure 2.3.10. Cinéma Métro lors de l'incendie du Caire, 1952.



Figure 2.3.9. Cinéma Lido, rue Emad El Dine.



Figure 2.3.10. Cinéma Pegal, rue Emad El Dine.

La fondation de la Télévision Arabe en Égypte est parmi les grandes réalisations de la période nassérienne. Elle commence à diffuser ses programmes le 23 juillet 1961, à l'occasion des fêtes commémoratives de la révolution. Bien que la diffusion de la télévision fasse abaisser le nombre

⁶⁵ HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Evolution Urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21ème siècle)*, 1ère, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 281.

⁶⁶ Il a été restauré après sa démolition lors de l'incendie du Caire, puis redémoli dans le cadre de l'opération de l'îlot de Shepaheard.

⁶⁷ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 90

⁶⁸ Avant cette année de 1965, les concerts d'Oum Kalthoum sont diffusés du théâtre du parc de l'Azbakéyya qui comprend 700 sièges. Après la révolution, ce théâtre est baptisé le Théâtre Nationale.

des spectateurs des salles de cinéma, elle joue en même temps un rôle stimulant dans la vie culturelle des égyptiens⁶⁹. La télévision égyptienne est considérée comme l'une des premières dans le monde arabe après la télévision algérienne et irakienne. L'État nassérien donne une importance particulière au nouveau concurrent du cinéma « en lui accordant toutes les faveurs »⁷⁰.

Le siège de la télévision arabe est un immense bâtiment qui comprend des milliers de fonctionnaires, situé sur la corniche du Nil au nord du centre-ville. D'une superficie de 12 000 mètres carrés, le bâtiment est conçu dans un style moderne et constitué d'un bâtiment de douze étages, surmonté par une tour de vingt-neuf étages d'une hauteur de 104 mètres et couronnée par une grande antenne⁷¹. Ce bâtiment est construit sous l'impulsion de Nasser en Août 1959 avec un budget important et considérable de 108 000 livres égyptiennes. Le bâtiment porte le nom officiel d'*Itihad al-Iza'aa wal Télévision al-Araby* (l'Union Arabe de la Radio et de la Télévision Arabe), et celui du nom de la rue sur laquelle il se situe, la rue de Maspero⁷².

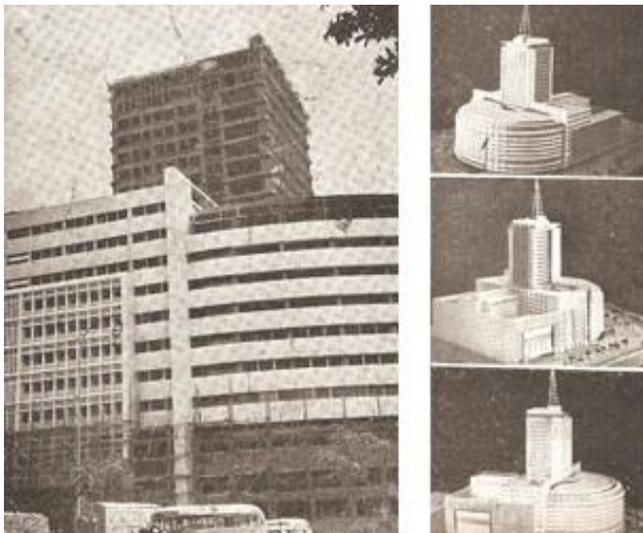


Figure 2.3.11. Le model du bâtiment de la Radio et la Télévision et le bâtiment sous construction.



Figure 2.3.12. Le bâtiment de la Radio et la Télévision sur la corniche du Nil.

3.3. Le socialisme arabe

L'orientation socialiste est une part essentielle de l'idéologie nassérienne. Il nous semble pertinent, après avoir abordé le thème du panarabisme, de découvrir le deuxième pilier des politiques nassériennes en Égypte. Le socialisme joue en effet un rôle primordial dans la façon de concevoir les habitats construits au Caire et dans plusieurs villes égyptiennes. Il est en lien avec le phénomène de la migration interne vers la capitale et son centre-ville.

⁶⁹ VIAL Charles et AULAS Marie-Christine, « Chapitre XII. Reflets d'une société », *op. cit.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ HAMMAD Mohamed, *Misr Tabni (l'Égypte Construit)*, Le Caire, Al-Matab'ei al-Amiriya, 1963, p. 80.

⁷² Gaston Maspero est un archéologue français bien connu et ancien président de Comité de l'Antiquités Égyptiennes.

À la fin de la Première Guerre mondiale, la pensée socialiste commence à naître en Égypte avec la propagation des idées communistes au sein des classes prolétaires à la suite de la victoire écrasante de la Révolution Bolchévique de 1917. Les idées socialistes et communistes sont propagées en Égypte par les étrangers, qui essaient de constituer un parti communiste à l'instar de ceux nés en Europe depuis le début du XX^e siècle. Quant au mouvement socialiste égyptien, il atteint son apogée après la révolution de 1919. Deux ans plus tard, le premier parti socialiste est créé par Abdallah Anan (1896-1986) et Salama Moussa (1887-1958). Depuis lors, les idées socialistes commencent à être diffusées parmi les égyptiens, surtout auprès de ceux qui connaissent des conditions économiques et sociales difficiles durant la période d'Entre-Deux-Guerres. C'est au cours de cette période que le gouvernement se montre incapable de réduire les écarts sociaux, de résoudre la crise du logement et de freiner l'augmentation du chômage.

L'ascension du fascisme et du nazisme en Europe ainsi que la création de l'organisation des Frères Musulmans en Égypte entraînent l'affaiblissement des activités du mouvement communiste égyptien. En 1928, les leaders communistes égyptiens furent arrêtés par l'état, ce qui met fin définitivement à leur mouvement. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, un nouveau mouvement socialiste, influencé par les idées de la société fabienne⁷³, est créé. De nouveaux objectifs sont introduits tel que l'indépendance et l'unité de la Vallée du Nil. Les nouveaux socialistes égyptiens considèrent que la colonisation, le monopole et le féodalisme sont les ennemis du Peuple. Ces idées deviendront prédominantes après la révolution de 1952.

Au cours de leur jeunesse, certains Officiers Libres se sont engagés dans les mouvements socialistes et communistes. Nasser était un membre du parti de *Misr al-Fattah* (Égypte la Jeune) pour une période de deux ans à la fin des années 1930⁷⁴, ainsi que Anwar Sadate, Hussein Shafie'i et Hassan Ibrahim. Les jeunes officiers ont des origines sociales assez modestes, c'est d'ailleurs le cas de Nasser et de Sadate : le père du premier était postier à la campagne, alors que celui du second était commis à l'hôpital militaire du Soudan. Au début de leur carrière, ils trouvent que les principes socialistes expriment leurs aspirations envers une société égalitaire, ce qui répond en même temps aux besoins des bureaucrates égyptiens. Les deux catégories, les officiers et les bureaucrates, « sont issu[e]s à peu près des mêmes couches sociales que ceux du régime précédent [monarchique] : salariés des couches moyennes »⁷⁵.

Par la suite, comme expliqué précédemment, les Officiers Libres, à leur arrivée au pouvoir, accordent une importance particulière aux classes moyennes. Les réformes agraires sont parmi les mesures prises par l'État dans le but de « de réduire les inégalités sociales héritées de l'époque monarchique »⁷⁶. Selon les Officiers Libres, diminuer les écarts sociaux ne peut se

⁷³ La société fabienne est un cercle de réflexion (*think-tank*) ou une école de pensée socialiste et réformatrice fondée en Angleterre en 1884. Il est orienté vers le centre-gauche. UNIVERSALIS Encyclopædia, *Fabian society or Société Fabienne*, URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/fabian-society-societe-fabienne/>, consulté le 14/2/2021.

⁷⁴ ABDEL NASSER, Hoda. Autobiographie du président Gamal Abdel Nasser, le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Common/pictures01-%20sira.htm>, consulté le 12/04/2020.

⁷⁵ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », *op. cit.*

⁷⁶ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, *op. cit.*, p. 103.

faire que par une redistribution des richesses du pays aux paysans pauvres, ce que l'on peut considérer comme le premier pas du nouveau régime au pouvoir vers des mesures socialistes.

Devenant le maître incontesté du pays, Nasser développe son idéologie. Elle sera axée politiquement sur le nationalisme arabe et sur le socialisme en ce qui concerne le développement économique. Un nouveau terme sera donc présenté au Peuple Égyptien : celui du Socialisme Arabe, qui signifie que les principes socialistes seront appliqués dans un cadre nationaliste. Dans ce dernier, le rôle de l'État est impérativement essentiel, il a la charge de réunir tout le peuple « pour défendre les intérêts de tous »⁷⁷. Par la suite, le rôle de la société civile sera négligé par rapport à celui de l'Etat.

Selon l'historien anglais Albert Hourani, le socialisme arabe est défini comme une approche qui se situe idéologiquement « à mi-chemin entre le marxisme qui préconisait la lutte des classes, et le capitalisme, qui signifiait la primauté de l'intérêt individuel et la domination des classes propriétaires des moyens de production »⁷⁸. À cet égard, le rôle de chef de file du monde arabe sera joué par l'Égypte, afin de mener les pays arabes à suivre son chemin : « l'Égypte devait exercer sa prédominance, en engageant les autres états sur la même voie d'une réforme sociale »⁷⁹.

Un autre point de vue s'oppose à ce qui précède. Il s'agit de celui de Jean Vigneau qui se positionne par rapport à une phrase écrite par Nasser dans *La Philosophie de la Révolution* : « La Révolution du 23 juillet est la réalisation du rêve que le peuple caressait au début du dernier siècle : se gouverner lui-même, et être maître de ses destinées »⁸⁰. Vigneau commente :

« Mais, dans l'esprit de Nasser, cette promotion doit prendre la forme d'une "lutte de classes", puisque le pouvoir doit passer des mains "des maîtres à celles des esclaves", c'est-à-dire du peuple. On ne peut pas ne pas voir ici les thèmes habituels des doctrines marxistes dont s'inspire consciemment ou inconsciemment le leader de la révolution égyptienne »⁸¹.



Figure 2.3.13. Nasser propose la Charte en 1962.

Nous sommes plus d'accord avec ce point de vue sachant que l'idéologie nassérienne en elle-même a souvent tendance à emprunter ses principes à différentes références historiques et idéologiques. Cette tendance sera prouvée quelques années plus tard dans la Charte Nationale proposée par Nasser. La Charte ou le Rapport de la Charte Nationale (*Taqrîr al Mîthâq* également *al-Mîthâq al-Watani*) est le document proposé par Nasser en 1962 lors de la Conférence Nationale des Forces Populaires. Cette Charte est le document résumant les

⁷⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁷⁸ ALBERT Hourani. *Histoire des peuples arabes*, Seuil, Paris, 1993, p. 533.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ ABDEL NASSER Gamal, *op.cit.*, p. 24 -25, traduit en français dans VIGNEAU Jean, *op.cit.*, p. 452.

⁸¹ VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *op. cit.*, p. 452.

politiques nassériennes à tel point qu'il est considéré comme la Bible politique et économique du pays⁸².

D'une manière générale, la Charte est le fruit d'un compromis entre les pensées de Lénine, de Harold Laski et quelques principes de démocratie libérale. Elle est décrite comme un mélange entre le socialisme scientifique et utopique, entre les pensées de la petite bourgeoisie et le nationalisme étroit, ainsi qu'entre les alignements religieux et l'idéalisme subjectif⁸³. Dans la Charte, l'accent est mis sur l'égalité sociale et la lutte entre les classes en considérant cette dernière « comme une fatalité regrettable et, somme toute, restreinte »⁸⁴. La Charte vise à réunir toutes les classes sociales derrière le gouvernement chargé de distribuer la fortune d'une manière équitable à travers un socialisme à la fois « coopératif » et « scientifique »⁸⁵.

La Charte marque « le moment le plus radical de l'expérience socialisante nassérienne »⁸⁶, explique l'historien Olivier Carré. Il affirme aussi que les efforts des intellectuels communistes ne sont pas négligeables dans la mise en place de celle-ci. Ces communistes deviennent des membres de l'Union Socialiste qui sera le point de ralliement des communistes et socialistes égyptiens. Malgré tout, la vision de l'histoire à l'égard de Nasser et ses compagnons reste réductrice : ils cherchent à réaliser une union nationale qui comprend toutes les couches sociales⁸⁷. Pour ce faire, « il suffit, pensent-ils, de briser la grande bourgeoisie terrienne, à commencer par la famille royale »⁸⁸.

Des mesures supplémentaires voient le jour pour diffuser une culture socialiste au sein du Peuple Égyptien, voire Arabe. En 1965, l'Institut d'Études Socialistes est fondé dans le but de former « une élite militante de jeunes révolutionnaires »⁸⁹. Trois ans plus tard, l'institut fermera ses portes, sa dissolution sera annoncée à la suite de l'effondrement de l'idéologie nassérienne après la Guerre de Six Jours. La création de cet institut puis sa fermeture soudaine témoigne de la confusion de la décision politique et de



Figure 2.3.14. La place de l'Opéra décoré par les slogans nationalistes « le panarabisme intégration politique et assurance sociale ».

⁸² CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », *op. cit.*

⁸³ HILAL Aly el-Dine et IBRAHIM Saad el-Dine, *Misr fi Rob'e Qarn 1952-1977 Dirasat fil Tanmiya wal Tagheir al Seyasi (l'Égypte dans un Quart du Siècle 1952-1977 Etudes dans le Développement et le Changement Politique)*, 1ère., Bayrouth, Markaz al-Inmaa al-Arabi, 1981, p. 137-143.

⁸⁴ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », *op. cit.*

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ *Ibid.*

l'impossibilité de propager une telle culture à l'aide d'un institut unique situé dans la capitale, fait dont l'inutilité a été confirmée très peu de temps après⁹⁰.

L'orientation socialiste de l'État nassérien renforce l'importance accordée aux ouvriers et classes moyennes. Selon Hervet, ces distinctions répondent « aux ambitions modernisatrices » que portent les deux présidents Nasser puis Sadate pour leur pays⁹¹. Par la suite, les classes en question deviendront la principale cible des gouvernements d'après 1952 afin d'« appuyer leur pouvoir et leur projet de société »⁹². Comme l'explique Nasser :

« Certes, la révolution de 1952 est celle de la classe moyenne. Celle-ci a souffert avec d'autres classes du peuple de l'exploitation, la répression et la dépression causées par l'alliance entre la colonisation, le féodalisme et le capitalisme. Elle [la classe moyenne] aspirait à l'indépendance politique totale et l'élimination des intérêts économiques de cette méchante triade qui entrave son progrès et son développement en la privant du marché intérieur, [important] pour construire la société et le pays »⁹³.

3.3.1. L'habitat social

À cet égard, les politiques de l'État nassérien s'orientent vers une nouvelle conception de l'habitat. Celle-ci, est caractérisée par la pensée fonctionnaliste et est influencée par des modèles occidentaux d'appartements de qualité. Elle tend à « produire des espaces spécialisés susceptibles de contrarier les vertus urbaines associées à la mixité »⁹⁴. Quant à la capitale, les résultats de ces politiques en termes démographiques sont considérables, la population du Caire a doublé et passe de 2.7 à 5.6 millions de 1952 à la mort de Nasser en 1970.

Le socialisme arabe, étant l'orientation générale de l'état, impacte les interventions de celui-ci dans le domaine de l'habitation. Les interventions varient entre les domaines « de la mobilisation du sol support, de l'épargne, et dans l'édiction des normes juridiques »⁹⁵. Selon Galila al-Kadi, ces interventions « ont eu un impact important sur les mouvements de la population »⁹⁶. Les interventions de l'État peuvent être catégorisées en des interventions directes et indirectes. Il s'agit dans la première catégorie de travaux de construction pour l'habitat ouvrier et pour la classe moyenne. Quant à la deuxième, elle est consacrée aux

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». L'architecture d'aujourd'hui, 1990, no 269, p. 182-190, 1990. p. 185.

⁹² *Ibid.*, p. 185.

⁹³ CHAKER Taha, *Quadaya Al Taharurur Wal Thawra Al Ishtirakkiyah (Problèmes d'évolution et la révolution socialiste)*. Beyrouth, 1973., Beryouth, Al Farabi, 1973, également cité dans El Kadi Galila, *Al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, le Caire, al-Markaz al-Qawmi lel Tarjamah, 2009, 442 p., p. 266. Notre traduction et la citation originale : إن ثورة 1952 كانت ثورة الطبقة المتوسطة. هذه الطبقة التي عانت مع باقي طبقات الشعب من استغلال وقمع وإحباط التحالف القائم بين الاستعمار والإقطاع والرأسمالية. وكانت تتطلع إلى الاستقلال السياسي الكامل وتهدف إلى القضاء على المصالح الاقتصادية لهذا الثلاثي الكريه الذي كان يعيق تقدمها وتنميتها ويمنعها من الاستحواذ على السوق الداخلي لبناء المجتمع والدولة.

⁹⁴ HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». L'architecture d'aujourd'hui, 1990, no 269, p. 182-190, *op. cit.*, p. 185.

⁹⁵ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, vol. 31, n° 121, 1990, pp. 185-207., p. 191.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 191.

subventions des taux d'intérêt pour les coopératives de logement, et à l'abaissement des loyers par la promulgation des lois des années 1952, 1958 et 1961. Ces lois successives affectent tous les quartiers des villes égyptiennes, surtout le centre-ville du Caire. Elles méritent donc d'être explicitées dans les prochains passages de la thèse.

Penser à construire des habitats ouvriers et populaires est fortement lié aux progrès réalisés par le régime nassérien dans le domaine de l'industrialisation. Le développement de l'industrie basé sur une économie planifiée et centralisée a renforcé la prédominance de la capitale⁹⁷. Cette dernière regroupe deux nouvelles villes, l'une au sud à proximité de Helwan et l'autre vers le nord (Madinet Nasr). La construction d'un centre industriel au sud, dans la banlieue Helwan, une ancienne station thermale, a créé « une zone exclusive d'habitat des cols bleus »⁹⁸. Un axe nord-sud le long du Nil est donc induit et « ne cesse de prendre de l'importance »⁹⁹. La forte centralisation de la capitale dans les domaines industriels et administratifs entraîne une migration rurale. Du fait de ses orientations socialistes, l'État se dirige vers l'habitat populaire pour répondre aux besoins accrus et à la forte demande de logements.

Il convient de dire que le logement social et le logement ouvrier ne sont pas à la base des réalisations purement nassériennes. Le cabinet wafdiste (de parti majoritaire d'al-Wafd) démarre, au début des années 1950, deux projets de logements ouvriers. Ils sont situés dans le quartier d'Imbaba et à Helwan au Caire¹⁰⁰. Ces logements ont été conçus sous la forme d'« ensembles d'unités indépendantes et autonomes, à l'imitation des réalisations anglaises »¹⁰¹.

Quant à l'habitat social, il est connu en Égypte sous le nom d'*al-iskan al-Cha'abi* (les habitations populaires) et vise les classes inférieures de la société. Il convient de préciser ici la différence entre l'habitat social et les habitations populaires, car ces logements de deux types différents portent des noms proches dans l'arabe littéraire (*al-iskan al-Cha'abi* et *al-Masaken al-Cha'abiya*) : il s'agit, pour les habitations populaires, de logements situés dans des anciens quartiers populaires, caractérisés par la forte densité et la dégradation de ses immeubles. Elles comprennent ainsi « des immeubles de rapport plus récents » qui constituent « la part la plus faible »¹⁰² de ces quartiers. S'agissant de l'habitat social (les habitations populaires), l'État nassérien facilite l'accès aux logements pour les classes inférieures en supprimant le paiement du pas-de-porte¹⁰³. En revanche, les habitants paient « un loyer officiel et subventionné »¹⁰⁴ suite

⁹⁷ HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions », *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, n° 269, p. 182-190. », *op. cit.*, p. 185.

⁹⁸ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, *op. cit.*, p. 86.

⁹⁹ HERVET Frédérique. « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, n° 269, p. 182-190, *op. cit.*, p. 185.

¹⁰⁰ HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », in *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, p. 43-62, URL : <http://books.openedition.org/cedej/906>, consulté le 8/2/2020.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² DEPAULE J. C. et NOWEIR S., « Balcons au Caire : les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *Architecture*, pp. 301-321., 1986, p. 303-304.

¹⁰³ Le pas-de-porte ou le droit d'entrée est une somme versée par un locataire au propriétaire de logement au début de bail pour aider à la location.

¹⁰⁴ HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *op. cit.*

à une série de lois promulguées pour bloquer les loyers. Certains de ces logements sont situés dans les anciens quartiers tel que Le Caire islamique, le vieux Caire. L'attention portée par l'État à ce type de logement vise à « reloger les occupants des immeubles vétustes démolis » et à « répondre à la demande toujours croissante » pour « réduire la densité des quartiers du centre »¹⁰⁵. Le géographe Pierre Marthelot ajoute aux raisons précédentes l'intention de l'État de lutter contre la ségrégation sociale¹⁰⁶.

L'habitat social regroupe des ensembles résidentiels composés de plusieurs immeubles qui « font partie d'un capital immobilier de bonne qualité »¹⁰⁷. Ces logements sont distribués à leurs destinataires : des ouvriers, des classes moyennes et inférieures. Ceux-ci paient un loyer « subventionné en fonction du nombre de pièces, à raison d'une livre [égyptienne] par pièce dans l'unité de logement »¹⁰⁸. Au cours des années 1950, le nombre d'unités construites atteint 56 000 par an dans toutes les villes égyptiennes¹⁰⁹. Malgré les grands plans industriels comme le Haut Barrage et le projet de 1000 Usines, les années 1960 connaissent « un net ralentissement » dans le domaine de la construction des logements sociaux. Cependant, l'urbaniste Milad Hanna affirme que le nombre total d'unités construites pendant cette période atteint le million et demi¹¹⁰. Ces habitats, construits en briques rouges et en béton armé, sont sous la forme « de grands ensembles préfabriqués de très médiocre finition qui prolifèrent, à partir de 1962, dans tous les quartiers »¹¹¹.

Quant aux projets d'habitat au Caire, certaines de ces habitations sont conçues sur le modèle du « système de la maison unifamiliale en rangées adossées »¹¹². Entre 1954 et 1956, elles sont construites dans plusieurs quartiers tels que Helwân, Imbâbâ et Hilmiyya al-Zâtune, où l'occupation moyenne dépasse 2.3 personnes par pièce¹¹³. La construction de ces habitations a pour but de faire face à la croissance de la population et « désengorger le parc immobilier »¹¹⁴. Au début des années 1960, un grand projet d'État est amorcé sous le nom d'al-Alf Maskan (Les 1000 Logements) et construit entre 1960 et 1965.

En plus des nouveaux logements construits pour les classes ouvrière et moyenne, on trouve des habitations dont le loyer est lourdement abaissé pour les personnes ayant de faibles revenus. Ces habitations à loyer modéré essaient dans toutes les villes égyptiennes surtout au Caire. Ils se situent vers les deux pôles industriels au nord et au sud¹¹⁵. Ils s'installent aussi sur les

¹⁰⁵ DEPAULE J. C. et NOWEIR S., « Balcons au Caire », *op. cit.*, p. 303-304 .

¹⁰⁶ *Ibid.* p. 303-304.

¹⁰⁷ Hanna Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *op. cit.*

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire, op. cit.*, p. 442.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 192.

franges de l'agglomération à Zeinoh¹¹⁶, Ain al-Sira et al-Zawya al-Hamra¹¹⁷ et vers les banlieues d'Imbaba et d'al-Amiréyah¹¹⁸.



Figure 2.3.15. Habitat à Imababa.



Figure 2.3.16. Habitat d'Alf Maskan, Ain Shams.



Figure 2.3.17. Habitat de Meit Okba.



Figure 2.3.18. Habitat à Hilwan.

3.3.2. *Mawwal al Bayat Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)* par Khairy Shalaby (1991)

Comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre de cette partie, les politiques de centralisation et l'égyptianisation ajoutées à celles de l'industrialisation entraînent l'exacerbation de la migration intérieure vers la capitale. Entre 1960 et 1966, Le Caire compte 80 % du total des migrants égyptiens (1 270 000 personnes représentent le tiers de la population du celui-ci)¹¹⁹. La situation des migrants de la capitale est difficile à tous les niveaux, comme l'explique Galila el-Kadi :

« Cette population migrante, composée d'individus de niveau culturel relativement bas (45,6 % d'illettrés), professionnellement peu qualifiés (42,6 % de travailleurs sans qualification), et disposant de revenus inférieurs à la moyenne, aggrave sensiblement les difficiles problèmes auxquels Le Caire est confronté. Les immigrants récents sont pauvres, ils sont lourdement frappés

¹¹⁶ *Ibid.*, p.192.

¹¹⁷ DEPAULE J. C. et NOWEIR S., « Balcons au Caire », *op. cit.*, p. 303-304 .

¹¹⁸ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 192.

¹¹⁹ RAYMOND André, « Chapitre IX. Le Caire », in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 213-241, URL : <http://books.openedition.org/iremam/806>, consulté le 14/2/2020.

par le sous-emploi et leurs besoins sociaux (assistance, logement), économiques (emploi) et culturels (éducation) sont particulièrement pressants »¹²⁰.

La centralisation administrative et fonctionnelle au centre-ville encourage une partie de ces migrants à habiter en périphérie du quartier, notamment dans des quartiers plus dégradés comme Boulaq. Le romancier Khairy Shalaby consacre deux romans à la migration interne au début des années 1960 et la vie des migrants au centre-ville. Les événements de ces deux romans se déroulent dans le quartier populaire de Ma'rouf situé au centre-ville. Bien qu'il soit au centre-ville, le quartier Ma'rouf est connu pour son état délabré depuis l'époque du khédivé Ismaïl. Il s'agit des romans *Saleh Hisa (le serveur du Hachich)* paru en 2000 et *Mawwal al Bayat Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)*, publié en 1991. Nous choisissons d'analyser quelques passages du deuxième roman car il représente à la fois la vie dans un quartier populaire totalement exclu du processus de modernisation mené par Ismaïl et Nasser bien qu'il soit étroitement lié au centre-ville. Il porte en même temps sur la vie des migrants villageois du Caire pendant les années 1960.

Khairy Shalaby (1938-2011) est né dans un village au gouvernorat de Kafr al-Shaykh dans le delta du Nil. Au cours de sa jeunesse, il quitte son village pour commencer sa carrière de romancier au Caire où il déménage souvent. Selon son ami proche, le romancier Ibrahim Aslan, l'enfance de Shalaby et ses nombreux déplacements entre les villages et les villes égyptiennes lui permettent de découvrir les contes populaires des campagnes égyptiennes et d'étudier les comportements des paysans et des citadins. Sa production littéraire est variée ; il écrit près de soixante-dix ouvrages sous la forme de romans, de courtes nouvelles, de contes historiques, de pièces de théâtre et d'études critiques. Il était l'éditeur en chef du magazine *Poésie* pour quelques années puis celui de *Série des Études Populaires* jusqu'à sa mort.

Les romans de Shalaby expriment une réalité sociale et politique. Ils ne sont pas séparés de la vie quotidienne des égyptiens, et sont considérés comme un état des lieux très juste de l'homme de la rue. Son roman *Wekalet Attia (La Maison d'hébergement ou la Pension)* porte sur le quotidien d'un jeune homme vivant dans un caravansérail historique dégradé du vieux Caire. Le roman *Saleh Hisa (le Serveur du hachich)* raconte la vie dans les cafés de Hachich à Ma'rouf, un quartier dégradé au centre-ville, à la lumière des transformations majeures de l'ère nassérienne et celle de l'ouverture économique (*al-Infitah*) : il exprime la mort des rêves des égyptiens aux yeux des drogués et leur confusion face à des grandes questions de l'époque telles que la pauvreté, le renversement des valeurs économiques et sociétales, les accords de la paix avec l'État hébreu. Le quartier de Ma'rouf est décrit, bien qu'il soit au centre-ville, comme son « opposé absolu ». Ainsi, leurs habitants sont vus comme des étrangers vivant « une autre vie dans une autre ville »¹²¹. Le contraste est accentué entre les habitants du centre-ville et ceux du quartier de Ma'rouf par la différence entre leurs modes de vie et de consommation, et montre la souffrance des classes inférieures pour survivre face à l'augmentation des prix et aux conditions difficiles de la vie.

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ SHALABTY Khairy, *Saleh Hisa (le Vendeur de Hachich)*, le Caire, Dar al-Hilal, coll. « Rewayat al-Hilal », n° 2, 2000. p. 6.

Grâce à la richesse de sa narration, Shalaby est considéré comme l'un des premiers romanciers arabes qui adoptent le Réalisme Magique dans lequel la réalité est mélangée avec le mythe, comme dans les romans *al-Sanyoura (la Belle)* et *Bagh'let al-Arche (la Mule de trône)*. Ainsi, les objets inertes et les animaux chez Shalaby sont considérés comme des êtres qui racontent et interagissent avec leur entourage. Dans son roman *al-Chouttar (les Bons garçons)*, le narrateur est un chien. La fantaisie historique est également présente dans ses textes comme *Rehalat al-Torchagy al-Halwagy (Les Voyages dans le temps de l'homme qui vendait les pickles et les sucreries)*, portant sur Le Caire Fatimide du Moyen-âge en établissant des parallèles avec l'époque contemporaine.

Le travail de Khairy Shalaby est très apprécié en Égypte et dans le monde arabe. Ses fameux romans sont traduits en plusieurs langues. Il gagne le Prix d'État de la Littérature deux fois en 1980 et 2005, ainsi que la Médaille des Sciences et des Arts en 1981. Son roman *Wikalet Attiyya* est considéré le meilleur roman arabe pour l'année 2003, lauréat du prix de Naguib Mahfouz en 2003. Finalement, *Wikalet Attiyya* a été classée par l'Union des Écrivains Arabes comme l'un des 105 meilleurs livres du siècle dernier. Le roman *Isasia* est quant à lui récompensé par le Prix International de la Fiction Arabe en 2010.

Le titre du roman *Mawwal al Bayat Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)* donne une idée de la difficulté de vivre de son narrateur. Celui-ci est un jeune écrivain débutant, il est venu au Caire pour y travailler au début des années 1960. Il décrit son rythme (*mawwal*) quotidien pour trouver un endroit où dormir. Le mot *mawwal* en arabe est à la base un type d'art folklorique. Il s'agit de chanter la poésie arabe d'une façon répétitive pour faciliter la propagation du poème chanté et apprendre rapidement les mots qui pourraient être difficile à retenir. Ainsi, ce mot *Mawwal* est dérivé du mot *Menwal* qui signifie le rythme. Dans le dialecte égyptien, on emploie le mot *Mawwal* pour décrire un rythme répétitif. Pour le narrateur, celui-ci est associé à sa difficulté financière qui le prive de la possession d'un logement où il pourrait rentrer le soir. Notre jeune écrivain marche toutes les nuits dans les rues du Caire, surtout dans celles du centre-ville, et décrit ses observations et réflexions comme un flâneur baudelairien.

La vie du narrateur mélange sa réalité misérable et sa fantaisie. Cette dernière est représentée par les rêves qu'il fait lors de ses rares heures de sommeil sur les bancs des espaces publics, comme la gare ou les sièges des transports en commun. Par ses observations des bâtiments et des habitants du centre-ville, le narrateur dresse un état des lieux du quartier à partir des années 1960, passant par la guerre des Six Jours et se terminant par le début du mandat présidentiel de Sadate. Les sentiments d'étrangeté intérieure sont parfaitement représentés par le narrateur qui se trouve loin de son village d'origine et de ses proches. Les souvenirs d'enfance, les comportements des villageois ou ceux des citadins, la confusion, la souffrance, la peur et le vagabondage sont entremêlés dans son esprit du narrateur et animent ses pensées, ses rêves et les rencontres qu'il fait pendant ses journées à la recherche d'un travail.

En outre, le roman décrit la vie littéraire du Caire. Passionné par la littérature et les arts, le narrateur rencontre chaque jour des journalistes, des écrivains, des artistes et des intellectuels, il donne des détails sur leurs vies et leurs relations les uns avec les autres. Il utilise parfois des

noms d'emprunt pour désigner des personnages réels du monde culturel et artistique arabe (par exemple, le poète Abdel Fattah al-Bantouni, un personnage du roman, pour désigner le poète Abdel Rahman al-Abnoudi), d'autres fois il évoque directement leurs noms, comme le chanteur Abdel Halim Hafez ou encore l'éditeur Mohamed Madbouli, propriétaire de la librairie qui porte son nom, bien connue sur la place Talaat Harb. Dans le roman, des questions pertinentes sont posées dans les dialogues comme le leadership du monde arabe après Nasser, l'oppression étatique, la critique politique et personnelle du président Sadate. Celui-ci est en effet décrit par un personnage du roman comme « le chauve qui ne fait que se répéter, duquel on ne peut rien attendre de bien »¹²².

La corruption institutionnelle figure également dans le roman, notamment avec l'histoire de Musa'ad Kamel, un écrivain et marchand ambulant à Alexandrie, qui devient fonctionnaire au Ministère de la Culture par népotisme. En outre, les grands événements politiques sont sujets à discussion entre les personnages du roman avec un mélange d'ironie et d'amertume, tels que la guerre d'usure (1969-1970), les manifestations de la Dignité revendiquant de la place Tahrir (1972). La détérioration de la vie sociale et culturelle, l'une des conséquences de la défaite de 1967, est également évoquée par la description par la critique des chansons et films médiocres en Égypte.

Dès les premières pages du roman, le narrateur décrit un état de perte et de confusion compte tenu de sa position de migrant pauvre. Malgré tout, les lieux du centre-ville ne font pas partie de cette confusion car ils sont bien connus du narrateur comme de tout lecteur :

« Je ne sais certainement pas qui je suis, mais je reconnais que celle-ci est la rue Soliman, là est le cinéma Metro, ici est le théâtre Miami et le café Excelsior. Tout cela confirme que j'appartiens à cette ville. De même, il me semble que tous ces lieux ainsi que le sol de la rue me connaissent très bien. Puisqu'ils ont avec moi - et vice versa - de longs souvenirs mystérieux qui se sont peut-être éteints en se cachant comme des braises de feu sous le tas de cendres »¹²³.

Les quatre toponymes mentionnés sont tous des lieux de loisirs que le narrateur garde dans sa mémoire car, selon nous, il n'y a pas accès à cause de sa pauvreté. La relation entre le narrateur et les lieux est complexe, mêlant des souvenirs et des vécus pleins d'amertume. De même, le narrateur n'arrive pas à préciser sa relation avec le quartier à cause de l'absence de sentiment d'appartenance à une ville qui témoigne de la misère de ses migrants :

¹²² SHALABY Khairy, *Mawwal al Bait Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 1991. p. 110. Notre traduction et la citation originale : لاتنظروا خيرًا بعد اليوم . فالأقرب لا يجيء من ورائه غير الزن.

¹²³ *Ibid.*, p. 25. Notre traduction et la citation originale : لم أكن أعرف من أنا على وجه اليقين. لكن ادراكي بأن هذا هو شارع سليمان، وهذه هي سينما مترو، وهذا هو مسرح ميامي، وهذا هو مقهى الإكسيلسيور. كل ذلك يؤكد أنني من هذه المدينة. كما يبدو أن هذه الأماكن كلها، وحتى أرض هذا الشارع، تعرفني حق المعرفة، لها معي - كما لي معها - ذكريات طويلة غامضة لعلها خمدت مختبئة كجمرات النار تحت ركام الرماد.

« Je voudrais bien savoir qui suis-je [?], quel est mon travail [?] et quelle est ma relation avec cette ville et ce quartier précisément [?] Cette ville, je me souviens, semble ouverte à tout le monde pendant la journée et fermée pendant la soirée comme une piège à souris »¹²⁴.

La différence entre le jour et la nuit au centre-ville est importante aux yeux du narrateur. Durant la journée, le centre-ville ouvre ses portes à ses habitants, aux travailleurs et aux migrants. Par contre, le quartier se referme pendant la soirée sur ceux qui trouvent un logement en chassant les migrants qui n'en ont pas comme le narrateur. Se considérant comme l'une des souris dans une situation misérable face à une ville immense, il est envahi par la peur des gendarmes de la ville :

« Je porte une vieille chemise, un plus vieux pantalon et des chaussures qui se plaignent à tout le monde de sa souffrance douloureuse. Je n'ai aucune valise à la main et je ne porte aucun papier. Dans ma tête, j'imagine que le gendarme me fait prendre par les épaules avec une brutalité qui les coupe à peine. Je ressens pour quelque raison que je dois me cacher quelque part »¹²⁵.

Bien que le narrateur ne commette aucun crime, il garde dans son esprit un sentiment agaçant d'effroi. Ceci est représenté par la main brutale du gendarme. Il s'agit ici de la répression étatique qui exerce son autorité sur la liberté de penser. La peur d'être arrêté violemment par la police renvoie à la restriction de la liberté des intellectuels, un vice intrinsèque du régime nassérien. Dans cet état de peur, de méfiance et de misère, les rues du quartier Ma'rouf au centre-ville, souffrent à cause de leur état de dégradation et d'abandon :

« La rue était assez calme, vidée des gens et imprégnée d'un silence assourdissant. Ceci est interrompu par des grondements et des bruits métalliques qui deviennent vite évidents par la présence d'un groupe de chats qui se battent sur une poubelle sur un sol glissant à cause des mares provoquées par l'eau des égouts qui a la couleur du savon avec une odeur de puanteur qui m'amène au bord de la mort »¹²⁶.

Cette image du quartier Ma'rouf, au centre-ville, renvoie à l'éclatement des infrastructures au milieu des années 1960. Celles-ci deviennent surchargées et ne sont pas entretenues depuis leur mise en place au début du XX^e siècle. Le problème du débordement des égouts au centre-ville s'aggrave surtout après la guerre de 1967 au cours de laquelle l'état privilégie les dépenses militaires. Malgré cela, la dégradation du quartier Ma'rouf reste incomparable avec celle du centre-ville. Ceci est évoqué par le narrateur d'une façon ironique en décrivant Qa'adet al-Imbabi (le café d'Imbâbi), situé à Ma'rouf, où l'on pouvait fumer du hachich :

¹²⁴ *Ibid.*, p. 25. Notre traduction et la citation originale : يشملني توق شديد إلى معرفة من أنا وماهي شغلتي وما علاقتي بهذه المدينة وبهذه المنطقة على وجه التحديد، هذه المدينة التي أذكر أنها تبدو مفتوحة في النهار موصدة في الليل كمصيدة الفئران.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 25. Notre traduction et la citation originale : كنت أرتدي قميصا قديما وسروالا أقدم وحذاء يشكو لطوب الأرض عذاب المر الأليم ، ليس في يدي أية حقائب ولا في حبي أية أوراق. في رأسي كانت يد الشريك تقبض على مخي من الكتف بخشونة تكاد تفريه وكنت أحس لسبب ما أنني يجب أن أستر في مكان.

¹²⁶ *Ibid.*, p.29. Notre traduction et la citation originale : حيث الشارع هاديء تماما وقد خلا من الناس وشمله صمت مريب، تتخلله خرخشات وطرقعات صفيحية سرعان مايتضح أن رهظا من القبط يتقاتل على صفيحة قمامة بالأرض الزلقة وبرك من مياه المجاري تحمل لون الصابون برائحة زنخة تزكم الأنف تكاد تزهق روجي.

« Nous nous dirigeons vers le café d'al-Imbabi à travers des ruelles étroites et chatoyantes fermées par les portes de l'obscurité de la nuit, bien qu'elles soient situées à deux pas de la rue Soliman, noyée dans les lumières impressionnantes des néons tout le temps. Ces ruelles se croisent avec la rue d'Abdel Khalek Tharwat et celle d'al-Antiqkhana puis longitudinalement par la rue Champollion qui se termine par la Cour Sublime et le syndicat des journalistes. Les trois rues question traversant le quartier Ma'rouf obscur et dégradé semblent le couper avec des lignes blanches de chaux mélangée avec du sable »¹²⁷.

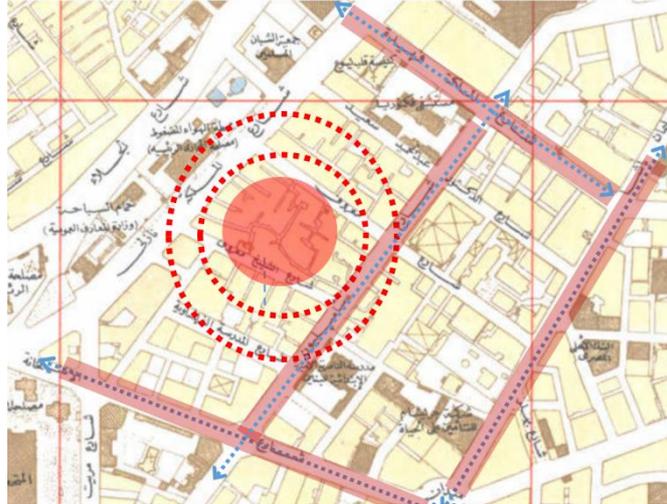


Figure 2.3.19. Carte du quartier Ma'rouf (1949) selon Mawwal al Bayat Wal Nawm indiquant les rues : Abdel Khalek Tharwat, Soliman pacha, Champillion et Antiquekhana.

Contrairement au quartier Ma'rouf, les grandes rues du centre-ville sont plus propres et plus entretenues, notamment sur la rue Soliman (pacha), récemment renommée rue Talaat Harb. Les lumières de la rue, toujours allumées, donnent une idée de la fréquentation, de la circulation et de son état de luxe à la différence du quartier en question. Les trois rues du centre-ville traversant Ma'rouf représentent des traces « propres » en comparaison avec l'obscurité et la dégradation du quartier. La description de celui-ci est poursuivie par le narrateur qui aborde l'état des immeubles et le comportement de ses habitants :

« Le passant de ces trois rues ressent qu'il est dans le cœur de la ville pleine de lueurs, mais s'il est comme moi à la recherche d'un trou dans le manteau de la nuit du Caire, il doit traverser des ruelles qui ne peuvent guère permettre le passage que d'un corps, mais si le passant tombe sur quelqu'un qui vient de l'autre direction, chacun d'entre eux doit éviter de se toucher en se collant au mur jusqu'à ce que l'un des deux ou les deux passent entre des immeubles destinés à être démolis depuis cinquante ans, malgré cela, ils ne sont ni démolis ni abandonnés. Les habitants de ces immeubles les ont abandonnés pour s'installer dans de nouveaux logements construits par l'Etat. Par la suite, les logements abandonnés sont sous-loués par les anciens

¹²⁷ *Ibid.*, p. 135. Notre traduction et la citation originale : نمضي إليها عبر مجموعة من الحواري الضيقة المتلوية التي يغلقها الليل مع أنها تقبع خلف شارع سليمان الغارق في الضوء النبوي المبهر ليل نهار، ويخترقها من القلب شارعاً عبد الخالق ثروت والأنتيخانة، ويخترقها بالعرض شارع شامبليون الذي ينتهي بدار القضاء العالي ونقابة الصحفيين، فكان هذه الشوارع الثلاثة قد قسمت حي معروف المظلم المتهالك بشرائح من الجير المخلوط بالرمل .

locataires à d'autres personnes. Ces logements sont des maisons peu élevées dont on a supprimé les étages supérieurs, certaines gardent leurs quatre ou cinq étages. Des balcons en fer cabossés avec des corniches et des rambardes rouillés. De pâles moucharabiehs de couleur de poussière sont tordus avec les côtés arrachés. Des fenêtres fermées avec du carton au lieu des vitres, des balcons qui ressemblent à des furoncles dans un corps infesté par les blessures et les plaies. Des anciennes portes qui ne peuvent s'ouvrir qu'à moitié à cause d'un sol inégal. Ceci est causé par l'accumulation des décombres des anciennes démolitions, des briques qui peuvent être utiles à n'importe quelle fin. Ces décombres peuvent cacher des serpents et des scorpions qui sont stimulés par l'odeur d'humidité, des ordures et de la merde qui passent des estomacs aux trous au sol, ce n'est pas grave tant que chacun de ceux-ci s'occupe de soi [...].

Normalement, l'œil peut s'habituer à l'obscurité. Mais pendant quelques minutes en marchant dans ces ruelles, vous trouvez que vous pouvez observer quelques couleurs pâles qui tachent le manteau de la nuit dans plus d'un endroit. Ce sont les lampes à huile avec leurs ficelles fumées dont la lumière faible vient des ouvertures éloignées : d'une cavité dans un mur, d'une petite porte comme celle de la cage des poulets, d'une ouverture dans une hutte debout seul comme un tombeau dans une cour qui fut le terrain d'une maison démolie dont les décombres restent toujours au milieu et dans l'entourage »¹²⁸.

Les principes d'haussmannisation ancrés au centre-ville et les caractères remarquables de la ville dite « moderne » sont totalement absents du quartier Ma'rouf. L'histoire du quartier en question est documentée par l'historienne Janet Abu-Lughod dans son ouvrage monumental *Cairo 1001 Years of the City Victorious* paru en 1969, par l'historien Jean-Luc Arnaud dans son ouvrage *Le Caire, mise en place d'une ville moderne (1867- 1907)*, publié en 1998 et finalement dans l'ouvrage de Mara Naaman *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, publié en 2011. C'est à cause de sa relation avec la ville moderne (le centre-ville), que le quartier populaire de Ma'rouf est considéré par Naaman, comme un "premodern space"¹²⁹, c'est-à-dire un espace représentant les frontières entre la partie qui a été haussmannisée dans les limites prévues de la ville moderne et celle qui n'a pas été considérée dans le projet de modernisation. Par la suite, Mara Naaman constate que le quartier Ma'rouf est la victime de l'incapacité du Khédivé à réaliser entièrement le plan conçu pour le développement de sa ville¹³⁰, car il représente le « quartier physiquement abandonné du projet de la modernisation d'Ismaïl »¹³¹.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 135. Notre traduction et la citation originale : وقد يشعر الماشي في هذه الشوارع الثلاثة بأنه ما يزال يعيش في قلب المدينة العامرة بالوهج، فإذا كان مثلي يقصد ثقباً في عباءة ليل القاهرة فإنه يضرب في حواري تتسع بالكاد لجسد واحد يمر فإن صادفه مقبل فلا بد أن يجتنب كلاهما الآخر ملتصقا بالحائط حتى يمر أحدهما أو كلاهما، بين بيوت حاصلة على أمر بالإزالة منذ أكثر من خمسين عاماً، ومع ذلك لم تنزل ولم يفارقها أحد، بل إن شاغليها أجروها لناس جدد وانتقلوا إلى أماكن أخرى خصصتها لهم الحكومة بموجب إزالة بيوتهم، وهي بيوت واطئة أزيلت أدوارها العليا، بعضها بقي على طوابقه الأربع أو الخمس، بلكونات حديدية منبعجة ذات أفاريز ودرابزينات صدئة، ومشربيات كالحة في لون التراب ومفصصة ومخلوعة الأضلاع : وشبابيك مقللة بورق الكرتون بدلا من الزجاج، وشرفات كالدامل في جسد موبوء بالجروح والقروح، وأبواب عتيقة لا تفتح إلا نصف فتحة لما خلفها من أرض غير مستوية بفعل ماتراكم عليها من هديم سابق وبقايا طوب قد ينفع في أي غرض. لا بأس إن حوي الهديم ثعابين وعقارب منجذبة برائحة الرطوبة والبلل والقمامة وفضلات الغائط الذي يدلف من البطون في فتحة في الأرض، لا بأس طالما كل منهم في حاله.

¹²⁹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, 255 p., p. 71.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 74.

¹³¹ *Ibid.*, p. 74.

Nous avons montré dans le premier chapitre de la première partie comment le processus de la modernisation à l'époque d'Ismaïl provoque une confrontation entre deux villes, dont l'une est moderne, considérée comme une « Gold Coast », selon les termes d'Abu-Lughod, située à la limite de l'autre qui est médiévale et traditionnelle. Dans le cas du quartier de Ma'rouf, il s'agit d'une entité urbaine et sociale qui porte les caractéristiques de la vieille ville mais au sein de la ville moderne.

À la fin du XIX^e siècle, le quartier de Ma'rouf occupe une surface de trois hectares sur lesquels il fut décidé de construire des bassins de purification de l'eau venant du canal d'Ismaïliyya pour alimenter en eau potable la nouvelle ville de l'époque (le centre-ville)¹³². Les trois hectares sont administrativement liés au canal en question et proposés dans le deuxième plan du Caire en 1869¹³³. La rue principale du quartier est nommée rue de Wabur al-Miyah (le moteur élévateur de l'eau) puis deviendra rue de Champollion à partir 1923 jusqu'à nos jours. Elle est construite pour servir les trois bassins hydrographiques conçus par la Société de l'Eau. Selon Arnaud, l'usage prévu du sol dans cette zone reste un sujet inconnu dans les archives de l'époque¹³⁴. Il affirme aussi que le développement du quartier ne fut jamais réalisé tel que prévu : il est abandonné en faveur d'un autre projet de développement d'une zone située au sud de la nouvelle ville : le quartier de Bab al-Luq. En outre, le khédive accorde très peu d'importance au développement tout le long de la rue Wabur al-Miyah car « il n'a jamais eu l'occasion de passer par là-bas »¹³⁵.

Quant à sa planification, le quartier est inscrit dans l'histoire du centre-ville par ses parcelles carrées organisées sous la forme d'un plan orthogonal. Celles-ci sont attribuées au millionnaire juif Qattawy Bey, qui achète au gouvernement égyptien une surface de 60 000 mètres carrés situés sur les côtés de la rue Wabur al-Miyah en août 1892. Qattawy planifie le quartier puis y construit quelques villas, des bâtiments municipaux et des cabanes¹³⁶. Au début du XX^e siècle, le quartier Ma'rouf fait partie des quartiers accueillants de nombreux migrants ruraux qui sont attirés par l'essor du centre-ville. Au fil du temps, le nombre des migrants augmente, les villas du quartier sont donc abandonnées et démolies puis remplacées par des immeubles et des magasins ne respectant pas les normes. Selon Naaman, l'habitat spontané dans ce quartier souligne des défauts relatifs au plan d'aménagement du Khédivé pour le centre-ville, car ce plan « n'est pas uniquement abandonné mais miné entièrement par les besoins immédiats des nouveaux migrants »¹³⁷.

¹³² HADIDI Fathi Hafez, *al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Evolution Urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21ème siècle)*, op. cit. p. 255.

¹³³ ARNAUD Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Actes Sud, 1998, p. 173.

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*, p. 173.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 74.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 74.



Figure 2.3.22. Les immeubles du Ma'arouf en 1905.



Figure 2.3.23. Quartier Ma'arouf en 1937.

Au cours des années 1950 et 1960, le quartier est frappé par de nouvelles vagues de migrations. Les migrants entourent le centre en habitant des zones « marginales » ou “urban-fringe areas” selon les termes d’Abu Lughod. Ils se sont concentrés dans les quartiers comme Abdin, Bulaq et d’autres plus éloignés comme Shubra al-Khayma, Aguza et Imbaba¹³⁸. Les raisons pour lesquelles ces migrants quittent les milieux ruraux sont nombreuses. La forte centralisation de la capitale et le manque des ressources principales des provinces et des villages du Delta et de Haute-Égypte révèlent un manque d’attention gouvernementale envers ceux-ci. Le taux de pauvreté en augmentation dans les milieux ruraux entraîne aussi un afflux migratoire. Les conséquences sont considérables : l’éclatement du centre-ville, ainsi que plusieurs quartiers du Caire, et la dégradation désastreuse de nombreux villages¹³⁹. Cette double crise n’est pas attribuée uniquement à l’époque nassérienne, elle remonte à l’époque d’après la Seconde Guerre mondiale. C’est pour cela que, la migration en provenance des zones rurales au cours des années 1940 et 1950, selon Abu-Lughod, était la plus intense dans ces zones ceinturant le centre-ville¹⁴⁰.

L’économie affectée par le contexte de guerre participe, avec la surpopulation rurale, à accentuer la souffrance des provinces et des villages égyptiens ainsi que leur pauvreté. Le géographe Gamal Hamdan perçoit le phénomène de migration rurale dans son ouvrage remarquable *Chakhsiyyat Misr : dirasa fi ‘abqariyyat al- makan* (La Personnalité de l’Égypte : étude du génie du lieu) comme un résultat de la pauvreté rurale, notamment dans la Haute-Égypte, qui s’accroît en même temps que l’extension de la capitale. Hamdan confirme aussi que les mouvements migratoires vers le centre-ville sont parmi les conséquences de la situation désastreuse de plusieurs villages¹⁴¹.

¹³⁸ ABU-LUGHOD Janet, « Migrant Adjustment to City Life: The Egyptian Case », *American Journal of Sociology*, juillet 1961, vol. 67, n° 1, pp. 22-32, p. 22.

¹³⁹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, *op. cit.*, p. 74.

¹⁴⁰ ABU-LUGHOD Janet, « Migrant Adjustment to City Life », *op. cit.*

¹⁴¹ HAMDAN Gamâl, *Chakhsiyyat Misr: dirasa fi ‘abqariyyat al- makan (la Personnalité de l’Égypte : étude du génie du lieu)*, Le Caire, Dar al-Hilal, 1967, p. 315-316.

Appartenant aux classes inférieures, les habitants du quartier Ma'rouf réalisent des modifications dans leurs logements après les avoir occupés depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale¹⁴². Ces modifications sont vues par Naaman comme « une “reprise” parallèle du territoire de la part du peuple, pourtant à une échelle beaucoup moins héroïque et historique que ce qui a été promulgué à *Wust al-Balad* »¹⁴³. Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec ce point de vue car il s'agit plutôt de besoins essentiels, pour ces habitants, qui ne peuvent pas être satisfaits par les services et les facilités du centre-ville car ces derniers ne sont pas à leur portée. Par la suite, les habitants se trouvent obligés à adapter leurs logements à leurs besoins comme le décrit le narrateur du roman *Mawwal al Bait Wal Nawm* :

La description faite par le narrateur du quartier Ma'rouf au cours des années 1960 révèle des aspects à la fois urbains, architecturaux et sociaux. Les ruelles très étroites situées dans le quartier donnent une idée de son informalité, car elles sont originellement des espaces interstitiels non planifiés. Quant aux immeubles, ils sont condamnés soit pour leur dégradation ou pour leur non-respect des normes de construction. La durée importante, soit cinquante ans durant laquelle ces immeubles sont condamnés mais habités en même temps, souligne la crise du logement au Caire à l'époque. Le risque pris par les habitants du quartier en vivant dans ces immeubles en ruine révèle la pauvreté, l'indifférence et le manque d'opportunité pour ceux-ci, ainsi le manque de confiance envers l'État. Ce dernier s'affiche impuissant à appliquer les lois contre les quartiers informels. La corruption administrative permet à certains habitants de déménager dans de nouveaux logements construits par l'État tout en profitant de leurs anciens logements en les louant à d'autres personnes, ce qui souligne la crise du logement et les conditions difficiles des nouveaux migrants.

Le rôle du gouvernement concernant le quartier est presque inexistant, sauf pour la suppression des étages supérieurs de quelques immeubles. Son attention est totalement détournée des conditions de vie des habitants. Ceux-ci avancent dans la vie, guidés par l'instinct de survie. Les logements qu'ils habitent ne sont que des abris. Ils se contentent de vivre entre ses murs et au-dessus de ses toits. La vie dans ces abris n'est pas saine. La description donnée des immeubles confirme l'absence totale de respect des normes et un manque d'entretien. Les éléments architecturaux mentionnés tel que les moucharabiehs, les portes anciennes en bois et les corniches donnent l'impression d'être devant des édifices datant du Moyen Age, qui ressemblent à ceux de la vieille ville du Caire. Les balcons/funicules ne suivent aucun rythme, ils sont bâtis par les habitants d'une manière anarchique. Ils correspondent aussi aux images associées à la vieille ville dans les romans de Naguib Mahfouz, Ihsan Abel Qoudous et Albert Qossery. Ce sont ces images qui incitent les personnages de ces romans à quitter leurs milieux pour aller vivre au centre-ville¹⁴⁴.

Le manque de moyens des habitants les pousse à s'appropriier leurs logements afin de s'isoler thermiquement, comme en utilisant du carton pour fermer les fenêtres. Quant aux réseaux sanitaires, ils sont totalement inexistantes. En outre, le quartier ne connaît pas encore l'électricité

¹⁴² NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 72.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 72.

¹⁴⁴ Pour plus d'informations, voir le deuxième chapitre de la première partie de la thèse.

bien qu'une partie de la rue Champollion soit alimentée par le câblage électrique depuis 1900. Celle-ci comprend des consulats (comme celui de l'Autriche-Hongrie 1907-1912, le Danemark 1909-1910, l'Iran 1916-1923, la Hollande 1923-1931 et l'Italie 1936-1990), des instituts de recherche (comme l'IFAO 1895-1907) et le palais du prince Saïd Halim conçu par Antonio Lachiac, qui est transformé en école al-Nasseriyya à partir de 1915¹⁴⁵.



Figure 2.3.24. Siège de l'IFA, rue Champollion.



Figure 2.3.25. Palais Saïd Halim, rue Champollion.

Quant aux comportements des habitants, ils sont également illustrés par le narrateur :

« Si vous êtes flâneur noctambule comme moi, vos yeux sont experts à surprendre et jeter un œil dans l'une de ces ouvertures. Vous pouvez pencher la tête et regarder [par l'ouverture] sans aucune vergogne et sans vous vanter. Vous pouvez aussi entrer en saluant “assalam aleikom” ou « bonsoir les gens ! » ou même sans rien dire si vous êtes connu. Au cas où vous ne l'êtes pas, vous pouvez donner l'impression de l'être, il suffit de citer le nom de l'un des habitués du quartier ou le nom de ses voisins. Vous trouverez quand vous entrerez des enfants qui s'entassent près de vous, sous une couverture ou une toile ou des anciens *gilbabs*, dans les bras d'une femme. Ou vous pouvez les trouver dispersés un peu partout. Vous trouverez ceux qui vous accueillent, vous font de la place pour s'asseoir, font réveiller les endormis en leurs ordonnant de faire de la place ou de sortir à l'extérieur, selon la bonne impression que vous pouvez donner. Le vendeur de Hachich et d'opium viendra pour vous montrer le *sanf* ¹⁴⁶ qu'il a »¹⁴⁷.

Les comportements des habitants sont conformes avec leurs origines villageoises. Le quartier est transformé en un village où tout le monde connaît tout le monde. L'hospitalité des habitants

¹⁴⁵ HADIDI Fathi Hafez, *al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Evolution Urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21^e siècle)*, op. cit., p. 256-257.

¹⁴⁶ Le mot *sanf* signifie en arabe (type), dans le commerce des drogues, les différents types de drogues.

¹⁴⁷ SHALABY Khairy, *Mawwal al Bait Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)*, op. cit., p. 136-137. Notre traduction et la citation originale : لو كنت من دود الأرقعة مثلي فإن عينك خبيرة بالتلصص في هذه الفتحات وأختلاس النظر، في أي فتحة من هذه الفتحات يمكن أن تميل برأسك وتطل دونها صفاقة و تيجح ، بل يمكن أن تحني داخلا ملقيا بالسلام عليكم ، أو مساء الخير بإجدعان ، أو حتى بدون أن تفتح فمك. هذا إذا كنت معروفا لديه ، وإن لم تكن فيمكن الإيحاء لأهل المكان أنك معروف لهم ، يكفي أن تذكر اسم واحد من المترددين في على المكان ، أو من جيرانه ستجد أطفالا تتكوم على مقربة منك تحت بطانية أو خيشة أو جلابيب قديمة ، في حضن امرأة . أو تراهم متناثرين. ستجد من يرحب بك يفسح لك رقعة تتربع فيها ، أو يزعد النيام يأمرهم بإفساح المكان ، أو بالخروج إلى الخلاء ، حسب ما يوحيه سمك ومظهرك من خير متوقع . سيجيئك بائع الحشيش والأفيون ليفرجك على ما معه من الصنف.

est illimitée envers leurs visiteurs malgré leur pauvreté. En absence de sécurité, ils utilisent leur intelligence innée pour distinguer les bons et les mauvais visiteurs. Ainsi, le commerce de drogues est très répandu dans le quartier à tel point que le dealer cherche ses clients afin de leur montrer les nouveautés de sa marchandise. C'est à cause de cette réputation du quartier et la dégradation de ses immeubles que l'État nassérien décide d'intervenir. Au début des années 1960, la plus grande partie des immeubles sont démolis puis le quartier fait l'objet d'une planification où les parcelles sont traversées par un réseau de rues orthogonales. En 1965-1966, l'État construit de hauts immeubles de style moderne (comme les logements sociaux) qui restent à ce jour connus sous le nom d'Imarat Ma'rouf (les immeubles de Ma'rouf). Cette intervention n'est pas évoquée dans le roman de Shalaby, probablement parce qu'il ne l'a pas vécue.

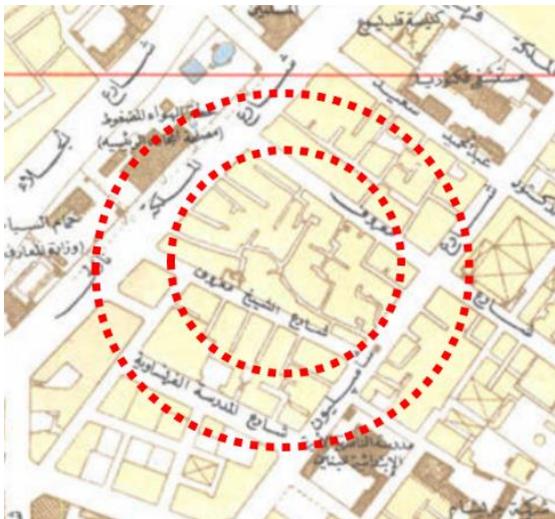


Figure 2.3.26. Quartier Ma'arouf avant l'intervention de l'Etat en 1949.

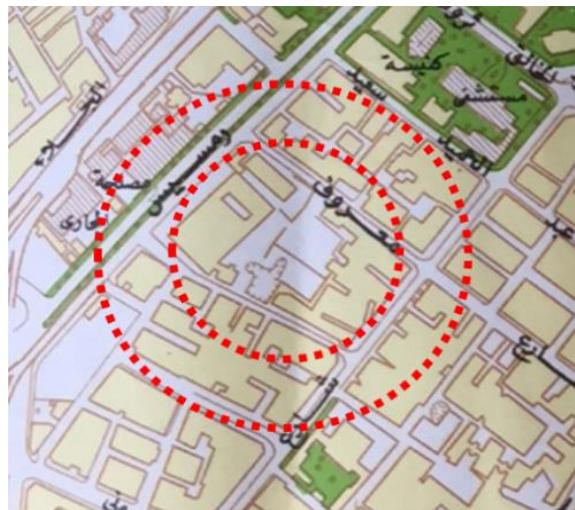


Figure 2.3.27. Quartier Ma'arouf après l'intervention de l'Etat en 1966.

Les habitants du quartier représentent la vie des migrants dont le narrateur fait partie. Selon lui, les rêves, les souvenirs et les réalités sont mêlés sous la pression de la misère. En continuant à marcher dans le quartier de Ma'rouf, le narrateur commence à perdre la mémoire, mais ses racines et ses rêves lui reviennent rapidement à l'esprit :

« J'ai réalisé que je viens d'un certain village. Je dois y avoir donc une famille et je ne suis pas une branche coupée de son arbre »¹⁴⁸.

« J'ai réalisé que j'avais un grand rêve, concernant la lecture et l'écriture, j'ai réalisé que j'ai oublié ce rêve il y a longtemps. J'ai réalisé que je ne peux pas même acheter du pain »¹⁴⁹.

¹⁴⁸*Ibid.*, p. 26-27. Notre traduction et la citation originale : تذكرت أنني من قرية معينة، فلا بد إذن أن لي أهلاً فيها وأنني لست فرعاً منبت الجذر.

¹⁴⁹*Ibid.*, p.27. Notre traduction et la citation originale : تذكرت أنني كنت أطوي الجنان على حلم كبير فيما يختص بالقراءة والكتابة. تذكرت أنني قد نسيت هذا الحلم منذ وقت طويل. تذكرت أنني يئست حتى من العثور على الرغيف الحاف.

Pour les migrants de la ville, les lieux qu'ils fréquentent constituent des points de repères. Étant la porte d'entrée et de sortie, la place de la gare reste le lieu le plus accueillant pour le narrateur. Il l'évoque avec beaucoup de respect et d'affection :

« Cette place est le sanctuaire éternel où tout le monde est à l'abri, même les plus petits insectes. Une autre raison pour laquelle je me réfugie à Bab al-Hadid est peut-être le sentiment que la gare est la porte qui pourrait me ramener à mon village à n'importe quel moment. Bien que j'y habite à peine et que j'y rentre chaque soir, je me sens heureux à chaque fois que j'y arrive. [Je me sens souvent] à la gare pleine d'espoir immédiat de revoir la famille, les amis et les souvenirs de la jeunesse et de l'enfance »¹⁵⁰.

La valeur de la gare dépasse celle de son usage. Elle représente plutôt un lieu de calme où une personne anonyme parmi la foule des voyageurs pourrait se débarrasser de sa peur d'être surveillée, surtout si elle n'a aucun papier comme notre narrateur. Le narrateur ressemble à un prisonnier dans la ville où sa souffrance commence. Alors que la gare représente la porte de la prison qui sépare le migrant de sa liberté, elle représente en même temps ses rêves irréalisables pour une vie épanouie dans la ville.

Selon Pierre Sansot, l'arrivée par la gare dans la ville représente bien une rupture¹⁵¹ entre celle-ci et tout ce qui précède « par rapport à l'univers du train de province ou par rapport à l'arrivée collective ou anonyme »¹⁵². Nous pouvons ajouter que cette rupture se fait entre la vie dans la capitale et celle d'avant pour un migrant. Dans son ouvrage *Poétique de la ville*, Sansot explique cette relation entre les individus et la ville, partant par la gare :

« Partir par la gare, c'est, en effet, constituer d'une façon privilégiée, la ville comme une totalité. Là encore, nous savons bien d'un savoir abstrait qu'une ville se présente comme un tout autonome - mais, quand nous nous promenons, nous ne rencontrons jamais que des îlots, des parcelles, des cantons de ce tout. Dans la gare, avant de partir, nous avons le sentiment de tourner le dos à toute la ville, encore présente et non point réduite à une représentation lointaine »¹⁵³.

Depuis les années 1950, la place de la gare commence à gagner plus d'importance, étant la porte d'entrée et de sortie d'une capitale centralisée pour les migrants ruraux, ainsi que pour les étudiants égyptiens et arabes. Elle fait partie de l'image de la capitale, représentant « un nœud qui focalise également des flux d'hommes, des biens et des voies à l'échelle nationale »¹⁵⁴. La place de la gare est l'incarnation du premier choc pour le visiteur de la ville. Celui-ci se trouvera

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 100-101, notre traduction et la citation originale :

ذلك الميدان هو الملاذ الأبدي، حيث يكمن الجميع في مأمن حتى لصغار الحشرات، أشعر إلى ذلك أن سبباً آخر يكمن في محاولتي الدائمة أن ألوذ بباب الحديد، ربما كان شعوري بأنه الباب الذي يمكن أن يعيدني إلى قريتي في أية لحظة. ذلك أنني رغم كوني أكاد أكون مقيماً فيه أؤب إليه مساء كل يوم لامحالة، أراني كلما أقبلت عليه يتنابني فرح عظيم مفعم بالأمل القريب في رؤية الأهل والأصدقاء وذكريات الصبا والطفولة.

¹⁵¹ SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, 4. tirage, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 81.

¹⁵² HESHMAT Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, Thèse de doctorat, France, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. UFR Orient et monde arabe, 2004, 312 p., p. 91.

¹⁵³ SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, *op. cit.*, p. 85.

¹⁵⁴ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo, op. cit.*, p. 147.

Le romancier égyptien Youssef Idris dans sa nouvelle *al-Naddaha* (La sirène), illustre l'image de l'arrivée de son héroïne Fathéhiya, une villageoise nouvellement mariée, qui vient s'installer au Caire avec son mari Hamed, concierge d'un immeuble au Caire. Depuis son arrivée au Caire, Fathéhiya se sent impressionnée par ce qu'elle a vu place de la gare. Le narrateur de La sirène décrit son état durant et après son aventure place de la gare :

« [...] assise, comme repliée sur elle-même, obsédée par ce trajet qu'elle a vécu entre la gare de Bab el-Hadid et l'immeuble. [...] Elle s'était figurée, en descendant du train – alors que la peur et l'étonnement manquaient de la rendre folle, et que Hamed parvenait après bien des efforts à la faire sortir sur la place de Bab el-Hadid, qu'il y avait en ville une grande célébration religieuse pour laquelle les gens se rassemblaient en foule nombreuse. Ce devrait être l'explication de tout ce tumulte. En riant – du rire de celui qui sait –, Hamed lui avait dit : “c'est comme ça tous les jours”. Quelle ville que celle-là où les gens vivent tous les jours comme des jours de fête !»¹⁵⁶

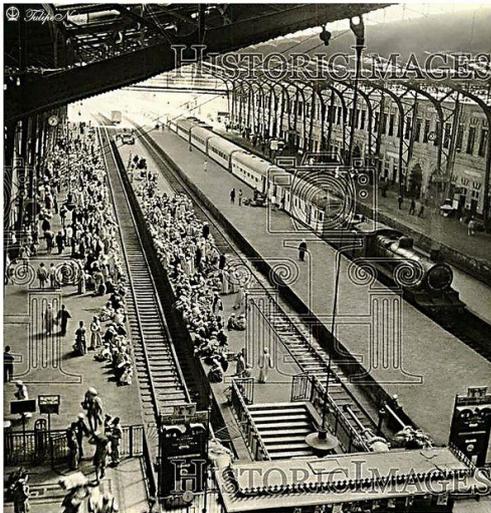


Figure 2.3.29. Les quais de la gare au cours des années 1940.



Figure 2.3.30. La salle principale de la gare du Caire au cours des années 1950.



Figure 2.3.31. La scène de la sortie de la gare dans le film *Al Naddaha* (La sirène) par Hussien Kamal (1975). Fatheya, la jeune femme villageoise, se trouve impressionnée par la foule dans et devant la gare.

¹⁵⁶ IDRIS Yūsuf et BARBULESCO LUC, *La sirène et autres nouvelles*, Paris, Sindbad, coll. « La bibliothèque arabe », 1986, 218 p., p. 27-28.

3.4. Conclusion de la deuxième partie

L'ère nassérienne représente une phase charnière dans l'histoire de l'évolution du centre-ville du Caire. Bien que l'architecture et le paysage urbain du quartier ne soient pas totalement bouleversés au cours de cette période, le quartier a connu des transformations radicales en termes sociaux et économiques. Le nouveau projet de modernisation, l'égyptianisation sous Nasser, semble un deuxième épisode dans l'histoire de la ville qui succède au projet de modernisation amorcé sous l'impulsion du khédive Ismaïl. Les deux projets de modernisation sont réalisés dans le cadre d'une volonté politique inspirée par des modèles occidentaux. Mais dans le projet de modernisation nassérienne, il s'agit d'objectifs nationalistes égypto-arabisants, ainsi que d'objectifs visant à l'amélioration de la vie des Égyptiens, notamment ceux appartenant aux classes moyennes et défavorisées.

Ces deux piliers du projet nassérien qui ont marqué le centre-ville du Caire pendant les années 1950 et 1960, ne pouvaient pas être réalisés sans constituer un grand changement social qui mit un terme à l'ancien projet de modernisation qui était déjà dans un état fatal à la suite de l'incendie du Caire de 1952. C'est pourquoi l'arrivée des Officiers Libres et de Nasser au pouvoir est considérée comme l'incarnation politique de la mort d'un ancien système sociopolitique et l'avènement d'un nouvel état d'esprit que nous pouvons appeler un état révolutionnaire. Nous partageons à cet égard le point de vue de Mara Naaman qui affirme qu'au cours des années 1950 et 1960, le centre-ville du Caire est la scène d'une révolution sociale et économique qui vient de naître au sein de la nation égyptienne et qu'en même temps il représente la ruine d'un ancien processus de modernisation¹⁵⁷. Par la suite, la réalisation du projet de l'égyptianisation nassérienne sera intimement liée aux mesures prises par l'Etat visant à éliminer les étrangers et les élites du centre-ville, à travers de nombreuses vagues de nationalisation et de confiscation de leurs biens. Cette campagne éliminatoire ne pouvait se faire que par le remplacement de la classe dirigeante, constituée d'une aristocratie monarchiste et des élites de la classe moyenne formée par les militaires et les fonctionnaires.

Il est à mettre en considération que la nature militaire de la nouvelle classe dirigeante et son expérience politique limitée, ainsi que leur obsession par l'idée de la sécurité a beaucoup influencé la capitale qui s'est développée finalement sous Nasser selon « des logiques ambiguës, quelquefois paradoxales et selon des démarches toujours en rupture les unes par rapport aux autres »¹⁵⁸. C'est dans cette confusion idéologique dans la prise de décision influencée par un contexte politique marqué par plusieurs contraintes extérieures et intérieures que le centre-ville devient un quartier qui rassemble plusieurs processus en présence. Entre la démolition et la construction, l'enlèvement et le remplacement, les opérations d'aménagement et les processus de détérioration, le centre a connu une phase sans précédent d'une mobilité sociale : les anciennes classes aristocratiques et aisées s'installent dans les périphéries de la ville. Cette nouvelle migration, écrit Galila El Kadi, « rappelle celle qui s'est opérée au début du siècle de la vieille ville vers la ville moderne »¹⁵⁹. Dans un autre sens, le centre-ville

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. XXI.

¹⁵⁸ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p.15-16.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 93.

commence à accueillir à la place des vagues de migrants suite à un choix purement politique de construire des pôles industriels au sud et au nord de la capitale, ce qui a renforcé, selon Galila El Kadi, l'attraction du Caire « qui draina, au cours de cette période, la plus grande partie des migrants ruraux »¹⁶⁰. Il convient de souligner que ce nouveau phénomène de migration rurale augmente considérablement la population cairote à l'époque nassérienne qui passe de 2 696 000 pour l'année 1952 à 5 585 000 en 1970, l'année de décès de Nasser. La population du Caire connaît pendant cette période « un essor urbain sans précédent »¹⁶¹. La mobilité de cette population est marquée par la migration des habitants de la Haute-Égypte vers la Basse-Égypte. Bien qu'Alexandrie et les villes de la zone du canal absorbèrent une partie de la population migrante au cours de la période 1960-1965, la capitale en attira la plus grande partie, soit plus de la moitié des migrants¹⁶².

Suite à cette mobilité, le centre-ville, affecté par le départ de ses anciens habitants, perd son caractère cosmopolite et commence à subir un déclassement malgré son rôle de centre d'affaire administratif et commercial de la capitale. A la suite de l'ouverture de la capitale, le centre-ville devient soumis à de nouveaux acteurs qui sont à la base des classes dont la loyauté et la confiance sont à gagner par les nouveaux maîtres issus de ces classes. Ces nouveaux conquérants du centre-ville souvent exclus et marginalisés avant 1952, ne se trouvent pas prêts à investir un tel quartier. Par la suite, ils « manquent de toute sensibilisation à la valeur de l'héritage urbain et architectural du centre-ville »¹⁶³ selon les termes d'Essam Safey al-Dine, fondateur et ancien directeur de la Maison de l'Architecture Égyptienne.

Mais nous pouvons dire que la dégradation du centre-ville est liée à un autre processus amorcé par les Officiers Libres, depuis le début des années 1950. Les Officiers Libres voulaient transformer la société cairote en une société égalitaire homogène par la création d'une extension, faisant tache d'huile, visant à fusionner le centre-ville avec l'ancienne ville. Le résultat final de ce processus est une détérioration du centre-ville. Cette dernière est aussi influencée par la construction de nouveaux quartiers, considérés comme des extensions urbaines sur la rive ouest et sur l'axe nord-sud du Nil. Par la suite, le centre-ville subit des recompositions fonctionnelles et résidentielles, il s'agit d'activités commerciales déplacées du centre vers les nouvelles extensions, ce qui entraîne l'apparition de centres secondaires¹⁶⁴.

Quant aux représentations littéraires du centre-ville au cours de la nouvelle ère, elles reflètent des états variants et contradictoires correspondant au nouveau climat politique et social. Entre

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 86.

¹⁶¹ PANZAC Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 157-178, accès libre : < <https://books.openedition.org/iremam/800?lang=en> > consulté le 23.03.2020.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ SAFEY EL-DINE Essam, entretien avec l'auteur, le 28.08.2018.

¹⁶⁴ EL KADI Galila, « La régénération du centre-ville du Caire : le pari de la durabilité », *Égypte/Monde arabe*, 1 septembre 2011, n° 8, pp. 131-156. accès libre : <<https://journals.openedition.org/ema/2995?lang=en>>, consulté le 14.05.2020.

l'enthousiasme envers les transformations radicales que subit le quartier et l'inquiétude pour sa dégradation, entre le soutien des nouvelles classes habitantes et le regret du départ de l'ancienne bourgeoisie, se situent les regards des narrateurs des romans envers le centre-ville et le nouveau projet de modernisation. Malgré leur diversité, les œuvres littéraires ont souligné la confusion de la nouvelle société habitant le centre-ville, reflétant une ambiguïté profonde du contexte sociopolitique.

Le centre-ville pendant les années Nasser, aux yeux des narrateurs des romans sélectionnés, semble un lieu de croisement entre deux projets de modernisation, deux types de la classe dirigeante et deux sociétés. N'ayant pas décidé la prédominance d'un de ceux-ci sur l'autre, les œuvres littéraires ont laissé le jugement aux lecteurs et à l'histoire en se contentant de donner quelques indices d'une évolution urbaine incitée par une volonté politique et suivie par une grande mobilité sociale, tout en exprimant un regard plus ou moins soucieux sur l'avenir du quartier.

Troisième partie

Entre deux époques

« Néanmoins, il [Nasser] nous a envahis d'une magie ou d'un rêve d'une manière impossible à comprendre. [...] Était-ce une perte de conscience ? Était-ce un étrange état hypnotique ? »

Tawfiq el -Hakim, 1972.

Chapitre III.1. Échec et Effondrement

1.1. Introduction

Dans cette partie, nous analysons une autre facette de l'expérience nassérienne et ses influences sur l'architecture et le paysage urbain du centre-ville du Caire pendant une période considérée comme une phase charnière de l'histoire du pays. Notre enjeu pour cette partie porte principalement sur les erreurs commises par le régime de Nasser entraînant l'échec et l'effondrement définitif de l'idéologie de celui-ci. Il nous semble pertinent de traiter cet enjeu après avoir abordé l'impact de cette idéologie sur la capitale égyptienne, et notamment sur son centre-ville, ainsi que sur la démographie et les valeurs sociétales de ses habitants. L'enjeu que nous appelons « échec et effondrement » représente un épisode transitoire entre l'époque de l'égyptianisation socialiste sous Nasser et celle de l'américanisation capitaliste et de l'ouverture économique sous son successeur Anouar el-Sadate. La transition entre ces deux époques, marquant l'histoire du pays, est parfaitement décrite par l'écrivain Mohamed Hassanein Heykal : « c'est lorsque la Tharwa (fortune) s'est substituée à la Thawra (révolution) »¹.

Les chapitres suivants traitent des transformations subies par le centre-ville du Caire pendant une période de six ans à partir de la défaite de la guerre de Six jours (1967) jusqu'à la guerre de Kippour (1973). Les événements successifs de cette période ont sonné le glas d'une époque en donnant en même temps naissance à une nouvelle ère. Nos questionnements principaux pour cette partie sont les suivants : quelles sont les prémisses de l'échec du régime nassérien et les effets de celles-ci sur le centre-ville ? Quelles sont les influences de cet échec sur les comportements des habitants vis-à-vis des espaces vécus au centre-ville ? Comment pouvons-nous lire la transformation de ce quartier, voire de la ville du Caire, à la lumière d'un bouleversement sociopolitique majeure commençant par la défaite de l'armée égyptienne pendant la guerre de Six Jours (juin 1967) jusqu'au lendemain de la victoire de celle-ci à la Guerre de Kippour (octobre 1973) ?

Il convient de souligner que cette période en question est assez mal documentée en ce qui concerne les évolutions architecturales et urbaines, car il s'agit d'une période chronologiquement courte, mais pleine de mutations. Au cours de notre recherche, nous n'avons trouvé, pour cette période, que quelques passages dispersés dans les ouvrages et les articles portant sur Le Caire, ainsi que quelques paragraphes dans certains romans égyptiens et de rares scènes cinématographiques. Nous avons suivi toute trace afin d'avoir une image assez complète et cohérente du centre-ville pendant cette période. Nous pensons également que cette

¹EL KADI Galila, *l'urbanisation spontanée au Caire*, Tours : Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, coll. « Fascicule de recherches », 1987, p. 228.

partie sera une des premières tentatives qui brosse un tableau de l'évolution du centre-ville, sans oublier le rôle des habitants dans leurs manières de percevoir la ville, ainsi que dans leurs comportements dans les espaces quotidiens de la ville.

Dans la plupart des ouvrages traitant des années Nasser, il est convenu que deux événements majeurs mettent un terme à son idéologie. Il s'agit d'abord de la défaite militaire de l'armée égyptienne le 5 juin 1967, considérée comme « la plus grande défaite militaire de l'histoire de la nation arabe »². Quant au deuxième événement, c'est la mort soudaine de Nasser trois ans plus tard (28 septembre 1970). Certains ouvrages affirment que l'échec de l'union avec la Syrie (1961) était le début de la fin de l'idéologie nassérienne, en considérant qu'à partir de cet échec « commence l'ère de "la descente aux enfers" du nationalisme arabe »³. Nous pensons que la défaite de 1967, et de même pour l'échec de l'union avec la Syrie, n'est que la conséquence résultant d'une série d'erreurs du pouvoir depuis l'arrivée des Officiers Libres et l'ascension de Nasser à la suite du coup d'État de juillet 1952.

1.2. Les causes de l'échec

Les mesures éliminatoires prises par les nouveaux dirigeants, évoquées dans la partie précédente, sont accompagnées par une répression étatique contre toute sorte d'opposition. Dès le 23 juillet 1952, il était clair que la nature militaire du Mouvement des Officiers Libres leur permettrait de recourir à la force sans hésitation contre les opposants qui seront considérés comme des ennemis de la population, comme l'annonce Anouar Sadate dans le premier communiqué radiodiffusé par l'armée au matin du 23 juillet 1952 :

« [...] et je profite de l'occasion pour demander au peuple de ne permettre à aucun traître de recourir à des actes de sabotage ou de violence, parce que cela ne joue pas en faveur de l'Égypte et que toute action de ce genre sera accueillie par un exercice de force sans précédent et son auteur sera immédiatement puni en tant que traître »⁴.

Nous pouvons comprendre que la difficulté de la situation au lendemain de l'initiative de l'armée explique la manière par laquelle les militaires révoltés jugent les actes de violence envers eux sans tenir compte des circonstances et des raisons qui les sous-tendent. Mais dans son ouvrage *La Philosophie de la Révolution*, Nasser confirme cette tendance adoptée par ses camarades, voire par lui-même. Il s'agit d'une catégorisation sociétale et politique de la population entre les partisans, les bons citoyens sur le bon chemin, et les opposants considérés par Nasser comme des « déviés » : « Le rôle que nous avons à remplir est celui de sentinelle, pour un temps limité... Notre mission consiste surtout à poser des jalons sur la route à suivre et à ramener ceux que les mirages ont trompés »⁵.

²SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah : l'identité arabe à l'épreuve de ses récits médiatiques. Une analyse sémiopragmatique de l'émergence de deux symboles de la nation. Nationalismes et propagandes, 1948-2006*, Thèse de doctorat, Paris 2, 2011. p. 222.

³ *Ibid.*, p. 222.

⁴ Notre traduction et la citation originale : وأنتهز هذه الفرصة فأطلب من الشعب ألا يسمح لأحد من الخونة بأن يلجأ لأعمال التخريب أو العنف لأن هذا ليس في صالح مصر وأن أي عمل من هذا القبيل سيقابل بشدة لم يسبق لها مثيل وسيلقى فاعله جزاء الخائن في الحال.

⁵VIGNEAU Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *Politique étrangère*, 1957, vol. 22, n° 4, pp. 445-462. p. 448.



Figure 3.1.1. « Les jugements de tribunal du Peuple » contre les Frères Musulmans.

Cette politique adoptée par Nasser est traduite par une série de décisions contre les opposants de la révolution afin de stabiliser son pouvoir. Les tribunaux militaires révolutionnaires qui jugèrent les ouvriers révoltés du textile à Kafr al-Dawwar⁶ entraînent l'exécution et la réclusion à perpétuité des chefs de ces derniers (août 1952). Après la dissolution des partis politiques suite à la déclaration de la République, un désaccord se met en place entre les nouveaux maîtres et les autres organisations politiques, surtout les Frères Musulmans. Après avoir commis une tentative d'assassinat contre la personne de Nasser lors de son discours à Alexandrie (octobre 1954), l'association des Frères Musulmans est définitivement dissoute. Par conséquent, le guide suprême de l'association, les dirigeants ainsi que 7000 de ses membres sont arrêtés par la police militaire et la police politique. Accusés de haute trahison et de terrorisme⁷, 867 d'entre eux « sont condamnés par les tribunaux militaires »⁸. En 1965, les Frères Musulmans reçoivent un coup fatal pour leur tentative de renverser Nasser, connue sous le nom de « l'Affaire Sayyid Qutb ». Les membres relâchés après les arrestations de 1954 sont remis en prison, certains sont exécutés comme Sayyid Qutb, considéré par les islamistes après comme un martyr et le père des djihadistes. Quant aux communistes égyptiens, ils subissent le même sort que les frères musulmans après des vagues d'incarcérations massives au cours des années 1953, 1958 et 1959.

Bien que la première Constitution de la révolution (1956) assure « à tous les Égyptiens la liberté, la sécurité, la tranquillité et l'égalité des chances »⁹, que la liberté d'opinion soit garantie¹⁰ selon celle-ci en insistant sur le fait que « nul ne peut porter atteinte à l'accusé physiquement ou moralement »¹¹, arrêter les opposants, les briser par les tortures et les tuer dans les prisons fut un trait honteux de l'époque nassérienne. Par exemple, le camp d'Abou-Zaabal, camp d'internement politique à 30 km du Caire, fut nommé par les officiers des renseignements généraux de l'époque « *makbaratal-ahyâ* » (la nécropole des vivants) »¹².

De même, la liberté de pensée fut menacée au cours des années Nasser, bien que son régime ait consacré au lendemain de la révolution le slogan « Liberté, Socialisme, Unité ». La presse égyptienne commence à recevoir des coups fatals à partir d'avril 1954 par l'interdiction de journal *Al-Misri* (L'Égyptien), considéré comme « le plus puissant organe égyptien qui se trouve être, aussi, le porte-parole de l'ensemble des courants démocratiques »¹³. L'interdiction et la fermeture de ce journal, ainsi que d'autres, entraînent le départ de plusieurs journalistes hors du pays. Les grands journalistes de l'époque, tels que Ehsan Abdel-Koddoûs, rédacteur en chef du journal *RoseEl-Youssef*, ou encore Mohamed Abul Fath, premier doyen des journalistes, ont été arrêtés au cours des années 1950, pour leurs opinions opposantes, notamment leur

⁶ Ville industrielle au nord de l'Égypte.

⁷ *Ibid.*, p. 458–459.

⁸ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1962, p. 100.

⁹ Article n° 6, ABDEL-MALEK Anouar, *ibid.*, p. 116.

¹⁰ Article n° 4, ABDEL-MALEK Anouar, *ibid.*

¹¹ Article n° 55, ABDEL-MALEK Anouar, *ibid.*

¹² *Ibid.*, p. 119.

¹³ *Ibid.*, p. 100.

soutien à l'idée du retour définitif des militaires révolutionnaires à leurs casernes. Au milieu des années 1960, le journaliste Moustafa Amine, grand écrivain et fondateur du journal *Akhbar Al-Youm*, a été condamné à perpétuité pour espionnage, avant d'être libéré à l'époque de Sadate après un nouveau procès.



Figure 3.1.2. Nasser lors d'un discours.

Dans son ouvrage *Awdet al-Wa'ie (le Retour de la conscience)*, l'écrivain Tawfiq El Hakim décrit la contradiction entre les slogans de la révolution et ses actes dans le passage suivant : « c'était une époque où les faits étaient mélangés au point qu'un slogan était proclamé, alors que son opposé était appliqué derrière le rideau. Le mot liberté, par exemple, et "l'ère de la liberté" se répètent souvent dans les discours et dans les chansons, mais dans la réalité, aucun mot libre froissant le dirigeant ne peut plus être prononcé, sinon celui qui le dit ira en prison »¹⁴.

Ces mesures visant à éliminer la vie démocratique et à faire taire les opposants sont à mettre en parallèle avec le fait que c'est un parti unique qui a été constitué, sous les noms successifs de Comité de la Libération puis de l'Union Nationale et enfin de l'Union Socialiste Arabe, remplaçant tous les partis politiques existant avant 1952. Ce parti unique refuse toute participation démocratique. D'une manière contradictoire avec les principes de la démocratie énoncés dans la Constitution, ce parti unique est mis « au service idéologique, politique et administratif de la dictature militaire »¹⁵. C'est pourquoi l'historien Khaled Fahmy considère que l'époque nassérienne est « une république sans publique ». Pour la nouvelle classe dirigeante, il était évident que la confusion et la contradiction marquent la prise de décision politique : au niveau législatif par exemple, la Constitution provisoire a été modifiée respectivement trois fois en 1953, à nouveau en 1956 puis en 1958, et enfin a été jointe à des Proclamations constitutionnelles en 1962 et 1964. De même, le gouvernement révolutionnaire n'a pas réussi à fonder une organisation politique solide : le Comité de Libération, l'Union Nationale et l'Union Socialiste Arabe représentent trois tentatives pour construire un parti politique unique sur une période de dix ans. La version définitive de ce dernier, l'Union Socialiste Arabe, subit trois autres essais de restructuration au cours des années 1968, 1971 et 1975. Ces modifications constitutionnelles et politiques témoignent d'une instabilité politique, tout en conservant « un régime présidentiel autocratique »¹⁶, selon les termes de Carré, ce qui

¹⁴ḤAKĪM Tawfiq al-, 'Awdat al-wa'y, Al-Qāhiraṭ, Le Caire, Maktabat Miṣr, 1988, p. 75. Notre traduction et la citation originale : « عهد اختلقت فيه حقائق الأشياء إلى حد كان يرفع فيه الشعار ويعمل بنقيضه خلف الستار . فكلمة الحرية مثلا و عهد الحرية ، تجري على الألسنة في الخطب والأغاني والأناشيد ، وما من كلمة حرة واحدة لا يريدتها الحاكم يمكن أن تخرج من الصدور ، وإلا دخل صاحبها السجن. »

¹⁵VIGNEAU Jean, *op. cit.*, p. 449.

¹⁶CARRÉ Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sadate (1952-1975) », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 243-266. En accès libre URL : <http://books.openedition.org/jiremam/811>, consulté le 05/05/2020.

nous paraît logique sachant que le pouvoir législatif est concentré dans les mains de Nasser et le secrétariat général de son parti.

Bien que la déclaration de la Charte (1962) fût considérée comme la bible des politiques nassériennes, il fut évident qu'elle ne répondait pas au besoin d'une idéologie claire, car il s'agissait uniquement d'un programme d'action : le document de la Charte proposée par Nasser déclenche un débat sur son hésitation entre énoncer une théorie et livrer un guide pratique de travail¹⁷. Ce débat confirme l'absence d'une vision politique claire, fait qui a encouragé un climat des jurisprudences basé sur le principe d'essai-erreur. La déclaration de la Charte n'a pas résolu l'ambiguïté idéologique qui s'imposait dès les premières années de la révolution. Celle-ci est évoquée pour la première fois par l'écrivain Ihsan Abdel Koddous en 1954 : « les principes de la révolution se ramènent tous à un seul mot, une notion abstraite : la réforme, *islâ'h* [...] Si les dirigeants de la révolution ont des idéaux ou une idéologie, tout se ramène à un seul idéal : "l'armée pour le peuple". Point d'autres idéaux. Point d'autre idéologie »¹⁸. Il s'agit d'un vide idéologique qui rend l'écrivain Fathy Radwan incapable à répondre à sa propre question : « "Quelle est la politique de l'Égypte ?" C'est là une question à laquelle il n'est pas encore temps à répondre... »¹⁹.

Selon le sociologue Anouar Abdel Malek, cette grande ambiguïté et cette incertitude politique ont marqué la définition de la ligne générale concernant les relations du pays tant extérieures qu'intérieures. Il attribue cela au manque d'expérience politique des nouveaux dirigeants ou à leur côté machiavélique, qui sont deux possibilités probables, mais il reste difficile de déterminer la prédominance de l'une sur l'autre²⁰. À ces interprétations, nous pouvons ajouter également la tendance aux décisions émotionnelles en favorisant la pratique à la théorie. Ces facteurs empêchent selon nous la construction d'un système stable de pouvoir et plus encore la mise en place d'une véritable vie démocratique. Le dernier facteur qui nous semble essentiel à cet égard concerne la personnalité charismatique de Nasser et son leadership incontesté et indiscutable. Comme dit précédemment, Nasser a su construire une relation exceptionnelle avec les Égyptiens. Celle-ci permet son ascension politique au sein de son pays ainsi que du monde arabe, en particulier après sa victoire diplomatique à la guerre de Suez (1956). Tawfiq El Hakim décrit la montée de la popularité de Nasser et de son influence sur les masses populaires :

« Les choses se sont bien passées, et Abdul Nasser est devenu le premier homme du pays. Chaque jour, il gagne plus d'amour de la population, même de ceux dont on a saisi les terrains lors des réformes agraires, qui ont fini par s'habituer et à s'adapter à cette mesure. À l'exception de ceux dont la loyauté n'est pas espérée, tout le pays commence à s'habituer à la direction d'une personne aimée et en qui l'on a confiance, et les masses populaires, lorsqu'elles aiment

¹⁷SHARAF EL-DINE Dorreyah, *Al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, Le Caire, Dar El Sherouk, 1992, p. 56.

¹⁸ABDEL-MALEK Anouar, *op. cit.*, p. 199.

¹⁹*Ibid.*, p. 199.

²⁰ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muġtama' al-Miṣrī wa-al-ġayṣ (La Société égyptienne et l'armée)*, traduit par Maḥmūd ḤADDĀD, Liban, Bayrūt : Dār al-Ṭalī'āṭ, 1974, p.32. Notre traduction et la citation originale : غير أن الكثير من الغموض وعدم التجديد كانا واضحين في التعريف في الخط السياسي العام في كل من العلاقات الخارجية والداخلية. وقد كان يعزى - بطرق مختلفة - إما إلى عدم التجربة لدى القيادة السياسية الجديدة أو كان كلا العنصرين موجودين، بالرغم من أنه من الصعب تحديد أيهما كان طاغيا.

un leader, c'est indiscutable. Les voix qui avaient l'habitude de s'élever se sont toutes tues peu à peu. Quant au souverain bien-aimé, il s'est rapidement habitué à une gouvernance indiscutable. Un rideau de fer tomba lentement entre la population et le souverain absolu. Nous l'aimions, nous ne comprenions ni sa mentalité ni les véritables motifs de ses actions. Nos cœurs pénétraient le rideau pour aller vers lui, mais nos raisons restaient séparées de lui et n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait dans les coulisses. Nous ne savions rien de notre situation à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, en dehors de ce qu'il [Nasser] nous jetait d'une éminente tribune lors de son discours à l'occasion d'une fête ou d'un événement. Il parlait seul pendant des heures, sans gêne, en nous présentant comme des héros sous sa direction, et les grands pays alentour comme des nains. Nous applaudissions donc par admiration et par fierté. Lorsqu'il parlait fort d'un grand pays possédant l'arme atomique²¹ en ces termes : "si ce pays n'est pas d'accord avec notre politique, il pourra boire de l'eau de mer"²², nous étions envahis par la fierté »²³.

Bien que l'État nassérien ait organisé des conférences nationales pour présenter sa politique à la population, celles-ci ne furent que des événements symboliques ne permettant aucune participation démocratique. Ces conférences, qui auraient dû permettre au débat démocratique de s'exprimer, ne contribuèrent jamais au changement politique, et ne firent que cristalliser le caractère autocratique de l'État. Une scène lors d'une de ces conférences est illustrée par Tawfiq El Hakim : « La conférence nationale, à l'instar d'autres réunions populaires, s'adresse à des masses populaires sans raison, sans opinion indépendante. Elles ne sont que des bras qui saluent, des mains qui applaudissent et des bouches qui crient. Le leader avec sa taille, sur une haute tribune parle seul pendant des heures. Ses paroles ne sont interrompues que par des cris hystériques : "Nasser, Nasser, Nasser !" et par les slogans qui se répètent partout. Il est impossible de croire qu'une des personnes présentes comprenne un seul mot dans ce bruit, car la raison revient aux gorges »²⁴.

²¹ Il s'agit des États-Unis, évoqués dans un des discours de Nasser en 23.12.1964 à Port-Saïd.

²² Dans le même discours, Nasser dit aussi : « celui qui nous dit un mot qui ne nous plaît pas, nous lui couperons la langue » (notre traduction et la citation originale : (اللي يقول علينا كلمة بنقطع له لسانه).

²³ HAKIM Tawfiq al-, 'Awdat al-wa'y, op. cit. p.36-37. Notre traduction et la citation originale : وسارت الأمور سيرها المعروف ، وأصبح عبد الناصر هو الرجل الأول في البلاد . وكان كل يوم يكتسب حب الناس وقتها . حتى أولئك الذين استولى على أطيانهم للإصلاح الزراعي بدأ الكثير منهم يعتاد تحديد الملكية ويتأقلم . إلا الذين لا أمل في ولائهم . وبدأت البلاد تعتاد حكم فرد وثقوا به وأحبوه ، والجماهير عندما تحب لا تناقش . وخفتت شيئاً فشيئاً أصوات من اعتادوا المناقشة وأخذ الحاكم المحبوب نفسه يعتاد الحكم الذي لا مناقشة فيه ، وأخذ الستار الحديدي يسدل رويدا رويدا بين الشعب وتصرفات الحاكم المطلق . كنا نحبه ولا نعرف دخيلة فكره ولا الدوافع الحقيقية لتصرفاته . كان القلب منا يخترق الستار إليه . ولكن العقل ظل بمعزل عنه . لا يصل إلى فهم ما يجري خلف الحجب . لم نكن نعرف من أمورنا أو الأمور الخارجية إلا ما يلتقي هو به إلينا من فوق منصة عالية ، في عيد من الأعياد أو مناسبة من المناسبات . وكان يتحدث بمفرده الساعات الطوال . بغير كلفة . حديثاً يظهرنا أبطالا بقيادته . ويظهر الدول الكبرى حولنا في صورة أقزام . فكنا تصفق اعجابا وخيلاء . وعندما كان يخطب بقوة قانلا عن دولة قوية تملك القنابل الذرية : « إذا لم تعجبها تصرفاتنا فلتشرب من البحر ، كان يملؤنا الفخر.

²⁴ Ibid., p. 42. Notre traduction et la citation originale: أصبح هذا المؤتمر وغيره من الاجتماعات مجرد كتل بشرية لاعقل لها وتفكير يميزها ولا رأي مستقل عنها وإنما هي أذرع تلوح وأياد تصفق وأفواه تهتف، والزعيم بقامته الفارغة قائم على منصة عالية يتكلم وحده بالساعات الطوال لايقاطعه غير صباح هستيري: "ناصر ناصر ناصر" وشعارات تنطلق من كل ركن ، مما يتستحيل معه الظن بأن أحدا من الحاضرين قد فهم في هذه الضوضاء شيئاً مما يقول. فقد أصبحت الحناجر هي العقول.



Figure 3.1.3. La radio, élément essentiel dans les cafés égyptiens.

Nasser, étant conscient de son rôle de propagande en faveur de son régime, met en place une grande machine de propagande dont le but est de propager les concepts socialistes et panarabistes au sein de la nation arabe : « Comme la plupart des dirigeants des pays en voie de développement, les dirigeants égyptiens considèrent les médias comme un outil pour renforcer l'unité nationale et pour soutenir des idées précises auprès du public »²⁵. Nasser considère la radio comme une arme

contre les ennemis de son pays. À travers la radio, Nasser lance son projet « Connaître son ennemi » visant d'une part à montrer la culture israélienne et d'autre part à se moquer de l'État hébreu à la Goebbels²⁶. Suite à ses efforts médiatiques, le poste de radio devient essentiel pour chaque citoyen égyptien, au point qu'un nombre de 850 000 postes de radio sera acheté en Égypte à la fin des années 1950²⁷. La radio devient le moyen principal pour les Égyptiens d'apprendre régulièrement les nouvelles diffusées sur « les guerres, les victoires, les défaites, les promesses, les espoirs et les peurs, qui furent alors connus plus largement et plus vite que jamais auparavant »²⁸. Nasser considère que la propagande, surtout à travers la radio, est une de ses forces armées, car elle influence la conscience publique et charge le peuple émotionnellement en faveur de la réalisation des objectifs de la révolution :

« La radio est notre armée dans notre lutte de tous les jours pour nos principes. Les forces armées vont à la guerre une fois tous les vingt ans, vous y allez tous les jours, c'est pourquoi vous devez comprendre la responsabilité que vous avez vis-à-vis des milliers de gens qui vous écoutent »²⁹.



Figure 3.1.4. Quotidien *Al Ahram* « les résultats des élections (99,9 %) dépassent toutes imaginations ». 19/3/1965.

Mais la propagande nassérienne se concentre sur la glorification de la personne du président et de ses réalisations révolutionnaires, sans donner une véritable idée de la situation du pays et des échecs subis en parallèle. Par exemple, lors de chaque référendum populaire sur la présidence, Nasser reçoit souvent un pourcentage de 99,99 %. Ces résultats connus à l'avance témoignent, selon El Hakim, du manque de conscience, de liberté et de fierté³⁰. L'écrivain Naguib Mahfouz affirme que les médias nassériens avant 1967 prennent en charge une mission de « souffler dans l'esprit nationaliste jusqu'au point de

²⁵SHARAF EL-DINE Dorreyah, *al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, op. cit., p. 45.

²⁶ Durant la Seconde Guerre mondiale, Joseph Goebbels, alors ministre de l'Éducation du peuple et de la propagande d'Hitler, lance une campagne contre le Royaume-Uni nommée le *Lord Haw Haw*, visant à la démoralisation du peuple anglais pour l'inciter à s'avouer vaincu par l'armée allemande et à se rendre.

²⁷SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 104

²⁸ *Ibid.*, p. 104.

²⁹ *Ibid.*

³⁰HAKĪM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, op. cit., p. 60.

gonflement. Ils se sont concentrés sur la suggestion que l'Égypte est le cœur du monde et son comble [...] »³¹. La propagande de Nasser assiège les Égyptiens : elle est basée sur des slogans et des espoirs qui deviendront des illusions. L'État nassérien, très conscient de l'efficacité de sa machine médiatique, donne l'instruction au quotidien d'*al-Ahram* en janvier 1957 de prétendre que « le média égyptien est la plus forte machine de propagande du monde et qu'il ne peut jamais être classé deuxième dans une comparaison, à part avec la machine de propagande de Goebbels »³².

Bien qu'il soit un partisan nassérien, l'écrivain Youssef Idris souligne la crise des intellectuels en la reliant aux mesures répressives prises par l'État contre l'opposition. Celles-ci réussissent à propager une culture de la peur, empêchant les intellectuels et les individus d'exprimer toute opposition contre le régime :

« Un désastre terrible est incarné dans la paralysie complète de l'appareil politique de l'Égypte et de ses intellectuels, qu'ils soient frères Musulmans, communistes, wafdistes ou même des individus. Les coups donnés aux intellectuels sont douloureux et terribles, les dénigrant et même les exterminant afin d'empêcher tout le monde de penser. Comment les intellectuels peuvent-ils être considérés comme des ennemis dans une société au sein de laquelle éclate une révolution ? Pourquoi celle-ci rejette-t-elle ses propres intellectuels ? Une population sans culture est semblable à un corps sans esprit, ou plutôt sans cerveau pour produire sa conscience, sa vision et sa volonté »³³.

Ce point de vue correspond partiellement à celui d'Anouar Abdel Malek. Celui-ci précise que les coups fatals de répression que reçoivent l'intelligentsia et la classe ouvrière marxiste ont créé une crise générale dans tous les domaines culturels et politiques du pays³⁴. Le statut emblématique des intellectuels dans la société égyptienne, surtout leur rôle dans la lutte contre l'occupation et la tyrannie, ainsi que dans le mouvement de la renaissance égyptienne *al-nahda*, amorcée depuis le XIXe siècle, est considéré comme une affaire inquiétante pour le régime au pouvoir. Le rôle négatif des intellectuels opprimés à l'époque nassérienne reflète selon nous une crise de confiance et une conviction de la perte d'espoir de tout changement positif : « Les intellectuels ont été poursuivis les uns après les autres, ils n'étaient qu'un symbole d'une crise beaucoup plus profonde dans la société égyptienne, comprenant un des plus graves dangers pour tout le chemin d'avenir de l'Égypte »³⁵.

La nature militaire de Nasser et de ses camarades, ainsi que la doctrine de la sécurité, les incitent à se méfier des hommes politiques et des intellectuels dans le cadre d'un partenariat de gouvernance, ce qui mène à une politique d'élimination et de remplacement de l'élite politique

³¹ MAHFOUZ Naguib, « *al-Fan wal Horriya* (l'Art et la Liberté) », article publié au quotidien d'*al-Ahram*, 16.10.1989.

³² SHARAF EL-DINE Dorreyah, *al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, op. cit., p. 45.

³³ *Ibid.*, p. 140-141. Notre traduction et la citation originale : إن الكارثة الرهيبة هي الشلل الكامل للجهاز الفكري السياسي المصري : ممثلا في مثقفيه من إخوان وشيوعيين وطلبة وفدية ومجرد حتى أفراده الواعين المعزولين. هنا جاء الضرب موجعا ورهيبا إلى حد الافناء والتشويه والتوبة تماما عن مهمة التفكير ولا أقول العمل السياسي .. لماذا تعادي الثقافة والمثقفين في مجتمع قامت به ثورة؟ لماذا تعادي الثورة مثقفيا؟ .. والشعب بلاثقافة كالجسد بلا عقل أو بالأصح بلا قشرة عقلية تصنع له الوعي والبصر والبصيرة والضمير والارادة.

³⁴ ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muġtama' al-Miṣrī wa-al-ġayṣ (La Société égyptienne et l'armée)*, op. cit., p. 27.

³⁵ *Ibid.*, p. 27. Notre traduction et la citation originale : لقد جرت ملاحقة المثقفين واحداً بعد الآخر لكنهم لم يكونوا سوى رمز لأزمة أعمق بكثير في المجتمع المصري وواحدة من التي اشتملت أشد الأخطار على كل مجرى مستقبل مصر.

existant avant 1952. Les anciens ministres, les directeurs généraux et les hommes politiques, considérés comme des experts de par leurs « formations juridiques, à tendance libérale, souvent d'inclination française »³⁶, se retrouvent exclus. Ayant des conflits avec eux depuis les premiers jours de la révolution, Nasser « se sent dans un milieu hostile, ou du moins, réticent »³⁷, il décide donc d'engager des hommes qui seront ses « hommes de confiance ». Ceux-ci n'ont aucune compétence politique, ce sont des technocrates spécialistes, explique le sociologue Anouar Abdel Malek : « il s'agit, pour la plupart, d'économistes, d'ingénieurs, ou d'administrateurs, de formation anglaise ou américaine, pour la plupart docteurs, c'est-à-dire experts en telle ou telle technique, plutôt que politiques ou théoriciens [...] »³⁸. Il définit également la nouvelle couche dirigeante, celle des technocrates, en précisant qu'elle se retrouve « placée au sommet d'une énorme bureaucratie égyptienne traditionnelle qui continue de croître rapidement »³⁹. Anouar Abdel Malek constate finalement que c'est « l'idéal, en un mot, pour un régime militaire dont les dirigeants entendent conserver le monopole exclusif de la pensée et de la décision politique »⁴⁰.

De même, le choix étatique du socialisme arabe comme orientation politique du pays est appliqué par les militaires et leurs fidèles. Les critères de sélection des cadres sont basés sur les relations personnelles et non sur l'appartenance idéologique, à tel point que le socialisme est finalement appliqué à travers des non-socialistes. Les nouveaux cadres profitent de leur position au sein du système administratif pour déclencher entre eux des frictions politiques non productives, ce qui les rend incapables de réaliser l'orientation désirée par l'État. En 1962, le journaliste et penseur Ahmed Bahaa el -Dine, éditeur en chef de journal *Akbar al-Youm*, critique l'expérience socialiste : « la révolution concentre ses efforts sur la construction des caractéristiques physiques de la société socialiste sans se concentrer sur les caractéristiques humaines, c'est-à-dire les socialistes, car un socialisme sans socialistes ne peut pas exister »⁴¹.

La généralisation de la corruption et les erreurs du pouvoir sont la preuve que l'orientation étatique vers le socialisme n'était qu'un changement superficiel, montrant une sorte d'hypocrisie de la part de ceux qui appliquent les principes socialistes. Une illustration de ce paradoxe nous est donnée par Khalid Azzouz, un personnage du roman *Dérives sur le Nil (Tharthara fawk al-Nil)* écrit par Naguib Mahfouz en 1966 : « Tout le monde prône le socialisme, tout en rêvant de richesses, et de mille et une nuits sur les péniches »⁴².

Une nouvelle couche sociale apparaît alors dans la société égyptienne. Elle est constituée des cadres supérieurs, des experts techniques (économistes, ingénieurs, professeurs d'université)⁴³,

³⁶ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, op. cit., p. 104.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muğtama' al-Miṣrī wa-al-ğayš (La Société égyptienne et l'armée)*, op. cit., p. 25. Notre traduction et la citation originale : وهذه النخبة البيروقراطية مركبة فوق بيروقراطية مصرية تقليدية هائلة ماتزال تنمو

⁴⁰ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, op. cit., p. 104.

⁴¹ ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muğtama' al-Miṣrī wa-al-ğayš (La Société égyptienne et l'armée)*, op. cit., p.24. Notre traduction et la citation originale : ما تكتشفه أولاً، داخل الجمهورية العربية المتحدة هو أن الثورة ركزت جهودها على بناء الخصائص المادية للمجتمع الاشتراكي دون أن تركز على الخصائص الإنسانية أي الاشتراكيين أي لايمكن أن تكون هناك اشتراكية بدون اشتراكيين.

⁴² MAHFOUZ Naguib, MEYER France, FAKHRY FOURCASSIE Selma et WALLET Bernard, *Dérives sur le Nil*, Paris, France, Gallimard, FOLIO, 1989, p. 56.

⁴³ ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muğtama' al-Miṣrī wa-al-ğayš (La Société égyptienne et l'armée)*, op. cit., p. 25.

des administrateurs, des militaires et des policiers selon une hiérarchie dirigée par les membres du parti unique et par le cercle proche des hommes forts de Nasser. Selon Anouar Abdel Malek, l'ancienne bourgeoisie est remplacée par une institution contrôlant les secteurs stratégiques dans les domaines de l'économie et de la société. L'appareil institutionnel du pays est constitué par le secteur public concerné par l'économie du pays, les forces armées et celles de la sécurité, les organisations politiques et idéologiques, les affaires étrangères, la presse et médias⁴⁴. Tout cela construit les piliers sur lesquels repose la nouvelle bourgeoisie égyptienne formée principalement par la classe moyenne de la population.

Ce climat de répression et de désespoir affecte les citoyens, qu'ils soient des intellectuels ou non. En l'absence de participation démocratique et d'un véritable partenariat qui permettrait une bonne gouvernance, le sentiment d'appartenance et la loyauté à la révolution sont réduits à une relation utilitaire basée sur la réciprocité d'intérêts. Se positionner par rapport au régime au pouvoir ne signifie qu'appuyer ses politiques ou se taire. Dans le roman *Qalet Doha*, on comprend la différence entre ces deux attitudes lors d'un dialogue entre Doha, l'ancienne aristocrate travaillant au gouvernement après la révolution, et son collègue, le narrateur, engagé politiquement au sein du mouvement national d'avant 1952 :

« - mais je suis partisane de la révolution [...] Je ne mens pas : en Europe développée, les gens aristocrates comme nous ont été exécutés à l'époque de la Révolution en France et en Russie. Ici, je travaille avec le gouvernement de la révolution, comment pourrais-je être contre ? Es-tu contre ?

- Ce n'est pas important que je sois pour ou contre. Je ne suis qu'un fonctionnaire. Je ne suis pas engagé en politique et je ne le veux pas.

Je ne lui ai pas dit qu'un jour la politique était tout pour moi, mais c'était il y a longtemps de toute façon. »⁴⁵.

Cet état d'esprit de narrateur de *Qalet Doha* est parfaitement décrit par Abdel Malek Auda, ancien directeur de la faculté des Sciences économiques et politiques à l'Université du Caire, en évoquant le statut des intellectuels et de celui des fonctionnaires vis-à-vis de la révolution nassérienne : « le nombre d'intellectuels dans les pays sous-développés est limité alors que les emplois publics sont nombreux, avec traitement garanti et statut social en vue »⁴⁶. Selon Auda, cet écart entre les deux statuts génère un climat de méfiance. Il décrit ce climat comme étant « dominant, mélange de peur et d'aventurisme, d'esprit de lutte et d'indifférence, de sentiment de responsabilité et d'opportunisme ; ce climat qui unit les contradictoires, qui dépeint le désespoir et la fuite, s'exprime par ce mot de notre peuple : *mafich fayda* (il n'y a rien à faire) »⁴⁷. Le positionnement du narrateur de *Qalet Doha* montre que la révolution a réussi à

⁴⁴ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁵ TAHER Bahaa, *Qalat Doha*, Le Caire, Dar al-Hilal, coll. « Rewayat al-Hilal », n° 444, p. 16. Notre traduction et la citation originale : أنا مع الثورة أنا لا أكذب ، في أوروبا المتقدمة ذبحوا أمثالنا أيام الثورة في فرنسا وفي روسيا. هنا أنا أعمل مع حكومة الثورة. كيف أكون ضدها؟ هل أنت ضدها؟

-لايهم أن أكون معها أو ضدها. أنا مجرد موظف . لا أفهم كثيرا في السياسة ولا أريد أن أفهم. لم أقل لها أن السياسة كانت ذات يوم مأكلي ومشربي. كان ذلك منذ زمن بعيد على أية حال.

⁴⁶ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire, op. cit.*, p. 193.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 193.

séparer son présent de son passé, au point qu'il n'est plus qu'une machine de travail. Son sort peut être comparé à celui de nombreux autres Égyptiens sous le régime de Nasser, comme l'exprime si bien l'écrivain Alaa al-Aswany en ces termes : « Nasser avait tout raté, mais il avait réussi à couper les Égyptiens de leur passé »⁴⁸.

À la suite de la crise de Suez, l'État nassérien s'accapare les concepts de gloire et de victoire, le mot arabe *Nasr* (Victoire) est donné à toute réalisation appartenant à cette époque, par exemple Madinet Nasr (la Cité de la Victoire) est donné à la nouvelle ville construite au nord-est du Caire, ainsi que plusieurs nouveaux établissements nationalisés ou fondés pendant la nouvelle ère. Le mot Nasr, qui est en même temps un nom dérivé du mot Nasser, est employé lourdement dans les chansons et les films, donnant l'impression que le pays s'est échappé de son époque et de ses problèmes persistants pour vivre dans un état glorieux. Le régime nassérien même après sa défaite de 1967 continue à adopter cet esprit de victoire glorieuse, comme le décrit Tawfiq El Hakim :

« Un jour, je me suis assis devant la télévision en écoutant bêtement l'effondrement de l'Égypte de la Révolution, puis le bourdonnement habituel continu dans les hymnes patriotiques, les chansons et les noms des entreprises : al-Nasr [la victoire], al-Nasr, al-Nasr, la compagnie d'al-Nasr, la voiture Nasr, l'usine Nasr et le magasin Nasr : tout est nommé nasr à un point drôle et ironique. Mais l'Égypte n'est plus consciente qu'elle est devenue une risée par ce mot, car on lui fait croire qu'elle est noyée dans les victoires, celles de la révolution dont les jours sont pleins de victoires. Parmi nous [les intellectuels], il n'existe personne qui pourrait dire : "arrêtez de répéter ce mot de victoire [...]" »⁴⁹.



Figure 3.1. 5-6-7. Les véhicules Nasr (bus et minibus) et les usines de la compagnie Nasr pour l'industrie des voitures.

⁴⁸DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », n° 10, 2014, p. 360.

⁴⁹HAKIM Tawfiq al-, *Awdat al-wa'y*, op. cit., p.73. Notre traduction et la citation originale : يوم جلست أمام التلفزيون ثم استمر الطنين كالمعتاد من حولي في الأناشيد الحماسية وأغاني المطربين والمطربات ، ولافئات بقم مفتوح كالبلهاء ، استمع إلى انهيار مصر الثورة ثم استمر الطنين كالمعتاد من حولي في الأناشيد الحماسية وأغاني المطربين والمطربات ، ولافئات الشركات النصر ، النصر ، النصر ، شركة النصر لكذا ، وشركة النصر لكيت ، وسيارة نصر ، ومصنع نصر ، ومنتجر نصر وكل شيء نصر في نصر في نصر إلى حد مضحك يثير سخرية أي إنسان عاقل ... ولكن مصر لم تعد تعي أنها أصبحت مضحكة بهذه الألفاظ والأوصاف . فقد كانت تصدق من يجعلونها تصدق أنها تعيش غارقة في الانتصارات ، انتصارات الثورة ، أيامك كلها انتصارات لم يكن فينا رجل يقول أو يستطيع أن يقول : كفوا عن ترديد كلمة النصر.

1.3. Les grands échecs

« Nasser a joué et perdu »⁵⁰

Henri Laurens

Sur le plan politique, nous pouvons considérer la chute de l'union avec la Syrie comme le début des grands échecs du régime nassérien. La précipitation pour réaliser l'union et l'insuffisance des données concernant le contexte syrien marquent les trois ans durant lesquels cette union est déclarée. La forte centralisation du pouvoir concentré au Caire entre les mains de Nasser et de ses compagnons désespère le parti syrien d'al-Baath, considéré alors comme « un des plus grands alliés de Nasser en Syrie »⁵¹. En septembre 1961, ce dernier organise un coup d'État contre Nasser et déclare officiellement la rupture définitive avec l'Égypte. La chute de l'union a de grandes conséquences du côté égyptien, l'État nassérien décide de dispenser les bâtiments affectés par la nouvelle baisse de loyer, selon la loi 168/1961, de l'impôt immobilier (13,7 % environ), ce geste est considéré par Milad Hanna comme une concession inattendue dans le cadre de s'assurer l'appui de la population par l'État⁵².

Au cours des années 1960, le régime nassérien soutient les mouvements anticoloniaux et antimonarchistes dans le monde arabe et en Afrique. En 1961, les militaires yéménites, gouvernés par la monarchie des imams, forment une organisation clandestine dans l'armée et renversent la monarchie par un coup d'État sur le modèle nassériste puis déclarent la république. Une guerre civile se déclenche entre les républicains et les monarchistes. À l'intervention de l'Arabie Saoudite et la Jordanie pour soutenir ces derniers, Nasser, désireux de réaliser une victoire pour compenser son échec en Syrie, décide de soutenir les républicains financièrement et militairement. Finalement, l'armée égyptienne entre la guerre civile et s'engage dans des conflits avec les deux autres pays jusqu'au 1965. Malgré la victoire des républicains yéménites, les résultats de cette aventure militaire sont considérables pour l'Égypte : l'épuisement de 40 % des forces armées égyptiennes dans une guérilla urbaine, la mort de milliers de militaires égyptiens (environ 20 000) et la consommation totale de réserves en or de l'Égypte que Nasser dépensait pour acheter la loyauté des tribus yéménites⁵³. Le retrait tardif de l'armée égyptienne du Yémen (1967) figure parmi les causes de sa défaite face à l'État hébreu la même année. Finalement, les historiens militaires comparent l'intervention égyptienne au Yémen à celle des États-Unis au Vietnam, au point qu'on l'appelle « Vietnam de l'Égypte » ou « Vietnam de Nasser ».

Dès le début de l'année 1967, il devient évident que l'horizon politique de l'Égypte s'obscurcit. Le secteur économique est lui aussi affecté par ce climat d'incertitude. Profitant de la forte

⁵⁰Henri Laurens, spécialiste du Proche-Orient, professeur au Collège de France. MAGNON Pierre, 1967, *guerre des Six Jours : le jour où Nasser démissionna*, Francetvinfo, 06.06.2017. URL : https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/egypte/1967-guerre-des-six-jours-le-jour-ou-nasser-demissionna_3057625.html, consulté le 08/06/2020.

⁵¹SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 223.

⁵²HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, p. 43-62, en accès libre URL : <http://books.openedition.org/cedej/906>, consulté le 08/02/2020.

⁵³ḤAKĪM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, op. cit., p. 58.

bureaucratization de l'administration, le secteur privé s'engage avec la nouvelle bourgeoisie d'État dans « des projets non déclarés, des transactions et des accords illicites qui asservirent le secteur public aux intérêts de secteur privé »⁵⁴. Les ouvriers du secteur industriel observent donc avec inquiétude l'évolution de la situation politique en Égypte⁵⁵. De leur côté, les paysans souffrent des abus des nouveaux propriétaires des terrains agricoles, ainsi que de la fragmentation de ces derniers à la suite des réformes agraires. À partir de mai 1967, tous voient s'ajouter à leurs inquiétudes le spectre d'une guerre avec Israël.

1.3.1. Le Caire et le centre-ville aux jours de la guerre (1967)

Finally, le dernier coup que reçoit le régime nassérien, c'est la défaite militaire lors de la guerre de Six jours. Le matin du 5 juin 1967, l'armée israélienne attaque l'Égypte, la Syrie et la Jordanie, et occupe militairement la bande de Gaza et la péninsule du Sinaï en Égypte, le plateau du Golan en Syrie, la Cisjordanie et Jérusalem en Jordanie. Le bilan est désastreux : la destruction des armées de trois pays, la mort et la capture de milliers de militaires arabes et la saisie de territoires arabes que « les peuples arabes tentent encore aujourd'hui de récupérer »⁵⁶. Le choc est énorme pour la population égyptienne et pour le monde arabe, et ce d'autant plus que les premières nouvelles diffusées par l'État étaient trompeuses au point que la presse, la radio et la télévision annoncent l'échec de l'attaque commise par Israël au moment où celui-ci a en fait déjà gagné la guerre. L'écrivain Tawfiq El Hakim décrit le centre-ville au jour de la défaite :

« J'étais prêt à sortir de chez moi ce matin-là, lorsque les sirènes se mirent à hurler tout à coup. J'ai cru que ce n'était qu'un entraînement aux alertes aériennes et je suis donc sorti de chez moi, mais j'ai alors entendu un fracas terrible ; c'était en fait une vraie frappe aérienne. J'ai vu les jeunes bénévoles de la défense civile dévier le passage des voitures d'une rue à une autre, essayant d'organiser le trafic qui s'engorgeait rapidement, les entrées des rues du centre-ville se bouchant à tel point que nul ne savait plus vers où se diriger. À intervalles réguliers, on entendait les tirs rapides et saccadés d'une mitrailleuse antiaérienne. Je suis allé à mon bureau au journal d'*al-Ahram*, où se trouvait une personne qui portait un petit poste radio, un transistor, à laquelle on entendait les responsables du ministère de la guerre annoncer tous les quarts d'heure que nous avions abattu un grand nombre d'avions ennemis. Vers midi, le nombre d'avions abattus [d'après la radio] était de 200. Je n'avais aucun doute sur notre victoire finale. J'ai marché de la place Tahrir jusqu'à la place Soliman Pacha, j'ai vu de grands panneaux affichés par l'Union Socialiste sur lesquels des phrases de victoire étaient écrites. D'autres phrases disaient "En route vers Tel-Aviv" »⁵⁷.

⁵⁴ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, vol. 31, n° 121, 1990, pp. 185-207., p. 194.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 194.

⁵⁶ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 249.

⁵⁷ ḤAKĪM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, op. cit., p.61-62. Notre traduction et la citation originale : كنت مهيباً للخروج في الصباح ، وإذا صغارات الإنذار تدوي على غير انتظار ، فحسبتها مجرد تجربة من تجارب الغارات الجوية ، وخرجت إلى الطريق فإذا هرج و مرج ، وإذا هي غارة جوية حقيقية ، وإذا بمتطوعي الدفاع المدني من الشباب يقفون في وجه السيارات يحولونها من شارع إلى شارع ، ، فارتبك المرور وتكدست السيارات وسدت مداخل الطرقات لا تدري أين تتجه ، ومن آن إلى أن تسمع من طلقات سريعة متلاحقة للمدافع المضادة للطائرات

Alors que les rues du centre-ville s'engorgent le matin du 5 juin 1967, les grandes places du centre-ville, lieux favorables à la propagande, sont recouvertes d'affiches patriotiques réalisées par le parti unique de l'État. Celles-ci se jouent de toutes les réalités en donnant de faux espoirs. C'est à cause de ces affiches et des communiqués trompeurs que la population égyptienne, dont l'auteur du texte cité ci-dessus, n'a cru en la défaite que quelques jours après, lorsque son pays ainsi que les deux autres pays battus finirent par accepter le cessez-le-feu imposé par Israël.



Figure 3.1. 8-9-10. Panneaux sur la victoire des forces armées sur les murs du centre-ville, juin 1967.

Dans la soirée du 9 juin 1967, les programmes télévisés et radiodiffusés sont interrompus par des chants patriotiques puis Nasser paraît sur les écrans. Il admet sa défaite en l'appelant *Naksa* (revers) par les puissances coloniales qui le considèrent comme leur premier ennemi. À la fin d'un court discours, Nasser annonce : « Malgré tous les facteurs sur lesquels j'ai bâti ma position face au conflit, je suis prêt à assumer l'entière responsabilité. J'ai pris une décision pour laquelle j'ai besoin de votre aide. J'ai décidé de démissionner, de me retirer complètement de la vie publique et de rejoindre les rangs des citoyens »⁵⁸. Malgré la défaite, la démission de Nasser est choquante pour les Égyptiens. Ils envahissent les rues en pleurant et en criant. La maison de Nasser à Manshiyet al-Bakri et le siège du parlement au centre-ville sont assiégés par des manifestations massives refusant sa démission. D'autres manifestations se déclenchent dans plusieurs villes arabes. Affecté par la réaction populaire, Nasser reprend sa décision quelques heures plus tard.

Si on considère la défaite de juin 1967 comme la déclaration de mort du régime nassérien et de son idéologie, on pourrait considérer également la démission de Nasser comme la signature du certificat de décès de ceux-ci, comme l'explique Carré en affirmant que le soir du 9 juin « sonne le glas du nationalisme arabe » en marquant « plus exactement la déconfiture de cette forme du nationalisme arabe [...] »⁵⁹. Les manifestations massives de 9 et 10 juin restent un objet de débat, car elles renvoient à la fois au refus public de la défaite et de la démission de Nasser bien qu'il soit le premier responsable de cette défaite. Al-Nazer, le narrateur de *Morceau d'Europe*, décrit ses sentiments lors de sa participation aux manifestations du centre-ville :

« J'ai regardé Nasser à la télévision et j'ai entendu son discours. Il a dit que nous sommes battus, il a dit que c'est un revers. Il a dit qu'il prend la responsabilité et qu'il démissionne. La rue est

وذهبت إلى مكتبي بجريدة الأهرام ، فوجدت أحد سعاة المكتب يده راديو ترانزستور صغير ، يعلن في كل ربع ساعة بياناً من المسؤولين في وزارة الحربية أو قيادة الجيش ، أنا أسقطنا للعدو مائة طائرة ، وعندما جاء الظهر كان عدد ما أسقطناه الطائرات قد بلغ قرابة المائتين . أما في المساء فقد ارتفع العدد إلى ما لا أذكر من أرقام . فما شككت في أن العدو قد انتهى أمره . وسرت في شوارع القاهرة من ميدان التحرير إلى ميدان سلمان باشا فإذا لافتات كبيرة علقها الاتحاد الاشتراكي كتبت عليها عبارات النصر ، ثم عبارات تقول "إلى تل أبيب" .

⁵⁸ SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah*, op. cit., p. 252.

⁵⁹ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sadate (1952-1975) », op. cit.

engorgée par des gens comme moi sortant de chez eux selon une réaction immédiate et spontanée avant qu'ils sachent pourquoi, peut-être pour ne pas étouffer entre les murs de leur appartement, ou pour ne pas laisser celui-ci tomber sur leur tête, ou pour être ensemble au moment où la terre s'est mise à trembler. La foule s'est déplacée vers la rue d'Al-Rawda. Ses ruelles, s'étendant entre la grande mer et la petite mer à l'extrémité sud de l'île d'al-Rawda, transportent des manifestants jusqu'à la rue d'al-Manial, où ils rejoignent ceux qui viennent des petites rues situées des deux côtés. De la rue d'al-Manial à la rue Qasr al-Aini, j'ai marché avec les gens et quand nous sommes arrivés devant le bâtiment de l'Assemblée, je me suis rendu compte que je me dirigeais dans sa direction alors que je ne le savais pas avant. Devant l'Assemblée, la foule s'est arrêtée alors je me suis arrêté »⁶⁰.

Pour la deuxième fois, après les manifestations du grand incendie du Caire, la marche des manifestants commence par le siège de l'Assemblée situé au centre-ville. Le siège de l'Assemblée de la Nation, bien que son rôle ait été réduit à l'état de symbole à l'époque de Nasser⁶¹, reste ciblé au moment des événements graves. Comme les manifestations de janvier 1952, la direction vers le bâtiment est inconnue pour le narrateur, ce qui peut donner une idée de l'effet collectif des manifestants sur l'individu. Nous pouvons entendre le bruit de la manifestation et sentir son état confus et choqué par la défaite et par la démission de Nasser. Le siège de l'Assemblée de la Nation est un point de repère principal pour les manifestants. Le rôle de l'Assemblée lors de ces manifestations est encore souligné par le narrateur dans le passage suivant :

« Je me souviens de l'obscurité des rues, je me souviens d'une rue engorgée par les masses bougeant rapidement comme une rivière inondée. Je me souviens de sirènes consécutives pendant que nous traversions le pont de la petite rivière jusqu'à la rue Qasr al-Aini. Je me souviens d'un enfant qui pleure, des visages en colère, des visages confus et des visages qui en disent plus que je ne le sais ou ne le saisis. Je me souviens des visages rocheux sculptés comme les statues et des visages sur lesquels s'expriment des émotions puis se changent en se transformant en un morceau d'argile. [...] Je me souviens d'une foule campant devant l'Assemblée, et d'une foule, dont je fais partie, continuant sur son chemin. Nous marchons jusqu'à la place Tahrir et de Tahrir à la rue Ramsès, puis de la rue d'al-Khalifa al-Ma'moun jusqu'à la maison d'Abdul Nasser. Nous passons la nuit à Manchiet al-Bakri [où se situe la maison de Nasser]. Nous crions, parfois nous restons silencieux, parfois nous nous parlons les uns aux autres, jusqu'à l'aube. Nous revenons à l'Assemblée pour y camper, jusqu'à ce que

⁶⁰ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, 1ère., Le Caire, Dar El Sherouk, 2003, p. 88. Notre traduction et la citation originale : رأيت على شاشة التليفزيون وسمعت خطابه. قال إننا هُزمتنا، أسماها نكسة. قال إنه يتحمل المسؤولية وإنه يتنحى عن الحكم. وجدت الشارع يموج ببشر مثلي خرجوا من بيوتهم في رد فعل فوري وتلقائي قبل أن يعرفوا لماذا، ربما لكي لا يختنقوا داخل الجدران، أو لكي لا يسقط المبنى على رؤوسهم، أو ليكونوا معا لحظة تزلزلت الأرض. تحرك الحشد باتجاه شارع الروضة، وكانت شوارعه الخلفية الممتدة بين البحر الكبير والبحر الصغير في الطرف الجنوبي من الجزيرة تحمل إليه بشرا فيصيدهم في شارع المنيل، حيث يتضاعفون بسكان الشوارع الصغيرة المتفرعة منه على الجانبين. ثم من شارع المنيل إلى قصر العيني. أمشي مع الناس، أعي أشياء أفعلها بلا وعي، حين نصل إلى مجلس الأمة أنتبه أنني كنت أقصد المكان رغم أنني لم أكن أعرف أنني أقصده، عند المجلس توقف الناس فتوقفت.

⁶¹L'Assemblée de la Nation, également le Conseil de Nation (*Maglisal-Umma*) est une chambre élue depuis 1957, représentant le corps législatif. Selon la Constitution de 1956, article 192, à la différence des autres partis politiques qui ne seront pas tolérés, le parti unique au pouvoir, l'Union Nationale, « présentera les candidats au Conseil de la Nation ». Selon l'article 146, seul le président de la République a le droit de nommer et de destituer les ministres et non pas l'Assemblée de la Nation. ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire, op. cit.*, p. 117.

Nasser revienne sur sa décision. À ce moment-là, nous l’acclamons et nous rentrons chez nous le lendemain »⁶².



Figure 3.1.11. Des Égyptiens regardent le discours de Nasser, 09.06.1967.



Figure 3.1.12. Les manifestants se dirigeant de la place Tahrir vers l’Assemblée.



Figure 3.1.13. Les manifestations envahissent la place Tahrir.

Les scènes racontées par al-Nazer ressemblent aux observations des rues du Caire par le sociologue Anouar Abdel Malek. Celui-ci appelle dans l’introduction de la traduction arabe, parue en 1974, de son ouvrage *Égypte société militaire*, publié en 1962, le 9 juin 1967 « le Vendredi noir ». Il décrit parfaitement le contexte du pays et la situation dans les rues du Caire pendant ces moments difficiles :

« Les forces armées sont gravement battues, le Sinaï est occupé, la navigation dans le canal du Suez est interrompue, l’armée de l’air est pratiquement éliminée, les actes de trahison, la criminalité et la conspiration apparaissent partout. Les réalisations révolutionnaires depuis quinze ans deviennent réellement menacées. L’élite militaire dirigeante a perdu, d’un seul coup, toute prétention d’être reconnue comme une direction politique possible pour l’Égypte. Les espoirs exagérés et les réalisations réelles sont tous remis en question. Pendant le discours de Nasser, les canons antiaériens sont dirigés vers le ciel au-dessus du Caire — alors qu’il n’y a aucun avion israélien — des bandes armées se dirigent vers l’ambassade soviétique, considérant que l’Union soviétique est responsable de la défaite militaire. Des officiers militaires se rencontrent partout au Caire avec des groupes appartenant à l’ancien régime pour préparer une reprise du pouvoir.

⁶²ACHOUR Radwa, *Qiṭ‘at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 89. Notre traduction et la citation originale : أذكر الظلام. أذكر شارعًا. أذكر بالبشر ويتحرك بسرعة كنهر في فيضان أذكر صفارات إنذار متتابعة ونحن نعبّر البحر الصغير إلى شارع قصر العيني. أذكر طفلة تبكي، وأذكر وجوها غاضبة، وجوها تائهة، وجوها خائفة، وجوها تقول أشياء أكثر مما أعرفه أو أحيط به. أذكر وجوها صخرية منحوتة كالتماثيل، وجوها أذكر أن حشداً عسكرياً عند المجلس، وأن حشداً واصل طريقه، واصلت [...] بتشكيل التعبير على ملامحها ثم يتبدل كقطعة صلصال في اليدين معه. سرنا إلى ميدان التحرير ومن التحرير إلى شارع رمسيس فالخليفة المأمون فممنزل عبدالناصر. قضينا الليلة في منشية البكري عند بيته. نهتف حيناً، ونصمت حيناً، ويتحدث بعضنا مع البعض، ويتحدث الواحد منا مع نفسه بصمت أو بصوت حتى لاح الفجر، ثم طلع النهار فعدنا إلى المجلس وعسكرنا عنده حتى اتخذ عبد الناصر قراره بالرجوع عن التنحي هللاً وعدنا إلى بيوتنا. كان ذلك عصر اليوم التالي.

Puis les choses commencent à bouger [...]. Après quelques minutes d'hésitation, tout le pays passe à l'action, les rues du Caire sont remplies par plus de 2,5 millions des citoyens. Toute une nation est sortie. Il n'y avait aucune possibilité de malentendus sur les slogans répétés lors des manifestations : «Non pour l'occupation, non pour le dollar», «Il n'y a de chef que Gamal». La population du Caire et d'Alexandrie chante instinctivement l'hymne de la révolution populaire de 1919 : «Ô mon pays, pour toi mon amour et mon cœur», celui-ci est lancé par la foule comme une foudre »⁶³.

Après une longue période de silence, notamment quinze ans après le grand incendie du Caire, la rue cairote tremble de nouveau à la suite de la démission de Nasser et l'effondrement des rêves de la révolution. Bien que les manifestants du 9 et 10 juin n'aient pas vécu à l'époque de la Révolution de 1919, les germes de celle-ci sont présents dans l'esprit collectif des Égyptiens. De nouveau le centre-ville devient le théâtre des événements politiques, le témoin des moments les plus difficiles de l'histoire de la nation et jouant le rôle principal de rassembler les citoyens venus de toutes parts pour exprimer leur refus de la défaite, leur colère et leur douleur.

Anouar Abdel Malek confirme que les manifestations du 9 et 10 juin 1967 mettent fin au nouveau phénomène de « l'indifférence politique » impactant une population qui était « pleine de vitalité » jusqu'à la fin des années 1950⁶⁴. Selon nous, ce phénomène s'est développé en réaction à la politique de l'État visant à empêcher tout partenariat de pouvoir ainsi qu'à sa volonté de monopoliser la participation par le biais de son parti unique. Alors que selon Abdel Malek, l'indifférence politique est le résultat de l'incapacité de régime au pouvoir de « créer et organiser son parti en ne tolérant aucun autre parti »⁶⁵. Il se demande à la place de la population exclue : « Puisque l'État insiste pour tout faire à travers son parti, pourquoi ne pas observer la situation à distance ? »⁶⁶

1.3.2. Les conséquences politiques et sociales

Les conséquences de la défaite de l'armée égyptienne sont nombreuses. Sur le plan politique régional, la défaite contribue à réunir les pays arabes autour de la question de la libération des territoires arabes occupés par l'État hébreu. Les États arabes commencent à renvoyer à eux-mêmes⁶⁷ en abandonnant les ambitions nassériennes dans une union véritable. Malgré tout, des capitales et des grandes villes arabes, telles que Khartoum (1967), Casablanca (1969), Le Caire

⁶³ ABDEL-MALEK Anouar, *Al-muġtama' al-Miṣrī wa-al-ġayš (La Société égyptienne et l'armée)*, op. cit., p. 14. Notre traduction et la citation originale : كان القوات المصرية المسلحة قد ضريت بشكل خطير، واحتلت سيناء و شُلت قناة السويس، ومحي سلاح الطيران عمليًا كوحدة مقاتلة، وتفجرت أعمال الخيانة والإجرام والتآمر و انتشرت في كل مكان، وتعرضت الانجازات الصعبة لخمس عشرة عاما إلى الخطر الحقيقي. لقد خسرت النخبة العسكرية الحاكمة، بضرية واحدة، أي ادعاء للاعتراف بها كقيادة سياسية ممكنة لمصر، وأصبحت الآمال المبالغ بها والانجازات الحقيقية مجالًا للتساؤل. وعندما كان يخطب وجهت المدافع المضادة للطائرات إلى السماء فوق القاهرة - حيث لم تكن هناك طائرات اسرائيلية - وتوجهت عصابات مسلحة نحو السفارة السوفيتية إذ جعل الاتحاد السوفييتي مسئولًا عن الهزيمة العسكرية، واجتمع ضباط في كل مكان مع مجموعات من الطبقات الحاكمة سابقا استعدادا لتولي السلطة. ثم بدأت الأشياء تتحرك. لكن هذه الحركة لم تتبع الطريق المرسوم بعد بضع دقائق من التردد قفزت البلاد كلها إلى العمل وامتلأت شوارع القاهرة باكثر من مليونين ونصف المليون مواطن ... سارت أمة بأكملها. ولم تكن هناك إمكانية لإساءة فهم الشعارات : لاستعمار لا دولار لا قائد إلا جمال كان أهل القاهرة والاسكندرية قد أعادوا غريزيا لحن معركة ثورة 1919 الشعبية - بلادي بلادي لكي حيي وفؤادي- الذي تفجر مثل الصاعقة.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ CARRÉ Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », op. cit.

(1970)⁶⁸, Alger (1973) et Rabat (1974) accueillent les leaders arabes dans des sommets organisés pour discuter les questions pertinentes. La Ligue arabe et ces sommets deviennent « le cadre idéal de leur rencontre »⁶⁹.

C'est à travers ces rencontres que les États arabes décident du sort des relations arabo-israéliennes pendant la période entre la guerre de 1967 et celle de 1973. Au lendemain de la défaite de 1967, le sommet arabe qui a lieu à Khartoum (capitale du Soudan) en septembre 1967 adopte le principe des « Trois Non » considéré comme « une ligne de conduite commune » pour les pays arabes. Ces trois non sont résumés dans le troisième paragraphe de la résolution : Non pour la paix avec Israël, non pour la reconnaissance de son État et non pour la négociation concernant les territoires occupés pendant les guerres de 1948 et de 1967.



Figure 3.1.14. Nasser et les leaders arabes lors d'un sommet.

Par la suite, Nasser à la tête des dirigeants des États de la première ligne gagne le soutien du monde arabe. La résolution de Khartoum permet une coordination entre l'Égypte et les pays arabes pour unifier un positionnement contre Israël. Un an plus tard, l'armée égyptienne se sent capable de reprendre les hostilités. Nasser déclare en mars 1969 la mise d'un terme au cessez-le-feu et le déclenchement de la guerre d'Usure entre l'Égypte et Israël. Des opérations militaires égyptiennes attaquent les forces israéliennes sur la ligne de la zone du canal de Suez causant de grandes pertes à celle-ci. L'armée israélienne riposte par de lourds bombardements sur les villes du canal de Suez provoquant l'abandon de celles-ci, à tel point qu'elles deviennent des villes fantômes.

La riposte israélienne ne s'en tient pas là, elle attaque des objectifs militaires et civils à grande distance de la frontière dans le territoire égyptien. Un raid israélien vise notamment une école primaire dans le village de Bahr el-Baqar, au nord-est du gouvernorat d'al-Charqia, proche du Delta, causant la mort de 46 enfants. L'évènement est connu sous le nom de Massacre de Bahr el-Baqar (8 mai 1970). La capitale égyptienne et son centre-ville ne sont pas épargnés par les raids : pendant la même période, des avions israéliens se déplacent à basse altitude dans le ciel du Caire en franchissant le mur du son, provoquant l'effondrement des vitres de centaines de bâtiments dont la plupart sont situés dans le centre-ville. L'incident, que nous a raconté un ancien habitant du quartier, entraîne un état terrible de panique que la ville connaît pour la première fois⁷⁰.

Sur le plan social et idéologique, le choc créé par la défaite permet la propagation des idées islamistes. La répression étatique contre les islamistes, surtout les Frères Musulmans, l'adoption des politiques socialistes et l'alliance avec l'Union soviétique sont considérées par ceux-ci comme des signes de l'éloignement de Dieu. Dans les mosquées, des imams répètent lors des sermons du vendredi que les politiques de Nasser, notamment le rapprochement avec les Soviétiques communistes considérés par les islamistes comme des *Koffar* (des infidèles),

⁶⁸ Le sommet du Caire de septembre 1970, organisé dans le but de cesser les hostilités entre l'armée jordanienne et les troupes palestiniennes, est marqué par le décès de Nasser le soir de son dernier jour (28 septembre 1970).

⁶⁹ CARRE Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sadate (1952-1975) », *op. cit.*

⁷⁰ Aboamer, Mohamed, entretien avec l'auteur, Le Caire, le 7 janvier 2016.

sont en contradiction avec les textes religieux et que la défaite n'est qu'une punition divine. Ces idées pénètrent la société égyptienne, choquée par la fin soudaine des rêves nassériens.

Cette perception islamiste des choses deviendra plus tard un climat favorable à la formation d'une nouvelle couche dans la société égyptienne. Les nouveaux islamistes avec les rapatriés des monarchies pétrolières constituent le noyau d'un phénomène d'extrémisme religieux, une caractéristique notable de la période post-Nasser. Nous pouvons constater que la défaite et la fin de l'idéologie nassérienne permettent la propagation du fondamentalisme religieux et le recyclage des idées de ses penseurs, comme l'Égyptien Sayyed Qotb et encore le Pakistanais Abul A'la Maududi. Ces deux penseurs, dont le premier fut exécuté par Nasser en 1965, et l'autre condamné à mort (mais sa peine sera commuée en détention à perpétuité par le régime pakistanais en 1953) seront considérés plus tard comme les pères fondateurs du djihadisme.

Un autre phénomène commence à marquer la société à la suite de la défaite. Il s'agit de l'émigration permanente vers les pays occidentaux, notamment aux États-Unis, au Canada et dans certains pays d'Europe de l'Ouest. Les jeunes Égyptiens, la génération de la révolution, font face à la désillusion des slogans révolutionnaires. Par conséquent, les années 1968, 1969 et 1970 enregistrent le taux le plus élevé d'émigration. Bien que les chrétiens égyptiens soient ceux qui aient le plus tendance à quitter le pays habituellement, lors de l'année 1969 un nombre égal de chrétiens et de musulmans émigrent hors de l'Égypte⁷¹. Entre 1967 et 1971, le nombre de permis d'émigration accordés par l'État égyptien pour l'année 1969 atteint un pourcentage de 60 % par rapport au nombre de permis accordés entre 1962 et 1979⁷², ceci est associé à l'assouplissement des lois sur l'émigration en 1970⁷³ soulignant clairement cette vague d'émigration après la défaite.

Sur un autre plan, l'Égypte connaît un troisième phénomène au cours de la même période : les villes du canal de Suez se vident de leurs habitants. Ceux-ci choisissent de quitter leurs villes et leurs villages sinistrés et menacés par la guerre. Les immigrants des villes du canal sont dispersés dans les grandes villes égyptiennes telles que « Le Caire et ses environs, [...] les provinces voisines, Damiette, Daqahliyya et Charqiyya, [...] le reste de la Basse-Égypte »⁷⁴. Cette migration interne s'ajoute à celle qui s'est amorcée depuis les années 1950, un phénomène qui « dirige vers Le Caire un flot sans cesse croissant de population venant du reste de l'Égypte »⁷⁵. La nouvelle vague de migrants internes accentue le problème de surpopulation, menant à une crise de logement dans les villes de destination. En outre, le phénomène cause la misère des migrants en les privant de ressource et des dommages psychologiques liés à

⁷¹SHARAF EL-DINE Dorreyah, *al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, op. cit., p. 124.

⁷²*Ibid.*, p. 124.

⁷³EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, op. cit., p. 228.

⁷⁴PANZAC Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, p. 157-178, en accès libre : URL : <http://books.openedition.org/iremam/800>, consulté le 28/01/2020.

⁷⁵RAYMOND André, « Chapitre IX. Le Caire », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ETUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 213-241. En accès libre : <http://books.openedition.org/iremam/806>.

l'éloignement de leur ville d'origine, ainsi qu'un sentiment « de désespoir d'une vie meilleure dans un avenir proche »⁷⁶.

Malgré les efforts effectués par l'État nassérien pour améliorer l'économie nationale et le système de gestion économique, la défaite de 1967 représente « un coup fatal à la poursuite d'un développement national indépendant »⁷⁷. Les bases sur lesquelles le développement économique repose, telles que « le haut barrage d'Assouan, la bonification des terres, les industries chimiques, l'énergie électrique et le complexe sidérurgique »⁷⁸ sont totalement sapées par la situation de la guerre. Pendant près d'une décennie (1962-1973), la part des investissements tombe de 18 % à 13 % de l'ensemble des revenus intérieurs du pays. L'engagement du régime nassérien dans des conflits militaires, d'abord la guerre de Suez puis celle du Yémen, élève la part des dépenses militaires prélevée sur le revenu intérieur brut. Celles-ci atteignent 5,5 % pour l'année 1962 durant laquelle se déclenche la guerre du Yémen, puis 10 % (l'année de la défaite) et finalement 20 % en 1973 (la guerre de Kippour)⁷⁹. Les dépenses militaires des trois guerres cumulées (1956, 1962 et 1967) atteignent un total de 4 milliards de livres égyptiennes⁸⁰.

Bien qu'il soit un proche conseiller de Nasser, l'écrivain Mohamed Hassanien Heykal juge que les dépenses militaires au cours de ces trois guerres « auraient été bien suffisantes pour construire le Haut Barrage deux fois ou pour en construire et démolir deux chaque année »⁸¹. L'écrivain Tawfiq El Hakim estime quant à lui que si ces dépenses avaient été consacrées à améliorer les villages égyptiens, ceux-ci auraient atteint « le niveau des villages d'Europe ⁸²[...], mais nos villages restent dans le même état de misère et nos pauvres paysans restent, comme avant, ignorants, pauvres et malades »⁸³.

L'économie de guerre et les politiques d'austérité imposées par l'État nassérien suite à la défaite de juin 1967 réduisent le pouvoir d'achat de la population. Ce qui entraîne « un malaise social général qui se substitue à l'enthousiasme et à l'euphorie des années 1960 »⁸⁴. Sur le niveau stratégique économique, le Plan quinquennal de développement 1955/1961 subissant déjà un échec partiel s'est doublé par la défaite militaire de l'armée⁸⁵. De même, tous les programmes sociaux ne peuvent pas être assurés par l'État et « la qualité de ses constructions se dégrade »⁸⁶.

À la fin de la période du deuxième plan quinquennal (1961-1962) (1964-1965), un décret présidentiel annonce la fondation du Haut Comité de Planification et de Supervision du Grand

⁷⁶SHARAF EL-DINE Dorreyah, *al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, *op. cit.*, p. 124.

⁷⁷EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, *op. cit.*, p. 248 .

⁷⁸*Ibid.*, p. 248.

⁷⁹*Ibid.*, p. 248.

⁸⁰HAKIM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, *op. cit.*, p. 60.

⁸¹*Ibid.*, p. 60.

⁸²*Ibid.*, p. 61.

⁸³*Ibid.*, p. 61.

⁸⁴EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, *op. cit.*, p. 227-228.

⁸⁵HAKIM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, *op. cit.*, p. 227 -228.

⁸⁶HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no. 269, p. 182-190, p. 185.

Caire sur une initiative du Premier ministre Mahmoud Fawzi. Le comité est constitué d'une structure *ad hoc* composée « de techniciens et de technocrates représentant les ministères du Transport, des Finances, de la Planification, du Logement et de l'Administration locale »⁸⁷. La formation du comité est considérée comme un nouveau départ selon Galila El Kadi, car cette structuration « repose sur l'idée de concertation et de collaboration entre partenaires économiques »⁸⁸. En outre la fondation du Comité permet la création d'un organisme concerné uniquement par la planification du Grand Caire techniquement et administrativement. Il s'agit de l'Organisme de Planification du Grand Caire qui est composé de quatre sections⁸⁹ :

- une section de planification régionale ;
- une section de projets opérationnels ;
- une section d'études des projets d'infrastructure ;
- une section d'études sociales.

La fondation du Haut Comité et d'Organisme de Planification est précédée par une série de « progrès sensibles » marquant l'évolution du Caire au terme de son administration. À partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1949, la municipalité du Caire est fondée ainsi que le ministère des Affaires municipales et rurales, les deux entités constituant « une étape importante » selon les termes d'André Raymond. Celle-ci est ajoutée à d'autres assurant la gestion des services publics par les Égyptiens comme la fin des concessions (1947), l'abolition des tribunaux mixtes (1948)⁹⁰ et la nationalisation des transports (1956)⁹¹. Le contrôle mené sur les terrains des *Waqfs* permet une gestion plus efficace de l'espace et « d'une partie du patrimoine immobilier »⁹² en permettant la construction de la nouvelle cité sur la rive ouest (al-Mohandessine). Malgré toutes ces étapes, la situation politique économique du pays, le système bureaucratique mis en place, le croisement des intérêts ainsi que la méthode nassérienne de gouvernance caractérisée par l'instabilité et la contradiction perturbent l'évolution administrative de la ville : « Mais les hésitations sur la forme à donner à l'administration du Caire et la tendance à gérer la ville d'en haut, d'une manière bureaucratique, ont certainement gêné la planification du développement de la ville presque autant que le manque de ressources »⁹³.

1.4. Le Caire sous la guerre : une ville éclatée

1.4.1. Les habitats spontanés

La population du Caire selon le dernier recensement effectué en 1960 est de 6 113 000 habitants, ce qui signifie que la population de la ville a triplé par rapport à

⁸⁷EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 195.

⁸⁸ḤAKĪM Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, *op. cit.*, p. 195.

⁸⁹*Ibid.*, p. 196.

⁹⁰ Pour plus d'information sur le fonctionnement des tribunaux mixtes, voir le premier chapitre de la première partie de thèse.

⁹¹ Pour plus d'information sur les vagues de nationalisation au cours de la période nassérienne, voir le deuxième chapitre de la deuxième partie de thèse.

⁹²RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 346.

⁹³RAYMOND André, « Chapitre IX. Le Caire », *op. cit.*

l'année 1953 (2 500 000)⁹⁴. Elle dépasse aussi en l'an 2000 les 5,5 millions d'habitants prévus pour cette année selon le Schéma Directeur de 1953. Il convient de souligner qu'il était prévu de faire un recensement de la population égyptienne en 1957, comme tous les dix ans depuis 1897, mais les circonstances de la guerre de Suez ont reporté sa réalisation jusqu'à 1960⁹⁵. Pour cette population de 1960, un pourcentage de 35 % des nouveaux arrivants, nés hors du Caire, représentent un tiers de la population⁹⁶. On comprend que cette croissance est directement proportionnelle avec « la multiplication des emplois industriels dans la capitale ou à ses abords, malgré, écrit Pierre Marthelot, les perspectives d'une relative décentralisation économique, avec la création du Haut Barrage d'Assouan »⁹⁷. La ville du Caire connaît une croissance sans précédent à tel point que les taux de croissance au cours des six ans antérieurs à la défaite (1960-1966) sont de 4,4 % par an. Cette explosion démographique est causée principalement par « des mouvements migratoires en provenance des provinces, et singulièrement du monde rural, dont l'apogée se situe autour de 1960 »⁹⁸.

Il est évident que la migration rurale joue un rôle important dans la croissance de la ville. Comme dit dans la partie précédente, l'exode rural n'est qu'un résultat de la forte centralisation de la capitale et son nouveau rôle conçu par l'État au sein du pays et du monde arabe. Les migrants des années Nasser sont principalement accueillis dans « les zones périphériques situées au nord (gouvernorat de Qaliubiyya) et au sud-ouest de la ville (gouvernorat de Giza) »⁹⁹. Par la suite, ces zones d'accueil deviennent surpeuplées et leurs taux de croissance à partir de 1966 atteignent 8 % par an¹⁰⁰. Une grande partie de nouveaux migrants, habitant dans les extensions périphériques, sont des nouveaux mariés à la recherche d'un logement, « tandis que les populations les plus âgées restent dans le centre ».

Quant aux quartiers du vieux Caire, ils subissent une dégradation progressive étant « le premier lieu d'accueil des nouveaux migrants »¹⁰¹. Ils connaissent par la suite de fortes densités, allant jusqu'à 3 300 habitants par hectare¹⁰². L'état des anciens quartiers montre qu'ils sont saturés au point que « tous ses espaces vacants sont occupés, ses immeubles sont surélevés, le moindre kiosque est habité »¹⁰³, bien que 12 000 logements soient estimés « hors d'usage tous les ans »

⁹⁴EL KADI Galila, *Al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, Le Caire, al-Markaz al-Qawmi lel Tarjamah, 2009, p. 38.

⁹⁵BENNAFLA Karine et RASHID wahel, *1956 : Regards Croisés, catalogue de l'exposition présentée du 15 juin au 4 juillet 2016, Beit al Sennari, Le caire*, CEDEJ, Le caire, 2016, p. 8.

⁹⁶MARTHELOT Pierre, « Dimensions nouvelles d'une métropole : Le Caire », *Revue Géographique de l'Est*, vol. 9, n° 3, 1969, pp. 379-390. p379-380, p. 380.

⁹⁷*Ibid.*, p. 380.

⁹⁸ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 440.

⁹⁹VOLAIT Mercedes, « Composition de la forme urbaine du Caire », *Peuples Méditerranéens*, 1987, n° 41-42, pp. 105-118, p. 106-107.

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 106-107.

¹⁰¹EL KADI Galila, « La division sociale de l'espace au Caire : ségrégation et contradictions », *Maghreb Machrek*, n° 110, 1985, pp. 35-51., p. 49.

¹⁰²ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 440.

¹⁰³HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions. *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no. 269, p. 182-190. », *op. cit.*

¹⁰⁴et que 3 000 constructions soient évacuées par la municipalité du Caire, car elles « menaçaient de s'écrouler »¹⁰⁵. Par la suite, une campagne de recensement des bâtiments vétustes en dénombre 13 000 en un seul mois de la même année¹⁰⁶. Quelques années plus tard, en 1966, un pourcentage de 45,78 % des constructions de la vieille ville est déclaré vétuste¹⁰⁷. Pour les immeubles du centre-ville, bien que leurs styles architecturaux supportent mal les surélévations verticales¹⁰⁸, ce fait ne représente qu'un facteur négligeable, car il n'a pas pu empêcher de diverses surélévations.

La pression démographique confirme la dégradation de tous les quartiers cairotes. Selon les chiffres officiels, la densité au Caire est en moyenne de deux personnes par pièce, alors que cette moyenne est multipliée par trois selon des chiffres non officiels, par dix dans certains quartiers¹⁰⁹. Cette forte densification s'ajoute au ralentissement des opérations de planification et de projets d'infrastructures et le manque des ressources, dont une partie considérable est consacrée pour les dépenses militaires. L'état des équipements des infrastructures est désastreux : sans même parler des quartiers informels, « où les équipements d'infrastructure faisaient complètement défaut »¹¹⁰, on compte un pourcentage de 20,1 % des bâtiments qui n'ont pas accès aux réseaux d'égouts, 26,6 % qui n'ont pas accès à l'eau potable et enfin 41 % qui n'ont pas accès à l'électricité, selon le recensement effectué en 1966¹¹¹.

Cet ensemble de circonstances généralise la crise du logement dans toute la ville, provoquant l'exacerbation du phénomène des quartiers informels. Ces derniers sont définis comme des « zones d'habitat spontané », et sont situés « aux franges agricoles de l'agglomération » de la rive ouest. Ces quartiers informels représentent 61 % de la masse urbaine en 1968¹¹² ; certains de ces quartiers se trouvent « sur certains terrains domaniaux situés dans le désert comme Manshiet Nasser et Ezbet al-Agana »¹¹³. Ceux-ci représentent 39 % de la même masse pour 1968 et montent à 59 % en 1977¹¹⁴. Dans ces quartiers, la qualité de l'architecture est totalement négligeable, car la plupart des immeubles restent en brique rouge ou dans un aspect inachevé. Les hauteurs des immeubles sont également incontrôlées, car elles peuvent dépasser les 12-15 étages¹¹⁵. D'une manière générale, la surélévation des immeubles dans tous les quartiers cairotes devient « un des traits de l'urbanisation cairote »¹¹⁶ de cette époque.

¹⁰⁴EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 196

¹⁰⁵VOLAÏT Mercedes, « Composition de la forme urbaine du Caire », *op. cit.*, p. 196.

¹⁰⁶*Ibid.*, p. 196.

¹⁰⁷*Ibid.*, p. 196.

¹⁰⁸EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo. Centre in movement.*, Marseille, IRD Orstom, 2012. p. 96

¹⁰⁹DEPAULE Jean-Charles et SAWSAN NOWEIR, « Balcons au Caire - Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *Architecture and Behaviour 2.3-4*, 1986, vol. 2, n° 3-4, pp. 301-321, p. 303.

¹¹⁰EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 196.

¹¹¹*Ibid.*, p. 196.

¹¹²VOLAÏT Mercedes, « Composition de la forme urbaine du Caire », *op. cit.*, p. 41.

¹¹³VOLAÏT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire- portait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », 2011, p. 53.

¹¹⁴EL KADI Galila, *al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, *op. cit.*, p.41

¹¹⁵BARTHEL Pierre-Arnaud, « Relire le Grand Caire au miroir de la densité », *Confluences Mediterranee*, vol. N°75, n° 4, 2010, pp. 121-135.

¹¹⁶DEPAULE Jean-Charles et SAWSAN NOWEIR, « Balcons au Caire - Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *op. cit.*, p. 303.

À la fin des années 1960, une nouvelle génération de quartiers informels apparaît : « Dar al-Salam et presque tout le quartier Basatin, une partie importante d'Imbaba, Bulaq Abul Ela, Bulaq el Dakrou, Amrania, Zawia el Hamra, etc. »¹¹⁷. Au cours de la même époque, le prix des loyers cesse d'être contrôlé par l'État, et la valeur financière du foncier n'est plus déterminée que par le marché¹¹⁸. En conséquence, les classes moyennes et défavorisées ont de plus en plus de difficultés à se loger, la construction d'habitations populaires ayant été stoppée. Bien que ces couches soient théoriquement favorisées par l'État nassérien, celui-ci se retrouve finalement incapable de les loger. Elles se retrouvent donc dans les quartiers informels suite à la saturation des quartiers centraux. Le résultat est que ces quartiers accueillent « les nouveaux migrants, le prolétariat et le sous-prolétariat urbain »¹¹⁹. Ils attirent ensuite « de différentes strates des classes moyennes, fonctionnaires et enseignants, exclus des quartiers centraux de la ville »¹²⁰, mais aussi des « artisans, vendeurs ambulants, jeunes diplômés de l'université, paysans ayant quitté la terre »¹²¹. Selon Milad Hanna, la société habitante des quartiers informels est un mélange d'urbain et de rural, dans lequel certains sociologues voient « un environnement propice au développement de l'extrémisme politique et religieux »¹²².

Les quartiers informels ne sont qu'une des formes d'habitat spontané apparues au cours des années 1960. Sous la pression de la crise du logement, une partie de la population emménage



Figure 3.1.15. L'habitat des nécropoles.

au sein même des cimetières de la ville, aggravant le phénomène d'habitat des nécropoles où les vivants cohabitent avec les morts. Ce type d'habitat est classé en deux formes distinctes : d'une part les tombes maison (*hanche*), dans lesquels certaines familles occupent des pièces de quelques mètres carrés autour d'une cour d'enterrement, et d'autre part « des îlots ou enclaves d'habitations urbaines, qui se sont développés autour des mausolées et des grands complexes funéraires à partir des noyaux moyenâgeux »¹²³.

Dans *la Trilogie des plaintes de l'Égyptien érudit*, parue en 1979, le romancier Youssef El Kaid décrit le parcours d'une famille cairote qui habitait un palais et qui doit déménager dans un cimetière, suite à la crise économique d'après la défaite. À la suite de son expulsion de celui-ci, le chef de la famille décide de la vendre aux enchères à la place Tahrir avant d'être considéré comme un émeutier par la police. En 1990, Galila El Kadi commente que « le choix des cimetières comme un cadre

¹¹⁷OTHMANE Insaf Ben et STADNICKI Roman, « Des vieilles recettes pour des nouveaux projets d'aménagement en Égypte : une « contre-révolution urbaine » en marche ? », *Maghreb-Machrek*, n° 226, 2017, en accès libre URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01335633>, consulté le 10/02/2021.

¹¹⁸HERVET Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions. *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no. 269, p. 182-190. », *op. cit.*

¹¹⁹*Ibid.*

¹²⁰*Ibid.*

¹²¹HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *op. cit.*

¹²²*Ibid.*

¹²³EL KADI Galila, « La Cité des Morts au Caire : un abri pour les sans-abri », *Maghreb Machrek*, n° 127, 1990, pp. 134-153, p. 134.

d'action est une nouveauté dans le roman égyptien », car l'auteur très tôt « rompt le silence sur un phénomène mal connu et occulté jusque-là par les médias »¹²⁴.

Le phénomène d'habitat spontané, ou « informalisation », s'est aggravé à partir des années Nasser dans lesquelles « les limites de la capacité du Caire semblent toujours repoussantes »¹²⁵ à tel point qu'un pourcentage considérable de Cairotes habite les quartiers informels (plus de 62 % en 2010)¹²⁶ et que, selon une étude américaine, un pourcentage de 80 % des unités de logement de certains quartiers du Caire ainsi que de la ville de Béni Soueif ont été construites illégalement, c'est-à-dire « sans permis préalable »¹²⁷. La masse urbaine de ces quartiers constitue 53 % de l'ensemble de la surface bâtie de la ville. Il convient de souligner que l'informalisation n'est pas uniquement consacrée aux quartiers informels et à la cité des morts. Mais elle impacte aussi les quartiers prestigieux de la ville. L'habitat sur les toits, un sujet développé un peu plus loin dans cette partie, et la surélévation des immeubles en violation de la loi figurent parmi les aspects de ce phénomène. Dans des quartiers comme le centre-ville, Zamalek et Garden City, considérés comme des quartiers « chics », « il n'est pas rare de voir des immeubles dont les fondations ont été prévues pour 7 étages, avoir 3 étages de plus »¹²⁸.

Pour faire face aux habitats spontanés, la loi n° 59 de 1966 est promulguée et « renforcée ultérieurement par ordonnance militaire »¹²⁹ pour interdire « toute construction sur les terres agricoles afin d'en protéger la productivité »¹³⁰. Selon nous, la réaction de l'État est contreproductive, car tout en soulignant son incapacité à répondre aux besoins accrus de logement de la part des couches moyennes et défavorisées, elle s'attaque aux habitats spontanés qui assurent pourtant une sorte de paix civile dans la société, favorable pour l'État, puisque toutes les couches de la population réussissent ainsi finalement à trouver un abri malgré la crise économique¹³¹. Quant au développement des habitats spontanés, il est caractérisé par la rapidité, produisant plusieurs « banlieues "informelles", non planifiées et illégales, qui entourent l'agglomération d'une ceinture de constructions denses et disparates, prises en part croissante sur les terres agricoles »¹³². Le développement d'habitat informel entraîne la propagation des bidonvilles aériens dans toute la ville. La multiplication de celles-ci, selon Galila El Kadi « a participé avec d'autres facteurs à la dégradation de la qualité de vie au centre »¹³³. Cette situation incontrôlée d'habitat informel, touchant toute la ville, souligne un nouvel échec de l'État ajouté

¹²⁴*Ibid*, p. 134.

¹²⁵DEPAULE Jean-Charles et SAWSAN NOWEIR, « Balcons au Caire - Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *op. cit.*, p. 303.

¹²⁶BARTHEL Pierre-Arnaud, « Relire le Grand Caire au miroir de la densité », *op. cit.*

¹²⁷HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », *op. cit.*

¹²⁸BARTHEL Pierre-Arnaud, « Relire le Grand Caire au miroir de la densité », *op. cit.*

¹²⁹VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portait de la ville*, *op. cit.*, p. 53.

¹³⁰*Ibid*, p. 53.

¹³¹EL KADI Galila, *al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, *op. cit.*, p. 40.

¹³²ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, Impr. 2000, 2000, 492 p., p. 440.

¹³³EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo*, *op. cit.*, p. 95.

aux autres, il s'agit de l'échec de l'ensemble « des politiques de planification urbaine et les efforts, pourtant réels, faits en faveur de l'habitat populaire »¹³⁴.

À partir des années 1960, la ville du Caire souffre de nombreux problèmes. Galila El Kadi résume ceux-ci par « l'insuffisance des vrd, détérioration du parc de logements, très fortes densités, et enfin croissance urbaine accélérée due principalement à l'exode rural »¹³⁵. Parmi les causes de cette situation éclatée de la ville, il s'agit de la négligence étatique des recommandations issues du premier schéma directeur élaboré en 1953 : les emplois créés selon le principe de la concentration des activités industrielles dans la capitale entraînent la migration intérieure. Ainsi, les dépenses consacrées à la capitale « le furent bien évidemment au détriment des autres centres urbains, sans parler des zones rurales, ce qui encouragea encore davantage l'émigration »¹³⁶.



Figure 3.1.16. Bulaq al-Dkrou.



Figure 3.1.17. L'habitat informel sur les terres agricoles. Quartier d'Ard el-Liwa.

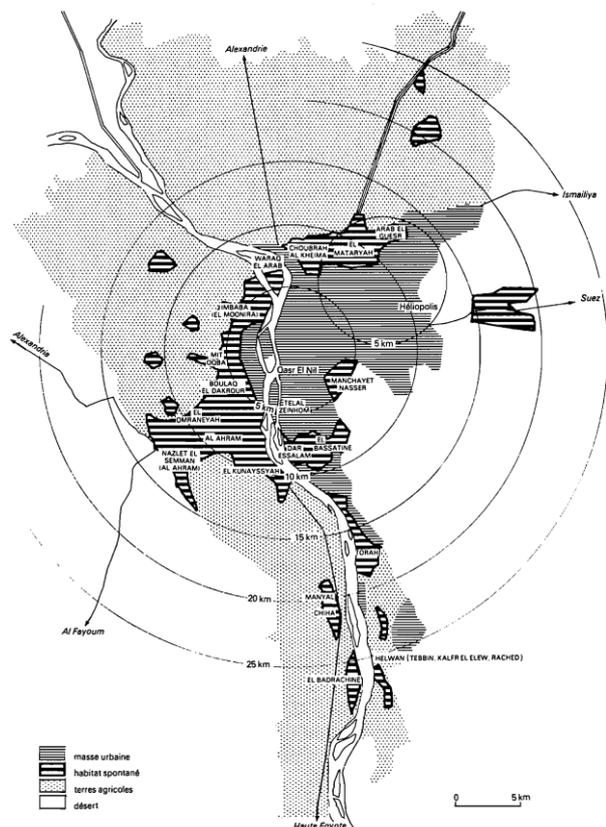


Figure 3.1.18. Les zones d'habitat spontané au Caire.

1.4.2. La détérioration des infrastructures

Les conséquences de cette situation sont également considérables : en 1965, les canalisations des égouts de la ville explosent. Il convient de souligner que le gouvernement égyptien avait demandé en 1907 à M. Carket James de mettre en place une nouvelle infrastructure. La population du Caire comptait à cette époque 644 000 habitants, consommant 26 000 m³

¹³⁴ ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie et LECLANT Jean, *Le Caire*, op. cit., p. 440.

¹³⁵ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », op. cit., p. 197.

¹³⁶ *Ibid*, p. 193

quotidiennement, soit 40 litres par personne¹³⁷. Anticipant une population de 960 000 personnes en 1932, le projet de Craket est conçu pour servir la ville 25 ans¹³⁸ avec une capacité maximum de 48 000 m³/j¹³⁹. Après la réalisation de ce projet, les réseaux d'assainissement mis en place n'ont jamais été entretenus. Par la suite, ils n'ont pas pu supporter une population multipliée par six par rapport au début du XXe siècle, alors qu'ils drainent 500 000 m³/j en 1960. Ils débordent donc cinq ans plus tard et les rues du Caire se transforment « en cloaques ». Par le débordement des collecteurs, la situation s'aggrave, particulièrement dans les quartiers populaires, ceux-ci étant « les plus mal équipés »¹⁴⁰.

Cet éclatement est prévu depuis 1938, par Mohamed Hussien Mekkawy, ingénieur à la municipalité de Meit Ghamr¹⁴¹. Celui-ci confirme l'incapacité des réseaux du Caire en précisant qu'« en concevant ces réseaux, les ingénieurs n'ont pas fait attention au fait que les diamètres de tuyaux n'étaient pas suffisants pour l'assainissement, en bloquant parfois certaines branches. Il leur fallait prévoir l'avenir avec la possibilité de la croissance de la ville et l'accroissement de la population¹⁴², avant que ça ne dégénère : l'explosion de ces branches et son inondation »¹⁴³. Cinquante-cinq ans plus tard, l'historien André Raymond décrit la réaction de la municipalité du Caire dans certaines des rues du Caire risquant l'explosion des égouts, ainsi que la réponse ironique des Cairotes à cette réaction :

« Dans les cas les plus graves, et pour prévenir des explosions et des geysers malodorants, nombre de bouches d'égout furent alors recouvertes d'une lourde chappe de ciment. Sur une de ces curieuses excroissances, en forme de termitière, un gavroche du quartier populaire de Sayyida Saynab écrivit, avec cet humour si typiquement cairote qui s'exprime en nukta (plaisanteries) souvent féroces : maqâm sîdî Baladiyya (tombeau de Monseigneur Municipalité) »¹⁴⁴.

Il est ironique de constater que la méthode suivie par la municipalité ressemble à celle qu'utilisaient les Cairotes plus de soixante ans auparavant, lors des éclatements d'égouts précédant le renouvellement du réseau d'assainissement, comme le décrit Fouad Farag : « avant 1907, les égouts débordaient souvent, alors les habitants mettaient des briques rouges pour pouvoir traverser les rues et se déplacer dans la ville »¹⁴⁵.

¹³⁷FARAJ Fouad, *Al-Qāhira*, 1^{re} éd., Le Caire, Maṭba'at al-Ma'ārif wa-Maktabatuhā, coll. « al-Modon al-Misrya », 1946, vol.3, p. 565.

¹³⁸*Ibid*, p. 565.

¹³⁹EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p.196.

¹⁴⁰RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 353.

¹⁴¹ Ville égyptienne à l'est du delta du Nil.

¹⁴² MEKKAWY prédit dans son ouvrage que la population du Caire atteindra un nombre de 3 358 000 habitants en 1977 alors qu'elle commence à dépasser ce chiffre à partir de 1958 (3 404 000). En 1977, la population du Caire est de 6 817 000 de personnes.

¹⁴³MEKKAWY Mohamed Hassanein, *Al Taqadom al-omranî l'madinat al-Qahira w'al-modon al-misrya al-okhrah*, 1^{re} éd., Le Caire, Matba'et Misr, 1938, p. 77. Notre traduction et la citation originale : هذه العملية عملت منذ سنة 1915 ولم يكن مهندسوها حريصين، إذ أن أقطار هذه المواسير لا تكفي للصرف وتسد بعض الفروع أحيانا. وكان يجب التطلع للمستقبل عندما تكثر المباني ويزداد عدد السكان والضغط، فربما يحصل مالا تحمد عقباه بانفجار هذه الفروع أو فيضانها بالمنازل أو بالشوارع.

¹⁴⁴RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 353 -354.

¹⁴⁵FARAJ Fouad, *al-Qāhira*, *op. cit.*, p. 585.

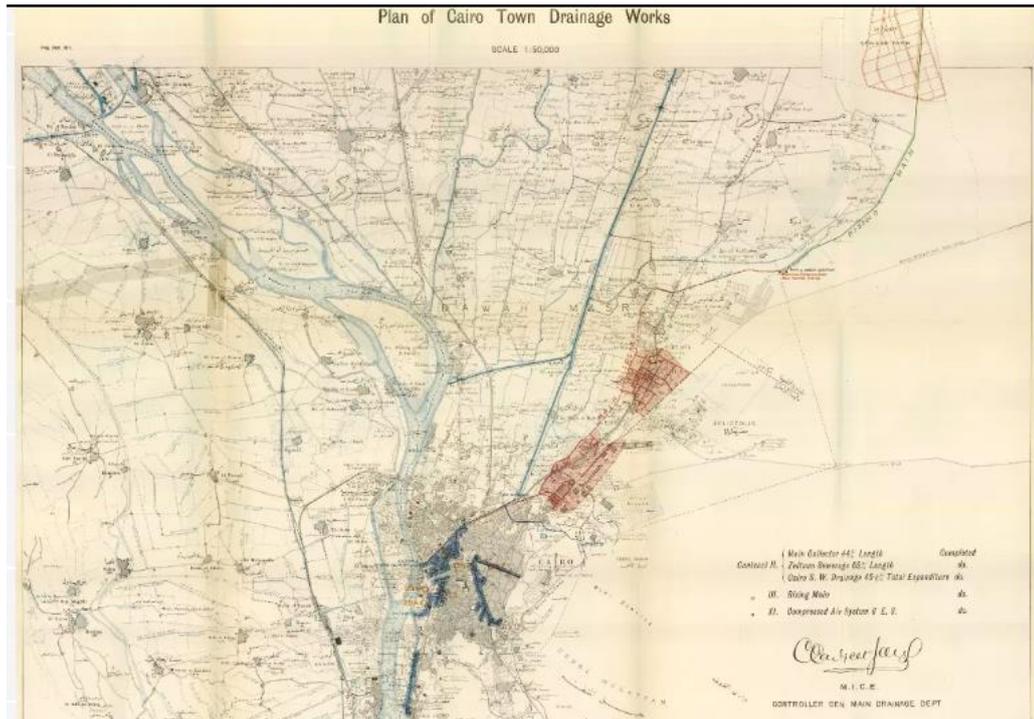


Figure 3.1.18. Carte des travaux d'assainissement du Caire, tiré du rapport du ministère des Travaux publics pour l'année 1911.

La réaction de la municipalité et le rôle de l'organisme de planification du Grand Caire face à cette crise sont critiqués dans une scène du film *Tharthara fawq al-Nil* réalisé par Hussein Kamal en 1971, adapté du roman éponyme de Naguib Mahfouz. Dans la scène, on observe Anis, un fonctionnaire de l'État souvent drogué et malveillant, passant par la place d'Ahmed Maher Pacha au centre-ville où des travaux du réseau d'assainissement sont en cours. Sur le chantier, on observe de nombreux travailleurs en train d'attaquer le sol du rond-point de la place à la hache. Dans un court monologue, Anis se demande avec étonnement :

« Les fosses qu'on a déjà comblées sont de nouveau creusées, les rues qu'on a déjà pavées, sont de nouveau détruites pour une différente raison à chaque fois : soit pour les équipements de l'électricité, soit pour ceux de l'eau potable, soit pour ceux de téléphone et cette fois pour les égouts, qu'est-ce qui se passe dans ce pays ? Pourquoi on ne creuse pas pour tout en une seule fois ? Il existe pourtant un comité de planification, non ? Peut-être que je me trompe et que tout ceci est normal. Ah c'est vrai : puisque les membres du comité se réunissent souvent, donc ils planifient beaucoup, et donc on doit beaucoup creuser le sol »¹⁴⁶.



Figure 3.1.19. La scène tirée du film *Tharthara fawq al-Nil*, Hussein Kamal, 1971.

Le ton sarcastique du monologue d'Anis énonce une critique sévère envers le Haut Comité de planification du Grand Caire, en soulignant à la fois

¹⁴⁶KAMAL Hussein, *Tharthara fawq al-Nil*, Ramsès Film, 1971. Notre traduction et le monologue original: اللي يردموه .. يرجعوا تاني يفتحوه والي يسفلتوه يرجعوا تاني يهدوه مرة عشان الكهرباء ومرة مواسيرالمية ومرة سلك التليفون ومرة المجاري ياما جاري في الدنيا ياما جاري طب ماكانوا فحتوا مرة واحدة مش بيقولوا فيه لجنة تخطيط يمكن الواحد غلطان ولجنة التخطيط هي اللي صح آه آدم بيجمعوا كثير و يخططوا كثير يبقى لازم يفتحوا كثير.

son incapacité à gérer la situation, son indétermination et son indécision. Il s'agit aussi d'une corruption qui entraîne le gaspillage de ressource et de main d'œuvre à cause du manque de coordination entre les différents secteurs dirigés par le comité. La confusion dans le monologue d'Anis montre le manque de confiance dans le gouvernement et son comité qui manque d'harmonie et d'expérience. Finalement la scène représente l'opacité de la gestion de la crise de la part du gouvernement en reflétant l'état dégradé d'une place importante du centre-ville, très fréquentée par les piétons et plus encore par les voitures.

La gestion très rudimentaire de cette crise, ainsi décrite dans le propos de Raymond ou dans la scène d'Hussein Kamal, en dit long sur l'échec que l'État subit dans la planification à long terme. Malgré tout, l'État prend des mesures exceptionnelles : il s'agit du « Plan des Cent-Jours », destiné à sauver la situation des infrastructures. Le plan d'urgence, exécuté en trois mois, se termine par « la rénovation des collecteurs les plus éprouvés »¹⁴⁷. Malgré ce plan d'urgence, il est évident que la ville, certainement « éclaté[e] dans tous les sens »¹⁴⁸, a besoin d'une intervention encore plus radicale. Par conséquent, l'État commence à réagir afin de prévenir une catastrophe urbaine de la ville en reprenant son ancien outil de planification, celui du schéma directeur (SD). Il sera élaboré pour la deuxième fois après celui de 1953. Les raisons pour lesquelles le deuxième SD est élaboré se résument par deux hypothèses : la première souligne la situation des conflits militaires dans laquelle le pays s'est jeté pendant l'époque nassérienne : il s'agit du besoin de construire une route de contournement dans le but « d'assurer la sécurité et la discrétion du déplacement des forces armées »¹⁴⁹. Quant à la deuxième hypothèse : il s'agit du besoin urgent de l'État de mettre en place « un outil de contrôle et d'organisation de l'espace urbain », surtout après l'échec partiel du Plan quinquennal 1961-1965.

Le deuxième schéma directeur (SD) est élaboré entre 1966 et 1970 par le Haut Comité du Grand Caire, avant d'être mis en application par un décret ministériel de 1974¹⁵⁰. Son objectif est de résoudre les problèmes les plus urgents, surtout celui de la circulation, considérée comme « un facteur plus déterminant encore »¹⁵¹. Depuis la seconde moitié des années 1960, les réseaux routiers du Caire, surtout ceux du centre-ville, sont engorgés en permanence, et ce d'autant plus en l'absence d'axes de contournement¹⁵². La surface totale des rues et des ponts du Caire à l'époque ne représente que 20 % de la surface bâtie de la ville, pourcentage inférieur aux moyennes internationales (30 % dans d'autres villes)¹⁵³. Bien que le nombre de véhicules privés, 70 000 en 1966, soit incomparable à celui des habitants avec un ratio de 11,6 véhicules pour 1000 personnes, le réseau routier cairote reste paralysé.

¹⁴⁷EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 193.

¹⁴⁸*Ibid.*, p. 194.

¹⁴⁹EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 195.

¹⁵⁰SHAKRY Omnia El, « Cairo as Capital of Socialist Revolution? », dans DIANE SINGERMEN et Paul AMAR (éds.), *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, Le Caire, American University in Cairo Press, 2006, pp. 73-98., p. 87.

¹⁵¹EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 194.

¹⁵²*Ibid.*, p. 194.

¹⁵³*Ibid.*, p. 196.

Les recommandations du deuxième SD portent sur la construction d'un pont reliant la rue Ramsès à la rive ouest¹⁵⁴, il s'agit du pont du 6 octobre dont les travaux commencent à partir de 1969. Elles portent ainsi sur la réalisation d'un « boulevard périphérique destiné à contenir l'expansion de la ville »¹⁵⁵. Cette dernière correspond à une prédiction d'une population du grand Caire variant entre 14,8 et 16 millions selon un taux de croissance annuel moyen de 2,2 %¹⁵⁶. Par la suite, le SD propose de construire des villes satellites et des villes nouvelles¹⁵⁷ afin d'abriter une partie de cette population prévue de 5,3 millions de personnes. Les quatre villes satellites autosuffisantes recommandées seront distribuées au Caire de la manière suivante : « deux à l'ouest, la première sur la route menant à Fayoum et la deuxième au nord d'Abou Rawach, les deux autres à l'est, l'une sur la route menant à Suez et l'autre un peu plus au nord, à El Khanqah »¹⁵⁸.



Figure 3.1.20. La construction du pont du 6 octobre.

Pour ce qui est du reste de la population (9,5 millions de personnes), il serait logé dans la superficie urbanisée de la ville, en considérant « les difficultés financières de l'État, et par conséquent de l'impossibilité de développer dans l'immédiat les autres régions urbaines »¹⁵⁹. Par la suite, cette population prévue sera répartie sur les secteurs caractérisés par les densités faibles, tout en réduisant les secteurs déjà saturés¹⁶⁰. Le choix de ces localisations est basé sur les données de la crise récente du pays, notamment l'érosion des terres arables. Il vise à contrôler l'agglomération urbaine existante¹⁶¹ et à éliminer les « zones accidentées ou abruptes, d'accès difficile et dont le développement aurait exigé d'importantes dépenses »¹⁶². Quant au réseau routier au centre-ville, il s'agit de deux interventions d'amélioration : l'aménagement de la place d'Ahmed Maher pacha, le percement du tunnel de Qasr el Nil qui permettront une fluidité de la circulation au centre¹⁶³, et finalement la construction de l'autoroute Salah Salem

¹⁵⁴RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 347.

¹⁵⁵*Ibid.*, p. 347.

¹⁵⁶EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 197.

¹⁵⁷RAYMOND André, *Le Caire*, *op. cit.*, p. 347.

¹⁵⁸EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 197.

¹⁵⁹*Ibid.*, p. 197.

¹⁶⁰*Ibid.*

¹⁶¹SHAKRY Omnia El, « Cairo as Capital of Socialist Revolution? », *op. cit.*, p. 87.

¹⁶²EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 197.

¹⁶³*Ibid.*, p. 195.

au cours des années 1950 qui est dans le même cadre d'amélioration. La réalisation de ces projets est perturbée par la situation politique et économique d'après la guerre de Kippour (1973) : la signature d'accord du Camp David entre l'Égypte et Israël (1979) donnant une priorité à la reconstruction des villes du canal de Suez après la réouverture du celui-ci à la navigation internationale, ainsi que les nouvelles politiques de *l'infitah* (l'ouverture économique) menée par Sadate à partir de 1974¹⁶⁴.

La différence entre les deux SD, celui de 1953 et de 1970, porte principalement sur la spécificité du contexte et la nature des problèmes qui a évolué pendant près de deux décennies : à l'époque du premier SD, Le Caire jouait son rôle de la capitale du monde arabe, tout en cumulant les fonctions bureaucratiques et industrielles, outre sa progression en plusieurs domaines. Malgré les conflits politiques au milieu des années 1960, Le Caire est considéré comme « la métropole régionale du monde arabe et du continent africain »¹⁶⁵ ainsi qu'une des capitales les plus importantes au sein du monde musulman. Nous pensons que l'importance donnée au rôle du Caire des années 1960 a paradoxalement accentué ses problèmes, de sorte qu'ils deviennent plus pressants que jamais en portant sur des questions plus pertinentes que celles de dix ans plus tôt.

Contrairement au premier SD, le deuxième recommande la construction de nouvelles villes, dont une plus grande liberté est donnée au secteur privé dans le domaine du logement et de la construction¹⁶⁶. Il souligne aussi la nécessité de remplacer les grandes exploitations de la ville par une agriculture de subsistance dans la périphérie rurale. Le premier SD est considéré par certains historiens de l'urbanisme comme « anarchique », responsable selon eux de l'aggravation de la crise urbaine et de la migration interne, qui provoqua l'expansion incontrôlée de la ville, l'informalité et la détérioration de ses terres agricoles¹⁶⁷.

Galila El Kadi expose d'autres différences entre les deux SD en expliquant que si le premier schéma « se présentait comme un outil d'organisation de l'espace urbain, visant à le maîtriser et à prévenir son éclatement anarchique, le SD de 1966 intervient dans un contexte où la ville avait éclaté dans tous les sens. Il avait donc la double vocation de "recoller les morceaux" et de prévenir une plus grande catastrophe »¹⁶⁸. Le deuxième SD représente donc une phase radicale entre deux idéologies du régime au pouvoir : les politiques socialistes de Nasser et celles de l'ouverture économique sous son successeur Sadate. Ce dernier, selon son document de travail annoncé en octobre 1974, connu sous le nom de *Waraket octobre* (le document d'octobre), accorde une grande importance à l'idée de construire des villes dans le désert en les soutenant par des services et des infrastructures dans le but de protéger les terres agricoles et afin de décentraliser, voire de dépeupler Le Caire¹⁶⁹.

¹⁶⁴RAYMOND André, *Le Caire*, op. cit., p. 247.

¹⁶⁵EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », op. cit., p. 195.

¹⁶⁶SHAKRY Omnia El, « Cairo as Capital of Socialist Revolution? », op. cit., p. 87

¹⁶⁷*Ibid.*, p. 87

¹⁶⁸EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », op. cit., p. 195.

¹⁶⁹SHAKRY Omnia El, « Cairo as Capital of Socialist Revolution? », op. cit., p. 87.

Dans les faits, nous sommes d'accord avec le point de vue de Galila El Kadi concernant l'intervention de l'État qu'elle attribue à une situation résultant de plusieurs facteurs à diverses échelles¹⁷⁰ : il s'agit d'abord d'une situation politique difficile suite aux conflits générés avec les puissances occidentales de même qu'avec les monarchies de certains pays arabes, ainsi qu'un climat intérieur chargé par l'oppression étatique établi par le régime nassérien totalitaire. Ensuite, il s'agit de la crise urbaine de la capitale et de ses répercussions sur l'état des infrastructures, son accessibilité et la dégradation de ses quartiers : « Mais ce serait plutôt, à notre avis, l'articulation de la triple conjoncture locale, internationale et arabe sur le contexte urbain, économique et social, qui a rendu nécessaire une intervention du pouvoir politique sur une ville qui commençait à lui échapper »¹⁷¹.

L'expansion imprévue de la ville est partagée entre les trois gouvernorats constituant Le grand Caire : celui du Caire, de Gizeh et de Qalioubéyah. Les trois administrations sont fondées sur un système bureaucratique immense et centralisé, fait qui transforme la capitale en « une cité déchirée par de puissants intérêts contradictoires, dépassant le cadre urbain »¹⁷². Par la suite, les efforts faits pour résoudre la crise urbaine se trouvent finalement à la traîne : les travaux d'amélioration du réseau routier par exemple, explique Galila El Kadi, « selon toute vraisemblance, n'ont pas recueilli le consensus des trois gouvernorats de la capitale »¹⁷³.

¹⁷⁰ EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *op. cit.*, p. 195.

¹⁷¹ *Ibid.*

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.*

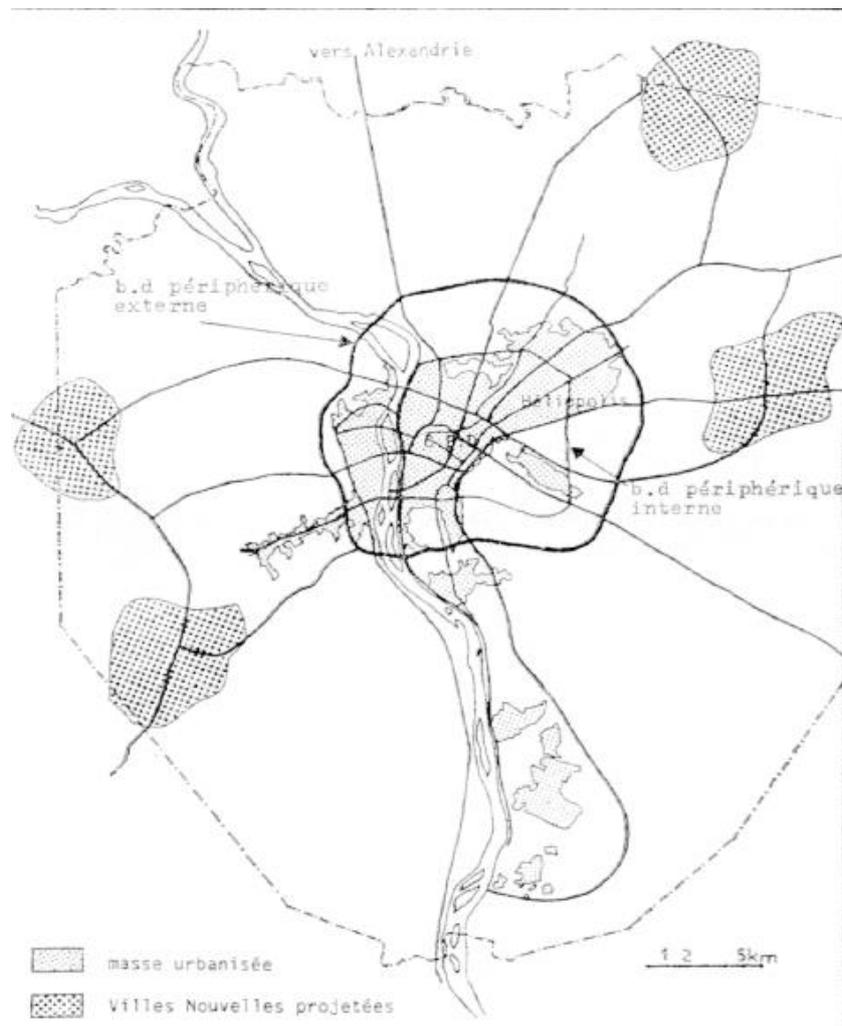


Figure 3.1.21. Le deuxième Schéma Directeur 1970.

Chapitre III.2. Le centre-ville, le quartier sombre

2.1. Dégradation et informalisation

Nous avons évoqué précédemment les caractères marquant l'évolution du centre-ville, en termes sociopolitiques, architecturaux et urbains, pendant la période nassérienne. Cette évolution est représentée, selon nous, par des enjeux qui ont continué à influencer le développement du centre-ville. Il inspire également les productions culturelles de l'époque, telles que les œuvres littéraires et les films cinématographiques, pour cette période et même après la mise d'un terme au régime et à l'idéologie nassériens. Pour cette période de la fin de l'époque nassérienne, le centre-ville du Caire subit une transformation importante que l'on peut ajouter aux mutations majeures des années 1950 et 1960. Au cours de cette période, entre 1967 et 1973, le centre-ville du Caire n'a pas beaucoup changé en termes d'architecture ou de paysage urbain, mais il est marqué par les événements qui ont traversé son histoire.

Au cours des années 1950 et 1960, le centre-ville perd son caractère cosmopolite qui lui était remarquable, par le départ de ses habitants étrangers suite aux vagues d'expulsion et de nationalisation. Quant aux autres habitants, notamment les classes aisées, ils ont quitté le quartier pour s'installer dans les nouveaux quartiers construits sur la rive ouest et dans la nouvelle cité Madinet Nasr. Bien que ce départ du centre-ville n'ait pas dépassé un pourcentage de 17 % à la croissance périphérique, explique Galila El Kadi, « il a cependant vidé le centre de sa bourgeoisie »¹. Finalement, les lieux de résidence des classes aisées suite à leur exode du centre se représentent sur les cartes « sous la forme de grappes éparses »². Quant à la répartition de ces classes sur le reste de la ville, il s'agit de dix-huit circonscriptions possédant les coordonnées les plus élevées en 1976³. Celles-ci sont distribuées sur le sud du quartier d'al-Maadi (cinq circonscriptions), à l'est à Héliopolis et à Madinet Nasr (trois circonscriptions), les îles de Roda et de Zamalek (six circonscriptions), trois dans les nouveaux quartiers sur la rive ouest et deux à Garden City⁴.

Le centre-ville, de même que les anciens quartiers de la vieille ville du Caire, perd dans l'ensemble au cours de cette période une population de 200 000 personnes au profit des quartiers périphériques, qui gagneront par la suite encore deux millions de nouveaux habitants⁵. Les activités importantes, surtout celles du commerce et du loisir, indispensables pour l'essor du centre-ville depuis la fin du XIXe siècle, rejoignent les habitants partis vers les nouveaux quartiers. Par la suite, ces derniers seront rapidement favorisés par les services déplacés du centre-ville tels que les cinémas, les cafés, les salons de thé et les restaurants.

¹EL KADI Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, p. 94.

²*Ibid.*

³*Ibid.*

⁴*Ibid.*

⁵*Ibid.*

Au cours de la période d'entre-deux-guerres (1967-1973), la situation du centre-ville du Caire devient de plus en plus difficile. La situation économique extrêmement tendue entraîne l'abandon progressif de ses magasins prestigieux en faveur de ceux qui sont situés dans les nouveaux quartiers de la rive ouest : « [...] les grands magasins de la rue Fouad 1^{er}, baptisée désormais rue du 26 Juillet, nationalisés par l'État, ont perdu luxe et volupté et bien évidemment leur clientèle aisée. D'autres petites boutiques à l'ouest, rue Kasr El Nil et Soliman Pacha, ont pris le relais [...] Les habitants de la rive ouest qui s'était développée, avaient de moins en moins de raisons d'aller au centre-ville »⁶.

C'est à partir de cette époque que la ville moderne, appelée également la ville européenne, commencera à être connue sous l'appellation *Wast al-Balad* (le centre-ville). Cette dénomination est basée sur la localisation du quartier au centre de ceux qui sont situés à l'est, comme la vieille ville islamique, Héliopolis et Madinet Nasr, et ceux qui sont construits sur la rive gauche du fleuve comme Dokki et Al-Mohandessine. Le centre-ville se trouve ainsi entre les quartiers du nord comme Choubra, Rawd al-Faraj et ceux du sud comme Misr al-Qadima (Le vieux Caire) et Helwan. À la fin des années 1960, le centre-ville est considéré, selon l'historienne Mercedes Volait, comme « un symbole d'une ère coloniale révolue et le royaume des sociétés d'assurances qui ont récupéré les biens laissés vacants par la société cosmopolite forcée à l'exil »⁷.

Les conflits politiques dans lesquels le régime nassérien s'est engagé créent une situation économique compliquée. Celle-ci s'est aggravée suite à la défaite de juin 1967, provoquant un état d'austérité économique imposé au pays pour pouvoir répondre aux besoins de la reconstruction de l'armée battue. Cette situation économique influence largement le domaine de l'urbanisation en ne permettant pas « de poursuivre les efforts de planification urbaine et de construction de logements »⁸. Au-delà de construire de nouveaux logements, cette situation affecte les immeubles du centre-ville à cause du manque de budget nécessaire à « la gestion urbaine et l'entretien des biens communs, concentrés plus au centre qu'ailleurs »⁹. Par conséquent, les immeubles du centre-ville, dont la valeur architecturale remonte au XIX^e siècle, commencent à se dégrader sous l'effet de la mauvaise gestion et du manque d'entretien. En outre, les lois successives de 1947 jusqu'à 1961 visant à plafonner les loyers contribuent à la détérioration de ces immeubles, suite aux réductions des charges d'entretien de ceux-ci¹⁰.

La dégradation des immeubles du centre-ville représente, selon Mara Namaan, l'échec de la politique qui visait à inscrire Le Caire au sein d'un processus de modernisation européenne, des ruines succédant à l'élégance passée¹¹. Nous sommes d'accord avec ce point de vue, car la

⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 9-10

⁷ VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire- portait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », 2011, p. 4.

⁸ *Ibid.*, p. 94.

⁹ *Ibid.*, p. 95.

¹⁰ *Ibid.*, p. 86.

¹¹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave MacMillan, 2011, p. 147-148. Notre traduction et la citation originale : "Yet while traces of this agenda remain architecturally

détérioration de la qualité de vie au centre-ville fut parmi les conséquences du processus de l'égyptianisation nassérienne. Celles-ci affectent les aspects physiques du quartier, ainsi que les espaces de consommation et de divertissement afin de répondre aux besoins d'une nouvelle démographie sociale qui est celle des classes moyennes et défavorisées¹². Ces mutations urbaines et sociales ont contribué à transformer le centre-ville, selon les termes de Namaan, en « une collection de ruines qui marque le statut actuel de centre-ville »¹³. Nous ajoutons que la nature des nouveaux usagers du quartier, issus de cultures diverses, a accentué la détérioration du quartier, encore aggravée à la fin des années 1960 en raison de la guerre entraînant de nombreuses difficultés politiques et économiques.

Malgré la valeur historique du centre-ville et son rôle charnière joué depuis sa construction, l'habitat spontané frappe sauvagement les toits de ses immeubles, à tel point que l'urbaniste Pierre-Arnaud Barthel commente avec ironie : « l'informalisation a gagné les toits des immeubles "formels" »¹⁴. La plupart des habitants sur les toits du centre-ville sont des migrants appartenant aux classes pauvres, représentant à la fois le phénomène de la migration intérieure et la crise du logement. Pour les migrants qui travaillent au centre-ville dont les loyers sont élevés, trouver un logement sain devient un rêve irréalisable. Par conséquent, une fièvre des besoins de logement s'est déclenchée, incitant cette population à habiter les quartiers informels aux périphéries du centre-ville, comme Boulaq et Maarouf¹⁵, ou à s'approprier des logements sur les toits des immeubles en plein centre-ville.

L'investissement des toits par les logements informels est un phénomène qui va en s'amplifiant durant les années 1970, surtout après l'avènement de l'époque de l'ouverture économique. Selon Roman Stadnicki, l'ancien responsable du pôle Ville et Développement durable du Caire au CEDEJ (Centre d'études et de documentation économiques, juridiques et sociales), le phénomène d'habitation des toits représente une verticalisation informelle en « réponse à la crise du logement et du désengagement de l'État »¹⁶. Cela correspond au point de vue du romancier Alaa al-Aswany, qui affirme que ce phénomène « reflète bien les maux du pays, sa désorganisation et le désintérêt de l'État pour les couches pauvres »¹⁷. Ces dernières, habitant les toits, sont considérées, selon les termes du journal *Le Monde*, comme des « exilés des

inscribed on the downtown, the district has lost the elegance and civility »these buildings were meant to engender”.

¹² *Ibid.*, p. 147.

¹³ *Ibid.*, p. 147.

¹⁴ BARTHEL Pierre-Arnaud, « Relire Le Grand Caire au miroir de la densité », *Confluences Méditerranées*, vol. N°75, n° 4, 2010, pp. 121-135, p. 123.

¹⁵ Pour plus d'information sur ces quartiers, voir le troisième chapitre de la deuxième partie de la thèse.

¹⁶ Valérie Kowal, Au Caire, « la société terrasse face à la crise du logement », URL : <http://geopolis.francetvinfo.fr/au-caire-la-societe-terrasse-face-a-la-crise-du-logement-29533>, consulté le 01/06/2018.

¹⁷ CLAUDE Patrice, « Au Caire, l'Égypte d'en bas survit en haut », *Le Monde.fr*, URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2008/04/21/au-caire-l-egypte-d-en-bas-survit-en-haut_1036513_3212.html, consulté le 10/09/2020.

hauteurs »¹⁸. Le Monde estime qu'en 2008 environ 500 000 Égyptiens habitaient « près du ciel, dans les anciennes buanderies édifiées au faite des vieux immeubles de la mégapole »¹⁹.

Nous avons évoqué précédemment le roman de *l'Immeuble Yacoubian* par Alaa al-Aswany²⁰ en montrant la transformation que subit cet immeuble situé au centre-ville au lendemain de la révolution de 1952. Selon le critique littéraire Sabry Hafez, les romans publiés à partir des années 1990 sont plus concernés par les transformations économiques et sociales que subit la ville du Caire depuis la fin de l'époque nassérienne, tout en soulignant le parcours du projet de modernisation qui atteint son apogée sous Nasser puis s'est effondré pendant l'époque de son successeur²¹. N'étant pas d'accord avec ce dernier argument, nous pensons que le projet de modernisation nassérien a déjà connu l'échec lors de la défaite de juin 1967. Néanmoins, nous trouvons que *l'Immeuble Yacoubian* est parmi les œuvres les plus importantes concernant l'illustration de ces changements radicaux qui ont lieu après la révolution de juillet 1952, notamment le passage de la modernisation nassérienne à l'ère de l'ouverture économique sous les présidents Sadate et Moubarak.

Dans le roman, le narrateur donne une anatomie spatiale et sociale de l'immeuble considérée comme typique de plusieurs immeubles au centre-ville. Les transformations des espaces de l'immeuble au rez-de-chaussée dans les appartements et sur les toits de l'immeuble en dit long sur les grandes mutations de l'époque nassérienne. Nous nous intéresserons dans ce chapitre aux nouveaux usages des toits, dont les habitants sont nommés « la société terrasse », ainsi que des appartements. Les toits de l'immeuble Yacoubian n'étaient pas équipés par des unités de logement, mais ils étaient divisés en deux parties : la première était un logement pour le concierge et sa famille, tandis que l'autre était constituée « d'une cinquantaine de cabanes en fer de deux mètres carrés de surface au plus, dont chacune est rattachée à un appartement de l'immeuble »²².

Les usages de ces cabanes, dont les murs et les portes sont en fer, varient entre le stockage des produits alimentaires, le lavage manuel du linge et parfois elles servent à loger les chiens méchants. Après la révolution de 1952, les familles des officiers et des bureaucrates remplacent la bourgeoisie composée par les élites et les étrangers dans les appartements de l'immeuble, ce qui est le cas pour la plupart des logements vidés au centre-ville après le départ de leurs anciens locataires. Les femmes des officiers utilisent les cabanes en fer pour loger leurs domestiques, car elles ne souhaitent pas les loger dans les mêmes appartements qu'eux. Bien que les anciens habitants de l'immeuble n'aient jamais imaginé que ces cabanes de fer puissent être habitées par des humains, ces domestiques se retrouvent à cohabiter avec des « lapins, des canards et des poules » élevés par leurs maîtres. Utiliser les toits pour élever des volailles est considéré comme une activité insalubre par les anciens habitants encore présents qui portent plainte contre les nouveaux locataires. Les toits de l'immeuble représentent les liens définitivement coupés entre

¹⁸*ibid.*

¹⁹*ibid.*

²⁰ Pour plus d'information, voir la deuxième partie de notre recherche.

²¹ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 7.

²² ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, Paris, traduit de l'arabe (Égypte) par : Gilles GAUTHIER, 2006, p. 20.

les appartements et les cabanes en fer. La société habitant sur les toits devient, selon le narrateur, « une société complètement indépendante du reste de l'immeuble »²³. L'indépendance de celles-ci est basée sur la séparation spatiale des appartements, outre que la nature de ses habitants, dont la plupart sont des villageois pauvres, et de leur propre manière de s'approprier leurs espaces vécus : « Certains nouveaux venus louèrent deux pièces contiguës et firent un petit logement avec ses sanitaires (toilettes et salle de bains) tandis que les autres (les plus pauvres) s'entraidèrent pour installer des salles d'eau collectives, chacune pour trois ou quatre chambres »²⁴.

Il s'agit de deux types d'appropriation de l'espace distinguant deux niveaux d'habitat sur les toits et participant à changer la spatialité des toits de l'immeuble. Le premier tend à unifier deux de ces cabanes pour y réaliser un appartement, c'est-à-dire qu'on a dû casser des murs et faire des installations sanitaires, fait qui exige sans doute des dépenses beaucoup plus grandes que dans le second cas. Dans ce dernier, on observe clairement la pauvreté des habitants qui préfèrent installer des sanitaires partagés au détriment de leurs valeurs villageoises. Celles-ci, qu'elles soient dans la Haute-Égypte ou dans la Basse, valorisent l'intimité, caractère important dans le logement à la campagne égyptienne. Bien que ces appropriations ne soient pas à leur portée, elles représentent le minimum des besoins pour ces habitants. Étant donné que les surfaces cabanes en fer et les autres pièces situées ne permettent pas des telles appropriations, certains habitants tendent à construire des murs en briques rouges à la violation de loi, comme expliqué dans l'enquête réalisée par le Monde Afrique pour le cas des toits d'un quartier populaire (Boulaq Al-Dakroul) : « Parfois, comme cette famille venue de Haute-Égypte il y a vingt ans, ils ont "bakchiché" le *bawab*, le gardien, le concierge du bâtiment, pour monter à la nuit tombée et par les escaliers de service en métal rouillé les tonnes de briquettes nécessaires à l'agrandissement de leur espace vital »²⁵.

Dans plusieurs films cinématographiques, comme *al-Harrif (le Joueur)*, réalisé par Mohamed Khan en 1983, on voit des scènes montrant les situations difficiles des habitants des toits, comme faire la queue pour aller aux toilettes. Cette situation avec d'autres donne une idée sur les modes de vie des habitants sur les toits du centre-ville. Dans le même film, *al-Harrif*, on observe clairement la discrimination entre les habitants des toits et ceux du reste de l'immeuble, car les habitants des toits n'ont ni un accès direct aux escaliers principaux et ni à l'ascenseur du bâtiment, mais ils ont uniquement l'accès aux escaliers de service, probablement fabriqués en fer. Les habitants de l'immeuble sont considérés par la société-terrasse comme des étrangers : Fares, un habitant sur les toits dans le film, se croise avec un enfant habitant l'immeuble. Fares salue l'enfant en disant : « *Sabah el khier ya Khawaga* ! [Bonjour l'étranger] ».

²³*Ibid.*, p. 23.

²⁴*Ibid.*, p. 23.

²⁵CLAUDE Patrice, « Au Caire, l'Égypte d'en bas survit en haut », *op. cit.*



Figure 3.2.1. Les escaliers de service. Scène du film *al-Harrif (Le Joueur)*, par Mohamed Khan, 1983.



Figure 3.2.2. Les escaliers principaux de l'immeuble, film *al-Harrif (Le Joueur)*, par Mohamed Khan, 1983.

Quant aux comportements des habitants sur les toits, nous trouvons que l'image offerte par le narrateur de *l'Immeuble Yacoubian* en dit long sur ceux-ci. La description menée dans le roman est considérée selon nous comme un état des lieux des habitants sur les toits des immeubles au centre-ville. Tout d'abord, il est à comprendre que « la société de la terrasse n'est pas différente de toutes les autres sociétés populaires d'Égypte »²⁶, car la plupart des habitants ont des origines villageoises ou viennent de quartiers populaires cairotés. Nous préférons montrer complètement cette image afin de comprendre les différents modes de vie dans ces espaces. La description commence par une image dynamique où on comprend la vie quotidienne sur les toits vécue surtout par les femmes et les enfants :

« Les enfants y courent pieds nus et à demi vêtus, les femmes y passent la journée à préparer la cuisine, elles s'y réunissent pour commérer au soleil, elles se disputent souvent et échangent alors les pires insultes et des accusations injurieuses puis, soudain, elles se réconcilient et retrouvent des relations tout à fait cordiales, comme s'il ne s'était rien passé. Elles se couvrent alors de baisers chaleureux et retentissants, elles pleurent même, tant elles sont émues et tant elles s'aiment »²⁷.



Figure 3.2.3. Laver le linge sur le toit, scène du film *al-Baida wal Hagar (l'Oeuf et la pierre)*, Ali Abdel Khalek en 1990.

Nous remarquons que les origines villageoises des familles habitant les toits affectent leurs modes de vie : tout d'abord, l'intimité est enlevée par le long voisinage dans un espace très limité : les parents des enfants ne se gênent pas de les exposer à moitié nus, car sur les toits, comme dans les petits villages, tout le monde connaît tout le monde. Ainsi, la cour et les espaces entre les cabanes sont utilisés par les enfants comme un terrain de jeux. Alors qu'ils représentent pour les femmes des espaces d'échanges, voire de disputes. D'autres activités sont mises en place, mais ne sont pas mentionnées dans le roman, comme les tâches ménagères : dans le film *al-Baida wal Hagar (l'Oeuf et la pierre)* réalisé par Ali Abdel Khalek en 1990,

²⁶ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 23.

²⁷*Ibid.*, p. 23.

l'héroïne lave son linge à la main et le met à sécher au soleil devant sa pièce en chantant, sans la moindre gêne à se découvrir les jambes devant ses voisins, à la différence des valeurs traditionnelles.

Nous pouvons remarquer aussi que la plupart des femmes sur les toits ne partent pas travailler comme les hommes, elles restent au foyer pour s'occuper de leurs enfants. Représentant la seule exception parmi ses voisins, Boussaïna, fille aînée d'une famille pauvre, se trouve obligée d'abandonner ses études pour travailler après la mort de son père pour payer les charges familiales. Habituellement, ce sont les hommes qui partent travailler pour subvenir aux besoins de leurs familles :

« Les hommes de la terrasse passent toutes leurs journées dans un combat rude et ingrat pour gagner leur pain quotidien et, le soir, ils rentrent épuisés, n'aspirant qu'à atteindre leurs trois petites jouissances : une nourriture saine et appétissante, quelques doses de *mouassel*, avec du hachisch si l'occasion se présente, qu'ils fument dans une *gouza*, seuls ou en compagnie sur la terrasse, les nuits d'été. Quant à la troisième jouissance, c'est le sexe que les gens de la terrasse honorent tout particulièrement »²⁸.

Dans un sens, les conditions difficiles de la vie envahie par la pauvreté peuvent mener ceux qui les subissent à une volonté de les oublier, fait qui explique l'abus de drogues par les hommes habitant sur les toits. Néanmoins, il ne s'agit pas, selon nous, uniquement dans l'idée de l'addiction des drogues pour fuir la réalité mais en même temps, il s'agit d'un moyen de satisfaction, ce qu'on appelle *al-kayf* et *al-mazaj*, deux mots dans le dialecte égyptien signifiant l'accommodation et l'humeur. Dans ces deux termes, très propagés dans la culture populaire égyptienne, se résume la logique pour laquelle certains Égyptiens se droguent : pour alléger leurs conditions de vie difficiles et pour se mettre de bonne humeur. Un grand paradoxe se trouve entre les coûts élevés des drogues et la pauvreté des drogués. Samîr Massoud, un journaliste égyptien pose cette contradiction avec beaucoup d'étonnement :

« Comment peut-on concevoir qu'un homme qui vit, avec sa famille, dans un cimetière puisse fumer un narguilé bourré de haschisch ? Comment un va-nu-pieds peut-il tirer sur sa cigarette, environné de marécages résultant de l'explosion des égouts et baignant dans leur odeur, tandis que des armées de moustiques dévorent son corps ? Avons-nous perdu le sens de la décence ? Ou bien serait-ce là, mes beaux messieurs, notre concept de l' "accommodation" (*alkayf*) ou un effet de l' "humeur" (*al-mazâg*) ? Ou bien l'humiliation, l'égarément, la maladie et le dénuement composent-ils un "tempérament" national qui coule dans nos veines et que personne ne désire changer ? »²⁹

Nous pensons qu'il s'agit d'une sorte de préjudice marquant la citation précédente : il nous semble que le journaliste, bien qu'il soit égyptien, manque de compréhension du contexte

²⁸ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 24-25.

²⁹ROUSSILLON Alain (éd.), « Petite phénoménologie de la drogue en Égypte », in Alain ROUSSILLON (éd.), *La lutte contre les stupéfiants en Égypte : Enjeux sociaux d'une répression*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Dossiers du Cedej », 2017, pp. 13-53. En accès libre : <http://books.openedition.org/cedej/711>.

égyptien qui est un ensemble de tout. Se droguer en Égypte n'est pas uniquement attribué aux classes inférieures. Le phénomène est sans doute lié à la qualité de vie du pays et à sa situation économique et sociopolitique. Nous pensons que plus les conditions de vie deviennent difficiles, plus une personne tend à s'en débarrasser à travers les drogues. C'est pourquoi abuser des drogues, occasionnellement ou tant qu'on veut se faire plaisir, vient, pour les hommes sur les toits, après la nourriture en considérant ceux-ci parmi les plus grands plaisirs de la vie. Pour fumer sur les toits, on utilise souvent *al-Gouza* qui est une sorte d'une pipe à eau, fonctionnant sur le même principe que la *chicha*, et très propagée à la campagne égyptienne, également dans les quartiers populaires, surtout dans les *Ghorza(s)*, qui sont les salons servant le hachisch. De même, le tabac fumé sur les toits *al-Mouassel* est un tabac local sucré parfumé parfois mélangé à du haschich, ce qui confirme les origines populaires et villageoises des habitants sur les toits. Sur leur troisième plaisir, après les drogues et la bonne nourriture, et leur mode de vie, les descriptions de ces habitants se poursuivent :

« Quant à la troisième jouissance, c'est le sexe que les gens de la terrasse honorent tout particulièrement. Ils n'ont pas honte d'en parler librement, du moment qu'il est licite. Ce qui ne va pas sans contradiction, car l'homme habitant sur la terrasse qui, comme cela est habituel dans les milieux populaires, a honte de mentionner le nom de sa femme devant d'autres hommes, la désignant par « mère de un tel » ou parlant d'elle en évoquant « les enfants », comme lorsqu'il dit par exemple que « les enfants ont cuisiné de la *mouloukhieh* », le même homme ne se retient pas, lorsqu'il est avec ses semblables, de mentionner les détails les plus précis de ses relations intimes avec sa femme, au point que l'ensemble des hommes sur la terrasse sait tout des relations sexuelles des uns et des autres... »³⁰

Il est possible qu'on puisse sentir que les comportements des hommes de la terrasse se contredisent, nous ne trouvons néanmoins aucune contradiction. Il s'agit de trois remarques que nous pouvons tirer : la première est que l'espace vécu par un habitant sur les toits est le même pour leurs voisins qui sont considérés comme des proches, faisant partie d'une plus grande famille. En outre, ainsi les Égyptiens croient dans l'aphorisme affirmant que « *la haya'a fil Ilm* » (rien n'est honteux si on parle des sciences) en considérant que le sexe est parmi celles-ci. Cet aphorisme, inscrit dans l'esprit collectif égyptien, ouvre les portes à toute sorte de conversations. Deuxièmement, la culture de la campagne et celle des quartiers populaires considèrent que le milieu naturel pour la femme est la maison, elle est considérée inférieure à l'homme qui doit s'occuper de la famille financièrement, le prénom d'une femme est donc confidentiel. En Égypte, surtout à la campagne et dans les quartiers populaires, on peut jusqu'à nos jours donner des noms tels que « la mère d'un tel » à une nouvelle née pour les mêmes raisons et en souhaitant la fertilité à celle-ci.

Nous constatons que les deux remarques font partie de la compréhension de la mentalité des Égyptiens et de leur culture populaire. En outre, les comportements populaires des Égyptiens sont définis comme *baladi* (local). Néanmoins, ce terme *baladi* est utilisé par les classes hautes et haut-moyennes pour montrer leurs mépris envers les comportements des classes

³⁰ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 24.

défavorisées, ou désigner leurs goûts qui sont selon eux « vulgaires »³¹. C'est pourquoi nous nous refusons à employer ce terme, nous préférons en utiliser d'autres, tels que « villageois » ou « populaires » pour décrire ce type de comportements.

À la fin de cette description, le narrateur revient une fois de plus vers les femmes habitant les toits lors de la nuit de vendredi, veille de week-end, bien connue par son rituel dans la culture populaire égyptienne :

« Quant aux femmes, quelle que soit leur piété ou leur rigueur morale, elles aiment toutes beaucoup le sexe et se racontent à voix basse des secrets d'alcôve en éclatant d'un rire innocent, ou parfois impudique, si elles sont seules. Elles n'aiment pas seulement le sexe pour éteindre leur envie, mais également parce que le sexe et le besoin pressant qu'en ont leurs maris leur font ressentir que, malgré toute la misère de leur vie étriquée, tous les désagréments qu'elles subissent, elles sont toujours des femmes belles et désirées par leurs hommes. Au moment où les enfants dorment, qu'ils ont dîné et remercié leur Seigneur, qu'il reste à la maison assez de nourriture pour une semaine ou peut-être plus, un peu d'argent épargné en cas de nécessité, que la pièce où ils habitent tous est propre et bien rangée, que l'homme rentre, le jeudi soir, mis de bonne humeur par le haschich et qu'il réclame sa femme, n'est-il pas alors de son devoir de répondre à son appel, après s'être lavée, maquillée parfumée, ne vont-elles pas, ces brèves heures de bonheur, lui donner la preuve que son existence misérable est d'une certaine façon réussie, malgré tout. Il faudrait un artiste de grand talent pour peindre l'expression du visage d'une femme de la terrasse, le vendredi matin, quand son mari descend prier et se lave des traces de l'amour puis sort sur la terrasse pour étendre les draps qu'elle vient de nettoyer. À ce moment-là, avec ses cheveux humides, sa peau éclatante, son regard serein, elle apparaît comme une rose mouillée par la rosée du matin qui vient de s'ouvrir et de s'épanouir »³².



Figure 3.2.4. Ancienne buanderie habitée sur le toit d'un immeuble, quartier Bab El-Louk.



Figure 3.2.5. Toit dégradé d'un immeuble sur la rue Sabry Abo Alam.

³¹ABAZA Mona, « Egyptianizing the American Dream: Nasr City's Shopping Malls, Public Order, and the Privatized Military », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, American University in Cairo Press, 2006, pp. 73-98., p. 78.

³²ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 24-25.



Figure 3.2.5. Appropriation d'un toit sur un immeuble au centre-ville.



Figure 3.2.6. Appropriations et surélévations sur les toits de la rue Qasr al-Aini.

2.2. La ville en bleu

Bien que l'Égypte sous Nasser mène la guerre trois fois successivement dans les années 1956, 1962 et 1967, c'est la dernière, celle de Six Jours, qui a le plus laissé son empreinte sur le centre-ville jusqu'après la guerre de 1973. Nous pensons que celles-ci sont les plus remarquables que les impacts des guerres précédentes, car la guerre de 1967 est ancrée dans la mémoire collective des Égyptiens, représentant la mort de l'idéologie nassérienne et la tournure totale vers un nouveau paradigme sociopolitique et économique. Le centre-ville est représenté au cours de la période d'entre deux guerres (1967-1973) comme un quartier en deuil, coloré en bleu (couleur associée au deuil dans l'Égypte antique). Cette couleur accompagnera le quartier, voire la ville jusqu'après la libération des territoires occupés lors de la guerre de Kippour en 1973, comme l'explique Galila El Kadi en décrivant une scène du centre-ville au cours de cette période :

« Au lendemain de la guerre d'octobre (1973), l'image qu'offrait le centre du Caire, était celle d'une ville en guerre, d'une ville vaincue, le délabrement était partout : façades d'immeubles noircies, écaillées ou fissurées, serrureries des balcons rongées par la rouille, huisseries décrépies, carreaux des fenêtres couverts à la hâte d'une peinture bleu sombre pour cause de guerre, murs en brique élevés devant les entrées d'immeubles, trottoirs et chaussées défoncés à différents endroits, égouts débordant en permanence et transformant les rues en cloaques »³³.

Cette scène est conforme à une autre racontée par le narrateur du roman *Mawwal al Bait Wal Nawm (Le cycle de l'hospitalité pour et du sommeil)* par Khairy Chalaby que nous avons évoqué dans la partie précédente. Dans l'un des premiers chapitres intitulés *al-Ramad (Les Cendres)*, le narrateur décrit les rues du centre-ville lors d'une de ses marches nocturnes :

« Je ne savais pas depuis combien de temps je m'étais levé, mais le bruit de pas augmente autour de moi en devenant plus fort. Il s'incarne en des fantômes des voitures qui apparaissent de temps en temps en sortant des ruelles vers la rue principale puis ils disparaissent encore dans d'autres ruelles. Quelques voitures commencent à apparaître de loin en s'approchant puis se disparaissent encore dans le lointain. Elles partent dans tous les sens, de toutes les directions vers toutes les directions. Quelques charrettes à bras commencent à faire du bruit dans les petites

³³EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 95.

rues, sûrement qu'elles sont celles qui servent les fèves ou le *kouchari*³⁴. Comme j'aime bien ce bruit, il est pour moi le chant du coq qui met un terme à l'insomnie. J'ai eu peu de soulagement et d'espoir de retrouver encore des choses qui appartiennent à moi. Soudainement, toutes les faibles lumières de la rue s'éteignent d'un seul coup : les immeubles, les trottoirs, les petits magasins, les fantômes et les voitures portent une robe de la marmite bleu foncé comme [la couleur] des *gilbabs* des anciens paysans dont la couleur est celle de la boue dans les collecteurs des égouts »³⁵.

La dégradation du centre-ville au cours de cette période n'est pas uniquement liée à l'état de guerre. Elle représente aussi une des conséquences de la mauvaise gestion du quartier, à commencer par le processus de l'égyptianisation de la capitale après la révolution de 1952. Le manque de l'entretien des immeubles et la pollution entraînent le vieillissement progressif de ceux-ci. Ainsi, le remplacement de la classe habitant le quartier, surtout après le départ des étrangers et des élites, participe à instaurer un nouveau sentiment général d'insouciance et d'apathie envers la valeur architecturale et urbaine du quartier. Ce sentiment est associé à la campagne menée par l'État nassérien contre les symboles de l'époque révolue. Le centre-ville, considéré par le régime nassérien comme un des symboles de l'ère coloniale, devient finalement victime d'un processus de détérioration à tel point que Desmond Stewart affirme avec regret que les Caiotes semblent indifférents à la dégradation de l'héritage architectural de leur quartier, en comparant leur réaction à celle de la société anglaise par rapport à l'héritage des villes datant de l'époque victorienne :

« Et vous ne trouvez personne au Caire qui se manifeste en faveur de l'héritage du XIXe siècle, qui subit des abus bien accueillis. Ce fait est regrettable ; on peut le comprendre comme suit : bien que cet héritage, aux yeux des Anglais, soit issu de l'époque de la Reine Victoria, l'ère du pouvoir et de souveraineté, il est aux yeux des Égyptiens issu de l'époque d'Ismaïl et Tawfik, l'ère de la soumission et de l'humiliation »³⁶.

³⁴ Un plat égyptien de lentilles noires et du riz avec des pâtes tout mélangé à la sauce tomate.

³⁵ SHALABY Khairy, *Mawwal al Bait Wal Nawm (le Rythme de Rester pour la Nuit et de Sommeil)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 1991, p. 26. Notre traduction et la citation originale : لم أدركم من الزمن مضى على في لكن وقع الأقدام كان يتزايد من حوالي ، ويقوي ، ويتجسد في أشباح تظهر من حين إلى حين خارجة من الممرات الجانبية إلى الشارع العمومي ، لتختفي في ممرات جانبية أخرى. ثم بدأت بعض السيارات تظهر من بعيد لتقترب ثم تختفي في البعيد لا تلوى على شيء ، من جميع الاتجاهات إلى جميع الاتجاهات ، بعض عربات اليد جعلت تقعقع في الشوارع الخلفية لابد أنها عربات الفول والكشري : كم يطربني صوتها هذا ، إنها مثل صباح الديك ايذانا بقصف عمر الأرق . داخلتي بعض الطمانينة ، روادني بعض الأمل في معرفة أشياء كثيرة تختص بي . فجأة انطفأت كل الأضواء الخافتة في الشارع دفعة واحدة ؛ فإذا العمائر والأرصفة والدكاكين والأشباح والسيارات ترتدي كلها ثوبا من البوية الزرقاء القاتمة الكابية كجلايبب قدامي الفلاحين ، لونها لون طين المصارف.

³⁶ STEWART Desmond et HAKKI Yahia TRADUIT PAR, *Le Caire*, Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1987, p. 189.



Figure 3.2.7. La dégradation des anciennes façades du centre-ville au début de 1973.



Figure 3.2.8. Place Tahrir et l'explosion démographique, octobre 1973.

Les aspects dégradés des immeubles au centre-ville offrent une image d'une ville consommée et épuisée. À la suite de la guerre de 1967, la couleur bleue devient une caractéristique notable du quartier. Celle-ci porte selon nous une double signification : la première est que cette couleur est imposée par l'État aux habitants en les obligeant à peindre les vitres de leur logement en bleu afin de se protéger contre les raids, fait qui renvoie à l'ordre donné par Mohamed Ali pacha pendant les années 1830 aux habitants du Caire de peindre leur maison en blanc. Les deux décisions se ressemblent finalement dans l'idée de l'obligation, bien que les deux contextes soient bien sûr totalement différents : dans le cas de Mohamed Ali pacha, la décision vise à unifier l'image visuelle de la ville afin de faire joindre la vieille ville du Caire au processus de modernisation décidé selon une volonté politique libre. Alors que dans le cas de Nasser, le choix n'était pas libre : le contexte de guerre s'impose représentant un épisode de déclin pour le centre-ville suite à l'échec d'un nouveau projet de modernisation, celui de l'égyptianisation nassérienne.

L'image battue du centre-ville, précédemment la ville moderne, remet en question deux différents projets de modernisation que chacun des deux subit enfin un grand échec : le premier, amorcé à l'époque Mohamed Ali et confirmé par la construction de la ville moderne (le centre-ville) à l'époque de khédivé Ismaïl. Cette modernisation a connu politiquement l'échec par l'occupation britannique (1882), puis définitivement par le grand incendie du Caire (1952). Quant au deuxième projet de modernisation, celui de Nasser, subit le même sort par la défaite militaire et l'occupation israélienne d'une partie de territoire égyptien (1967) entraînant l'abandon définitif de l'idéologie panarabiste et socialiste au profit des nouvelles politiques capitalistes. À la fin des années 1960, le centre-ville reflète à la fois les deux échecs de deux projets de modernisation, en disant long sur les erreurs commises par les deux modèles de régime au pouvoir qui ont transformé le centre-ville en fin de compte en une dystopie urbaine.

2.2.1. *Tilka-l-rà'iha* (Une certaine odeur) par Sonallah Ibrahim (1966)

C'est autour de la dystopie urbaine que se déroulent les événements de recueil des nouvelles *Tilka-l-rà'iha* (Une certaine odeur) par Sonallah Ibrahim paru au Caire en 1966. Le recueil est censuré par le régime nassérien avant d'être réimprimé partiellement à Beyrouth, puis au Caire trois ans plus tard. Pour ce chapitre, nous choisissons la nouvelle édition « non censurée et non

expurgée »³⁷ parue en 1986 et traduite par Richard Jacquemond en 1992. Celle-ci représente la première édition complète. *Une certaine odeur*, littéralement *Cette odeur-là*, est le premier roman écrit par Sonallah Ibrahim. Écrit entre 1965 et 1982, le recueil est constitué de six nouvelles, dont la première est éponyme du roman. Deux de ces nouvelles sont écrites au Caire en 1965, trois autres sont écrites en prison en Égypte et une dernière est écrite à Berlin en 1969.



Figure 3.2.9. Couverture de la d'Une Certaine odeur.

Une certaine odeur illustre une image de la société égyptienne au cours de la seconde moitié des années 1960, tout en soulignant la fin de l'époque nassérienne. Le titre reflète l'odeur des égouts après son éclatement au centre-ville en 1965³⁸. Il reflète en même temps le choc subi par la société égyptienne dans les rêves de la révolution de 1952. Le narrateur de la nouvelle est son héros, il est récemment sorti de prison et il observe les aspects du centre-ville pendant une période difficile de l'histoire du pays.

Suivi par l'État et menacé par la dépression et l'angoisse, le narrateur transmet ses sentiments à travers ses marches et ses rencontres dans les rues de la ville.

Impacté par le climat de la peur et celui de la répression étatique, le narrateur, qui est un citoyen cairote, indique les phases de sa transformation « d'un militant engagé à un homme paranoïaque incapable de toute action humaine »³⁹. À travers ses réflexions et ses observations de la rue cairote, le narrateur met en lumière la contradiction entre les grandes réalisations révolutionnaires et les mesures liberticides mises en place par les révolutionnaires eux-mêmes. Par cela, la puanteur qui envahit les rues du centre-ville ne vient pas uniquement de l'éclatement des égouts, elle provient aussi de l'hypocrisie, de la corruption politique et de la contradiction criante entre les déclarés et les réalisés par la révolution. Personne ne peut décrire les sentiments du narrateur d'*Une Certaine Odeur* que Sonallah Ibrahim dans l'introduction de la troisième édition de son recueil :

« Lorsque j'ai écrit *Une certaine odeur*, je venais de sortir de prison. Soumis au contrôle judiciaire, je devais être chez moi du coucher au lever du soleil, et je passais mes journées à me familiariser avec un monde dont j'avais été tenu éloigné plus de cinq années. Si tôt rentré dans ma chambre, je ressentais le besoin de consigner, par petites touches rapides, tout ce que j'avais vu ou vécu et qui m'avait frappé, surpris, ou choqué »⁴⁰.

La nouvelle représente un état de rébellion que porte le narrateur contre les politiques de Nasser et la transformation de la société cairote au cours de sa période. Pour son audace de son sujet et de son style d'écriture, le roman est censuré et est attaqué lourdement par les écrivains de son époque, surtout l'écrivain et le penseur Yahia Hakki. Ce dernier affirme que les descriptions

³⁷ IBRAHIM Sonallah, « Une certaine odeur. Préface de l'auteur à la première édition arabe non censurée et non expurgée », *Égypte/Monde arabe*, 31 mars 1992, n° 9, pp. 179-186. En accès libre : <http://journals.openedition.org/ema/1233>.

³⁸ Pour plus d'information, voir le chapitre précédent.

³⁹ ATTEYA Ahmed Mohamed, *Al-Rîwaya al-Syasia (le roman politique)*, le Caire, Madbouli Al-Saghir, 1981, p. 76.

⁴⁰ IBRAHIM Sonallah, « Une certaine odeur. Préface de l'auteur à la première édition arabe non censurée et non expurgée », *op. cit.*

physiologiques menées dans le recueil l'ont profondément dégoûté. Selon Hakky, le recueil n'est pas violemment critiqué pour sa morale, mais pour « sa sensibilité erronée, sa grossièreté, sa vulgarité »⁴¹, c'est pourquoi, il considère le roman comme un travail « laid » dont « la laideur qu'il aurait fallu éviter et épargner au lecteur »⁴². Dans l'introduction de l'édition que nous avons entre les mains, Ibrahim se défend farouchement de son travail en expliquant que les tortures dans les prisons de Nasser, ainsi que la dégradation des rues cairottes sont beaucoup plus laides que toutes imaginations et demande par la suite une réaction expressive au même niveau de laideur :

« Et puis, n'a-t-on pas besoin d'un peu de laideur pour rendre la laideur de comportements "physiologiques" tels que frapper à mort un individu sans défense, introduire une pompe à air dans son anus, et un fil électrique dans son urètre ? Tout ceci parce qu'il a exprimé une opinion différente, défendu sa liberté, ou son identité nationale ? [...] Pourquoi faudrait-il, quand on écrit, ne parler que de la beauté des fleurs et de la douceur de leur parfum, quand les rues sont emplies d'excréments, que les égouts débordent, que tout le monde sent leur odeur puante et s'en plaint ? »⁴³

Cependant, dès la première édition du roman, les cercles intellectuels et politiques en Égypte se trouvent conscients de sa nouveauté de sujet outre son style audacieux : l'écrivain Youssef Idris, qui a écrit l'introduction de la première édition affirme qu'*Une certaine odeur* n'est pas juste un roman, mais une gifle, un cri, un gémissement de douleur alertant qui provoque à peine la panique ? Certainement, *Une certaine odeur* n'est pas uniquement un roman, mais une révolution »⁴⁴. Sur le dos de la couverture de la même édition, trois intellectuels égyptiens écrivent les lignes suivantes en forme de manifeste :

« Si ce roman ne vous plaît pas, ce n'est pas notre faute, mais celle de l'atmosphère culturelle où nous vivons, dominée, depuis des années, par les œuvres conventionnelles, la naïveté et la superficialité. Pour briser le carcan de cet environnement, nous avons besoin de ce genre d'écriture sincère, douloureuse parfois [...] »⁴⁵.

Quant au cercle politique, le roman est mal accueilli par les hommes d'État. Avant de le censurer, le ministre de la Culture à l'époque, Mohamed Abdel Kader Hatem, a donné une copie du roman à Nasser « pour lui montrer à quel niveau de vulgarité et de décadence étaient tombés les communistes »⁴⁶. Cela veut dire que le roman a été utilisé politiquement afin de conférer une légitimité à Nasser par ses ministres pour frapper à nouveau les communistes par des mesures liberticides supplémentaires et de nouvelles vagues d'arrestation.

⁴¹*Ibid.*

⁴²*Ibid.*

⁴³*Ibid.*

⁴⁴IBRAHIM Sonallah, *Telka al-Ra'eha (Cette odeur là)*, 3^e éd., Le Caire, Dar El Hoda, 2003, p. 33, notre traduction et la citation originale : ليست قصة، قل إنها صفة أو صرخة أو آهة منبهة قوية تكاد تثير الهلع... إن تلك الرائحة ليست مجرد قصة، ولكنها ثورة.

⁴⁵IBRAHIM Sonallah, « Une certaine odeur. Préface de l'auteur à la première édition arabe non censurée et non expurgée », *op. cit.*

⁴⁶*Ibid.*

Appartenant aux œuvres des écrivains des années 1960, le roman gagne une importance remarquable. C'est par la génération des écrivains des années 1960 que la littérature égyptienne est entrée dans une nouvelle phase. Les œuvres littéraires issues de cette génération sont caractérisées par leur regard critique sur le régime totalitaire, ainsi que sur l'époque de la monarchie et de la domination étrangère datant d'avant 1952⁴⁷. Plusieurs écrivains, tels que Sonallah Ibrahim, Latifa al-Zayyat, Yahya al-Tahir « Abd Allah, Ibrahim Aslan et Khayri Shalabi soulignent dans leurs œuvres les grands échecs des années Nasser et Sadate, en critiquant la transformation urbaine et architecturale de la capitale, la détérioration de la qualité de vie de ses habitants, la migration, la corruption, la répression étatique et l'extrémisme religieux. Selon Richard Jacquemond, les œuvres de cette génération marquent le champ littéraire égyptien, se caractérisant par "le double refus de la littérature d'évasion" et de "l'art pour l'art" au nom du "réalisme" et de "l'engagement"»⁴⁸. Ce trait général, explique Jacquemond, permet de comprendre « le rapport de l'écrivain avec la société et l'État et notamment [...] la manière dont se superposent le rôle du romancier et celui de l'intellectuel »⁴⁹.

Sounallah Ibrahim est né d'une famille moyenne au Caire. À sa jeunesse, il arrête ses études universitaires pour s'engager politiquement au sein du parti communiste égyptien. Condamné pour cet engagement, Ibrahim fut emprisonné avec les autres membres du parti communiste pendant cinq ans entre 1959 et 1964. Cette période de détention marque sa personnalité, comme il le raconte : « Cette période représente la plus importante phase de ma vie. J'avais seulement 20 ans. En prison, j'étais entouré de personnes militantes ayant une grande histoire : des ouvriers, des paysans, des professeurs d'université, des journalistes et des artistes. Ce mélange était très intéressant. Cette expérience m'a fait beaucoup réfléchir et je me demande à quel point nous pouvons résister et nous tenir debout [...] »⁵⁰.

C'est au cours de cette période qu'Ibrahim décide de devenir écrivain : « j'ai senti en prison qu'il faut mettre en place une des formes importantes d'expression : l'écriture. J'ai senti que je serai plus libre si j'écris pour exprimer ce que l'on ne peut pas facilement dire. L'ambiance de la prison était motivante pour chacun d'entre nous de réfléchir, écrire et lire »⁵¹. Bien que cette ambiance, favorable à l'expression, soit répressive, elle n'était pas différente de l'atmosphère générale de l'époque comme l'explique Ibrahim :

« Car l'époque était à la révolte. Dans la politique, l'art, la vie de tous les jours, le début des années soixante était extrêmement fertile. Une nouvelle classe moyenne émergeait, en Égypte et ailleurs dans le Tiers-monde, qui, à la faveur d'un rapport de forces mondial favorable, put

⁴⁷ NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 5.

⁴⁸ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xx^e siècle*, op. cit., p. 83.

⁴⁹ *Ibid.* .83

⁵⁰ Shoeir « Mohamed, Entretien avec Sonallah Ibrahim ». *Al-Akbar*, Akhbar Bayreuth, 2017. En accès libre : <https://al-akhbar.com/Kalimat/235923>, consulté le 03.10.202. Notre traduction et la citation originale : كان السجن أخطر وأهم تجربة في حياتي. فقد كان عمري حينها 20 عاماً وكان حولي ناس عظام، لهم تاريخ عظيم، سواء كانوا عمالاً أو فلاحين، أو أساتذة جامعة، أو صحافيين أو فنانيين. كان هذا مثيراً جداً. هذه التجربة جعلتني أفكر كثيراً وأتساءل إلى أي مدى يمكن أن نقاوم ونصمد. بدأت أشعر أن هناك شكلاً من الأشكال المهمة للتعبير عن النفس وهو الكتابة. وبدأت أشعر أنني سأكون أكثر حرية لو كتبت، فأقول أشياء لا يستطيع الإنسان أن يقولها. في هذا الإطار، كان الجو مشجعاً لأي شخص كي يفكر ويكتب ويقراً.

⁵¹ *Ibid.*

porter la botte finale à l'ancien colonialisme moribond, et formuler une utopie de justice sociale qu'il ne lui fut pas donné de concrétiser [...] »⁵².

Le cas d'Ibrahim est le même que celui d'autres intellectuels qui ont commencé à écrire lorsqu'ils étaient en cellule, tels que Abdel Hakim Kasem, Gamal El Ghitany et Ahmed Ra'ef. Ceux-ci partagent leur expérience en prison en illustrant la société égyptienne en dehors des barreaux. Leur production devient finalement un mouvement littéraire nommé *Adab al-Sejoun* (la littérature de prison), marquant la génération des écrivains au cours des années 1960 et 1970, en considérant la ville comme « une grande prison ». Les conditions dans les prisons nassériennes sont tellement compliquées : les prisonniers sont privés de lire, à l'exception du Coran et de l'Évangile, et d'écrire. Posséder un stylo et un papier puis pouvoir les cacher représentait pour ceux-ci « une victoire sur les barreaux »⁵³.

Après sa libération, Ibrahim fait des études de journalisme à Berlin (1968), puis de cinéma à Moscou (1971). Dès son retour, il publie d'autres romans portant sur la société égyptienne et les événements politiques de son époque. Son roman *Najmat Aghustus (l'Étoile d'août)*, publié en 1974, porte sur l'histoire de la construction du Haut Barrage observé par un journaliste nouvellement libéré de prison. En 1981, il publie *al-Lagna (le Comité)* représentant un jugement comique de l'ère de l'ouverture économique. Il expose ainsi les nouvelles couches sociales introduites dans les années 1970. La question de la transformation que subit la société égyptienne pendant les années 1970, 1980 et 1990 est le sujet de deux autres romans : *Dhât (les années de Zeth)*, publié en 1992, et *Sharaf (l'honneur)* publié en 1997. Ces romans expriment les sentiments de la société égyptienne envers la dégradation de leur pays à plusieurs niveaux, économique et sociopolitique, à tel point que le penseur Ali El Ra'ei considère le roman *Sharaf* comme « un état des lieux de l'Égypte », comme le confirme Ibrahim : « Mon roman *Zeth* raconte comment on supportait ce qui s'est passé aux époques de Sadate et de Moubarak, leurs mesures [économiques] qui ont détruit la classe moyenne. J'étais en colère pour la première fois envers la société égyptienne elle-même : je me suis demandé, mais pourquoi reste-t-elle silencieuse ? Pourquoi supporte-t-elle cette vie humiliante ? »⁵⁴

Les romans d'Ibrahim ne concernent pas uniquement la société égyptienne à l'époque contemporaine. Il publie en 2008 *Al'amâma wal-qobba'a (Turbans et chapeaux)* portant sur l'expédition française en l'Égypte (1798-1801). Dans ce roman, Ibrahim discute de l'impact de cette expédition sur l'Égypte, en rejetant les allégations d'illumination du peuple égyptien par celle-ci. Le roman porte aussi sur la situation de l'Égypte au centre de conflits d'intérêts entre l'Empire ottoman et la France.

De par ses œuvres bien liées à la société égyptienne, Ibrahim est choisi par un jury pour le prix des forums du Roman Arabe en octobre 2003. Contre toute attente, Ibrahim refuse le prix devant

⁵²Ibrahim Sonallah, « Une certaine odeur. Préface de l'auteur à la première édition arabe non censurée et non expurgée », *op. cit.*

⁵³Shoeir Mohamed, *op. cit.*

⁵⁴*Ibid.*, كما أنّ روايتي ذات كانت تعبيراً عن حالة غضب من الموجود، كيف كنا نتحمل ما جرى أيام السادات ومبارك وإجراءاتهما التي دمّرت الطبقة الوسطى المصرية. كنت غاضباً وساخطاً، وامتد غضبي للمرة الأولى إلى الشعب المصري نفسه: لماذا يصمت ويرضى أن يعيش في هذا الذل.

les membres du jury et le public rassemblés à la maison de l'Opéra au Caire, en expliquant que le prix est « octroyé par un gouvernement qui ne dispose d'aucune crédibilité pour ce faire », car il est « corrompu, répressif et subordonné ». Le lendemain, la réaction d'Ibrahim devient un sujet de débat dans toutes les sphères intellectuelles du monde arabe, en étant considéré comme le plus important événement depuis l'obtention de Naguib Mahfouz du prix de Nobel en littérature (1988). Dans les années suivantes, Ibrahim reçoit d'autres prix, tel que celui d'Ibn Rushd (2004) et celui du Peuple par le Centre Catholique (2018). Les romans d'Ibrahim sont traduits en plusieurs langues, certains sont adaptés dans une série télévisée, comme *Les années de Zeth* en 2013, ou encore dans un roman graphique comme *Le Comité* par Thomas Azuélösen en 2016.

Dans *Une certaine odeur*, le narrateur a souffert de la répression étatique même après sa libération, à tel point qu'il considère la grande ville du Caire comme une plus grande prison. Comme tous les nouveaux libérés surveillés par la police pour une période déterminée, il est obligé de se présenter chaque jour au commissariat de police. Sans abri et repoussé par ses proches, le narrateur passe parfois ses nuits dans les cellules du commissariat : « L'officier m'a demandé : où iras-tu ? Où habites-tu ? J'ai répondu : je ne sais pas, je n'ai personne »⁵⁵.

Pendant ses journées, le narrateur marche dans les rues de la ville et se déplace en transport en commun. Il souligne ses observations d'une société et de lui-même qui souffrent sous la pression de l'oppression et de la dépression au cours des dernières années de l'époque nassérienne : « Je souris ou ris rarement. Aucun de ceux que je vois dans la rue ou dans le tramway ne sourit, pourquoi donc devrais-je sourire ? »⁵⁶. Dans la scène suivante, le narrateur se déplace en tramway en direction du centre-ville :

« Je suis monté dans le tramway, et je me suis assis près de la fenêtre. Quand nous avons quitté la place Ramsès, nous sommes passés devant un train qui allait dans la même direction que nous. Le train était plein de soldats qui rentraient du Yémen. On les voyait par les fenêtres en train de chanter et d'agiter les mains. Quand le tramway a croisé leur train, les soldats se sont montrés encore plus enthousiastes en regardant les passagers du tramway. Ces derniers les ont regardés avec beaucoup d'indifférence. L'enthousiasme des soldats est peu à peu retombé »⁵⁷.

Dans le passage précédent, nous trouvons un croisement de deux mondes totalement différents, bien que les passagers du tramway appartiennent à la même classe sociale que les soldats prenant le train militaire. La place Ramsès (place de la gare) permet cette rencontre qui n'a duré que quelques instants, pendant lesquels les sentiments s'opposent entre l'enthousiasme des militaires, d'une part, qui reviennent de la guerre, considérée comme une aventure dans un pays lointain, et de l'autre l'apathie des passagers du tramway. Les sentiments de ces derniers en disent long sur l'état moral des Caireotes à cette époque. La dégradation de la qualité de vie, la détérioration des infrastructures et le climat d'incertitude politique et de peur jouent sûrement

⁵⁵ IBRAHIM Sonallah, *Telka al-Ra'eha (Cette odeur là)*, op. cit., p. 29. Notre traduction et la citation originale : « قال : « إلى أين إذن ستذهب أو أين تقيم؟ قلت: لا أعرف. ليس لي أحد الضابط. نادرا ما ابتسم أو أضحك. كل الناس أراهم في الشارع وفي المترو متجهمين دون ابتسام. ولأي شيء نفرح. وسرت في اتجاه المترو ثم ركبته وجلست بجوار النافذة وعندما تركنا ميدان رمسيس سار بجوارنا قطار في نفس الاتجاه. وكان ممتلئاً بالجنود العائدين من اليمن وكان يهللون من النوافذ ويهتفون ويلوحون بأيديهم. وعندما أصبح المترو في حذائهم، ازداد حماسهم وهم يتطلعون إلى ركابه. وتأملهم هؤلاء في جمود ولامبالاة. وشيئا فشيئا هبط حماس الجنود.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 55. Notre traduction et la citation originale : « نادرا ما ابتسم أو أضحك. كل الناس أراهم في الشارع وفي المترو متجهمين دون ابتسام. ولأي شيء نفرح. وسرت في اتجاه المترو ثم ركبته وجلست بجوار النافذة وعندما تركنا ميدان رمسيس سار بجوارنا قطار في نفس الاتجاه. وكان ممتلئاً بالجنود العائدين من اليمن وكان يهللون من النوافذ ويهتفون ويلوحون بأيديهم. وعندما أصبح المترو في حذائهم، ازداد حماسهم وهم يتطلعون إلى ركابه. وتأملهم هؤلاء في جمود ولامبالاة. وشيئا فشيئا هبط حماس الجنود.

⁵⁷ *Ibid.*, p.68. Notre traduction et la citation originale : « نادرا ما ابتسم أو أضحك. كل الناس أراهم في الشارع وفي المترو متجهمين دون ابتسام. ولأي شيء نفرح. وسرت في اتجاه المترو ثم ركبته وجلست بجوار النافذة وعندما تركنا ميدان رمسيس سار بجوارنا قطار في نفس الاتجاه. وكان ممتلئاً بالجنود العائدين من اليمن وكان يهللون من النوافذ ويهتفون ويلوحون بأيديهم. وعندما أصبح المترو في حذائهم، ازداد حماسهم وهم يتطلعون إلى ركابه. وتأملهم هؤلاء في جمود ولامبالاة. وشيئا فشيئا هبط حماس الجنود.

un rôle important dans l'absence d'enthousiasme des habitants devant l'inutilité des luttes nationalistes dans lesquelles l'État s'est engagé.

Depuis l'échec de l'union égypto-syrienne, des débats se déroulent dans les cercles intellectuels et populaires sur la question panarabiste, notamment sur l'utilité des investissements que met le régime au pouvoir au sein du monde arabe, alors que la situation économique du pays est difficile. L'absence d'un vrai dialogue entre le dirigeant et les dirigés établit un climat de panique jetant le doute sur la vision de l'État concernant la faisabilité de ses ambitions nationalistes qui semblent freiner le développement futur du pays. Anouar Abdel Malek décrit parfaitement cet état d'incertitude régnant dans le pays depuis le début des années 1960 : « Le problème qui se pose au pouvoir militaire est celui de l'orientation générale de la politique égyptienne. Le débat s'institue dans le pays tout entier, de bouche à oreille, mais aussi au sein de l'armée : l'Égypte doit-elle sacrifier son temps, ses forces et son prestige sur l'autel du nationalisme, ou de l'expansion arabe ? »⁵⁸

À cet égard, il est important de souligner que, malgré les réalisations révolutionnaires dans le domaine du panarabisme, la population égyptienne semble rester indifférente : les échecs successifs de ces réalisations au cours des années 1960 affectent rapidement le moral des Égyptiens qui ne les avaient pas très bien accueillies dès le début. La chute de l'union avec la Syrie et la défaite de la guerre de Yémen sont les exemples les plus parlants à ce sujet : ils sont considérés comme des événements étrangers à un peuple habitué depuis la fin du XIXe siècle à revendiquer son indépendance selon un mouvement national purement égyptien. Ceci est cristallisé par une série d'événements sociopolitiques, comme la révolte d'Urabi (1881) et la Révolution de 1919 dont le slogan était « l'Égypte pour les Égyptiens ». Selon nous, la fusion entre l'Égypte et la Syrie et la guerre au Yémen, malgré leur importance, s'est faite au détriment de l'identité égyptienne ancrée dans l'esprit collectif des Égyptiens : le nom de l'Égypte a été supprimé par exemple, pour la première fois de son histoire, après l'union avec la Syrie pour devenir la République Arabe Unie.

Nous sommes d'accord avec le point de vue d'Anouar Abdel Malek lorsqu'il décrit l'opinion publique au moment de l'union avec la Syrie. Celle-ci, « malgré l'extraordinaire propagande a posteriori qui lui a été faite, ne cadre pas avec les traditions profondes du mouvement national, ni même de la sensibilité et de la vision égyptienne des choses. L'unité s'est faite sans grand enthousiasme, et aucun Égyptien n'a grandi dans l'esprit de sacrifice pour la cause de l'unité arabe. C'est là la toile de fond sur laquelle vient se profiler le décrochage de la Syrie »⁵⁹. Nous pensons cependant que la popularité de Nasser, étant un leader charismatique, reste aux yeux de la population le seul élément positif au milieu de tous ces échecs, confirme Abdel Malek en abordant le sujet de l'échec de l'union avec la Syrie : « Il reste cependant que, pour l'homme de la rue, sans parler de la bourgeoisie dépossédée qui ronge son frein, c'est le premier échec majeur du président Abdel-Nasser, et, peut-être, la première faille dans son régime »⁶⁰.

L'intervention de l'armée au Yémen est considérée par une grande partie de la société égyptienne comme un gaspillage grave des ressources économiques que le régime au pouvoir

⁵⁸ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, op. cit., p. 159.

⁵⁹*Ibid.*

⁶⁰*Ibid.*

aurait dû mettre à profit pour améliorer la qualité de vie, ce qui peut expliquer l'indifférence des passagers du tramway. Quant aux soldats, ils sont joyeux de leur retour, surtout après l'échec qu'ils ont subi. Peu importe l'état dans lequel se trouvent leur ville et ses habitants : l'essentiel est qu'ils soient rentrés vivants au pays.

La joie des soldats disparaît face à l'indifférence de leurs compatriotes. À leur retour non victorieux de la guerre, les soldats retrouvent une ville et un peuple bien différents de ceux qu'ils ont quittés quelques années auparavant. Nous pensons que les sentiments d'indifférence des passagers du tramway, de même que l'enthousiasme vite évanoui des soldats, proviennent d'un sentiment général de perte et de confusion, comme si les deux parties se retrouvaient à vivre dans un contexte inconfortable et triste. Une difficulté d'extrapoler la situation est reflétée sur les visages qui souffrent de leurs vies, regrettant les slogans et les rêves de la révolution dans lesquels ils avaient été plongés.

Dans le quotidien du narrateur, le tramway est un élément essentiel : il représente pour lui une fenêtre sur le monde qui l'entoure, la ville et ses habitants. Nous pensons que noter l'entassement du tramway par ses passagers luttant pour y trouver une place souligne clairement l'éclatement démographique et la crise de la ville. Parmi les passagers, on trouve les ouvriers, qui sont sans doute des migrants internes qui travaillent au centre-ville. La souffrance de ces ouvriers est indiquée par leurs comportements montrant leur fatigue à la fin d'une longue journée de travail. En outre, la dégradation du tramway reflète la détérioration de la ville en entier :

« J'ai pris le tramway où il y avait terriblement de monde, au point que mes vêtements se sont froissés, mais je n'ai pas résisté. À un certain arrêt, des dizaines d'ouvriers sont montés dans le tramway en se frayant un chemin dans la foule. Un de ceux-ci s'est mis face à moi, les yeux rouges de fatigue, un autre s'est appuyé sur un siège en regardant distraitement par la fenêtre, puis il s'est endormi »⁶¹.

« Le tramway s'est arrêté avant la station de l'*Isa'af*, les passagers sont descendus, et là nous avons vu un tramway renversé sur son côté proche des rails, les voitures de tramways étaient totalement détruites, au point qu'on voyait ses mécanismes internes décollés »⁶².

Il s'agit d'un accident grave entraînant le renversement d'un tramway, mais malgré cela, aucune mention par le narrateur n'est faite de la réaction des gens devant cet accident, et encore moins de l'intervention de la police, comme si le narrateur voulait montrer un autre niveau d'indifférence. Rien ne se passe autour de l'accident comme si la scène d'un tramway renversé était habituelle pour tout le monde. Personne ne se soucie du tramway de même que pour la ville : les gens, ainsi que le narrateur, passent à côté indifféremment. À cet égard, tous les

⁶¹Ibrahim Sonallah, *Telka al-Ra'eha (Cette odeur là)*, op. cit., p. 63-64. Notre traduction et la citation originale : كان الزحام رهيبا وتكرمشت ملابسى ولم أقاوم وفي إحدى المحطات هجم على المترو عشرات من العمال العائدين إلى منازلهم. وشقوا طريقهم بين الزحام. ووقف أحدهم امامي وكانت عيناه محمرتين واستند آخر على مسند مقعد، وسرح من النافذة. وبدأ ينام.

⁶²*Ibid.*, p. 66. Notre traduction et la citation originale : وتوقف المترو قبل محطة الاسعاف ونزل الركاب. ووجدت عرباته مقلوبة : على جانبها بجوار القضبان. وقد برزت احشاؤها الداخلية السوداء.

habitants de la ville ne semblent être que des observateurs. Le manque de sentiment d'appartenance à la ville génère un manque d'attention à sa dégradation. Insouciants des dégâts affectant un des plus importants moyens de transport au centre-ville, les habitants considèrent que le renversement du tramway est semblable à la dégradation de leur ville. Rien d'autre à faire donc de leur part que de regarder les deux avec indifférence.

Le tramway n'est pas la seule fenêtre à travers laquelle le narrateur observe le monde autour de lui. Ses marches quotidiennes au centre-ville lui permettent de découvrir les nouveaux aspects de la modernisation de la ville. Ceux-ci représentent des caractères qui sont marqués par la fin de l'époque nassérienne :

« Et j'ai pris le bus et je suis descendu au début de la rue Soliman [...] puis j'ai marché dans la rue Tawfiq et al-Tawfiqéya. Je me suis arrêté devant le cinéma Cairo. Elle montrait un film comique. J'ai marché vers la rue Fouad, je l'ai traversée puis j'ai marché dans la rue Chérif puis celle d'Adly et celle de Tharwat, et finalement la rue Soliman jusqu'à la place Soliman. Les égouts étaient éclatés et les pompes se trouvaient partout pour les transmettre de l'intérieur des magasins vers la rue, l'odeur était insupportable [...] Je me suis dirigé vers la rue Qasr el-Nîl, devant sa salle de cinéma, j'ai regardé les affiches annonçant que ce monde est fou. Je me suis dirigé vers la billetterie où j'ai vu que la séance affichait complet. J'ai vu des gens qui réservaient leur billet pour le lendemain ou le surlendemain. Et quand je suis arrivé au cinéma Metro, il y avait aussi un film comique, je me suis arrêté devant les Américains, avec le Cinéma Rivoli à ma gauche, devant lequel beaucoup de gens attendaient »⁶³.

Plusieurs remarques sont à tirer de ce dernier passage afin de donner une image des rues du centre-ville pendant la période juste avant la défaite de 1967. Tout d'abord, bien que les marches de narrateur soient hésitantes et sans objectif précis, on ressent que l'espace qu'il traverse est finalement très limité. Le narrateur mentionne avec insistance les anciens noms des rues tout en supprimant les titres honorifiques associés à ceux-ci tels que les rue de Soliman (pacha), Adly (pacha) et Tharwat (pacha). Selon nous, cette omission est certes destinée à alléger son propos, mais elle aussi due au fait que la campagne de changement de nom de ces rues n'a été menée que très récemment par l'État. Sachant que le narrateur appartient à la génération de la révolution, il a été habitué à ce que ces titres d'honneurs soient abolis de la vie politique et sociale et doivent donc être supprimés de sa narration.

Bien qu'il se trouve au centre d'une métropole considérée comme le cœur du monde arabe et comme un grand symbole de l'époque, le narrateur souffre de la puanteur provoquée par l'éclatement des égouts au centre-ville, celui-ci soulignant la détérioration des infrastructures, sujet évoqué au début de ce chapitre. Sentir l'odeur d'égouts résume à la fois la crise urbaine et

⁶³*Ibid.*, p. 62. Notre traduction et la citation originale : ومشيت وركبت الأتوبيس ونزلت في أول شارع سليمانوقمت وسرت في شارع توفيق، ثم انحدرت في التوفيقية ووقفت أمام سينما كايرو. وكانت تعرض فيلما كوميديا، وابتعدت في اتجاه شارع فؤاد وعبرته وانحنيت في شارع شريف وواصلت السير فعبرت شارع عدلي ثم ثروت ومضيت في اتجاه شارع سليمان، ثم سرت فيه حتى الميدان وكانت مياه المجاري تملأ الأرض والمضخات منصوبة في كل مكان تحملها من داخل الحوانيت إلى الشارع. وكانت الرائحة لاتطاق....ثم انطلقت إلى شارع قصر النيل حتى وصلت السينما، تفرجت على الإعلانات التي قالت إن هذا العالم مجنون. واتجهت إلى شبك التذاكر وكان كاملا. ووجدت الناس تحجز للغد وبعد الغد. وعندما وصلت سينما مترو وجدت فيها فيلما كوميديا هي الأخرى وتجاوزتها ووقفت أمام الأمريكيين مترددا وكانت سينما ريفولي على يساري الغد. وأمامها زحام شديد.

infrastructurale que subit le quartier, et la situation déprimante dans laquelle se trouvent ses habitants. Cela souligne en même temps un grand échec, une lourde faute, et une corruption constitutionnelle de l'État, entraînant la dégradation du centre-ville de sa capitale. L'État, très occupé à réaliser les objectifs panarabistes et révolutionnaires, se montre incapable de maîtriser la crise en laissant les cairotes livrés à eux-mêmes face à la dure réalité vécue dans leur quartier.

Nous remarquons que les lieux traversés par le narrateur sont bien connus au centre-ville, tels que les cinémas Cairo et Metro, considérés parmi les plus anciennes salles de cinéma au Caire, témoins de l'époque de la monarchie puis nationalisées sous Nasser. Les cinémas deviennent les lieux les plus fréquentés à la fin des années 1960 à tel point que les réservations des places ont lieu deux jours avant la projection des films, dont les caractéristiques répondent aux besoins des spectateurs de l'époque. Ceux-ci mettent en lumière l'état moral des Égyptiens affectés par la dépression provoquée par l'échec des objectifs de la révolution de juillet 1952. Le désir populaire est de s'absenter de la réalité, conforme en ceci à la volonté étatique de faire diversion pour faire oublier ses échecs débutant avec la guerre du Yémen. L'historienne cinématographique Dorreya Sharaf El Dine explique en ces termes la nouvelle tendance cinématographique soutenue par l'État après la défaite :



Figure 3.2.10. Affiche de film *Méfie-toi de Zouzou*, 1972.

« Une orientation est apparue dans le domaine cinématographique visant à aider les masses à supporter la tragédie de la défaite et son impact douloureux sur le moral des Égyptiens, à travers la diffusion d'œuvres cinématographiques de divertissement provoquant le sourire dans le but de faire oublier une réalité durement vécue. Le cinéma égyptien profite de la situation pour suivre un parcours commercial dont le but est lucratif, en produisant des films de valeur médiocre associée à une vague de films comiques. C'est à l'apogée des sentiments de la défaite et de la dépression qu'apparaissent des modèles de films tels que *Abi fawk al-Chajarah* (Mon Père sur un arbre perché) réalisé par Hussein Kamal [1969] et *Khalibalak min Zouzou* (méfie-toi de Zouzou) par Hassan al-Imam [1972]. [Ces films] sont de joyeuses comédies musicales proposant

des valeurs refusées [de la société] et visant à maintenir le public [lit. : leurs nerfs] dans un état de relaxation »⁶⁴.

Nous considérons que l'image illustrée du centre-ville par le narrateur est comme un microsome de la ville du Caire à la fin des années Nasser. Elle résume l'état moral des Cairotes, voire des Égyptiens dans leur ensemble, entre dépression, indifférence et désespoir. La dégradation illustrée du centre-ville s'affiche comme une confirmation urbaine de l'échec de l'État à tenir ses engagements envers le cœur de sa capitale et à réaliser ses promesses pour sa population. À cet égard, les slogans et les réalisations révolutionnaires deviennent vidés de tout sens et il ne reste plus pour la population qu'à accepter la douloureuse réalité. Cependant, les problèmes du quartier se sont accentués aux yeux de ses habitants en contradiction avec son histoire glorieuse. Les différents aspects du quartier sont impactés par l'état de la guerre suite à l'arrêt des projets

⁶⁴SHARAF EL-DINE Dorreya, *Al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, notre traduction, *op. cit.*, p. 119.

du développement urbain, notamment ceux des infrastructures. Un climat sombre d'isolement envahit tout le quartier en touchant gravement ses infrastructures, ses activités commerciales et ses lieux de loisirs. Galila El Kadi décrit une scène du centre-ville au cours de cette période difficile :

« Les efforts de reconstruction de l'armée en vue de libérer les territoires égyptiens occupés par l'État hébreu ont fortement marqué l'économie égyptienne et les infrastructures urbaines du pays. Le centre de la capitale allait en pâtir considérablement. Les marchandises se raréfiaient dans les vitrines des magasins, les enseignes lumineuses des lieux des théâtres et des cinémas ne scintillaient plus la nuit, les cafés et les restaurants avaient de moins en moins de clientèle, nombreux furent ceux qui fermèrent définitivement leurs portes. Le réseau de téléphone fonctionnait aussi très mal, il devenait impossible d'appeler dans un kiosque de journaux pour confirmer un rendez-vous ou prévenir pour un retard, les appareils y étaient complètement muets. Quant aux immeubles qui ont souffert du mauvais entretien, leurs façades étaient jaunies ou noircies, selon le cas. Les trottoirs commençaient à être défoncés à plusieurs endroits »⁶⁵.

Faisant face à une réalité déprimante aux yeux de ses habitants, le centre-ville se transforme en un quartier gris où règne un vague climat d'incertitude. Les nouveaux aspects du quartier et les comportements des habitants ne se conforment plus à sa valeur symbolique. Quant à ces derniers, les habitants, ils sont très conscients de la situation de leur quartier, mais choisissent de fermer leurs yeux, tout en continuant à profiter de la ville et de ses lieux de consommation, notamment les cinémas qui offrent le rire dont ils ont besoin dans ces durs moments. Dans ce sens, les fonctionnalités du centre-ville deviennent totalement consommées (ses infrastructures et ses lieux de loisirs), de même que ses valeurs abusées par la médiocrité et l'indifférence. L'ensemble reflète, selon nous, un état général de dépression marquant, normalement, la phase transitoire entre la fin d'une époque et l'avènement d'une autre.

⁶⁵EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*. Cairo, *op. cit.*, p. 8.

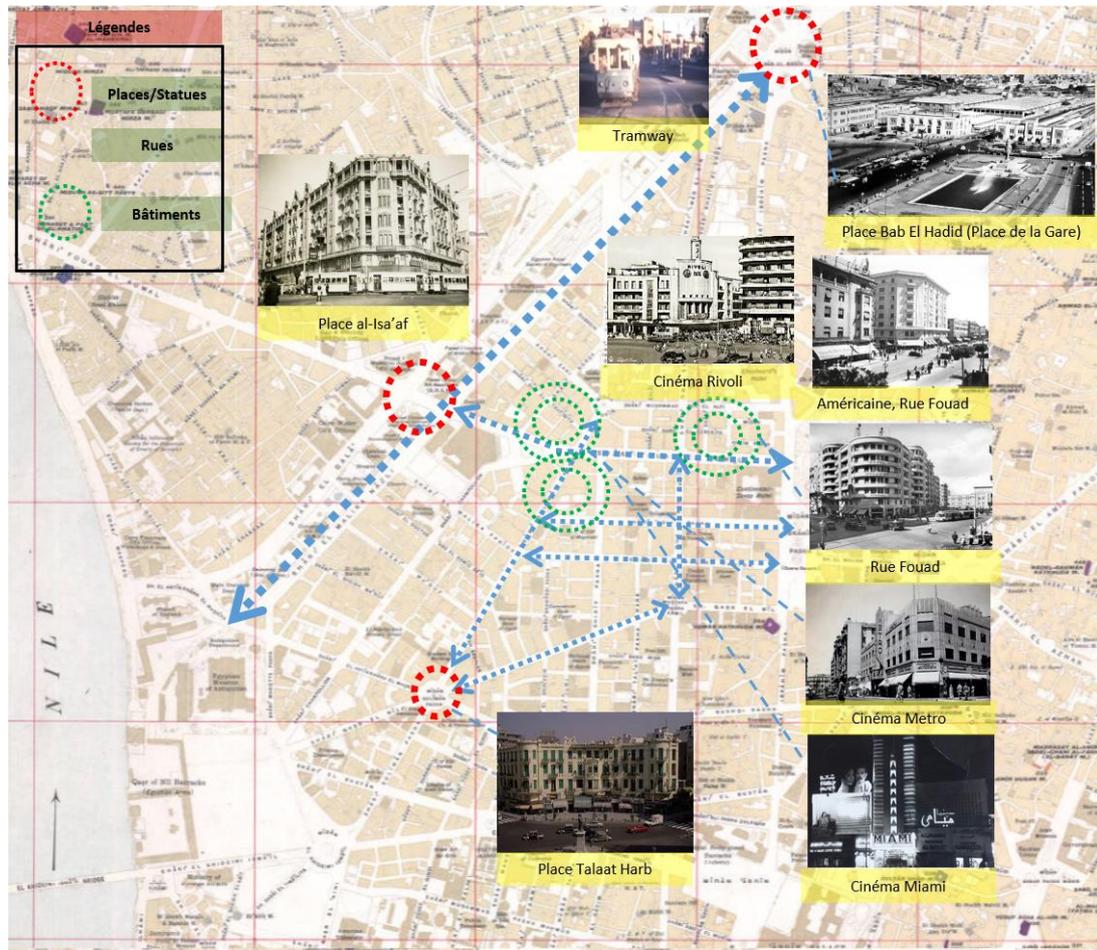


Figure 3.2.11. Carte du centre-ville du Caire (1948) indiquant les lieux fréquentés dans le roman *Une Certaine odeur*.

2.3. La ville incontrôlable

2.3.1. *Hammam el-Malatily* (1973), réalisé par Salah Abu Seif

Au cours de la même période, d'autres aspects du centre-ville sont introduits par le film *Hammam el-Malatily* (1973), réalisé par Salah Abu Seif, un des pionniers de l'école cinématographique réaliste. Le film est adapté du roman éponyme par Ismaïl Wali El-Dine publié en 1971 : Ahmed, un jeune étudiant est obligé de quitter sa ville natale d'Ismaïliya, une des villes du canal de Suez lourdement bombardée et détruite lors de la guerre de Six Jours. À la recherche d'un emploi et d'un logement, Ahmed, comme tous les migrants de l'époque, débarque au Caire dans l'espoir de poursuivre ses études de droit.

Après plusieurs tentatives pour trouver un poste au gouvernement, il trouve finalement un emploi alimentaire et un logement dans un hammam situé dans le vieux Caire, où il croise différentes personnes représentant différentes couches de la société égyptienne. Parmi celles-ci, Na'aima, une migrante de Haute-Égypte qui a quitté sa famille, strictement traditionnelle, et qui se trouve obligée de travailler dans la prostitution afin de gagner sa vie. Ahmed rencontre également Ra'ouf, un peintre homosexuel qui cache son identité et ses désirs de peur des

contraintes sociales. Après plusieurs rencontres, Ahmed entame une relation amoureuse avec Na'aima, mais celle-ci est tuée par son oncle pour des raisons d'honneur. Désespéré de ne pas pouvoir réaliser ses objectifs et se sentant responsable de la mort de sa bien-aimée, Ahmed se retrouve perdu dans la grande ville : il décide finalement de rentrer définitivement dans sa ville d'origine.

Le film illustre la vie des Cairotes après la défaite de juin 1967. Il met en lumière plusieurs questions telles que la migration intérieure, la jeunesse désœuvrée et la crise économique et politique du pays ainsi que la liberté personnelle et la liberté de pensée. Dans les premières minutes du film, Ahmed se trouve dans la scène en marche sur les rues du centre-ville à la recherche d'un logement et d'un travail. Dans son ouvrage *Female Homosexuality in the Middle East : Histories and Representations*, la sociologue Samar Habib décrit la première scène du film comme un « long hommage pittoresque au Caire » en montrant la société égyptienne dans son état triste et détérioré⁶⁶. Elle ajoute que le réalisateur, dans cette scène, « implique visuellement les caprices polymorphes de la ville dans laquelle une pègre immorale est vouée à fleurir »⁶⁷.

Nous ne nous trouvons pas tout à fait d'accord avec ce point de vue, car il s'agit plutôt de mettre en place un état des lieux du centre-ville vu par un migrant nouvellement arrivé. Tout d'abord le positionnement de la caméra en plongée nous confirme que la ville est un être plein de vitalité où les habitants bougent, comme des fourmis perdues, dans tous les sens. On observe Ahmed qui traverse la place Talaat Harb d'un pas hésitant, face au chaos et aux embouteillages. Pendant ses marches, Ahmed remarque que, dans la ville, tout est incontrôlable : les voitures partent dans tous les sens, y compris les sens interdits, elles se garent sous les panneaux indiquant « stationnement interdit », les piétons ne respectent aucun passage clouté. Malgré les renseignements répétés dans les microphones par les agents de la circulation, aucune règle finalement n'est respectée. On remarque que, dans le quartier, tout le monde réagit indifféremment et égoïstement, fait qui rend toujours la situation incontrôlable. La scène pointe aussi du doigt certains types de personnages dans les rues du centre-ville : les voleurs, les faux mendiants et les demandeurs de *bakchich* (pourboire), qui se trouvent partout.

Dans la même scène, les symboles de l'ère nassérienne se retrouvent dans toute la ville : la passerelle circulaire géante de la place Tahrir et les gratte-ciels récemment construits, en particulier le complexe d'*al-Mugamma'a* situé sur la place Tahrir dont les étages sont grimpés par la caméra. Malgré l'aspect moderne du bâtiment, ses espaces intérieurs sont envahis par la corruption et la mauvaise bureaucratie : les fonctionnaires ne font pas leur travail et passent leur temps à lire les journaux, faire des mots croisés, fumer, lire dans le marc de café, tricoter, se faire cirer les chaussures et manger sur leur bureau. Ahmed, tenant à la main ses papiers et sa lettre de recommandation, est renvoyé d'un bureau à un autre sans avoir aucune réponse. Finalement, il demande un rendez-vous avec le directeur général de l'établissement, mais ce dernier est toujours absent depuis un mois.

⁶⁶HABIB Samar, *Female homosexuality in the Middle East: histories and representations*, New York, Etats-Unis d'Amérique, Routledge, 2009, p. 120.

⁶⁷*Ibid.*, p. 120. Notre traduction et la citation originale : “long scenic tribute”, “the director visually implies the polymorphous vagaries of the city in which an immoral underworld is bound to flourish”.

La scène à l'intérieur d'*al-Mugamma'a* décrit parfaitement la plupart des inconvénients du système bureaucratique centralisé au Caire pendant les années Nasser, celui-ci étant selon Anouar Abdel Malek « imprégné par les habitudes de l'ancien régime »⁶⁸. Les caractéristiques suivantes sont ainsi soulignées par lui : « inefficacité, népotisme, despotisme pyramidal, bureaucratie passéiste »⁶⁹. Nous attribuons ces attitudes plutôt à la séparation entre l'appareil d'État et ses fonctionnaires entraînée par la crise de confiance entre ceux-ci, souffrant de nombreuses difficultés de la vie, et le régime au pouvoir, souvent sourd à leurs besoins et s'occupant exclusivement de réaliser des objectifs qui ne sont pas convaincants pour eux. Cette crise de confiance se transforme en une puissante rage réprimée, traduite finalement par des comportements paresseux caractérisés par le rejet de servir les autres citoyens.

Les trois premières minutes du film *Hammam el-Malatily* résument clairement l'état d'une ville éclatée et battue au lendemain de la défaite, le sentiment général de ses habitants à travers leurs marches confuses dans les rues et leurs comportements sur leur lieu de travail. Il s'agit d'un état moral qui tend vers la paresse et la malveillance que l'on peut résumer par l'indifférence. L'aspect le plus remarqué selon nous dans cette scène cinématographique est celui d'une volonté certaine de défier toutes les règles et de déroger aux lois imposées par l'État. Ce dernier type de comportement est considéré par nous comme une nouvelle rébellion contre le régime au pouvoir.

⁶⁸ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire, op. cit.*, p. 160.

⁶⁹*Ibid.*, p. 160.



Figures 3.2.12-18. : Le chaos sur les places (Talaat Hab et Tahrir) et les rues (al-Tahrir, Talaat Harb).



Figure 3.2.19-21. Les symboles architecturaux : Le Chératon, Immuble Balamonte, al-Mugammaa.



Figure 3.2.22-27. Les différents comportements des fonctionnaires lors du travail dans les bureaux d'al-Mugammaa.

Nous pensons que la société égyptienne, déjà épuisée par les politiques socialistes d'austérité imposées par le régime nassérien, constate que celles-ci n'ont jamais abouti : elles n'ont offert ni la prospérité économique souhaitée ni la vraie vie démocratique. Contrairement aux objectifs déclarés de la révolution, les politiques nassériennes entraînent une grave défaite provoquant une occupation militaire, ainsi qu'une crise sociétale et urbaine de la capitale. Nous considérons par la suite que les comportements des habitants montrant la violation des lois peuvent être aussi compris dans cet état d'esprit. Selon nous, ce type de comportement peut être considéré comme un nouveau mode de confrontation entre la population et le régime de la révolution de 1952.

2.4. Un retour vers le passé du Caire

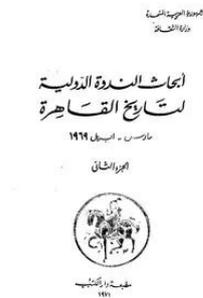


Figure 3.2.28. Couverture du livre du colloque, 1969.

Sur un autre plan, la période d'entre-deux-guerres, celle de Six Jours et celle de Kippour, est marquée par un événement important concernant l'héritage architectural du Caire. Le premier est que l'État nassérien organise un colloque international pour fêter le millénaire de la ville en 1969. Ce geste scientifique et culturel est considéré comme une des premières mesures prises par l'État dans le but de valoriser le patrimoine architectural du Caire. Elle est selon les termes de Nasser lors de son discours d'ouverture, une tentative de « concilier l'authenticité qui est l'histoire et le renouvellement qui est l'avenir »⁷⁰.

Dans le même discours, Nasser explique clairement les motifs de l'organisation du colloque pendant cette période difficile :

« J'estime que les circonstances difficiles vécues par notre pays et notre nation arabe ne doivent pas nous empêcher pas de fêter le millénaire du Caire, et qu'au contraire elles nous motivent à maintenir l'organisation de ce colloque. En effet, les nations ont besoin en temps de crise de leur histoire glorieuse et de leurs héros. Elles cherchent dans l'histoire des motivations supplémentaires, ajoutées à leurs propres potentiels, afin d'affronter les risques et de se rassurer sur le fait qu'elles peuvent avancer dans le présent comme elles l'ont fait par le passé »⁷¹.

La défaite de 1967 n'a pas empêché Nasser de donner un avis favorable à l'organisation du colloque, malgré des voix dans son gouvernement lui conseillant de le reporter⁷². Galila El Kadi interprète le timing de ce colloque par le fait que l'État se rend compte à la suite de sa défaite « que l'on ne pouvait pas construire le présent et planifier l'avenir dans l'amnésie »⁷³. Nasser fait également le lien entre la révolution de 1952 et le retour vers l'histoire, représentée par cet événement, en expliquant que « le véritable progrès représente une extension de l'histoire, sans constituer de rupture avec celle-ci. En effet, la révolution, considérée comme le plus rapide progrès, n'est qu'une tentative intense pour rejoindre le mouvement de l'histoire et être compatible avec celui-ci, dans l'objectif de poursuivre la marche vers le progrès »⁷⁴.

⁷⁰El KADI Galila et BONNAMY Alain, *La cité des morts : Le Caire*, Paris, France, Institut de recherche et de développement, 2001, p. 281.

⁷¹AHMED Ahmed Youssef, *Al-Magmou'a al-Kamela li Khotab wa Tasrihat al-Ra'is Gamal Abdel Nasser 1952-1954 Bina'a al-Thawara fi Misr (la Collection des Discours et des Déclarations du Président Gamal Abdel Nasser 1952-1954 la Construction de la Révolution en Egypte)*, 1^{re} éd., Le Caire, Markaz Derasat al-Wehdah al-Arabiya, 1995, vol.2., p. 92. Notre traduction et la citation originale :

فلقد وجدت أن الظروف التي يعيشها وطننا الآن وأمتنا العربية كلها ليست مانعا من الاحتفال بعيد القاهرة الألفي بل لعلها أن تكون دافعا يرجح إقامة هذا الاحتفال في موعد تقرر له. كان شعوري في ذلك أن الشعوب والأمم أشد حاجة في أوقات الأزمات إلى تاريخها تتمثل عصوره الباهرة وتستذكر أبطاله ورجاله. إن الأمم في أوقات الأزمات إذ تفتش في تاريخها وتجد فيه أسبابا إضافية تضمنها إلى امكانياتها في مواجهة ما يحيط بها من مخاطر بحيث يكون لها من ذلك طمأنينة نفسية وروحية تهيب بها إلى أنها القادرة في الحاضر كما قدرت في الماضي.

⁷²Ibid.

⁷³El KADI Galila et BONNAMY Alain, *La cité des morts*, op. cit., p. 281.

⁷⁴AHMED Ahmed Youssef, *al-Magmou'a al-Kamela li Khotab wa Tasrihat al-Ra'is Gamal Abdel Nasser 1952-1954 Bina'a al-Thawara fi Misr (la Collection des Discours et des Déclarations du Président Gamal Abdel Nasser 1952-1954 la Construction de la Révolution en Egypte)*, op. cit., p. 92. Notre traduction et la citation originale : والتطور

Le Colloque international de l'Histoire du Caire est ainsi considéré par l'historienne Mercedes Volait comme « une attention significative » pour l'architecture du vieux Caire afin de « retrouver confiance et fierté nationales [...] en se ressourçant dans un passé prestigieux, dont la société s'était détournée, car elle le percevait comme archaïque »⁷⁵. À la suite de cet événement, le livre du colloque est publié dans deux volumes monumentaux en 1971. Deux ans plus tard, l'association des Amis des Monuments Historiques est fondée. En 1979, les deux premiers projets de rénovation du Caire fatimide et de la nécropole est sont mis à l'étude avec la coopération financière de la Banque Mondiale⁷⁶. Au cours de la même année, des études sont mises en place par l'UNESCO afin de définir six secteurs cairotes à sauvegarder. Ces études se terminent par la signature de la convention du patrimoine mondial, puis Le Caire médiéval est inscrit « sur la liste du patrimoine de l'humanité »⁷⁷. L'image de la ville du Caire lors de son année millénaire reste dynamique et glorieuse comme l'a décrit l'historienne Mercedes Volait :

« Lorsqu'elle fête son premier millénaire (1969), la ville du Caire donne encore l'image relativement harmonieuse et insouciant célébrée par une industrie cinématographique en plein essor, même si les dysfonctionnements sont d'ores et déjà patents [...], mais surtout, les germes des difficultés à venir sont déjà là »⁷⁸.

الصحيح امتداد للتاريخ وليس انقطاعا عنه بل أن الثورة وهي أسرع درجات التطور ليست في حقيقة أمرها إلا محاولة مكثفة للحاق بحركة التاريخ والانسجام معها والسير فيها نحو التقدم.

⁷⁵VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portait de la ville*, op. cit., p. 58.

⁷⁶El KADI Galila et BONNAMY Alain, *La cité des morts*, op. cit., 281.

⁷⁷*Ibid.*

⁷⁸VOLAIT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire - portait de la ville*, op. cit., p. 53.

Chapitre III.3. Les nouvelles confrontations

3.1. La ville entre le régime au pouvoir et les masses populaires

3.1.1. Le premier soulèvement des étudiants (1968)

Une nouvelle confrontation, au centre-ville, a lieu entre les Caiotes et le régime au pouvoir depuis la fin des années 1960. Celle-ci renvoie à la fois à l'état de guerre et ses effets sociopolitiques et économiques, ainsi qu'à la valeur symbolique du centre-ville, étant le quartier témoignant du plus grand nombre de manifestations depuis sa construction au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. La nouvelle confrontation se cristallise par une série de manifestations contre le régime au pouvoir. Ces dernières expriment les douleurs provoquées par la défaite et la colère contre l'État en montrant des revendications précises. Toutefois, ces manifestations représentent toutes une grande volonté populaire aspirant à réaliser un vrai changement politique et social.

Les mesures mises en place par le régime nassérien réussissent à éliminer totalement la vie démocratique du pays. Bien que la Révolution de 1952 soit née de la classe moyenne, celle-ci se trouve, depuis la seconde moitié des années 1960, abandonnée par son gouvernement à cause des nombreuses crises politiques et économiques. La défaite de juin 1967, considérée comme l'apogée de la misère sociétale et de l'échec politique, représente la fin de l'époque révolutionnaire, comme l'explique la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray en résumant les phases révolutionnaires depuis 1952 jusqu'à 1967 :

« Après la continuité assurée par la révolution, encore rêvée puis réelle, encore réelle puis déjà évanescence, la fin des années soixante et les années soixante-dix constituent un moment charnière dans l'histoire de l'Égypte. La défaite de 1967 consacre le désenchantement suscité par le régime nassérien »¹.

Le retournement de situation politique après la défaite amène à un sentiment douloureux dans toutes les sphères sociales. Nous pouvons affirmer que cette période, celle de la défaite, est marquée par le retour aux activités politiques de la part de la population à travers les manifestations exprimant un refus des politiques régnautes depuis 1952. Ce type de manifestations a commencé quelques jours après la défaite, notamment après la démission de Nasser (9 juin 1967). Depuis les Manifestations de la Démission (*mozaharat al-tanahi'i*), les causes de la défaite et ses circonstances restent l'objet de débats houleux. Ceux-ci ont constaté que le régime au pouvoir est le premier responsable de la défaite, de la suppression des libertés et de la dégradation de la qualité de vie des Égyptiens. Conscient de la gravité de la situation, le régime nassérien essaie de contenir la colère populaire en déférant quatre généraux de l'Air

¹DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014, p. 21.

Force devant un tribunal militaire en audience publique, sous le chef d'accusation de négligence entraînant la destruction de l'armée de l'air à terre, avant même pouvoir engager un combat avec l'ennemi pendant la guerre de 1967. Le 20 février 1968, deux de ceux-ci sont reconnus coupables et sont condamnés à une peine de 10 à 15 ans d'emprisonnement, alors que les deux autres sont acquittés. Par la suite, ces jugements ont été très mal accueillis par une grande partie de la société, notamment les ouvriers et les étudiants. Ces derniers considèrent que les jugements du Tribunal ne correspondent pas à la lourde faute qu'ils ont commise.

À la suite de la déclaration de ces jugements, des manifestations massives organisées par les ouvriers des usines militaires à Helwan, de même que par les étudiants de l'Université du Caire et celle d'Ain Shams, se déclenchent puis se dirigent vers le siège de l'Assemblée Nationale au centre-ville. Les manifestants revendiquent la démocratie et la restructuration du fonctionnement de l'État afin de libérer les territoires occupés, en criant « Ô, Gamal [Nasser], change [les jugements] »² et « Ô, Anwar Sadate,³ où est-elle la loi de liberté ? »⁴.

Les manifestations sont connues sous le nom de Soulèvement des Étudiants de 1968 (*Intifadatel-Talabah*). Elles sont considérées comme la première réaction des jeunes contre la répression étatique exercée par l'État nassérien ainsi que contre la lourde faute entraînant la défaite de son armée. En outre, elles soulignent l'incapacité du gouvernement à maîtriser la situation après la défaite ainsi qu'une nouvelle prise de conscience de la question nationale. Le mouvement étudiant est décrit comme « une petite lacune qui s'est transformée en un grand trou dans le mur de l'État militaire de juillet 1952 »⁵.

Le soulèvement provoque des affrontements entre les étudiants et les ouvriers d'une part et la police égyptienne d'une autre. Le bilan est énorme : deux ouvriers sont tués, 77 civils et 146 policiers sont blessés, 635 personnes sont arrêtées, et plusieurs immeubles et véhicules sont endommagés⁶. Par la suite, les étudiants de la faculté d'ingénierie à l'Université du Caire commencent un sit-in au siège de la faculté (25 février 1968) malgré la suspension des cours déclarée par le gouvernement. Ce dernier ne trouve d'autre solution que de négocier avec les étudiants concernant leurs revendications. Pour la première fois dans l'histoire du pays, les représentants des étudiants sont invités à entrer au siège du Parlement, pour débattre avec les ministres et les membres de l'Assemblée.

²En arabe : غير غير يا جمال

³Sadate était le président de l'Assemblée Nationale à l'époque.

⁴En arabe : أنور أنور يا سادات أين قانون الحريات؟

⁵ROZZA Ahmed Abdallah, *Al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Egypte)*, traduit par Ikram YOUSSEF, 1^{re} éd., Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, n° 1154, 2007, p. 276.

⁶*Ibid.*, p. 276.



Figure 3.3.1. Le siège de l'Université du Caire au début des manifestations des étudiants.



Figure 3.3.2. Les manifestations des étudiants à la place Tahrir se dirigeant vers le siège de l'Assemblée Nationale.

Les revendications des étudiants tiennent en une liste de huit points : la libération immédiate de tous les étudiants détenus, la liberté d'opinion et de la presse, la constitution d'une « vraie » assemblée afin de mettre en place une véritable vie parlementaire (refaire des élections de l'Assemblée nationale), l'expulsion des informateurs de SS des universités, la suspension des lois de la restriction des libertés, la précision de l'affaire des généraux de l'Air Force et l'investigation sur la violence menée par la police contre les étudiants et les ouvriers. Sur ces points, un débat fiévreux s'est déclenché entre les ministres et les étudiants dans lequel ces derniers étaient les plus convaincants. Les étudiants critiquent violemment les hommes d'État lors de la session parlementaire, à tel point qu'un de ces étudiants dira plus tard qu'il n'avait jamais vu un groupe de ministres ridiculisés au point qu'ils le furent pendant cette réunion⁷.

Nous remarquons que les revendications des étudiants ne sont pas concentrées sur l'affaire des généraux de l'armée de l'air, bien qu'elle soit l'incident déclencheur de soulèvement. Les huit points proposés par les étudiants mettent en lumière les inconvénients du régime nassérien, surtout la tendance à faire taire toute opposition. Les étudiants sont conscients des mesures liberticides mises en place dans leurs universités, ainsi que de la mise en place d'un État policier à travers l'infiltration d'agents des services secrets au sein des universitaires. Ils sont conscients aussi du rôle symbolique joué par l'Assemblée Nationale, car le vrai pouvoir est concentré entre les mains de Nasser et de ses hommes, membres de son parti unique.

Bien que les étudiants, à leurs jeunes âges, n'aient pas vécu l'époque de la monarchie pendant laquelle le centre-ville était le centre du pouvoir, ils se sont dirigés vers le siège du Parlement et non pas vers la maison de Nasser, comme c'était le cas des manifestations de la démission les 9 et 10 juin 1967. Le rôle supposé du Parlement, situé au cœur de la capitale, est fortement présent dans l'esprit des jeunes étudiants, car le Parlement renvoie à une image d'une véritable vie démocratique. Les étudiants révoltés n'ont pas le même état d'esprit que celui des manifestations de la démission que nous considérons comme émotionnelles à cause du choc de la défaite et la décision surprenante de Nasser. Pour le soulèvement de 1968, un an plus tard, il s'agit d'une nouvelle prise de conscience de la part des jeunes. Celle-ci met le régime au pouvoir en question en soulignant le rôle significatif du Parlement situé dans un quartier tombé dans la dégradation.

⁷Ibid.

Les manifestations des étudiants ne s'arrêtent pas devant le siège de l'Assemblée Nationale, mais elles continuent en passant par la place Tahrir, par les rues d'al-Galaa et de Ramsès afin de se diriger vers le siège du journal quotidien d'*Al-Ahram*, considéré comme le porte-parole du régime au pouvoir et dont Mohamed Hassanein Heykal, conseiller et ami proche de Nasser, est son éditeur en chef. Contrairement aux objectifs réels de ces manifestations, *Al-Ahram* commente les manifestations le lendemain : « les étudiants protestent contre les jugements de l'affaire de l'Air Force en renouvelant leur engagement loyal au patriote Gamal Abdel Nasser en lui demandant de revoir ces jugements à la volonté populaire »⁸. Les étudiants ripostent sur ces allégations en accrochant, sur les murs de leurs universités, des panneaux qui annoncent : « La question est la liberté plutôt que celle de l'Affaire de l'Air Force », « à bas la presse menteuse d'Heykal », « à bas l'État policier », « il faut éliminer la domination de la police et des services secrets », « Une vie est impossible avec le terrorisme, une éducation est impossible sans liberté »⁹.

Ce qui nous paraît le plus intéressant dans les textes écrits sur ces panneaux est le mot « terrorisme », apparu pour la première fois pour désigner les mesures liberticides prises par l'État nassérien. La mise en place d'un régime autocratique militaire reposant sur la répression et le blocus de la population fut, selon nous, le facteur principal de la défaite et de la chute de l'idéologie nassérienne. Malgré tout, Nasser et ses hommes ne veulent jamais admettre cette vérité. Ils essaient de détourner la question de la liberté évoquée par les étudiants à travers leur machine médiatique. Mais la situation semble beaucoup trop compliquée pour être détournée ou maîtrisée. Le philosophe Fouad Zakaria analyse parfaitement le soulèvement des étudiants comme suit : « Le mouvement étudiant de 1968 a résumé un mécontentement général envahissant le pays après la défaite de 1967. Cependant, l'esprit général soutenant ce mouvement étudiant exprime ce qui est plus grave que la désaffection avivée par de la défaite, en fait il s'agit d'une expression de l'insatisfaction contre un système complet de gouvernance, la défaite militaire n'étant qu'un de ces aspects négatifs »¹⁰.

Sous la pression de la situation, Nasser fait une manœuvre politique en visitant les usines de Helwan et les universités au Caire et dans plusieurs villes égyptiennes. À travers de nombreux discours, Nasser attribue les manifestations au centre-ville à des éléments « réactionnaires » considérés par lui comme des ennemis de la population et de la révolution. Ils sont également considérés par lui comme des colonialistes, des monarchistes et des héritiers des anciens féodaux, dont les terrains agricoles et les biens sont confisqués et nationalisés par l'état¹¹. Nasser justifie les affrontements avec la police par un grand malentendu entre celle-ci et les étudiants. Après avoir examiné les rapports détaillés sur les incidents, Nasser admet finalement que les étudiants veulent la démocratie à travers des changements dans la manière de la

⁸*Ibid.*, p. 278. Notre traduction et la citation originale : إن شباب الجامعات يسجلون اعتراضهم على الأحكام الصادرة في قضية الطيران وهم إذ يجددون العهد والبيعة للمناضل جمال عبد الناصر ليتوجهون إليه باسم الشباب الجامعي أن ينظر في هذه الأحكام تلبية لرغبة الجماهير.

⁹*Ibid.*, p. 279.

¹⁰*Ibid.*, Notre traduction et la citation originale : كانت حركة الطلاب في 1968 تلخيصا للسخط الجارف الذي اجتاحت البلاد بعد هزيمة 1967. على أن الروح العامة التي كانت وراء هذا التحرك الطلابي كانت تعبر عما هو أكثر من السخط على الهزيمة ، إذ كانت في الواقع تعبيراً " عن عدم الرضا عن أسلوب كامل في الحكم تعد الهزيمة العسكرية مظهراً واحداً من مظاهره السلبية.

¹¹*Ibid.*

gouvernance. Par conséquent, il envisage de réaliser une alternance de pouvoir afin de calmer la situation intérieure.

Le soulèvement des étudiants obtient des résultats probants, les généraux de l'affaire de l'Air Force sont rejugés, le Cabinet est remplacé par un nouveau dont la plupart sont des professeurs à l'université. L'état sur les activités étudiantes dans les universités est partiellement desserré, permettant la naissance d'un syndicat étudiant indépendant des professeurs universitaires. Un mois plus tard, Nasser propose le programme du 30 mars 1968, contenant de nouvelles réformes. Dans le préambule de son nouveau programme, Nasser écrit comme s'il adressait ses paroles aux étudiants :

« L'action politique n'est pas faite par des anges, mais par des humains, et le leadership politique n'est pas une épée inébranlable, mais plutôt un processus d'équilibre et de choix. L'équilibre se fait entre différentes possibilités, et le choix se fait souvent entre des risques calculés »¹².

Bien que le soulèvement des étudiants égyptiens de 1968 réussît à mener des réformes dans le régime au pouvoir et qu'il prouva que l'esprit des jeunes est « le fer de lance de la colère populaire »¹³, nous ne trouvons que peu de documents qui portent sur l'incident et encore moins de photographies. Nous pensons que l'État nassérien a intentionnellement préféré ne pas laisser aucune trace de ce soulèvement qui peut montrer à la population qu'il a répondu finalement à la volonté des étudiants soulevés « après des années de silence entre 1954 et 1967 »¹⁴ et sachant le rôle historique des étudiants égyptiens dans la lutte contre la colonisation et la tyrannie auparavant. Nous n'avons pas trouvé également de romans ou de films cinématographiques à l'aide desquels nous pourrions compléter l'image de cet incident.

Selon nous, trois raisons provoquent probablement l'absence de la représentation de cet incident dans les œuvres littéraires ou cinématographiques. La première est liée au contexte de la défaite qui représente un choc pour la société égyptienne. Les événements politiques depuis sont aussi consécutifs, il est possible donc en vue de l'importance et de l'ampleur de ces événements au niveau régional et national, que cet incident n'ait pas gagné suffisamment d'importance. La deuxième raison est que la production cinématographique était totalement nationalisée et contrôlée par l'État, et que les œuvres littéraires étaient également suivies par la censure. Cette dernière est très influente sur le champ littéraire égyptien marqué, selon Richard Jacquemond, par la présence « des généraux de l'armée des lettres sous Nasser »¹⁵. La troisième raison est que les romanciers de la génération des années 1960, considérés comme des opposants au régime au pouvoir, n'ont pas pu témoigner de l'évènement, car ils passaient probablement par des périodes de détention. Enfin, si l'on tient compte également du très jeune âge des acteurs

¹² Abdul Nasser Gamal, Discours du 30 Mars 1968. URL : http://nasser.bibalex.org/Data/GR09_1/Speeches/1968/680330_bayanat.htm. Notre traduction et la citation originale : إن العمل السياسي لا يقوم به الملائكة وإنما يقوم به البشر، والقيادة السياسية ليست سيفاً بتاراً قاطعاً، وإنما هي عملية موازنة وعملية اختيار بعد الموازنة، والموازنة دائماً بين احتمالات مختلفة، والاختيار في كثير من الظروف بين مخاطر محسوبة.

¹³ Rozza Ahmed Abdallah, *al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Egypte)*, op. cit.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, op. cit., p. 83.

du soulèvement étudiant de 1968, il nous paraît logique que les documents publiés les concernant ne soient parus qu'à partir de la seconde moitié des années 1970¹⁶.

3.1.2. Les funérailles d'Abdul Munim Riad 1969 et de Nasser 1970

Comme le centre-ville est le témoin du mouvement étudiant après près de deux décennies de silence, elle devient le lieu de la reprise des activités politiques pour les hommes qui sont plus âgés. Al-Nazer, le narrateur de *Morceau d'Europe*, décrit une scène des funérailles nationales du général Abdul Munim Riad, chef du personnel de l'armée égyptienne. Riad était le commandant du Front en Jordanie lors de la guerre de juin 1967. Pendant la guerre d'usure, son rôle dans la construction de l'armée égyptienne est remarquable, conduisant plusieurs opérations militaires dont la plus importante est celle de la résistance pour empêcher l'armée israélienne de contrôler la ville de Port Fouad. En 1968, Riad est nommé secrétaire général adjoint de la Ligue arabe. Le 8 mars 1969, alors qu'il était sur le front pour inspecter ses forces armées, il fut visé par une attaque israélienne au mortier, provoquant sa mort ainsi que celle de plusieurs de ses collaborateurs. La mort glorieuse de Riad affecte la société égyptienne et représente un choc supplémentaire. Pour honorer sa mémoire, l'État considère le jour de son assassinat comme un jour national *Youm al-Chahid* (le Jour du Martyr).

Dans *Morceau d'Europe*, une image est illustrée lors des funérailles nationales du général Abdul Munim Riad ayant lieu au centre-ville. Al-Nazer, âgé de 33 ans, y participe :

« Le centre-ville n'était pas romain au jour où les funérailles sont passées de la place Tahrir à la place Talaat Harb puis à la place Mustafa Kamel (auparavant la place Ismaïlia, la place Sulaiman Pacha Fransawi et Ron Boan Suares). Les funérailles ne se déplacent ni comme le soleil de l'est à l'ouest, ni comme l'histoire dans son ordre chronologique de plus ancien vers le plus récent, mais elles passent plutôt dans un sens inverse comme si elles représentaient le Nil dans la mythologie égyptienne, comme un cortège qui revient avec le bateau du regretté [général] de l'ouest vers l'est [...] »¹⁷.

Les sentiments d'al-Nazer sont mêlés entre le passé de son quartier considéré comme un quartier étranger (romain), et son présent qui semble plus lié à son présent égyptianisé. Le cortège funèbre dans l'imaginaire d'al-Nazer ressemble à ceux des pharaons. Sachant que dans la mythologie de l'Égypte antique, les esprits des morts passent de la vie terrestre à la vie éternelle sur un bateau, les funérailles d'Abdel Munim Riad représentent la gloire et l'éternité de la civilisation égyptienne. Bien qu'il insiste sur les anciens noms des places du centre-ville dont la plupart ont été remplacés pendant l'époque nassérienne, le narrateur, affecté par les

¹⁶À l'exception de l'ouvrage *Maza Yourid al-Talaba fi Misr (Que veulent les étudiants en Egypte)* paru en 1968 au Liban par l'écrivain opposant Mohamed Galal Keshk dont les publications étaient interdites en Egypte à l'époque.

¹⁷ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrubbā*, 1ère, Le Caire, Dar al Shorouk, 2003., p. 81. Notre traduction et la citation originale : لم تكن رومية في ذلك اليوم الذي سارت فيه الجنازة من ميدان التحرير إلى ميدان طلعت حرب إلى ميدان مصطفى كامل (سابقاً) : ولا كالتاريخ في ميدان الإسماعيلية، وميدان سليمان باشا الفرنساوي، ورون بوان سواريس). لم تتحرك الجنازة كالشمس من الشرق إلى الغرب، ولا كالتاريخ في تسلسله من الأسبق لللاحق، بل مشت في طريق عكسي كأنها نيل الخيال في أساطير المصريين القديمة، مجرى أرضي يعود بقارب الراحل من غربه إلى شرقه.

sentiments nationaux, admet implicitement l'égyptianisation du centre-ville. Faisant partie de la foule portant le deuil du disparu, il confirme l'aspect nationaliste du quartier en rejetant son passé cosmopolite. Le choix de la référence nationale a une grande signification : associer les funérailles à la civilisation égyptienne et non pas la civilisation arabo-islamique insiste sur l'identité égyptienne qui commence à disparaître au profit des idées panarabistes. Les descriptions d'al-Nazer se poursuivent :

« Un véhicule militaire porte le cercueil enveloppé par le drapeau égyptien, derrière avance lentement la première ligne des funérailles puis la foule en deuil. La foule s'est multipliée, elle déborde le cortège, dont font partie le président de la République, les ministres et les dirigeants, qui va tout droit. Il n'en y a ni un front ni un derrière, mais un mort avançant sur une vague. Personne ne pleure. Ce n'est ni funérailles ni pleureurs, seulement des voix criant : "Par l'esprit, par le sang, nous vous sacrifierons, ô Riad", "par l'esprit, par le sang, nous vous sacrifierons ô l'Égypte".

J'ai dit : ce ne sont pas des funérailles, mais quelque chose que l'on ne peut décrire. Les funérailles d'Abdel Munim Riad m'ont remis en accord avec moi-même après deux ans. Elles m'ont ramené à la rue après 18 ans de séparation, est-ce possible ? »¹⁸

Deux remarques peuvent être tirées de cette scène descriptive ; la première est que le narrateur n'a pas voulu mentionner le nom de Nasser, bien qu'il soit répété tout le long du roman. Nous pensons que le narrateur voulait mettre en comparaison le cortège populaire dont la foule dépasse par sa massivité et ses émotions celui de l'État où l'on voit le président et ses grands collaborateurs. Ces derniers, déjà responsables de l'absence de toute participation politique, se trouvent envahis par la foule criant une ovation à leur héros, qui n'est pas Nasser pour cette fois. L'expression de sentiments nationalistes plus sincère, dépassant les chants patriotiques qui font souvent l'éloge de Nasser et de son régime au pouvoir.

Deuxièmement, la participation populaire des funérailles est une expression politique et sociale considérée par al-Nazer comme un vrai engagement de la population dont le centre-ville est le témoin. Elle renvoie à la fois au passé du quartier chargé par les grandes manifestations ayant changé le destin du pays, ainsi qu'à son présent en disant long sur la douleur provoquée par la défaite et le mécontentement contre le régime au pouvoir. Ce dernier, malgré la répression étatique, n'a pu que céder à la force des masses populaires dans cette scène emblématique. Dans ce climat politique sombre, les funérailles nationales d'Abdul Munim Riad deviennent une grande manifestation patriotique ajoutée aux grands événements témoignés par le centre-ville.

¹⁸*ibid.*, p. 81. Notre traduction et la citation originale : عربة عسكرية تحمل النعش ملفوفا بالعلم المصري، ومن ورائه الصف الأول في الجنازة ومن خلفهم حشد المشيعين. يتكاثر الحشد، يفيض عن المجرى المستقيم لموكب يتقدمه رئيس الجمهورية والوزراء والقادة، لا مقدمة ولا مؤخرة بل جسد طاف على موج. لا أحد يبكي. لا جنازة ولا مشيعين، بل صوت: «بالروح بالدم نفديك يا رياض»، «بالروح بالدم نفديك يا مصر».

قلت: ليست جنازة، بل شيئاً آخر يصعب عليّ الآن تعيينه.

جنازة عبد المنعم رياض صالحتي على نفسي بعد عامين من الخصام، وأعادتي للشارع بعد ثمانية عشر عاماً من الفراق، هل هذا صحيح؟



Figure 3.3.3. Les funérailles traversent la rue Talaat Hard.



Figure 3.3.4. La foule entoure Nasser en criant.



Figure 3.3.5. Les funérailles traversant la place Tahrir.



Figure 3.3.6. Nasser et les ministres lors des Funérailles.

Une autre scène des funérailles est illustrée dans *Morceau d'Europe*, mais sans mentionner le centre-ville. Il s'agit des funérailles de Nasser le 1^{er} octobre 1970. Bien que le corbillard présidentiel passe par le centre-ville sur le chemin du cortège, à commencer par le siège du conseil révolutionnaire sur l'île d'al-Gazira jusqu'à la mosquée dans laquelle Nasser sera enterré au quartier d'Abbasiyah. Nous pensons que le narrateur de *Morceau d'Europe* voulait montrer que l'évènement, les funérailles de Nasser, est beaucoup plus grand et important que les quartiers caiotes, surtout que cinq millions de personnes y ont assisté. Celles-ci se sont rassemblées dans plusieurs quartiers, tout le long du chemin du cortège, pour faire leurs adieux à leur leader. Al-Nazer décrit ses sentiments et ceux des autres :

« Le neuf et le dix juin 1967, nous avons réengagé Abdel Nasser, nous lui avons dit : “Reviens sur ta décision, nous voulons de toi, nous avons besoin de toi” et nous l'avons réengagé, mais le vingt-huit septembre, bien que nous ayons été beaucoup plus nombreux que la fois précédente, nous n'avons pas pu le réengager. Ce jour-là¹⁹, je marchais confus en le blâmant [Nasser], attristé de son départ. Maintenant je suis plus conscient de la massivité des gens qu'alors : car les documentaires montrent que le mouvement du cercueil, enveloppé d'un drapeau et porté par un véhicule militaire, nageait dans un flot de rues, de places et de ponts

¹⁹ Le narrateur s'est trompé en attribuant les funérailles de Nasser au jour de son décès, celles-ci ont eu lieu le 1^{er} octobre 1970, trois jours après la mort de Nasser.

dont les frontières s'étaient estompées, de telle sorte que tout s'était transformé en un seul lieu agissant dans une seule scène où toute la population s'était réunie pour dire adieu à son fils »²⁰.

Lors de ces moments difficiles, toute la ville est dépouillée de ses divisions sociales ou administratives, le centre-ville est comme al-Gazira et al-Abbasyiah. La ville n'est pas un acteur dans la scène, elle n'est qu'un lieu qui accueille le triste cortège. Le narrateur évoque les manifestations de la démission de Nasser pour insister sur le fait que les masses populaires ont joué un rôle primordial dans le revirement de celui-ci. Après des années de silence, la rue cairote se remplit à nouveau de vie et d'interaction. Ces différentes scènes de la fin de l'époque nassérienne renvoient au passé du mouvement nationaliste qui a déclenché la révolution populaire de 1919, et les séries de manifestations contre l'occupation britannique et la corruption de la vie politique dans les années 1930 et 1940. Cette réaction populaire revitalise à la fois la question de la liberté d'expression et celle de la libération de l'occupation israélienne en mettant en question les politiques mises en place depuis l'arrivée des officiers libres au pouvoir en 1952.



Figure 3.3.7 - 8 - 9. Les funérailles de Nasser passant par la place de la gare, pont Qasr el Nile et la corniche du Nil.

Évoquant la mort de Nasser, il nous semble pertinent de montrer combien celle-ci est un événement controversé au sein de la société égyptienne : proche du centre-ville, au quartier prestigieux de Garden City se situe le palais de la famille Serag Eldine, une des plus grandes familles dont le doyen est Foad Serag Eldine pacha, ancien ministre wafdiste et grand propriétaire terrien. À plusieurs reprises, Serag Eldine a été poursuivi en justice et la fortune de sa famille est mise sous séquestre tout le long des années Nasser. Samia, la nièce du pacha aristocratique, décrit dans son roman intitulé *Bayt al-A'ela (Maison de famille)*²¹, les sentiments de Gigi, l'héroïne de son roman, descendante d'une famille aristocratique de l'époque révolue. Enfermée dans son palais à Garden City, proche géographiquement de la scène émouvante de funérailles de Nasser, les pensées de Gigi se poursuivent :

²⁰ACHOUR Radwa, *Qiṭ'aṭ min Ūrūbbā*, op. cit., p. 89. Notre traduction et la citation originale : في يومي التاسع والعاشر من يونية ١٩٦٧ أعدنا عبد الناصر، قلنا له ارجع، نريدك، نحن بحاجة إليك، وأرجعناه، لكننا في الثامن والعشرين من سبتمبر، رغم كثرتنا الهائلة والأكبر من المرة السابقة، لم نستطع أن نعيده. ساعتها كنت أمشي مضطربا، عاتبا عليه، حزينا على رحيله، يلح علي أخي إلى حد أنني كنت أمد يدي قليلا كأنه سينتبه فيمسك بها فنمشي سويا بنفس الخطوة في الزحام. أدرك ما لم أدرك ساعتها من حجم الناس، لأن الأفلام التسجيلية التي التقطت لذلك اليوم تظهر حركة النعش الملفوف بالعلم والمسجى على عربة مدفع، سابحة في فيض الشوارع والميادين والجسور، ضاعت حدودها فتحوّلت إلى مكان واحد لمشهد واحد اجتمع فيه أهل البلد ليشيعوا ابنهم.

²¹ Paru pour la première fois en anglais sous le nom de *The Cairo house* et publié en 2000.

« Abdel Nasser est mort : le croquemitaine de son enfance a finalement disparu, la personne qu'elle voit souvent en grande taille dans ses cauchemars. À chaque fois qu'il prononçait un de ses discours, Gigi craignait une décision qui bouleverse la vie de sa famille : son père préparera sa valise de prison [en attendant son arrestation]. Abdel Nasser est mort et restera pour l'homme de la rue le chef bien-aimé, le héros et le défenseur de son peuple. Cette vérité amère est incarnée devant ses yeux quelques jours après sa mort, lorsque Umm Khalil, la vieille femme de ménage retraitée, est venue leur rendre visite pour sa pension mensuelle : quand on a parlé de la mort de Nasser, elle a dit avec un soupir triste : "notre père est parti". Gigi a été choquée, elle n'a jamais imaginé que Umm Khalil apprécie énormément l'ennemi juré de sa famille grâce à laquelle elle gagne sa vie »²².

Ces narrations mettent en lumière la différence de sentiments entre deux couches de la société égyptienne envers Nasser et son rôle politique et social. Nasser représente pour les personnes aristocratiques, telle que Gigi de Samia Serag Eldine (*Maison de famille*) et Zaki Dessouky d'Alaa el-Aswany (*l'immeuble Yacoubian*), l'ultime image de la tyrannie, alors que pour les pauvres, comme Umm Khalil et Boussaïna d'Al-Aswany, il est leur doyen et leur protecteur grâce à ses réalisations orientées en leur faveur. Nous considérons que ces points de vue croisés concernant Nasser sont normaux, c'est le cas de tous les souverains sur lesquels les opinions divergent, mais ils expliquent en même temps le débat animé pourtant jusqu'à nos jours sur l'impact de Nasser sur la société égyptienne.

Par la mort soudaine de Nasser le 28 septembre 1970, l'Égypte entre dans une nouvelle phase sous le nouveau président Sadate. Étant un des deux membres du Comité Révolutionnaire qui restent au pouvoir²³, Sadate devient le vice-président en 1969 après avoir occupé quelques fonctions ministérielles pendant l'époque nassérienne. Ces postes confiés à Sadate n'étaient que des titres honorifiques, par la suite elles ne témoigneront d'aucune efficacité administrative, mais en revanche elles ont démontré sa dévotion absolue à Nasser, à tel point que Mohamed Hassanein Heykal affirme que Sadate « s'est caché entièrement à l'ombre de Nasser ». Alors que l'historien Robert Solé considère la carrière politique de Sadate à l'époque de son prédécesseur comme un camouflage de pouvoir : « Ces titres ronflants ne signifient pas qu'il est aux manettes : ce sont pour l'essentiel des fonctions de représentation, masquant le vrai pouvoir, entièrement concentré entre les mains de Nasser »²⁴.

²²MEKKAWY Said, *Al-Qahira w ma fiha (Le Caire et ce qu'il contient)*, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2018, p. 214. Notre traduction et la citation originale : مات عبد الناصر واختفى بعبع طفولتها.. مات الذي كانت ترى ملامحه : بالكلمة التي ستقلب حياتهم من جديد رأساً على عقب. بالحجم الكبير في كوابيسها.. في كل مرة كان يلقي فيها إحدى خطبه كانت جيبي تخشى الكلمة التي ستقلب حياتهم من جديد رأساً على عقب. فتجعل بابا يعد الحقيقة التي سيأخذها معه إلى المعتقل. مات عبد الناصر وظل بالنسبة لرجل الشارع هو الحاكم المحبوب. بطلها والمدافع عن حقوقها. هذه الحقيقة المريرة رأتها جيبي تتجسد أمامها بعد أيام من موته، فقد جاءت (أم خليل) لزيارتهم، كعادتها منذ أن تركت الخدمة لكبر سنها، وكانت تزور بيوت العائلة لتجمع شهرتها، وعندما تطرق الحديث إلى موت عبد الناصر تنهدت في أسى وهي تقول: (أبونا راح). وذُهل جيبي عندما سمعتها، فلم يخطر ببالها قط أن (أم خليل) تحمل كل هذا التقدير للعدو للدود للعائلة التي تكسب منها رزقها.

²³ Entre 1952 et 1970, Nasser exclut tous les membres du Conseil de Commandement de la Révolution suite à des conflits entre lui et ceux-ci. Gardant une distance considérable de ces conflits, Sadate et Hussein El Shafiei conservent leurs fonctions de collaborateurs (El Shafiei était vice-président entre 1967 et 1969 puis Sadate depuis 1969 jusqu'à sa mort de Nasse). Pendant le mandat de Sadate, El Shafiei devient le vice-président jusqu'à 1974 puis remplacé par Hosni Mubarak en 1975.

²⁴Solé, Robert. « Robert Solé, la passion de l'Égypte », *Les Cahiers de l'Orient*, vol. 126, no. 2, 2017, p. 107.



Figure 3.3.10. Quotidien *Al Akhbar* : « les Supporters du 15 mai ».

Connu par son manque de caractère charismatique, l'image du nouveau président est mise en question et les observateurs doutent de sa capacité à combler le vide laissé par son prédécesseur. Quelques mois plus tard, en mai 1971, Sadate entre en conflit avec les hauts fonctionnaires de l'État qui représentent la vieille garde du régime nassérien. Le 15 mai 1971, Sadate réagit violemment en arrêtant les ministres de l'intérieur, de l'armée et de l'information ainsi qu'Ali Sabry, l'ancien premier ministre prosoviétique et secrétaire général de l'Union Socialiste Arabe. Ce groupe est accusé d'avoir organisé un complot contre le président légitime de la République, qui les considère comme « les centres du pouvoir (*marakez el-qowa*)²⁵ qui veulent gouverner l'Égypte derrière les coulisses ». Sadate surnomme cette vague d'arrestation la Révolution de Rectification (*Thawret Al-Tas'heeh*) et déclare le 15 mai fête nationale.

3.1.3. Le deuxième soulèvement des étudiants (1972)

Fier de sa manœuvre réussie pour éliminer toutes les grandes figures nassériennes de pouvoir, Sadate promet que l'année 1971 sera une année décisive (*A'am al-Hasm*) dans la libération des territoires occupés par l'État hébreu depuis 1967. Après avoir vérifié la situation politique et les préparatifs de la guerre, Sadate revient sur sa promesse le 13 janvier 1972 dans un discours public en expliquant que « le brouillard politique (*al-Dabab al Syasi*) provoqué par la guerre indo-pakistanaise l'a empêché de tenir sa promesse, car « le monde ne supporte pas deux grandes guerres au cours de la même année »²⁶. Sadate explique en effet que l'Union soviétique ne peut pas offrir un soutien suffisant à l'armée égyptienne, car elle est déjà engagée dans la guerre en Asie. L'impact de ce discours sur l'opinion publique est énorme, il provoque un

²⁵Sur l'impact de ce terme sur la société égyptienne, l'écrivain Mohamed Seddiq El Mazaty explique que la répression, la corruption et le népotisme entraînent l'apparition du terme "centre de pouvoir (*markaz al Qowwah*)". Ceci se transforme en un principe sociétal permettant aux individus de surmonter égoïstement les difficultés de la vie : « cette interprétation erronée du terme de centre de pouvoir, permet à un vendeur ambulant de nougat dans le tramway d'empêcher ses homologues de gagner leur vie afin de monopoliser le marché ambulant, à un vendeur de journaux d'occuper une place dans la rue en menaçant au couteau les vendeurs concurrents pour les éliminer. De même, le mendiant s'il arrive à éliminer ses adversaires peut imposer aux mendiants handicapés de le payer [...] Nous trouvons que ce terme, mal employé, n'est pas limité à une personne ou à une communauté particulière, mais son impact s'étend à tous ceux qui se permettent de contrôler les autres. et de les empêcher d'exercer leurs droits légitimes ». EL MAZATY Mohamed Seddiq, *Aga'eb el-Qahira w'a ghard'ebha (Les Merveilles et les bizarreries du Caire)*, 1er éd., Le Caire, Madbouli, 1983, p. 129. Notre traduction et la citation originale : المفهوم الخاطيء لكلمة مركز قوى فبائع النوجا في الترام إذا استطاع أن يسد السبل على زملائه ويجعل منه سوقا رائجة لبضاعته فإنه يتحول إلى مركز قوى، وبائع الصحف إذا احتل ميدانا واعمل مديته في صغار الباعة متوعدا بالشر كل من يجترىء على الاقتراب منه فإنه يعد مركز قوى بل المتسول على باب السيدة إذا قضى على غرمانه وفرض جعلاً على ذوي العاهات واستولى لنفسه على أطباق الفول وصحاف الفتة فإنه يتحول آليا إلى مركز قوى.. وهكذا نجد أن تلك الكلمة لاتقتصر على شخص أو طائفة بعينها بل يمتد اثرها إلى كل من سولت نفسه التحكم في الرقاب وللحيلولة دون ممارسة أشخاص لحقوقهم المشروعة.

²⁶ROZZA Ahmed Abdallah, *al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Egypte)*, op. cit., p.322.

désespoir dans la possibilité de libérer le Sinaï. La colère monte contre ce nouveau président qui semble incapable de prendre la décision de partir en guerre.

Les étudiants égyptiens, déjà révoltés quatre ans plus tôt presque pour les mêmes raisons, s'estiment provoqués par le discours de Sadate. L'absence de Nasser et de sa personnalité charismatique qui ont pu contenir leur soulèvement en 1968 leur permettent de se révolter de nouveau pour refuser les politiques de son successeur. Depuis le soulèvement de 1968, les étudiants ont gagné de la confiance en eux-mêmes et organisent des colloques, des conférences publiques et des réunions nationalistes dans leurs universités. Les magazines muraux universitaires critiquent lourdement le gouvernement et sont considérés comme « la seule presse libre en Égypte »²⁷. Le 15 janvier 1972, deux jours après le discours de Sadate, un deuxième soulèvement des étudiants égyptiens se déclenche dans les universités puis occupe le centre-ville.

À l'Université du Caire, les étudiants organisent une conférence pour refuser la situation de ni guerre ni paix en considérant le discours politique de l'État comme une dilution de la question nationaliste. Ils revendiquent la rupture des relations diplomatiques avec les États-Unis pour son soutien d'Israël et l'intégration des étudiants dans l'armée afin de participer à la guerre de libération. Suite au mépris du gouvernement, la conférence se transforme en un sit-in qui constitue « le Haut Comité National des Étudiants égyptiens »²⁸ considéré comme une renaissance du mouvement étudiant des années 1940. Le correspondant du journal le Times commente que « les étudiants égyptiens sont convaincus que le brouillard évoqué dans le discours de Sadate ne se trouve que dans ses politiques, ou bien si ce brouillard est inventé, il l'a été par Sadate »²⁹.

Cependant, Sadate remplace son cabinet par un autre constitué de technocrates. Ce dernier commence des réformes comme préparer un programme économique et donner accès au service militaire pour les étudiants afin de contenir leur soulèvement. Insatisfaits de la réponse du gouvernement, les étudiants poursuivent leurs manifestations en demandant un rendez-vous avec le président. Suite à l'absence de réponse de la part de ce dernier, une délégation d'étudiants est invitée à discuter avec les représentants du peuple au siège de l'Assemblée Nationale situé au centre-ville. Les autorités promettent aux étudiants de publier la Déclaration dans la presse et qu'une réunion sera organisée entre le président et les forces populaires dont les étudiants feront partie dans deux jours, en contrepartie de terminer le sit-in et les manifestations.

Le gouvernement n'ayant pas tenu ses promesses, les étudiants refusent de cesser le sit-in. Le 24 janvier 1972, les Forces Centrales de la Sécurité pénètrent le siège de deux universités (L'Université du Caire et celle d'Ain Chams) puis mettent un terme à la manifestation de force en arrêtant les dirigeants étudiants. Malgré la décision de fermer les deux universités, plus de 20 000 étudiants s'y réunissent puis se dirigent vers le centre-ville. Les manifestations se concentrent place Tahrir et les étudiants commencent un nouveau sit-in autour du socle de la

²⁷*Ibid.*, p. 319-320.

²⁸*Ibid.*, p. 329.

²⁹*Ibid.*

statue du khédivé Ismaïl, connu sous le nom d'*al-Nossob al-Tazkari* (le Mémorial), au centre de la place. Les manifestations durent toute la journée et attirent les habitants du centre-ville qui soutiennent les étudiants en leur offrant de la nourriture et des couvertures. Tard dans la nuit, les forces centrales de sécurité demandent aux étudiants de se disperser. Ceux-ci refusent et se mettent à chanter des chants nationalistes. Finalement, la manifestation est interrompue de force et les groupes dispersés des étudiants errent sur les rues du centre-ville en chantant « Ô Égypte, réveille-toi ». Les manifestations se poursuivent au centre-ville jusqu'au lendemain midi et provoquent quelques actes de vandalisme dont les dégâts sont limités : la destruction des fenêtres du bureau de la compagnie aérienne américaine et de quelques vitrines de magasins. Le reporter du Times indique que ces actes n'étaient pas intentionnels³⁰.



Figure 3.3.11. Réunion entre le PM et les chefs des étudiants.



Figure 3.3.12. Les manifestants devant le siège de l'Assemblée Nationale.

L'impact du deuxième soulèvement étudiant est considérable : c'est à partir de ce moment que Sadate met en œuvre un plan pour éliminer le mouvement étudiant, dont la nature est gauchiste, en pavant un chemin d'action pour les étudiants islamistes, ce qui entraînera la renaissance de l'extrémisme islamiste dans les universités. Les années 1970 sont marquées par les activités de groupes islamistes soutenus par le régime de Sadate. Les islamistes adoptant les pensées fondamentalistes profitent des nouvelles politiques de Sadate. Celui-ci se nomme « le président croyant » et déclare souvent la fondation de son État « de la science et de la foi ». Finalement les influences des islamistes dépassent les universités et permettent la composition des organismes plus radicaux. A la fin des années 1970, ceux-ci passent à la violence contre l'État et la situation devient incontrôlable. Quant à Sadate, il sera assassiné quelques années plus tard par une de ces organisations lors d'un défilé militaire au Caire à l'occasion de la célébration de la victoire de Kippour (6 octobre 1981).

Malgré le manque d'informations sur cet incident, les manifestations de la place Tahrir, nommées *Mozaharat al-Karama* (les manifestations de la fierté ou de la dignité) représente une résurrection du mouvement nationaliste, mais attribué cette fois-ci à la génération de la révolution de juillet 1952. Elle souligne à la fois l'enthousiasme des étudiants et leur prise de conscience de la question des libertés, surtout après la période nassérienne considérée selon nous comme une période de tutelle de la population égyptienne. Après avoir pénétré les sièges

³⁰Rozza Ahmed Abdallah, *al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Egypte)*, op. cit., p. 329.

de leurs universités par les autorités, les étudiants considèrent le centre-ville et la place Tahrir comme leur dernier refuge. Le centre-ville, malgré sa dégradation, reste pour les étudiants le symbole du mouvement nationaliste bien qu'ils n'aient vécu ni l'époque de son essor ni celle de la lutte contre l'occupation britannique pendant lesquelles le quartier était au centre des événements. L'incident met en lumière une collaboration de la part des habitants du centre-ville qui partagent les mêmes revendications que les étudiants. Ici nous pouvons observer clairement le rôle emblématique de la place Tahrir : les étudiants égyptiens se réunissent sur la place de la « libération » pour revendiquer « la liberté » et la « libération » de territoire national.

Pendant ces moments déprimants et difficiles, les étudiants révoltés se sentent étrangers dans leur patrie. Pour eux, la seule réponse possible est de se tenir à la place Tahrir, qui représente un symbole de libération et de fierté nationale, de par son importance emblématique et quotidienne dans la vie des Égyptiens. La place Tahrir, surtout le socle en granite au milieu de la place est considéré par ces jeunes étudiants comme un champ de lutte pour l'indépendance de leur pays.

Les manifestations des étudiants donnent naissance à un nouveau mouvement artistique et



Figure 3.3.13. Negm et Sheikh Imam, 1972.

littéraire qui soutient les valeurs pour lesquelles les étudiants ont manifesté leur opposition au régime au pouvoir. Inspiré par le mouvement étudiant, le poète populaire Ahmed Fouad Negm écrit à la place Tahrir ses poèmes critiquant le gouvernement. Ceux-ci sont composés sur place par son ami le musicien Sheikh Imam puis chantés par les manifestants. Les trois chansons de ce duo sont bien connues depuis cet événement : *Ana Roht al-Qala'a* (*Je suis allé à la Citadelle*), *Reg'ou al-Talamza* (*les étudiants de retour*) et *Guevara matt* (*Guevara est mort*). Ces chansons portent sur plusieurs

questions nationalistes et se sont propagées dans les jeunes générations.

Les Manifestations de la Fierté restent un sujet très peu évoqué dans les œuvres littéraires égyptiennes. Nous pensons que comme l'incident se trouve dans une phase pleine de mutations, il a été sous-estimé par les romanciers qui préfèrent évoquer d'autres sujets sociopolitiques plus pertinents tels que la guerre de Kippour, l'ouverture économique et l'extrémisme islamiste. Quant à la poésie, seul le poète Amal Dunqul évoque ces manifestations dans son célèbre poème *al-Ka'akaal-Hajariah* (*la Tarte en Pierre*). La tarte de Dunqul représente les escaliers circulaires en granite autour du socle de la statue du Khédive Ismaïl, nommé par les étudiants révoltés le mémorial sur lequel ils font leur sit-in. Dans son poème, Dunqul illustre une image de la manifestation de la place Tahrir lors de ces manifestations :

« L'heure difficile est arrivée.

Les étudiants occupent les places de la ville vides et agitées

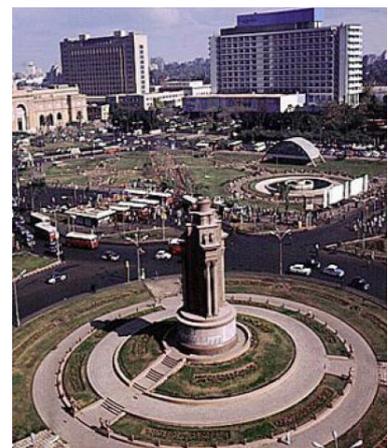


Figure 3.3.14. Le socle de la statue du Khédive Ismaïl (le mémorial).

Ils se sont installés sur les escaliers du monument

Comme des arbres flambants dont les feuilles sont froissées par le vent

Celles-ci gémissent : ô mon pays lointain »³¹.

Les motifs pour lesquels Dunqul écrit son poème sont racontés par lui selon une forme de témoignage de cette manifestation à laquelle il participe avec son ami, l'écrivain Aly Salem. Dans un entretien avec le magazine d'al-Bayane, Amal Dunqul se remémore la place Tahrir lors des manifestations de la Dignité :

« Salem et moi sommes allés à la place Tahrir, c'était la première fois que j'ai vu une manifestation, car j'ai grandi à une époque où les manifestations étaient strictement interdites par la loi [...] J'ai vu des étudiants manifestant autour du mémorial de la place Tahrir, criant des chants nationaux. Je suis resté avec eux jusqu'à 4 heures du matin, nous avons essayé de leur acheter de la nourriture, leur chercher des couvertures, parce que le froid était trop fort pour eux [...] À la place Tahrir, tout le monde discutait la légitimité de la manifestation, je suis rentré chez moi et j'ai écrit les premiers versets du poème. Le lendemain, j'ai appris la fin policière des manifestations et j'ai terminé mon poème évoquant que les manifestations ont été dispersées par la force »³².

Il convient de souligner que la publication du poème *Tarte en pierre* pour la première fois dans le journal *Sanabel* au Caire entraîne la fermeture définitive de celui-ci. Le poète Amal Dunqul confirme dans son témoignage que le sujet de son poème et le lien fourni entre celui-ci, la place Tahrir et son monument célèbre représentent pour les autorités une expression d'audace incitant à la révolution. Nous constatons que les autorités égyptiennes de l'époque se rendent compte de l'importance de la place Tahrir, par la suite elles décident d'effacer son rôle national et son histoire dans le but d'éviter d'autres conflits politiques avec la population.

3.1.4. *Charq al-nakhil (l'Est des palmes)* par Bahaa Taher (1985)

Le mouvement étudiant depuis la fin des années 1960 et les manifestations de la Fierté au centre-ville furent l'objet du roman *Charqal-nakhil (l'Est des palmes)*, du romancier Bahaa Taher, paru en 1985. Le roman porte également un regard critique sur la période nassérienne,

³¹ Notre traduction et la citation originale : دقت الساعة القاسية :

وقفوا في ميادينها الجهمية الخاوية

واستداروا على درجات النصب

شجراً من لهب.

تعصف الرياح بين وريقاته الغضة الدانية

فيئناً: بلادي.. بلادي.. بلادي البعيدة

³²Entretien avec Amal Dunqul, *Journal d'al Doustur*, publié le 23.06.2020. URL : <https://www.dostor.org/3125695>, consulté le 12.12.2020, consulté le 20.01.2021. " ذهبتنا أنا وسالم الى ميدان التحرير، كانت المرة الأولى التي أرى فيها مظاهرة فلقد نشأت في عصر كانت المظاهرات فيه ممنوعة بقوة القانون ، رأيت الطلبة متجمهرين حول النصب التذكاري بميدان التحرير ينشدون أناشيدهم، وظللت ساهراً معهم حتى الرابعة صباحاً، نحاول أن نشترى لهم طعماً، نبحث عن أغطية، لأن البرد كان الجميع يتناقش حول شرعية التظاهر، لكنني في الرابعة صباحاً وكنت متعباً عدت إلى منزلي وكتبت الأجزاء الأولى من هذه . "كان شديداً عليهم القصيدة، وفي اليوم التالي عرفت قصة النهاية البوليسية للأحداث، وأكملت هذه القصيدة عن فض المظاهرات بالقوة.

notamment sur son orientation socialiste, tout en montrant les écarts entre les réalisations des années Nasser et la réalité douloureuse provoquée par la défaite de 1967. Le roman illustre la vie des étudiants cairotes sous le climat de la peur et de la répression. Dans le roman, d'autres questions sont évoquées, telles que la guerre avec Israël, la responsabilité du régime au pouvoir de la misère des Palestiniens, l'illusion des rêves panarabiste et la misère des Égyptiens sacrifiés pour réaliser ces derniers. La crise des jeunes déprimés et la conscience nationale prennent place spatialement dans le roman au centre-ville à travers un événement précis, celui des manifestations des étudiants de 1972.

Le roman *Charq al-Nakhil* s'inscrit dans le courant littéraire du réalisme socialiste, et il porte sur deux dimensions différentes de la société égyptienne. Il s'agit dans la première de la société villageoise, en soulignant la valeur de la terre agricole pour celle-ci. Quant à la deuxième, il s'agit de la vie étudiante au début des années 1970. Croisant ces dimensions, Taher illustre une image de la société égyptienne après la défaite de juin 1967, tout en portant un regard critique envers les slogans révolutionnaires de l'époque qui contredisent les mesures liberticides mises en place. En outre, le roman discute des questions pertinentes telles que celle de la Palestine, le déclin de la vague panarabiste et l'absence de soutien des pays arabes. Les personnages du roman représentent des spectres de la société égyptienne, la plupart de ceux-ci sont de jeunes étudiants tiraillés entre l'engagement politique, pourtant interdit par l'État, et l'indifférence. La culture extrémiste, qui émergera au début des années 1970, est timidement évoquée à travers certains personnages hésitants entre leurs comportements actuels et leurs croyances. Selon le critique littéraire Sultan al-Ma'ani, le roman est considéré comme « un dictionnaire de l'événement, de lieu, du temps accompagne le témoin oculaire ainsi qu'une œuvre gravée sentimentalement et épistémologiquement dans l'esprit de son lecteur » à travers les dialogues entre les étudiants dans l'université du Caire et dans les espaces publics du centre-ville du Caire, tels que la place Tahrir, la place Antikekhana (rebaptisée plus tard place d'Abdel Moniem Riad) et la rue Talaat Harb. Le centre-ville s'affiche comme un espace litigieux représentant à la fois l'oppression étatique et la révolution des jeunes. Sur la fin tragique de la manifestation étudiante de 1972, Suzy, une jeune prostituée dans le roman, décrit la scène suivante observée de la fenêtre du tramway se déroulant vers la place d'Antikekhana, à proximité de la place Tahrir :

« Je venais de Choubra par le tramway. Avant d'arriver à la place Tahrir, le tramway s'est arrêté vers l'Antikekhana où j'ai vu beaucoup de soldats dans leurs uniformes noirs et leurs casques en fer tenant leurs baguettes. On nous a dit qu'il y avait une manifestation étudiante sur la place Tahrir. Le conducteur est venu s'asseoir avec nous alors que beaucoup de passagers étaient déjà partis, à part un vieil homme qui criait à son jeune fils : "Que veulent les étudiants ? Veulent-ils détruire le pays ? Veulent-ils une guerre à laquelle nous ne sommes pas prêts ?". Le jeune homme est devenu pâle et son père s'est tu, lorsque nous avons vu les soldats courir en levant leurs baguettes. J'ai observé depuis la fenêtre du tramway un nombre de cinquante à soixante étudiants s'enfuir en mettant leurs mains et leurs livres sur leur tête, alors que les soldats les pourchassaient en les frappant, sans prêter attention à leurs chants de "Ô mon pays". Les étudiants tombèrent sur d'autres soldats qui les attendaient vers la place d'Antikekhana et

furent pris entre ceux-ci et ceux qui les pourchassaient. Les étudiants furent tous battus par les soldats »³³.



Figure 3.3.15. La place Antikekhana en 1946.



Figure 3.3.16. Les deux places de la scène, place d'Antikekhana et la place Tahrir.

Encore une fois, le tramway, élément essentiel du centre-ville, représente la fenêtre par laquelle une partie de la population observe les événements qui se déroulent dans leur ville. Il représente également un moment de croisement entre trois types des habitants/acteurs de la ville : les étudiants révoltés, leurs répresseurs et les spectateurs indifférents. Ces derniers sont mélangés entre ceux qui les soutiennent mais n'osent rien dire (Suzy et le jeune homme), ceux qui sont contre eux (le vieil homme) et les indifférents (le conducteur et les autres passagers partis). La réunion de ces catégories de la population souligne une division sociale par rapport à un événement imposant (les manifestations), ainsi qu'une incertitude concernant deux questions très pertinentes de l'époque, celle de la liberté d'expression et la guerre de la libération. Le narrateur de *Charque al-nakhil* décrit une autre scène qui s'est déroulée sur la place Tahrir lors des manifestations, et qui en dit long sur la configuration de la place, sur les comportements des manifestants ainsi que ceux des habitants du centre-ville :

« Nous sommes arrivés vers la mosquée d'Omar Makram où se trouvaient les véhicules des forces centrales de sécurité et un petit cordon de soldats vêtus en noir bloquant l'accès à la place. [...] La petite rue menant à la place était pleine de grosses briques et de barres de fer le

³³TAHER Bahaa, *Charq Al-Nakhil (l'Est des palmes)*, Le Caire, Dar al-Mostaqbal al-Arabî, 1985, p. 25, notre traduction et la citation originale : (...> الترام، وقبل ان نصل إلى ميدان التحرير، عند الأنتكخانة وقف الترام (...> كنت آتية من شبرا في الترام، وقبل ان نصل إلى ميدان التحرير، عند الأنتكخانة وقف الترام (...> رأيت عند سور الأنتكخانة كثيرا من العساكر بملابسهم السوداء وعلى رؤوسهم برانيط الحديد وبأيديهم الشوم. سألنا فقالوا لنا أن مظاهرة الطلبة في ميدان التحرير وجاء السائق فجلس معنا في ديوان الدرجة الأولى وهو يقول ربنا يستر. نزل كثير من الركاب وبقى معي في الديوان رجل عجوز معه ابنه الشاب وكان يصرخ فيه كان يقول ماذا يريدون؟ يريدون أن يخربوا البلد؟ يريدون أن نحارب ونحن لم نستعد؟ وأخيرا خرس واصفر وجهه عندما رأينا العساكر الواقفين عند الأنتكخانة يجرون ناحية الميدان وهو يرفعون عصيهم. وحين نظرت من شبك الترام رأيت حوالي خمسين أو ستين من الطلبة يجرون وهم يضعون كتبهم بأيديهم على رؤوسهم ومن ورائهم العساكر والطلبة يقولون بلادي بلادي والعسكر يضيرون ولا هم هنا. وقابل الطلبة وهم يجرون العسكر الذين كانوا يقفون عند ميدان الأنتكخانة وحصروهم بينهم وبالشوم وهات.

long de la route, à côté des escaliers inachevés en béton, dans l'attente depuis des années de construire un pont piétonnier au-dessus de la place Tahrir. Cette dernière semblait à nos yeux plus larges, car vidée exceptionnellement du tramway, des autobus et des voitures. Elle semblait plus sombre, car tous les magasins étaient fermés sauf le restaurant Isavich [...] Il y avait une foule d'étudiants et de personnes dans des groupes dispersés au cœur de la place assiégée, dont les limites étaient déterminées de tous les côtés par les escaliers gris inachevés et des lampadaires peints en bleu, répandant une lumière pâle sur la grande place. Pendant que nous avançons sur la place, nous avons entendu certaines phrases sortant des groupes que nous traversions comme "un kilo de viande coûte une livre égyptienne", "Les États-Unis soutiennent Israël et personne ne veut nous armer", "Nous sommes contre la participation des jeunes filles aux manifestations et au sit-in". Nous nous déplaçons vers le centre de la place, vers le socle rond de la statue autour de laquelle un grand nombre des étudiants faisaient des cercles successifs en restant assis, en se tenant les mains et en chantant [...] j'ai vu des personnes dans les immeubles autour qui regardaient la scène par les fenêtres et les balcons »³⁴.

Dans cette scène, nous pouvons retenir plusieurs aspects qui décrivent la place Tahrir, voire le centre-ville pendant la période entre la défaite de juin 1967 et la guerre de Kippour 1973. Tout d'abord, l'image de la place renvoie aux projets de construction inachevés à cause de la situation économique difficile à cause de l'état de guerre. Les escaliers en question font partie d'un réaménagement de la place pour faciliter la circulation des piétons afin de résoudre les problèmes d'embouteillage, surtout après l'augmentation de la population et du nombre de véhicules. Le pont piétonnier à la place Tahrir a compté parmi les éléments remarquables de celle-ci pendant une dizaine d'années entre 1975 et 1985, avant d'être remplacé par les couloirs du métro. Outre les travaux de construction inachevés, l'image de la place Tahrir est marquée aussi par ses lumières pâles provoquées par la peinture de vitres en bleu constituant une précaution contre les attaques aériennes, ce qui était le cas des vitres de tous les immeubles de la ville à cette époque.

C'est à travers cette scène que nous pouvons observer clairement comment les manifestations affectent la vie quotidienne de la place Tahrir et de même celle du centre-ville : les rues bloquées, les magasins fermés et les espaces publics assiégés. Nous comprenons donc que l'importance de la place Tahrir pourrait lui permettre de bloquer toutes les rues alentour. Les comportements des étudiants manifestant et ceux des habitants reflètent la crise économique du pays, notamment l'augmentation des prix. Les valeurs patriarcales sont aussi représentées par les déclarations contre la participation des femmes aux manifestations, ce que nous pouvons

³⁴*ibid.*, p. 94-95. Notre traduction et la citation originale : كنا وقتها قد وصلنا إلى مسجد عمر مكرم، وهناك أيضا كانت تقف عربات للأمن المركزي و طوق صغير من الجنود بثيابهم السوداء يسدون الطريق للميدان وكان الشارع الصغير المفضي للتحرير مزدحما بالأحجار والأسياخ الحديدية الملقاة إلى جانب الطريق بجوار سلالم خرسانية تصعد في الفضاء منذ سنوات لبناء كوبري للمشاة فوق الميدان . وعندما اقتربنا بدا المكان أمام عيوننا أكثر اتساعا وهو يخلو من ازدحامه المعتاد بعربات الترام والأتوبيس والسيارات، وبدا أكثر اظلاما وقد اغلقت كل المحال المطلة عليه ما عدا مطعم فول ايزافتش -،،،،- وكان هناك زحام من الطلبة والأهالي الذين يقفون في مجموعات متناثرة في قلب الميدان المحاصر، والذي كانت تحدده من جميع الجهات السلالم الرمادية الصاعدة في الفراغ ومصابيح عالية للإضاءة مطلية باللون الأزرق تنشر ضوءا باهتا في الميدان الواسع. وبينما كنا نتقدم كانت تصلنا عبارات من المجموعات التي نمر عليها والتي يتوسطها عبارات متناثرة وأنا أمشي إلى جوار سمير .. "كيلو اللحم أصبح بجنيه" "أمريكا تسلح إسرائيل ولا أحد يعطينا السلاح".."أنا ضد اشتراك البنات في الاعتصام والمظاهرات" .. وكنا نتقدم نحو وسط الميدان، نحو قاعدة التمثال المستديرة التي تحلق حولها عدد كبير من الطلبة يصنعون دوائر متعاقبة ويجلسون متجاورين متشابهي الأيدي يغنون أو يهتفون ...ولاحظت أن بعض الناس في العمارات المحيطة قد وقفوا يطلون من النوافذ والشرفات.

considérer comme une allusion à la culture extrémiste islamiste qui émergera en Égypte à partir des années 1970.



Figure 3.3.17. Le pont des piétons sur la place Tahrir.



Figure 3.3.18. La place Tahrir après la construction du pont.

Le café-restaurant Isavich, situé place Tahrir, au bord de la rue Talaat Harb, ouvre ses portes au cours des années 1950 grâce à une famille serbe de tendance socialiste. Servant des fèves et des falafels égyptiens, plat emblématique du petit déjeuner pour les Égyptiens, Isavich est le premier de son genre à la place Tahrir, voire au centre-ville. Il incarne dans un sens la transition que subit le centre-ville d'un quartier bourgeois à un autre plus ouvert, répondant au besoin du reste de la population, notamment les classes moyennes et défavorisées. En outre, la localisation du café et sa nature permettent la réunion des intellectuels de différentes générations : « ceux des années 1940, rêvant de justice et de liberté, et ceux des années 1960 qui aspirent à la démocratie »³⁵. A partir des années 1960, le café gagne une importance culturelle en devenant le lieu de rencontre d'un cercle d'écrivains et de poètes de la nouvelle génération de l'époque, tels qu'Amal Dunqul, Bahaa Taher, Sayyed Hegab, Naguib Serrou et Louis Awad, qui a dédié son livre *Ploto-Land* « aux filles qui mangent les sandwiches d'Isavich ». Goma'a, le vieux serveur d'Isavich inspire lui aussi le poète Abdel Rahman Abnoudi dans l'écriture de son poème *Amm Goma'a* (l'oncle Goma'a).

Les intellectuels réunis dans Isavich et Astra, café voisin, seront les leaders du mouvement étudiant au début des années 1970. Le café Isavich deviendra par la suite un des symboles de celui-ci, un témoin de l'une des périodes les plus importantes de l'Égypte, ainsi qu'un point de repère de la place Tahrir et du centre-ville. A fin des années 1980, les propriétaires d'Isavich quittent le pays, et leur café ainsi que celui d'Astra « ont cédé la place respectivement à une agence de vente de voitures et à un Kentucky Fried Chicken »³⁶.

Il est clair que le mouvement étudiant représente une vraie menace pour l'État. Celui-ci essaie par la suite de pénétrer la vie étudiante dans les universités en exerçant des mesures policières. En réaction, les étudiants manifestants à la place Tahrir, conscients et envahis par le climat de la méfiance imposé par l'État, considèrent les personnes critiquant comme des

³⁵ SAÏD Mekkawy, *Moqtaniat Wist al-Balad (les Collections du Centre-ville)*, 2ème., le Caire, Dar al Shorouk, 2010, p. 216.

³⁶ EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, Marseille, IRD Orstom, 2012., p. 144.

indicateurs infiltrés pour faire échouer leur manifestation et les déshonorer devant le reste de la population : « Nous étions près de la rue Sulyman Pasha. Près de nous, il y avait un gros homme qui portait un costume d'été gris. Il a dit à haute voix en pointant le doigt vers nous : "Oui ! Ces étudiants sont venus pour juste pour l'amour en nous parlant pourtant de patriotisme et de guerre". [...] Laila, une étudiante parmi les manifestants, l'a salué de manière ironique en disant : "Bonne soirée monsieur l'informateur !", tout le monde s'est mis à rire et l'informateur s'est éloigné rapidement en agitant la main »³⁷.

Il convient de souligner que le centre-ville, déjà affecté par l'état de guerre, s'affiche pendant les manifestations comme un quartier policier que l'État tend à isoler totalement de tous les autres quartiers cairotes, voire Égyptiens afin d'empêcher toute communication entre les manifestations faisant le sit-in à la place Tahrir et le reste de la population. Depuis les années 1940, l'époque de manifestations étudiantes contre l'occupation britannique et la détérioration de conditions de vie, les autorités égyptiennes tendent à utiliser les éléments urbains du centre-ville pour isoler et disperser les étudiants manifestations. En 1946, le pont Abbas reliant Gizeh (où se situe l'Université du Caire) au centre-ville, est ouvert sous les pieds des étudiants manifestant sous les ordres du Premier ministre Mahmoud Fahmy El-Nokrachy, afin d'empêcher la manifestation d'arriver au centre-ville. Le bilan est de plusieurs dizaines de morts par noyade dans le Nil, de disparus et de plusieurs centaines de blessés³⁸. À partir de l'époque nassérienne, les pratiques courantes à cet égard sont de fermer les voies d'accès au centre-ville, détourner les directions des rues et changer les destinations des moyens de transport en commun. Ces mesures sont généralisées pour toute la population cairote lors de toute manifestation³⁹ sans aucune considération des impacts de celles-ci sur les autres passagers dans la ville :

« Mais le bus s'est également arrêté avant la place Tahrir et le conducteur nous a annoncé que c'était le terminus et qu'il allait faire demi-tour vers Gizeh. Nous lui avons demandé : "Que feront ceux qui vont à Choubra ?". Il nous a répondu : "Débrouillez-vous. [...] Nous avons marché jusqu'à la place, avant arriver à *al-Mougamma* où nous avons trouvé beaucoup de monde empêché de traverser la place par un plus grand nombre de soldats qui les repoussent en arrière en leur ordonnant : "Allez par la route d'Attaba". Un vieil homme a dit avec une voix faible : "Monsieur l'officier, j'habite à Ma'arouf, comment puis-je rentrer à travers la place d'Attaba ? C'est le troisième endroit que j'essaie de traverser pour rentrer, et à chaque fois on

³⁷TAHER Bahaa, *Charq Al-Nakhil (l'Est des palmes)*, op. cit., p. 99. Notre traduction et la citation originale : كنا نقف قرب ناصية شارع سليمان باشا. وكان يقف بالقرب منا رجل ممتليء الجسم بلبس بذلة صيفية رمادية بنصف كم وصندلا مفتوحا. قال بصوت عال وهو يشير لنا : - يا عم ! هذه ناس جاءت هنا للحب والغرام ويضحكون علينا بالكلام عن الوطنية والحرب. فرفعت ليلي يدها إلى جبينها تؤدي تحية هزلية وقالت له بصوت عال : - مساء المخبرين !

وضحك الناس وشوح المخبر بيده وابتعد وهو يدمدم.

³⁸ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, Paris, France, Éditions du Seuil, DL 1962, 1962, 379 p., p. 33.

³⁹Ces mesures sont prises jusqu'à nos jours, des règles en vigueur sont également suivies lors des événements politiques se déroulant au centre-ville comme l'ouverture de la session parlementaire et le passage du président de la République ou celui des grands hommes d'État.

me renvoie ailleurs”. L’officier lui a tourné le dos en disant “Ce n’est pas mon affaire, c’est interdit” »⁴⁰.

3.2. L’incendie de la maison de l’Opéra

Le début des années 1970 est marqué par un autre événement important, il s’agit d’un jour triste pour le patrimoine architectural de XIXe siècle : le 29 octobre 1971, la Maison de l’Opéra, située au centre-ville, est ravagée par un incendie causé par un court-circuit. Le bâtiment, daté de 1869, dont la plupart des salles sont construites en bois, brûle plusieurs heures durant et est détruit totalement. Il ne s’agit pas seulement de la disparition d’un monument important témoin de la construction du centre-ville ainsi que de plusieurs événements sociopolitiques dans l’histoire du pays, mais aussi de la destruction d’un grand nombre de décors, de costumes rares, d’anciens tableaux de peinture, d’instruments musicaux et de centaines de partitions de musique dont un énorme volume, contenant tous les détails de l’œuvre originale d’opéra *Aïda* écrit à la main par son compositeur Verdi, fait partie. À l’exception de deux statues monumentales, nommées respectivement « La prospérité » et « La renaissance des arts », sculptées par Mohamed Hassan en 1948, aucun meuble de la Maison de l’Opéra n’a échappé à l’incendie.

Au-delà de la valeur architecturale du bâtiment, de ses meubles et de ses équipements, l’incendie de la maison de l’Opéra représente une vraie perte des mémoires datant de l’époque du khédivé Ismaïl. Sur ses souvenirs brûlés, Galila El Kadi commémore le jour de l’incendie :

« Quand j’ai appris la nouvelle, à 14 h de l’après-midi, j’étais à 500 mètres du lieu du désastre. Je travaillais à mi-temps depuis 3 ans au bureau de l’architecte Sayed Karim, situé dans l’immeuble Chawarbi à l’angle de l’avenue Ramsès et de la rue du 26 Juillet. J’étais révoltée et j’ai pleuré comme à la perte d’un être cher. Le grand théâtre où j’ai posé mes petits pas pour la première fois à l’âge de 11 ans lors de la représentation de la pièce tirée du roman de Naguib Mahfouz *Zoqaq El Madaq* ; où je me rendais suivant un rituel annuel à l’occasion de la visite de la Comédie française qui présentait des pièces de Molière, qu’on suivait à partir du poulailler venait de disparaître sous les flammes »⁴¹.

Les causes de l’incendie de la maison de l’Opéra restent jusqu’à nos jours un sujet de débat. Jaber el-Beltagy, l’ancien vice-directeur de l’opéra, affirme que l’incendie est un des résultats de la défaite de juin 1967, celle-ci, étant responsable d’un esprit de désespérance de la société égyptienne, entraîne de lourdes fautes, surtout de la part des pompiers. Il ajoute que la caserne des pompiers est à deux pas du bâtiment incendié, mais que l’intervention de ceux-ci a eu lieu très tardivement, au point que l’incendie a duré six heures jusqu’à la destruction totale du bâtiment. Tandis que Saleh Abdoun, le dernier directeur de la maison de l’Opéra avant l’incendie, adopte la théorie de la conspiration en interprétant l’accident comme un acte de

⁴⁰TAHER Bahaa, *Charq Al-Nakhil (l’Est des palmes)*, op. cit., p. 74 . Notre traduction et la citation originale : لكن الأتوبيس وقف أيضا قبل ميدان التحرير وقال لنا السائق أن نزل لأنه سيعود للجيزة. سألنا وماذا يفعل من يريد أن يذهب لشبرا ؟ قال تصرفوا . فتصرفنا . مشينا حتى الميدان وقبل أن نصله بسنه، بل وقبل المجمع وجدنا خلقا كثيرا مثلنا يريدون أن يعبروا وخلقاً أكثر من العسكر يدفعون الناس للوراء ويقولون ممنوع. اذهبوا للعتبة. وقال رجل عجوز كان يقف مقوس الساقين في صوت متقطع يا حضرة الظابط أنا اسكن في حي معروف كيف أذهب لبيتي من العتبة؟ هذا ثالث مكان أحاول أن أمر منه لأذهب إلى بيتي وفي كل مرة يحولوني لمكان آخر. أعطاه حضرته ظهره وقال مش شغلي ممنوع.

⁴¹EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 130.

vandalisme politique organisé par les ennemis du nouveau président Sadate, afin de l'embarrasser aux yeux de l'opinion publique intérieure et mondiale. Abdoun compare l'incendie du Caire en 1952 à celui de la maison de l'Opéra, en affirmant que les deux incendies ont été planifiés dans un objectif purement politique, afin de dominer la capitale et de renverser le régime au pouvoir en profitant de l'instabilité et du chaos. Le politicien Ibrahim El Fiky adopte un point de vue similaire, en faisant un lien entre l'accident et l'incendie de la mosquée de Mohamed Ali pacha à la Citadelle du vieux Caire, qui s'est déroulé parallèlement à l'incendie de l'Opéra. Selon el-Fiky, les deux accidents en parallèle sont la marque d'intentions malveillantes visant à effacer de l'histoire de l'Égypte moderne ses grands monuments. Les causes réelles de l'incendie restent inconnues jusqu'à nos jours, mais un film documentaire réalisé par Kamal Abdel Aziz est paru en 2011, procédant à une mission d'enquête basée sur les témoignages oculaires de plusieurs personnes, notamment celles qui travaillaient dans le bâtiment au moment des faits. Dans le film on peut voir des scènes d'une vidéo filmée par un touriste allemand, considérée comme la seule trace de l'incendie en l'absence de couverture médiatique officielle.

Après cet incendie, l'Égypte ne possèdera plus de maison d'opéra pour une période de 17 ans, jusqu'à la construction de la nouvelle, construite en 1988 sur un site situé à l'extrémité du pont Qasr El Nile, devant le jardin d'al Andalous. Le site de la nouvelle maison de l'Opéra est de 4,5 hectares, il contient également plusieurs établissements culturels tels que le musée d'Art moderne, le théâtre expérimental Hanager et le planétarium⁴². Quant à l'emplacement de la Maison de l'opéra incendiée, il a été occupé par un parking à ciel ouvert pendant des années avant d'être transformé par le gouvernorat du Caire en un garage à étages, qui sera inauguré par le président de la République le 20 avril 1986. Sur ce dernier et sur l'incendie de l'opéra, le passage suivant représente les souvenirs d'al-Nazer, le narrateur de *Morceau d'Europe*, ainsi que ses descriptions de ce quartier au moment des faits :

« Il s'est arrêté à la place de l'Opéra. Il n'y a plus de maison de l'Opéra, elle a été détruite par le feu. Je l'ai vue brûler ! Était-ce un jeudi ou un vendredi ? Je ne m'en souviens plus, mais je me souviens que ce jour j'avais emmené mes filles voir un spectacle au théâtre de marionnettes. [...] je me suis rendu compte du bruit et de la sirène des pompiers, je me suis mis avec mes filles sur le trottoir à la périphérie du parc Azbakayeh, et nous avons regardé le bâtiment brûler pendant un quart d'heure, jusqu'à ce que mes filles me disent : "Papa, nous allons être en retard au spectacle !". Nous avons alors traversé le passage derrière le Théâtre national, un passage poussiéreux abandonné et négligé, qui sentait l'odeur de l'urine »⁴³.

⁴²*Ibid.*, 244.

⁴³ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 48. Notre traduction et la citation originale : توقف في ميدان الأوبرا. لم تعد فيه أوبرا، أكلتها النار. رأيتها وهي تحترق، أي صدفة! هل كان يوم خميس أو يوم جمعة؟ لم أعد أذكر، ولكنني أذكر أنني اصطحبت بناتي لمشاهدة عرض في مسرح العرائس. وفي انتظار موعد بداية العرض اشتريت لهن غزل البنات، يقبلن عليه، الصغيرة تبدو أكثر استغراقا وهي ترفعه في يمينها كأنه علم، لا ترفع عينها عن كرة السكر الوردية الملتف حول العصا في يمينها، تقضم منها ثم تضحك وتقول: «هرب!» تعجبها اللعبة المراوغة. لا يفوتني ملاحظة أنوابهن، وتصفيقة شعورهن، والبهجة المرتسمة على وجوههن. شعور كأنه الزهو يتسلل إلي. ثم أنتبه للجلبة وصوت المطافئ وأقف مع البنات على الرصيف المقابل على أطراف حديقة الأزبكية نشاهد النيران وهي تأكل في المبني، ولكن البنات اكتفين بربع ساعة من مشهد الحريق والمطافئ: «بابا، سنأخر على العرض!» قطعنا الممر الواقع خلف المسرح القومي، ممرا ترابيا موحشا ومهملا تفوح منه رائحة البول، ولكنه يوصلنا إلى مسرح العرائس. دخلنا، أجلسنا الصغرى عن يميني والوسطى عن يساري، والكبرى إلى يمين الصغرى. البنات يتابعن الأوبريت يضحكن ويصاحبن بالتصفيق وأحيانا بالغناء صوت الكورس.

En ce qui concerne le nouveau bâtiment construit à la place de la maison de l'Opéra détruite par l'incendie, les réflexions d'al-Nazer se poursuivent :

« Al-Nazer commence à regarder le nouveau bâtiment construit à l'emplacement de la maison de l'Opéra, un bâtiment isolé qui ne respecte pas son contexte. Sur la façade, une grande bannière indiquant "Gouvernorat du Caire : bâtiment commercial et garage de l'Opéra". Un bâtiment de huit étages en béton dont les vitres sont de couleur foncée. Quant à ses quatre étages qui servent de garage : il y a des rampes semi-obscurées qui montent d'un niveau à un autre [...]. Quand une de mes filles m'amène au Théâtre national, elle gare sa voiture dans ce bâtiment : on descend des escaliers sombres, étroits et sinueux menant à la place d'Attaba. Après avoir quitté ces escaliers, j'ai retrouvé la rue en oubliant que je trouverai une odeur composée qui peut être dominée par celle de l'urine. Nous ralentissons pour passer notre chemin entre les odeurs, le bruit et l'embouteillage provoqué par les piétons, les voitures et les marchandises étalées sur le trottoir »⁴⁴.



Figure 3.3.19. L'incendie de l'Opéra et la foule regardant la scène sur la place de l'opéra, le 29 octobre 1971.



Figure 3.3.20. Quotidien *Al Ahrām* : "La maison de l'Opéra brûle pour des raisons inconnues- le gardien dormait et les pompiers n'ont pas pu éteindre le feu".



Figure 3.3.21. La place de l'Opéra avant l'incendie.



Figure 3.3.22. La place après l'installation du bâtiment du garage.

⁴⁴*Ibid.*, p. 51. Notre traduction et la citation originale : تطلع الناظر إلى المبنى الجديد الذي شيد مكان الأوبرا، منبئاً، لأرضاً قطع ولا ظهراً أبقى. لافتة كبيرة كتب عليها «محافظة القاهرة: المبنى التجاري وجراج الأوبرا». مبنى مصمت يتعاقب على طوابقه الثمانية الإسمنت والزجاج الداكن، وراه مباشرة طوابق الجراج الأربعة: ممرات شبه معتمة تلتف صاعدة من مستوى إلى آخر حيث يصف الراغبون سياراتهم مقابل أجر معلوم لكل ساعة انتظار. حين تصحبي بنت من بناتي إلى المسرح القومي تصف سيارتها في الجراج، أهبط معها درجا معتماً وضيقاً وملتفاً يقود إلى ميدان العتبة جهة المسرح القومي. أخرج من اختناق السلم مقبلاً على فضاء الشارع، وأنسى، دائماً أنسى، أن ما أتصوره فضاءً سيدهمني برائحة مركبة قد يغلب البول عليها أو لا يغلب. نبطى الخطو لنشق لنفسينا طريقاً بين الرائحة والضجيج وازدحام المارة والسيارات والمعروضات التي تحتل جانباً من الرصيف.

Il ne s'agit pas uniquement dans l'incendie de la maison de l'Opéra de la perte d'un bâtiment de très grande valeur architecturale et patrimoniale, mais, à une plus grande échelle, d'un accident qui confirme la dégradation de son quartier. L'Azbakéya, le quartier historique, témoin de la construction du centre-ville et le centre de loisir et d'affaires aux temps jadis datés de l'expédition française (1798) et de l'époque de Mohamed Aly et d'Ismaïl (1805-1879), commence son déclin vingt ans avant l'incendie de l'opéra, lors de celui du Caire (1952). Nous avons évoqué dans la première partie que le grand incendie du Caire a démarré dans ce quartier, notamment du casino Badi'aa sur la place de l'Opéra. Après cet incendie, l'Azbakéya commence à perdre son importance, car une grande partie de ses salles de cinéma, de ses restaurants, de ses bars et de ses cafés ont été incendiés et n'ont pas été reconstruits ensuite.

Néanmoins, les espaces publics du quartier, surtout son jardin, ont gardé son prestige pendant des années comme « un haut lieu de promenade et de divertissement pour les classes moyennes européennes »⁴⁵. Le théâtre de l'Azbakéya, daté de 1873 et dont la capacité est de plus de 700 places⁴⁶, témoigne des concerts faits par les grands chanteurs de l'époque : Abddou el-Hamouly, Salama Hejazy, Umm Kalthoum (jusqu'à 1965) et Abdel Wahab. Son kiosque de musique est connu pour la musique de la fanfare de la police qui jouait là tous les dimanches et les vendredis⁴⁷. Le rôle intellectuel et politique joué par ses cafés est encore remarquable : le café Matatia et le club d'escrime accueillait les écrivains et les musiciens, ainsi que les officiers dont Nasser et ses camarades faisaient partie⁴⁸. A la fin des années 1950, le prolongement de l'avenue du 26 juillet (auparavant Fouad 1^{er}) entraîne la division du parc en deux parties dont l'une devient occupée par des bâtiments administratifs et de services⁴⁹, fait considéré comme le dernier coup avant l'incendie de l'opéra entraînant la mise d'un terme à l'essor du quartier.

3.3. La guerre de Kippour (1973) et l'ouverture économique

À la veille de la guerre de Kippour de 1973, le centre-ville du Caire donne l'image d'un quartier qui porte à la fois les aspects récents de programme inachevé de la modernisation et les traces anciennes datées de l'époque de sa construction. L'essor promettant de nouveaux quartiers construits sur la rive ouest confirme l'abandon du centre-ville et son déclin, surtout après les transformations spatiales importantes que subit le quartier entraînant son *face off*, un changement radical de visage. Cela correspond aux souvenirs de jeunesse du début des années 1970 évoqués par Galila El Kadi :

« L'avenir du centre s'esquissait ailleurs, sur la rive ouest, je ne m'en rendais pas vraiment compte à l'époque. Entre 1971 et 1973, j'allais de nouveau me rendre quotidiennement au centre, à l'occasion d'un stage que j'effectuais dans un bureau d'architecture. Au cours des trois

⁴⁵EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 126.

⁴⁶HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Etudes dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'1-kitab, 2017., p.42.

⁴⁷EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 126.

⁴⁸*Ibid.*

⁴⁹*Ibid.*

ans de mon activité dans ce bureau, je ne m'abandonnais plus aux pérégrinations d'antan. Non par faute de temps, mais par dépit, par aliénation. Le centre de ce début des années 1970 ressemblait peu à celui que j'avais connu, beaucoup de lieux de ma prime jeunesse avaient disparu, l'ambiance n'était plus la même, je ne reconnaissais plus ni les murs ni les rues »⁵⁰.

L'image du centre-ville de l'époque renvoie ainsi à un ensemble de caractères architecturaux et sociétaux que l'on peut généraliser pour la grande ville du Caire, de sorte que cette dernière devient « une cité que ne pouvaient réconcilier, à eux seuls, les programmes ambitieux mis en œuvre, dès 1952, pour corriger les erreurs accumulées »⁵¹.

Le 6 octobre 1973, L'Égypte et la Syrie mènent une attaque conjointement sur les territoires occupés par Israël, notamment la péninsule du Sinaï en Égypte et le plateau du Golan en Syrie. La quatrième guerre arabo-israélienne s'est déclenchée, connue sous le nom de la guerre de Kippour, également la guerre du Ramadan. Au bout de quelques heures, l'armée égyptienne traverse le canal de Suez et occupe les points forts de la ligne de Bar-Lev avant de la détruire complètement. Soutenue par les États-Unis, l'armée israélienne lance sa contre-offensive quelques jours après en attaquant un point faible sur le front égyptien, en créant une brèche militaire entre la deuxième et la troisième armée égyptienne au nord et au sud respectivement. La bataille de la brèche (*al-Thaghara*) entraîne l'encerclement de la 3^e armée égyptienne et la traversée du canal de Suez par l'armée israélienne, qui n'est plus qu'à 101 km du Caire. Suite à ce retournement de situation, le Conseil de Sécurité des Nations Unies, sous la pression des États-Unis et de l'Union soviétique, demande aux armées belligérantes de cesser le feu le 24 octobre. Deux jours après, les négociations égypto-israéliennes commencent, marquant la fin des combats.

Les conséquences de la guerre de Kippour furent nombreuses à plusieurs niveaux : au niveau politique, elle fut la première étape sur la route de la normalisation des relations égypto-israélienne commencée par la visite de Jérusalem effectuée par Sadate (1978), et confirmée par la signature de l'accord de paix de Camp David (1979). Au niveau régional, la guerre de Kippour confirme l'abandon de l'alliance entre l'Égypte et l'Union soviétique en faveur des États-Unis. À cause de cette orientation et à partir de cette guerre, le rôle de l'Égypte dans la conduite du monde arabe commence à s'affaiblir, à tel point qu'un boycott diplomatique collectif est mené par la plupart des pays arabes contre l'Égypte à partir de 1979, fait qui coûte à l'Égypte son siège dans la ligue arabe et le transfert total des fonctions de celle-ci du Caire à Bagdad pour une période de dix ans. En 1989, l'Égypte sera réintégrée dans la ligue et le bâtiment de celle-ci, située place Tahrir, regagne ses fonctions jusqu'à nos jours. Malgré tout, l'Égypte a perdu au cours de cette période définitivement « son statut de “quartier général de la nation arabe”, après avoir été au cœur de l'histoire du monde arabe pendant plus de vingt ans, dans ses défaites et ses victoires, dans ses unions et ses désunions »⁵².

⁵⁰*Ibid.*, p. 9.

⁵¹VOLAÏT Mercedes, « Composition de la forme urbaine du Caire », *Peuples Méditerranéens*, n° 41-42, 1987, pp. 105-118, p. 116.

⁵²SABER Dima, *De Nasser à Nasrallah : l'identité arabe à l'épreuve de ses récits médiatiques. Une analyse sémiopragmatique de l'émergence de deux symboles de la nation. Nationalismes et propagandes, 1948-2006*, These de doctorat, Paris 2, 2011, p. 282.

3.3.1. La mobilité sociale

La guerre de 1973 a malgré tout permis à Sadate de gagner en légitimité sur le plan national, ce qui lui donne l'appui nécessaire au lancement de nouvelles politiques économiques vers la libéralisation, à l'opposé de celles suivies par son prédécesseur. Sadate décide d'abandonner les politiques socialistes et panarabistes nassériennes au profit « d'une certaine inféodation à l'extérieur, en particulier aux États-Unis »⁵³. Les politiques de l'ouverture économique connues sous le nom *el-Infitah* entraînent des transformations radicales dans la société égyptienne. C'est à partir de cette époque que se développe le phénomène de la mobilité sociale. Dans son ouvrage *Maza hadath lel masryeen ? (Qu'est-ce qui est arrivé aux Égyptiens ?)*, l'économiste égyptien Galal Amine explique ce phénomène, amorcé depuis la révolution de 1952, devient plus frappant au cours de la période post-guerre de Kippour. Passant de longs séjours à l'étranger durant sa vie, Galal Amine développe sa théorie de la mobilité sociale égyptienne à travers ses propres observations :

« À partir de l'année 1971, j'ai commencé à remarquer, à chaque fois que je rentre en Égypte, pour de courts ou longs séjours, des changements sociaux importants et relativement rapides, si l'on compare avec ceux passés au cours de ma jeunesse et même si l'on compare avec les deux décennies suivant la révolution de juillet. Malgré les nombreuses décisions prises par les gouvernements de la révolution, apportant des changements importants dans la société égyptienne, j'ai remarqué l'accélération de ces changements, outre l'apparition de nouveaux et étranges comportements quotidiens des Égyptiens dans divers compartiments de la vie sociale. Cela a fait dire à de nombreux écrivains et commentateurs que l'Égyptien a changé, tout en regrettant le déclin de ses valeurs. Les interprétations les plus courantes de ce qui se passe est "l'ouverture économique", car il était clair que l'ouverture soudaine de portes du marché à l'Occident, la large gamme de marchandises, d'entreprises, de touristes et de films importés en Égypte, a eu un impact sur les comportements des Égyptiens, par conséquent l'ouverture économique est considérée comme le responsable principal de l'esprit de lucre et de matérialisme envahissant les Égyptiens. Pendant plusieurs années, j'ai adopté cette interprétation, mais j'ai senti qu'elle ne suffit pas, mais que je n'étais pas convaincu d'ajouter d'autres facteurs à l'ouverture économique : finalement j'ai toujours cherché un facteur unique jusqu'à ce que je le trouve : la mobilité sociale grâce à laquelle j'ai interprété tout ce qui se passait en Égypte [...] J'ai eu cette image d'un grand immeuble, dont les habitants commencent soudainement à échanger les appartements entre eux d'une manière que les habitants du sous-sol et les premiers étages montent avec leurs enfants et leurs meubles pour s'installer dans les étages supérieurs, alors que les habitants de ces dernières descendent à leur tour. Lorsque les deux parties se croisent sur les escaliers, une dispute s'est déclenchée, le bruit et le chaos ont régné. Il me semble que ce bruit et ce chaos sont similaires à la situation sociétale en Égypte à partir des années 1970 »⁵⁴.

⁵³EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 30–31.

⁵⁴AMINE Galal, *Rahîq el-omr (Nectar de la vie)*, 1^{re} éd., Le Caire, Dar al Shorouk, 2010, p. 372-373. Notre traduction et la citation originale :

Amine analyse parfaitement les impacts de l'ouverture économique sur la société égyptienne en affirmant que les nouvelles politiques économiques ont bouleversé la pyramide sociale, car elles ont poussé une partie des classes moyenne et défavorisées au sommet de celle-ci d'une façon rapide et sans précédent. C'est au cours de cette période que des proverbes égyptiens se sont répandus, tels que « celui ne sera pas riche pendant cette époque [de l'*infitah*], il ne le deviendra jamais » et « celui qui ne devient pas très riche ces jours-ci tombera dans la misère jusqu'à sa mort »⁵⁵. Selon Amine, l'arrivée extrêmement rapide pour certains Égyptiens au sommet de la pyramide sociale incarne de nouvelles valeurs sociétales telles que l'arrivisme, le machiavélisme et le sentiment de supériorité caractérisant les nouveaux riches. Quant aux autres Égyptiens figés à la base de la pyramide, ils sont envahis par la dépression de ne pas pouvoir atteindre le sommet et par la haine contre ceux qui ne méritent pas à leurs yeux la richesse tout en essayant de monter l'échelle sociale plus rapidement.

Provoquée par l'ouverture économique en Égypte et le boom pétrolier dans les pays du Golfe, une vague de migration démarre vers ces derniers à partir de l'année 1974. Cette vague, considérée par Galila El Kadi comme « une explosion migratoire », cible les mains-d'œuvre égyptiennes « de toute catégorie et de toute sorte : médecins, ingénieurs, enseignants, comptables, architectes, professeurs d'université, artisans qualifiés, ouvriers, industriels, travailleurs dans le bâtiment, paysans et même serviteurs de maisons »⁵⁶. Les impacts de cette migration ajoutent encore aux difficultés économiques de l'Égypte dont les ressources sont épuisées à cause de la situation de la guerre : l'absence de cette main-d'œuvre touche tous les secteurs d'activité économiques, en particulier celui de la construction, qui perd 60 % de travailleurs qualifiés en 1982, année marquée par la migration de « 20 % de la population égyptienne économiquement active »⁵⁷ soit deux à trois millions d'émigrants. Bien que l'émigration vers les monarchies pétrolières arabes ait contribué à « alléger quelque peu la

منذ بدأت أقضي فترات طويلة خارج مصر أنا وعائلي، ابتداء من سنة 1971م، كنت ألاحظ كلما عدت لمصر، لفترات قصيرة أو طويلة، تغيرات اجتماعية مهمة وسريعة نسبياً، إذا قورنت بما كان يحدث في صباي، بل حتى إذا قورنت بالعقدين التاليين مباشرة لثورة يوليو، على الرغم من كثرة ما اتخذته حكومات الثورة من قرارات مهمة، أحدثت بدورها تغيرات مهمة في المجتمع المصري. ابتداء من السبعينات بدأت ألاحظ تسارع هذه التغيرات، وظهور أعراض جديدة وغريبة في سلوك المصريين، وفي مختلف جوانب الحياة الاجتماعية. مما جعل الكثيرين من الكتاب والمعلقين يقولون: إن الإنسان المصري قد تغير، ويتأسفون لما أصاب القيم والأخلاق من انحطاط. وكانت أكثر التفسيرات شيوعاً لما يحدث هو "الانفتاح الاقتصادي"، إذ كان من الواضح ما أدى إليه فتح الأبواب فجأة على الغرب، وتدفق سلعه وشركاته وسياحه وأفلامه على مصر، من آثار على سلوك المصريين، فاعتبره الكثيرون هو المسؤول عما بدأ يطبع سلوك المصريين من مادية وجشع وابتعاد عن المروءة...إلخ. وهو تفسير ليس خاطئاً بالطبع، وقد ملت إلى التأكيد عليه لعدة سنوات شعرت بعدها بأنه لا يصيب كبد الحقيقة، وأنه غير كاف، ولكني لم أقتنع بإضافة عوامل أخرى إلى الانفتاح الاقتصادي، بسبب نفوري الطبيعي من هذا المسلك، وظللت أبحث عن عامل واحد حتى وجدته، وكان هذا العامل الذي فسرت به ما يحدث في مصر هو الحراك الاجتماعي بذهني صورة عمارة عالية شرع سكانها فجأة في تبادل الشقق التي يسكنونها، فإذا بسكان البدروم والأدوار الأولى يصعدون بأولادهم وأثاثهم إلى الأدوار العليا، بينما أخذ سكان الأدوار العليا في الهبوط، وتقابل الفريقان على السلم، فعلاً الضجيج والصراخ، واشتكت الأيدي وعمت الفوضى، وبدأ لي أن هذا الضجيج وهذه الفوضى يشبهان ما أخذ يظهر في مصر ابتداءً من السبعينات.

⁵⁵ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques : Paysages, fonctions, accessibilité et pratiques des habitants* -, Thèse de doctorat, Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2011, p. 135.

⁵⁶EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 228.

⁵⁷*Ibid.*, p. 228.

pression démographique interne »⁵⁸ en Égypte, elle perturba en même temps les capacités productives entraînant une hausse des coûts, y compris ceux de la construction⁵⁹.

Au niveau économique et social, les transferts en devises de la part des migrants à leurs familles en Égypte deviennent la première source de revenus dans le pays en 1981 par un montant de trois milliards de dollars, soit une contribution d'un taux de 26 %, pour combler le déficit de la balance commerciale⁶⁰. Ces transferts ainsi que le retour des migrants accélèrent la mobilité sociale tout en perturbant le marché par de très grands pouvoirs d'achat. Les tentatives des acteurs de l'infatih et des migrants pour rejoindre les nouveaux riches provoquent une vague de consommation sans précédent, à tel point que les taux de celle-ci augmentent à 27 % à partir de 1976 (deux ans après l'ouverture économique)⁶¹. Cette dernière touche aussi les domaines culturels et artistiques, et provoque l'apparition d'un très grand nombre de chansons médiocres et de films de mauvaise qualité, nommés *aflam al-mokawalat*, littérairement les films produits par l'esprit d'entreprise⁶², qui sont des productions commerciales répondant aux goûts de nouveaux consommateurs qui forment la nouvelle bourgeoisie. Cette dernière est constituée de libres travailleurs et de petits commerçants qui profitent de l'environnement créé par l'ouverture économique.



Figure 3.3.22. Film *Kolo Tamam* (Tout va bien), 1984



Figure 3.3.23. Film *Salem li ala Sousou* (Passe un salut à Sousou), 1990.

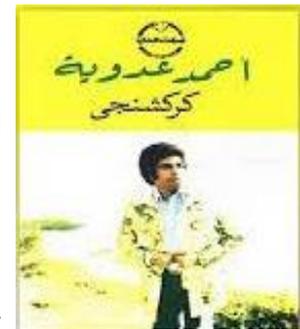


Figure 3.3.24. Album de chansons *Karkachangy*, d'Adawiya, 1979.

L'apparition de cette nouvelle couche sociale bouleverse les valeurs sociétales en attaquant le dialecte et les comportements des Égyptiens, à tel point qu'on commence de nouveau à employer les titres honorifiques, comme pacha et bey, abolis depuis 1954 dans le but de cadrer la supériorité de cette couche. En outre, pour admettre cette supériorité, les métiers des artisans sont exaltés dans la société par rapport aux autres à tel point qu'un plombier est surnommé le docteur (le médecin) et un mécanicien est surnommé l'ingénieur⁶³. Ces sur nominations portent assez de sarcasme envers les vrais médecins et ingénieurs, car ceux-ci, malgré leurs études et

⁵⁸RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p 338.

⁵⁹EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 228.

⁶⁰EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, Tours : Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, coll. « Fascicule de recherches », 1987, p .228.

⁶¹*Ibid.*, p. 228.

⁶² C'est à partir des années 1970 que des entrepreneurs dans le domaine de la construction commencent à intervenir dans celui de la production cinématographique afin de s'enrichir plus rapidement.

⁶³ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 35.

leurs diplômes sont incapables de monter dans l'échelle sociale et d'atteindre son sommet comme le font les artisans.

Au contraire des années Nasser, l'époque de l'ouverture économique est considérée comme un lâcher-prise pour la population égyptienne après le regain de fierté nationale par la victoire réalisée en 1973, explique l'écrivain Mohamed Hassanein Heykal en analysant la situation pour l'Égypte et la Syrie : « devant cette nouvelle situation, il n'est pas étonnant que les populations en Syrie et en Égypte sentent que le moment est venu pour qu'elles voient leur situation s'améliorer...Elles ont connu beaucoup de difficultés, et à présent, elles attendent la récompense : une nourriture plus abondante et de meilleures conditions de logement. Mais il fallait naturellement trouver l'argent nécessaire pour répondre à ces besoins, or qui pouvait prétendre qu'il en manquait chez les Arabes ? C'est ainsi que les regards se tournèrent vers les pays producteurs de pétrole et les champs pétrolifères semblèrent plus vastes que les champs de bataille. La Tharwa (fortune) s'était substituée à la Thawra (révolution) »⁶⁴.

La liberté offerte par les conditions de l'ouverture économique en l'absence totale de contrôle de l'État, fortement présent pendant les années Nasser, crée un environnement propice à la richesse colossale : c'est à partir de cette époque que le terme de gros chats commence à apparaître. Les gros chats, également nommés par l'État les grosses vaches, sont des individus profiteurs qui ont amassé des fortunes en très peu de temps, ce qui leur permet de gagner une place supérieure dans la société égyptienne. Un an après le lancement des politiques de l'ouverture économique (1974), le nombre de millionnaires égyptiens est estimé entre 300 et 500 selon Heykal. A la fin des années Sadate (1981), le chiffre augmente à 17 000⁶⁵. Le phénomène devient frappant et déclenche des débats dans toutes les sphères de la société. Cette ascension extrêmement rapide de certaines couches sociales devient la source d'inspiration de plusieurs romans et de films cinématographiques. Ces productions culturelles sont considérées comme un état des lieux des impacts de l'ouverture économique sur la société égyptienne ainsi qu'une manifestation contre ceux-ci.

Les transformations que subissent les Égyptiens à partir des années 1970 furent l'objet de certaines œuvres écrites par Naguib Mahfouz comme *Ahl el qemma* (les Gens au sommet) et *al-Hubb fawqa hadbat al-haram* (L'amour au pied des pyramides). Les deux œuvres, qui sont des nouvelles publiées en 1979 et sont également adoptées au cinéma, évoquent les difficultés qu'affrontent les classes moyennes à cause de *l'infitah*. Dans *Ahl el qemma*, le héros, un officier de police, se retrouve en face d'anciens voleurs, qui sont devenus soudainement des hommes d'affaires sous *l'infitah*, lors de sa visite au marché de la Libye dans l'ancienne ville du Caire pour les marchandises de contrebande, un commerce répandu et trait notable de l'époque. Le renversement des valeurs sociétales est représenté dans un dialogue entre l'officier et Za'atar, l'ancien voleur, ce dernier affirmant que « le trafic est devenu, grâce à l'infitah, un commerce

⁶⁴EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, op. cit., p. 228.

⁶⁵ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 135.

légitime »⁶⁶. En outre, une description menée par le narrateur du marché de la Libye montrant les nouveaux modes de consommation au cours de l'époque de l'ouverture économique :



Figure 3.3.25. Le marché de la Libye comme imaginé dans une scène du film *Ahl el Qemmah* par Ali Badrakhan, 1981.

« Le marché de la Libye est inondé de monde, de mouvement et de bruit, baigné dans la lumière des lampes rouges [...] Des vagues humaines déferlent composées de femmes et d'hommes, dont les visages reflètent les lumières focalisées [...] L'officier observe tout le long du marché les kiosques emballés du savon, des parfums, des cartons, des bocaux, des outils électriques. Derrière chaque kiosque, les frigos, les radiateurs, les climatiseurs et les lustres. L'officier est impressionné par la diversité des marchandises, par la folie de la consommation entre l'achat et la vente, par l'environnement qui crée de nouveaux hommes

d'affaires. Voici les bandits qu'il a longtemps surveillés. Ils sont des hommes nouveaux. Ils le regardent avec étonnement et inquiétude, puis ils l'oublient complètement et indifféremment. Dans le marché, la police assure la sécurité, mais les pickpockets existent encore. Bientôt, les voleurs vont disparaître et les policiers seront inutiles. [...] Ces voleurs figurent maintenant parmi les riches alors que lui et les gens qui lui ressemblent ont coulés dans la pauvreté »⁶⁷.

Les nouvelles valeurs instituées au cours de l'époque de l'ouverture économique provoquent des transformations radicales dans la société égyptienne. Celle-ci touche toutes les couches sociales en affectant le plus la classe moyenne qui devient finalement coincée entre « les classes aisées avec leur culture et la nouvelle orientation des extrémistes »⁶⁸. Les écarts sociaux augmentent de telle sorte que « les riches deviennent plus riches et les pauvres deviennent plus pauvres »⁶⁹. Les taux de pauvreté de la population égyptienne, surtout celle de la classe moyenne, baissent à un niveau sans précédent après moins d'une décennie de *l'infitah*. Selon Heykal, les rapports économiques analysés par la banque mondiale révèlent que le revenu mensuel d'une famille égyptienne de cinq membres ne dépasse pas 30 dollars et que c'est le cas de cinq millions de familles pendant l'année 1982⁷⁰, c'est-à-dire un pourcentage de 55 % de la population, qui compte au cours de cette année 45,5 millions de personnes. Pour surmonter ces difficultés économiques et afin de subvenir à leurs charges familiales, les membres appartenant à cette couche sociale, surtout les petits fonctionnaires de l'État ayant des faibles revenus, se

⁶⁶ MAHFOUZ Naguib, *Al-Hob fawq hadabet al-Haram (L'amour aux pieds des pyramides)*, Le Caire, Dar El Shorouk, 2006, p. 32. Notre traduction et la citation originale : التهريب بفضل الانفتاح أصبح تجارة مشروعة.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 32. Notre traduction et la citation originale : يموج سوق ليبيا بالخلق والحركة والأصوات يغمره ضوء الكلوبات الأحمر المدلاة من رؤوس أعمدة مغروسة في الأركان. أمواج تتلاطم من النساء والرجال مصبوغة الوجوه بالأضواء المركزة. قال الضابط إنهم اختاروا مكانا مناسباً بين القلعة والمساقى القديمة. وتابع بعينه الأكوام القائمة في محيط السوق مكتظة بالصابون والقوارير والعلب والبرطمانات والأدوات الكهربائية والإلكترونيات. وراء كل كشك صفت الفريجيدرات والسخانات ومكيفات الهواء والنجف في سرادقات. بهر الضابط بألوان البضائع ، يجنون البيع والشراء، بالمهد الذي يلد أناسا جددا. هاهي وجوه العصابة التي اختص دهرها بمراقبتها. خلقوا من جديد. إنهم يرمقونه بدهشة لاتخلو من قلق ثم ينسونه تماما. الشرطة تحفظ الأمن. والنشالون اصواتهم مرتفعة. سيختفي اللصوص ويستغني بالتالي عن رجال الأمن ! ماعلاقة زغلول رأفت بهذا كله؟ أصبح هؤلاء من الأغنياء أما هو وأضرابه فيغوصون في غمار الفقراء

⁶⁸ ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

retrouvent obligés de combiner deux emplois en même temps dont l'un est officiel, déclaré et mal payé et l'autre est probablement un métier libre à mi-temps, non déclaré, mais mieux payé. Ainsi, certains fonctionnaires, ayant conscience de leur blocage sur l'échelle sociale, tentent de se remplir les poches illégalement à travers les pots-de-vin et les atteintes aux droits des autres, une démarche qui contribue à amplifier la corruption institutionnelle et à mettre en péril l'appareil administratif de l'État.

Quant au secteur du logement, les coûts très élevés de la construction aggravent la crise de logement. La pauvreté accrue de la population incite la jeunesse des classes moyennes à quitter le pays et à courir vers les pays arabes afin de « financer la première tranche de leur appartement ou font partie d'une association coopérative dans le même dessein immobilier »⁷¹. Tandis que la majorité de la population, n'ayant pas l'occasion d'émigrer, est satisfaite « du logement au loyer gelé »⁷², profitant d'un blocage des loyers assuré par une succession de mesures juridiques depuis les années 1940. La situation économique difficile fut la cause principale de l'installation d'une partie de la population « à la périphérie des villes, loin des yeux des autorités » en construisant des habitats informels, une autre partie s'installe dans les cimetières aggravant ainsi le phénomène de l'informalité urbaine au Caire, voire dans d'autres villes égyptiennes. Sur un autre plan, une fièvre de la construction naît pour répondre aux besoins des nouveaux riches qui construisent des logements haut de gamme. Il s'agit d'une rupture radicale entre l'époque de l'ouverture économique et celle de Nasser, reflétée sur la ville du Caire et sa société habitante. L'historien Milad Hanna interprète cette rupture par le changement de l'engagement social caractérisé par la solidarité assurée par l'État nassérien, cet engagement étant considéré par Hanna comme « un contrat moral qui structurait implicitement la société nassérienne »⁷³. N'étant plus de rigueur, à partir des années 1970, ce contrat n'ayant plus cours est remplacé par un nouveau contrat dans lequel l'État devient totalement désengagé, laissant la main au secteur privé et aux individus dans tous les domaines, y compris celui de la construction et du logement.

3.3.2. L'extrémisme religieux

Sur un autre plan, le retour des migrants après des années de travail dans les pays du Golfe, dont la plupart sont influencés par une culture religieuse extrêmement radicale, contribue à propager le wahhabisme dans la société égyptienne. La propagation de cette culture est en parallèle avec la liberté et le soutien de l'État aux groupes extrémistes dans les universités et les syndicats selon un jeu politique mené par Sadate afin d'éliminer ses opposants communistes et nassériens. Les conséquences de l'installation de cette culture sont considérables : tout d'abord des conflits sanglants entre les extrémistes et l'État à partir de 1976, puis le lavage de cerveau d'une grande partie de la société, surtout les jeunes universitaires. Ceux-ci commencent à adopter cette culture à travers les apparences, provoquant le changement d'aspect des cairotes dans la rue que l'on peut observer clairement entre les femmes portant le voile (*al-hijab* ou *al-*

⁷¹HANNA Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », in *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, p. 43-62, en accès libre: <http://books.openedition.org/cedej/906>, consulté le 8/2/2020.

⁷²*Ibid.*

⁷³*Ibid.*

niqab) et les hommes barbus portant le *jilbab* ou la chemise pakistanaise. C'est à partir de cette époque que de nouvelles expressions religieuses sont introduites dans la vie quotidienne : *Sabahelkheir* (bonjour), *masa'a el kheir* (bonsoir) et *Alo* sont remplacés par *salam aleikom*. En outre, les extrémistes égyptiens tentent de changer la culture de la société par force : les années 1970 témoignent d'actes de vandalisme violents contre les lieux et les services de loisir considérés pour eux comme des lieux de péchés, par la suite des attentats sont menés contre les cabarets, les vidéoclubs et les bars causant des morts et des blessés, sans compter les dégâts matériels.

Au cours de cette époque, la ville du Caire est l'incarnation urbaine de ces transformations radicales de telle sorte qu'elle « regroupe alors toutes les contradictions »⁷⁴. Le quartier d'al-Haram à l'ouest de la ville connaît un essor grâce aux cabarets, aux casinos et aux boîtes de nuit qui s'y trouvent. Ces derniers remplacent les casinos d'Azbakéya incendiés lors de l'incendie du Caire en 1952. Les nouveaux casinos accueillent les touristes arabes et les nouveaux riches de la société, contribuant à l'épanouissement de la vie nocturne au Caire. D'autre part, la nouvelle culture extrémiste encourage les individus à construire des mosquées sur les terrains appartenant à l'État, à les installer au rez-de-chaussée et au sous-sol des immeubles. La plupart de ces installations profitent de la législation qui exonère les immeubles contenant des *zawyas* (les petites mosquées) des frais des équipements vitaux, tandis que si la *zawiya* fait partie d'un immeuble construit sur un terrain agricole, il est impossible pour les autorités de la raser, car il est interdit de démolir les lieux de culte. De même, les usages de certains espaces dans la plupart des bâtiments publics sont modifiés pour être consacrés pour la prière. Ces nouveaux espaces sont parfois installés dans les lobbys, les couloirs et les salles polyvalentes dans les établissements publics et privé.



Figure 3.3.26. Casino El-Leil quartier d'al-Haram.



Figure 3.3.27-28. Les Zawyas au bas des immeubles au quartier al-Haram.

En outre, toutes ces pratiques provoquent les chrétiens égyptiens (les Coptes) qui se sentent discriminés. Les chrétiens égyptiens tendent par la suite à construire de nombreuses églises et des chapelles sur les terrains appartenant à l'État, de même que sur les terrains agricoles à tel point que le nombre des églises non autorisées sont dénombrées en 2020 par 3000⁷⁵ devant un nombre indéfini jusqu'à des mosquées non autorisées. Cette confrontation urbaine au Caire entre les lieux de cultes, ajoutée à la prise pour cible des biens de chrétiens par les attentats des

⁷⁴ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 138.

⁷⁵ Guide des églises non autorisées, *Journal Youm Sab'ei*, 20.01.2018 <https://www.youm7.com/story/2018/1/20/3605754/المرخصة-غير-الكنايس-كقضية-الكامل-لفهم-كقضية-الكنايس-غير-المرخصة>, consulté le 10 février 2021.

extrémistes musulmans qui les considèrent comme des infidèles, suscite l'hostilité entre les musulmans et les chrétiens. Au cours des années 1970, on compte 12 accidents sectaires entre les chrétiens et les musulmans dont la raison principale est la construction non autorisée des églises et des mosquées⁷⁶. Les conflits sectaires atteignent l'apogée en 1981 par l'accident du quartier cairote d'al-Zawiya al-Hamra (*Ahdath al-Zawiya al-Hamra*) qui se transforme en une bataille armée entre les chrétiens et les musulmans durant trois jours, causant 17 morts et 117 blessés. La bataille entraîne la destitution et l'arrêt du pape des chrétiens orthodoxes selon une vague d'arrestations menée par Sadate contre tous les opposants de différents courants politiques connus sous le nom d'Arrestations de septembre 1981. L'accident d'al-Zawiya al-Hamra est l'évènement déclencheur de l'Automne de Colère, selon les termes de Heykal, qui se terminera par la fin tragique de Sadate aux mains des extrémistes.

3.4. Le Caire et son centre à l'époque de l'ouverture économique

Après l'assassinat de Sadate, les politiques de l'ouverture économique sont maintenues par son successeur Hosni Moubarak (1981-2011). Profitant d'un climat politique plutôt calme après la signature de l'accord de Camp David et la réintégration de l'Égypte dans la ligue arabe, de la réouverture du canal de Suez, des nouvelles recettes pétrolières provenant de Sinäi, des transferts en devise des émigrants et les aides arabes et internationales, les années Moubarak connaissent « un boom économique »⁷⁷. Grâce aux capitaux affluents de diverses sources, de grands projets sont réalisés au Caire. Une nouvelle architecture est introduite au Caire, caractérisée par la présence des tours gigantesques dont l'utilisation des vitres est élargie. Les tours, dont la plupart sont construites sur le front du Nil, modifient la ligne d'horizon de la ville en servant de façade correspondant avec l'ère de l'américanisation. Dans de nombreux cas, ces grands projets côtoient des zones informelles et défavorisées, comme l'hôtel Ramsès Hilton et la tour du ministère des Affaires étrangères qui sont à proximité du quartier populaire de Bulâq et de la zone informelle de *Ishash El-Turgumân*⁷⁸, ainsi que les tours du World Trade Center, d'Arkadia, du Cairo Plaza et de Nile City qui côtoient la zone de *Ramlet Bulaq*.

Le voisinage entre les zones informelles les tours génère des conflits sociaux, depuis la construction de ces derniers jusqu'à nos jours. Selon l'un des habitants de la zone *Ramlet Bulaq*, le conflit est à la base entre les riches et les pauvres : « les riches veulent nous éliminer en considérant que notre existence déforme leurs grandes tours, mais ils ne savent pas que s'ils nous rasent, ils feront face à des centaines de zones informelles derrière nous qui seront vraiment dangereuses pour leur sécurité »⁷⁹. La construction de tours aux limites des zones défavorisées est décrite poétiquement par l'historien urbaniste Milad Hanna : c'est « la peau

⁷⁶BROWNLEE Jason et BROWNLEE Jason, "Violence Against Copts in Egypt", URL : <https://carnegieendowment.org/2013/11/14/violence-against-copts-in-egypt-pub-53606>, consulté le 10/02/2021.

⁷⁷EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*. Cairo, op. cit., p. 262

⁷⁸ Les habitants de cette zone ont été déplacés par le gouvernement en 2014 pour s'installer dans d'autres zones plus loin du centre-ville tels que Madinet al-Salam, al-Zawya al-Hamra et Ain shams (ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 94.)

⁷⁹EL MASRI Farah, "Quartier de Ramlet Boulaq" , *Correspondents*, 15/10/2015. URL : <https://correspondents.org/2012/10/15/>, consulté le 10/2/2021.

d'or qui recouvre la surface, cachant les conditions misérables des zones populaires »⁸⁰. En deux décennies, l'image de la capitale est totalement modifiée : Le Caire est décrit selon le magazine d'*Egypt Today* comme « une capitale cosmopolite, où l'Orient et l'Occident se mêlent dans un heureux compromis... Des constructions hétérogènes... On peut y voir des gratte-ciels côtoyer des demeures de style français, des villas à l'autrichienne, de l'architecture mauresque ou des édifices typiquement vernaculaires »⁸¹. À l'époque de l'ouverture économique, d'autres éléments deviennent plus dominants dans cette image : le nombre des gratte-ciels défiant sévèrement les quartiers informels qui représente ainsi un nouvel élément fortement présent.



Figure 3.3.29. Les tours sur le Nil à proximité des quartiers informels.



Figure 3.3.30. Les tours de Nile city et Ramlet Boulaq.

Quant au centre-ville, la période d'après la guerre de 1973 est dotée de grands projets entamés au centre-ville afin d'améliorer les infrastructures et relier les horizons de la ville, tels que la construction de la deuxième phase du pont 6 octobre (1977), d'un immense tunnel d'égouts, d'un réseau de métro⁸², de stations pour éliminer les déchets avec des équipements d'entretiens et de nettoyage des rues du centre-ville⁸³, de nouveaux systèmes d'éclairage par lampes au sodium pour ces dernières⁸⁴, ainsi que pour les grandes voies cairottes de circulation comme l'avenue de Salah Salem à l'est et pour les monuments historiques⁸⁵. La priorité donnée par le gouvernement aux infrastructures, totalement dégradées depuis la seconde moitié des années 1960, contribue à souligner une image négative du centre-ville. Cette dernière, caractérisée par la propagation des chantiers inachevés et des travaux omniprésents, accentue les difficultés de circulation, de stationnement augmentant l'intensité de la pollution visuelle et sonore dans le quartier. Selon Galila El Kadi, cette image rend le centre-ville « encore plus répulsif »⁸⁶, ce qui confirme le fait que ce centre de rive droite « ne peut pas servir de vitrine à

⁸⁰GHANNAM Farha, *Remaking the Modern: Space, Relocation, and the Politics of Identity in a Global Cairo*, 1^{re} éd., University of California Press, 2002, p. 30. Notre traduction et la citation originale : the golden peel that covers the surface, hiding the miserable conditions of popular areas.

⁸¹VOLAÏT Mercedes, HUEBER Juliette et PIATON Claudine, *Le Caire- portrait de la ville*, Paris, IFA, coll. « Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine », 2011, p. 53.

⁸²EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. op. cit.*, p. 96.

⁸³ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques, op. cit.*, p. 94.

⁸⁴*Ibid.*

⁸⁵*Ibid.*

⁸⁶EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement., op. cit.*, p. 96.

l'aire libérale post 73 »⁸⁷. Nous partageons ce point de vue en soulignant que l'épanouissement des nouveaux quartiers sur la rive ouest et Madinet Nasr en termes de services offerts et leurs niveaux économiques entraînent le départ d'un grand nombre de résidents du centre-ville pour s'installer dans ces nouveaux quartiers.

Par conséquent, la mobilité fonctionnelle et résidentielle devient un trait remarquable du centre-ville pendant la période de l'ouverture économique et celle des investissements qui la suit. Selon l'architecte Mohamed Kamal Abo El-Ela, cette mobilité est basée principalement sur des raisonnements socio-économiques de telle sorte que des quartiers comme Agûza, Duqqî et Mohandessine, sur la rive ouest, deviennent la destination des couches sociales les plus aisées alors que celle des classes moyennes est soit Madinet Nasr au nord-est soit le quartier d'al-Haram et Fiesal au sud-ouest⁸⁸. Par la suite, les prix des terrains dans les quartiers en question augmentent consécutivement à la croissance de la demande. Des quartiers limitrophes au centre-ville comme les deux îles Manyal et Zamalek ont conservé pourtant leurs caractères résidentiels pour les classes moyennes et aisées⁸⁹. Cette mobilité sociale entraîne une mobilité fonctionnelle causée par le départ de certains services tels que boutiques de luxe, agences de voyages, entreprises, bureaux et cabinets médicaux s'installant dans les nouveaux quartiers de destination. Au contraire de cette mobilité, de nouvelles entreprises et banques d'investissements, possédées par des hommes d'affaires égyptiens et étrangers, s'installent au centre-ville afin de se rapprocher des services gouvernementaux et économiques qui s'y concentrent, tout en profitant du blocage de ses loyers et du départ de ses habitants. Finalement, il convient de souligner que les grands projets démarrés après le cessez-le-feu et l'accord de paix, notamment la poursuite de la construction du pont de 6 octobre et le métro jouent un rôle majeur dans la facilitation de ces deux mobilités.

Les transformations que subit le centre-ville du Caire pendant la période de *l'infitah* sont souvent évoquées dans la littérature égyptienne. Ces évocations sont concentrées sur trois idées principales : le déplacement du centre du quartier du centre-ville aux nouveaux quartiers, la dégradation de l'architecture et le changement de comportement des habitants et leurs modes de consommation. Dans les premières pages du roman *l'Immeuble Yacoubian*, une image du centre-ville, surtout sa vie nocturne, est illustrée tout en décrivant les impacts de *l'infitah* et de la nouvelle culture extrémiste née dans la société à partir des années 1970 :

« Jusqu'à la fin des années 1960, il y avait, dans la seule rue Soliman-Pacha, dix petits bars. Puis vinrent les années 1970. Le centre-ville commença à perdre peu à peu de son importance et le cœur du Caire se déplaça là où habitait la nouvelle élite, à Mohandessine et Medinat Nasr. Une vague de religiosité dévastatrice submergea la société égyptienne. Il cessa d'être socialement convenable de boire de l'alcool et les gouvernements égyptiens successifs cédèrent aux personnes populaires (et peut-être même firent-ils de la surenchère politique sur le mouvement islamique qui lui était opposé). Ils limitèrent la vente d'alcool aux hôtels et aux

⁸⁷*Ibid.*, p. 96

⁸⁸ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit., p. 96

⁸⁹*Ibid.*, p. 138.

grands et refusèrent de délivrer des licences à de nouveaux bars. Par ailleurs, en cas de décès d'un propriétaire de bar (généralement étranger), le gouvernement retirait sa licence et obligeait les héritiers à changer d'activité. À tout cela s'ajoutaient les continuelles descentes de police au cours desquelles les policiers fouillaient les clients, contrôlaient leurs pièces d'identité et parfois les amenaient au poste pour vérification. Ainsi, au début des années 1980, il ne restait plus dans tout le centre-ville que quelques petits bars dispersés dont les propriétaires avaient pu tenir tête au raz de marée religieux et aux voies de fait gouvernementales à la fois par la discrétion et par la corruption »⁹⁰.

Le soutien de l'État aux groupes extrémistes au début des années 1970 puis le retournement de ceux-ci vers les actes de violence et de vandalisme entraînent d'autres transformations spatiales et au niveau des façades des bars du centre-ville. Les services offerts par ceux-ci et sa qualité ainsi que les activités subissent également des changements radicaux sous la pression de la crise économique et de la poursuite étatique :

« Plus aucun bar du centre-ville ne s'affiche comme tel. Dans les enseignes le mot bar est remplacé par le mot restaurant ou *coffee shop* et les propriétaires de bars ou de débits d'alcool se sont résolus à badigeonner les vitres de leurs locaux d'une couleur sombre afin que l'on ne voie pas ce qui se passe à l'intérieur, ou bien à les recouvrir de feuilles de papier ou de tout autre matériau qui ne révèle pas leur véritable activité. Il n'est plus permis à aucun client de boire de l'alcool à la terrasse, ni même devant une fenêtre ouverte donnant sur la rue. Des précautions renforcées ont été prises après que plusieurs débits d'alcool ont été brûlés par des jeunes appartenant au mouvement islamiste. Les rares bars restants ont été contraints de payer régulièrement de grosses commissions aux officiers des services de renseignements dont ils dépendent ainsi qu'à des responsables de la municipalité pour que ces derniers leur permettent de subsister. Comme la vente des alcools locaux bon marché ne leur assurait pas un revenu suffisant pour payer ces commissions, les propriétaires des bars se sont trouvés obligés d'imaginer "une autre façon" d'augmenter leurs revenus ; certains d'entre eux choisissant d'encourager la prostitution en employant des femmes de petite vertu pour servir les boissons alcoolisées (comme cela était le cas du *Cairo Bar* à Tewfikieh, du bar *Mido* ou du bar *Pussy Cat*, rue Emad-el-Din), d'autres choisissant de fabriquer des boissons alcoolisées dans des ateliers rudimentaires au lieu de les acheter, de façon à doubler leurs bénéfices, comme cela fut le cas au bar *Halgian*, rue Antik-Khana ou au bar *Jamaïca*, rue Chérif, ces alcools frelatés de mauvaise qualité causant des accidents cruels dont le plus connu est celui dont fut victime un jeune peintre qui perdit la vue après avoir absorbé au bar *Halgian* un brandy dénaturé. Le parquet ordonna la fermeture du bar, mais son propriétaire obtint par la suite sa réouverture, par les moyens habituels »⁹¹.

Nous pensons que les précautions prises par les propriétaires de ces bars ne sont pas seulement de peur des attentats ou d'être contrôlé par l'état. Il s'agit d'un changement culturel radical dans la société égyptienne. Celle-ci devient beaucoup influencée par la culture des groupes islamistes associée à celle des migrants revenus des pays du Golfe. Malgré les attentats commis par les

⁹⁰ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, Paris, traduit de l'arabe (Égypte) par : Gilles GAUTHIER, 2006 , p. 47-48.

⁹¹*Ibid.*, p.48 -49.

extrémistes, cela n'a pas empêché les influences de la culture islamiste dans la société. Le centre-ville témoigne d'un évènement montrant l'empathie que porte la population vers les groupes islamistes : en 1980, les Frères Musulmans font un appel à la prière de la grande fête (*Aïd al-Adha*) à la place d'Abedine en plein air, en face du palais présidentiel d'Abedine, le siège du pouvoir à l'époque de la monarchie, et l'appel réussit à rassembler un nombre de 400 000 croyants venant de nombreux quartiers du Caire, voire d'autres villes. Le choix de la place en plein centre-ville exprime la volonté des islamistes de défier les autorités et de faire une démonstration de force, en pariant sur leur influence sur la société égyptienne. Selon Heykal, les islamistes ont la permission de l'État pour organiser cet évènement à cette place stratégique,⁹² mais nous pensons que le gouvernement, conscient de l'influence des islamistes et de l'importance de la prière de fête chez les musulmans, n'a pas osé s'y opposer.



Figure 3.3.31. Bar Stella à la rue Talaat Hard derrière les vitres badigeonnées.



Figure 3.3.32. Bar al-Horria, Bab el Louk, derrière les vitres badigeonnées.

Quant à l'immeuble Yacoubian, la morphologie sociale impactée par la pression démographique et le climat politico-économique tendu, entraîne des transformations d'usage pour les appartements : « Ensuite arriva l'*Infitah* des années 1970 et les riches commencèrent à quitter le centre-ville pour aller vers Al-Mohandessine et vers Medinat Nasr. Certains vendirent leurs appartements de l'immeuble Yacoubian, d'autres les transformèrent en bureaux et en cabinets médicaux pour leurs enfants récemment diplômés ou les louèrent meublés aux touristes arabes »⁹³. De même, l'espace au rez-de-chaussée qui servait de garage aux voitures de luxe pour les habitants de l'immeuble ainsi que le grand magasin d'argenterie sont rachetés par le hadj Azzam au cours des années 1970. Ce dernier les transforme en un magasin des vêtements⁹⁴. Le nouvel usage colle aux nouveaux modes de consommation révélés par l'époque de l'ouverture économique. C'est le cas de plusieurs magasins au centre-ville qui se sont transformés en boutiques de vente de biens de grande consommation.

La nouvelle transformation est représentée par la troisième génération des habitants de l'immeuble, après la première, composée des élites et des étrangers et la deuxième, constituée des générations des officiers et des bureaucrates. Quant à la troisième, la génération en question,

⁹²ELELA Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques*, op. cit.

⁹³ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 21-22.

⁹⁴*Ibid.*, p. 19.

elle se compose de jeunes qui changeront la fonction résidentielle de ces appartements en des bureaux ou des cliniques. Cela a eu un impact négatif sur les espaces et les façades des immeubles du centre-ville. Certains de ses appartements subissent des divisions internes pour qu'un de ceux-ci comprenne plusieurs bureaux ou cliniques. Les cloisons utilisées pour réaliser ces divisions sont faites par des matériaux qui ne correspondent pas à ceux de la construction d'origine. Les cloisons fabriquées avec des briques rouges, du bois ou des vitres sont en effet inappropriées au niveau de la ventilation, du confort thermique et de la séparation acoustique, sans parler de la déformation de l'aspect visuel et du déséquilibre de la répartition des espaces.

Les nouveaux usages des appartements au centre-ville affectent même les façades des immeubles, à tel point qu'ils sont considérés par Galila El Kadi comme des « transformations sauvages »⁹⁵. Au fil du temps, les façades de style classique des immeubles sont totalement recouvertes par les panneaux publicitaires et les enseignes. En 2017, les autorités municipales commencent à enlever des enseignes de médecins, d'avocats et de compagnies touristiques des façades des anciens immeubles sur les places d'al-Falki et Bab El-Louk au centre-ville. Les panneaux enlevés de ces places en question atteignent le nombre de 5 000, issus de plus de soixante immeubles. Les usages informels au centre-ville se développent sous l'époque de l'ouverture économique en envahissant les passages et les cours entre et à l'intérieur des immeubles « par un micro commerce informel et un grignotage des servitudes »⁹⁶.



Figure 3.3.33. Les panneaux sur la façade d'un ancien immeuble à Bab El Louk au centre-ville.

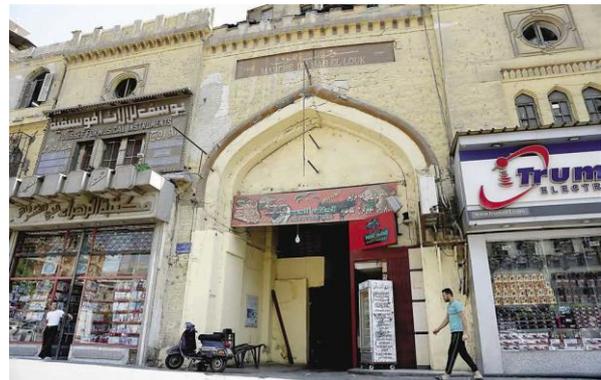


Figure 3.3.34. : Les panneaux publicitaires sur la façade du marché du Bab El Louk (daté de 1912).

Quant aux toits de *l'Immeuble Yacoubian*, conformément à l'éclatement urbain à la fin des années Nasser, les cabanes en fer deviennent une entité indépendante de l'immeuble en accueillant de nouveaux locataires qui s'approprient les espaces indépendamment ou collectivement, en transformant ces cabanes en un immeuble au-dessus de l'immeuble. Selon les termes du critique littéraire Hussien Hamouda, le statut du toit de l'immeuble ressemble à la marge d'un texte qui devient un texte en lui-même⁹⁷. Ce point de vue correspond à celui de Jean-Charles Depaule et Sawsan Noweir, qui affirment que « la bidonvilisation des toits

⁹⁵EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 94.

⁹⁶*Ibid.*, p. 94.

⁹⁷HAMOUDA Hussein, *Mayadin al-Ghadab (La places de la colère)*, Dar El Ein, 2013, p. 79.

constitue une sorte de ville parallèle »⁹⁸. Développées sous l'*infitah*, certaines de ces cabanes sont transformées en petits magasins et en ateliers accueillant beaucoup de clients, comme celui de Malak, un des personnages du roman. Celui-ci réussit à ouvrir un atelier de confection de chemises, contrairement à la loi et malgré le désaccord des autres habitants. Le syndic profiteur Fikri Abd El Chahid accepte de louer la cabane à Malak en échange d'une somme de six mille livres. À partir de ce moment, l'atelier Malak accueille « toutes sortes des gens : des clients pauvres, des riches, des cheikhs arabes, des courtiers, des bonnes, des prostitués et des petits commerçants »⁹⁹.

Le départ de la société habitant le centre-ville et le remplacement de celle-ci par une autre met un terme à l'appartenance des cabanes de fer aux appartements, ce qui fait que ces cabanes deviennent totalement indépendantes en se transformant en logements pour de nouveaux locataires. Selon un processus de concession, les domestiques des locataires, qui habitaient ces cabanes en fer, commencent à louer celles-ci à de nouveaux migrants dont la plupart travaillent au centre-ville sans posséder beaucoup de moyens. Par la suite, les nouveaux locataires mariés s'y installent avec leurs familles, alors que d'autres s'en servent comme domiciles conjugaux. Les cabanes en fer deviennent la traduction spatiale d'une nouvelle société sur les toits de l'immeuble :

« Ces transactions furent facilitées par la mort de M. Grégoire, le syndic arménien de l'immeuble, qui gérait les biens du millionnaire Hagop Yacoubian avec la plus grande probité et la plus extrême rigueur et en envoyait tous les ans en décembre le revenu en Suisse où avaient émigré les héritiers de Yacoubian après la révolution. Grégoire fut remplacé dans ses fonctions de syndic par maître Fikri Abd el-Chahid, un avocat prêt à tout pour de l'argent, qui prélevait une commission élevée sur toutes les cessions de cabanes de fer, ainsi qu'une commission, non moins élevée pour rédiger le contrat du nouveau locataire »¹⁰⁰.

Nous trouvons dans ce passage une claire différence soulignée entre deux hommes et deux générations. Les cabanes en fer n'auraient jamais pu être louées de cette façon pendant la vie de M. Grégoire qui appartient à une époque cosmopolite, mais révolue. Celui-ci représente l'honnêteté et la rigueur envers les héritiers du propriétaire, bien qu'ils soient partis à l'étranger. Tandis que l'avocat Abd el-Chahid représente la corruption et la cupidité de l'époque de l'ouverture économique : afin de s'enrichir, il ne se gêne pas pour exploiter les locataires pauvres. Fikri Abd el-Chahid est l'incarnation de nouvelles valeurs sociétales stimulées par la situation politique et économique difficile à la fin de l'époque nassérienne, puis entrées en vigueur sous l'impulsion de l'ouverture économique. Ces nouvelles valeurs résultent de la corruption constitutionnelle, la répression et la fausse austérité étant, selon nous, les inconvénients du régime nassérien. L'ouverture économique n'est qu'un déclencheur de ces valeurs qui sont générées par l'effet de choc de la défaite de 1967.

⁹⁸DEPAULE Jean-Charles et SAWSAN NOWEIR, « Balcons au Caire - Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », " *Architecture and Behaviour* 2.3-4, vol. 2, n° 3-4, 1986, pp. 301-321., p. 303.

⁹⁹ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 230.

¹⁰⁰*Ibid.*, p. 22-23.

Dans le roman, un autre personnage représente les nouveaux acteurs de la période de l'ouverture économique, il s'agit d'Al-Hadj¹⁰¹Azzam. Il est décrit comme un millionnaire d'une soixantaine d'années, il représente la classe des hommes d'affaires. Il figure parmi les migrants qui ont commencé leur carrière au centre-ville dans les années 1960 : il est venu de la province de Sohag (au sud de l'Égypte) pour trouver du travail, et il est devenu cireur de chaussures dans la rue Soliman Pacha. Après une vingtaine d'années, Azzam devient excessivement riche en prétendant qu'il travaillait dans un pays du Golfe. En vérité, on découvre qu'il est un baron de la drogue. Dans le roman, il possède des magasins au rez-de-chaussée de l'immeuble Yacoubian. Azzam représente la couche parasitaire des nouveaux riches ou les Gros Chats¹⁰² selon les termes de l'État. Ceux-ci profitent de l'ouverture économique en y participant avec un grand pouvoir d'achat. Azzam est décrit comme une personne qui « a une propension irrésistible à acquérir des biens immobiliers et des magasins au centre-ville » à tel point qu'il devient « sans conteste le grand manitou de la rue Soliman Pacha. Les gens ont recours à lui pour régler leurs problèmes et pour arbitrer leurs différends »¹⁰³. Finalement, il réussit à adhérer au parti majoritaire de l'État (le Parti National Démocratique) et est élu, après des élections frauduleuses, comme membre du parlement, pour la circonscription électorale du Qasr el-Nil¹⁰⁴. Entre Fikry Abdel Chahid et Hadj Azzam se trouvent les classes inférieures qui sont les plus touchées par les politiques de l'ouverture économique. La mise en place de politiques de libération économique pousse l'État à appliquer un processus de laisser-faire. Ceci donne naissance par la suite à des couches parasites dans la société égyptienne, mais en même temps il tourne le dos aux couches moyennes et défavorisées. Abandonnés par l'État et envahis par la colère et la dépression de ne pas pouvoir monter l'échelle sociale, les habitants des toits de l'immeuble Yacoubian sont noyés dans leur misère et sont à la recherche d'une solution. Le dialogue suivant entre Taha, le fils de concierge de l'immeuble, et Boussaïna, suite au refus du dossier de Taha à l'académie de police à cause du métier de son père, en dit long sur la situation de la couche sociale à laquelle tous les deux appartiennent :

« - Je t'en prie Taha, arrête de te tourmenter.

Sa voix le fit réagir et il s'écria avec amertume :

- Je suis en colère de m'être donné tant de peine. S'ils avaient mis dès le début comme condition le métier du père, j'aurais compris. Il fallait qu'ils disent "interdit aux fils de concierge"... de plus, tout cela, c'est contraire à la loi. J'ai consulté un avocat et il m'a dit que si je leur faisais un procès je le gagnerais.
- Quel procès ? Laisse tomber ! Tu veux mon avis ? Avec la moyenne que tu as, tu entres dans la meilleure faculté de l'université, tu en sors avec mention très bien, tu vas te faire un peu d'argent dans un pays du Golfe et tu reviens ici vivre comme un roi.

¹⁰¹Titre religieux donné à tout musulman qui a accompli le pèlerinage à La Mecque et à Médine. Dans la société égyptienne, ce titre peut être un signe de la piété de la personne.

¹⁰²Les gros chats ou les Fat Cats est un terme anglais d'origine américaine ; utilisé pour la première fois en 1920 pour décrire les hommes riches et politiquement engagés. En Égypte, le terme est utilisé en 1975 par Refaât Al-Mahgoub le Secrétaire Général de l'Union Arabe Socialiste pour décrire le phénomène des nouveaux riches ou la couche parasitaire pendant *l'infitâh* (l'ouverture économique) (article : « les gros chats et le prochain président », *Magazine Octobre*, le Caire 18.05.2014, URL : <<https://www.masress.com/october/147577>> consulté le 23.05.2018.

¹⁰³ALASWANY Alaa, *L'Immeuble Yacoubian*, op. cit., p. 70-71.

¹⁰⁴*Ibid.*, p. 70-71.

Taha la regarda longuement, puis baissa à nouveau sa tête. Elle reprit :

- Tu vois, Taha, c'est vrai que je n'ai qu'un an de moins que toi, mais je travaille et le travail m'a beaucoup appris : ce pays n'est pas notre pays, Taha, c'est le pays de ceux qui ont de l'argent. Si tu avais eu deux mille livres et que tu les avais données en bakchich, personne ne t'aurait demandé le métier de ton père. Gagne de l'argent, Taha, tu auras tout ce que tu voudras, mais si tu restes pauvre on te marchera dessus.
- Je ne peux pas les laisser faire sans rien dire. Il faut que je dépose une plainte.
- Tu vas te plaindre de qui à qui ? Écoute-moi : laisse tomber ces idées qui ne mènent à rien. Fais des efforts, obtiens ton diplôme et ne reviens pas ici avant d'être riche. Et si tu ne reviens plus, c'est encore mieux.
- Alors tu penses que je dois aller dans un pays du Golfe ?
- Bien sûr ! »¹⁰⁵

Le dialogue montre un aspect sociopolitique important, il s'agit de la corruption régnant dans les appareils de l'État, y compris la police. Les inscriptions dans les écoles militaires et celle de la police en Égypte, censées être justes, sont impactées par les nouvelles valeurs sociales et culturelles de l'époque en pénalisant les couches sociales inférieures. Il convient de souligner que ces critères de sélection n'existaient pas avant la révolution de juillet 1952. Nasser et Sadate, dont le premier est fils de facteur et le second fils de greffier, ont été admis à l'académie militaire en 1936, et Hosni Moubarak, dont le père est huissier, y a été admis à son tour dix ans plus tard. En outre, nous pouvons comprendre que l'absence de contrôle de l'État, l'impuissance des lois, les pots de vin et l'injustice marquant l'époque incitent la jeunesse égyptienne à quitter leur pays pour courir vers les monarchies pétrolières aux pays du Golfe qui leur permettent de réaliser leurs ambitions. Finalement, le retour en Égypte ne sert qu'à exercer sa supériorité sur les autres et prendre place au sommet de la pyramide sociale.

Dans *Morceau d'Europe*, après avoir décrit l'état des immeubles dégradés au centre-ville : « les bâtiments ont vieilli, se sont érodés au fil des années, ses verrières ont été colonisées par les rats »¹⁰⁶, le narrateur évoque les nouveaux quartiers en ces termes : « le quartier d'al-Mohandessine devient le nouveau centre commerçant du nouveau Caire, qui s'est déplacé vers l'ouest comme il l'avait déjà fait auparavant. Mais cette fois, il a été déplacé par les Officiers Libres, puis ceux-ci sont partis après l'avoir laissé entre les mains de Macdonald et ses semblables »¹⁰⁷. Il s'agit dans cette citation de trois processus de déplacement du centre-ville du Caire signifiant trois projets de la modernisation : le premier est celui de l'époque d'Ismaïl où le centre-ville a été construit à l'ouest de la vieille ville. Puis, pendant l'ère nassérienne, le centre se déplace vers les nouveaux quartiers sur la rive ouest. Finalement, le dernier processus se déroule à l'époque de l'ouverture économique considérée comme une ère d'américanisation du Caire. Dans le propos d'al-Nazer, le narrateur de *Morceau d'Europe*, il s'agit d'un déplacement continu du centre vers l'ouest accompagné, sous l'*infitah*, d'une transformation

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 82-83

¹⁰⁶ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 203. Notre traduction et la citation originale : شاخات المباني، تأكلت بفعل القدم. سكنت مناورها الجرذان.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 205. Notre traduction et la citation originale : صار حي المهندسين المركز التجاري الجديد للقاهرة الجديدة التي زحفت غربا كما فعلت من قبل. زحف به الضباط الأحرار أولا، ثم تواروا بعد أن أسلموها لماكدونالد وماشابه.

radicale dans la société vers l'américanisation. Celle-ci est marquée par l'abandon du centre-ville, notamment de ses cafés et de ses magasins de luxe par les classes aisées. Le centre-ville devient « démodé » aux yeux de celles-ci, car il ne correspond pas aux critères de consommation à l'américaine :

« [...] Les rues du centre-ville deviennent répulsives à ceux qui ont l'argent. Ils ne sont pas forcément des riches, mais assez aisés pour le faire. Les riches ne sont plus parmi les clients de *Groppi* et *al-Américaines*. Ils ne font plus leur shopping de la rue Qasr el-Nil mais ils le font plutôt en Amérique et en Europe. Ils se dirigent vers les *malls* qui sont des complexes commerciaux autonomes ou attachés à des hôtels 5 étoiles. Le World Trade Centre est le mall le plus connu au Caire, une version réduite de celui de New-York portant son nom. C'est un bâtiment à plusieurs étages donnant directement sur le Nil à Būlāq, près de l'ancienne imprimerie. Il était prévu qu'il soit un morceau d'Amérique, mais parfait ou pas, cela n'a pas beaucoup d'importance. Ce projet du mall n'est pas nouveau, car il est précédé par les rues du quartier Al-Mohandessine [...] »¹⁰⁸.



Figure 3.3.35. Le World Trade Centre du Caire.



Figure 3.3.36. La rue de Jame'et el Duwal, quartier d'al-Mohandessine.

Les nouveaux clients, acteurs de l'ouverture économique, ayant un grand pouvoir d'achat ainsi qu'un nouveau mode de consommation totalement différent de celui connu au centre-ville, transforment leurs quartiers de destination sur la rive ouest comme de grands *shopping malls* étalés sur les rues de ceux-ci. En outre, Le Caire rassemble à l'époque de l'*infitah* deux morceaux appartenant à deux identités différentes : un morceau d'Europe, la partie du centre-ville ayant porté le projet de modernisation du XIXe siècle, et un morceau d'Amérique, incarné par les tours commerciales.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 250. Notre traduction et la citation originale : فاضت شوارعها بمن يملك المال اللازم للشراء. لا ليسوا بالضرورة أغنياء. بل ميسورين بالقدر الذي يسمح بالشراء. لم يعد الأغنياء هم رواد جروبي والأمريكين، الأغنياء الأغنياء لا يشترون الآن من شارع قصر النيل، يذهبون إلى أوروبا أو أمريكا للشراء، يقصدون الأصل مباشرة، أو يقصدون «المولز»، مجمعات تجارية قائمة بذاتها أو ملحقة بفنادق الخمس نجوم، أشهرها طبعاً مركز التجارة العالمي، ليس مركز نيويورك الذي ضربته الطائرات، بل صورة مصغرة منه، يحيل إليه، يحمل اسمه. مبنى من عدة طوابق يطل على النيل في بولاق، قرب المطبعة القديمة. قطعة من أمريكا، هذا هو المقصد، متقنة أو خلاف ذلك، لا يهم كثيراً. ليس المشروع جديداً، سبقته شوارع حي المهندسين ومدينة الضباط.

Conforme à l'idéologie nassérienne socialiste et panarabiste, le quartier Al-Mohandessine est destiné principalement à loger les officiers et les bureaucrates de la classe moyenne. Depuis la fin des années 1950, les rues de ce dernier portent les noms des héros de guerres arabes, comme Ahmed Abdel Aziz¹⁰⁹, Jul Jamal¹¹⁰ et Abdul Moneim Riad. Certaines de ces rues portent le nom de significations panarabistes tel que la Ligue Arabe, Damas, Jérusalem, Gaza, Iraq, Hedjaz et Adn. Dans les années 1970, écrit le narrateur de *Morceau d'Europe*, le quartier d'Al-Mohandessine est devenu le quartier le plus moderne au Caire « Bien qu'il soit sur la rive ouest, hors des limites du Caire, car il relève administrativement du gouvernorat de Guizeh »¹¹¹. Dans un autre passage, al-Nazer décrit le rôle joué par le quartier étant le nouveau centre de la ville :

« Aucun des futurs descendants nés dans les appartements et dans les nombreux hôpitaux de ce quartier ne saura jamais quoi que ce soit sur Ahmad Abdul Aziz, Jul Jamal ou Abd al-Munim Riad. Quand ils grandiront et deviendront garçons et filles adolescents à l'université, ils seront attirés par *McDonalds* et *Kentucky Fried Chicken*, *Mr Donut* et *Baskin Robbins*. Toutes ces franchises sont regroupées à l'intersection des deux rues d'Al-Batal Ahmed Abdul Aziz et Jamiyyat al-Duwal [la Ligue Arabe]. Il n'y aura aucune trace de la Ligue Arabe dans ce quartier, sauf pour les résidents de certaines des familles aisées du Golfe vivant dans les bâtiments les plus hauts et les plus élégants du quartier »¹¹².

Il est évident que dans la seconde moitié des années 1970, l'histoire a annoncé à la fois la détérioration du centre-ville et l'essor de centres secondaires sur la rive ouest. Malgré tout, le centre-ville a eu sa part du projet d'américanisation. Les nouvelles entreprises à l'américaine et les restaurants du *fast food* remplacent les cercles fameux de rencontres d'intellectuels, tels que les cafés Astra et Isavich à la place Tahrir. Le premier, qui était le lieu de rencontre des officiers nationalistes à l'époque de la monarchie¹¹³, deviendra à la fin des années 1980 deux restaurants de *fast food* : Pizza Hut et Hardee's, et un bureau touristique d'une compagnie aérienne. Tandis qu'Isavich deviendra un salon automobile (showroom). Le café Sphinx situé à la rue Talaat Harb où le romancier Naguib Mahfouz organise son salon culturel¹¹⁴ se transforme en une boutique de chaussures. Le salon de thé indien dans lequel un courant révolutionnaire est né du Mouvement Démocratique de la Libération National (HATDO) en 1965 se transforme à partir

¹⁰⁹ Jul Jamal (1932-1956) est un officier de marine syrien qui est tombé en martyr lors de la guerre de Suez 1956.

¹¹⁰ Ahmed Abdel Aziz (1907-1948) est un officier égyptien, héros de la guerre de Palestine de 1948, où il est tombé en martyr.

¹¹¹ ACHOUR Radwa, *Qit'at min Ūrūbbā*, op. cit., p. 204. Notre traduction et la citation originale : رغم أنه جغرافياً غرب النهر، يقع خارج نطاق القاهرة، يتبع إدارياً محافظة الجيزة فهو جزء منها

¹¹² *Ibid.*, p. 255. Notre traduction et la citation originale : لن يعرف أي من المواليد الذين وضعتهم أمهاتهم في شقق الحي، وفي مستشفياته الكثيرة شيئاً عن أحمد العزيز وجول جمال وعبد المنعم رياض. وعندما يكبرون قليلاً ويصبرون أولاداً وبنات أو شباباً في الجامعة سيقبلون على ماكدونالد وكتناكي فرايد شيكن ومستر دونت وباسكين روبنز وكلها متجاورة عند تقاطع شارعي البطل أحمد عبد العزيز وجامعة الدول العربية. ولن تشهد شوارع الحي المتفرعة من شارعي البطل أحمد عبد العزيز وجامعة الدول العربية شيئاً من مظاهر الرابطة العربية سوى سكني بعض الميسورين من أهل الخليج في البنايات الأعلى والأكثر فخامة.

¹¹³ Dans ce café, a eu lieu l'organisation de l'assassinat du ministre Amin Othman (1946), qui était inféodé à la puissance occupante, par un groupe de jeunes nationalistes dont l'officier (président plus tard) Anwar Sadate faisait partie.

¹¹⁴ Avant, il tenait salon au Casino de l'Opéra, puis au café Sphinx à partir de 1964, et enfin au café Riche. Les trois cafés se trouvent au centre-ville.

de 1992 en centre culturel indien¹¹⁵. Le seul café qui conserve ses fonctions est celui de *Wadi El Nil* mais en ne jouant plus aucun rôle dans la vie politique et culturelle¹¹⁶. Tout se passe comme si le passé intellectuel de ces cafés était nié. Ne perdurent que les établissements neutres, sans engagement.



Figure 3.3.37. Café Astra en 1975.



Figure 3.3.38. Hardee's à la place du café Astra.



Figure 3.3.39. Les restaurants de fast food à la place d'Isavitch.



Figure 3.3.40. Magasin de chaussures à la place du café Sphinx.

Sur un autre plan, la dégradation du centre-ville est évoquée aussi dans les narrations d'al-Nazer illustrant une image de la place Attaba et celle de l'Opéra et les transformations qu'elles ont subies à la suite de l'ouverture économique :

« Al-Nazer a voulu traverser la place en se dirigeant vers la rue de la poste, mais il a trouvé cela très difficile, car les voitures roulent à grande vitesse vers le pont suspendu sur la rue d'Al-Azhar et vers le tunnel en dessous. Avant de traverser vers le côté ouest de la place, il a tourné autour la statue d'Ibrahim Pacha dont on a renouvelé l'espace autour en ajoutant un sol en marbre entouré d'une pelouse verte centrée par la statue de bronze sur un nouveau socle ou bien c'est le même, mais renouvelé ? S'est-il demandé. Il a laissé la statue derrière lui pour traverser du côté de la place où se situe l'Opéra Mall, un bâtiment en béton remplaçant l'ancien cinéma¹¹⁷

¹¹⁵Saïd Mekki, *Moqtanariat Wist al-Balad (les Collections du Centre-ville)*, 2ème., le Caire, Dar al Shorouk, 2010, p. 417.

¹¹⁶EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement*, op. cit., p. 144.

¹¹⁷ Il s'agit du cinéma Opéra qui existe jusqu'à nos jours mais il ferme ses portes.

et le casino, celui de Ba'adia. Il a tourné à droite pour s'arrêter au carrefour où il ne savait pas quelle rue est celle de la poste. Il a remarqué un ancien bâtiment dégradé au style victorien à sa gauche ! Face à ceci un petit bâtiment de trois étages peint en vert surmonté par un petit minaret qu'il a remarqué grâce à la voix d'un muezzin qui chanta soudainement dans son microphone. Il a contemplé la scène : les balcons du bâtiment, le minaret et le microphone sont en harmonie chaotique [...] »¹¹⁸.



Figure 3.3.41. Mall de l'opéra à la place du Casino Badia'a



Figure 3.3.42. Casino Badia'a remplacé par le mall.



Figure 3.3.43. Cinéma Opéra (fermé) situé à côté du casino Badia'a.

Dans cette scène, les aspects de la dégradation du centre-ville sont nombreux. Ils sont mêlés entre les tentatives de renouvellement de la place de l'Opéra, la construction de nouveaux bâtiments ne correspondant pas avec le contexte historique de la place et les grands projets de voies de circulation : le pont et le tunnel d'al-Azhar. Les lieux de mémoire sont remplacés dans la place par les nouveaux usages : les shopping *malls*, considérés comme de grandes masses ne portant aucune valeur architecturale et ne respectant pas l'histoire de la place. La culture islamiste est aussi représentée par la présence d'un immeuble-mosquée intégrant les usages

¹¹⁸ACHOUR Radwa, *Qit'at min Urubbā*, op. cit., p. 51. Notre traduction et la citation originale :

أراد العبور إلى شارع البوسطة، استصعب ذلك، السيارات تأتي مندفعة باتجاه الجسر العلوي المعلق فوق شارع الأزهر والنفق الأرضي المحفور تحته. قبل أن يعبر إلى الجانب الغربي من الميدان دار حول تمثال إبراهيم باشا. جددوا المكان، أضافوا أرضية من رخام يحيط بها مساحة من العشب الأخضر المعتمني به، يتوسطها التمثال البرونزي على قاعدة جديدة، هل هي جديدة أم مجلوة تبدو كأنها جديدة؟ خلف التمثال وراءه وعبر الشارع، عبر مرة أخرى فعاد إلى الجانب الشرقي من الميدان حيث «الأوبرا مول»، مبنى تجاري آخر إسمنتي أصم يشغل مكان السينما والملهي القديم، ملهي بدعية. انحرف يمينا وتوقف أمام تفرع الشارع، أيهما شارع البوسطة؟ انتبه إلى بناية باذخة ومهملة إلى يساره. طراز فكتوري، «طراز الحورية!» في مواجهتها بناية صغيرة من ثلاثة طوابق مطلية بلون أخضر تنتهي بمئذنة صغيرة نبيه لوجودها صوت مؤذن انطلق منها فجأة عبر مكبر للصوت. رفع عينيه. بدت شرفات المبنى والمئذنة ومكبر الصوت متمسقة في عشوائيتها.



Figure 3.3.45. Place d'Attaba, 2017.



Figure 3.3.44. Le bâtiment de la Caisse de la dette caché derrière le pont d'al-Azhar.

L'idée de l'américanisation du Caire pendant la période de l'ouverture économique est évoquée par le sociologue Sa'ad el-Dine Ibrahim. Celui-ci compare le projet d'américanisation sous Sadate à celui de l'eupéanisation sous khédive Ismaïl en affirmant que « si Paris et Rome sont le modèle préféré pour Ismaïl, Los Angeles et Houston le sont pour Sadate »¹²⁰. Après la guerre de Kippour, la mise en place de nouvelles politiques économiques, puis l'accord de paix avec Israël, le projet de Sadate vise une transformation de la capitale correspondant à la nouvelle orientation de l'État vers l'ère néo-libérale. Pour ce faire, explique Ibrahim, Sadate cède aux aides économiques provenant des États américains et européens, aux technologies et aux experts occidentaux¹²¹. Les politiques menées par Sadate entraînent une ouverture des portes du pays aux étrangers et aux hommes d'affaires égyptiens et arabes. Ceux-ci contribuent avec les expatriés revenus au pays à démarrer l'ère des investissements marquée par la construction des grands hôtels, des tours résidentielles et de bureaux et des grands shopping malls. La nouvelle couche d'investisseurs privés crée une nouvelle mode de consommation basée sur une nouvelle demande aspirant à une qualité de luxe pour les logements et les services de la ville. La comparaison entre le projet de modernisation sous Sadate et celui d'Ismaïl est accordée de nouveau par l'anthropologue Farha Ghannam en soulignant une similarité entre les deux projets : il s'agit de la volonté de changer l'image visuelle de la capitale en vue d'attirer les étrangers et les classes aisées de la société égyptienne¹²².

3.5. Conclusion de la troisième partie

L'analyse des œuvres littéraires sélectionnées montre le centre-ville au cours de cette période comme un quartier qui rassemble les maux de la ville et de la société. Les transformations radicales que subit le centre-ville, en termes d'architecture, de ses usages et des comportements de ses habitants et de ses visiteurs incarnent une vision dystopique du quartier aux yeux des narrateurs de ces romans. La dégradation du centre-ville est considérée comme la vitrine des bouleversements sociopolitiques reflétant la confusion sociale, l'indétermination politique, la corruption institutionnelle, l'hypocrisie, la discrimination sociale et l'indifférence mutuelle de la part de la population et de gouvernement. La transformation majeure entre le régime

¹²⁰NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave MacMillan, 2011, p. 68.

¹²¹*Ibid.*, p. 70

¹²²GHANNAM Farha, *Remaking the Modern*, op. cit., p. 27–28.

socialiste des années Nasser et l'époque de l'ouverture économique sous Sadate est reflétée également dans les récits du centre-ville qu'on trouve dans ces œuvres, à tel point que la violence de l'ère de capitalisme, selon Namaan, n'est nulle part plus évidente qu'à travers les transformations du centre-ville¹²³.

L'image du centre-ville, au début de sa nouvelle ère capitaliste, cumule son histoire profonde depuis sa construction jusqu'au milieu du XIXe siècle. Elle représente quatre facettes essentielles : le centre de l'expérience de la modernisation à partir de l'époque d'Ismail, celui de la lutte contre la domination étrangère jusqu'à l'incendie du Caire, le cœur « égyptianisé » de la capitale du monde arabe sous Nasser et finalement l'incarnation partielle du rêve capitaliste de l'américanisation. L'accumulation de ces facettes donne que l'image finale du quartier, selon Namaan, s'apparente à « une ruine moderniste » qui joue en même temps le rôle d'un lieu historique de patrimoine architectural et urbain¹²⁴.

Tandis que selon la critique littéraire Ève de Dampierre-Noiray, cette image du centre-ville, notamment à l'époque de l'ouverture économique, à travers les représentations littéraires, signifie une diachronie entre son rôle de ville « coloniale » sous le projet de modernisation au cours de XIXe siècle et son positionnement actuel face aux exigences de l'américanisation : « Cette diachronie met en relief la continuité entre un imaginaire dichotomique calqué sur un modèle d'occupation et sa transposition, à partir des années 1970 et 1980, en temple de la consommation »¹²⁵.

Les lieux du centre-ville témoignant d'une histoire profonde, évoquée dans les œuvres sélectionnées représentent des points de repère du quartier reflétant toutes les facettes en question à la fois. Ces points de repère remarquables sont considérés selon nous comme des éléments constituant une nouvelle cartographie du quartier sur laquelle nous pouvons observer clairement l'évolution du centre-ville, aux niveaux architectural et urbain, en déphasage ou pas avec ces descriptions romanesques qui en disent long, à travers les situations, les vécus des personnages et leurs dialogues, sur les circonstances menant à ces transformations radicales, sans oublier le statut d'habitants et de visiteurs du quartier étant au cœur de tout changement.

¹²³NAAMAN Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature*, op. cit., p. 170.

¹²⁴*Ibid.*, p. 170.

¹²⁵DAMPIERRE-NOIRAY Ève de, *De l'Égypte à la fiction, Récits arabes et européens du xxe siècle*, op. cit, p. 281-282.

Conclusion générale

« La première fois l'Histoire se répète comme une tragédie, la seconde fois comme une farce. »

Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, 1852.

« Ceux qui refusent de comprendre le passé sont condamnés à le revivre. »

George Santayana, *The Life of Reason*, Volume 1, 1905.

Conclusion générale : Les sept facettes du centre-ville du Caire

Notre objectif principal pour ce travail de recherche était de construire un nouvel état de connaissance sur l'évolution du centre-ville du Caire depuis sa construction, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, jusqu'au début de l'époque de *l'infitah* (l'ouverture économique) au lendemain de la guerre de Kippour en 1973. Ces nouvelles connaissances sont constituées à partir des nouvelles dimensions sociétales et politiques de la ville, représentées dans les œuvres fictionnelles, littéraires et cinématographiques, consacrées à la ville du Caire.

Les nouvelles dimensions que nous avons découvertes à travers l'étude des représentations fictionnelles du centre-ville du Caire révèlent différentes facettes de la relation entre la ville et ses habitants, tout en racontant une histoire différente mais complémentaire de celle connue à travers les études cartésiennes (scientifiques) qui portent sur l'histoire du Caire et de son centre. Complémentaire, car nous nous sommes servis de ces études pour vérifier la réalité des caractéristiques de la ville présentées dans ces fictions, et différente car ces dernières ont montré comment la société cairote a su réagir puis s'adapter à la construction d'une nouvelle ville apparue relativement subitement. Tout au long de son histoire, cette évolution du centre-ville du Caire a été impactée par une volonté politique des dirigeants éloignée de celle de la population égyptienne. Les représentations littéraires de la vieille ville du Caire, surtout celles émanant des orientalistes et des voyageurs européens, semblent en effet avoir affecté la classe dirigeante égyptienne à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Mettant en lumière la dégradation de la vieille ville et son incapacité à être la capitale d'un pays influent, les représentations littéraires ont joué un rôle déterminant dans la construction de la ville moderne (le centre-ville).

Ces visions, qu'elles aient été inspirées par des ambitions nationalistes ou personnelles, n'ont jamais été en accord avec celles de la population. L'écart s'est creusé entre l'appréciation « officielle » de cette ville moderne, vue comme un symbole d'orgueil par le régime au pouvoir qui l'a construite, et l'accueil public de celle-ci. Cet écart est souligné par les différences radicales, qu'elles soient architecturales ou sociales, entre la ville moderne et la ville existante datant du Xe siècle (la vieille ville). C'est sur ces différences que s'appuient les représentations littéraires du Caire depuis le début du XXe siècle. Ces représentations ont souligné la réalité dichotomique des deux villes en juxtaposition, voire en opposition. Depuis la publication de *H'addith 'Isâ ibn Hicham* (1907), l'un des premiers romans contemporains en Égypte, la relation entre les « deux sœurs ennemies » est illustrée à travers des personnages qui se déplacent depuis la vieille ville vers la ville moderne pour des raisons diverses. Les nouvelles expériences vécues par ces protagonistes montrent alors différentes facettes de la ville-moderne jusqu'aux grands bouleversements entraînant la chute de la monarchie et l'avènement d'une nouvelle ère, celle de la république. Au cours de cette dernière, les représentations de la ville ont offert de nouvelles dimensions de l'histoire de l'évolution du quartier. De toutes ces

représentations que nous avons analysées au cours de notre voyage entre les réalités et les fictions de la ville, nous avons conclu sept facettes représentant l'évolution sociopolitique de l'architecture et le paysage urbain du centre-ville du Caire (1869-1973). Pour chacune de ces facettes, nous avons donné un qualificatif qui résume l'ensemble de ses caractéristiques. Nous considérons que ces titres qualifiant les sept facettes du centre-ville du Caire sont des clés de compréhension qui mettent la lumière sur les phases de son évolution, de même que sur les idées directrices des différentes époques qu'il a traversées.

1. La ville fascinante : *Anna Horra (Je suis libre)* par Ihsan Abd el Quddus (1954) et *Zukâk al-Middak (Passage des miracles)* par Naguib Mahfouz (1947).

La ville fascinante réalise différentes conditions nécessaires au confort humain et social : les aspects esthétiques de son architecture, plaisants visuellement, un cosmopolitisme permettant la liberté personnelle, et l'accès aux progrès technologiques, aux institutions éducatives, aux cinémas et aux théâtres, qui constituent alors des éléments séduisants de la ville incitant les habitants de la vieille ville à mépriser leur milieu. Des places remarquables de la ville comme celles d'Ismaïlyya, d'al-Attaba et de l'Opéra, des rues comme celles de Fouad 1^{er}, Soliman pacha, Chérif pacha et Qasr El Nile, de même que des bâtiments importants comme celui de la Bourse, de l'université américaine du Caire, du siège de la Banque Nationale et de l'immeuble d'Immobilia sont des lieux représentatifs de la fascination que fait naître la ville moderne. Ces lieux sont source d'un étonnement réservé d'une part, et d'un mouvement tumultueux d'autre part. De leur côté, les espaces de la vieille ville, comme la place de la citadelle, al Manchia, la rue d'al Khalig et l'impasse du Middak sont les marqueurs d'une dégradation urbaine et architecturale, d'une contrainte sociale et d'ambiances oppressantes. La dégradation de la vieille ville ne touche pas seulement le fond de ses ruelles, mais ronge également les quartiers situés sur les limites géographiques séparant les deux villes, notamment au niveau de la rue d'al-Khalig, un peu comme si les narrateurs des romans désiraient montrer un état de détérioration prêt à se répandre à tout moment sur la ville moderne. Les limites entre les deux villes affichent clairement la séparation entre deux mondes. Celle-ci semble presque aussi profonde qu'une frontière entre deux états, dont l'un se serait dégradé tandis que l'autre se serait modernisé.

Malgré ses services, sa population cosmopolite et sa richesse architecturale, la ville moderne s'impose finalement comme une entité à laquelle la plupart des habitants de la vieille ville n'adhère pas ; ils la considèrent comme la vitrine d'une modernisation occidentale qui reflèterait leurs propres aspirations à la richesse et à une ascension sociale. Le soutien public apporté à la ville moderne, construite pour les élites et les étrangers, vient véritablement « d'en haut », jouant un rôle décisionnel, économique et culturel central. La relation entre une entité citadine nouvelle cumulant tous les aspects de la modernisation de son époque et une autre ancienne témoignant d'une histoire profondément ancrée cristallise une confrontation entre les deux villes, unies d'une façon contradictoire et finalement ironique : « Le Caire ressemble à une armée dont les soldats sont alignés, mais où chacun d'eux est habillé différemment, ce qui

rend l'aspect de l'ensemble drôle »¹. A ce sujet, l'historien Fouad Farag commente : « Certes, lorsqu'on contemple la beauté de l'architecture d'un édifice charmant [dans la ville moderne], on est censé être choqué par les scènes laides rassemblant la misère humaine dans l'un des édifices d'à côté [dans la vieille ville] »². Dans la ville moderne, à travers les représentations littéraires portant sur ce *Tale of two cities*, la ville moderne est représentée par ses services, son architecture et ses lieux remarquables, tandis que la ville ancienne est représentée par ses habitants, comme si la confrontation entre les deux villes se jouait entre le bâti de la ville moderne d'une part, et les attentes sociétales de l'autre. Dans les romans, de telles confrontations sont prédéterminées en faveur de la ville moderne : les nouvelles valeurs et la matérialité de la ville moderne séduisent dans un premier temps les habitants de la vieille ville, qui ne parviennent malgré tout pas à s'y intégrer complètement, ce qui provoque chez eux un sentiment de perte d'identité, les plongeant dans un état de confusion et finalement de dépression.

Or, nous avons noté que la fascination de la ville moderne va de pair avec le mépris de la vieille ville. En outre, il est à remarquer que les parcours des personnages des romans habitant la vieille ville, qui se dirigent vers la ville moderne, passent par trois phases essentielles : la première est celle de l'observation d'un état des lieux de leurs quartiers d'origine, s'accompagnant d'un constat de la dégradation des édifices et du paysage urbain, du manque d'espaces publics, d'ambiances polluées par la poussière et le manque d'entretien, et des comportements intrusifs de leurs voisins. Ces sentiments vont de pair avec une vision utopique de la ville moderne. La deuxième phase représente le pas franchi par ces personnages dans le but de quitter leur milieu (la vieille ville) pour s'installer dans la ville moderne. Elle repose sur la (re)découverte de la ville, fascinante par ses conditions de modernisation. Cette découverte ne va pas sans établir des comparaisons entre le paysage, les valeurs et la qualité de vie entre les deux villes. A ce stade, la comparaison est en faveur de la ville moderne, ce qui motive ces personnages à tenter de s'y intégrer. Quant à la troisième phase, il s'agit de l'échec définitif de ces tentatives, provoquant un choc qui se nourrit d'une désillusion vis-à-vis de cette ville idéale. Cette étape est souvent accompagnée d'une volonté du personnage de quitter la ville moderne, pour se réinstaller dans son milieu d'origine (Hamida dans *Zukâk al-Middak*) ou pour intégrer un autre quartier n'appartenant à aucune des deux villes (Amina dans *Ana Horra*).

2. La ville terrible : *Les Hommes oubliés de Dieu* par Albert Cossery (1941).

Dans cette facette, les habitants de la vieille ville ne s'installent pas dans la ville moderne, mais sont des visiteurs et observateurs de celle-ci. Ces visites temporaires sont notamment le fait d'opportunités matérielles, visant à profiter de la richesse de la ville et de ses habitants de la part de ceux qui souffrent de la pauvreté et de la négligence de la vieille ville. Ici, la ville moderne est un objet de conquêtes quotidiennes et rapides destinées à satisfaire les besoins vitaux des habitants de la vieille ville. Elle représente pour eux une entité uniquement

¹ FARAJ Fouad, *Al-Qāhira*, 1^{re} éd., Le Caire, Maṭba'at al-Ma'ārif wa-Maktabatuhā, coll. « al-Modon al-Misrya », 1946, vol. 3, p. 566.

² *Ibid.*

matérielle, incarnant la consommation et l'opportunisme. Malgré cela, les habitants de la vieille ville sont totalement exclus des joies citadines qu'ils observent dans la ville moderne à travers les lieux de loisir : les bars, les restaurants et les casinos le long des rues Fouad 1^{er} et Emad El Dine. Les services dont bénéficie la ville moderne, comme l'eau potable courante, l'électricité, les transports en commun et les ascenseurs dans les immeubles, inexistantes dans la ville ancienne, sont l'objet de regards envieux plutôt que des sources d'étonnement.

La ville terrible est toujours dans un état de développement et d'essor rapide, au point de s'étendre dans tous les sens, ce qui met la vieille ville, figée dans le déclassement continu et tombée dans l'oubli éternel, dans un état de siège. Les nouvelles cités qui viennent de naître au nord et au sud de la ville moderne représentent une continuité urbaine de celle-ci et deviennent ses « sœurs amies », à la différence de sa « sœur aînée », alors ennemie. Le caractère terrible de la ville moderne est lisible selon trois principaux niveaux. Tout d'abord, il est question d'un enjeu global, celui du développement urbain rapide, menaçant la vieille ville ; celle-ci risque par la suite, selon le narrateur de Cossery, de recevoir un coup fatal qui la ferait disparaître, et ce après l'avoir transformée en un *ghetto* dans lequel les habitants se sentent pris au piège. Ensuite, il s'agit d'un niveau plus intime, lié aux éléments de la ville que nous avons précédemment mentionnés, construits et développés pour servir spécifiquement aux classes supérieures de la société et répondre à leurs besoins luxueux, ce au détriment d'une vie dégradée, celle de la plupart des Cairotes habitant la vieille ville. Le fait que ces lieux soient bruyants, à la différence des anciens quartiers du Caire, silencieux et noyés dans la misère, souligne l'injustice sociale qui en ressort, provoquant chez les habitants des sentiments douloureux. Finalement, l'image des lumières éblouissantes sous lesquelles ces lieux se déploient donne l'impression que celles-ci seraient comme nourries de l'obscurité des quartiers situés à quelques mètres de-là. À cet égard, la ville moderne s'affiche comme un vif exemple d'égoïsme matérialiste, entraînant la ville dans l'ennui d'une vie monotone, vidée de la spiritualité qui caractérise la société de la vieille ville, certes solidaire mais qui demeure figée dans la souffrance. La construction d'une « Ville Lumière » aux bords du Nil aurait donc manqué son objectif, les lumières de la ville étant concentrées exclusivement sur un groupe social privilégié, ignorant l'autre partie de la population, considérée comme marginale.

Le troisième niveau de lecture de cette ville terrible porte sur la relation entre les habitants des deux villes. En effet, les comportements des habitants de la ville moderne sont caractérisés par une grande indifférence et un certain mépris envers leurs voisins, dont la principale cause serait celle d'une discrimination sociale coutumière, devenue presque culturelle. Celle-ci est en premier lieu fondée par l'action du régime au pouvoir, ce dernier ayant décidé de tourner le dos à la vieille ville en considérant son développement comme une affaire classée. Cette idée affecterait ainsi la perception des habitants de la vieille ville à propos de l'entité physique et sociale de cette ville moderne, les incitant à construire des relations utilitaires avec celle-ci afin de profiter au maximum de ses capacités, mettant tout affect de côté. Le pouvoir en place, responsable de cette situation injuste et conscient de ce qui se passe dans la ville moderne, préfère alors user de la répression, comme le feraient des régimes tyranniques, plutôt que d'envisager une amélioration de la vie des classes défavorisées, et ainsi diminuer ces écarts profonds entre les deux villes.

Au sujet de la répression, la sûreté de la ville moderne se voit confiée à des individus appliquant brutalement les normes sécuritaires en vigueur, et dont la mission se résume essentiellement à une oppression des visiteurs se déplaçant de la ville ancienne vers la ville moderne. L'activité de ce groupe oppresseur fabrique alors une strate parasite, qui n'appartient ni aux habitants de la vieille ville, ni à ceux de l'ancienne, mais relève plutôt d'une doctrine mercenaire intransigeante. Ce bataillon d'opresseurs devient alors un micrososome au service d'une classe influente et savante, tenue à l'écart d'une majorité de la population. Il s'agit d'une classe dirigeante, ayant tendance à préférer construire une « image radieuse » de la ville, servant ses ambitions, au détriment des conditions sociales du reste de la population. Finalement, le visage terrible de la ville moderne souligne une contradiction entre celle-ci et les habitants de la vieille ville, reposant sur le fait que ces habitants se voient méprisés et expulsés de la ville ; ils servent pourtant dans le même temps, aux yeux des dirigeants, comme le support d'une sorte de vitrine orientale nécessaire à la fabrique d'une image faussée de cette ville, celle d'une société homogène aux yeux des touristes.

3. La ville colère : *H'addith 'Isâ ibn Hicham (Ce que nous conta Isa Ibn Hicham)* par Muhammad Muwaylihi, (1907), *Les Hommes oubliés de Dieu* par Albert Cossery (1941) et *Qiṭ'at min Ūrūbbā (Morceau d'Europe)* par Radwa Achour (2003).

La facette de la ville colère est le résultat d'une désillusion, somme toute inévitable, causée par les écarts entre les mirages de la ville fascinante et la discrimination opérée par la ville terrible. Celle-ci est également liée à une série de conflits politiques résultant des graves erreurs de pouvoir ayant eu lieu avant la mise en place de la ville moderne. Ces mêmes erreurs, qui ont coûté à l'Égypte son indépendance en 1882, ont totalement changé la perception de la ville moderne, alors transformée en un front de la lutte contre la colonisation et le pouvoir tyrannique. Cette nouvelle perception de la ville moderne n'a pourtant pas empêché, bien qu'étant sous le même système politique autoritaire, la mise en place d'une nouvelle réalité de la ville moderne, celle d'être un symbole de l'occupation et de la présence étrangère dans le pays. Aussi, bien que les étrangers fassent partie intégrante de la société égyptienne, leur présence devient, après l'occupation britannique, un sujet sensible pour les Égyptiens, provoquant douleurs et colère.

Dans les représentations littéraires portant sur cette facette de la ville moderne, les lieux évoqués sont ceux qui témoignent d'un nouveau type de confrontation entre la ville moderne et l'ensemble des caiotes, et non pas seulement des habitants de la vieille ville. Toutefois, ces lieux, lorsqu'ils sont décrits dans les romans, demeurent les symboles de la ville coloniale, de la richesse et du pouvoir, tous concentrés ici. Les liens entretenus entre ces symboles urbains, que l'on retrouve avec les places et les avenues de la ville, créent des points d'influences qui représentent à la fois des monuments de leur époque, des indices d'une situation politique tendue et des lieux d'expression de la colère de la population. Les exemples de ces lieux sont nombreux : les places et les avenues importantes où se situent les institutions politiques telles que les places d'al-Ismaïlya, Qasr al-Doubara et Abedine, les rues d'al Qasr al Aini et d'Ibrahim pacha, ainsi que celles où se trouvent les grands hôtels et les lieux de loisir fréquentés par les étrangers comme la place de l'Opéra et al-Azbakéya, la rue de Fouad 1^{er} et Emad El Dine.

Chacune de ces rues et de ces places porte ainsi un ou plusieurs symboles de l'époque coloniale et de la lutte nationaliste, tels que le palais d'Abedine, de Qasr al Doubara, le palais du Cabinet, les hôtels Shephard et Sémiramis, la maison de l'Opéra ou encore le casino de Badia'a.

Au sein de cette ville colère, les confrontations ne sont pas uniquement de nature politique ; elles expriment également un grand malaise social, signifié par les grèves des travailleurs des services publics de la ville moderne, par la stigmatisation des biens des élites et des étrangers et enfin par les actes de vandalisme opérés lors des révoltes populaires associées aux mouvements de manifestation, et touchant les monuments de la ville datant du début de son essor. Les images de l'architecture et du paysage urbain associés à la ville colère se retrouvent alors en arrière-plan, sous la pression des masses populaires aspirant à de meilleures conditions de vie et à l'indépendance de leurs pays. Exceptionnellement, les deux villes, l'ancienne et la moderne, partagent alors une qualité malgré leurs importants écarts, celle de jouer le rôle de la résistance face aux ingérences étrangères. Tout comme la place d'al-Azhar de la vieille ville constituait l'héroïne de la résistance contre l'occupation française (1798-1801), la place d'Abedine et celle de l'Ismaïlyya prennent le relais en devenant, avec la place al-Azhar, les nouvelles héroïnes de la lutte contre les britanniques et le trône collaborateur.

À la différence de la vieille ville, les confrontations qui se déroulent dans la ville colère ont lieu devant les sièges du pouvoir, assurant une connexion visuelle directe entre la classe dirigeante et la population, et dont l'exemple le plus marquant est la Grande Manifestation d'Abedine, en 1881. Ici, l'urbanisation haussmannienne, plutôt que de conforter les logiques sécuritaires mises en place au cours des contrôles des masses populaires lors des révolutions, permet le rassemblement d'un très grand nombre de personnes dans les places et avenues de la ville moderne. Celle-ci devient ainsi une actrice motrice dans le déroulement de tels événements, que ses résultats soient voués à l'échec (Révolte d'Orabi, 1882) ou qu'ils atteignent partiellement leurs objectifs (Révolution de Sa'ad Zaghloul, 1919).

Ainsi, dans la ville colère, la définition des lieux importants n'est-elle liée ni à leur architecture haussmannienne remarquable ni à leur localisation dans la ville moderne. Ces lieux sont uniquement définis par la présence d'une population envahie par la colère et la douleur, révoltée contre un contexte politique instable, l'injustice sociale et une situation économique tendue. Lors des nombreuses manifestations, les grands édifices de la ville moderne représentant l'histoire de sa construction et des changements radicaux qu'a subi la société égyptienne semblent ainsi disparaître derrière la foule criant sa soif d'indépendance et de justice. Le paysage urbain de la ville moderne, dans son ensemble semble moins marquant que la volonté populaire, désireuse de réaliser un réel changement qui mettrait un terme aux maux sociétaux et établirait un système politique permettant une véritable participation démocratique, caractéristique des sociétés égalitaires.

Malheureusement, les erreurs commises par le régime royal depuis l'occupation britannique en 1882 ont tendance à se répéter. Les souverains égyptiens succédant à Ismaïl ne semblent pas capables de tirer des enseignements de leurs fautes, ayant tendance, à l'inverse, à accélérer le processus de détérioration politique et sociale tout en essayant de conserver « l'image radieuse » de leur ville moderne, sans prendre en compte le fait que celle-ci sera bientôt comme « une

chatte sur un toit brûlant»³. Bien que le développement architectural et urbain de la ville moderne ait continué sans cesse depuis le début du XXe siècle, les impacts de cette croissance n'ont fait qu'accentuer le sentiment populaire que cette ville n'appartenait pas, en fin de compte, aux Égyptiens. À leurs yeux, elle représenterait plutôt « un morceau d'Europe » appartenant aux élites et aux étrangers qui en profitent en se sentant supérieurs aux Égyptiens.

Dans ce climat de dépression et de souffrance, les sentiments haineux contre la ville moderne et sa population se sont accentués, jusqu'à exploser lorsque la ville moderne fut mise à feu le 26 janvier 1952. Les témoignages et les représentations littéraires des événements de cette « comédie noire », dans laquelle la ville moderne devient la proie des flammes, montrent les Cairotes comme des spectateurs indifférents ou enthousiastes, ou encore comme les acteurs d'un sabotage délibéré. Ces trois types de comportement manifestés lors de l'incendie du Caire résument un état sans précédent de colère contre la ville moderne, et de désespoir dans l'attente d'un changement, comme l'explique Anouar Abdel Malek : « L'incendie du Caire, que j'appellerais le mouvement de suicide du peuple égyptien vaincu en lui-même, ayant perdu tout espoir en ses représentants »⁴. La ville colère, par la gravité de cet événement, illustre la volonté populaire d'un grand bouleversement et annonce la fin d'une époque, posant les jalons d'une « nouvelle ère » qui sera celle de Nasser, sous la première république.

4. La ville ouverte : *Laa Tutfi' al Chams* (N'éteins pas le soleil), par Ihsan Abdel Qoudous (1960) et *Qiṭ'at min Ūrūbbā* (Morceau d'Europe) par Radwa Achour (2003)

Elle représente le début d'un cycle dans l'histoire du pays et un nouveau projet de modernisation, portant des ambitions totalement différentes de celles du premier projet datant de l'époque d'Ismail. Pour ce dernier, la construction d'une ville moderne visait à construire une capitale sur le modèle des villes européennes du XIXe siècle, tandis que pour Nasser la modernisation de cette ville représentait l'affirmation d'un cœur pour le monde arabe qui serait le support national des mouvements de libération, ainsi qu'un modèle africain régional, influant dans la lutte contre la colonisation. Sur le plan local, ce nouveau projet de modernisation sous Nasser, portant sur l'architecture et le paysage urbain de la capitale, visait à ouvrir celle-ci à toute la population égyptienne. Cette reprise en main est dédiée aux classes moyennes et défavorisées qui ont été négligées par la scène politique et sociale à l'époque de la monarchie.

Nous pouvons considérer que la facette de la ville colère a permis de changer le destin de la ville moderne, voire du pays, ayant naturellement évolué vers la facette de la ville ouverte à la population, comme l'explique Nasser dans l'un de ses discours : « le jour où Le Caire a brûlé, c'était une réaction d'un peuple en ébullition. Le visage brûlé du Caire a finalement montré que l'âme, le sang et le cœur du peuple brûlaient en même temps »⁵. L'incendie du Caire, selon

³ L'expression est tirée du titre du film *La Chatte sur un toit brûlant* (Cat on a Hot Tin Roof) réalisé par Elia Kazan en 1958. Elle décrit un état d'instabilité et une situation inflammée.

⁴ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, Paris, France, Éditions du Seuil, 1962, p. 300.

⁵ AHMED Ahmed Youssef, *Al-Magmou'a al-Kamela li Khotab wa Tasrihat al-Ra'is Gamal Abdel Nasser 1952-1954 Bina'a al-Thawara fi Misr (la Collection des Discours et des Déclarations du Président Gamal Abdel Nasser 1952-1954 la Construction de la Révolution en Égypte)*, 1^{re} éd., Le Caire, Markaz Derasat al-Wehdah al-Arabiya, 1995, vol. 1, p. 215.

Nasser, est « le premier signe de la révolution sociale contre la corruption des institutions de l'Etat »⁶. La décision de rendre la ville à toute la population n'est pas uniquement une décision politique, mais un impératif de l'histoire décidé par l'accumulation de plusieurs facteurs démontrant les lacunes de l'ancien projet de modernisation attribué à l'époque d'Ismail. Par conséquent, le paysage urbain dans la ville ouverte a radicalement changé de visage : dans la ville moderne, qui est désormais le centre de la capitale, les nouveaux usagers qui en étaient auparavant privés ont plus largement accès à ses espaces publics et à ses services. Les grandes places telles que celles de la République (Abedine), al-Tahrir (al-Ismaïlyya) et Tala'at Harb (Soliman pacha) accueillent de nouvelles activités en se transformant en d'agréables promenades. Les nouveaux usagers s'emparent alors largement des lieux de loisirs (surtout les salles de cinéma) et des boutiques de luxe situés le long de grandes avenues comme celles du 26 juillet (Fouad 1^{er}), Talaat Harb (Soliman pacha), Qasr El Nil et al-Tahrir (khédivé Ismaïl). L'ambiance générale a donc totalement changé, et les masses populaires imposent de nouveaux modes de consommation qui remplacent ceux des anciens usagers, entraînant en cela la disparition définitive de la dimension cosmopolite de la ville. Le centre-ville change de peau, et par la suite, l'impact de ses facettes « fascinante » et « terrible » n'auront plus aucun poids face à la pression des masses populaires et les nombreuses transformations faites par et pour celles-ci.

La relation entre la population et la classe dirigeante de la ville ouverte est de plus en plus fusionnelle, notamment du fait de la décision stratégique d'ouvrir les palais royaux et de s'adresser à la population depuis les grandes places de la ville, autrefois symboles de l'oppression étatique et de l'occupation. Cette relation unique dans l'histoire du pays rend la ville plus ouverte et plus accueillante, non seulement pour les Cairotes, mais aussi pour tous les Égyptiens ou Arabes qui considèrent Le Caire comme le lieu légitime d'incarnation des rêves du panarabisme. Le centre-ville perd alors de sa remarquable élégance pour plusieurs raisons, parmi lesquelles le grand incendie, le déplacement du siège du pouvoir et son ouverture à la population. Il conserve néanmoins son importance en étant le centre administratif et économique d'une capitale fortement centralisée. Une telle centralisation est voulue par la nouvelle classe dirigeante, de nature militaire, afin de maîtriser la situation intérieure et d'empêcher les potentielles révoltes qui pourraient venir troubler de nouveau la capitale.

Quant aux écarts entre le centre-ville et la vieille ville, ils sont de plus en plus faibles, et ce pour deux raisons principales. La première correspond à l'ouverture du centre-ville qui autorise un transfert aisé et rapide des caractéristiques sociales ainsi que des modes de consommation entre les deux villes. La deuxième, quant à elle, est consécutive à la première, puisque l'ouverture non planifiée du centre-ville aux masses populaires, avec d'autres facteurs à évoquer plus tard dans cette conclusion, a entraîné une dégradation progressive de ce dernier. Les deux sœurs ne sont plus ennemies et le « Conte des deux cités » se voit temporairement clos, laissant la place à un nouveau conte, dans lequel le centre-ville prendra la place de la vieille ville et jouera le rôle de « la sœur ennemie » des nouveaux quartiers construits, selon le projet de la modernisation nassérienne, à l'est de la ville (Madinet Nasr) et sur la rive ouest (al-Mohandessine). Malgré l'ouverture de la ville et les nombreuses réalisations urbaines et

⁶ *Ibid.*

architecturales, le nouveau *face-off* du centre n'a pas empêché l'essor des nouveaux quartiers. Finalement, ce dernier aura ainsi développé au cours des années 1970 un phénomène de polycentrisme. Dans cette logique, de nombreux services quitteront le centre-ville pour s'installer dans les nouveaux quartiers. L'élégance du centre-ville est donc sacrifiée avec l'apparition de nouveaux centres, de même qu'avec les modes et les nouveaux usages à partir des années 1950. Aussi, malgré l'enthousiasme porté à l'époque de la révolution 1952, les représentations littéraires de la ville ouverte se veulent les témoins d'un début de dégradation du centre-ville, porteuse d'inquiétudes, et de nouveaux problèmes tels que l'engorgement des rues, la difficulté de circulation, le bruit et la pollution. Ces problèmes se poursuivront au cours des décennies à venir, façonnant l'image du centre-ville que nous connaissons aujourd'hui.

5. **La ville repoussante** : *Laa Tutfi' al Chams (N'éteins pas le soleil)*, par Ihsan Abdel Qoudous (1960), *Qalet Doha (Doha a dit)* par Bahaa Taher (1985) et *L'immeuble Yacoubian (Imaret Yacoubian)* par Alaa Al Aswany (2002).

C'est la version nassérienne de la ville terrible, mais cette fois-ci la contrainte de la ville repose sur ses anciens habitants, les élites et les étrangers, ainsi que sur les monuments de la ville témoignant une histoire remontant à la construction de la ville au XIXe siècle. La facette de la ville repoussante est alors complémentaire de celle de la ville ouverte, car selon le régime nassérien, l'ouverture du centre-ville ne peut se faire qu'à travers une campagne d'élimination des symboles de l'époque révolue marquée par la corruption politique et responsable de la misère sociale des Égyptiens. Déclarer la guerre aux classes supérieures et aux étrangers habitant le centre-ville fait de ce lieu un endroit repoussant car stigmatisant, suite à une situation et une tendance politique : la situation est celle des conflits politiques entre l'Etat nassérien et les puissances étrangères, résultant de l'expulsion de la plupart des étrangers. Quant à la tendance du régime au pouvoir, elle est d'établir un nouveau système social inspiré par les principes socialistes, ce qui entraîne la nationalisation et la confiscation des biens des étrangers et de ceux d'une grande partie des élites.

Les effets de cette campagne d'élimination sont considérables pour l'architecture du centre-ville, son paysage urbain et ses usages. La démolition et la transformation d'usages pour les villas et les palais aristocratiques, l'enlèvement et le remplacement des statues par des figures nationalistes, ainsi que le changement des noms des places et des rues ont modifié l'image de la ville aux yeux des Cairotes, de même que dans leur mémoire collective. Sur un autre plan, cette campagne permet un remplacement rapide des classes ayant quitté le centre-ville par les militaires et les bureaucrates appartenant aux classes moyennes. Cela entraîne de nouveaux usages dans les logements du centre-ville. Suite à ce remplacement, la morphologie sociale du quartier est totalement changée et la dégradation des immeubles du centre-ville est suivie d'une pression démographique accentuée par une migration rurale qui devient l'un des problèmes de la forte centralisation de la capitale. Une partie des représentations littéraires de la ville repoussante décrit avec enthousiasme le départ des anciens habitants du quartier et ses impacts sur l'architecture et le paysage urbain de celui-ci, encourageant indirectement le régime au pouvoir à avancer des mesures d'élimination des symboles de l'époque révolue afin que le centre-ville revienne complètement aux Égyptiens, comme le café et salon de thé Groppi. Une

autre partie regrette malgré tout l'abandon de lieux remarquables (comme le Café Brésilien de la rue Tala'at Harb) et la démolition des immeubles du centre-ville (comme ceux de la rue d'al Chawarby). Elle considère ces disparitions comme une grande perte, annonçant la fin d'une belle époque causée par les Égyptiens eux-mêmes, ceux-ci n'ayant pas conscience de leur histoire qui s'efface progressivement du fait de cette fièvre de destruction et de remplacement.

Bien que les facettes de la ville ouverte et celle la ville repoussante semblent contradictoires, elles demeurent indissociables. Elles décrivent un état des lieux du centre-ville propre à l'époque nassérienne. Les politiques nassériennes concernant le Caire sont basées sur des logiques ambiguës. Nous pensons que cette ambiguïté a impacté la manière de percevoir la ville, voire de s'approprier ses espaces et ses usages de telle sorte que le centre-ville représente en fin de compte une entité physique et sociale déchirée entre le fait qu'il soit à la fois le symbole d'un ancien projet de modernisation dont les traces sont jugées indésirables par une partie de la société et le régime en place, et le constat qui doit servir, paradoxalement, aux objectifs d'un nouveau projet de modernisation.

6. **La ville cauchemar** : *Tilka-l-rà'iha (Une certaine odeur)* par Sonallah Ibrahim (1966), *Mawwal al Bayat Wal Nawm (La Répétition de devoir trouver un lieu pour dormir)* par Khairy Chalaby (1991) et le film de *Hammam el-Malatily* par Salah Abu Seif (1973).

Cette facette représente, comme celle de la ville repoussante, un visage sombre du centre-ville du Caire au cours de la seconde moitié de la période nassérienne. La ville cauchemar rassemble toutes les erreurs du pouvoir dans la gestion de la ville et de sa société. Elle résulte principalement de l'éclatement urbain imprévu du quartier, totalement incontrôlable par le régime au pouvoir déjà noyé au cours des années sous une série d'échecs politiques. Malgré l'engagement de l'état nassérien envers sa population, ce système de gouvernance autocratique exclut la population de toute participation réelle dans la prise de la décision politique. La classe dirigeante est de nouveau séparée de la population, comme c'était le cas à la fin de « l'époque révolue ». La seule différence entre les deux régimes est que le régime nassérien n'a pas nié la gravité de ses échecs en ce qui concernait ses décisions politiques et sociales, au point qu'ils ne donnent pas lieu à une double interprétation. En 1961, à la suite de l'échec de l'union avec la Syrie, Nasser en résume les causes dans l'un de ses discours adressés à la population égyptienne. Ces propos nous semblent ainsi valables pour toutes les fautes commises au cours des années Nasser, comme l'explique Anouar Abdel Malek :

« Le 16 octobre [1961], Abdel Nasser tente de s'identifier avec la rancœur égyptienne. Il se demande, pour la première fois en public, quelles ont été les causes de l'échec qu'il a subi. "Nous avons, dit-il, été les victimes d'une illusion dangereuse, à laquelle nous a conduits une confiance exagérée en nous-mêmes et dans les autres". [...] Cette illusion, "celle d'imaginer qu'il puisse être possible de nous réconcilier avec la réaction sur des bases nationales", a représenté un danger accru du fait de "l'insuffisance de l'organisation populaire". [...] "Notre faute a été d'avoir ouvert aux forces de la réaction, qui, après s'y être introduites, en ont paralysé

l'efficacité révolutionnaire." Troisième raison : "Nous n'avons pas fourni l'effort nécessaire pour donner aux masses conscience de leurs droits, pour leur faire connaître qu'elles pouvaient et qu'elles devaient défendre ces droits." Deux autres raisons ont trait à l'appareil d'Etat lui-même : "Nous n'avons pas réussi à faire évoluer l'appareil gouvernemental au niveau de l'action révolutionnaire"; il en est résulté, à la fois "l'asservissement des masses à l'appareil gouvernemental, avec tout ce que cela comporte de failles", et aussi — cinquième raison de l'échec — "la possibilité pour de nombreux facteurs dans notre société d'ouvrir des brèches à l'opportunisme" »⁷.

La ville cauchemar représente une période sombre dans l'histoire du Caire, incarnant différents aspects de la ville témoignant de l'effondrement de l'idéologie nassérienne. Ceux-ci varient entre l'explosion des infrastructures du centre-ville, l'état dégradé de ses édifices, les usages inappropriés de ses logements et l'informalité qui frappe les toits de ses immeubles. Sur le plan social, elle représente un état de peur entraîné par l'oppression étatique. La population égyptienne, malgré les événements révolutionnaires, perd de nouveau espoir en un possible partenariat avec le pouvoir ou en une véritable participation démocratique. Face à une ville dégradée, elle se trouve finalement confrontée à une réalité douloureuse : une situation économique détériorée, une occupation militaire et un contexte sociopolitique au bord de l'effondrement. La perte d'espoir conduit ainsi à une indifférence politique et sociale entraînant un désengagement du public, dont l'état d'esprit peut être résumé par la phrase égyptienne célèbre « *mafich fayda* » (il n'y a rien à faire).

La dégradation du centre-ville est accentuée par les conditions de l'état de guerre entre 1967 et 1973, une phase transitoire entre la fin d'une époque et le début d'une autre comme celle de la fin des années 1940 avant l'incendie du Caire et la révolution de 1952. Les lieux fréquentés dans les représentations littéraires et cinématographiques sont peints en bleu, couleur du deuil, de peur des attaques aériennes. Chacun de ces lieux représente un problème caractéristique de cette phase sombre : l'odeur insupportable et la surpopulation dans la rue et la place Tala'at Harb, ainsi que celle d'Ahmed Maher et de la Gare témoignent de l'éclatement urbain comme de l'explosion des infrastructures. L'intense fréquentation des cinémas et les lieux de loisir situés dans les rues Talaat Harb, 26 juillet, Orabi et Qasr El Nil, démontre la demande accrue de films comiques dont la consommation exagérée souligne un état de dépression et la volonté de la part de la population de s'évader de sa réalité. Finalement les images littéraires des ruines du centre-ville produites dans les années 1960 ressemblent à celles produites de la vieille ville vingt ans plus tard : le silence et l'ambiance sombre dans la rue Champollion au centre-ville sont décrits par Khairy Chalaby en 2005 comme l'ambiance « du fond d'une nasse ». Cette image est la même que celle utilisée pour décrire les soirées silencieuses dans l'impasse de Middak par Naguib Mahfouz en 1945. De même, le centre-ville est décrit au lendemain de la guerre du Kippour de 1973 comme « une ville en guerre, une ville vaincue »⁸ par Galila El Kadi,

⁷ ABDEL-MALEK Anouar, *Égypte, société militaire*, op. cit., p. 160.

⁸ EL KADI Galila, *Centre en mouvement*, p. 95.

tout comme la vieille ville avait été décrite, au lendemain de la construction de la ville moderne, en 1869, comme une ville « récemment bombardée »⁹ par Edwin De Léon.

7. La ville colère — 2^e prise¹⁰ : *Qiṭ‘at min Ūrūbbā (Morceau d’Europe)* par Radwa Achour (2003), *Charq al-Nakhil (l’Est des palmes)* par Bahaa Taher (1985).

Pour cette dernière facette, le centre-ville, après des années de silence, est de nouveau le centre de l’action publique. Les sentiments des masses populaires, envahies par les déceptions nationales, sont liés à l’échec de l’expérience nassérienne et de son projet de modernisation. Les scènes de la ville colère, dans sa deuxième prise, montrent les révoltes des Égyptiens revendiquant la démocratie et la libération des territoires nationaux occupés par Israël. Les acteurs de ces révoltes sont les étudiants, issus de la génération de la révolution de juillet 1952. Aussi, bien que ceux-ci n’aient pas vécu à l’époque des révoltes de 1919, 1946 et 1952, ces jeunes décident de montrer l’exemple tout en ciblant les mêmes lieux du centre-ville pour organiser leurs manifestations que ceux utilisés autrefois. Des endroits tels que les places Tahrir, Tala’at Harb et les rues Talaa Harb et Qasr al Ainie, constituent alors un réseau de points de repère pour les manifestants, soit pour leur valeur symbolique soit parce qu’ils sont au plus près des sièges décisionnels, comme celui du parlement situé à la rue Qasr al-Ainie.

Les monuments de la ville colère constituent des supports encourageant les manifestants à occuper les espaces publics pour plusieurs heures, voire plusieurs jours (socle de la statue du Khédivé Ismaïl sur la place Tahrir). Ils permettent aussi d’exposer les manifestations au grand public, et d’impliquer les habitants du centre-ville, qui n’hésitent pas à participer ou à faire preuve d’empathie envers les manifestants et leurs revendications. Les lieux d’échanges culturels, comme les cafés et les salons de thé, prennent part à cette participation, bien qu’ils soient tombés pour des années dans l’oubli voulu par le régime nassérien, conscient de leur rôle dans la vie politique depuis la révolution de 1919.

Finalement, la population révoltée s’impose, s’exprime et décide de son destin en se servant du paysage urbain de sa ville comme d’un forum révolutionnaire, et ce malgré les dégradations et les démolitions. Les manifestations des jeunes au centre-ville, depuis 1968, témoignent d’une conscience politique élevée, d’une responsabilité sociétale rigoureuse et d’une volonté sincère de bouleverser tous les plans du régime pour le bien de leur pays. De nouveau, les monuments et espaces publics du centre-ville, portant le poids de son histoire, semblent être particulièrement investis par la population, devenant la scène de ses revendications. Près d’un demi-siècle plus tard, cette prise de position de la population égyptienne se répètera, rejouant quelques-unes des scènes de cette ville colère, lorsqu’en 2011 des milliers d’Égyptiens se rassembleront place Tahrir afin de mettre un terme au régime autocratique et policier en place.

⁹ MITCHELL Timothy Franck, *Colonising Egypt*, Cal., Etats-Unis d’Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d’Irlande du Nord, 1991, p. 65.

¹⁰ La prise de vue(s) est terme cinématographique et photographique signifiant filmer un sujet dans des vues ou le prendre en photo dans une seule vue.

Ce cycle de la révolution dans la ville colère ne cessera jamais de tourner, comme décrit Albert Cossery à la fin de son roman *La Maison de la mort certaine* : « l'avenir est plein de révoltes »¹¹.

Vers de nouvelles lectures multiples : écrire et enseigner la ville

Effectuer une lecture multiple sur l'évolution de l'architecture et du paysage urbain du centre-ville du Caire était l'occasion de découvrir de nouveaux potentiels dans d'autres sources que les références historiographiques, notamment des textes littéraires et des films cinématographiques. Outre les informations importantes que nous apporte l'analyse de ces différentes représentations de la ville, leur croisement nous permet de mieux saisir la complexité des réalités politiques et socioéconomiques de la ville.

Nous considérons que la méthodologie que nous avons suivie dans cette thèse, celle de la lecture multiple, pourrait permettre d'effectuer d'autres recherches dans le domaine de l'histoire de l'architecture de la ville, ainsi que dans d'autres domaines liés à la connaissance de la ville tel que l'aménagement urbain, la sociologie, la géographie humaine, la géographie littéraire et/ou cinématographique et les politiques de l'état à l'égard de la ville. De même, chacune de ces recherches proposées, visant multiplier les lectures de la ville, pourrait constituer des études consacrées à la ville dans son ensemble ou sur plusieurs quartiers. Chacune de ces études pourrait aussi être traitée chronologiquement en donnant plus d'importance aux changements de contextes sociopolitiques et leurs impacts sur la ville au fil du temps.

En ce qui concerne le travail de thèse que nous avons effectué, nous pensons que chacune de ses trois parties pourrait constituer trois projets de thèses dont chacune est indépendante et différente du point de vue thématique et chronologique. En outre, les différentes parties de la thèse pourraient être traitées selon un ou de plusieurs angles d'analyses, comme celui des appropriations des usages des espaces publics et privés et les impacts de celles-ci sur la psychologie des personnages fictionnels (dans les romans et/ou les films cinématographiques) tout en comparant avec ceux affectant les habitants et les visiteurs réels de la ville. De même, le croisement de différents types de données que nous avons analysées dans cette recherche pourrait servir à construire de nouvelles connaissances sur l'évolution d'autres quartiers remarquables du Caire comme la vieille ville (Le Caire islamique), Héliopolis et Ma'adi.

Les méthodes que nous avons suivies dans ce travail de recherche pourraient inaugurer un travail de recherche que nous souhaitons poursuivre sur la perception des représentations romanesques de la ville par ses habitants : comment nous informent-elles sur l'histoire de la ville et de sa transformation ? comment pourraient-elles impacter les modes d'usage et d'appropriation dans la ville ? et comment pourraient-elles contribuer à célébrer certains lieux, voire quartiers de la ville, dans l'esprit collectif des caiotes ou à faire tomber d'autres dans l'oubli ?

A travers le travail de recherche que nous avons mené, nous avons remarqué une quasi absence de travaux historiographiques similaires, nous espérons donc que cette recherche pourra ouvrir

¹¹ COSSERY Albert, *La Maison de la mort certaine*, Editions Joelle Losfeld, Paris, France, 2013, p. 144.

la voie à de nouvelles études traitant l'évolution de la ville du Caire, voire d'autres villes égyptiennes, basées sur la même méthode de croisement de données issues de plusieurs domaines épistémologiques.

En ce qui concerne le centre-ville du Caire, nous pensons que poursuivre les méthodes et les analyses que nous avons employées, dans de prochains travaux de recherche couvrant la période entre 1973 jusqu'à nos jours, pourrait amener à découvrir des autres facettes du quartier pendant l'époque de l'ouverture économique et celle qui l'a suivie. Effectuer ce travail de recherche pourrait aussi apporter de nouvelles connaissances de circonstances sociopolitiques et urbaines du Caire entraînant la chute du régime au pouvoir à deux reprises entre 2011 (la révolution de 25 janvier contre Moubarak) et 2013 (les manifestations de 30 juillet et le coup d'état de 3 juillet contre le Frères Musulmans). Construire une telle histoire pourrait aussi aider à comprendre le centre-ville d'aujourd'hui, les efforts menés par l'Etat pour le revaloriser et son rôle, notamment après la construction de la nouvelle capitale administrative¹² considérée comme le quatrième projet politique de modernisation après ceux d'Ismaïl, du Nasser et du Sadate.

Finalement, ce travail de recherche pourra être remobilisé dans le cadre de l'activité d'enseignement en architecture. Il nous semble pertinent de proposer la méthode de la lecture multiple dans nos cours, notamment ceux de l'histoire de l'architecture et des études socio comportementales (*socio-behavioural studies*) en architecture, pour deux raisons. D'une part parce que l'analyse de ce nouveau corpus constitué de textes littéraires et de films cinématographiques pourrait permettre aux étudiants de s'approprier plus facilement le contenu d'un enseignement en histoire de l'architecture. D'autre part parce que cette méthode originale de croisement de données dans l'enseignement pourrait inciter nos jeunes diplômés, qu'ils soient dans le monde de travail professionnel ou dans le milieu académique, à construire à leur tour de nouvelles méthodes innovantes et plus inspirantes.

¹² En construction depuis 2016, la future capitale administrative (700 km²) est située dans le désert, à 45 km de l'est du Caire. Elle comprendra un nouveau siège de pouvoir (le palais présidentiel), celui du Parlement et ceux de 32 ministères qui seront transférés du Caire. La nouvelle capitale sera inaugurée fin 2021- début 2022.

Bibliographie et iconographie

Bibliographie

THEORIES ET HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE, ARCHITECTURE DE LA VILLE

OUVRAGES

BOUCHIER, Martine, *10 clefs pour s'ouvrir à l'architecture de Martine Bouchier*, Édition, 2e édition, Archibooks, 2012.

CHOISY, Auguste, *Histoire de l'architecture*, Paris, Gauthier-Villars, 1899, 800 p.

CORBOZ, André et Sébastien MAROT, préfacier, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, France, Éd. de l'imprimeur, 2001, 281 p.

HARVEY, David, *Paris, capitale de la modernité*. Paris, Les Prairies Ordinaires, 2012.

NORBERG-SCHULZ, Christian, *Architecture: Meaning and Place, Selected Essays*, First American Edition, New York, Rizzoli, 1988, 254 p.

ROSSI, Aldo, *Architecture de la ville (l') 090195*, Paris, Livres et Communications, 1990.

SECCHI, Bernardo et Patrizia INGALLINA, *Première leçon d'urbanisme*, Marseille, Parenthèses Editions, 2006, 155 p.

CHAPITRES D'OUVRAGE

PICON, Antoine, « Repenser les limites de l'architecture : un acte politique », in *Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines : 31 août - 4 septembre 2005*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « Actes de colloques », 2017, container-title: Repenser les limites : l'architecture à travers l'espace, le temps et les disciplines : 31 août - 4 septembre 2005, URL : <http://books.openedition.org/inha/2034> (consulté le 13/3/2021).

ARTICLES

GABRIEL, Jean-François, « Comment l'architecture évolue », *Le Coq-héron*, vol. n° 202, n° 3, 2 novembre 2010, pp. 115-125.

LABBE, Mickaël, « Le Corbusier : architecture et politique », *Astérion. Philosophie, histoire des idées, pensée politique*, n° 16, 2 juin 2017, URL : <http://journals.openedition.org/asterion/2879> (consulté le 26/11/2018).

LEFEBVRE, Henri, « Le droit à la ville », *L'Homme et la société*, vol. 6, n° 1, 1967, pp. 29-35.

MANDOUL, Thierry, « Une histoire de l'architecture selon Auguste Choisy », *Bulletin de la Sabix. Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique*, n° 16, 1 décembre 1996, pp. 21-28.

MILON, Alain, « Du principe d'habitation du corps : entre génie du lieu et espace incirconscrit », *Cites*, vol. n° 21, n° 1, 2005, pp. 17-29.

PAGO, Géraldine, « L'utilisation et la perception de la référence antique dans la Grèce moderne : l'exemple de l'architecture néo-classique à Athènes. Analyse et témoignages », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 30, n° 1, 2004, pp. 123-145.

ARTICLE DE PRESSE ET BLOGS

CANNIFFE, Eamonn, « Architecture + urbanism: Aldo Rossi (1931-97): The Architecture of the City », *Architecture and urbanism* (blog), 29.01.2011, URL: <http://architectureandurbanism.blogspot.com/2011/01/aldo-rossi-1931-97-architecture-of-city.html> (consulté le 18/8/2018).

RIGAL, Alexandre, « Le Devenir urbain d'Aldo Rossi », *Contre-ville* (blog), 31.05.2015, URL : <http://contreville.hypotheses.org/594> (consulté le 13/2/2017).

HISTORIOGRAPHIE ET PHILOSOPHIE

OUVRAGES

CARBONELL, Charles-Olivier, *L'historiographie*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 126 p.

DERRIDA, Jacques, *L'Université sans condition*, Paris, France, Galilée, 2001, 78 p.

HEIDEGGER, Martin. *The question concerning technology and other essays*. Édité par William Translation Lovitt. New York, Etats-Unis d'Amérique : Harper Perennial, 2013.

MCWHORTER, Ladelle et Gail STENSTAD, *Heidegger and the Earth: Essays in Environmental Philosophy*, University of Toronto Press, 2009, 289 p.

NIETZSCHE, Friedrich et Henri ALBERT, *Le Crépuscule des idoles*, Paris, France, Mercure de France, 1941, 355 p.

OFFENSTADT, Nicolas, *L'historiographie*, Paris, France, Presses universitaires de France - Humensis, 2017, 127 p.

LECTURE(S) DE VILLES

OUVRAGES

ABO SE'EDA, Hicham, *Al-Bo'ed al-sab'ei : al tasmim al hadary- Nazareyet al khayal (La septième dimension : l'aménagement urbain - la théorie de la fiction)*, Le Caire, Academic Press, 2018, 233 p.

BARTHES, Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, 358 p.

BAUDRY, Patrick et Thierry PAQUOT (éd.), *L'urbain et ses imaginaires*, Pessac, France, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2003, 121 p.

BUTOR, Michel, *Le génie du lieu*, Paris, B. Grasset, 1994, 209 p.

CALVINO, Italo et Jean THIBAudeau, *Les villes invisibles*, Paris, France, Éd. du Seuil, 1974, 188 p.

MADŒUF, Anna, Raffaele CATTEDRA et UNIVERSITE DE TOURS, *Lire les villes : panoramas du monde urbain contemporain*, Tours, France, Presses universitaires François-Rabelais, 2012, 374 p.

MILON Alain, « Du principe d'habitation du corps : entre génie du lieu et espace incirconsrit », *Cites*, vol. n° 21, n° 1, 2005, pp. 17-29.

PAQUOT, Thierry, Michel LUSSAULT, Sophie BODY-GENDROT et Claude BARTOLONE Auteur de la postface, *La ville et l'urbain : l'état des savoirs*, Paris, France, Éditions La Découverte, 2000, 441 p.

RONCAYOLO, Marcel, *Lectures de villes : formes et temps*. Ed. Parenthèses, 2002.

ARTICLES

RICŒUR, Paul. « Mémoire, Histoire, Oubli ». *Esprit* Mars/avril, n° 3 (2006), pp.20-29.

ARTICLES DE PRESSE ET BLOGS

HERNANDEZ Brigitte, « Jacques Herzog : "L'architecture est toujours un reflet politique" », *Le Point*, 17.06.2016, URL : https://www.lepoint.fr/arts/l-architecture-est-toujours-un-reflet-politique-jacques-herzog-17-06-2016-2047492_36.php, (consulté le 10/3/2021).

MICHELET Julian, « Les usages philosophiques et littéraires de la fiction chez Jean-Jacques Rousseau (1/2) | Implications philosophiques », *Implications Philosophiques*, 16.12.2017, URL : [http://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/philosophie-politique/une-societe-selon-mon-coeur-les-usages-philosophiques-et-litteraires-de-la-fiction-chez-jean-jacques-rousseau/\(consulté le 18/8/2018\)](http://www.implications-philosophiques.org/ethique-et-politique/philosophie-politique/une-societe-selon-mon-coeur-les-usages-philosophiques-et-litteraires-de-la-fiction-chez-jean-jacques-rousseau/(consulté%20le%2018/8/2018)).

LITTÉRATURE, CINÉMA ET ARCHITECTURE

OUVRAGES

ABDEL GHANY, Moustafa. *Aghani al-Zaman al-Jamil (les Chansons de la Belle Époque)*, Le Caire, Kotob Arabia, 2006, 150 p.

ABO ELLEIL, Mahmoud Naguib, *Al Sahafa wal al thaqafa fi Misr sana't 1970 (La Presse et la culture En Egypte en 1970)*, Le Caire, Sijil al Arab, 1971, 331 p.

ALEXAN, Jean. *Le cinéma dans le monde arabe*, Kuwait, Conseil national de la culture et des arts et des sciences, 1992.

ATTEYA, Ahmed Mohamed. *Al-Rîwaya al-Syasia (le roman politique)*, Le Caire, Madboulî Al-Saghir, 1981, 400 p.

AUMONT, Jacques, *L'image*, Armand Colin, 2011, 413 p.

CAMPBELL, Robert B. *A'lām al-adab al-'arabī al-mu'āšir- Iyar Wa-Siyar Dattiya*. Vol. 2. Nosous w dirasat Beiroutiyyah, Beirut, The Orient-Institut, 1996.

DAMPIERRE-NOIRAY, Ève de, *De l'Égypte à la fiction Récits arabes et européens du xxe siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique », 2014, 385 p.

GERVEREAU, Laurent, *Un siècle de manipulations par l'image*, 1re Intégrale, Paris, Somogy éditions d'art, 2000, 143 p.

HAMOUDA, Hussein, *Mayadin al-Ghadab (La places de la colère)*, Dar El Ein, 2013, 250 p.

JUNGMANN, Jean-Paul, *L'Image en architecture de la représentation et son empreinte utopique*, Paris, La Villette, 1996, 190 p.

KASSEM, Mahmoud, *Al Cinéma wal madinah (la ville et le cinéma)*, 1^{ère} éditions, Le Caire, Al-Hay'a al-'amma li'qousour al-Thaqafa, 2018, 120 p.

KASSEM, Mahmoud, *Al Cinéma wal madinah (la ville et le cinéma)*, 1ère, Le Caire, Al-Hay'a al-'amma li'qousour al-Thaqafa, 2018, 120 p.

MAAROUF, Mahmoud, *Imaret al-Immobilier (Immeuble Immobilier)*, Le Caire, Ketab al-Joumhouria, 2010, 120 p.

MEHREZ, Samia (éd.), *The Literary Atlas of Cairo: One Hundred Years on the Streets of the city*, Paperback edition, Cairo, The American University in Cairo Press, 2016, 337 p.

MOUBARAK, Salma, *Al Nas wal Soura : al adab w al cinema fi moltaqa al Toroq (Le texte et l'image : la littérature et le cinéma à la croisée des chemins)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 168 p.

NAAMAN, Mara, *Urban Space in Contemporary Egyptian Literature: Portraits of Cairo*, Palgrave Macmillan US, coll. « Literatures and Cultures of the Islamic World », 2011, 255 p.

PINEL, Vincent, *Le montage*, Paris, Cahiers du Cinéma : SCÉRÉN-CNDP, 2001, 1 vol. 95 p.

JAQUEMOND Richard, *Entre scribes et écrivains : le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Actes sud, 2003

SANSOT, Pierre et Mikel DUFRENNE, *Poétique de la ville*, 4. Tirage, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, 422 p.

SEROUR, Aleya, *Writing Egypt*, Le Caire, AUC Press, 2010, 349 p.

SHAHAT, Saïd al-. *Oum Kalthoum w Hokkam Misr (Oum Kalthoum et les Souverains de l'Égypte)*, 2ème édition, Le Caire, Kotobarabia, 2007. 150 p.

SHARAF EL-DINE, Dorreyah, *Al-Cinema wal Syasa fi Misr 1961-1981 (La Politique et le Cinéma en Égypte 1961-1981)*, Le Caire, Dar El Sherouk, 1992. 276 p.

SIMOND, Clotilde et Sophie PAVIOL, *Cinéma et architecture : la relève de l'art*, Lyon, Aléas, 2009, 283 p.

TOMICHE, Nada. *Histoire de la littérature romanesque de l'Égypte moderne*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1995. 254 p.

CHAPITRES D'OUVRAGE

VIAL, Charles et Marie-Christine AULAS, « Chapitre XII. Reflets d'une société », GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), in *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 305-354, URL : <http://books.openedition.org/iremam/814> (consulté le 12/7/2019).

ARTICLES

DUJOLS, Stéphanie et JACQUEMOND Richard, « Égypte(s) littératures », *La pensée de midi*, vol. N° 12, n° 2, 2004, pp. 6-7.

IBRAHIM, Sonallah, « Une certaine odeur. Préface de l'auteur à la première édition arabe non censurée et non expurgée », *Égypte/Monde arabe*, n° 9, 31 mars 1992, pp. 179-186.

KOBER, Marc, « Comment raconter Le Caire ? Dynamique littéraire et mutations urbaines », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n° 2016-1, 1 décembre 2016, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3254> (consulté le 16/1/2018).

MADDOEUF, Anna, « The turbulent adventures and selfies of Tintin in the East », *Géographie et cultures*, n° 93-94, 2015, coll. « Géographie et cultures à Cerisy », pp. 99-112.

PAQUOT, Thierry, « Albert Cossery (1913-2008) », *Hermès, La Revue*, vol. n° 53, n° 1, 2009, pp. 201-206.

THÈSES

HESHMAT, Dina, *L'évolution des représentations de la ville du Caire dans la littérature égyptienne moderne et contemporaine*, Thèse de doctorat, France, Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, UFR Orient et monde arabe, 2004, 312 p.

MADDOEUF, Anna, *Images et pratiques de la ville ancienne du Caire : les sens de la ville*, Thèse de doctorat, France, Université de Tours, 1997, vol.2, 570 p.

ARTICLES DE PRESSE ET BLOGS

BOSC, Cloé, « Quand le cinéma rencontre la littérature », *Monde du livre*, 8/9/2014, URL : <https://mondedulivre.hypotheses.org/1974> (consulté le 1/9/2018).

CHAKIB, Ararou, « Mahfouz au temps des officiers », *Les clés du Moyen-Orient*, 21/6/2014, URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Mahfouz-au-temps-des-officiers.html>, (consulté le 27/1/2020).

DAVIDIAN, Edgar, « *L'oasis du couchant de Baha'a Taher, lauréat du premier prix Booker 2008 du monde arabe Un roman qui sort du rang* », *L'orient - le jour*, 2/6/2008. URL : https://www.lorientlejour.com/article/591224/LIVRE%253C%253C%2BL%2527oasis_du_couchant%2B%253E%253E_de_Baha%2527a_Taher%252C_laureat_du_premier_prix_Booker_2008_du_monde_arabe___Un_roman_qui_sort_du_rang....html, (consulté le 31/05/2020).

FISCHER, Lucy, « Film and Literature », *Oxford bibliographies*, 28/6/2016, URL : <http://www.oxfordbibliographies.com/display/id/obo-9780199791286-0204> (consulté le 31/8/2018).

HOUSSIN, Xavier, « Albert Cossery : “ Si je n’ai rien à dire, alors je n’écris pas” », *Le Monde*, 12/1/2006, URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2006/01/12/albert-cossery-si-je-n-ai-rien-a-dire-alors-je-n-ecris-pas_729969_3260.html (consulté le 2/11/2020).

VAN RENTERGHEM, Marion, « Albert Cossery, écrivain », *Le Monde*, 24/6/2008, URL : https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2008/06/24/albert-cossery-ecrivain_1062213_3382.html, (consulté le 21/1/2021).

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE

OUVRAGES

ABBAS HILMI II, EL-AZHARY SONBOL AMIRA (ED.), *Mémoires d'un souverain, par Abbas Hilmi II, Khédivé d'Égypte (1892-1914)*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2017, vii-388 p.

ABDEL NASSER, Gamal, *Falsafet al-thawra (La Philosophie de la Révolution)*, Le Caire, Bayt al-Arabe, 1996, 120 p.

AHMED Ahmed Youssef, *Al-Magmoua'a al-Kamela li Khotab wa Tasrihat al-Ra'is Gamal Abdel Nasser 1952-1954 Bina'a al-Thawara fi Misr (la Collection des Discours et des Déclarations du Président Gamal Abdel Nasser 1952-1954 la Construction de la Révolution en Égypte)*, 1^{er} éd., Le Caire, Markaz Derasat al-Wehdah al-Arabiya, 1995, vol. 1/2, 452 p.

AKKAD Abbas, *Falsafet al-Thawra fil Mizane (La Philosophie de la révolution dans la balance)*, le Caire, Dar al-Maaref , 1955.

AL-RAFAI, Abd al-Rahman, *Mouquademat Thawret 23 youlah 1952 (les prémices de la Révolution de 23 juillet 1952)*, 3^{ème} édition, Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1987, 228 p.

BAYOUMI, Hala, et François MORICONI-EBRARD, *One Century Census. Egypt 1882-1996*, Édité par CEDEJ et CAPMAS, 1996, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01832293>.

BERQUE, Jacques, *L'Égypte : impérialisme et révolution*, Paris, Gallimard, 1967, 762 p.

BOGHDAI, Abdel Latif, Mouzakirat Abdel Latif al-Boghdadi (les Mémoires d'Abdel Latif Boghdadi), volume 1, Le Caire, al-Maktab al-Masry al-Hadith, 1977, p. 44.

CHAKER, Taha, *Quadaya Al Taharurur Wal Thawra Al Ishtirakkiyah (Problèmes d'évolution et la révolution socialiste)*, Beyrouth, Al Farabi, 1973.

DEKMEJIAN, R., Hrair, *Egypt Under Nasir: A Study in Political Dynamics*, State University of New York Press, 1971, 396 p.

DOUIN, G., *Histoire du Règne du Khédivé Ismaïl*, Istituto Poligrafico dello Stato and L'Imprimerie de L'Institut Français d'Archéologie Orientale, for La Société Royale de Géographie d'Égypte, 1933, 816 p.

EL BAHJJI, Inès Mohamed, *Misr fi Ahd al-Khédiw Ismaïl (l'Égypte à l'époque du Khédivé Ismaïl)*, Amman, Markaz al-Kitab al-Acadimi, 2017.

GROUPE DE RECHERCHES ET D'ETUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, 388 p.

ḤAKIM, Tawfiq al-, *'Awdat al-wa'y*, Al-Qāhirāi, Egypte, Maktabat Miṣr, 1988, 140 p.

HAMDAN, Gamâl, *Chakhsiyyat Misr : dirasa fi 'abqariyyat al- makan (la Personnalité de l'Égypte- Etude dans le génie d'un Lieu)*, Le Caire, Dar al-Hilal, 1967, 600 p.

HILAL, Aly el-Dine, et Saad el-Dine IBRAHIM, *Misr fi Rob'e Qarn (1952-1977) Dirasat fil Tanmiya wal Tagheir al Seyasi (l'Égypte dans un Quart du Siècle (1952-1977) Etudes dans le Développement et le Changement Politique)*, 1^{ère}, Bayrouth, Markaz al-Inmaa al-Arabi, 1981, 150 p.

LACOUTURE, Jean et Simonne LACOUTURE, *Egypt in Transition*, 1st édition, Methuen, 1958, 532 p.

MERRUAU, Paul, *L'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Saïd-Pacha*, Create Space Independent Publishing Platform, 2017, 56 p.

MITCHELL, Timothy, *Colonising Egypt*, Cal., Etats-Unis d'Amérique, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, 1991, xviii+218 p.

OSMAN, Tarek, *Révolutions égyptiennes*, Paris, les Belles lettres, 2011, 1 vol., 255 p.

PERLMUTTER, Amos, *Egypt, the praetorian state*, New Brunswick, N.J, Transaction Books, 1974, 234 p.

ROZZA, Ahmed Abdallah, *Al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Égypte)*, 1^{er} éd., Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, 2007, 460 p.

SANBAR, Eliase, et Farouk MARDAM-BEY. *Être Arabe- Entretiens réalisés par Christophe Kantcheff*, Paris, Actes Sud, 2005

SCOTIDIS, N., *L'Égypte contemporaine et Arabi-Pacha*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1888, 360 p.

SHOKR Abdelgaffar et Sharawi Helmy, *Al-Harakat al-Ihtéaggiyyah fi Misr (les mouvements de protestation en Égypte)*, le Caire, Maktabet Jazeeret el Ward, 2012.

SOREAU, Frédéric, *L'Égypte*, Quintin, Editions Jean-paul Gisserot, 2000, 134 p.

CATALOGUE D'EXPOSITION

BENNAFLA, Karine, et Wahel RASHID, *1956 : Regards Croisés, catalogue de l'exposition présentée du 15 juin au 4 juillet 2016, Beit al Sennari, Le Caire, CEDEJ, Le Caire, 2016.*
<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01830368>.

CHAPITRES D'OUVRAGES

CARRE, Olivier, « Chapitre X. Pouvoir et idéologie dans l'Égypte de Nasser et de Sâdât (1952-1975) », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ETUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 243-266.

TOMICHE, Nada, « Chapitre IV. Les origines politiques de l'Égypte moderne », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ETUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 85-105.

ARTICLES

ACLIMANDOS, Tewfik, « Râshîd al-Barrâwî, Haqîqat al-inqilâb al-akhîr fî misr (La vérité sur le dernier coup d'État en Égypte), Maktabat al-nahda al-misriyya, Le Caire, 1952, 215 pages », *Égypte/Monde arabe*, n° 4-5, 30 juin 2001, pp. 323-340.

ACLIMANDOS, Tewfik, « Regard rétrospectif sur la Révolution égyptienne, ou le 23 juillet 1952 », *Égypte/Monde arabe*, n° 4-5, 30 juin 2001, pp. 15-39.

GARREC, Laurac, « Les enjeux de pouvoir de l'autorité religieuse dans l'Égypte post-transition démocratique », *Égypte/Monde arabe*, n° 16, 25 octobre 2017, pp. 143-161.

GAYFFIER-BONNEVILLE, Anne-Claire de, « La guerre du canal 1951-1952 », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 70, 1 juin 2005, pp. 111-136.

ISSA, Hossam, « La Nahda ou le rêve de la nation égyptienne de Muhammad ‘Ali à Gamal Abdel Nasser », *Égypte/Monde arabe*, n° 26, 30 juin 1996, pp. 173-184.

KERBŒUF, Anne-Claire, « La “racaille” et les “intrigants”. Etude comparée de deux émeutes (Alexandrie, 11 juin 1882/Le Caire, 26 janvier 1952) », *Égypte/Monde arabe*, n° 4 — 5, 30 juin 2001, pp. 55 — 80.

STEUER, Clément, « Une société selon mon cœur, introduction ». *Égypte/Monde arabe*, n° 16 (25 octobre 2017) : 9-18.

TAHA, Inès, « Les institutions locales en Égypte : entre garantie constitutionnelle et pratique institutionnelle », *Égypte/Monde arabe*, n° 16, 25 octobre 2017, pp. 77-96.

VIGNEAU, Jean, « L'idéologie de la révolution égyptienne », *Politique étrangère*, vol. 22, n° 4, 1957, pp. 445-462.

WIPPEL, Steffen, « Réforme économique et investissements directs en Égypte : Le cas des relations égypto-allemandes », *Égypte/Monde arabe*, n° 12-13, 31 mars 1993, pp. 49-71.

THESES

SABER, Dima, *De Nasser à Nasrallah : l'identité arabe à l'épreuve de ses récits médiatiques. Une analyse sémio-pragmatique de l'émergence de deux symboles de la nation. Nationalismes et propagandes, 1948-2006*, Thèse de doctorat, Paris 2, 2011.

ARTICLES DE PRESSE ET BLOGS

ALEXANDRANI, ISMAIL, « Le Khédivé al-Sissi entre deux capitales », CEDEJ, URL : <https://egrev.hypotheses.org/1251>, (consulté le 23/1/2019).

CHAIGNE-LOUDIN, Anne-Lucie, « Premier conflit israélo-arabe de 1948 », *Les clés du Moyen-Orient*, 09/03/2010, URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Premier-conflit-israelo-arabe-de.html>, (consulté le 6/1/2020).

DE GAYFFIER-BONNEVILLE, Anne-Claire, « Nasser et son temps », *Les clés du Moyen-Orient*, 20/1/2015, URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Nasser-et-son-temps.html>, (consulté le 10/12/2018).

EL-RASHIDI, Yasmine, « Egypt in the Raw », *The New York Review*, 3/4/2013, URL: <https://www.nybooks.com/daily/2013/04/03/egypt-raw-sonallah-ibrahim/> (consulté le 5/2/2019).

GELLER, Pamela, « Islamic Apartheid: Israel finally commemorates expulsion of close to a million Jews from Muslim countries after 1948 », *Geller Report*, 1/12 201, URL: <http://pamelageller.com/2014/12/islamic-apartheid-israel-finally-commemorates-expulsion-of-close-to-a-million-jews-from-muslim-countries-after-1948.html/> (consulté le 12/2/2017).

GOUËSET, Catherine, « Les grandes dates de l’Égypte (1800-2013) », *L’express*, 3/7/2013. URL : http://www.lexpress.fr/actualite/monde/afrique/les-grandes-dates-de-l-egypte-1800-2013_484030.html, (consulté le 14/4/2017).

KORANY, Muhammed, « EGYPT’S *Modern Pharaohs* », *Africa is a country*, 28/4/2016. URL : <https://africasacountry.com/2016/04/egypts-modern-pharaohs>, (consulté le 20/11/2018).

KRUSE, Clémentine, « Méhémet Ali, le fondateur de l’Égypte moderne ? » *Les clés du Moyen-Orient*, 24/2/2012. URL : <https://www.lesclesdumoyenorient.com/Mehemet-Ali-le-fondateur-de-l.html>, (consulté le 20/10/2019).

MAGNON, Pierre, « 1967, guerre des Six-Jours : le jour où Nasser démissionna », *France Info*, 6/6/2017. URL : https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/egypte/1967-guerre-des-six-jours-le-jour-ou-nasser-demissionna_3057625.html, (consulté le 9/2/2021).

MOHEB, Yasser, « Un roi mythe ou le mythe d’un roi », *Al-Ahram Hebdo*, 3-9/10/2007, URL : <http://hebdo.ahram.org.eg/Archive/2007/10/3/arts1.htm>, (consulté le 27/8/2018).

NAIEM, Mohamed, « *Hariq al-Qahira : mâ âllazi ehtaraq ? w man âllazi ach’aloh* (L’Incendie du Caire : qu’est-ce qu’a été incendié ? et qui a incendié ?) », *Al-Manssa*, 1/12/2019, URL : <https://almanassa.com/ar/story/13267>, (consulté le 4/11/2020).

L’EVOLUTION DE LA SOCIETE EGYPTIENNE

OUVRAGES

ABDEL-MALEK, Anouar et Maḥmūd ḤADDĀD. *Al-muḡtama’ al-Miṣrī wa-al-ḡayṣ* (*La Société égyptienne et l’armée*), Bayrūt, Dār al-Ṭalī’ aī, 1974, 364 p.

ABDEL-MALEK, Anouar, *Égypte, société militaire*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, 379 p.

ABOUT, Edmond, *Le Fellah, Souvenirs d’Égypte*, Hachette, 1870, 342 p.

ALY, Arafa Abdo, *Yahoud Misr mn al-Khouroug al-Awel ila al-Khouroug al-Tany* (*les Juifs de l’Égypte de la Première Sortie à la deuxième*), 2^{ème} édition, Le Caire, Al-Hay’a al-’amma li’qousour al-Thaqafa, coll. « al-Isdarat al-Khassa », 2010, 385 p.

AMINE, Galal, *Rahîq el-omr* (*Nectar de la vie*), 1^{re} éd., Le Caire, Dar El Sherouk, 2010, 350 p.

BATTESTI, Vincent et François IRETON, *L’Égypte au présent, Inventaire d’une société avant révolution*, Éditions Sindbad-Actes Sud, coll. « coll. La Bibliothèque arabe, Hommes et Sociétés », 2011, 1200 p.

MICCOLI, Dario, *Histories of the Jews of Egypt: an imagined bourgeoisie, 1880s-1950s*, Milton Park, Abingdon, Oxon; New York, NY, Routledge, coll. « Routledge studies in Middle Eastern history », 2015, 229 p.

RAMADAN, Abdel Azzim, *Tareikh Misr al-Egtéma'ie fil Asr al-Hadith 1837-1952 (l'Histoire Sociale de l'Égypte à l'Époque Contemporaine)*, Alexandrie, Université d'Alexandrie, 1984.

CHAPITRES D'OUVRAGES

PANZAC, Daniel, « Chapitre VII. La population de l'Égypte à l'époque contemporaine », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 157-178.

WASSEF, Cérès Wissa, « Chapitre XI. Problèmes économiques et sociaux », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 267-304.

ARTICLES

ABECASSIS, Frédéric, « Enseignement étranger et fabrique communautaire dans l'Égypte libérale. Le cas de la « communauté juive » 1920-1960 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 37, 1 décembre 2006, pp. 133-160.

AL-SAYYID, Mustapha Kamel, « The Fight over Institutions in Post-Revolution Egypt », *Égypte/Monde arabe*, n° 16, 25 octobre 2017, pp. 59-76.

BEAUREGARD, Ollivier, « Huitième congrès international des orientalistes à Stockholm-Christiana (rapport sommaire) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 12, n° 1, 1889, pp. 578-581.

DE ARANJO, Alexandre et Jean-Michel RALLIERES, « Les Juifs d'Égypte », *Hommes & Migrations*, n° 1312, 2015, pp. 139-141.

DE ARANJO, Alexandre, « En France ou en Grande-Bretagne ? Les réfugiés juifs d'Égypte en 1956 », *Archives Juives*, vol. Vol. 47, n° 1, 2014, pp. 132-145.

LAVERGNE, Marc, « Égypte, le développement au défi du néo-libéralisme économique », *Confluences Méditerranée*, vol. N°75, n° 4, 2010, pp. 49-64.

THESES

ABECASSIS, Frédéric, *L'enseignement étranger en Égypte et les élites locales, 1920-1960 : francophonie et identités nationales*, Thèse de doctorat, 1970-2011, France, Université de Provence, vol.4., 2000,

ARTICLES DE PRESSE

AL JAZEERA, "Egypt's Jewish community buries deputy leader", *Al Jazeera*, 03/12/2014. URL : <https://www.aljazeera.com/features/2014/03/12/egypts-jewish-community-buries-deputy-leader/>, (consulté le 2/11/2020).

AYAD, Christophe, « Pourquoi Nasser ne nous a pas gardés ? », *La Libération*, 28.08.1999, URL : https://www.liberation.fr/cahier-special/1999/08/28/pourquoi-nasser-ne-nous-a-pas-gardes_280401, (consulté le 13/2/2021).

BROWNLEE, Jason et Jason BROWNLEE, « Violence Against Copts in Egypt », *Carnegie Endowment for International Peace*, 14.11.2013. URL : <https://carnegieendowment.org/2013/11/14/violence-against-copts-in-egypt-pub-53606>, (consulté le 10/2/2021).

NABIL, Sally, « Egypt's last Jews: We are dying », *BBC News*, 18/9/2014. URL : <https://www.bbc.com/news/av/world-asia-29249033> (consulté le 2/11/2020).

PARISSE, Emmanuel, « Egypt's last Jews aim to keep heritage alive » | *The Times of Israel*, 26.03.2019, URL : <https://www.timesofisrael.com/egypts-last-jews-aim-to-keep-alive-heritage/> (consulté le 2/11/2020).

YOUSSEF, Marianne et Mirande YOUSSEF, « Enquête | La grogne des conducteurs de microbus », *Al-Ahram Hebdo*, 02.11.2009. URL : <http://hebdo.ahram.org.eg/Archive/2009/2/11/enqu0.htm>, (consulté le 28/8/2018).

L'ÉVOLUTION DE LA VILLE DU CAIRE

OUVRAGES

ABU GALIL, Hamdi. *al-Qahira : Chawar'e w Hikayat (Le Caire : Rues et Anecdotes)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2008, 460 p.

ABU-LUGHOD, Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, 284 p.

ACHOUR, Shaimaa, *Itlalah Ala il-Mima'arine al-Misryiin al-Rowwad khilal al-Fatra al-Libraliyya bayn Thawratey 1919 w 1952 (Compte Rendu sur les Architectes Egyptiens Pionniers durant la Période Librale (1919 et 1952))*, Le Caire, Librairie de Madbouli, 2011. 450 p.

ALLEAUME Ghislaine, CORTEGGIANI Jean-Pierre, DENOIX Sylvie, RAYMOND André et LECLANT Jean Préfacier, *Le Caire*, Paris, France, Citadelles & Mazenod, 2000, 492 p.

ARNAUD, Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Actes Sud, 1998, 452 p.

ARTEMIS, Cooper, *al-Qahira fi al-Harb al-Alamiya al-Tanya (Le Caire pendant la Seconde Guerre mondiale)*. Traduit par Mohamed al-Kholy, Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, 2015. 442 p.

BAKR, Abdel Wahab. *Mogtama'a al-Qahira al-Serri (La Société secrète du Caire) 1900-1950*, Le Caire, al-Araby lel nashr, 2001, 214 p.

CLERGET, Marcel, *Le Caire : étude de géographie urbaine et d'histoire économique*, Paris, E. & R. Schindler, 1934, 450 p.

DE GLEON, Delort et Marie ALPHONSE LEOPOLD, *L'Architecture Arabe Des Khalifes d'Égypte à l'Exposition Universelle de Paris En 1889 : La Rue Du Caire*, Paris, Librairie Plon, 1889, 80 p.

EL KADI, Galila et Alain BONNAMY, *La cité des morts : Le Caire*, Paris, Institut de recherche et de développement, 2001, 303 p.

EL KADI, Galila, *Al-Tahador al-Achawa'ie (l'Urbanisation Spontanée)*, traduit par Menha al-Batrawy, Le Caire, al-Markaz al-Qawmi lel Tarjamah, 2009, 442 p.

EL KADI, Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*. Fascicule de recherches, no 18, Tours, Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, 1987, 383 p.

EL KADI, Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, 287 p.

EL MAZATY, Mohamed Seddiq, *Aga'eb el-Qahira w'a ghara'ebha (Les Merveilles et les bizarreries du Caire)*, 1er éd., Le Caire, Madboulî, 1983, 153 p.

FARAJ, Fouad, *Al-Qāhirah*, 1^{er} éd., Le Caire, Maṭba'at al-Ma'ārif wa-Maktabatuhā, coll. « al-Modon al-Misrya », 1946, vol. 3, 216 p.

ĠANNĀM, Farḥāṭ, *Remaking the modern: space, relocation, and the politics of identity in a global Cairo*, Berkeley: University of California Press, 2002, xii+214 p.

GUSTAVE, Flaubert, *Correspondance : Nouvelle édition augmentée*, Arvensa editions, 2014, 2202 p.

HADIDI, Fathi Hafez, *al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Evolution Urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21ème siècle)*, 1^{ère}, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014

HADIDI, Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Etudes dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017.

HAKKI, Yahia, *Qandīl Umm Hāšim*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2000, 184 p.

HAMMAD, Mohamed, *Misr Tabni (l'Égypte Construit)*, Le Caire, Al-Matab'ei al-Amiriya, 1963.

HAWAS, Soheir, *Al Kahira al Kediweyyah : Rasd wa Tawthik Emarat wa Omran al Kahira wasat al Medina (Le Caire Khédival : Suivi et Documentation de l'Archeecture et le Paysage Urbain du Centre-ville)*, Cairo, Center for Architecture Design, 2002.

IBN ḤALDUN, 'Abd al-Raḥmân ibn Muḥammad et CHEDDADI Abdesselam Préfacier, *Le voyage d'Occident et d'Orient : autobiographie*, Paris, France, Sindbad, 1980, 331 p.

- IBRAHIM Shehata Issa, *Al-Qahira (Le Caire)*, Le Caire, Dar al-Hilal, coll. Al-alf Kitab, 1959.
- LABABIDI, Lesley, *Cairo's Street Stories: Exploring the City's Statues, Squares, Bridges, Gardens, and Sidewalk Cafés*, American Univ in Cairo Press, 2008, 158 p.
- LANE-POOLE, Stanley, *The story of Cairo*, London, J. M. Dent, 1906, 372 p.
- MEKKAWY, Mohamed Hassanein, *Al Taqadom al-omranî l' madinat al-Qahira w'al-modon al-misrya al-okhrah*, 1^{er} éd., Le Caire, Matba'et Misr, 1938, 232 p.
- MEKKAWY, Said, *al-Qahira w ma fiha (Le Caire et ce qu'il contient)*, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2018.
- MUWAYLIHI Muhammed, *H'addîth 'Isâ ibn Hicham*, Le Caire, Kalimat Arabia lel trajamah w-alnachr, 2013.
- MYNTTI, Cynthia, *Paris along the Nile: architecture in Cairo from the Belle Epoque*, Cairo, Egypte, 2003, 112 p.
- PUIG, David et Manar MOURSI, *Sidewalk Salon Cairo : 1001 Street Chairs of Cairo*, Onomatopee, 2015, 224 p.
- RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, Fayard, 1993, 428 p.
- RIAD, Mohamed. *Al-Qahira : Nassig al-Nas fil Makan w al-Zman w Moch'kelatoha fil Hader w al-Moustakbal (Le Caire : le tissu des gens dans l'espace-temps et ses problèmes au présent et à l'avenir)*, Le Caire, Dar al-Shorouk, 2005, 251 p.
- SINGERMAN, Diane et Paul AMAR, *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, American Univ in Cairo Press, 2006, 570 p.
- SINGERMAN, Diane, *Cairo Contested: Governance, Urban Space, and Global Modernity*, Oxford University Press, 2011, 508 p.
- STEWART, Desmond, *Cairo*, Durrington, Littlehampton Book Services Ltd, 1965, 96 p.
- STEWART, Desmond, et Yahia traduit par Hakki. *Le Caire*, Le Caire, Dar al-Ma'aref, 1987.
- VOLAÏT, Mercedes, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005. 478 p.
- VOLAÏT, Mercedes, Juliette Hueber, et Claudine Platon. *Le Caire- portait de la ville*. Portrait de ville Cité de l'Architecture et du Patrimoine 108, Paris, IFA, 2011.
- VOLAÏT, Mercedes, *L'architecture moderne en Égypte et la revue Al-'Imara: 1939-1959*, CEDEJ - Égypte/Soudan, 2017, 131 p.
- VOLKOFF, Oleg V. et ṬUSUN 'Umar, *Annales islamologiques, ISSN 0570-1716. Index de l'ouvrage du prince Omar Toussoun « La géographie de l'Égypte à l'époque arabe »*, Le Caire, France, Institut français d'archéologie orientale, 1992, xi+100 p.

VOLKOFF, Oleg V., *Le Caire 969-1969 : histoire de la ville des « Mille et une nuits »*, Le Caire, Institut français d'archéologie orientale, 1971, xiii+200; xxiii p.

CHAPITRE D'OUVRAGES

ABAZA, Mona, « Egyptianizing the American Dream: Nasr City's Shopping Malls, Public Order, and the Privatized Military », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, American University in Cairo Press, 2006, pp. 73-98.

RAYMOND, André, « Chapitre IX. Le Caire », in GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES SUR LE PROCHE-ORIENT (éd.), *L'Égypte d'aujourd'hui : Permanence et changements, 1805-1976*, Aix-en-Provence, Institut de recherches et d'études sur les mondes arabes et musulmans, coll. « Connaissance du monde arabe », 2013, pp. 213-241.

RAYMOND, André, « Chapitre XI. Les communautés minoritaires et étrangères au Caire », in *Artisans et commerçants au Caire au XVIIIe siècle. Tome II*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, coll. « Études arabes, médiévales et modernes », 2014, pp. 451-502.

SADEK, Said, « Cairo as Global /regional Cultural capital », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, édité par Diane Singerman and Paul Amar, Le Caire, American University in Cairo Press, 2006, pp. 153-190.

ARTICLES

ABU-LUGHOD, Janet, « Migrant Adjustment to City Life: The Egyptian Case », *American Journal of Sociology*, vol. 67, n° 1, juillet 1961, pp. 22-32.

AICHOUB Boudjemâa, « La répartition des activités commerciales et de services et leurs principes d'organisation dans le noyau historique du Caire (la ville fatimide) », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 32, n° 127, 2006, pp. 91-110.

ARNAUD, Jean-Luc, « De l'exposition à l'urbanisation. Le Caire d'Ismaïl pacha », *Rives méditerranéennes*, n° 47, 3 septembre 2014, pp. 45-58.

ARNAUD, Jean-Luc, « Des khawaga au Caire à la fin du xix^e siècle. Éléments pour une définition », *Égypte/Monde arabe*, n° 11, 30 septembre 1992, pp. 39-46.

ASFOUR, Khaled, « Cultural crisis », *The Architectural Review*, vol. 203, n° 1213, 1998, pp. 52-60.

BARTHEL, Pierre-Arnaud, « Relire le Grand Caire au miroir de la densité », *Confluences Méditerranée*, vol. N°75, n° 4, 2010, pp. 121-135.

DENIS, Eric, « Croissance urbaine et dynamique socio-spatiale », *Espace Géographique*, vol. 27, n° 2, 1998, pp. 129-142.

DENIS, Eric, « Le Caire : aspects sociaux de l'étalement urbain. Entre spécialisation et mixité », *Égypte/Monde arabe*, n° 23, 30 septembre 1995, pp. 77-130.

- DENIS, Eric, Bernard HOURCADE et Jean-François PEROUSE, « Le Caire, Istanbul, Téhéran : trois mégapoles, une dynamique ? », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 32, n° 127-128, 2009, pp. 9-42.
- DEPAULE, Jean-Charles et Sawsan NOWEIR, « Balcons au Caire - Les relations de l'intérieur et de l'extérieur dans l'habitat populaire », *Architecture and Behaviour 2.3-4*, vol. 2, n° 3-4, 1986, pp. 301-321.
- EL KADI, Galila et Dalila ELKERDANY, « Valorisation patrimoniale en cours de la ville moderne du Caire, Heritage conservation and enhancement schemes under way in the modern city of Cairo », *Autrepart*, n° 33, 1 janvier 2011, pp. 89-107.
- EL KADI, Galila, « La Cité des Morts au Caire : un abri pour les sans-abri », *Maghreb Machrek*, n° 127, 1990, pp. 134-153.
- EL KADI, Galila, « La régénération du centre-ville du Caire : le pari de la durabilité », *Égypte/Monde arabe*, n° 8, 1 septembre 2011, pp. 131-156.
- EL KADI, Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, vol. 31, n° 121, 1990, pp. 185-207.
- EL SHAKRY, Omnia, « Cairo as Capital of Socialist Revolution? », in *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, Le Caire, American University in Cairo Press, 2006, pp. 73-98.
- FLORIN, Bénédicte, « Les quartiers fermés du Grand Caire. Dimensions urbanistiques et idéologiques d'une forme de ville : nouvelle urbanité ou césure urbaine ? », *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, n° 17, 13 juin 2012, URL : <http://journals.openedition.org/espacepolitique/2393> (consulté le 2/12/2018).
- GODOLI, Ezio, « Sources idéologiques et iconographiques des architectures d'inspiration islamique dues à Ernesto Verrucci Bey », *Annales islamologiques*, n° 50, 30 octobre 2016, pp. 199-234.
- HAMDAN, Gamâl, « Le Grand Caire. Étude de géographie urbaine. Traduction : Mona Akouri », *Égypte/Monde arabe*, n° 23, 30 septembre 1995, pp. 195-236.
- HANNA, Milad, « Chapitre II. Le cas de l'Égypte », in *Le logement en Égypte : Essai critique*, Le Caire, CEDEJ - Égypte/Soudan, coll. « Recherches et témoignages », 2013, pp. 43-62.
- HERVET, Frédérique, « Le Caire : la ville de toutes les contradictions ». *L'architecture d'aujourd'hui*, 1990, no 269, 1990, pp. 182-190
- IRETON, François, « L'immigration dans cinq grandes villes d'Égypte au xxe siècle : jalons pour une étude », *Égypte/Monde arabe*, n° 32, 31 décembre 1997, pp. 43-70.
- LACOSTE, Francis, « L'Orient de Flaubert », *Romantisme*, vol. 33, n° 119, 2003, pp. 73-84.

LAFI, Nora, « Jean-Luc Arnaud, Le Caire, mise en place d'une ville moderne 1867-1907. Des intérêts du prince aux sociétés privées, Arles, Sindbad Actes Sud, 1998, 444 p. », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 91-94, 15 juillet 2000, pp. 401-404.

LOISEAU, Julien, « Les avatars du lit : divagations du Nil et morphologie des rives à hauteur du Caire (VIIe-XVIe siècles) », *Médiévales*, vol. 18, n° 36, 1999, pp. 7-16.

MADDOEUF, Anna, « From Ipazia, Imaginary City, to Cairo, Oriental City: Strange Similarities », *The Arab World Geographer / Le géographe du monde arabe*, vol. 10, n° 3-4, 2007, pp. 238-244.

MADDOEUF, Anna, « Souk d'aujourd'hui et bazar oriental. Le Khân al-Khalîlî du Caire », *Géographie et cultures*, vol. Commerce et culture : analyse géographique, n° 77, 2011, pp. 77-96.

MADDOEUF, Anna, « Surimpositions urbaines. Figures féminines sur fond de paysage cairote contemporain », in *Partages genrés de l'espace*, Edituria Universitaria Craiova, 2014, pp. 147-156.

MAHMOUD, Randa A. et Ahmed S. ABD ELRAHMAN, « La planification controversée du Grand Caire avant/après 2011 », *Égypte/Monde arabe*, n° 11, 6 avril 2014, pp. 177-201.

MARTHELOT, Pierre, « Dimensions nouvelles d'une métropole : Le Caire », *Revue Géographique de l'Est*, vol. 9, n° 3, 1969, pp. 379-390.

MUTIN, Georges, « Le Caire, Métropole du Monde Arabe. », 2002, halshs-00361536, p. 17.

NASSIF, E., « L'Égypte est-elle surpeuplée ? », *Population*, vol. 5, n° 3, 1950, pp. 513-532.

OTHMANE, Insaf Ben et Roman STADNICKI, « Des vieilles recettes pour des nouveaux projets d'aménagement en Égypte : une « contre-révolution urbaine » en marche ? », *Maghreb-Machrek*, n° 226, 2017, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01335633> (consulté le 10/2/2021).

PICHOIS, Claude, « Nerval et le Journal de Constantinople », *Littératures*, vol. 13, n° 1, 1985, pp. 41-48.

SEJOURNE, Marion et Eric DENIS, « Le Caire métropole privatisée », *Urbanisme*, n°328, 2003, pp. 169-182.

TUCHSCHERER, Michel, « André Raymond, Le Caire », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 68, n° 1, 1993, pp. 296-297.

VOLAIT, Mercedes, « Composition de la forme urbaine du Caire », *Peuples Méditerranéens*, n° 41-42, 1987, pp. 105-118.

VOLAIT, Mercedes, « La « Belle Époque » : registres, rhétoriques et ressorts d'une invention patrimoniale », *Égypte/Monde arabe*, n° 5-6, 22 décembre 2009, pp. 33-68.

THESES

ELELA, Mohamed Abo, *Le Centre-ville du Caire à l'épreuve des évolutions politiques et socio-économiques : - Paysages, fonctions, accessibilité et pratiques des habitants*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis, 2011, 341 p.

ARTICLES DE PRESSE ET BLOGS

CEDEJ, « Maydan al-Tahrîr », *Cedej*, 4/5/2011, URL : <https://egrev.hypotheses.org/144> (consulté le 1/2/2020).

CLAUDE, Patrice, « Au Caire, l'Égypte d'en bas survit en haut », *Le Monde*, 21 avril 2008, URL : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2008/04/21/au-caire-l-egypte-d-en-bas-survit-en-haut_1036513_3212.html (consulté le 10/2/2021).

DE DIEULEVEULT, Guillaume, *Le Caire, de toute éternité*, *Le Figaro*, 5/11/2007. URL : <http://www.lefigaro.fr/lefigaromagazine/2007/11/05/01006-20071105ARTMAG90529-le-caire-de-toute-eternite.php> (consulté le 29/11/2018).

EL DORGHAMY, Yasmine, « Tahrir Square: Evolution and Révolution », *Magazine El Rawi*, no. 2, 2011, URL : <https://rawi-magazine.com/articles/tahrirhistory/> (consulté le 17/2/2021).

EL SHAHED, Mohamed, « Paris was never along the Nile », *Cairo Observer (blog)*, 14/12/2011, URL: <https://caiobserver.com/post/14185184147/paris-was-never-along-the-nile#.YBhuuhKg2w>, (consulté le 1/2/2021).

ESSAM, Ingy, « On Cairo's Street Names », *Egypt Today*, 7/11/2018, URL: <http://www.egypttoday.com/Article/4/60115/On-Cairo's-Street-Names>, (consulté le 11/11/2018).

ETANCELIN, Valentin, *Ce quartier du Caire s'est implanté sur un cimetière*, *Huffingtonpost*, 31/10/2014, URL : https://www.huffingtonpost.fr/2014/10/31/photos-bienvenue-dans-la-cite-des-morts_n_6075248.html (consulté le 23/2/2021).

FENDI, Maamoun, « 25 Yanyer : al Khédiwi yantaqem mn Abdel Nasser ? 25 janvier : le khédivé se venge-t-il du Nasser ? », *al-Charq al-Awsat*, 10/9/2012, URL : <http://archive.aawsat.com/leader.asp?section=3&issueno=12340&article=694673#.XE4fgFxKg2x> (consulté le 27/1/2019).

KOWAL, Valerie, « Au Caire, la société terrasse face à la crise du logement », *France Info*, 31/1/2014, URL : <http://geopolis.francetvinfo.fr/au-caire-la-societe-terrasse-face-a-la-crise-du-logement-29533>, (consulté le 2/6/2018).

MAWY, Reda, AL, *AlQahira ; AlKhouroug min Al'Ashway'yat (Le Caire ; une sortie des habitations spontanée)*, *BBC Arabic*, URL : <http://www.bbc.com/arabic/resources/idthc2a7f43d-f06b-44f2-a8f6-4890726e847d> (consulté le 2/12/2018).

MEHREZ, Samia, « The American University in Arab Literature », *Cairo Observer (blog)*, 26/4/2016, URL: <http://caiobserver.com/post/143400549319/the-american-university-in-arab-literature#.WceHYfMjHIU>, (consulté le 24/9/2017).

MOUSTAFA, Taher, *Nizar al Sayyad a'an tarikh madinah (Nizar al Sayyad à propos de son ouvrage Histoire de la ville)*, Al-Ahram, 4/1/2018, URL : <https://gate.ahram.org.eg/News/1766112.aspx> (consulté le 10/3/2021).

PERIER, Laurent De Saint, « Reportage : Le Caire, éternelle Mère du monde », *Jeune Afrique*, 4/8/2015, URL : <https://www.jeuneafrique.com/mag/248228/culture/reportage-le-caire-eternelle-mere-du-monde/> (consulté le 30/11/2018).

PIESSAT, Marie, *Urbanités africaines / Portfolio : Les toits du Caire, des espaces ressource ? : Urbanités*, 22/10/2018, URL : <https://www.revue-urbanites.fr/urbanites-africaines-piessat/> (consulté le 23/2/2021).

RAFAAT, samir, « Resurrecting Street Names », *Cairo Times*, 11/5/2000, URL <http://www.egy.com/landmarks/00-05-11.php>, (consulté le 9/2/2021).

Iconographie

- Figure 0.0.1.** L'évolution de la ville du Caire (1800-2009). SOURCE : MAHMOUD Randa A. et ABD ELRAHMAN Ahmed S., « La planification controversée du Grand Caire avant/après 2011 », *Égypte/Monde arabe*, n° 11, 6 avril 2014, pp. 177-201. © Fait par les Étudiants de KU Leuven pendant un Atelier sur Héliopolis à l'Université Ain Shams, 2010, modifiée par les chercheurs. 28
- Figure 0.0.2.** Les églises du Masr al-Qadima Source : PETTERSON Diana, « Misr Al Qadima/Cairo/Egypt, 9/29/19, My Travel Notions », URL : <https://mytravelnotions.com/biruw-20190929t073338gmt-0500-jpg/>, (consulté le 18/3/2021). © Photographe Diana Petterson. 31
- Figure 0.0.3.** La rue d'Al-Muski, au Caire Islamique. Source : WELLS Sydney, « Egypt: An Unforgettable Mother/Daughter Adventure My Travel Notions », URL : <https://mytravelnotions.com/2019/10/10/egypt-an-unforgettable-mother-daughter-adventure/> (consulté le 18/3/2021). © Photographe Diana Petterson. 31
- Figure 0.0.4.** Place Talaat Harb au centre-ville du Caire. Source : photo par l'auteur 25/01/2018 31
- Figure 0.0.5.** La ville nassérienne : rue Abbas Al Akkad à Madinet Naser. Source : ABO SE'EDA Hicham, *Al-Bo'ed al-sab'ei : al tasmim al hadary - Nazareyet al khayal (La septième dimension : l'aménagement urbain - la théorie de la fiction)*, Le Caire, Academic Press, 2018, p. 50. © Hicham ABO SE'EDA..... 31
- Figure 0.0.6.** Le visage informel du Caire sur les périphéries de la Grande Ville. Source : Mimi Kirk, « Improving Cairo for the Many, Not the Few », *Bloomberg.com*, 12 février 2015, URL : <https://www.bloomberg.com/news/articles/2015-02-12/improving-cairo-for-the-many-not-the-few>, (consulté le 18/3/2021). ©Kainsaw/Shutterstock 31
- Figure 0.0.7.** Le green du golf et les villas dans le compound d'Allegria (Ville du 6 Octobre au Grand Caire). Source : CAMBANIS Thanassis, « To Catch Cairo Overflow, 2 Megacities Rise in Sand », *The New York Times*, 25 août 2010, URL : <https://www.nytimes.com/2010/08/25/world/africa/25egypt.html>, (consulté le 18/3/2019). ©Scott Nelson/World Picture Network, pour le New York Times..... 31
- Figure 0.0.8.** Les limites de l'espace central du Caire d'après Galila El Kadi. Source : EL KADI Galila, *Le Caire centre en mouvement. Cairo. Centre in movement.*, Marseille, IRD Orstom, 2012, p. 15. © PAO/DTP : R. Ramadan..... 35
- Figure 0.0.9.** Le grand plan du Caire par l'ingénieur français Pierre Louis Grand (Grand Pacha) en 1874. Source : ERHARD SCHIEBLE Georges (1821-1880) Graveur, GRAND Pierre (bey) Auteur du texte et TEXTE Ebner & Cie (Le Caire) Auteur du, *Plan général de la Ville du Caire/Dressé et publié avec l'autorisation de S.A. Ismail Pacha Khédive d'Égypte par P. Grand Bey, Échelle de 1 à 4000; Gravé par Erhard*, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53099635v>, (consulté le 18/3/ 2021) 37

Figure 0.0.10. Les limites et les stipulations du Caire Khédival d’après l’Organisation nationale pour l’harmonie urbaine NOUH. Source : The National Organization for Urban Harmony, URL : <https://www.urbanharmony.org>), (consulté le 22/03/19)..... 38

Figure 0.0.11. Le Caire d’Ismaïl Pacha et son extension effectuée entre 1868 et 1874. Source : Arnaud Jean-Luc, « De l’exposition à l’urbanisation. Le Caire d’Ismaïl pacha », *Rives méditerranéennes*, 47 | 2014 © Jean-Luc Arnaud..... 39

Figure 0.0.12. L’évolution du centre-ville entre 1874 et 2016 Source : Almalt Ahmed, S. Attia, and H. A. Khalil, “Investigating The Evolution Of Informal Urban Pockets In Greater Cairo Region”, *Journal of Engineering Research, Faculty of Engineering in Mataria*, Helwan University, vol. 154 (June 2017), 2017, pp. A15 A38. © Melanie, J. and Nathalie, S. "The Core of Cairo, Resistance to Comprehensive Gentrification", ETH Studio Basel Contemporary City Institute, The Middle East Studio, Wintersemester 2010..... 44

Figure 0.0.13-14 Deux frises chronologiques (1869-1974) représentant les grands événements sociopolitiques en parallèle avec l’évolution du centre-ville du Caire et les œuvres littéraires / cinématographiques choisies. Source : l’auteur 45

Figure 1.1.1. Carte du Caire en 1800 d’après la Description de l’Égypte. Source : RAYMOND André, « Cartographie et histoire des villes arabes : Quelques remarques générales », in *La ville arabe, Alep, à l’époque ottomane : (XVIe-XVIIIe siècles)*, Beyrouth, Presses de l’Ifpo, coll. “Études arabes, médiévales et modernes”, 2014, pp. 116-125, URL : <http://books.openedition.org/ifpo/1660>, (consulté le 18/3/2021)..... 49

Figure 1.1.2. Le Caire à l’époque ottomane. Source : Raymond André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 219. 49

Figure 1.1.3. Dessin d’une rue au Caire par Antonio Schranz et lithographié par Charles Claude Bachelier, 1847. Source : BOCARD Hélène, « L’époque des amateurs : 1839-1860 », in *Le Caire dessiné et photographié au XIXe siècle*, Paris, Publications de l’Institut national d’histoire de l’art, coll. “InVisu”, 2017, pp. 157-182, URL : <http://books.openedition.org/inha/4880> (consulté le 19/3/2021). © Paris, BnF..... 53

Figure 1.1.4. Rue dans le quartier Gamalyia, 1829. MUSEUM Victoria and Albert, *Gamaliyya street and the wakala of Uda Pasha, Cairo | Facchinelli, Benjamin* © Harold Wallis, Esq., 28 August 1917. 53

Figure 1.1.5. Les pavillons égyptiens à l’Exposition universelle de Paris 1867. Source : GRANGE Daniel, « L’Égypte à l’Exposition universelle de 1867 », *Publications de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 22, n° 1, 2011, pp. 193–203 54

Figure 1.1.6. Le khédive avec les grandes figures du monde lors de l’Exposition universelle. Source : *Exposition universelle de 1867. "Leurs Majestés Impériales et le Vice-roi d’Égypte visitent le temple d’Edfou"*, URL : <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/iconographie/exposition-universelle-de-1867-leurs-majestes-imperiales-et-le-vice-roi-degypte-visitent-le-temple-dedfou/>, (consulté le 19/3/2021). © Centre historique des Archives nationales. 54

- Figure 1.1.7.** Le palais médiéval qui a accueilli le khédivé pendant l'Exposition. Source : "Les Expositions universelles sous le Second Empire", URL : <https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/dossiers-thematiques/les-expositions-universelles-sous-le-second-empire/>, (consulté le 19/3/2021). © RMN-Grand Palais (domaine de Compiègne) /Thierry Le Mage. 54
- Figure 1.1.8.** L'intérieur du palais de Gézirah construit pour accueillir l'impératrice Eugénie. Source : Bersen, Anna. *Palace Intrigue, Egypt Today*, URL : <https://www.egypttoday.com/Article/15/4180/Palace-Intrigue>, (consulté le 19/3/ 2021). © Courtesy of Historichotels..... 54
- Figure 1.1.9-10.** Vue de la Rue du Caire, l'Exposition universelle de Paris 1889 - Vue de la Rue du Caire, l'Exposition universelle de Paris 1889. SOURCE : VOLAIT Mercedes, « Bourgoïn, architecte : la Rue du Caire », in *Jules Bourgoïn (1838-1908) : L'obsession du trait*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. "Catalogues d'exposition", 2017, pp. 36-37, URL : <http://books.openedition.org/inha/4581> (consulté le 19/3/2021). © Paris, Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet (4 C 1380) 58
- Figure 1.1.11.** Danseuse du ventre dans un café égyptien à l'Exposition universelle de 1889. Source : DEMEULENAERE-DOUYERE Christiane, « De la Galerie des Machines à Luna Park : prendre du bon temps dans les expositions internationales parisiennes (1855–1900) », *Dix-Neuf*, vol. 24, n° 2 -3, 2 juillet 2020, pp. 123 -145, p. 140 58
- Figure 1.1.12 - 13.** Dessins d'une des portes des hârs et d'un mastaba devant une boutique de la vieille ville - Dessin d'une des portes des hârs. Source : SEIF Ola, « Topographical Photography in Cairo: The Lens of Beniamino Facchinelli », in *Le Caire dessiné et photographié au XIXe siècle*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. "InVisu", 2017, pp. 195-214, URL : <http://books.openedition.org/inha/4884> (consulté le 19/3/2021) - Source : Arthur Rhoné, « Coup d'œil sur l'état présent du Caire ancien et moderne », *Gazette des Beaux-Arts*, 24, 1881-1882, p. 422 60
- Figure 1.1.14.** Des marchands assis devant leurs boutiques sur les mastabas. Source : AUBENAS Sylvie, « La redécouverte d'un précurseur : Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892) », in *Le Caire dessiné et photographié au XIXe siècle*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « InVisu », 2017, pp. 183-194, URL : <http://books.openedition.org/inha/4882> (consulté le 19/3/2021). © Paris (France), Bibliothèque nationale de France (BnF) 60
- Figure 1.1.15.** La rue Mohamed Ali percée dans l'ancien tissu du Caire. Source : ARNAUD Jean-Luc, *Le Caire : mise en place d'une ville moderne, 1867-1907 : des intérêts du prince aux sociétés privées*, Actes Sud, 1998, p. 132. 63
- Figure 1.1.16.** La mosquée d'Azbak qui a été démolie lors du percement de la rue Mohamed Ali. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017, p. 27. 63
- Figure 1.1.17.** Percement de la rue Clot-Bey. Source : Album photographique comprenant soixante et une vues exécutées d'après les constructions élevées au nouveau Caire sous le règne de S. A. le Khédivé Ismaïl-Pacha/par E. Béchar, 1874. Bibliothèque nationale de France, URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105408295/f12.item>, (consulté le 19/3/2021)... 63
- Figure 1.1.18.** La mosquée d'Uthman Kutkhoda (Kikhiyah) la seule mosquée à réchapper des démolitions. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-*

- Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017. p. 30..... 63
- Figure 1.1.19.** L'opéra khédival en 1869. Source : Album photographique comprenant soixante et une vues exécutées d'après les constructions élevées au nouveau Caire sous le règne de S. A. le Khédiva Ismaïl-Pacha/par E. Béchard, 1874. Bibliothèque nationale de France. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105408295/f12.item>, (consulté le 19/3/2021)..... 70
- Figure 1.1.20.** L'hippodrome dans la ville moderne. Source : Album photographique comprenant soixante et une vues exécutées d'après les constructions élevées au nouveau Caire sous le règne de S. A. le Khédiva Ismaïl-Pacha/par E. Béchard, 1874. Bibliothèque nationale de France. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105408295/f12.item>, (consulté le 19/3/2021) 70
- Figure 1.1.21.** Le Caire à l'époque d'Ismaïl (1869-1870) Source : RAYMOND André, *Le Caire*, Paris, France, Fayard, 1993, p. 307..... 71
- Figure 1.1.22.** La mosquée Khayer bek parmi celles badigeonnées en 1869. Source : VOLAIT Mercedes, « Le Caire au temps de son "hausmannisation" », in DELATOUR Jérôme, CAZENTRE Thomas et BIDEAULT Maryse, *Le Caire sur le vif. Beniamino Facchinelli photographe (1875-1895)*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « Catalogues d'exposition », 2018, pp. 28-31, URL : <http://books.openedition.org/inha/7805> (consulté le 19/3/2021). © Bibliothèque de l'INHA, archives Ballu. 73
- Figure 1.1.23.** La rue Touloun, avant les interventions de Tanzim. Source : SEIF Ola, « Topographical Photography in Cairo: The Lens of Beniamino Facchinelli », in *Le Caire dessiné et photographié au XIXe siècle*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « InVisu », 2017, pp. 195-214, URL : <http://books.openedition.org/inha/4884> (consulté le 19/3/2021). © Cairo (Egypt), American University in Cairo, Courtesy Rare Books Special Collections Library 76
- Figure 1.1.24.** La rue Touloun photographiée par H. Béchard après les démolitions. Source : SEIF Ola, « Topographical Photography in Cairo : The Lens of Beniamino Facchinelli », in *Le Caire dessiné et photographié au XIXe siècle*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « InVisu », 2017, pp. 195-214, URL : <http://books.openedition.org/inha/4884> (consulté le 19/3/2021). © Cairo (Egypt), American University in Cairo, Courtesy Rare Books Special Collections Library 76
- Figure 1.1.25.** Une Okelle construite dans le quartier Ismaïliyya (rue Qasr el-Nil) en 1869 – 1870. Source : ARNAUD Jean-Luc, « De l'exposition à l'urbanisation. Le Caire d'Ismaïl pacha », *Rives méditerranéennes*, n° 47, 3 septembre 2014, pp. 45 -58. Restitution de J L Arnaud d'après C. E. Goad 78
- Figure 1.1.26.** Le jardin d'Azbakéya en 1867. Source : İHSANOĞLU Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p. 106..... 86
- Figure 1.1. 27- 28.** Café et pâtisserie Groppi, place Soliman pacha. Source : *Maqha Groppi / Entrance of the pastry shop*, URL : https://archnet.org/sites/2500/media_contents/102907 (consulté le 19/3/2021). © Lobna Montasser 87
- Figure 1.1.29.** Marché des épices dans al-Qasaba et Khan Khalili. Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, p. 61 87

- Figure 1.1.30.** Carte postale montrant les Tribunaux Mixtes au Caire (1914), construits sur la place Attaba en 1878. Source : *Postcard - « Le Caire, Tribunal Mixte », Egypt, Peile Brothers, World War I, 1914–1916*, URL : <https://collections.museumsvictoria.com.au/items/1922510>, (consulté le 19/3/2021). © Max Budman 90
- Figure 1.1.31.** Carte postale montrant les Tribunaux Mixtes, Alexandrie, 1900. Source : *Alexandrie (Égypte). Tribunal Mixte*. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b10101247t>, (consulté le 19/3/2021). © Centre d'Études Alexandrines (CEAlex) 90
- Figure 1.1.32.** Le tribunal indigène du quartier populaire de Bab el-Khalq construit en 1884. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée 90
- Figure 1.2.1.** À La recherche d'une identité : Trois propositions publiées dans le magazine *al-Mossawar* en 1926 pour un couvre-tête égyptien au cours des années 1930. Les trois propositions, qui varient entre le chapeau occidental et le Tarbouche turque, en passant par une proposition inspirée de l'Égypte Antique (au milieu), montrent la crise identitaire au cours des années 1920 et 1930. Source : ACHOUR Shaimaa Samir, *Itlalah Ala il-Mima'arine al-Misryiin al-Rowwad khilal al-Fatra al-Libraliyya bayn Thawratey 1919 w 1952 (Compte Rendu sur les Architectes égyptiens Pionniers durant la Période Librale (1919 et 1952))*, Librairie de Madbouli, 2011, p. 106. © magazine *al-Mossawar*, 1926 95
- Figure 1.2.2.** Le mausolée de Saad Zaghloul. Source : VOLAIT Mercedes, *L'architecture moderne en Égypte et la revue Al-'Imara : 1939-1959*, CEDEJ - Égypte/Soudan, 2017, 131 p. 95
- Figure 1.2.3.** Les tribunaux Mixtes. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée..... 95
- Figure 1.2.4.** L'Institut de Musique Arabe. Source : ACHOUR Shaimaa Samir, *Itlalah Ala il-Mima'arine al-Misryiin al-Rowwad khilal al-Fatra al-Libraliyya bayn Thawratey 1919 w 1952 (Compte Rendu sur les Architectes égyptiens Pionniers durant la Période Librale (1919 et 1952))*, Le Caire, Librairie de Madbouli, 2011, p. 106..... 95
- Figure 1.2.5.** Banque Misr par l'architecte. Source : *Bank Misr*, <https://archnet.org/sites/2471>, (consulté le 19/03/2021)..... 95
- Figure 1.2.6.** Des femmes dans la ville moderne, années 1920. Source : Messy N., *Paris or Egypt ? 100 Years Ago, It Was Hard to Tell the Difference*, <https://www.messynessychic.com/2019/03/15/paris-or-egypt-100-years-ago-it-was-hard-to-tell-the-difference/>, (consulté le 19/03/2021)..... 99
- Figure 1.2.7.** Des femmes vêtues traditionnellement dans la vieille ville, années 1920. Source : Sheldon D. *Egypt by The Zangaki Brothers (1870–1890) - Flashbak*, <https://flashbak.com/egypt-by-the-zangaki-brothers-1870-1890-396723/>, (consulté le 19/03/2021). © Zanaki 99
- Figure 1.2.8.** Des hommes en costume occidental rue al-Muski. Source: *West on the Muski, Cairo*, <https://www.digitalcommonwealth.org/search/commonwealth:sq87dc75f>, (consulté le 19/3/2021). © Keystone view company 99
- Figure 1.2.9.** Des hommes traditionnellement vêtus, lieu inconnu dans la ville moderne Source : DEPARTMENT American Colony (Jerusalem) Photo, *Egypt. Cairo. Types & characters. Shoe black*, <https://www.loc.gov/pictures/item/2019708713/>, (consulté le 19/3/2021). © Matson (G. Eric and Edith) Photograph Collection 99

- Figure 1.2.10.** Sednoui's, un des plus prestigieux magasins de la ville moderne, architecte Georges Parcq (1913). Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p. 162..... 99
- Figure 1.2.11-12.** Publicités du magasin Cicurel, rue Fouad, architecte Garo Ballyan (1912). Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée. 99
- Figure 1.2.13.** La rue d'al-Khalig au cours des années 1860. Source : İHSANOĞLU Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p. 180..... 104
- Figure 1.2.14.** La rue d'al-Khalig au cours des années 1920. Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p. 134..... 104
- Figure 1.2.15.** Les lignes de tramway au Caire, 1896-1917. Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p. 135 104
- Figures 1.2.16-17.** Le tramway de la rue d'al-Khalig et les marchands ambulants, 1935 Source : "Buses in Egypt-Cairo trams", URL : <https://www.bus-planet.com/bus/bus-africa/Egypt-site/trams/Cairo/index.html>, (consulté le 19/3/2021)..... 104
- Figure 1.2.18.** L'Université Américaine du Caire au cours des années 1930. Source : AUCTODAY, "The AUC Timeline", URL : <https://auctoday.com/2019/02/27/the-auc-timeline/>, (consulté le 19/3/ 2021)..... 107
- Figure 1.2.19.** Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman Ana Horra dans la ville moderne et la vieille ville. Source : carte modifiée par l'auteur sur la carte produite par Alexander Nicohosoff, échelle : 1:15 000, publié par Arts Graphiques, Alexandria, 1933 108
- Figure 1.2.20.** Hamida versus Titi jouée par Chadia, film Zukâk al-Middak réalisé par Hassan el-Imam (1963). Source : EL IMAM Hassan, *Zûqâq el Medaq (Passage des miracles)*, 1963 112
- Figure 1.2.21.** Café Karcha dans Zukâk al-Middak dans la vieille ville. Source : YAP Xiang Ling, « Cairo » Mahfouz», URL : http://aelfwine.net/egypt/?page_id=12, (consulté le 19/3/2021) 114
- Figure 1.2.22.** Vue de Zukâk al-Middak dans la vieille ville. Source :Al Arabya News, *Zukâk al-Middak* , URL : <http://www.alarabyanews.com/241938>, (consulté le 19/3/ 2021) 114
- Figure 1.2.23.** Place Farida (récemment place d'Attaba), les années 1940. Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p.136 116
- Figure 1.2.24.** Place Farida (récemment place d'Attaba), 1949. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al -'amma li'l-kitab, 2017, p. 30 116
- Figure 1.2.25.** Vue de la Rue Fouad 1^{er}, 1941. Source : « Egypt Through Time : Photographs From 1800–2015 | Egyptian Streets», URL: <https://egyptianstreets.com/2013/09/27/egypt-through-time-photographs-from-1800-2013/> (consulté le 19/3/2021)..... 118
- Figure 1.2.26.** Vue de la rue Chérif pacha (26), 1941. Source : « Egypt Through Time : Photographs From 1800–2015 | Egyptian Streets », URL:

- <https://egyptianstreets.com/2013/09/27/egypt-through-time-photographs-from-1800-2013/> (consulté le 19/3/2021)..... 118
- Figure 1.2.27.** La rue Chérif, l'immeuble Immobilia et la Banque Nationale du Caire au cours des années 1940. Source : « Great Egypt », URL : <https://www.greategypt.org/search?q=bank> (consulté le 19/3/2021)..... 120
- Figure 1.2.28.** La Banque Nationale du Caire au cours des années 1940. Source : « Great Egypt », URL : <https://www.greategypt.org/search?q=bank> (consulté le 19/3/2021)..... 120
- Figure 1.2.29.** Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman Zukâk al-Middak. Source : carte modifiée par l'auteur sur la carte produite par Alexander Nichosoff, échelle : 1:15 000, publié par Arts Graphiques, Alexandria, 1933 122
- Figure 1.2.30.** Quartier Manchieh au cours des années 1920. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 125
- Figure 1.2.31.** Les mendiants et les marchands ambulants devant un bar sur la place de l'Opéra, années 1910. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 131
- Figure 1.2.32.** Un porteur d'eau (Saqqa) au Caire. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 132
- Figure 1.2.33.** Des militaires anglais devant les portes d'une salle de cinéma sur la rue Emad ElDine, 1943. Source : The british army in Egypt, 1943, URL: <https://www.iwm.org.uk/collections/item/object/205212701>, (consulté le 19/3/2021)..... 133
- Figure 1.2.34.** Carte postale de l'Eldorado sur l'avenue Fouad 1^{er}, 1908. Source : FRANCESCA BIANCANI, « Sex Work Regulation and the Colonial Order in Late Nineteenth-Century Cairo », URL : <https://globalurbanhistory.com/2016/09/09/sex-work-regulation-and-the-colonial-order-in-late-nineteenth-century-cairo/>, (consulté le 19/3/2021)..... 133
- Figure 1.2.35.** Les trois phases de la densification de la ville moderne (1874-1911). Source : ARNAUD Jean-Luc, « De l'exposition à l'urbanisation. Le Caire d'Ismaïl pacha », *Rives méditerranéennes*, n° 47, 3 septembre 2014, pp. 45 -58, p. 47 134
- Figure 1.2.36.** La première phase de construction du quartier Ismailiyya et sa faible densification. Source : ARNAUD Jean-Luc, « Plans du Caire et développement de l'urbanisation à la fin du XIXe siècle », *Environmental Design - Urban Morphogenesis Maps and Cadastral Plans*, vol. 13-14 September 1993, p. 82..... 134
- Figure 1.2.37.** L'extension de la ville moderne entre 1800 et 1947. Source : ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, p. 181..... 135
- Figure 1.2.38.** L'immeuble al-Gandoul sur l'avenue Fouad 1^{er}. Source : Farouq Sharaf, « L'immeuble Gandule », *Journal D'Abou alhool*, no.05, 2020, le Caire. URL : <http://www.abou-alhool.com/arabic1/details.php?id=44656#.YFSaWmhKiM9>, (consulté le 19/3/2021). 137
- Figure 1.2.39.** Le bar Sphinx sur l'avenue Fouad 1^{er}. Source : Farouq Sharaf, « L'immeuble Gandule », *Journal D'Abou alhool*, no.05, 2020, le Caire. URL: <http://www.abou-alhool.com/arabic1/details.php?id=44656#.YFSaWmhKiM9>, (consulté le 19/3/2021)..... 137
- Figure 1.2.40.** Les deux rues Fouad 1er (à droite) et Emad El Dine (à gauche), années 1940. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution urbaine des Rues de la Ville du*

Caire dès les débuts jusqu'au 21e siècle), 1ère, le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 250..... 138

Figure 1.2.41. Carte du Caire en 1933 montrant les différents toponymes du roman *Les Hommes oubliés de Dieu*. Source : carte modifiée par l'auteur sur la carte produite par Alexander Nichosoff, échelle : 1:15 000, publié par Arts Graphiques, Alexandria, 1933... 140

Figure 1.3.1. La place d'Abedine à la fin du XIXe siècle. Source: Abu-Lughod Janet L., *Cairo : 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. "Princeton studies on the Near East", 1971, p. 116. 145

Figure 1.3.2. Les deux illustrations de la Manifestation d'Abedine 1881. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Egypte.145

Figure 1.3.3. Les deux illustrations de la Manifestation d'Abedine 1881. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Egypte.145

Figure 1.3.4. Théâtre khédival du Jardin de l'Azbakéya. Source : Théâtre Azbakéya, *Journal Sanduq al-Donia, le Caire*.2013. URL : <http://www.sanduqeldunia.com/media/101541>, (consulté le 19/3/2021).147

Figure 1.3.5. La salle du théâtre khédival du Jardin de l'Azbakéya. Source : Théâtre Azbakéya, *Journal Sanduq al-Donia, le Caire*. 2013. URL : <http://www.sanduqeldunia.com/media/101541>, (consulté le 19/3/2021)..... 147

Figure 1.3.6. La statue d'Ibrahim Pacha sur la place d'Opéra. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 149

Figure 1.3.7. Un des quatre statues des lions en bronze au début du pont de Qasr al-Nil ABDEL SALAM Mostapha, *Lions Qasr El Nil Bridge : From guarding the Giza Zoo to embellish the oldest bridge on the Nile*, Magazine Egyptian Geographic <https://egyptiangraphic.com/en/news/show/608>, (consulté le 19/3/2021). 149

Figure 1.3.8. Hotel Shepherd dans la ville moderne. Source : « Shepherd's | Egypt in the Golden Age of Travel | Page 2 », URL : <http://grandhotelsegypt.com/?tag=shepherds&paged=2>, (consulté le 19/3/2021) 151

Figure 1.3.9. La terrasse du Shepherd. Source: « Shepherd's | Egypt in the Golden Age of Travel | Page 2», URL: <http://grandhotelsegypt.com/?tag=shepherds&paged=2> (consulté le 19/3/2021) 151

Figure 1.3.10. L'hôtel Continental. Source: « Continental-Savoy | Egypt in the Golden Age of Travel », URL: <http://grandhotelsegypt.com/?tag=continental-savoy>, (consulté le 19/3/2021) 151

Figure 1.3.11. L'hôtel Sémiramis. Source : *Semiramis | Egypt in the Golden Age of Travel*. URL : <http://grandhotelsegypt.com/?tag=semiramis> (consulté le 19/3/2021) 151

Figure 1.3.12. (a et b) Le club du Gézireh. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 151

Figure 1.3.13. Club Mohamed Ali. Source : photo par l'auteur en 25/1/2018..... 151

Figure 1.3.14. Les casernes britanniques à la citadelle. Source : « Les casernes britanniques à la citadelle », *Journal Sanduq al-Donia, le Caire*, 2013 . URL : <http://www.sanduqeldunia.com/media/92711?page=2>, (consulté le 21/03/2021)..... 153

- Figure 1.3.15.** Les casernes britanniques à l'Abbasiya. Source : « Les casernes britanniques à à l'Abbasiya », *Journal Sanduq al-Donia*, Le Caire. 2013. <http://www.sanduqeldunia.com/media/92711?page=2>, (consulté le 21/03/2021). 153
- Figure 1.3.16.** Les casernes britanniques du Qasr el-Nil. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 153
- Figure 1.3.17.** Le palais de Dubara à Garden City. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 153
- Figure 1.3.18.** Carte du Caire 1933, la présence étrangère dans la ville dans les romans Qiṭ'ā min Ūrūbbā (Mocerau d'Europe) et Qalet Doha (Doha disait) et selon Berque et El Kadi. Source : Carte modifiée par l'auteur sur la carte produite par Alexander Nichosoff, échelle : 1:15 000, publié par Arts Graphiques, Alexandria, 1933..... 154
- Figure 1.3.19.** Palais Mohamed Ali à Choubra. Source: İhsanoğlu Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p. 41 157
- Figure 1.3.20.** La mosquée de Mohamed Ali. Source: İhsanoğlu Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p. 150. 157
- Figure 1.3.21.** Le palais du prince Hussein Kamel. Source: İhsanoğlu Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p.48..... 157
- Figure 1.3.22.** La Musée des Antiquités Egyptiennes. CROSNIER-LECONTE Marie-Laure, « Un chantier chaotique », in *Concours pour le musée des Antiquités égyptiennes du Caire 1895*, Paris, Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, coll. « InVisu », 2017, pp. 211-234, URL : <http://books.openedition.org/inha/6936>, (consulté le 19/3/2021) 157
- Figure 1.3.23.** La mosquée d'al - d'al-Rifâh. Source : collection de Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 157
- Figure 1.3.24.** Le palais d'Abedine. Source: İhsanoğlu Ekmeleddin Préfacier, *Egypt: as viewed in the 19th century*, Istanbul, Turquie, Research Centre for Islamic History, Art and Culture, 2001, p. 150..... 157
- Figure 1.3.25.** Les Tribanau mixtes. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte. 157
- Figure 1.3.26.** Al-Bayt al-Azraq, villa Chester Beatty. Source : VOLAIT MERCEDES, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2005, p. 265..... 157
- Figure 1.3.27.** Assicurazioni Generali de Trieste, rue Elwi Pacha les années 1920. Source : « Great Egypt », URL : <https://www.greategypt.org/search?q=bank>, (consulté le 19/3/2021) 159
- Figure 1.3.28.** Éléments décoratifs inspirés de l'Égypte antique dans l'immeuble Chawarbi pacha, rue Ramsès. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte..... 159
- Figure 1.3.29.** La Scala de Milan. Source : Teatro alla Scala a Milano (Opera House - Milano, italy) | The opera lovers web site, URL : https://www.operonline.com/en/items/opera_houses/teatro-alla-scala-di-milano, (consulté le 19/3/2021)..... 160

- Figure 1.3.30.** La maison de l'Opéra du Caire. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte 160
- Figure 1.3.31.** La place d'Abedine lors de l'incident de 4 février. Source : The British Empire, Imperialism, Colonialism, Colonies, <https://www.britishempire.co.uk/maproom/abdeenpalace.htm>, (consulté le 19/3/ 2021)..... 161
- Figure 1.3.32.** Manifestation des étudiants traversant le pont d'Abbas, 1946. Source : Rozza Ahmed Abdallah, *Al-Talaba w'al-Syasa fi Misr (Les étudiants et les politiques en Égypte)*, 1re éd., Le Caire, Markaz al-Qawmy lel Targama, 2007, 460 p., traduit par Ikram Youssef. p. 25 167
- Figure 1.3.33.** Manifestation sur la place de l'Opéra, décembre 1947. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte 167
- Figure 1.3.34.** La branche militaire des Frères Musulmans sur la place Tahrir en 1950. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 167
- Figure 1.3.35.** Le quotidien *al-Ahram* en novembre 1951 « Plus de million citoyens font la plus grande manifestation dans l'histoire du pays », la photo de la manifestation devant le palais d'Abedine. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 167
- Figure 1.3.36.** Des balayeurs dans la ville moderne, les années 1930. Source : Open musée Niépce - Photographie : Égypte, les balayeurs». URL : <http://www.open-museeniepce.com/recherche-photos/photo,14207> (consulté le 19/3/2021). © Georges Blanchard. 170
- Figure 1.3.37.** Un balayeur dans la vieille ville en 1935. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 170
- Figure 1.3.38.** Le palais du Cabinet en 2018. Source : Saïd Mekkawy, *Moqtaniat Wist al-Balad (les Collections du Centre-ville)*, 2e, le Caire, Dar al-Sherouk, 2010. p. 230..... 179
- Figure 1.3.39.** Quotidien d'*Al-Ahram* le 27.01.1952 : « La Tragédie du Caire le 26 janvier 1952 ». Source : Quotidien *Al Ahram*, le 27.01.1952..... 184
- Figure 1.3.40.** Les plots touchés par l'incendie. Source : El Kadi Galila, *Le Caire : centre en mouvement*, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, p. 84. 184
- Figure 1.3.41.** L'hôtel Shephard avant l'incendie. Source : « Incendie du Caire 1952, Site du roi Farouq 1^{er} », URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/ 2021) 184
- Figure 1.3.42.** L'hôtel Shephard détruit après l'incendie. Source : Site du roi Farouq 1^{er}. URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm> (consulté le 19/3/2021)..... 184
- Figure 1.3.43.** (a, b, c, d, e, f) De différentes scènes de l'incendie dans la ville moderne. Source : Site du roi Farouq 1^{er}. URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm> (consulté le 19/3/2021) 184
- Figure 1.3.44.** L'intervention de l'armée égyptienne à la suite de l'incendie. Source : Site du roi Farouq 1^{er}. URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/ 2021)... 184
- Figure 1.3.45.** Carte du Caire montrant les évènements réels et fictionnels du troisième type de relation entre la ville moderne et la ville ancienne. Source : Carte modifiée par l'auteur sur la carte produite par Alexander Nichosoff, échelle : 1:15 000, publié par Arts Graphiques, Alexandria, 1933. 185
- Figure 1.3.46.** Place Moustafa Kamel, 1940. Source : Safey el -Dine Essam, collection privée. 192

- Figure 1.3.47.** Pont Qasr El Nil, les années 1910. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 192
- Figure 1.3.48.** La rue Qasr El Nil, les années 1930. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 192
- Figure 1.3.49.** La place Tahrir, les années 1930. Source : Safey el -Dine Essam, collection privée..... 192
- Figure 2.1.1.** Le bâtiment des gardes royaux assiégé par l'armée égyptienne. Source : BRITISH PATHE, *Egyptian Coup D'état (1952)*, British Pathé, 2014, URL: https://www.youtube.com/watch?v=h9YreJGSPVE&ab_channel=BritishPath%C3%A9 (consulté le 19/3/2021)..... 198
- Figure 2.1.2.** Les chars de l'armée assiègent le palais d'Abedin, le 23 juillet 1952. Source : BRITISH PATHE, *Egyptian Coup D'état (1952)*, British Pathé, 2014, URL: https://www.youtube.com/watch?v=h9YreJGSPVE&ab_channel=BritishPath%C3%A9 (consulté le 19/3/2021)..... 198
- Figure 2.1.3.** Les chars de l'armée envahissent les rues du centre-ville, 23 juillet 1952. Source : British Pathé, *Egyptian Coup D'état (1952)*, British Pathé, 2014, URL: https://www.youtube.com/watch?v=h9YreJGSPVE&ab_channel=BritishPath%C3%A9 (consulté le 19/3/2021)..... 198
- Figure 2.1.4.** Une autre scène devant le palais d'Abedin, 23 juillet 1952. Source : British Pathé, *Egyptian Coup D'état (1952)*, British Pathé, 2014, URL: https://www.youtube.com/watch?v=h9YreJGSPVE&ab_channel=BritishPath%C3%A9 (consulté le 19/3/2021)..... 198
- Figure 2.1.5.** Les manifestations sur la place Soliman pacha au centre-ville contre l'attaque tripartite, octobre 1956. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 202
- Figure 2.1.6.** La couverture de la première édition de *La Philosophie de la révolution*. Source : ABDEL NASSER , Gamal, *Falsafet al-Thawra (La Philosophie de la Révolution)*, le Caire, Bayt al-Arabe, 1996 208
- Figure 2.1.7.** Le nouveau siège du pouvoir (maison de Nasser) à Manchet al-Bakry. Source : AL MAYADEEN DOCUMENTARIES, *Nasser- Documentaire*, Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021)..... 213
- Figure 2.1.8.** Les casernes de l'armée à Abbasyiah. Source : AL MAYADEEN DOCUMENTARIES, *Nasser- Documentaire*, Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021)..... 213
- Figure 2.1.9.** Le master plan de Madinet Nasr. Source: ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p. 235. 214
- Figure 2.1.10.** Le plan de Madinet Nasr. Source : HAMMAD Mohamed, *Misr Tabni (l'Égypte Construit)*, Le Caire, Al-Matab'ei al-Amiriya, 1963. p. 60 214

Figure 2.1.11. Le plan de Madinet al-Awkafs. Source: T. Keller and T. Polach, “ <i>Mohandessin</i> ,” 2010. ETH Studio Basel Contemporary City Institute, The Middle East Studio Wintersemester 2010, p. 28.....	215
Figure 2.1.12. L’imprimerie National à Imababa. Source : HAMMAD Mohamed, <i>Misr Tabni (l’Égypte Construit)</i> , Le Caire, Al-Matab’ei al-Amiriya, 1963, p. 68.	217
Figure 2.1.13. Models des tours à Madinet Nasr. Source : HAMMAD Mohamed, <i>Misr Tabni (l’Égypte Construit)</i> , Le Caire, Al-Matab’ei al-Amiriya, 1963, p. 68.	217
Figure 2.1.14. L’Union Socialiste à Misr el Gidida. Source : HAMMAD Mohamed, <i>Misr Tabni (l’Égypte Construit)</i> , Le Caire, Al-Matab’ei al-Amiriya, 1963, p. 68.	217
Figure 2.1.15. L’institut des arts Madinet d’Arts. Source : HAMMAD Mohamed, <i>Misr Tabni (l’Égypte Construit)</i> , Le Caire, Al-Matab’ei al-Amiriya, 1963, p. 67	217
Figure 2.1.16. Madinet Nasr. Source: ABU-LUGHOD Janet L., <i>Cairo: 1001 years of the city victorious</i> , Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. “Princeton studies on the Near East”, 1971, p. 233	217
Figure 2.1.17. La construction de la Tour du Caire. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte.....	219
Figure 2.1.18. La Tour du Caire après la construction. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte.....	219
Figure 2.1.19. Nasser et Tito à l’inauguration du Hilton. Source : « Holiday at the Nile Hilton », URL : http://grandhotelsegypt.com/?p=2596 (consulté le 19/3/2021).....	220
Figure 2.1.20. Les symboles de l’ère nassérienne (l’Union Socialiste, l’hôtel Hilton et la Ligue Arabe). Source : collection Maison de l’Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte.	220
Figure 2.1.21. L’aménagement de la rue d’al-Khalig. Source: ABU-LUGHOD Janet L., <i>Cairo: 1001 years of the city victorious</i> , Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East», 1971, p. 134	221
Figure 2.1.22. Le bâtiment d’al-Mugamma’a sur la place Tahrir en 1952 avant l’aménagement de la place Tahrir. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte.	222
Figure 2.1.23. Le bâtiment d’al-Mugamma’a au cours des années 1960 après l’aménagement de la place Tahrir. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte.	222
Figure 2.1.24. Nasser sur la place d’Abedine à l’occasion de l’union avec la Syrie, 1958. SOURCE : AL MAYADEEN DOCUMENTARIES, <i>Nasser- Documentaire</i> , Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021).....	224
Figure 2.1.25. Général Naguib au balcon du palais d’Abedine après la déclaration de la république, 1953. Source : Al Mayadeen Documentaries, <i>Nasser- Documentaire</i> , Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021).....	224
Figure 2.1.26. Nasser et les Officiers Libres à Bab el Khalq, 1955. SOURCE : AL MAYADEEN DOCUMENTARIES, <i>Nasser- Documentaire</i> , Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021).....	224

- Figure 2.1.27.** Nasser sur la place d'al-Azhar, 1956. SOURCE : AL MAYADEEN DOCUMENTARIES, *Nasser- Documentaire*, Al Mayadeen Documentaries, 2017, URL : https://www.youtube.com/watch?v=nrUh1boMepE&ab_channel=AlMayadeenDocumentaries (consulté le 19/3/2021)..... 224
- Figure 2.1.28.** Le premier Schéma Directeur 1953. Source : General Organization for Physical Planning (GOPP), «Vision of Cairo 2050 within a national vision of Egypt», Cairo, 2010. 228
- Figure 2.1.29.** Place de l'Opéra ? 1961. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 234
- Figure 2.1.30.** Place Soliman pacha, 1962. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 234
- Figure 2.1.31.** Place Tahrir, 1961. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al -'amma li'l-kitab, 2017, p. 30 234
- Figure 2.1.32.** Place Tahrir, 1961. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 234
- Figure 2.1.33.** Statue de Ramsès II à la place de la Gare, 1960. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 236
- Figure 2.1.34.** Place de la Gare avant 1954. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 236
- Figure 2.1.35.** Place de la Gare après l'installation de la statue Ramsès II, 1954. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée..... 236
- Figure 2.1.36.** Sa'ad Zagloul et Mahmoud Mokhtar devant la statue Réveil de l'Égypte, 1926. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 236
-
- Figure 2.2.1.** Couverture de magazine *Akher Sa'a* : « le peuple s'assoit sur la Trône - Un paysan, sa femme et son fils avec *Akher Sa'a* vont au plais d'Abedin ». Source : Magazine d'*al-Akher Sa'a*, 09/04/1953..... 239
- Figure 2.2.2.** Dans la salle du Trône, le paysan, pieds nus, est assis sur le Trône à côté de sa femme assise sur la chaise de la Reine. Source : Magazine d'*al-Akher Sa'a*, 09/04/1953.... 239
- Figure 2.2.3.** La femme et son fils dans les toilettes du roi. Source : Magazine d'*al-Akher Sa'a*, 09/04/1953..... 239
- Figure 2.2.4.** Le paysan et sa femme dans la salle de bain royale. Source : Magazine d'*al-Akher Sa'a*, 09/04/1953. 239
- Figure 2.2.5.** Prière de vendredi en 1953 à la place d'Abedin. Source : Magazine d'*al-Akher Sa'a*, 09/04/1953. 241
- Figure 2.2.6.** Remplacement de symbole du Trône de la monarchie par l'aigle de la république sur la façade du palais d'Abedin. Source : AL JAZEERA DOCUMENTARY, *Nasser, l'époque de la révolution et la gloire*, 2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZiiJe3arMls> (consulté le 5/3/2019) 241
- Figure 2.2.7.** Démolition des clôtures de jardin du palais Abedin, 1956. Source : AL JAZEERA DOCUMENTARY, *Nasser, l'époque de la révolution et la gloire*, 2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZiiJe3arMls> (consulté le 5/3/2019) 241

- Figure 2.2.8.** Villa Delort de Gléon, rue al-Chawarby. Source : Album photographique comprenant soixante et une vues exécutées d'après les constructions élevées au nouveau Caire sous le règne de S. A. le Khédive Ismaïl-Pacha/par E. Béchar, 1874. Bibliothèque nationale de France. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105408295/f12.item> (consulté le 19/3/2021) 244
- Figure 2.2.9.** L'aménagement de la corniche du Nil. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée..... 244
- Figure 2.2.10.** L'aménagement de la place Tahrir. Source :Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée..... 244
- Figure 2.2.11.** Mosquée d'al-Abit, à la place Tahrir, est démolie puis est remplacée par la mosquée d'Omar Makram. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, Le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al -'amma li'l-kitab, 2017, p. 82..... 245
- Figure 2.2.12.** Villa Huda Charawy, place Tahrir se transforme en un parking à ciel ouvert puis à un hôtel. Source : El Kadi Galila, Le Caire : centre en mouvement, Marseille, France, IRD, Institut de recherche pour le développement, 2012, p. 153..... 245
- Figure 2.2.13.** Villa Qout al-Qulub démolie en 1966..... 245
- Figure 2.2.14.** Villa Omar Sultan, rue Sabry Abo Alam, démolie puis remplacée par la mosquée d'al Rahma. Source :HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21e siècle)*, 1 ère, Le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014.p. 273. 245
- Figure 2.2.15.** Le socle de la statue du roi Fouad 1er sur la place d'Abedin. Source : site du roi Farouq 1^{er}. URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/2021). 250
- Figure 2.2.16.** La statue du roi Fouad 1^{er}. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée. 250
- Figure 2.2.17.** Le socle de la statue du Khédive Ismaïl place Tahrir. Source : site du roi Farouq 1^{er}. URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/ 2021)..... 250
- Figure 2.2.18.** La statue Soliman pacha sur la place à son nom. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée. 250
- Figure 2.2.19.** La statue Tala'at Harb. Source : photo par l'auteur 25.01.2018 250
- Figure 2.2.20.** statue d'Ibrahim pacha, place d'Opéra. Source : photo par l'auteur 25.01.2018 250
- Figure 2.2.21.** La statue Moustafa Kamel. Source : photo par l'auteur 25.01.2018 250
- Figure 2.2.22.** La statue de Sa'ad Zaghloul au centre-ville. Source : Magazine *Akher Sa'a*. 30.10.1976. 250
- Figure 2.2.23.** Explosion de la statue De Lesseps. Source : Quotidien d'*al-Akhbar*, 23.12.1956 250
- Figure 2.2.24.** Enlèvement des statues de la famille royale du palais d'Abedin. Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée. 250
- Figure 2.2.25.** Carte de centre-ville du Caire (1949) indiquant les lieux importants ayant subi des changements (démolitions, remplacements, modifications) entre (1952-1970) Source : Cairo Muhammadan Monuments Egypt. , publié par : Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), échelle : 1 : 5 000, le Caire, 1948. 251

- Figure 2.2.26.** « Aller sans retour ». Titre d'un reportage du magazine *Akher Sa'a*. Source : *Akher Sa'a*, 26.12.1956..... 253
- Figure 2.2.27.** Nasser expulse les juifs. Source : *Journal Franc-Tireur*, le 26 novembre 1956. 254
- Figure 2.2.28.** (a et b) Les étrangers expulsés quittent le port d'Alexandrie en 1956. Source : BENNAFLA Karine et RASHID wahel, 1956 : *Regards Croisés , catalogue de l'exposition présentée du 15 juin au 4 juillet 2016, Beit al Sennari, Le Caire, CEDEJ, Le Caire, 2016, 56 p., URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01830368> (consulté le 29/5/2020). P. 44. 255*
- Figure 2.2.29.** Caricature montrant Nasser, soutenu par les pays arabes, expulse les juifs. Source : *Akher Sa'a*, 2/2/1967..... 255
- Figure 2.2.30.** La Banque Sociale de Nasser (précédemment la banque Di Roma). Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 256
- Figure 2.2.31.** Lycée *al-Horiyya* précédemment Lycée français. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 256
- Figure 2.2.32.** Début de la rue Soliman pacha, les années 1940. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 261
- Figure 2.2.33.** Shopping devant un magasin sur la rue Soliman pacha pendant les années 1960. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte..... 261
- Figure 2.2.34.** L'entrée de Groppi. Source : Site du roi Farouq 1er URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/ 2021)..... 261
- Figure 2.2.35.** L'intérieur du café Groppi (le salon de thé et le restaurant). Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée..... 264
- Figure 2.2.36.** Salle de restaurant du café Groppi. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée..... 264
- Figure 2.2.37.** À l'extérieur du café Groppi, place Tala'at Harb, les années 1960. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée..... 264
- Figure 2.2.38.** Devant le cinéma Métro, 1960. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 265
- Figure 2.2.39.** Carte du centre-ville (1949) indiquant les toponymes du roman *Laa Tutfi' al Chams*. Source : Cairo Muhammadan Monuments Egypt. , publié par : Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), échelle : 1 : 5 000, le Caire, 1948. 266
- Figure 2.2.40.** L'ancienne maison de la radio en rue al-Chérifien au centre-ville dans les années 1940 (a) et en 2019 (b). Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 269
- Figure 2.2.41.** La mode de minijupes au centre-ville, les années 1960. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée..... 270
- Figure 2.2.42.** Magasin du café Brésilien, rue Soliman pacha, les années 1960. Source : collection du journal du *Mantenqety*, 2013..... 271
- Figure 2.2.43.** Une sandwicherie des fèves au Caire, 1903. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 272
- Figure 2.2.44.** La statue de Soliman pacha au centre-ville en 1920. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 273
- Figure 2.2.45.** Avant le dévoilement de la statue du Talaat Harb au centre-ville en 1964. Source : collection de journal *Matenqety*, Le Caire, Égypte..... 273

- Figure 2.2.46.** La statue de Talaat Harb après l’installation en 1964. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte 273
- Figure 2.2.47.** Les symboles hiéroglyphiques à l’entrée de l’hôtel Hilton sur la place Tahrir. SOURCE : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée 276
- Figure 2.2.48.** Les statues pharaoniques au jardin du musée égyptien devant l’hôtel Hilton. SAFEY EL -DINE Essam, collection privée 276
- Figure 2.2.49.** Carte du centre-ville (1949) indiquant les toponymes du roman *Qalet Doha*. Source : Cairo Muhammadan Monuments Egypt. Maşlahat al Misāḥah, Scale 1:5,000, Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l’Égypte), 1948. 277
- Figure 2.2.50.** Le vrai immeuble Yacoubian, rue Talaat Harb. Source : photo par l’auteur 25.01.2018 285
- Figure 2.2.51.** L’entrée de l’immeuble Yacoubian. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte 285
- Figure 2.2.52.** Le club Mohamed Ali rue Talaat Harb. Source : MYNTTI Cynthia, *Paris along the Nile: architecture in Cairo from the Belle Epoque*, Cairo, Egypte, 2003, p. 94..... 285
- Figure 2.2.53.** (a et b) Les fenêtres du palais Qased Gala, Garden City. Source : MYNTTI Cynthia, *Paris along the Nile: architecture in Cairo from the Belle Epoque*, Cairo, Egypte, 2003, p. 94. 285
- Figure 2.2.54.** La place Tahrir au début des années 1950. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée 292
- Figure 2.2.55.** Place Soliman pacha en 1962. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée 292
- Figure 2.2.56.** Peinture par Hamed Ewis Le Leader et la Nationalisation du canal», 1957, montrant Nasser bien aimé par son peuple. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 295
- Figure 2.2.57.** Caricature par Chris Grosz publiée suite à la crise du Suez montrant Nasser comme une dictature. Source : *Six-Day War Cartoons and Comics - funny pictures from CartoonStock*, https://www.cartoonstock.com/directory/s/six-day_war.asp, (consulté le 20/3/2021)..... 295
- Figure 2.3.1.** Palais d’al-Boustan, l’ancien siège de la ligue arabe. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 301
- Figure 2.3.2.** Le palais d’al Boustan au centre-ville. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 301
- Figure 2.3.4.** Le siège de la Ligue Arabe et l’hôtel Hilton. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 301
- Figure 2.3.3.** Le nouveau siège de la Ligue Arabe sur la place Tahrir. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte 301
- Figure 2.3.5.** Musée du Mohamed Mahmoud Khalil. Source : Le site de Service Information de l’État , URL : <https://www.sis.gov.eg/?lang=en-US> (consulté le 20/3/2021)..... 304
- Figure 2.3.6.** Café d’Oum Kalthoum, al-Tawifiqia, 2019. Source : *Maqha Umm Kalthoum (Café d’Umm Kalthoum)*, <https://al-ain.com/article/umm-kulthum-cafe-time-peaks-art>, (consulté le 20/3/2021)..... 306

- Figure 2.3.7.** Abdel Wahab, Abdel Halim, Nagat, Warda, Chadia et Fayda Kamel chantent l'Opérette al-Watan al-Akbar (La Grande Nation). Source : *Cette chanson est la plus grande évocation musicale de la lutte des peuples arabes pour l'unité de leur Nation. Une pure beauté. - Le Réveil de l'Algérie pour la Nation arabo-musulmane et la tricontinentale*, URL : <http://algeriearabite.canalblog.com/archives/2018/05/14/36402092.html> (consulté le 20/3/2021). 308
- Figure 2.3.8.** Cinéma Odeon, rue Emad El Dine. SOURCE : HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21e siècle)*, 1 ère, le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 359 311
- Figure 2.3.9.** Les cinémas Pegal et Majestic, rue Emad El Dine. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 311
- Figure 2.3.10.** Cinéma Métro lors de l'incendie du Caire, 1952. Source : « Incendie du Caire 1952, Site du roi Farouq 1^{er} ». URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm> (consulté le 19/3/2021) 311
- Figure 2.3.11.** Cinéma Lido, rue Emad El Dine. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte 311
- Figure 2.3.12.** Cinéma Pegal, rue Emad El Dine. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte 311
- Figure 2.3.13.** Le modèle du bâtiment de la Radio et la Télévision et le bâtiment sous construction. Source : collection de la Maison de l'Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte. 312
- Figure 2.3.14.** Le bâtiment de la Radio et la Télévision sur la corniche du Nil 312
- Figure 2.3.15.** Nasser propose la Charte en 1962. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 314
- Figure 2.3.16.** La place d'Opéra décoré par les slogans nationalistes « le panarabisme intégration politique et assurance sociale ». Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 315
- Figure 2.3.17.** Habitat à Imababa. Source: ABU-LUGHOD Janet L., *Cairo: 1001 years of the city victorious*, Princeton, N.J, Princeton University Press, coll. « Princeton studies on the Near East », 1971, p. 166. 319
- Figure 2.3.18.** Habitat d'Alf Maskan, Ain Shams. Source : El Kadi Galila, Ameer W. (1998) *Le Caire*, dans : Dupont Véronique (ed.), Dureau Françoise (ed.), Lelièvre E. (ed.), Levy J.P. (ed.), Lulle T. (ed.) *Métropoles en mouvement : les interactions entre formes de mobilité et recompositions territoriales à l'épreuve de la comparaison internationale : atelier international Paris : IRD*, p .20. 319
- Figure 2.3.19.** Habitat de Meit Okba. Source : HAMMAD Mohamed, *Misr Tabni (l'Égypte Construit)*, Le Caire, Al-Matab'ei al-Amiriya, 1963, p. 80. 319
- Figure 2.3.20.** Habitat à Hilwan. Source : SIMS David et ABU-LUGHOD Janet L. Préfacier, *Understanding Cairo: the logic of a city out of control*, Cairo, Egypte, Etats-Unis d'Amérique, 2010, p. 120. 319
- Figure 2.3.21.** Carte du quartier Ma'arouf (1949) selon Mawwal al Bayat Wal Nawm indiquant les rues : Abdel Khalek Tharwat, Soliman pacha, Champillion et Antiquekhana. selon Mawwal

- al Bayat Wal Nawm indiquant les rues : Abdel Khalek Tharwat, Soliman pacha, Champillion et Antieqkhana. Source : carte modifiée par l'auteur. Cairo Muhammadan Monuments Egypt. Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), Scale 1:5,000, Publisher Cairo: Maşlahat al-Misāḥah, 1948 324
- Figure 2.3.23.** Quartier Ma'arouf en 1937. Source : Collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 327
- Figure 2.3.22.** Les immeubles du Ma'arouf en 1905. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 327
- Figure 2.3.24.** Siège de l'IFA, rue Champillion. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21e siècle)*, 1 ère, le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 255..... 329
- Figure 2.3.25.** Palais Saïd Halim, rue Champillion. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Al-Tatawwor al-Omrani le Chawar'ei Madinat al-Qahirah min al-Bedayat hatta al-Qarn al-Hady wal Ichrine (l'Évolution urbaine des Rues de la Ville du Caire dès les débuts jusqu'au 21e siècle)*, 1 ère, le Caire, al-Dar al-Masryah al-Lebnaniyyah, 2014, p. 255 329
- Figure 2.3.26.** Quartier Ma'arouf avant l'intervention de l'État en 1949 Source : carte modifiée par l'auteur. Cairo Muhammadan Monuments Egypt. Maşlahat al Misāḥah, Scale 1:5,000, Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), 1948. 330
- Figure 2.3.27.** Quartier Ma'arouf après l'intervention de l'État en 1966. Source : carte modifiée par l'auteur. Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), Scale 1 : 5 000, 2006. 330
- Figure 2.3.28.** Carte du qaurtier Ma'arouf (1949) indiquant les toponymes du roman Mawwal al Bayat Wal Nawm par Khairy Chalaby. Source : carte modifiée par l'auteur. Cairo Muhammadan Monuments Egypt. Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), Scale 1:5,000, 1948.. 332
- Figure 2.3.29.** Les quais de la gare au cours des années 1940. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée. 333
- Figure 2.3.30.** La salle principale de la gare du Caire au cours des années 1950. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée..... 333
- Figure 2.3.31.** La scène de la sortie de la gare dans le film Al Naddaha (La sirène) par Hussien Kamal (1975). Fatheya, la jeune femme villageoise, se trouve impressionnée par la foule dans et devant la gare. Source : KAMAL Hussein, *El Naddaha (la sirène)*, 1975 333
- Figure 3.1.1.** « Les jugements de tribunal du Peuple » contre les Frères Musulmans. Source : quotidien d'*al-Ahram*, 15 novembre 1954 340
- Figure 3.1.2.** Nasser lors d'un discours. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 341
- Figure 3.1.3.** La radio, élément essentiel dans les cafés égyptiens. Source : AL JAZEERA DOCUMENTARY, *Nasser, l'époque de la révolution et la gloire*, 2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZiiJe3arMls>, (consulté le 5/3/2019). 344

- Figure 3.1.4.** Quotidien *Al Ahram* : « les résultats des élections (99,9 %) dépassent toutes imaginations ». 19/3/1965 344
- Figure 3.1. 5-6-7.** Les véhicules Nasr (bus et minibus) et les usines de la compagnie Nasr pour l'industrie des voitures. Source : AL JAZEERA DOCUMENTARY, *Nasser, l'époque de la révolution et la gloire*, 2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZiiJe3arMls> (consulté le 5/3/2019) 348
- Figure 3.1. 8-9-10.** Panneaux sur la victoire des forces armées sur les murs du centre-ville, juin 1967. Source : AL JAZEERA DOCUMENTARY, *Nasser, l'époque de la révolution et la gloire*, 2013. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=ZiiJe3arMls>, (consulté le 5/3/2019) 351
- Figure 3.1.11.** Des Égyptiens regardent le discours de Nasser, 09.06.1967. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021)..... 353
- Figure 3.1.12.** (a et b) Les manifestants se dirigeant de la place Tahrir vers l'Assemblée. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021)..... 353
- Figure 3.1.13.** Les manifestations envahissent la place Tahrir. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021)..... 353
- Figure 3.1.14.** Nasser et les leaders arabes lors d'un sommet. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar> (consulté le 20/3/2021)..... 355
- Figure 3.1.15.** L'habitat des nécropoles. Source : EL KADI Galila et BONNAMY Alain, *La cité des morts : Le Caire*, Paris, France, Institut de recherche et de développement, 2001, p. 253 361
- Figure 3.1.16.** Bulaq al-Dkrouf. Source : EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, Tours : Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, coll. « Fascicule de recherches », 1987, p. 58 363
- Figure 3.1.17.** L'habitat informel sur les terres agricoles. Ard el-Liwa. SOURCE : MALTERRE-BARTHES Charlotte, *Une ruralité en recul : Concurrence territoriale entre espaces urbains et agricoles au Caire | Espazium*, (consulté le 20/3/2021), URL : <https://www.espazium.ch/fr/actualites/une-ruralite-en-recul-concurrence-territoriale-entre-espaces-urbains-et-agricoles-au-caire> (consulté le 20/3/2021). © Lorenz Bürgi 363
- Figure 3.1.18.** Les zones d'habitat spontané au Caire. Source : EL KADI Galila, *L'urbanisation spontanée au Caire*, Tours : Paris, URBAMA, Institut de géographie ; O.R.S.T.O.M, coll. « Fascicule de recherches », 1987, p. 38 363
- Figure 3.1.19.** Carte des travaux d'assainissement du Caire, tiré du rapport du ministère des Travaux publics pour l'année 1911. Source : Ministère des Travaux publics, 1911. En accès libre : *Al-Madaq - 1911—Drainage Project*, <https://www.almadaq.net/en/maps/1912-drainage-project>, (consulté le 20/3/2021)..... 365
- Figure 3.1.20.** La scène tirée du film *Tharthara fawq al-Nil*, Hussein Kamal, 1971. Source : KAMAL Hussein, *Tharthara fawq al-Nil*, Ramsès Film, 1971 365
- Figure 3.1.21.** La construction du pont du 6 octobre. Source : collection de journal Matenqety, Le Caire, Égypte..... 367

- Figure 3.1.22.** Le deuxième Schéma Directeur 1970. Source : EL KADI Galila, « Trente ans de planification urbaine au Caire », *Tiers-Monde*, vol. 31, n° 121, 1990, pp. 185–207. p. 206 .. 370
- Figure 3.2.1.** Les escaliers de service. Scène du film *al-Harrif (le Joueur)*, par Mohamed Khan, 1983. Source : KHAN Mohamed, *Al Hareef (le joueur)*, 1983 377
- Figure 3.2.2.** Les escaliers principaux de l'immeuble, film *al-Harrif (le Joueur)*, par Mohamed Khan, 1983. Source : KHAN Mohamed, *Al Hareef (le joueur)*, 1983. 377
- Figure 3.2.3.** Laver le linge sur le toit, scène du film *al-Baida wal Hagar (l'Oeuf et la pierre)*, Ali Abdel Khalek en 1990. Source : ABDEL KHALEK Ali, *Al-Baida wal Hagar (l'Oeuf et la pierre)*, 1990..... 377
- Figure 3.2.4.** Ancienne buanderie habitée sur le toit d'un immeuble, quartier Bab El-Louk. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. 380
- Figure 3.2.5.** Toit dégradé d'un immeuble sur la rue Sabry Abo Alam. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection personnelle..... 380
- Figure 3.2.6.** Appropriation d'un toit sur un immeuble au centre-ville. Source : PIESSE Marie, *Urbanités africaines/Portfolio : Les toits du Caire, des espaces ressource ? : Urbanités*, <https://www.revue-urbanites.fr/urbanites-africaines-piessat/>, (consulté le 20 /3/ 2021). © Marie Piessat..... 381
- Figure 3.2.7.** Appropriations et surélévations sur les toits de la rue Qasr al-Aini. Source : DESOUKI Khaled, *Au Caire, la « société de la terrasse » face à la crise du logement*, https://www.lexpress.fr/actualites/1/styles/au-caire-la-societe-de-la-terrasse-face-a-la-crise-du-logement_1317485.html, (consulté le 20/3/ 2021). © Khaled Desouki 381
- Figure 3.2.8.** La dégradation des anciennes façades du centre-ville au début de 1973. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal *Matenqety*, collection privée 383
- Figure 3.2.9.** Place Tahrir et l'explosion démographique, octobre 1973. 383
- Figure 3.2.10.** Couverture de la première édition d'*Une Certaine odeur*. 384
- Figure 3.2.11.** Affiche de film *Méfie-toi de Zouzou*, 1972. Source : Diab, Mohamed, collection privée..... 392
- Figure 3.2.12.** Carte du centre-ville du Caire (1948) indiquant les lieux fréquentés dans le roman *Une Certaine odeur*. Source : carte modifiée par l'auteur. Cairo Muhammadan Monuments Egypt. Maşlahat al-Misāḥah (Service Géologique de l'Égypte), Scale 1:5,000, Publisher Cairo: Maşlahat al-Misāḥah, 1948. 394
- Figures 3.2.13-18.** Le chaos sur les places (Talaat Hab et Tahrir) et les rues (al-Tahrir, Talaat Harb). Source : ABOSEIF Salah, *Hamam el Malatily*, 1971 397
- Figure 3.2.19-21.** Les symboles architecturaux : Le Chératon, Immeuble Balamonte, al-Mugammaa. Source : Aboseif Salah, *Hamam el Malatily*, 1971 397
- Figure 3.2.22-27.** Les différents comportements des fonctionnaires lors du travail dans les bureaux d'al-Mugammaa. Source : Aboseif Salah, *Hamam el Malatily*, 1971 397
- Figure 3.2.28.** Couverture du livre du colloque, 1969. 398
- Figure 3.3.1.** Le siège de l'Université du Caire au début des manifestations des étudiants. Source : BBC NEWS, *Nasser (documentaire)*, 2016, URL : https://www.youtube.com/watch?v=YvZ_ngOvsgk&t=2s&ab_channel=BBCNews%D8%B9%D8%B1%D8%A8%D9%8A, (consulté le 21/3/2021)..... 403

- Figure 3.3.2.** Les manifestations des étudiants à la place Tahrir se dirigeant vers le siège de l'Assemblée Nationale. Source : BBC NEWS, *Nasser (documentaire)*, 2016, URL : https://www.youtube.com/watch?v=YvZ_ngOvsgk&t=2s&ab_channel=BBCNews%D8%B9%D8%B1%D8%A8%D9%8A, (consulté le 21/3/2021)..... 403
- Figure 3.3.3.** Les funérailles traversent la rue Talaat Hard. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 408
- Figure 3.3.4.** La foule entoure Nasser en criant. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 408
- Figure 3.3.5.** Les funérailles traversant la place Tahrir. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 408
- Figure 3.3.6.** Nasser et les ministres lors des Funérailles. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021). 408
- Figure 3.3.7 - 8 - 9.** Les funérailles de Nasser passant par la place de la gare, pont Qasr el Nile et la corniche du Nil. Source : Le site officiel du président Gamal Abdel Nasser, URL : <http://nasser.bibalex.org/Home/Home.aspx?lang=ar>, (consulté le 20/3/2021) 409
- Figure 3.2.10.** Quotidien *Al Akhbar* : « les Supporters du 15 mai ». Source : quotidien *al-Akhbar* le 17.05.1971 411
- Figure 3.3.11.** Réunion entre le PM et les chefs des étudiants. Source : *Le site officiel du président Sadate*, <http://sadat.bibalex.org/>, (consulté le 21/3/ 2021). 413
- Figure 3.3.12.** Les manifestants devant le siège de l'Assemblée Nationale. Source : BBC NEWS, *Sadate (documentaire)*, 2016, (consulté le 21/3/ 2021) 413
- Figure 3.3.13.** Negm et Sheikh Imam, 1972. Source : Diab, Mohamed, collection privée.... 414
- Figure 3.3.14.** Le socle de la statue du Khédive Ismaïl (le mémorial). Source : site du roi Farouq 1er URL : <https://www.faroukmisr.net/report26.htm>, (consulté le 19/3/ 2021). 414
- Figure 3.3.15.** La place Antikekhana en 1946. Source : HADIDI Fathi Hafez, *Derâsat fy al-tatawor al-omrany ly madînat al-Qahera (Études dans l'évolution urbaine de la ville du Caire)*, le Caire, Al-Hay'a al-misriyya al-'amma li'l-kitab, 2017, p. 261 417
- Figure 3.3.16.** Les deux places de la scène, place d'Antikekhana et la place Tahrir. Source : Cairo Muhammadan Monuments Egypt, publié par : *Maşlahat al-Misāḥah* (Service Géologique de l'Égypte), échelle : 1 : 5 000, Le Caire, 1948. 417
- Figure 3.3.17.** Le pont des piétons sur la place Tahrir. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée 419
- Figure 3.3.18.** La place Tahrir après la construction du pont. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée 419
- Figure 3.3.19.** L'incendie de l'Opéra et la foule regardant la scène sur la place de l'opéra, le 29 octobre 1971. Source : quotidien *al-Ahram* 29.10.1972. 423
- Figure 3.3.20.** Quotidien *Al Ahram* : « La maison de l'Opéra brûle pour des raisons inconnues - le gardien dormait et les pompiers n'ont pas pu éteindre le feu ». Source : quotidien *al-Ahram* 29.10.1972 423

Figure 3.3.21. La place de l’Opéra avant l’incendie. Source : <i>Site du Gouvernorat du Caire</i> , http://www.cairo.gov.eg/ar/pages/default.aspx , (consulté le 21/3/ 2021).....	423
Figure 3.3.22. La place de l’Opéra après l’installation du bâtiment du garage. Source : photo par l’auteur. 25.01.2018	423
Figure 3.3.23. Film Kolo Tamam (Tout va bien), 1984. Source : Diab, Mohamed, collection privée.....	428
Figure 3.3.24. Film Salem li ala Sousou (Passe un salut à Sousou), 1990. Source : Diab, Mohamed, collection privée.....	428
Figure 3.3.25. Album de chansons Karkachangy, d’Adawiya, 1979. Source : Diab, Mohamed, collection privée	428
Figure 3.3.26. Le marché de la Libye comme imaginé dans une scène du film <i>Ahl el Qemmah</i> par Ali Badrakhan, 1981. Source : Badrakhan Ali, <i>Ahl el Qemmah</i> , 1981	430
Figure 3.3.27. Casino El-Leil quartier d’al-Haram. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	432
Figure 3.3.28-29. Les Zawyas au bas des immeubles au quartier al-Haram. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	432
Figure 3.3.30. Les tours sur le Nil à proximité des quartiers informels. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	434
Figure 3.3.31. Les tours de Nile city et Ramlet Boulaq. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	434
Figure 3.3.32. Bar Stella à la rue Talaat Hard derrière les vitres badigeonnées. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	437
Figure 3.3.33. Bar al-Horria, Bab el Louk, derrière les vitres badigeonnées. Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	437
Figure 3.3.34. Les panneaux sur la façade d’un ancien immeuble à Bab El Louk au centre-ville. Source : collection de la Maison de l’Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte.....	438
Figure 3.3.35. Les panneaux publicitaires sur la façade du marché du Bab El Louk (daté de 1912). Source : collection du journal <i>Mantenqety</i>	438
Figure 3.3.36. Le World Trade Centre du Caire. Source : collection de la Maison de l’Architecture Egyptienne, Le Caire, Égypte	442
Figure 3.3.37. La rue de Jame’et el Duwal, quartier d’al-Mohandessine. Source : « Hay al-Mohandessein », URL : https://www.uvisne.com/mohandiseen-19-makes-it-the-most-beautiful-area-in-giza/ , (consulté le 21/3/2021)	442
Figure 3.3.38. Café Astra en 1975. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal <i>Matenqety</i> , collection privée.....	444
Figure 3.3.39. Hardee’s à la place du café Astra. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal <i>Matenqety</i> , collection privée.....	444
Figure 3.3.40. Les restaurants de fast food à la place d’Isavitch. Source : Yahya Wagdy, éditeur en chef de journal <i>Matenqety</i> , collection privée	444
Figure 3.3.41. Magasin de chaussures à la place du café Sphinx. Source : photo par l’auteur.	444
Figure 3.3.42. Mall de l’opéra à la place du Casino Badia’a et cinéma Opéra. Source : photo par l’auteur. Le 25.01.2018	445

- Figure 3.3.43.** Casino Badia'a remplacé par le mall. Source : YAHYA Wagdy, éditeur en chef de journal Matenqety, collection privée 445
- Figure 3.3.44.** Cinéma Opéra (fermé) situé à côté du casino Badia'a. Source : SAFEY EL -DINE Essam, collection privée..... 445
- Figure 3.3.45.** Place d'Attaba, 2017. Source : collection du journal Matenqety..... 447
- Figure 3.3.46.** Le bâtiment de la Caisse de la dette caché derrière le pont d'al-Azhar. Source : collection du journal Matenqety 447

Annexes

Annexe 1

Chronologie du Caire (1798 – 1974)

- 1798** : Expédition française en Égypte. Première révolution du Caire (démolition des portes des hârs et des mastabas).
- 1800** : Deuxième Révolution du Caire. Attaque des quartiers populaires par les canons français.
- 1801** : Évacuation des Français.
- 1805** : Révolution populaire contre Ahmad Kurshid Pacha – Mohamed Ali lui succède - Règne de Mohamed Ali Pacha.
- 1811** Massacre des mamelouks (assassinat de 1000 mamlouks, dont 470 tués dans la Citadelle, pillage de 500 maisons dont la plupart sont situées au vieux Caire).
- 1831-1833** : Première Guerre égypto-ottomane. Episode de choléra puis de peste. Stagnation démographique.
- 1834** : Publication de *Takhlīṣ al-Ibrīz fi talkhīṣ Bārīz* (en français *L'Or de Paris*) Rifa'a par Rafi' al-Tahtawi.
- 1835** : Démolition des banquettes des rues très passantes. Obligation de peindre les maisons du vieux Caire en blanc.
- 1839-1841** : Deuxième guerre égypto-ottomane.
- 1840/ 1841** : Traité de Londres (système héréditaire – la famille de Mohamed Ali)
- 1841** : Construction de l'hôtel Shephard.
- 1843** : Création d'un service d'urbanisme.
- 1845** : Percement de la Rue Neuve dans le tissu ancien du Caire.
- 1847** : Le choléra frappe l'Égypte. Stagnation démographique.
- 1848** : Fin du règne de Mohamed Ali, règne d'Ibrahim Pacha - 230 hectares situés entre la route Boulaq et Qasr al-'Ayni sont viabilisés.
- 1848** : Règne d'Abbas Pacha 1^{er}. Naissance du quartier d'Abbasiyya.
- 1851** : le 18 juillet 1851, Abbas signe le contrat de construction d'un chemin de fer reliant Alexandrie au Caire.
- 1854** : Construction du chemin de fer. Assassinat d'Abbas, suivi du règne de Saïd Pacha. Mise en chantier de l'urbanisation des terrains agricoles autour de la gare ainsi qu'entre le Khalig et la rive est du Nil - Premier acte de concession du terrain à l'entrepreneur français Ferdinand de Lesseps pour le percement du Canal de Suez.
- 1858** : Déclaration d'*al-Laeaha al-Sa'idieah* (la Loi Saïdienne) qui autorise les étrangers à posséder des terrains et des biens immobiliers en Égypte.
- 1860** : Construction de l'hôtel Continental.
- 1863** : Décès de Saïd Pacha suivi du règne d'Ismaïl Pacha. La population du Caire est de 270 000 habitants.
- 1867** : Ismaïl visite l'exposition Internationale de Paris – mission officielle d'Ali Moubarak.

- 1867** : Ismaïl obtient le titre de Khédive, changement de système héréditaire (famille d'Ismaïl).
- 1869** : Inauguration du Canal de Suez. Tentative d'assassinat d'Ismaïl au théâtre Khédival. Inauguration de l'Opéra Khédival.
- 1872** : Percement de la Rue Clot Bey – Dégâts causés à la ville ancienne.
- 1873** : Percement de la Rue Mohamed Ali – Idem.
- 1875** : Vente des actions égyptiennes de la Société du Canal de Suez à l'Angleterre.
- 1876** : Constitution de la Caisse de la Dette.
- 1878** : Double Contrôle Franco-britannique.
- 1879** : Chute d'Ismaïl ; Tawfiq devient Khédive.
- 1881** : Révolte d'Urabi, Grande Manifestation d'Abedine. Constitution du comité de restauration des monuments et du comité de l'art arabe.
- 1881-1882** : Enlèvement des statues au centre-ville.
- 1882** : Occupation britannique : Cromer est nommé haut-commissaire en Égypte. La population du Caire est de 37500 personnes, dont 19 000 étrangers. Publication de l'ouvrage *Alam al-Dine* par Aly Moubarak.
- 1889** : Exposition Universelle de Paris (la Rue du Caire).
- 1892** : Décès de Tawfiq ; Abbas Hilmy II devient khédive.
- 1893** : Apparition des ascenseurs au Caire. Publication de *Irshad al-alibba' ila mahasin Urubba* (Guide pratique pour les attractions de l'Europe) par Mohamed Amin Fikry
- 1896** : Apparition du tramway au Caire.
- 1902** : Rapport officiel : *l'impossibilité de Haussmanniser le Caire (il faudra 145 ans)*.
- 1903** : Mise en circulation des premières voitures automobiles au Caire.
- 1905** : Construction de la ville Héliopolis.
- 1906** : Démission de Cromer (Haut-Commissaire anglais) ; Eldon Gorst lui succède.
- 1907** : Crise boursière aux Etats Unis, pénurie de crédit ; arrêt des projets de construction. Fondation du premier parti politique (Parti National). Publication du H'addîth 'Isâ ibn Hicham par Mohamed Mouilhi.
- 1905-1906** : Construction de l'hôtel *Sémiramis*.
- 1908- 1909** : Construction du Club Mohamed Ali.
- 1914** : Destitution d'Abbas II. L'Égypte devient protectorat britannique. Déclaration du Sultanat : Hussein Kamel devient Sultan.
- 1917** : Décès de Hussein Kamel, à qui succède le Sultan Ahmed Fouad (la population du Caire compte alors 79 100 habitants).
- 1919** : Révolution populaire. Sa'ad Zaghloul fonde le parti majoritaire *al-Wafd*. L'université Américaine s'installe place Ismaïlyyah (Place Tahrir).
- 1922 – 1923** : Déclaration d'indépendance : l'Égypte devient un royaume, avec Fouad 1er à sa tête. Découverte du tombeau de Toutankhamon.
- 1928** : Fondation du parti des Frères Musulmans par Hassan al-Banna.
- 1929** : Percement de la rue al-Azhar et de la rue Farouq.
- 1933** : Fondation de l'organisation communiste Misr al-Fattah (*la jeune Egypte*) par Ahmed Hussein.

- 1936** : Traité Anglo-égyptien. Décès de Fouad 1er ; Farouk 1er lui succède.
- 1937** : La population du Caire compte 374 838 habitants, dont 22 422 étrangers.
- 1940** : Publication de « Les Hommes Oubliés de Dieu » par Albert Cossery.
- 1942** : Incident du 4 février.
- 1945** : Assassinat du premier ministre Maher Pacha au Parlement. Publication du roman Khan al-Khalili par Naguib Mahfouz.
- 1946** : Grève des étudiants et ouvriers – manifestation d’Abedine (40000 manifestants) - grèves des policiers et infirmières - Violence contre les biens des étrangers - attentats contre les cinémas Metro, Cosmos et Métropole.
- 1947** : Grève des ouvriers du textile. Publication de *Zukak al-Midaq (Passages des Miracles)* par Naguib Mahfouz (courant réaliste) - explosion du cinéma Miami.
- 1948** : Première Guerre Arabo-israélienne – Premier départ des juifs. Fondation de l’organisation des Officiers Libres par Nasser. Dissolution des frères Musulmans. Assassinat du premier ministre au ministère de l’Intérieur. Explosion des chaînes Ades et Banzayon, attentats de l’avenue Fouad 1er – Grèves des étudiants – Grèves des policiers.
- 1951** : Abolition du traité de 1936 – Guerre du canal jusqu'en 1952.
- 1952** : Grand Incendie du Caire – Dissolution du Parlement. Coup d’Etat de juillet. Destitution de Farouk, son fils encore bébé est nommé à sa place (Fouad II) – Début des réformes agraires - Création du ministère de la Culture et de l’Instruction Publique.
- 1953** : Chute de la monarchie ; déclaration de la première république égyptienne. Le général Naguib est nommé président, Nasser premier ministre. Elaboration du premier SD. Ouverture des palais royaux. Fondation de la radio de la Voix des Arabes.
- 1954** : Crise de mars – manifestations des ouvriers - démission de Naguib – Nasser arrive au pouvoir. Publication d’*Ana Horra* par Ihsan Abdel Qudous. Fin du stationnement des troupes britanniques. Tentative d’assassinat de Nasser - Dissolution des frères Musulmans. Aménagement de la place Tahrir - changement des noms des rues - Construction des habitats sociaux - Publication de *La Philosophie de la Révolution*.
- 1955** : Changement d’emplacement de la statue Ramsès - Aménagement de la corniche du Nil.
- 1956** : Nasser décide de créer le barrage d’Assouan. Il nationalise le canal de Suez. La France, la Grande-Bretagne et Israël menacent d’intervenir militairement dans la zone du canal de Suez. Grâce aux pressions soviétiques et américaines, l’opération est annulée. Expulsion des ressortissants français et anglais et des membres de la communauté juive.
- 1957** : Construction de pont de l’université du Caire.
- 1958-1961** : L’Egypte et la Syrie s’unissent pour former la République arabe unie, dirigée par Nasser- Adoption de la nouvelle constitution - Construction de Madinet Nasr.
- 1959** : Construction de l’Hôtel Hilton.
- 1960** : Grande vague de nationalisation - Construction du nouveau siège de la Radio et de la TV Arabe. Lancement du projet des 1000 logements - Construction du siège de la municipalité du Caire – Construction du siège de la Ligue Arabe place Tahrir.
- 1961** : Construction de la Tour du Caire.
- 1962** : Adoption de la Charte de l’Action Nationale. Guerre du Yémen.

1965 : Aménagement du quartier Ma'arouf - éclatement des égouts au Caire -
Affaire Sayyed Qotb.

1966 : Elaboration du deuxième SD.

1967 : Guerre des Six-Jours. Défaite cuisante pour les armées arabes. Démission de Nasser
- Manifestation de protestation contre sa démission.

1968 : Affaire des généraux de l'Air Force - Soulèvement des étudiants.

1969 : Guerre d'Usure- Colloque du millénaire du Caire.

1970 : Décès de Nasser, à qui succède Anouar el-Sadate.

1971 : Signature d'un traité d'amitié avec l'URSS- Révolution du redressement contre
les hommes de Nasser – Constitution de 1971 - Incendie de la maison de l'Opéra.

1972 : Expulsion des experts soviétiques de l'armée égyptienne - Deuxième soulèvement
des étudiants.

1973 : L'Égypte et la Syrie attaque Israël (guerre du Kippour).

1974 : Déclaration du Document d'Octobre - début de l'ouverture économique.

Annexe 2

Liste des entretiens effectués (2016 -2018)

Nom, prénom	Age	Position	Date d'entretien	Lieu d'entretien
Aboamer, Mohamed	83	Ancien conseiller de ministère d'urbanisme	19/3/2016	Le Caire
Achour, Shaimaa	43	Professeur d'architecture et des théories	10/2/2018	Le Caire
Asfour, Khaled	60	Professeur d'architecture	5/6/2018	Le Caire
El Kadi, Galila	71	Professeur d'architecture, directrice de recherche émérite à l'Institut de Recherche pour le Développement, IRD	7/2/2018	Le Caire
El Kedany, Dalila	...	Professeur d'architecture, coordinatrice du comité d'Architecture au Suprême Conseil de la culture égyptienne	1/2/2018	Le Caire
El Touny, Sayed	73	Professeur d'architecture, ancien Coordinateur du comité d'Architecture au Suprême Conseil de la culture égyptienne	5/2/2018	Le Caire
Hawas, Soheir	...	Professeur d'urbanisme, ancienne directrice de l'Organisation nationale pour l'harmonie urbaine NOUH	24/7/2017	Le Caire
Safey El Dine, Essam	79	Ancien directeur de la Maison de l'Architecture	8/8/2017	Le Caire
Volait, Mercedes	...	Directrice de recherche au CNRS	15/9/2017	Paris
Wagdy, Yahia	47	Journaliste	31/1/2018	Le Caire

Résumé

Architecture et évolution sociopolitique Vers une lecture multiple du centre-ville du Caire (1869-1973)

Il est difficile de séparer l'architecture de la ville, comme « fait urbain », des contextes sociopolitiques qui les ont produits. Les études menées sur le centre-ville du Caire montrent l'importance de la relation existante entre cette « ville moderne » construite depuis le XIXe siècle, les changements politiques et les évolutions sociétales. Cette relation est également illustrée dans certaines représentations fictionnelles de la ville, produits culturels de la société égyptienne, telles que les œuvres littéraires et les films cinématographiques.

Cette recherche interroge l'évolution de l'architecture et du paysage urbain du centre-ville du Caire telle que représentée dans les œuvres littéraires et les films cinématographiques égyptiens depuis la construction de la ville moderne (le centre-ville) en 1869 à l'époque du khédivé Ismaïl (1863-1879) jusqu'au lendemain de la guerre de Kippour 1973 à l'époque du président Anouar El Sadate (1970-1981). Il s'agit de poser un regard critique sur le rôle des dimensions sociétales et politiques dans l'évolution architecturale et urbaine du centre de la capitale égyptienne, tout en analysant les représentations de celle-ci, influencées par le contexte sociopolitique au cours de cette période.

En partant de l'hypothèse que les représentations fictionnelles, littéraires et cinématographiques, permettent d'acquérir une meilleure compréhension du centre de la capitale égyptienne, nous avons découvert des juxtapositions entre les représentations littéraires du centre-ville du Caire et les faits urbains « réels ». Nous supposons qu'une telle confrontation entre les « fictions » de la ville et ses « réalités » peut nous amener à construire une nouvelle image du centre-ville : de son architecture, des espaces qui la caractérisent, et des usages de ceux-ci.

Pour ce faire, nous mettons en place une approche méthodologique proposée par Roland Barthes dans L'aventure sémiologique : celle de la lecture multiple. Elle consiste à croiser plusieurs documents de natures diverses afin d'offrir une meilleure compréhension de la ville. Dans ce travail de recherche, nous croisons à la fois des exemples de textes littéraires avec d'autres documents tels que les rapports administratifs ou officiels, les cartes, les photographies et les documents historiques portant sur l'évolution sociopolitique de la capitale égyptienne.

Ce croisement des données révèle que les représentations littéraires peuvent constituer des documents essentiels pour comprendre la production architecturale du centre-ville du Caire. Elles soulignent en même temps à quel point la société cairote s'est adaptée aux bouleversements politiques ayant conduit à des transformations radicales de leur ville et de son centre pendant un siècle.

La recherche nous a permis de construire sept facettes du centre-ville du Caire, chacune d'entre elles donnant à comprendre une évolution architecturale et urbaine du quartier dans ses dimensions politiques et sociétales, tout en soulignant le rôle des représentations dans cette construction évoluée dans le temps.

Mots clés : Centre-ville du Caire, architecture, paysage urbain, évolution sociopolitique, littérature égyptienne.



